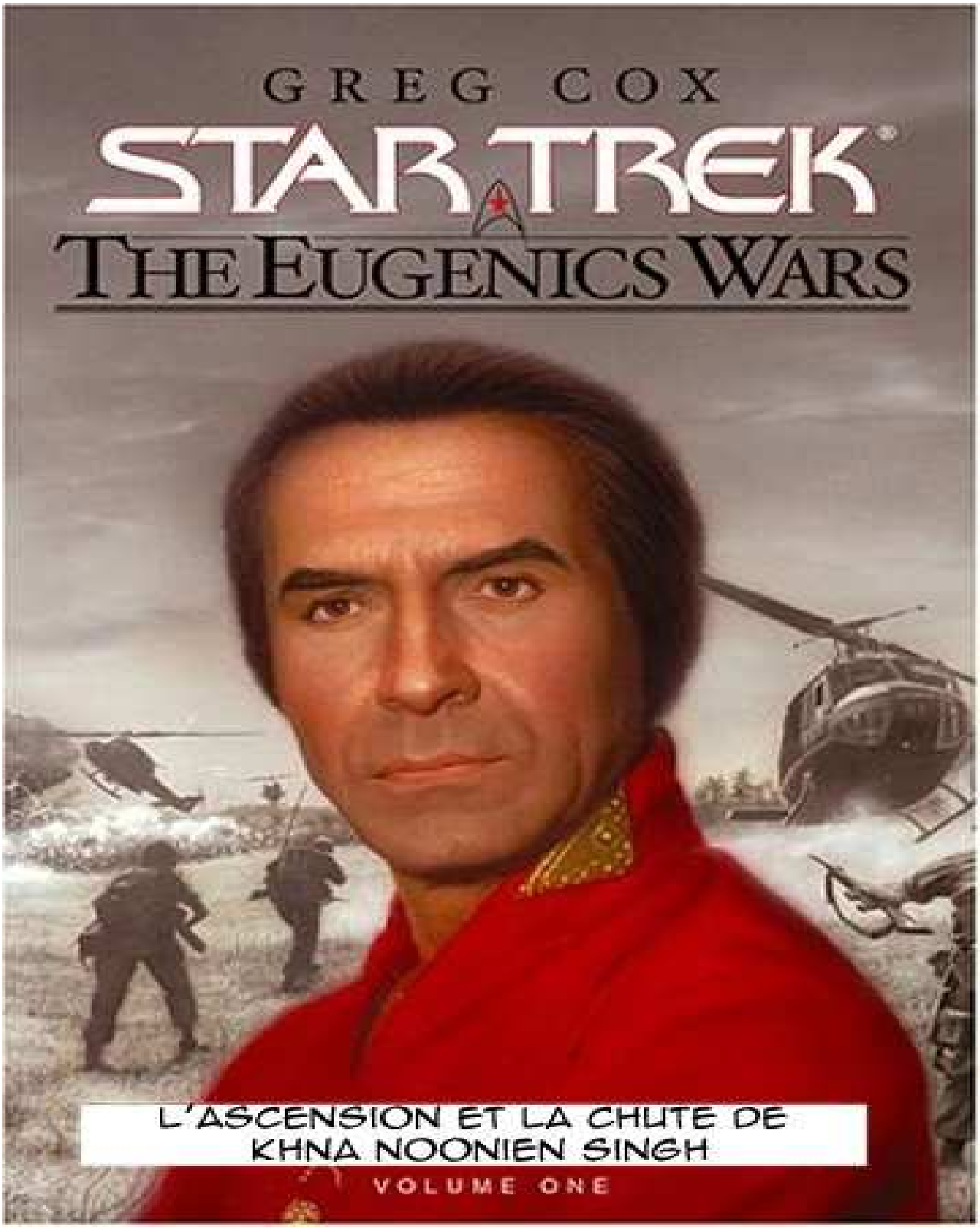

L'ascension et la chute de Khna Noonien Singh I

Par Greg Cox

« Nous ne voulons pas de Césars »

JAWAHARLAL NEHRU
Premier ministre de l'Inde

Prologue

Journal du capitaine, date stellaire 7004.1.

Sous les ordres top secrets du Commandement de Starfleet, l'Enterprise est en route vers la colonie Paragon sur la planète Sycorax, afin d'évaluer la récente demande de cette colonie de rejoindre la Fédération Unie des Planètes. En jeu se trouve l'un des principes fondamentaux de la Fédération, un tabou vieux de plusieurs siècles, peut-être juste après la Directive Première par son ampleur et son caractère sacré.

« LE GÉNIE GÉNÉTIQUE ? SUR DES HUMAINS ? » Le docteur Leonard McCoy était complètement, et audiblement, horrifié. Il fixa son ami et capitaine, James T. Kirk, de l'autre côté de la table de conférence, comme s'il ne pouvait pas croire ce qu'il entendait. Les traits fatigués et affaissés du médecin paraissaient encore plus contrariés que d'habitude.

« Est-ce que les pontes de Starfleet ont perdu leurs petites cervelles de gratte-papier ? Le génie génétique humain est interdit dans toute la Fédération depuis sa fondation même — et pour une bonne raison ! »

Kirk sourit à la réaction prévisiblement grincheuse de son ami. Avec M. Spock, les trois hommes étaient seuls dans la salle de conférence principale du vaisseau, Starfleet considérant les détails complets de cette mission comme strictement réservés aux personnes devant les connaître. Kirk était assis à la tête de la longue table rectangulaire, tandis que Spock et McCoy se faisaient face de part et d'autre de la surface brune polie de la table. J'aurais dû savoir que McCoy réagirait ainsi, pensa Kirk.

« Calmez-vous, Bones, » ordonna-t-il à McCoy. « Personne ne parle de lever l'interdiction immédiatement, seulement de la réexaminer un peu. Après tout, cela fait trois cents ans depuis les Guerres Eugéniques ; on pourrait avancer que les gens sont beaucoup plus civilisés aujourd'hui, que nous ne referions pas nécessairement les mêmes erreurs que nos ancêtres. »

« Même quand ces erreurs ont failli détruire toute vie sur Terre ? » McCoy secoua vigoureusement la tête. « La civilisation est peut-être plus avancée, mais je ne suis pas certain que les gens eux-mêmes soient plus intelligents, surtout quand il s'agit de tripoter notre propre patrimoine génétique. » Le médecin lança à Kirk un regard scrutateur. « Bon Dieu, Jim, vous avez rencontré Khan. Vous ne vous souvenez pas du genre de monstre qu'il était ? »

Kirk hocha la tête, son expression devenant plus grave à la mention de ce nom. Quatre années seulement s'étaient écoulées depuis que le capitaine avait commis

l'erreur de ranimer l'équipage génétiquement amélioré du S.S. Botany Bay, tous prisonniers d'une animation suspendue depuis leur fuite de la Terre dans les années 1990, après leur défaite désastreuse durant les tristement célèbres Guerres Eugéniques. Leur chef charismatique, Khan Noonien Singh, avait brièvement capturé l'Enterprise — et avait presque tué Kirk — avant que le capitaine ne parvienne à renverser la situation contre Khan et ses compagnons surhommes, les abandonnant sur une planète primitive quelque part près du secteur Mutara. Ça a été une sacrée alerte, se rappela Kirk ; il ne pouvait pas blâmer McCoy de citer l'existence même de Khan comme un argument convaincant contre le genre de manipulation génétique actuellement en débat.

« Votre remarque est tout à fait pertinente, docteur, » l'assura Kirk. « En fait, c'est précisément notre expérience directe avec Khan et ses partisans qui a persuadé le commodore Mendez de confier cette mission d'enquête à l'Enterprise. Nos recommandations auront beaucoup de poids auprès du Conseil de la Fédération lorsqu'il se réunira pour décider de l'avenir de la colonie sur Sycorax. »

« Vous voulez dire que c'est surtout votre recommandation que le Conseil écoutera, » insista McCoy sans rancœur. Le médecin semblait quelque peu apaisé maintenant que ses inquiétudes avaient été attentivement écoutées par Kirk. « Alors quelle est l'histoire de cette soi-disant colonie Paragon ? Comment, au nom du ciel, s'est-on retrouvé avec une communauté d'humains génétiquement modifiés ici au vingt-troisième siècle ? »

Kirk laissa Spock expliquer à McCoy les origines de la colonie. « La galaxie est vaste, » expliqua le Vulcain, « et suffisamment étendue pour que ceux qui désapprouvent les politiques de leur société puissent établir leurs propres communautés bien au-delà des frontières de toute autorité dirigeante. Plus précisément, la colonie Paragon a été fondée il y a plus d'un siècle, hors de la sphère d'influence de la Fédération, par des individus cherchant à créer une société génétiquement modifiée. La colonie a eu peu ou pas de contacts avec les étrangers jusqu'à très récemment, lorsqu'ils ont discrètement demandé leur adhésion à la Fédération. En échange de cette adhésion, ils offrent à la Fédération des générations d'expertise dans le domaine du génie génétique humain. »

« Ce qui viole justement l'une de nos lois les plus anciennes et les plus sages ! » fit remarquer McCoy avec acidité. « Et les grands pontes de la Terre envisagent sérieusement cette idée ? » Il leva les yeux au ciel. « Que Dieu nous vienne en aide ! »

« Pour être honnête, Bones, » lui confia Kirk, « c'est surtout Starfleet qui s'intéresse à la proposition de la colonie, pour des raisons de sécurité galactique. Même avant que cette affaire Paragon ne surgisse, il y avait déjà eu des discussions très secrètes concernant l'abrogation, ou au moins l'assouplissement, des restrictions sur les programmes d'eugénisme humain. Certains de nos meilleurs stratèges ont attiré l'attention de Starfleet sur le fait que l'humanité est menacée par des espèces comme les Romuliens et les Klingons, physiquement supérieures aux humains ordinaires à bien des égards. Ils soutiennent que nous devons combler cet "écart génétique" en créant des humains améliorés capables de rivaliser à armes égales avec toutes les

espèces extraterrestres que nous rencontrerons. Il existe même des rumeurs selon lesquelles les Klingons auraient déjà lancé leurs propres projets secrets de génie génétique, et que nous serions en train de prendre du retard dans une course aux armements génétiques. »

McCoy parut franchement horrifié. « Les Klingons foncent droit vers un précipice évolutif, alors nous devons nous dépêcher de les rejoindre ? C'est ce genre de raisonnement qui a failli envoyer l'humanité au royaume des morts il y a des siècles. » Une urgence passionnée s'insinua dans la voix de McCoy tandis qu'il se penchait vers Kirk. « Je ne peux pas parler pour les Romuliens, Jim, mais je suis sacrément sûr que nous, pauvres humains, ne sommes pas encore prêts à jouer à Dieu avec nos propres chromosomes. Bon Dieu, nous parlons de la substance même qui fait de nous des êtres humains. »

Ses doigts fins joints devant lui dans une pose contemplative, Spock adopta une perspective plus objective. « Malgré les propres expériences malheureuses de l'humanité, plusieurs autres espèces conscientes se sont adonnées à l'eugénisme sans subir les conséquences néfastes consignées dans votre histoire. Prenez les Horta de Janus VI, par exemple : une fois tous les cinquante mille ans, ils choisissent le meilleur représentant de leur génération pour devenir l'unique mère de la génération suivante de Horta, utilisant ainsi l'élevage sélectif afin d'améliorer progressivement leur espèce. » Spock lança un regard ironique à McCoy. « Comme vous pouvez vous-même en témoigner, docteur, ce procédé a produit une forme de vie remarquablement civilisée et intelligente. »

Kirk réprima un sourire, toujours amusé par l'antagonisme familier de ses amis. Il pouvait toujours compter sur Spock et McCoy pour se retrouver aux extrêmes opposés de chaque débat ; c'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles il avait pris l'habitude de toujours écouter attentivement les deux.

« J'aurais dû me douter que vous seriez favorable à cette proposition complètement folle, » traîna McCoy, regardant Spock avec méfiance. « Que pouvait-on attendre d'autre de quelqu'un dont le peuple a fait tout son possible pour éliminer les émotions honnêtes de son propre sang et de ses propres os ? »

Spock demeura, comme toujours, imperturbable face à l'explosion du médecin. « Le rejet vulcain des émotions, » corrigea-t-il McCoy, « est le résultat de plus de deux millénaires de discipline intellectuelle et philosophique, et non une simple question de biologie. De plus, je n'ai pas dit que je soutenais la pétition de la colonie Paragon visant à rejoindre la Fédération ; à l'heure actuelle, les données sont insuffisantes pour prendre cette décision. J'ai simplement observé que, sur la base de l'histoire galactique, le génie génétique et l'élevage sélectif d'êtres conscients ne peuvent pas être considérés comme socialement irresponsables par définition. »

McCoy soupira de lassitude. « Pourquoi est-ce que j'essaie encore de vous faire entendre raison, espèce de tricordeur ambulant aux oreilles pointues ? » Il se renfonça dans sa chaise et regarda Kirk d'un air interrogateur. « Et vous, Jim ? Qu'est-ce que vous pensez de tout ça ? »

Bonne question, pensa le capitaine. Sa réaction initiale à la communication classifiée du commodore avait été la même que celle de McCoy : Pourquoi risquer de créer un autre Khan ? Après réflexion, toutefois, il se sentait obligé d'examiner la question plus profondément. L'interdiction originale de modifier l'ADN humain avait été rédigée par une génération pour qui les atrocités des Guerres Eugéniques appartenaient encore à l'histoire récente ; on pouvait soutenir qu'une législation aussi vaste et inconditionnelle avait été une réaction excessive aux crimes de Khan et de ses contemporains. Peut-être était-il temps d'examiner à nouveau, avec moins d'émotion, les avantages et les inconvénients potentiels du génie génétique humain... ?

« Je crois que c'était Samuel Hopkins du Premier Congrès Continental qui avait dit n'avoir jamais rencontré une question si dangereuse qu'on ne puisse pas en parler, » déclara Kirk avec fermeté. « Dans cet esprit, messieurs, j'ai l'intention de garder l'esprit ouvert jusqu'à notre arrivée sur Sycorax et jusqu'à ce que nous entendions ce que les colons ont à dire. Je veux également voir par moi-même à quoi ressemble une société génétiquement modifiée. » Il se leva de son siège à la tête de la table. « Cette réunion d'information est terminée. Merci d'être venus, Bones, M. Spock. Vous pouvez retourner à vos fonctions. Veuillez garder confidentiels les détails de notre mission sur Sycorax pour le moment ; il est inutile de provoquer une controverse avant que Starfleet n'ait décidé d'une ligne de conduite appropriée. »

« Comme vous voudrez, Jim, » accepta McCoy en se levant et en s'éloignant de la table. « Je ne vous envie pas la décision que vous avez à prendre ; voilà ce qu'on appelle être sur la sellette. » Les portes automatiques s'ouvrirent avec un sifflement alors que McCoy se dirigeait vers la sortie ; il s'arrêta dans l'embrasure pour se retourner vers Kirk. « Vous savez que ma porte est toujours ouverte si vous voulez en parler. »

« Merci, Bones. Je m'en souviendrai. »

Spock demeura derrière pendant que la porte se refermait derrière McCoy, coupant les bruits du couloir animé à l'extérieur. « Que puis-je faire pour vous, M. Spock ? » demanda Kirk.

Le premier officier de l'Enterprise se tenait derrière son siège, sa posture impeccable et son maintien digne trahissant ses origines vulcaines aussi sûrement que les pointes effilées de ses oreilles et la légère teinte verdâtre de son teint. « Un conseil, capitaine. Bien que je ne partage pas la réaction excessivement viscérale du bon docteur concernant cette affaire, sa suggestion de vous tourner vers l'histoire de votre propre monde n'est pas dénuée de mérite. Comme nous l'avons appris par nos propres expériences dans le passé, la fin du vingtième siècle fut une période extrêmement instable de l'histoire de la Terre, durant laquelle, en plus de Khan et de ses compagnons tyrans génétiques, plusieurs variables cruciales étaient à l'œuvre, notamment, par exemple, les activités secrètes de Gary Seven et de ses associés. »

C'est vrai, pensa Kirk. Seven, un agent infiltré travaillant pour une civilisation extraterrestre inconnue, aurait été un contemporain de Khan, plus ou moins. En effet, se rappela Kirk, les recherches ultérieures de Spock avaient révélé que Seven ainsi que sa partenaire, une jeune femme nommée Roberta Lincoln, avaient finalement joué

des rôles clés dans le drame cataclysmique des Guerres Eugéniques. « Je me demande ce que penserait Seven de la colonie Paragon. »

« Nous ne pouvons que spéculer à ce sujet, » observa Spock. « Ses actions dans le passé, toutefois, relèvent des archives historiques. » Il s'éloigna de la table de conférence et se dirigea vers la porte. « L'avenir de la race humaine reste à tracer, capitaine, mais une connaissance plus complète du passé ne peut qu'éclairer vos décisions dans les jours à venir. »

Kirk hocha solennellement la tête. « Une excellente suggestion, M. Spock. » Il jeta un regard au nœud informatique triangulaire s'élevant au centre de la table de conférence. « Combien de temps avant notre arrivée sur Sycorax ? » demanda-t-il à son officier scientifique.

« À notre vitesse actuelle, » répondit Spock, effectuant rapidement les calculs nécessaires dans sa tête, « approximativement soixante-douze heures et trente-quatre minutes. »

Assez de temps pour effectuer une quantité appréciable de recherches historiques, conclut Kirk. Il réalisa qu'il y avait des années qu'il n'avait pas réexaminé la sombre et tumultueuse saga des Guerres Eugéniques, et qu'il y avait encore beaucoup de choses qu'il ignorait sur cette époque fatidique. « Veuillez prendre la passerelle, M. Spock. Je crois que je vais rester ici encore un moment, afin de faire exactement ce que vous avez conseillé. »

« Très bien, capitaine. Je vous laisse à vos études. »

Spock sortit, et Kirk se retrouva seul dans les murs bleus inclinés de la salle de conférence. Avec pour seule compagnie ses pensées, il écouta quelques instants le bourdonnement régulier et rassurant de son vaisseau stellaire, puis prit place au milieu de la table. « Ordinateur, accédez aux archives historiques de la Terre concernant la fin du vingtième siècle. Commencez par la première référence pertinente relative au sujet désigné "Guerres Eugéniques". »

Le mini-écran faisant face à Kirk clignota en signe d'acquiescement. « Traitement de la demande de données, » déclara une voix féminine familière, la voix de l'ordinateur de l'Enterprise. « Début de l'affichage historique maintenant. ... »

CHAPITRE UN

BERLIN-EST
RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE ALLEMANDE
14 MARS 1974

ROBERTA LINCOLN faisait les cent pas nerveusement devant l'ambassade soviétique, se serrant elle-même dans ses bras pour se protéger de la morsure de l'air froid de la nuit. Le monumental édifice de pierre, construit dans un style néoclassique austère, se dressait derrière la jeune femme blonde, silencieux et sombre. Roberta consulta sa montre-bracelet ; il était deux heures dix du matin, seulement quatre-vingt-dix secondes plus tard que la dernière fois qu'elle l'avait regardée. Qu'est-ce qui retient Seven et ce fichu chat ? se demanda-t-elle avec anxiété. Ils devraient déjà être de retour.

Agitée et inquiète, elle remonta le trottoir en grimaçant au son de ses propres talons claquant sur le pavé. L'écho de ses pas résonnait bien trop fort au goût de Roberta. La dernière chose qu'elle souhaitait était d'attirer l'attention de la police locale ou, pire encore, de l'un des innombrables informateurs travaillant pour la Stasi, la redoutée police secrète est-allemande.

Heureusement, Unter den Linden, le large boulevard qui longeait l'ambassade vers le nord, semblait désert à cette heure ridiculement tardive. Le seul bruit de circulation qu'elle percevait était celui d'un train aérien qui passait quelques rues plus loin. Roberta resta dans l'ombre projetée par l'immense bâtiment, gardant une distance prudente avec les réverbères situés aux deux extrémités du pâté de maisons, tout en surveillant attentivement le moindre signe de danger. « Allez, allez », marmonna-t-elle avec impatience, souhaitant que Seven puisse l'entendre . On pourrait croire que je serais habituée à ce genre de chose maintenant, pensa-t-elle ; après tout, elle travaillait avec Gary Seven, alias Superviseur 194, depuis presque six ans, depuis cet après-midi inoubliable de 1968 où elle s'était présentée pour ce qu'elle croyait être un banal emploi de secrétaire, avant de se retrouver entraînée dans une étrange affaire impliquant des missiles nucléaires, des ordinateurs parlants et un vaisseau spatial venu du futur.

Bon sang, songea-t-elle, qu'est-ce qu'un peu d'espionnage est-allemand comparé à toutes les folies spatiales dans lesquelles Seven m'a embarquée ces dernières années ? Malgré cela, elle frissonna sous son lourd manteau gris, et pas seulement à cause du froid. Le vêtement épais en laine qu'elle portait n'avait rien de flatteur ni de particulièrement élégant, mais il contribuait à préserver son anonymat tout en la

protégeant au moins en partie de la rigueur hivernale. Un béret noir et un foulard assorti, noué sous son menton, dissimulaient la majeure partie de ses cheveux blond miel teints, tandis que ses mains gantées étaient profondément enfouies dans les poches de son manteau pour conserver leur chaleur. Ses doigts nerveux jouaient avec un mince dispositif argenté soigneusement rangé dans la poche droite, qui ressemblait et donnait l'impression d'être un simple stylo-plume. Pourtant, un simple stylo n'aurait jamais rassuré Roberta autant que ce mécanisme particulier, même si elle priait ardemment de ne pas avoir à utiliser le servo avant la fin de cette nuit.

Une paire de phares approcha du nord et Roberta tourna le dos à la rue déserte. Probablement un simple camion de livraison effectuant une tournée nocturne, supposa-t-elle en s'enfonçant davantage dans l'ombre de l'ambassade, mais son cœur se mit malgré tout à battre un peu plus vite. Roberta retint son souffle tout en jetant un regard nostalgique vers le sud, en direction des lumières de la porte de Brandebourg, à seulement un pâté et demi de maisons. Les imposantes arches de marbre, ainsi que les gardes-frontières armés et les chiens de surveillance qui les accompagnaient, marquaient la frontière entre Berlin-Est et Berlin-Ouest, donnant l'impression que la sécurité des secteurs alliés était tout près, à portée de main.

Certes, ces gardes en uniforme brun avaient reçu l'ordre de tirer à vue sur tout candidat à l'évasion, mais Roberta ne pouvait s'empêcher d'éprouver l'envie irrationnelle de s'enfuir en courant. Ne sois pas stupide, se réprimanda-t-elle. On n'en arrivera pas là. Seven sera de retour d'une seconde à l'autre... enfin, j'espère.

Un camion bâché passa devant elle dans un grondement, et elle poussa un soupir de soulagement lorsque le véhicule sans prétention tourna à l'angle situé deux pâtés plus loin sur le boulevard avant de disparaître dans une rue transversale. Ce doit être la Friedrichstrasse, se rappela-t-elle en faisant mentalement appel aux cartes qu'elle avait mémorisées pour cette mission. Son briefing avait été d'une minutie extrême, mais aucune préparation ne pourrait lui être utile, réalisa-t-elle, si elle se faisait arrêter du mauvais côté du Rideau de fer.

Un sourire amer étira les coins de ses lèvres. Elle imaginait parfaitement devoir expliquer sa situation à un interrogateur impassible de la Stasi : Non, non, je ne travaille ni pour la CIA ni pour le gouvernement américain. En réalité, je travaille pour un agent indépendant formé par un groupe d'extraterrestres secrets qui veulent empêcher l'humanité de se détruire elle-même avec des armes nucléaires. ... Mon Dieu, comme ça passerait bien auprès des communistes ! Elle finirait probablement dans un asile soviétique, à supposer qu'on ne la fusille pas simplement à l'aube.

« Guten abend, fraulein », murmura une voix à son oreille.

Laissant échapper un cri de surprise, Roberta se retourna brusquement pour découvrir un inconnu debout à côté d'elle. D'où sort-il ? Dans son effort pour éviter d'être repérée par le camion qui passait, elle n'avait absolument pas remarqué l'arrivée du nouveau venu. Négligente, négligente, se reprocha-t-elle. Quelle espionne je fais. Emma Peel n'aurait jamais laissé quelqu'un lui tomber dessus comme ça.

Heureusement, l'homme ne paraissait pas particulièrement menaçant, du moins en apparence. À l'immense soulagement de Roberta, il ne portait ni uniforme de police

ni uniforme militaire ; il ressemblait plutôt à un comptable ou à un commerçant d'âge mûr profitant d'une promenade après minuit. L'homme était petit et empâté, sa tête dégarnie exposée à l'air glacial de la nuit, tandis qu'une paire de lunettes noires ordinaires reposait sur son nez bulbeux et quelque peu rougeaud. Comme celles de Roberta, ses mains avaient cherché refuge dans les poches de son manteau, mais malgré le froid, son visage était rouge et congestionné. L'Allemagne est la capitale mondiale de la bière, se rappela Roberta. Peut-être que cet inconnu rentre simplement chez lui après une soirée particulièrement longue dans son bar préféré ?

« Euh... bonsoir », répondit Roberta avec hésitation.

Elle s'exprima en anglais, mais son traducteur automatique, ingénieusement déguisé en pendentif argenté en forme de symbole de la paix, transforma son salut maladroit en un allemand parfait, tandis que les boucles d'oreilles assorties traduisaient commodément chaque parole de l'inconnu en anglais. Bien mieux qu'une méthode Berlitz, pensa-t-elle, reconnaissante envers la technologie extraterrestre avancée de Seven.

« Vous ne devriez pas être dehors aussi tard, jolie demoiselle », l'avertit l'homme d'un ton inquiétant.

L'éclat avide dans ses yeux, ainsi que son sourire sinistre, contredisaient le caractère prétendument prévenant de ses paroles. En regardant derrière les verres de ses lunettes, Roberta tressaillit à la vue de ses yeux vitreux et injectés de sang. Je n'ai pas vu des yeux aussi fous depuis la dernière fois que Charlie Manson est passé à la télévision, pensa-t-elle en reculant pour s'éloigner de ce visiteur indésirable.

« Vous ne savez donc pas que ce n'est pas sûr ? » la provoqua-t-il.

Sa main gauche sortit de sa poche, serrant le manche ivoirin de ce qui ressemblait dangereusement à un couteau à cran d'arrêt replié.

Quelle chance ! se lamenta intérieurement Roberta. Tu essaies simplement de faire un peu d'espionnage nocturne innocent et qu'est-ce que tu récoltes ? Une attaque d'un psychopathe/voleur/violeur ! « Restez où vous êtes ! » murmura-t-elle d'une voix rauque, craignant encore d'élever la voix aussi près des soldats qui gardaient la porte. « Je vais crier, je vous le jure ! »

Elle bluffait, évidemment. Elle n'osait pas donner l'alarme. Cela pourrait compromettre toute la mission, mettant Seven en danger, sans parler du chat.

« Faites donc », répondit l'Allemand en se léchant les lèvres avec anticipation.

Avec un déclic, une lame argentée jaillit du manche ivoirin et capta la lumière des réverbères.

« Le vieux Jack aime les cris, surtout ceux des jolies jeunes femmes qui savent qu'elles vont mourir. »

Roberta fouilla sa poche à la recherche de son servo, perdant brièvement la trace de l'arme en forme de stylo parmi un amas de monnaie et de mouchoirs froissés. Avant qu'elle ne puisse remettre la main dessus, le couteau de son agresseur entailla l'extérieur de son manteau, déchirant le tissu et répandant le contenu de sa poche sur le trottoir.

Les yeux de Roberta s'écarquillèrent lorsque le mince instrument argenté rebondit deux fois sur le pavé fissuré et irrégulier avant de s'immobiliser à quelques centimètres seulement des pieds du maniaque.

L'homme remarqua l'expression désespérée de son regard et baissa les yeux.

« Ha ! » éclata-t-il de rire à la vue du servo égaré de Roberta.

Des gouttelettes de salive s'échappèrent de sa bouche tandis qu'il se moquait d'elle.

« Qu'est-ce que vous comptiez faire avec ça, fraulein ? Écrire une lettre méchante au vieux Jack ? »

« Hé, le stylo est plus puissant que l'épée, ou le couteau à cran d'arrêt, ou quoi que ce soit d'autre », répondit Roberta avec défi en retirant sa main de sa poche déchirée et en adoptant une position défensive. « Vous n'avez jamais entendu ça ? »

Sa réplique insolente arracha une grimace de colère à l'Allemand armé du couteau.

Ses traits rubiconds prirent une apparence bestiale tandis qu'il avançait vers Roberta avec une lenteur calculée, agitant sa lame devant ses yeux attentifs. La lumière jaune d'un lampadaire éloigné se reflétait sur le métal brillant et affûté.

« Vous devriez avoir plus peur, catin. Vous devriez crier, crier pour votre vie ! »

Pas question, décida Roberta, devinant que ce psychopathe prenait plaisir à la peur de ses victimes. S'efforçant de conserver une expression assurée, elle leva les mains devant elle à la manière d'un pratiquant de karaté.

« Faites attention à la façon dont vous m'appelez, espèce de clown minable. Pour qui vous prenez-vous ? Jack l'Éventreur au rabais ? »

Celle-là était bonne, pensa-t-elle, la plaisanterie renforçant son courage. Dommage qu'elle soit probablement perdue à la traduction...

L'Allemand ricana comme s'il savourait une plaisanterie personnelle.

« Vous n'avez aucune idée de la personne à qui vous avez affaire, stupide traînée, mais je vais découper votre insolence jusqu'à l'os, morceau sanglant par morceau sanglant ! »

Il se jeta sur Roberta, frappant sauvagement de son couteau tout en grognant comme une bête enragée. Un filet de bave coulait le long de son menton tandis que ses yeux injectés de sang semblaient sortir de leurs orbites.

« Meurs, catin, meurs ! »

S'il s'attendait à ce que Roberta hurle ou prenne la fuite, il allait être cruellement déçu. Six années de missions secrètes aux côtés de Gary Seven, affrontant aussi bien des mutants radioactifs que des zombies cyborgs, avaient appris à cette femme de vingt-quatre ans à se défendre.

Lorsque son agresseur dirigea son couteau vers son ventre, elle pivota vers la gauche, évitant l'attaque tout en déviant le coup avec son bras droit. Puis elle utilisa son bras gauche pour bloquer et immobiliser suffisamment longtemps le bras de Jack afin de saisir sa main armée et d'écarter la lame de son corps. Tandis que l'Allemand grondait de frustration, Roberta appuya son bras gauche contre son coude et le projeta au sol par une impeccable clé de bras. En posant son genou sur le membre

hyperétendu, elle libéra sa main gauche, ce qui lui permit d'arracher le couteau de son emprise. Je savais bien que tous ces cours de jujitsu finiraient par servir, pensa-t-elle triomphalement.

Jack se retrouva soudain face contre terre sur l'asphalte, désarmé et à sa merci. Son genou maintenait le bras de l'homme plaqué au sol tandis que ses deux mains retenaient le membre capturé. Elle aurait pu lui briser facilement le bras dans cette position, mais se contenta de tirer douloureusement dessus.

Tournant la tête, l'Allemand dément regarda Roberta par-dessus son épaule, clignant des yeux avec confusion. De toute évidence, il ne s'était pas attendu à ce que sa jolie proie oppose une telle résistance, encore moins à ce qu'elle refuse de se laisser intimider par ses menaces et ses attaques sauvages.

« Comment... ? » murmura-t-il en respirant lourdement sous l'effet de l'effort. Ses lunettes pendaient dangereusement au bout de son nez. « Qui... ? »

« Je suis une femme, entends-moi rugir », déclara-t-elle, d'après Helen Reddy.

Cette chanson avait-elle aussi connu le succès en Allemagne de l'Est ? Roberta n'en était pas certaine, mais elle espérait que son adversaire dérangé avait compris le message. Voilà qui apprendra à ce fou à sous-estimer les Américaines libérées !

Un froissement au-dessus d'eux attira leur attention. Toujours étalé sur le trottoir, Jack leva les yeux au-delà de Roberta. Sa mâchoire s'abaissa lorsqu'il aperçut un homme en costume d'affaires descendre en rappel le long de la façade de l'ambassade.

Enfin, pensa Roberta.

L'extrémité d'un câble noir en nylon toucha le trottoir quelques secondes avant que l'homme lui-même n'atterrisse sur le pavé. Grand et mince, vêtu d'un costume gris conservateur, il semblait avoir la fin de la trentaine, avec quelques mèches grises dans ses cheveux bruns soigneusement taillés. Des yeux gris pénétrants évaluèrent froidement la situation : le manteau déchiré de Roberta, l'inconnu armé d'un couteau au sol.

« Des ennuis, Mlle Lincoln ? » demanda calmement Gary Seven en arquant un sourcil brun clair presque invisible.

Comme si son entrée spectaculaire n'était pas déjà suffisamment incongrue, un élégant chat noir était installé sur ses épaules. Un collier blanc serti de gemmes transparentes étincelantes brillait sur la fourrure lustrée du félin.

« On peut dire ça », admit Roberta.

Le chat poussa un cri indigné, comme s'il reprochait à l'humaine sa négligence pour avoir attiré un individu comme le vieux Jack. Bonjour à toi aussi, pensa Roberta avec mauvaise humeur en lançant un regard noir à son ennemi à quatre pattes, qui sauta des épaules de Seven sur le trottoir, visiblement heureux de retrouver un sol stable.

Mrraow, protesta encore le félin.

« Silence, Isis », s'adressa Seven au chat. « Je suis certain que ce n'était absolument pas la faute de Mlle Lincoln. »

Tout cela était bien trop étrange pour le tueur déconcerté ; avec un regain de force inattendu, il repoussa Roberta et se releva d'un bond. Abandonnant son couteau, il prit la fuite à toutes jambes.

Pas question ! pensa Roberta avec colère. Tu ne vas pas t'en tirer aussi facilement.

Ramassant son servo à l'endroit où il était tombé, elle régla l'arme sur Neutralisation et tira sur le malfaiteur en fuite.

Malgré sa panique, Jack se trouvait encore à portée. Voyant sa silhouette ralentir puis s'effondrer sur Unter den Linden, Roberta s'apprêta à courir vers le maniaque tranquillisé lorsqu'elle sentit Seven poser une main retenue sur son épaule.

« Pas maintenant, Mlle Lincoln », conseilla-t-il. « Nous n'avons pas le temps pour cela. »

« Mais... ? » protesta-t-elle.

L'homme représentait une menace pour toutes les femmes. Elle ne pouvait pas simplement le laisser partir avec un avertissement.

« Laissez-le aux autorités locales », ordonna fermement Seven, anticipant sans doute ses protestations indignées.

Comme pour confirmer ses paroles, un sifflet strident retentit soudain du côté de la porte.

« Achtung ! » cria une voix dure, suivie du bruit de bottes frappant l'asphalte. « Levez les mains et restez où vous êtes ! »

Oh non !

Roberta réalisa que son altercation avec Jack avait finalement attiré l'attention des gardes-frontières.

Des lumières s'allumèrent aux fenêtres auparavant obscures de l'ambassade. Des voix crièrent en russe à l'intérieur tandis qu'un énorme projecteur installé au sommet d'une tour de garde près de la porte de Brandebourg pivotait dans leur direction, exposant tous les trois — Roberta, Seven et Isis — à une lumière aveuglante qui illumina tout le pâté de maisons.

Le faisceau étira leurs ombres derrière eux comme du caoutchouc.

« Par ici », ordonna Seven.

Abandonnant son matériel de rappel, il ramassa Isis et se mit à courir le long du boulevard, s'éloignant des soldats qui accouraient. Décidant que le vieux Jack avait peut-être eu la bonne idée depuis le début, Roberta n'eut pas besoin d'être encouragée davantage pour s'élancer derrière Seven, servo en main.

« Halt ! » entendit-elle crier à moins d'une centaine de mètres derrière elle, accompagnée d'aboiements et de pas précipités. D'autres sifflets retentirent, appelant des renforts. « Arrêtez-vous ou nous tirerons ! »

Il est temps de jouer les Secretariat, comprit Roberta.

Sachant que se rendre n'était pas une option, elle fonça vers le nord aussi vite que ses jambes entraînées pouvaient la porter. Quelques secondes plus tard, un coup de feu éclata et une balle siffla près de son crâne, frôlant presque son béret.

Un tir de sommation ? se demanda-t-elle avec anxiété. Ou simplement un mauvais tireur ?

Une poussée bienvenue d'adrénaline lui donna un surcroît de vitesse, si bien qu'elle faillit rejoindre Seven et Isis.

Comment ça se fait que le chat ait droit à un transport gratuit, pensa-t-elle avec ressentiment, alors que moi je dois courir comme une folle pour éviter de provoquer un incident international ?

D'autres balles passèrent près d'elle en sifflant, la faisant sursauter à chaque impact manqué de peu. Peu importe le nombre de fois où cela lui était arrivé au cours des dernières années, elle ne s'était jamais habituée à être prise pour cible. Le crépitement des mitrailleuses résonna à travers le vaste boulevard tandis qu'elle se précipitait désespérément vers l'obscurité protectrice située hors de portée du projecteur.

Ça suffit, pensa-t-elle avec une exaspération bien méritée en fixant le dos de son employeur qui s'éloignait.

Je vais vraiment devoir parler à Seven d'une prime de risque... !

« Après eux ! Ne les laissez pas s'échapper ! »

Le caporal Erich Kilheffer, de l'armée est-allemande, courait aux côtés de ses camarades tandis qu'ils poursuivaient les suspects en fuite. Son cœur battait d'excitation tandis qu'un profond sentiment de responsabilité rongeait ses nerfs déjà tendus. Les câbles compromettants suspendus à l'extérieur de l'ambassade soviétique ne lui avaient pas échappé ; l'homme et la femme en fuite devaient être engagés dans une activité d'espionnage ou pire encore, ce qui rendait leur capture absolument indispensable.

Il savait que ses supérieurs, sans parler de leurs patrons soviétiques, ne verraient pas d'un bon œil qu'il laisse des espions identifiés s'échapper sous sa surveillance. De nos jours, les gardes-frontières pouvaient passer en cour martiale sur le simple soupçon d'avoir volontairement manqué leur cible en tirant sur quelqu'un tentant de franchir la porte ; Kilheffer ne voulait même pas imaginer ce qui lui arriverait si l'un des deux suspects parvenait à fuir.

Cela n'arrivera pas, se jura-t-il en serrant son pistolet Makarov tandis qu'il fonçait au milieu de la rue. Quelques mètres devant lui, un trio de bergers allemands aboyant tirait littéralement leurs maîtres derrière eux, impatients de se lancer à la poursuite des fugitifs.

« Lâchez les chiens ! » ordonna-t-il en courant. « Essayez de ne pas tirer sur eux ! » ajouta-t-il au reste de ses hommes.

S'il avait le choix, il préférait capturer un ou même les deux suspects vivants, mais, d'une manière ou d'une autre, il présenterait leurs corps à son commandant.

Courant le long du boulevard, dépassant les façades grises austères des bâtiments voisins, le caporal Kilheffer tenta d'anticiper la route de fuite des fugitifs.

À gauche, à seulement quelques pâtés de maisons, se trouvaient les ambassades britannique et américaine. Les espions démasqués allaient-ils tenter de rejoindre les consulats étrangers dans l'espoir audacieux d'y demander l'asile politique ?

Pas tant que je serai là, décida Kilheffer ; il abattrait ces malfaiteurs sur les marches mêmes de l'ambassade si nécessaire.

À sa surprise cependant, l'homme puis la femme tournèrent à droite dans la Glinkastrasse.

« Idiots », marmonna-t-il ; ne savaient-ils pas qu'ils se dirigeaient tout droit vers le mur de Berlin ?

Un sourire entendu traduisit sa confiance croissante dans l'issue de cette poursuite nocturne. Même si les fugitifs atteignaient le poste-frontière populairement connu sous le nom de Checkpoint Charlie, à quelques pâtés de maisons au sud-est, il leur serait absolument impossible de franchir les forces est-allemandes qui y étaient stationnées.

Nous les avons piégés, pensa-t-il avec satisfaction, regrettant seulement de devoir peut-être partager le mérite de la capture avec son homologue du poste-frontière.

Cependant, lorsqu'il tourna à son tour dans la rue, ralentissant quelque peu maintenant qu'il savait ses proies coincées, il fut surpris de découvrir les plus rapides de ses soldats regroupés dans la confusion, tout comme les chiens de garde pourtant si déterminés quelques instants plus tôt à rattraper leurs proies.

Des jappements interrogateurs s'échappaient des chiens déconcertés tandis qu'ils grattaient l'asphalte et levaient vers leurs maîtres des yeux bruns agités.

« Qu'y a-t-il ? » exigea Kilheffer. « Où sont-ils ? »

Des haussements d'épaules et le silence accueillirent ses questions pressantes.

Le caporal examina l'étroite rue devant lui, cherchant le moindre indice des fugitifs disparus.

Contrairement à Unter den Linden, cette avenue n'était pas un axe important. Des vitrines obscures se faisaient face de part et d'autre d'une bande d'asphalte sans particularité, interrompue ici et là par des terrains vagues couverts de gravats laissés par les bombardements alliés près de vingt ans plus tôt. Plusieurs Trabis, les automobiles produites par l'État et omniprésentes, étaient garées le long des trottoirs des deux côtés de la rue, immobiles et sans conducteur.

Mais des suspects insaisissables, il n'y avait plus aucune trace.

Seulement une étrange brume bleue qui semblait rayonner d'une faible lueur propre.

Kilheffer observa cette fumée phosphorescente se dissiper tandis qu'il s'efforçait en vain de comprendre où, au nom du gouvernement populaire, sa proie avait disparu.

Au loin, à l'extrémité de la rue, les barbelés et le béton témoignaient de l'infranchissabilité absolue du Mur. Une zone de mort composée de mines et de poutres d'acier croisées précédait le Mur de plusieurs mètres, formant un no man's land que deux fugitifs suspects ne pouvaient absolument pas traverser impunément.

Mais où auraient-ils pu aller autrement ?

Malgré son désir de conserver une expression stoïque devant ses hommes, Kilheffer déglutit involontairement.

Ses supérieurs n'allaient pas être contents, pas plus que la Stasi.

Il contempla le Mur imposant, calculant soudain ses propres chances de franchir les contrôles de sécurité de Checkpoint Charlie. Quelle que soit la manière dont les mystérieux espions avaient disparu, et quel que soit l'endroit où ils avaient disparu, le caporal Kilheffer se surprit à souhaiter ardemment pouvoir les suivre.

« Caporal ! »

Deux de ses hommes le rejoignirent, essoufflés par leur course.

Entre eux, ils soutenaient le corps inerte d'un petit homme quelconque vêtu d'un manteau brun froissé. Sa tête chauve pendait mollement au-dessus de ses épaules, comme s'il était profondément ivre, et ses yeux tombants ainsi que son sourire niais démentaient sa situation actuelle. Son visage rouge et congestionné portait encore l'empreinte craquelée du pavé.

« Nous avons trouvé cet ivrogne étendu dans la rue près de l'ambassade », rapporta le sergent Gempp. « Que voulez-vous que nous en fassions ? »

Kilheffer aperçut soudain une occasion de sauver sa carrière.

« Ivrogne ? Quel ivrogne ? »

Il passa une paire de menottes aux poignets du malheureux ivrogne.

« Cet homme est manifestement le chef du réseau d'espionnage et un dangereux ennemi de l'État. Placez-le immédiatement en détention et ne laissez personne d'autre l'interroger. J'ai l'intention d'obtenir personnellement ses aveux. »

Le pauvre bougre continuait à sourire bêtement, totalement inconscient du mauvais pas dans lequel il s'était retrouvé par erreur.

Probablement totalement inoffensif, pensa Kilheffer avec un léger pincement de regret, mais quelle importance ?

Quelqu'un devait bien porter la responsabilité du fiasco de cette nuit.
Il y avait de fortes chances que cet innocent malchanceux ne revoie pas la lumière du jour avant très, très longtemps.

CHAPITRE DEUX

811 EAST 68TH STREET, APPARTEMENT 12-B
NEW YORK
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
13 MARS 1974

L'ÉPAIS BROUILLARD BLEU TOURNOYANT remplissait entièrement la pièce vide, grande comme une chambre forte. Vide pour l'instant, du moins. Quelques secondes plus tard, une jeune femme essoufflée émergea de la brume, suivie d'un homme un peu plus âgé portant un chat.

Doux foyer, pensa Roberta en sortant de la chambre forte pour entrer dans le bureau au-delà. Les lumières du plafond s'allumèrent automatiquement, révélant un bureau bien rangé, décoré de meubles contemporains. Des tableaux encadrés, pour la plupart sur le thème des félins, ornaient les murs, sauf là où des bibliothèques en cèdre occupaient tout un pan de mur. Roberta poussa un soupir de soulagement ; il était bon d'être de retour.

Elle était encore à bout de souffle après leur fuite éperdue devant les soldats est-allemands. Quelques secondes auparavant à peine, elle et Seven couraient dans cette rue latérale solitaire de Berlin, avec les Grepos déterminés sur leurs talons ; heureusement que Seven avait réussi à les transporter tous hors de là juste à temps. Ces gardes doivent encore se gratter la tête devant notre disparition soudaine, songea-t-elle. Bien fait pour eux, ils n'avaient qu'à ne pas tirer d'abord avant même d'essayer de savoir qui nous étions.

Son sauvetage opportun achevé, la brume azurée scintillante se dissipa. Une lourde porte de fer se referma, scellant la chambre forte pour le moment. Des panneaux de bois glissèrent hors de renfoncements dissimulés des deux côtés de la chambre forte, cachant la solide porte impénétrable derrière trois étagères de verres à cocktail. En quelques instants, toute trace de la chambre secrète au brouillard avait disparu, de sorte que le bureau privé de Gary Seven semblait désormais parfaitement ordinaire, et trompeusement dépourvu de tout équipement extraterrestre attirant l'œil.

Isis bondit des bras de Seven et atterrit avec agilité sur l'épais tapis orange, où elle s'empressa de lécher l'odeur de Berlin-Est sur sa fourrure. Les bras désormais libres, Seven sortit une simple enveloppe kraft de l'intérieur de sa veste et posa le paquet sur un bureau en obsidienne polie.

« Une bonne nuit de travail », commenta-t-il en desserrant sa cravate tandis qu'il se tournait vers Roberta. « Au fait, qui était cet homme à l'air plutôt agité avec le couteau ? »

« Oh, juste un cinglé trancheur tout ce qu'il y a de plus ordinaire. »

Elle se débarrassa de son lourd manteau d'hiver, puis s'affala sur le confortable canapé orange contre le mur du fond. Sous son manteau, elle portait un pull rouge à col roulé et un jean bleu délavé.

« Dommage qu'on ait dû laisser ce sale type derrière nous. »

« Je soupçonne les autorités est-allemandes de se montrer assez dures avec lui », l'assura Seven, « surtout si elles en font le bouc émissaire de notre visite non autorisée à l'ambassade soviétique. »

Il retira sa veste et la suspendit au dossier du fauteuil en daim noir placé derrière son bureau.

« Quoi qu'il en soit, nous avions plus important à faire que répondre à un crime de rue aléatoire. Capturer un petit psychopathe n'était pas l'objet de notre mission. »

Je suppose, pensa Roberta, même si l'idée de ne jamais savoir ce qui était arrivé à Jack ne lui plaisait pas. Enfin, je suis sûre qu'il finira par recevoir ce qu'il mérite.

Seven s'assit à son bureau et sortit une mince liasse de papiers de l'enveloppe kraft. Son front se plissa de concentration tandis qu'il étudiait les documents qu'il venait d'« emprunter » à l'ambassade soviétique. À en juger par la grimace sur son visage, ce qu'il lisait ne lui plaisait pas.

Roberta envisagea de faire remarquer à Seven qu'il était presque vingt heures trente, heure normale de l'Est. Franchement, elle avait plutôt envie d'en rester là et de rentrer chez elle, dans son appartement de West Village. Au lieu de cela, elle remit sa montre à l'heure de New York et attendit que Seven ait terminé d'examiner les papiers dérobés. Pour le meilleur ou pour le pire, les horaires irréguliers faisaient partie du travail, même si se faire propulser aux quatre coins du monde par de la fumée radioactive perturbait complètement les rythmes circadiens de son corps. Est-ce que j'ai envie de dîner, de petit déjeuner, ou quoi ? se demanda-t-elle en feuilletant un exemplaire du magazine People qu'elle trouva sur la table d'appoint près du canapé. Hmm, je me demande si ce film Les Dents de la mer va être bien...

Elle terminait tout juste un nouvel article sinistre sur le scandale du Watergate lorsque Gary Seven leva les yeux des documents russes. Il fixa d'un regard vide les tableaux encadrés accrochés au mur, manifestement perdu dans ses pensées.

« Mauvaises nouvelles ? » l'incita-t-elle ; malgré leur étroite association depuis la fin des années soixante, son employeur énigmatique pouvait encore se montrer exaspérément avare de paroles.

« Peut-être, Mlle Lincoln », répondit-il.

L'inquiétude alourdissait ses mots et creusait les lignes solennelles de son visage.

« D'après ces rapports classifiés, les Russes ont égaré plusieurs de leurs meilleurs généticiens et biochimistes. Pavlinko, Lozinak, Malinowycz... près d'une demi-

douzaine des plus grands chercheurs soviétiques dans ce domaine ont disparu au cours de l'année écoulée environ. »

« Peut-être qu'ils ont fait défection ? » suggéra Roberta.

« C'est possible, mais au profit de qui ? Je sais pertinemment qu'aucun des scientifiques disparus n'a été recruté par les Américains ni par aucune autre grande puissance occidentale. »

Seven regarda Roberta avec gravité.

« Malheureusement, ces dernières disparitions ne sont qu'une partie d'un tableau beaucoup plus vaste et inquiétant. Bon nombre des plus grands scientifiques du monde, en particulier ceux qui se spécialisent dans le génie génétique appliqué, semblent avoir disparu de la surface de la Terre. »

Seven marqua une pause pour laisser Roberta assimiler ce qu'elle venait d'entendre. Génie génétique ? se demanda-t-elle. Elle connaissait l'idée de base, grâce à des articles de journaux et à quelques romans de science-fiction, mais elle avait cru que la science moderne était encore à des années de pouvoir réellement bricoler l'ADN de qui que ce soit. Cela dit, la plupart des gens ignoraient aussi l'existence de travailleurs sociaux extraterrestres ou de la transmission instantanée de matière.

« Alors, selon vous, de quoi s'agit-il ? » demanda-t-elle à Seven avec appréhension, sans être tout à fait certaine de vouloir entendre la réponse.

« Il n'est pas clair si les scientifiques disparus ont été enlevés ou s'ils se sont volatilisés de leur plein gré », déclara Seven, « mais je dois supposer qu'une forme de projet ambitieux de génie génétique est en préparation. »

Les rides d'inquiétude sur son visage anguleux se creusèrent visiblement.

« Cela pourrait avoir des conséquences très troublantes. Votre peuple est loin d'être prêt à exercer ce genre de contrôle sur sa propre constitution génétique. »

Comment se fait-il que chaque fois que la race humaine fait une bêtise, elle devienne soudain "mon" peuple ? pensa Roberta, et ce n'était pas la première fois. Seven avait une tendance agaçante à oublier qu'il était humain lui aussi, même si lui et tous ses ancêtres avaient été élevés sur une planète extraterrestre bizarre quelque part. Elle ne put résister à la tentation de le taquiner un peu.

« Corrigez-moi si je me trompe », commença-t-elle, « mais n'êtes-vous pas le produit de générations de sélection sélective et de bricolage génétique sophistiqué ? »

Son observation pointue ne troubla pas Seven ; bon sang, elle ne fit même pas une égratignure à la surface de son calme surnaturel.

« C'est une situation entièrement différente », répondit-il avec une conviction absolue. Le doute de soi ne comptait pas parmi les défauts personnels de Gary Seven. « Mes parrains savent ce qu'ils font. »

« Contrairement à nous autres Terriens primitifs du vingtième siècle ? » demanda Roberta, tentant d'afficher une indignation vertueuse au nom du reste de l'humanité.

Elle croisa les bras d'un air semi-combatif et lança à son patron un regard qui ne souffrait aucune discussion.

« Exactement », confirma-t-il d'un ton neutre.

Il fut un temps, à l'époque où elle avait commencé à travailler avec Seven, où elle aurait peut-être accepté une réponse pareille, s'en remettant au savoir supérieur de Seven dans ce domaine, mais plus maintenant.

« Pas question », objecta-t-elle. « Il va falloir faire mieux que ça. Pourquoi les humains ne devraient-ils pas améliorer leurs chromosomes si ça leur chante ? Où est le grand crime ? »

À sa satisfaction, et à sa légère surprise, Seven sembla prendre ses questions insistantes au sérieux.

« Le problème, et le danger, Mlle Lincoln, c'est le génocide, sous une forme ou une autre, et la possibilité très réelle d'une guerre génétique. L'histoire galactique nous enseigne qu'une fois qu'une espèce parvient à créer une version "supérieure" d'elle-même, il ne faut plus qu'un très petit pas pour considérer le reste de l'espèce comme indigne, obsolète et, en définitive, jetable. Tout comme leurs contemporains de base considèrent souvent les êtres génétiquement ou cybernétiquement augmentés comme des monstres à détruire. »

Il secoua tristement la tête.

« C'est une situation tragique et hideuse qui a ravagé plus de civilisations et d'espèces que je ne veux m'en rappeler. Les Voixxiens. Les Ryol. Les Minjo. Les Borgs... »

« D'accord, je crois que j'ai compris », dit Roberta en capitulant pour le moment. « Merci pour la leçon d'histoire. »

D'une certaine façon, cependant, l'explication de Seven était plus frustrante que satisfaisante.

« Ce n'est pas vraiment juste, vous savez. Vous gagnez toujours les disputes en citant des incidents sur des planètes dont je n'ai jamais entendu parler, et que je peux difficilement vérifier. »

Elle le regarda avec curiosité depuis l'autre côté de la pièce.

« Comment savoir si vous n'inventez pas la moitié de tout ça ? »

Seven lui rendit son regard avec des yeux gris amusés.

« Sur ce point, Mlle Lincoln, il vous faudra simplement me faire confiance. »

Perchée sur le dossier du fauteuil moelleux voisin, Isis miaula en signe d'accord.

Pas de surprise, pensa Roberta avec amertume. Parfois, elle soupçonnait le félin noir omniprésent d'en savoir plus qu'elle sur les projets de Seven ; le reste du temps, elle en était certaine. Ouais, mais moi, j'ai des pouces opposables, et elle non, du moins pas pour l'instant.

Même après six ans passés à travailler avec Seven et Isis, elle savait frustramment peu de choses sur les mystérieux extraterrestres derrière cette petite opération, sinon qu'ils avaient enlevé les arrière-arrière-arrière-ancêtres de Seven il y avait environ six mille ans, entraîné leurs descendants pendant un nombre incalculable de générations, puis renvoyé le bon vieux Superviseur 194 sur Terre pour empêcher ses semblables Homo sapiens de déclencher la Troisième Guerre mondiale.

Chaque fois qu'elle interrogeait Seven sur ses supérieurs Là-Haut, il lui répondait qu'elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage, qu'une connaissance plus approfondie de l'Aegis, comme il les appelait parfois, ne l'aiderait pas sur le terrain et pourrait même compromettre le grand dessein des extraterrestres si l'information tombait entre de mauvaises mains.

Eh bien, peut-être, songea Roberta ; malgré tout, elle aimerait savoir si elle travaillait pour une bande d'insectes super-intelligents, d'oiseaux, ou de gros cerveaux géants.

Du moment qu'ils n'ont ni queue ni moustaches, pensa-t-elle en jetant un regard soupçonneux à Isis.

Un de ces jours, se promit-elle, elle tirerait toute l'histoire de Seven. Mais pour l'instant, ce ne semblait pas être le bon moment pour insister. Le patron avait des préoccupations plus urgentes en tête, comme ces compteurs de chromosomes inexplicablement portés disparus.

Seven consulta enfin sa propre montre.

« Très bien », dit-il à contrecœur. « Il n'y a rien de plus que nous puissions faire ce soir. Mais à partir de demain, découvrir où sont passés tous ces scientifiques devient notre priorité absolue. »

Il se renversa dans son fauteuil, se massant le front avec les doigts dans un rare moment de vulnérabilité et de fatigue humaines.

« Avec un peu de chance », soupira-t-il, « nous pourrons étouffer cette expérience dangereuse dans l'œuf avant qu'elle n'aille trop loin. »

Roberta se dit qu'elle passait probablement encore à côté de certaines implications plus profondes de toute cette affaire de savants fous qui inquiétait Seven, mais elle espérait néanmoins qu'il avait raison. Sur le fait qu'il ne soit pas trop tard, du moins.

*** * * * ***

BASE CHRYSALIS
LIEU : CLASSIFIÉ

La reproduction sélective est efficace comme moyen d'évolution, mais elle prend trop de temps, surtout lorsqu'il s'agit des périodes de gestation humaines. Aussi fastidieuse qu'elle soit parfois, la manipulation génétique délibérée accélérait le processus de façon incommensurable, ou du moins c'est ce que la Dre Sarina Kaur ne cessait de se répéter tandis qu'elle élaguait une nouvelle série d'embryons humains. Avec un peu de chance, il n'y aura pas trop de rejets, pensa-t-elle en étudiant chaque embryon individuellement sous un puissant microscope électronique.

Le laboratoire stérile et climatisé ressemblait à une cuisine high-tech étincelante. Des comptoirs noirs résistants à l'acide brillaient comme de l'obsidienne polie contre des murs d'un orange mangue éclatant. Du matériel allant de simples dispositifs de chromatographie sur colonne à de sophistiqués compteurs à scintillation

liquide était posé sur les plans de travail, aux côtés de boîtes de Petri remplies d'agar et de filtres de nitrocellulose pliés. Des éprouvettes, béchers et pipettes de rechange étaient soigneusement empilés sur des étagères ouvertes au-dessus des comptoirs, tandis qu'un tabouret d'acier brillant offrait à Kaur un endroit où reposer ses jambes pendant qu'elle inspectait les embryons. Un raga indien traditionnel jouait doucement en fond sonore, apaisant ses nerfs au fil d'une longue journée de travail.

Malgré sa fatigue, la scientifique d'une trentaine d'années éprouvait un indéniable sentiment d'accomplissement. Les deux douzaines d'embryons alignés sur le comptoir, chacun ne mesurant que quelques millimètres de long et chacun suspendu dans une boîte stérile contenant un milieu de croissance artificiel de sa propre invention, représentaient l'aboutissement d'un long et méticuleux processus d'élimination et d'expérimentation, expressément conçu pour créer des embryons humains génétiquement supérieurs à ceux issus du brassage génétique aléatoire de la reproduction ordinaire.

Le processus avait commencé par l'induction d'une superovulation chez toutes les volontaires féminines du projet, elle comprise. Le vaste et divers assortiment d'ovules produit par cette procédure avait ensuite été inséminé artificiellement et laissé à incuber à une température de précisément trente-sept degrés centigrades, c'est-à-dire la température corporelle. Après la fécondation, les ovules avaient été soigneusement examinés afin de détecter une grande variété de défauts ou d'anomalies génétiques, tous les ovules inadaptés étant immédiatement détruits et éliminés.

Kaur était fière d'avoir mis au point, avec l'aide de ses collègues, des critères de sélection bien plus stricts que ceux employés par la simple biologie. Après tout, pour améliorer la Nature, il fallait se montrer plus dur et plus impitoyable que la Nature, afin que seules les combinaisons génétiques les plus prometteuses survivent.

Le résultat de ce premier tri, cependant, garantissait simplement une descendance exempte de certains défauts héréditaires. Un résultat louable, certes, mais très en deçà des ambitions ultimes du projet. Il ne suffisait pas de produire de remarquables exemples d'humanité conventionnelle ; le Projet Chrysalis aspirait à créer une nouvelle race d'hommes et de femmes, nettement supérieure à toutes celles qui avaient existé auparavant. Pour cela, il fallait ajouter de nouvelles informations et instructions au plan génétique encodé dans l'ADN de chaque ovule.

La sagesse conventionnelle de l'époque voulait que la science moderne fût encore à des décennies de pouvoir exécuter de telles procédures avec le moindre espoir de succès, mais ici, à Chrysalis, le génie combiné de Kaur et de ses associés, libéré de l'ingérence gouvernementale et de la timidité du grand public, avait déjà poussé l'art et la science du génie génétique bien plus loin que le monde extérieur ne pouvait l'imaginer.

Un jour, songea-t-elle, le monde sera stupéfait de découvrir tout ce que nous avons pu accomplir ici.

Prenez, par exemple, la façon sans précédent dont ils avaient appris à cloner de multiples copies de chaque ovule survivant, augmentant ainsi les chances d'une

hybridation réussie par la suite. La science conventionnelle soutenait qu'un ovule fécondé ne pouvait être cloné que deux fois avant d'expirer, mais Kaur elle-même avait mis au point une technique permettant de produire des dizaines de copies identiques d'un seul ovule.

C'était là la clé, se rappela-t-elle ; invariablement, la génétique appliquée impliquait un certain degré d'essais et d'erreurs, l'hérédité étant fondamentalement une affaire de probabilités. Mais en générant autant d'ovules idéaux sur lesquels travailler, les chances d'obtenir le résultat génétique désiré augmentaient de façon spectaculaire — surtout lorsque les génies biologiques du projet savaient exactement quelles modifications ils voulaient apporter au génome humain standard.

Des fragments d'ADN spécialisés, construits de toutes pièces à partir des acides aminés appropriés, puis multipliés par réactions en chaîne par polymérase, étaient insérés dans des plasmides bactériens, qui agissaient comme vecteurs pour transmettre les gènes recombinants au noyau même de l'ovule. Tous les gènes portés par plasmide ne parvenaient pas à infiltrer l'ADN de l'ovule, encore moins exactement au bon endroit dans la séquence des codons, mais c'était précisément à cela que servaient toutes ces copies multiples. Un nombre suffisant d'ovules hybridés survivait au processus de sélection secondaire pour fournir un nombre convenable d'échantillons à la prochaine phase d'augmentation génétique.

Au total, le processus impliquait actuellement l'introduction de sept améliorations distinctes au génotype humain de base. L'une de ces modifications accélérait la formation des voies neuronales critiques, augmentant ainsi l'intelligence. Une autre légère réorganisation des paires de bases d'un gène humain spécifique s'était révélée améliorer substantiellement l'efficacité des poumons et du système respiratoire, tandis que l'ajout d'un seul nouveau gène, adapté à partir d'un gène situé dans l'ADN du gorille africain, provoquait une augmentation de la densité et de la résistance musculaires.

Désormais, après des semaines d'efforts rigoureux, comprenant l'utilisation de sondes radioactives microscopiques pour confirmer la présence de gènes sélectionnés dans divers lots d'ovules modifiés, il ne restait qu'une dernière épreuve pour cette récolte la plus récente d'embryons génétiquement modifiés. Un dépistage minutieux de centaines d'échantillons de test avait réduit la sélection à seulement deux douzaines d'ovules, que l'on avait ensuite laissés se développer jusqu'aux embryons attendant actuellement l'inspection finale de Kaur. Parmi ces candidats, seuls ceux qu'elle jugerait convenables seraient implantés dans les mères porteuses ayant accepté de mener les bébés à terme.

Seulement le meilleur du meilleur du meilleur pour notre fier corps de futures mamans, songea-t-elle en souriant. Beaucoup des femmes impliquées étaient simplement des paysannes payées une somme généreuse pour leur coopération et leur silence ; puisque les mères porteuses n'apportaient aucune contribution génétique aux enfants qu'elles portaient, le projet n'avait pas besoin d'être trop exigeant lorsqu'il s'agissait de recruter des utérus supplémentaires. Tant que les femmes restaient en bonne santé, sans drogue, et acceptaient d'être surveillées quotidiennement, elles

étaient suffisamment bonnes pour servir d'incubateurs humains aux êtres largement supérieurs qui grandissaient en elles.

Un de ces jours, il faudra vraiment que nous mettions au point des utérus artificiels fonctionnels, songea Kaur. Cela placerait une étape cruciale de plus du développement humain sous contrôle scientifique délibéré, sans parler du fait que cela épargnerait au projet le fardeau de devoir constamment recruter de nouvelles mères porteuses.

Elle tapota son abdomen, déjà légèrement bombé sous son ample blouse blanche de laboratoire ; en attendant, elle-même, ainsi que presque toutes les autres femmes membres de Chrysalis, était heureuse d'offrir son propre corps comme boîte de Petri biologique dans laquelle l'avenir de l'humanité grandissait jour après jour.

Elle préleva un échantillon cellulaire du Sujet n° CHS-453-X et l'examina au microscope électronique, prêtant une attention particulière aux chromosomes lorsqu'ils s'appariaient durant la division cellulaire. Quelque chose ne semblait pas tout à fait normal dans l'une des paires, aussi augmenta-t-elle le grossissement en fronçant les sourcils. À travers la lentille du microscope, les chromosomes appariés ressemblaient à des vers noirs segmentés joints en leur milieu, de sorte que chaque paire semblait former un X ondulant. Sauf une paire, justement. Au grand dépit de Kaur, elle vit qu'un morceau d'un chromosome semblait s'être détaché et rattaché au mauvais bras du X, produisant un ensemble de chromosomes nettement déséquilibré et asymétrique.

« Bon Dieu », dit-elle en pendjabi.

Comment diable cela a-t-il pu passer le processus de sélection ?

Relevant le visage du microscope, elle utilisa un crayon gras pour marquer l'embryon en question en vue d'une incinération immédiate. Probablement une simple mutation aléatoire, supposa-t-elle, du genre qui survenait spontanément de temps à autre. Tant pis ; au moins, découvrir une aberration comme celle-ci justifiait les longues heures qu'elle consacrait à un contrôle final des embryons.

Heureusement, l'échantillon cellulaire suivant, provenant du n° CHS-454-X, ne révéla aucun défaut apparent, tandis que le fœtus lui-même semblait se développer normalement. En contemplant le minuscule point de protoplasme rose, elle ne put s'empêcher de s'émerveiller devant l'exquise machinerie nichée dans le noyau de chaque cellule du fœtus : près de deux mètres d'acides nucléiques filamenteux capables de produire un individu qui, un jour, pourrait changer le monde.

Tout comme ses grands frères et grandes sœurs.

Son imagination se représenta le monde extérieur chaotique et en lutte au-delà de ce laboratoire immaculé, une planète en danger remplie d'hommes et de femmes imparfaits et défectueux.

S'ils savaient seulement, pensa-t-elle avec triomphe, ce que demain leur réserve... !

CHAPITRE TROIS

HÔTEL PALAESTRO
ROME, ITALIE
14 MAI 1974

« BIENVENUE À ROME, DOCTEUR NEARY », dit l'homme derrière le comptoir de la réception. « Puis-je voir une pièce d'identité ? »

« Sì », répondit Roberta en fouillant dans son sac à main à la recherche de ses faux papiers.

Voyager sous un faux nom ne la troublait plus ; elle savait par expérience que l'ordinateur avancé Beta 5 de Seven fabriquait les meilleures contrefaçons de la planète, même si l'intelligence artificielle snob de la machine avait un sérieux problème d'attitude. Elle tendit sans hésiter le passeport et le permis de conduire de « Veronica Neary ».

Isis poussa un cri impatient depuis la caisse de transport en plastique posée aux pieds de Roberta. L'éclat indigné du chat attira l'attention du réceptionniste, qui se pencha par-dessus le comptoir pour examiner ses affaires. Des yeux ambrés le fixèrent avec défi.

« Scusi, Docteur », dit l'employé, qui parlait un excellent anglais, « mais je crains que l'hôtel n'accepte pas les animaux. »

Roberta soupira intérieurement. Ce n'était pas mon idée d'emmener ce fichu chat, pensa-t-elle. Mais Seven avait insisté pour qu'Isis accompagne Roberta à Rome, laissant la jeune femme se demander qui était censé surveiller qui.

« Peut-être pourriez-vous faire une exception, per favore ? »

Elle fit glisser plusieurs milliers de lires en billets à travers le comptoir.

« Je vous en serais vraiment reconnaissante. »

Les billets aux couleurs vives, affichant de fortes valeurs nominales et beaucoup de zéros impressionnants, étaient parfaitement authentiques. Le Beta 5 était tout à fait capable de produire de parfaites contrefaçons, bien sûr, mais elle et Seven essayaient d'utiliser de la vraie monnaie chaque fois que possible afin d'éviter d'attirer l'attention des différents ministères des finances du monde. Heureusement, couvrir leurs dépenses ne posait aucun problème, puisque les prédécesseurs terrestres de Seven avaient judicieusement investi dans quantité d'industries et de découvertes émergentes, de Kodak à la cellophane. En tant qu'uniques employés d'une société prétendument consacrée à la « recherche encyclopédique », elle et son patron

taciturne avaient de l'argent à brûler, ce qui se révélait fort utile dans des moments comme celui-ci.

Le réceptionniste regarda rapidement autour de lui pour s'assurer que personne ne regardait, puis empocha l'argent.

« Prego », dit-il en reportant son attention sur ses documents.

Il les lui rendit avec un jeu de clés.

« L'ascenseur est à droite », l'informa-t-il. « Chambre 11-G. »

Roberta hocha la tête avec gratitude, puis souleva à la fois sa valise et la caisse d'Isis. Elle bâilla, prétendant souffrir du décalage horaire après un long vol depuis l'Amérique. En réalité, elle et Isis avaient pris l'Express de la Fumée Bleue jusqu'à une ruelle déserte située à deux pâtés de maisons de là, mais il n'était pas nécessaire de divulguer ce détail particulier à tout le hall de l'hôtel. Aux yeux des observateurs curieux, elle n'était qu'une nouvelle déléguée arrivée à la Conférence internationale sur la recherche et l'expérimentation génétiques.

Deux mois passés à poursuivre diverses pistes inutiles n'avaient pas rapproché Gary Seven et elle de la résolution du Mystère des Scientifiques Disparus. Cette conférence représentait l'un de leurs derniers espoirs de retrouver les chercheurs volatilisés, une tentative presque désespérée confiée à Roberta pendant que Seven suivait une autre piste aux États-Unis.

Espérons que cette petite expédition portera ses fruits, pensa-t-elle en traînant ses bagages à travers le hall vers l'ascenseur qui l'attendait. Ou que Seven aura plus de chance dans son enquête.

Sa mission à Rome était double : surveiller attentivement l'apparition éventuelle des généticiens disparus qui pourraient être tentés d'assister à la conférence, tout en se présentant comme une cible potentielle à ceux qui étaient responsables des disparitions. Appelez-moi l'appât, pensa-t-elle, un rôle qui lui était bien trop familier après ses précédentes opérations sous couverture ; le plus difficile allait être de se faire passer pour une jeune docteure prometteuse aussi longtemps qu'il le faudrait pour attirer le bon genre d'attention — ou le mauvais, selon le point de vue.

Le poids de sa valise tirait sans relâche sur son bras et ses épaules. En plus de trois jours de vêtements et d'articles de toilette, le sac débordait également des derniers journaux scientifiques ainsi que de plusieurs ouvrages volumineux consacrés aux applications théoriques du génie génétique. Elle avait commencé à étudier le sujet après cette visite mouvementée à Berlin, mais avait tout de même apporté suffisamment de lecture pour occuper son temps libre, afin d'incarner de façon crédible une brillante spécialiste de biologie.

Pas d'excursion nocturne à la fontaine de Trevi cette fois-ci, pensa-t-elle avec regret. Pas le temps de faire du tourisme quand le destin du monde est en jeu.

Déverrouillant la porte de la chambre 11-G, elle entra en titubant. Sa valise tomba lourdement sur la moquette, soulageant son bras fatigué, mais elle ne put s'empêcher de souhaiter être à Rome en simple touriste plutôt qu'en agent secret.

Quoi de neuf ? songea-t-elle en libérant Isis de sa prison de plastique.

Sans même un miaulement de remerciement ni un regard en arrière, le félin noir de jais s'éclipsa pour inspecter la salle de bains. Quelques secondes plus tard, la porte se referma derrière lui.

Au moins, elle est propre, pensa Roberta. Bon sang, Isis n'avait même pas besoin de litière ; les installations humaines lui convenaient parfaitement, pour des raisons que Roberta connaissait trop bien.

« Ne prends pas toute la journée là-dedans », lança-t-elle d'un ton irrité à l'animal prétendument domestique de Gary Seven. « Tu n'es pas la seule à vouloir te rafraîchir. »

Roberta entendit la chasse d'eau, suivie du bruit de l'eau coulant dans le lavabo. Isis semblait prendre tout son temps pour faire sa toilette, mais la porte de la salle de bains finit par s'ouvrir et le chat revint sur la moquette. L'ignorant complètement, Isis sauta sur le rebord de la fenêtre et s'installa pour observer les rues de la ville en contrebas.

Très bien, pensa Roberta.

Elle n'avait de toute façon aucune envie de se chamailler avec le chat.

* * * * *

Peu après, après avoir retiré ses chaussures et s'être installée confortablement, Roberta sortit une liasse de feuilles pliées de son bagage à main puis s'allongea sur le lit queen-size pour les examiner de plus près. Sans aucun doute, l'emploi du temps exact de la conférence avait changé depuis l'envoi de cet itinéraire provisoire, mais elle aurait tout le loisir de vérifier cela plus tard dans la soirée. Pour l'instant, elle voulait simplement se familiariser de nouveau avec les différentes options du programme.

Même les titres des divers panels et symposiums étaient assez intimidants :

« Réplication de segments chromosomiques au moyen d'enzymes dérivées d'Escherichia coli »,

« Applications supplémentaires des bactériophages procaryotes comme vecteurs transgéniques »,

« Utilisation de l'ADN recombinant dans les anticorps multiclonaux »...

Voyons voir, pensa Roberta en soulignant certains séminaires avec un crayon de couleur.

Les bruits de la circulation montaient des rues animées à l'extérieur.

Si j'étais un génie scientifique brillant à la pointe de la génétique, où irais-je ?

La présentation de dix heures intitulée « La médecine de demain : la génétique de la santé » se tenait dans une salle de conférence bondée située à l'entresol de l'hôtel.

Roberta arriva tôt afin d'obtenir une bonne place, tout devant, où elle serait bien visible. Pour mieux attirer l'attention, elle portait également une élégante robe-chemise en polyester aux motifs rouge et blanc éclatants. Un peu plus sage que son style habituel — elle avait l'impression de ressembler à Florence Henderson dans The

Brady Bunch — mais, après tout, elle n'assistait pas à la conférence sous sa véritable identité.

Heureusement, Isis était restée à la chambre pour regarder la télévision italienne, commander le service d'étage ou faire ce que faisaient les insupportables chatons extraterrestres pour se divertir. Roberta s'en souciait peu ; elle avait des préoccupations bien plus importantes.

Avec autant de discrétion que possible, elle balaya l'assistance du regard tandis que la salle se remplissait rapidement, à la recherche d'un ou plusieurs généticiens disparus dont elle avait mémorisé les photographies. Jusqu'à présent, les seuls visages qu'elle reconnaissait provenaient des jaquettes de certains ouvrages savants qu'elle avait consultés la veille.

Les reconnaîtrais-je s'ils étaient déguisés ? se demanda-t-elle.

Le Beta 5 avait retrouvé les meilleures photos disponibles de tous les scientifiques disparus, mais dans certains cas, les résultats étaient franchement médiocres, surtout pour la plupart des sujets du bloc de l'Est. Dans ces cas-là, Roberta ne disposait que de clichés flous en noir et blanc, parfois vieux de plusieurs années.

Je pourrais ne même pas reconnaître certains d'entre eux s'ils s'asseyaient juste à côté de moi.

La conférence attirait manifestement une foule véritablement internationale, remarqua-t-elle en grignotant un biscotti tout en attendant le début de la conférence. Dans le brouhaha des conversations qui l'entouraient, elle identifia des accents américains, français, allemands, néerlandais, mais aussi haïtiens et pakistanais. Son traducteur automatique était fortement sollicité, même si elle avait volontairement choisi une conférence donnée en anglais afin de simplifier sa mission.

C'est un critère aussi valable qu'un autre, pensa-t-elle. Et puis celle-ci paraît plus générale que certaines autres.

À cinq minutes de dix heures, aucun des généticiens disparus n'avait encore fait son apparition et Roberta envisagea sérieusement de se rendre à un autre événement pour examiner le public qui s'y trouvait. Cela lui sembla cependant un peu trop voyant, sans parler du manque de politesse. Elle se réinstalla donc dans son siège, son crayon prêt au-dessus d'un carnet ouvert, et pria pour que son regard ne devienne pas trop visiblement vide.

À son soulagement, la conférence, donnée par un candidat au prix Nobel dont elle reconnaissait le nom grâce à plusieurs revues scientifiques annotées, était plus accessible et intéressante qu'elle ne l'avait craint. La bonne chose avec l'épissage génétique, le clonage et tout le reste, réalisa-t-elle, c'était que puisque personne ne pouvait encore réellement accomplir tout cela, il était beaucoup plus facile d'en discuter les implications de manière abstraite que de s'enliser dans tous les détails compliqués.

« Les promesses de la thérapie génique offrent l'espoir de prévenir — et même d'éradiquer — une grande variété de maladies et de faiblesses humaines », déclara le célèbre professeur après un exposé de quatre-vingt-dix minutes consacré aux

troubles héréditaires et à leurs causes génétiques. « La mucoviscidose, la dystrophie musculaire, le retard mental, l'anémie falciforme, le diabète juvénile, l'hémophilie, le déficit en ADA, également connu sous le nom de maladie de l'enfant-bulle — ces affections humaines et bien d'autres disparaîtront des annales de la souffrance mortelle lorsque nous pourrons utiliser les techniques de l'ADN recombinant pour corriger les défauts chromosomiques qui les provoquent. En introduisant des gènes sains dans les cellules germinales de parents dont les familles portent parfois l'une de ces mutations nuisibles depuis des générations, nous pourrons lever cette malédiction pour leurs enfants, leurs petits-enfants et tous leurs descendants à venir. Merci. »

Ça paraît plutôt bien, admit Roberta en se joignant aux applaudissements polis.

Son premier réflexe face à toute cette histoire de manipulation génétique avait été une méfiance instinctive ; toucher à l'ADN des gens ressemblait un peu trop au Meilleur des mondes à son goût, et l'attitude douteuse de Gary Seven à l'égard de cette entreprise — même si elle était légèrement hypocrite — n'avait fait qu'accroître sa suspicion selon laquelle le génie génétique faisait peut-être partie de ces choses que l'humanité devait laisser tranquilles, comme les missiles nucléaires ou le streaking.

D'un autre côté, elle devait reconnaître que le professeur avait présenté des arguments convaincants quant aux bénéfices médicaux d'une réparation génétique sélective. Roberta avait connu une fille atteinte de dystrophie musculaire au collège ; la pauvre Tina était déjà condamnée au fauteuil roulant dès la septième année et son état n'avait cessé d'empirer au fil du temps. Finalement, elle était morte au début de la vingtaine. Roberta se souvenait de ses funérailles et de la tristesse qu'elle avait ressentie en voyant une personne aussi brillante et talentueuse privée de son potentiel simplement à cause d'un accident génétique survenu avant même sa naissance.

Si la thérapie génique avait pu guérir Tina, pensa Roberta, ou même corriger le problème dans les gènes de ses parents avant sa conception, alors peut-être que l'épissage consciencieux des chromosomes n'est pas aussi mauvais que Seven le prétend ?

Mais ce n'était pas le moment d'hésiter ni de tergiverser, réalisa-t-elle ; si elle voulait atteindre les personnes derrière le grand projet que Seven redoutait, elle devait se placer publiquement et fermement du côté d'un ADN plus grand et meilleur.

Elle attendit que les applaudissements cessent.

Puis, dès que le professeur invita l'assistance à poser des questions, sa main se leva plus vite qu'une fusée Saturn V.

« Oui ? » l'invita le célèbre professeur en la désignant. « Quelle est votre question ? »

Roberta se leva au premier rang de l'auditorium, sentant le regard collectif de toute l'assemblée se tourner vers elle. Heureusement que je ne suis pas sujette au trac, pensa-t-elle en s'éclaircissant la gorge. Bon, allons-y.

« Jusqu'à présent, tout ce que vous avez proposé consiste à corriger des défauts préexistants dans le patrimoine génétique de quelques individus dont l'ADN

n'est pas tout à fait conforme. Qu'en est-il de l'amélioration globale du génome humain ordinaire ? L'augmentation de l'espérance de vie, par exemple, ou de l'intelligence ? »

Elle éleva la voix, essayant de paraître inspirée et enthousiaste.

« Pourquoi se contenter de guérir une poignée de troubles héréditaires quand on peut utiliser le génie génétique pour créer une forme d'être humain meilleure et plus avancée ? »

Ses remarques ne provoquèrent pas exactement des exclamations de stupeur — il s'agissait d'un public particulièrement averti sur ce genre de questions — mais Roberta crut percevoir davantage de murmures, et plus bruyants, tout autour d'elle, à la suite de ses propositions audacieuses (et, pour être honnête, follement imprudentes).

Voilà pour faire sensation dès le premier jour, pensa-t-elle en se rasseyant.

Espérons que quelqu'un mordra à l'hameçon.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Roberta remarqua pour la première fois qu'elle était suivie plus tard dans la matinée, alors qu'elle se promenait dans la Ville Éternelle à la recherche d'un déjeuner. Après son infiltration réussie de la conférence, elle avait estimé avoir droit à une pause et à un peu de cuisine locale. Après tout, à quoi bon sauver le monde si l'on ne peut pas s'arrêter pour sentir l'odeur d'une pizza de temps en temps ?

Les deux hommes — l'un asiatique, l'autre latino — commencèrent à la filer peu après sa sortie de l'hôtel et la gardèrent à l'œil depuis lors. Ils faisaient preuve de discrétion, naturellement, mais des années de jeux d'espionnage aux côtés de Gary Seven avaient donné à Roberta un instinct très sûr lorsqu'il s'agissait de déceler une surveillance discrète.

Vous êtes doués, leur accorda-t-elle mentalement, mais j'ai été suivie par les meilleurs, y compris des extraterrestres invisibles de Devidia II !

Elle s'arrêta devant une vitrine de la Via Sistina, ostensiblement pour vérifier son reflet dans la glace, mais en réalité pour observer de plus près les deux inconnus qui stationnaient sur le trottoir opposé, apparemment absorbés par un journal italien.

Le titre principal de la une parlait des Brigades rouges et du terrorisme, mais elle doutait fortement que les deux hommes accordent la moindre attention aux articles.

L'Asiatique lui semblait vaguement familier ; Roberta croyait l'avoir aperçu à la conférence. C'était un homme mince et séduisant, à peu près de son âge, vêtu d'une veste en tweed quelque peu usée par-dessus un tee-shirt Godzilla. Ses longs cheveux et ses favoris lui donnaient l'air d'un cousin japonais oublié de la famille Partridge. Roberta le surprit en train de l'observer derrière le journal de son compagnon, mais fit semblant de ne rien remarquer. À cette erreur, elle devina qu'il était novice en la matière et non un espion professionnel.

L'autre homme représentait une tout autre histoire : il était presque monstrueusement grand, près de deux mètres dix de haut, incroyablement large d'épaules et nettement plus intimidant.

Exactement comme ce robot Bigfoot là-haut dans le nord, pensa-t-elle, mais beaucoup moins poilu.

En effet, le second homme semblait être une publicité ambulante en faveur de la théorie de l'évolution de Darwin, avec son front fuyant et sa mâchoire prognathe particulièrement marquée. Des lunettes teintées dissimulaient ses yeux tandis que la partie inférieure de son large visage carré conservait une expression impassible. Un costume noir en soie recouvrait son imposante silhouette et une coupe militaire très courte hérissait son crâne étonnamment simiesque.

Et dire qu'on prétend que les Néandertaliens ont disparu...

Roberta pouvait facilement croire que le premier homme était un scientifique venu assister à la conférence ; quelque chose dans son apparence et son langage corporel avait un côté légèrement intellectuel. Le grand gorille, en revanche, ressemblait davantage à un homme de main qu'à un généticien.

Quel drôle de duo, pensa-t-elle.

À côté d'eux, Félix et Oscar passeraient pour des clones identiques.

Se détournant de la vitre réfléchissante, elle les laissa la suivre pendant plusieurs pâtés de maisons supplémentaires, jusqu'à ce que la curiosité, sans parler de son estomac vide, la pousse à voir ce qui se passerait si elle devenait une cible immobile pendant un moment.

Combien de temps seront-ils prêts à patienter ? se demanda-t-elle.

Le déjeuner consista en une part de pizza, une canette de Fresca et, en dessert, une petite portion de gelato frais. Roberta s'assit sur les marches de la place d'Espagne surplombant la ville, profitant de la douceur du printemps tout en contemplant les toits rosés qui s'étendaient devant elle, blottis entre les célèbres sept collines de Rome.

Des foules de touristes montaient et descendaient les marches, prenant des photographies et admirant la vue, tandis que portraitistes, marchands de fleurs et vendeurs ambulants de collations rivalisaient pour attirer leur attention.

Roberta déclina poliment plusieurs roses ainsi que la possibilité d'être immortalisée à la craie de couleur ou à l'aquarelle, et résista à la tentation de regarder par-dessus son épaule pour vérifier ce que faisaient ses poursuivants mal assortis.

La pâte de la pizza était fine et croustillante, exactement comme elle l'aimait.

À vous de jouer, les gars, pensa-t-elle.

« Excusez-moi, mademoiselle », la salua une voix amicale quelques minutes plus tard.

Roberta leva les yeux, mais l'éclat du soleil de midi effaçait les traits de son interlocuteur. En plissant les yeux contre la lumière aveuglante, elle distingua seulement une silhouette masculine se tenant sur la marche juste au-dessus de la sienne.

« Une seconde », demanda Roberta la bouche pleine de pizza.

Elle se releva précipitamment, manquant de renverser sa boisson gazeuse.

Est-ce le moment ? se demanda-t-elle, le cœur battant plus vite sous l'effet de l'anticipation.

Je ne peux quand même pas avoir touché le gros lot aussi rapidement !

Levant une main pour se protéger les yeux, elle constata qu'il s'agissait de l'Asiatique, sans son imposant partenaire.

« Je suis désolé de vous déranger », dit-il avec un sourire et un léger accent japonais, « mais je tenais à vous dire que vos remarques pendant la conférence de ce matin m'ont impressionné. »

Bingo !

Roberta ressentit une poussée de triomphe, puis s'efforça d'adopter une attitude plus prudente.

Ne tirons pas de conclusions hâtives, se prévint-elle. Il est aussi possible qu'il essaie simplement de me draguer.

« Merci », répondit Roberta en anglais.

Plus elle y réfléchissait, plus elle était persuadée de l'avoir aperçu lors de la conférence sur la thérapie génique.

« J'ai trouvé le sujet fascinant. »

« Merci », répondit Roberta en anglais.

Plus elle y réfléchissait, plus elle était persuadée de l'avoir aperçu lors de la conférence sur la thérapie génique.

« J'ai trouvé le sujet fascinant. »

Elle commença à lui tendre la main, puis réalisa que celle-ci était occupée par sa pizza et sa glace.

Oups !

Elle posa précipitamment le gelato à moitié entamé entre ses pieds, transféra la part de pizza dans sa main gauche, essuya la droite sur sa jupe puis tendit sa paume désormais à peu près propre.

« Veronica Neary, mais vous pouvez m'appeler Ronnie. »

Si les traces de fromage sur sa main dérangèrent le jeune homme, il n'en montra aucun signe.

« Docteur Walter Takagi », se présenta-t-il en lui serrant fermement la main. « Enchanté de faire votre connaissance. »

« De même. »

Roberta se déplaça légèrement afin d'avoir le soleil entièrement dans son dos, espérant repérer son autre ombre.

En regardant vers le haut des marches, derrière Takagi, elle aperçut son gigantesque partenaire près du sommet de l'escalier, en train de faire réaliser son portrait par l'un des nombreux artistes de rue. De façon plutôt inquiétante, il gardait ses lunettes noires pendant qu'il posait, assis sur un tabouret qui paraissait deux tailles trop petit pour lui, son regard opaque soigneusement détourné de Roberta et de son compagnon.

Celui-là est probablement un professionnel, conclut-elle, se demandant pourquoi ils avaient choisi de laisser le novice faire le premier pas.

« Vous êtes ici pour la conférence, vous aussi ? » demanda-t-elle aussi naturellement que possible.

Maintenant qu'elle avait peut-être décroché le jackpot, elle ne savait plus très bien quoi faire ensuite.

Improvisons, se dit-elle.

Le plus important était désormais de ne faire fuir aucun des deux hommes.

« Exactement », répondit chaleureusement Takagi, comme s'ils étaient de vieux amis. « Vous êtes américaine, n'est-ce pas ? »

« C'est exact », répondit-elle. « Université de Washington, à Seattle. »

Elle mentit avec assurance, sachant que Seven avait déjà mis en place tout un historique administratif pour soutenir sa fausse identité au cas où quelqu'un déciderait de vérifier. Il existait même un appartement entièrement meublé dans le quartier universitaire de Seattle, avec un numéro de téléphone en service, des abonnements à des journaux et magazines, des albums photo, des diplômes et tous les accessoires nécessaires à l'existence imaginaire de Ronnie Neary.

« Vous avez défendu une position assez courageuse ce matin », observa Takagi, « surtout étant donné l'aversion irrationnelle que la plupart des gens éprouvent envers le génie génétique radical pour lui-même. »

Elle remarqua qu'il ne précisa pas où il travaillait actuellement.

« Tout le monde n'est pas prêt à s'aventurer aussi loin, particulièrement dans un cadre aussi public. »

Il la regarda avec espoir.

« Ces opinions étaient-elles réellement les vôtres, ou jouiez-vous simplement l'avocat du diable ? »

Roberta lui dit exactement ce qu'elle pensait qu'il souhaitait entendre.

« Pas du tout. Les recherches sur l'ADN recombinant constituent la chose la plus passionnante à être apparue depuis l'invention de la roue. Je pense sincèrement que cela peut transformer l'humanité — pour le meilleur, bien sûr. »

« Moi aussi ! » s'exclama Takagi.

Ses yeux brun foncé s'illuminèrent à cette perspective.

« Nous sommes peut-être la première génération à réellement prendre le contrôle de son propre destin biologique. C'est l'occasion de créer un monde entièrement nouveau, rempli d'êtres humains meilleurs, plus sains et plus intelligents. »

« Un véritable âge d'or génétique », suggéra-t-elle, trouvant l'optimisme et l'enthousiasme de Takagi étonnamment contagieux.

Il ne paraissait certainement pas être le genre de personne impliquée dans les expériences sinistres imaginées par Seven, encore moins dans l'enlèvement de ses collègues scientifiques.

Peut-être faisons-nous fausse route, songea-t-elle.

« Hé, j'aime bien ça ! » s'enthousiasma-t-il. « L'Âge d'or de la génétique, c'est une excellente formule. »

Il sortit un petit carnet à spirale de sa poche et nota soigneusement le slogan.

« On dirait que nous sommes sur la même longueur d'onde », poursuivit-il. « En fait, je connais peut-être un projet susceptible de vous intéresser. »

Il s'interrompit un instant, jetant un regard vers son imposant... garde du corps ? Baby-sitter ?

« Je ne suis pas vraiment autorisé à parler des détails pour le moment, mais peut-être pourrions-nous en discuter plus tard, autour d'un verre ou quelque chose du genre ? »

« Cela me plairait », répondit Roberta, essayant d'avoir l'air intéressée, mais pas trop intéressée. « Vous logez à l'Hôtel Palaestro ? »

Après une nouvelle hésitation, Takagi révéla qu'il séjournait effectivement dans le même hôtel que Roberta.

Ils convinrent de se retrouver plus tard dans la soirée au bar de l'hôtel.

« Parfait », conclut-il en lui adressant un signe de tête. « Je vais vous laisser terminer votre déjeuner. Ravi de vous avoir rencontrée, Docteur Neary. »

Sans un regard en arrière pour Roberta ou pour son ancien compagnon, il descendit les larges marches de marbre vers la place en contrebas et disparut rapidement dans la foule de touristes, d'artistes et de marchands de fleurs.

Elle attendit pour voir si Mighty Joe Young allait partir à sa suite, mais non. L'autre homme ne bougea pas de son poste au sommet des marches.

J'ai toujours une ombre, réalisa-t-elle.

Il attend probablement de voir ce que je vais faire ensuite.

La situation était plutôt frustrante.

Roberta aurait aimé courir après Takagi et le suivre jusqu'à la conférence — si c'était bien là qu'il se rendait — mais cela était impossible tant qu'elle était elle-même surveillée.

L'image mentale de King Kong suivant Roberta pendant qu'elle suivait Takagi lui arracha un sourire amer.

Personne n'a jamais dit que l'espionnage international serait facile.

Au lieu de cela, elle n'eut d'autre choix que de garder son calme et de laisser partir l'idéaliste jeune scientifique, convaincue qu'ils se reverraient comme prévu.

S'il avait voulu prendre la fuite, se rassura-t-elle, il n'avait pas besoin de fixer un rendez-vous avec moi d'abord... à moins que ce ne soit justement pour me donner un faux sentiment de sécurité.

Elle regarda sa montre-bracelet.

Il était presque treize heures.

Plus de six heures avant de retrouver Takagi.

Elle poussa un profond soupir ; l'après-midi allait être longue et angoissante, très probablement en compagnie du plus grand admirateur secret du monde.

Après avoir avalé la dernière bouchée de pizza avec une gorgée de Fresca, elle se leva et commença à descendre les marches.

Sortant un miroir compact des profondeurs de son sac en macramé, elle jeta un coup d'œil à Magilla Gorilla.

Comme elle s'y attendait, il recommença à bouger dès qu'elle fit un pas, glissant une poignée de lires à un artiste surpris avant d'abandonner son portrait inachevé.

Par mesure de prudence, lorsqu'elle atteignit la fontaine du Bernin au pied de l'escalier, elle tourna à gauche et partit dans la direction opposée à celle empruntée par Takagi.

La distinction entre chaussée et trottoir se révéla assez floue et elle dut marcher d'un pas vif pour éviter les innombrables scooters Vespa qui circulaient partout.

Sans grande surprise, son immense poursuivant silencieux parvint à suivre son rythme.

Oui, pensa-t-elle.

La journée allait décidément être longue.

CHAPITRE QUATRE

811 EAST 68TH STREET, APPARTEMENT 12-B
NEW YORK
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
14 MAI 1974

L'ENSEIGNE SUR LA PORTE EXTÉRIEURE portait désormais le nom Aegis Scientific Supplies, Inc., un détail modeste mais essentiel dans l'opération de piégeage que Gary Seven avait soigneusement mise en place au cours des deux derniers mois. Maintenant, si la chance lui souriait, ses efforts étaient sur le point de le rapprocher des réponses qu'il recherchait.

« Monsieur Offenhouse souhaite vous voir, monsieur », l'informa par l'interphone sa nouvelle réceptionniste temporaire.

Contrairement à Roberta, cette jeune femme, qu'il avait engagée pour la matinée principalement afin de maintenir les apparences, n'avait aucune idée que Seven et son entreprise étaient autre chose que ce qu'ils semblaient être.

« Merci, Allison », répondit-il. « J'arrive tout de suite. »

Il actionna un interrupteur dissimulé dans son bureau et la station informatique Beta 5 située à proximité, tout en acier brillant et en panneaux lumineux clignotants, pivota vers l'intérieur pour disparaître dans une cavité cachée du mur. À mesure que le terminal futuriste s'effaçait de la vue, une bibliothèque d'apparence ordinaire prenait sa place, dissimulant complètement le Beta 5. Des manuels scientifiques et des catalogues occupaient désormais les étagères qui, jusqu'à récemment, contenaient encyclopédies et ouvrages de référence : un autre élément de la façade trompeuse soigneusement construite par Seven.

Il prit un moment pour inspecter le bureau et vérifier que tout correspondait aux standards de 1974, puis redressa sa cravate et se dirigea vers le hall afin d'accueillir son visiteur.

« Bonjour, Monsieur Offenhouse », dit-il.

Une horloge murale indiquait exactement 9 h 05.

Le nouvel arrivant était ponctuel, à défaut d'autre chose.

« Espérons que cela vaudra mon temps », répondit sèchement l'autre homme.

Homme d'affaires américain d'une trentaine avancée, Ralph Offenhouse s'avança et serra la main de Seven avec vigueur.

Comportement classique de mâle dominant, se rappela Seven, pas si différent d'un rituel de salutation klingon, quoique nettement moins sanglant.

Il répondit à la poigne avec une force égale, comme l'exigeaient les usages de cette époque.

« Pourquoi ne pas entrer dans mon bureau et passer directement aux affaires ? » proposa-t-il.

« Allison, veuillez filtrer mes appels. »

Mis à part Roberta ou Isis, il ne s'attendait pas réellement à recevoir de communication, mais Seven estimait important de donner l'image d'une entreprise prospère.

« Cela me convient », approuva Offenhouse.

Il franchit la porte intérieure menant au bureau privé de Seven.

Ses yeux bruns et calculateurs inspectèrent l'ameublement, en évaluant la valeur et l'état. « Ce n'est pas mal du tout », concéda-t-il finalement.

Sans attendre d'invitation, il s'assit sur le canapé et attendit que Seven prenne place derrière le bureau en obsidienne et noyer.

Un cube vert translucide reposait comme presse-papiers au sommet de divers rapports et factures fictifs.

« Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? » demanda Seven.

Offenhouse secoua la tête.

« Non merci », répondit-il en consultant une coûteuse montre Rolex. « Je suis un homme occupé, alors ne perdons pas de temps en formalités. »

Il fixa Seven à travers la pièce, établissant un contact visuel.

« Comme je l'ai dit au téléphone, j'ai vu votre annonce dans ce magazine. Ces prix sont-ils réels ? »

Sachant que tout projet impliquant du génie génétique à grande échelle nécessiterait d'importantes quantités d'équipements spécialisés, Seven avait publié une annonce bien en vue dans plusieurs magazines scientifiques et médicaux populaires, proposant du matériel biotechnologique sophistiqué à prix réduit.

La plupart des demandes suscitées par cette annonce provenaient d'institutions et d'individus parfaitement légitimes et inoffensifs ; il avait discrètement laissé ces transactions échouer, à l'exception de quelques cliniques et projets de recherche particulièrement méritants qu'il ne voyait pas d'inconvénient à subventionner indirectement.

Offenhouse était différent.

Lors de leurs conversations téléphoniques précédentes, Seven avait perçu chez cet homme quelque chose de secret, d'évasif et d'agréablement illégal.

Des recherches biographiques ultérieures avaient révélé qu'Offenhouse était un entrepreneur autodidacte ayant un passé de transactions vaguement douteuses.

Par exemple, il avait commercialisé la thalidomide dans le tiers-monde longtemps après que ce tranquillisant mutagène eut été discrédité dans les nations industrielles avancées.

Il avait également investi dans des projets primitifs de cryogénisation vendant des promesses douteuses de survie prolongée aux désespérés, aux craintifs et aux malades en phase terminale.

De plus, il n'avait aucun lien connu avec une organisation scientifique respectable.

En supposant qu'Offenhouse ne souhaite pas cet équipement pour lui-même, se demanda Seven, pour qui sert-il de couverture ?

« Les prix sont ceux annoncés », lui confirma-t-il.

Il sortit son servo de la poche de son manteau et joua avec comme s'il ne s'agissait que d'un simple stylo argenté.

Par ce geste, il ordonnait au cube cristallin posé sur son bureau d'enregistrer la conversation pour une analyse ultérieure.

Plus tard, après le départ d'Offenhouse, il pourrait examiner les schémas vocaux de son visiteur afin de déterminer quand et si cet homme agressif disait la vérité.

« Vraiment ? » demanda Offenhouse.

Sous d'épais sourcils noirs, ses yeux sombres observaient Seven avec suspicion.

« Quel est votre jeu, Seven ? Comment pouvez-vous vous permettre de vendre ce matériel à un prix aussi bas ? »

« Excédent de stock », mentit Seven avec aisance. « Il me coûte trop cher de conserver une telle quantité d'équipement sur le long terme. En outre, je préfère écouler l'essentiel de mon stock maintenant, avant que la génération suivante de technologie ne rende mon inventaire obsolète. »

Offenhouse sembla seulement à moitié convaincu.

« Et la qualité ? » exigea-t-il. « Je ne vais pas payer cher pour de la camelote. J'exige d'inspecter la marchandise avant tout paiement. »

« Bien entendu », acquiesça Seven. « Tous mes instruments sont à la pointe de la technologie et en excellent état, comme vous pourrez vous-même le constater lors de la livraison. »

Offenhouse parcourut le bureau du regard, comme s'il s'attendait à découvrir une réserve de microscopes électroniques ou d'appareils d'électrophorèse cachée dans un coin de la pièce.

Il se leva du canapé, sortit une feuille pliée de la poche intérieure de sa veste et la tendit à Seven.

« Voici la liste de ce que je recherche, ainsi que les quantités nécessaires. Pensez-vous pouvoir satisfaire cette commande ? »

Seven déplia le document et en parcourut le contenu.

Il hocha la tête.

C'était plus ou moins exactement ce qu'il s'attendait à voir.

Si je voulais effectuer un sérieux réagencement génétique avec la technologie terrestre du vingtième siècle, pensa-t-il, ce sont précisément les instruments rudimentaires dont j'aurais besoin.

Le volume considérable de matériel demandé était également inquiétant, suggérant des expérimentations d'une ampleur alarmante.

« Une liste impressionnante », observa-t-il. « Puis-je vous demander à quoi servira tout cet équipement ? »

« Franchement, cela ne vous regarde pas », répondit sèchement Offenhouse. « Ni moi non plus, d'ailleurs. Tout ce que vous devez savoir, c'est qu'un consortium privé m'a chargé de gérer certaines transactions commerciales pour son compte, de préférence sans attirer trop d'attention. »

Seven adopta une expression inquiète.

« Ce n'est rien d'illégal, j'espère ? »

« Nous ne parlons pas de barons de la drogue sud-américains, si c'est ce qui vous inquiète. »

Offenhouse ne quitta jamais Seven des yeux, comme s'il le défiait de le contredire.

« Il s'agit uniquement de science, de recherche, et d'éviter qu'une autre bande de cerveaux ne vous coiffe au poteau avant que vous soyez prêt à révéler votre grande découverte au public. Entre nous, Seven, je me moque que mes clients cherchent à guérir le rhume ou à cloner Elvis Presley, du moment que je touche ma commission. Si vous êtes malin, vous ne vous en soucierez pas non plus. Prenez l'argent et passez à autre chose. »

« Je ne sais pas », temporisa Seven dans l'espoir d'obtenir davantage d'informations. « Tout cela me paraît quelque peu... peu orthodoxe. »

Offenhouse posa brusquement les deux mains sur le bureau entre eux et projeta son visage renfrogné vers l'avant.

« Écoutez, Seven, je vais mettre toutes mes cartes sur la table. Je suis prêt à vous payer le double de ce que vous demandez pour tout ce qui figure sur cette liste, à condition qu'aucune question ne soit posée. Alors, avons-nous un accord ou non ? »

Plus il l'écoutait, plus Gary Seven était convaincu que cet homme d'affaires arrogant et dominateur constituait un lien direct avec le projet secret responsable de la disparition de tant de grands scientifiques.

Tout ce qu'il avait à faire maintenant était de laisser Offenhouse le conduire un peu plus près de la vérité.

« Très bien, Monsieur Offenhouse », répondit-il sans hésitation. « Marché conclu. »

* * * * *

BASE CHRYSALIS
LIEU : CLASSIFIÉ

« Vous vouliez me voir, Directrice ? »

« Oui », répondit Sarina Kaur depuis les jardins communautaires de Chrysalis.

De l'eau fraîche jaillissait de la fontaine en forme de lotus située au centre d'une cour carrelée entourée de fougères et d'orchidées parfumées.

Enceinte de six mois, Kaur était assise sur un banc blanc en rotin sous les branches feuillues d'un manguier génétiquement modifié afin de produire des fruits toute l'année.

Des lampes solaires installées dans le haut plafond en dôme simulaient la lumière agréable d'un après-midi printanier.

Kaur trouvait l'atmosphère paisible du jardin particulièrement propice à la réflexion ; elle venait souvent ici lorsqu'une décision difficile devait être prise.

« Merci d'être venu, Docteur Singer », poursuivit-elle en repoussant l'assiette de poulet tikka qu'elle mangeait pour son dîner tardif.

Malgré une nette intonation indienne, son anglais était impeccable.

« Surtout à une heure aussi tardive et avec si peu de préavis. »

« Bien sûr, aucun problème », répondit Joel Singer un peu trop rapidement.

Sa blouse blanche était tachée par les expériences de la journée et il remuait nerveusement, évitant presque le regard de sa supérieure.

« Euh... de quoi s'agit-il exactement ? »

Kaur observa attentivement le jeune biochimiste américain.

Homme blanc mince aux cheveux noirs bouclés, Singer avait rejoint le projet directement après ses études supérieures à Columbia et Johns Hopkins.

À l'époque, il semblait être une recrue idéale : talentueux, enthousiaste et engagé.

À présent, cependant, elle avait des raisons de remettre en question cette première impression, surtout concernant ce dernier point.

Dommage que nous n'ayons pas encore isolé un gène de la loyauté.

Une enveloppe kraft reposait à côté d'elle sur le banc.

Elle la prit et la tendit au jeune scientifique, qui dut s'avancer pour la recevoir.

« J'espérais que vous pourriez m'expliquer ceci », dit-elle.

La température du jardin était fraîche et agréable, pourtant des gouttes de sueur apparurent sur le front lisse de Singer.

Il déglutit en ouvrant l'enveloppe et en sortant plusieurs feuilles couvertes de sa propre écriture.

Sous son bronzage soigneusement entretenu, son visage pâlit.

« Où avez-vous trouvé ça ? » lâcha-t-il. « Vous avez lu mon courrier ? »

Il tenta d'afficher une indignation vertueuse, avec un succès seulement partiel.

« Vous n'aviez pas le droit... c'était privé, personnel ! »

Un comportement aussi prévisible attrista Kaur.

« Voyons, Joel, vous savez que nous devons maintenir ici la sécurité la plus stricte. Le secret est essentiel au projet. On vous l'a dit dès le début. »

Peut-être l'avons-nous choisi trop hâtivement, pensa-t-elle avec plus qu'un léger regret. Si c'est le cas, alors c'est en partie notre faute.

« Mais ce n'est qu'une lettre inoffensive à un ami, un ancien camarade de Columbia », insista Singer.

Il agita les feuilles comme un éventail de papier devant les yeux de la femme assise.

« Lisez-la vous-même. Ce ne sont que des banalités. »

Kaur ne se laissa pas convaincre par ses protestations.

« Tout d'abord, tout contact avec le monde extérieur devait être strictement supervisé. C'étaient les règles. Ensuite, vous et moi savons très bien que cette lettre est loin d'être aussi insignifiante que vous vouliez le faire croire. »

Elle adressa à Singer un regard attristé.

« Pensiez-vous vraiment que nous oublierions que la cryptographie était l'un de vos passe-temps favoris ? C'est dans votre dossier, Joel. »

Ainsi confronté, Singer sembla vaciller sur ses jambes. Il chancela légèrement, jetant autour de lui un regard plaintif à la recherche d'un appui quelconque parmi les buissons en fleurs. Finalement, il recula en titubant et s'assit maladroitement sur l'un des pétales sculptés en marbre de la fontaine en forme de lotus.

« Je peux expliquer », murmura-t-il faiblement. « Ce n'est pas aussi grave que ça en a l'air. »

« Il nous a fallu plusieurs semaines pour déchiffrer le code », admit Kaur, prêtant peu d'attention aux faibles dénégations de Singer, « mais ce que nous avons découvert est troublant. Très troublant. »

Elle n'avait pas besoin de récupérer la lettre elle-même pour se rappeler les passages les plus accablants.

« Dans cette lettre, vous confiez à votre ami que vous aviez des "doutes", que vous aviez accidentellement découvert quelque chose qui vous troublait. »

Une expression de profonde déception apparut sur son visage, remontant du plus profond d'elle-même.

« Je pensais que vous partagiez notre dévouement envers l'avenir, Joel. »

« C'est le cas ! » s'exclama-t-il aussitôt, avant de se reprendre en tenant entre ses propres doigts la preuve du contraire. « Enfin... en grande partie, je veux dire. »

« Mais... ? » l'incita-t-elle, désireuse de conclure cette affaire aussi efficacement que possible.

Si c'était fait quand ce serait fait, alors mieux vaudrait que ce soit fait vite, pensa-t-elle en référence à Macbeth, mais il était d'abord important de comprendre ce qui avait égaré le jeune chercheur, ne serait-ce que pour éviter à l'avenir des erreurs — et des sacrifices — de cette nature.

Par chance, Singer ne perdit plus de temps à proclamer son innocence.

« Écoutez, je fouinais au niveau quatre, en espérant tomber sur quelque chose de plus passionnant que les travaux routiniers sur lesquels je travaille ces derniers temps, quand je suis tombé sur ce qui ressemblait à l'un de vos projets favoris. »

Il haussa la voix, espérant s'emparer de la supériorité morale.

« Qu'est-ce que vous fabriquez, bon sang, à cultiver un streptocoque résistant aux antibiotiques ? Vous ne savez pas à quel point c'est dangereux ? J'ai vu des rats de laboratoire aux derniers stades d'une sorte de décomposition cellulaire complète. Les bactéries étaient littéralement en train de leur dévorer la chair ! »

« Naturellement », répondit-elle sereinement, nullement ébranlée par les accusations du jeune scientifique. « C'était le but. »

Elle nota mentalement d'augmenter la sécurité au niveau quatre.

« Vous n'avez pas à vous inquiéter, cependant ; tous nos enfants spéciaux possèdent une immunité génétique contre toutes les formes de streptocoque. »

« Pour le moment, je me fiche de vos précieux petits génies ! »

La crainte nerveuse céda la place à la colère tandis que Singer libérait ses scrupules jusque-là dissimulés. Il se leva du bord de la fontaine et commença à faire les cent pas sur les dalles rouges de ciment de la cour.

« Bon sang, je suis plus intelligent que la moyenne, quatre-vingt-dix-neuvième percentile et tout ça, et même moi je suis terrifié par ces méga-génies de poche que nous fabriquons, surtout cette précoce petite fille de quatre ans, votre premier rejeton inquiétant à votre image. »

Son regard dériva automatiquement vers le ventre gonflé de la directrice, comme s'il imaginait un prodige encore plus inquiétant à venir.

« Mais qu'en est-il du reste d'entre nous ? Qu'en est-il des milliards de gens ordinaires là-dehors ? Savez-vous ce que ce supermicrobe pourrait leur faire ? »

« Bien sûr que je le sais, Joel. »

Elle attendit patiemment qu'il assemble les pièces du puzzle, légèrement surprise qu'il lui faille aussi longtemps. Était-il peut-être moins brillant qu'annoncé, ou était-il simplement dans le déni ? Elle soupçonnait la seconde hypothèse.

Mais aucune illusion volontaire ne pouvait le protéger éternellement de l'affreuse vérité. Elle pouvait littéralement voir la prise de conscience pénétrer son esprit tandis que le sang quittait lentement son visage. C'était un cas d'étude intéressant des réponses somatiques au stress psychologique.

« Oh mon Dieu, c'est donc ça, n'est-ce pas ? Élaguer le troupeau pour faire de la place à votre Race des Maîtres ? Les nouveaux entrent, les anciens sortent. »

Tout son corps tremblait maintenant, secoué par des frissons de choc et de remords.

« Personne ne m'avait parlé de cette partie ! Je croyais que nous travaillions pour aider l'humanité... ! »

« Cela dépend de la façon dont vous définissez "humanité" », dit-elle, sondant soigneusement ses réactions.

En vérité, elle était plus intéressée par l'analyse du scientifique renégat que par sa conversion.

« L'avenir de l'espèce est ici, à Chrysalis. »

« Non, c'est inhumain ! Je le vois maintenant. Il n'y a rien d'humain dans tout ce projet insensé. »

Son ton oscillait entre l'indignation et la supplication.

« Nous parlons ici d'une bactérie mangeuse de chair. Des millions d'innocents n'auraient aucune chance. »

Ah, je vois, observa Kaur, comprenant enfin.

Une vénération malavisée pour les vies humaines individuelles, mariée à une identification excessive avec un mode d'humanité bientôt obsolète. Nous devrons surveiller cela à l'avenir, surtout chez les candidats américains.

À tout le moins, ses réactions volatiles et hautement émotionnelles montraient clairement que certains aspects du programme à long terme du projet devaient rester connus uniquement des échelons supérieurs de la direction de Chrysalis. Pourquoi accabler des gens comme Singer, ou même Walter Takagi, de la connaissance préalable des terribles sacrifices à venir ?

Malheureusement, jugea-t-elle, il y avait peu à faire pour sauver Singer lui-même à ce stade ; ses préjugés contre-productifs étaient sans doute profondément enracinés.

« Merci d'avoir parlé aussi franchement », lui dit-elle avec sincérité. « Vous m'avez fourni tout ce que j'avais besoin de savoir. »

Le caractère définitif de son ton parvint jusqu'à lui malgré son éclat mutin.

« Alors, maintenant quoi ? » lui lança-t-il. « Vous me mettez dans le premier avion pour les États-Unis ? »

Kaur secoua la tête.

« Je suis désolée, Joel. J'aimerais pouvoir le faire. »

Elle sortit une petite clochette de cuivre de sa poche et la fit sonner une fois.

En réponse, deux énormes gardes sikhs apparurent aux deux extrémités du jardin, bloquant les deux sorties. Des visages sévères et impitoyables le fixaient sous des turbans et des barbes noires hérissées. Leurs uniformes étaient bleus, couleur de la mousson irrésistible.

Pistolets automatiques à la main, ils convergèrent vers Singer, qui commença à trembler de manière incontrôlable tandis que son esprit saisissait la forme rapidement rétrécissante de son avenir.

« Quoi... ? Non ! » s'exclama-t-il, les yeux allant d'un côté à l'autre dans une recherche futile d'issue.

Kaur récupéra calmement un couteau de cuisine tranchant sur son dîner abandonné, au cas où le scientifique condamné tenterait un dernier acte de violence inutile avant que les gardes ne le maîtrisent.

« Vous ne pouvez pas faire ça ! » cria-t-il d'une voix rauque, des larmes coulant de ses yeux. « Je suis citoyen américain ! Je n'ai rien fait ! »

Kaur refusa de détourner les yeux du spectacle pathétique des derniers instants du jeune homme. Elle estimait avoir l'obligation de ne pas se protéger des conséquences de ses propres décisions, si désagréables soient-elles.

Pour surpasser la Nature, se rappela-t-elle une fois encore, je dois être plus cruelle que la Nature.

Cette douloureuse vérité devenait rapidement son mantra.

« S'il vous plaît », supplia Singer tandis que les gardes l'encadraient des deux côtés et commençaient à l'entraîner.

La scène n'était pas sans lui rappeler, pensa-t-elle, un morceau défectueux d'ADN extrait de la séquence principale par une paire d'enzymes spécialisées.

« Je ne dirai rien à personne, je le promets ! Laissez-moi partir et vous n'entendrez plus jamais parler de moi. »

Je ne peux pas prendre ce risque, pensa-t-elle, le visage comme un masque de détachement froid.

Aucun appel final n'était possible ; elle avait déjà consulté les autres membres supérieurs du projet, et tous avaient accepté de s'en remettre à sa décision finale.

Singer était talentueux, mais pas irremplaçable ; ils ne pouvaient pas lui permettre de mettre en danger l'avenir de l'évolution humaine.

Les supplications du jeune homme réclamant pitié résonnèrent dans le silence du jardin même après que les gardes l'eurent emmené, du moins en eut-elle l'impression.

Sarina Kaur demeura seule avec ses pensées, respirant le parfum génétiquement amélioré des orchidées qui l'entouraient.

Quel gâchis tragique de bons gènes et d'une excellente éducation, réalisa-t-elle avec tristesse.

Sa seule consolation, outre la certitude que tout ce qui devait être fait était absolument nécessaire, était de savoir que l'ADN exceptionnel de Singer, ses dons naturels mentaux et physiques, continuerait à contribuer au projet longtemps après que l'homme lui-même, avec toute sa confusion et ses sympathies mal placées, aurait cessé d'exister.

Quel dommage que nous ne puissions pas changer les esprits aussi facilement que nous réarrangeons les gènes.

Elle sentit le fœtus en développement remuer en elle, lui rappelant de manière très viscérale tout ce qui était en jeu.

Je ne peux qu'espérer que notre prochaine recrue se révélera digne du risque de l'amener à Chrysalis.

CHAPITRE CINQ

HÔTEL PALAESTRO
ROME, ITALIE
15 MAI 1974

Bon, où êtes-vous, Walter ? pensa Roberta avec impatience, en sirotant un verre de 7-Up hors de prix. Perchée sur un tabouret près de l'entrée du bar de l'hôtel, elle scrutait le salon bondé à la recherche du moindre signe de Takagi, mais ne parvenait à apercevoir ni l'ombre ni la chevelure du jeune homme qu'elle avait rencontré plus tôt dans la journée sur la place d'Espagne. Quand vous voulez, pressa-t-elle mentalement le scientifique en retard, tandis que « The Way We Were » résonnait bruyamment dans le système Muzak du bar.

Ce n'était pas comme si elle était totalement seule. Le partenaire silencieux de Takagi, le Fils de Kong, se trouvait à seulement quelques mètres, comme durant la majeure partie de l'après-midi. À cet instant, il occupait pratiquement à lui seul une banquette entière au fond du salon, dégustant lentement un unique verre de vin rouge foncé tout en fumant une cigarette. Roberta se demanda s'il laissait de généreux pourboires pour avoir le privilège de camper indéfiniment dans cette banquette.

Faisant de son mieux pour ignorer son compagnon apparemment permanent, elle consulta sa montre. Pour être honnête, elle était arrivée un peu en avance. Depuis qu'elle avait quitté sa cible sur la place d'Espagne, Roberta avait eu l'impression que les six dernières heures s'étaient étirées interminablement. Au début, elle avait essayé d'assister à quelques autres conférences scientifiques, simplement pour préserver sa couverture, mais son intrigante rencontre avec Takagi l'avait laissée trop nerveuse et agitée pour même faire semblant de se concentrer sur les subtilités de l'hybridation des acides nucléiques.

À la place, elle avait utilisé le miracle moderne — et même davantage — de la transmission de matière pour retourner au bureau et vérifier qui était réellement « Walter Takagi » grâce au Beta 5. Il n'était pas tout à fait onze heures du matin, heure de New York, lorsqu'elle était arrivée, et Seven avait apparemment quitté le bureau pour une quelconque course, mais elle avait utilisé sa machine à écrire à commande vocale pour lui dicter un rapide rapport sur ses progrès, qu'elle avait laissé sur son bureau. En consultant son agenda professionnel, elle avait vu que Seven avait déjà rencontré un certain M. Offenhouse plus tôt dans la matinée. Avec un peu de chance, Offenhouse s'était révélé une piste aussi prometteuse que Takagi semblait l'être.

Elle avait été contrariée de découvrir des preuves du passage d'un intrus à son bureau habituel, mais supposa que Seven avait renvoyé l'employée temporaire chez elle juste après sa rencontre avec Offenhouse, ce qui n'était pas plus mal ; au moins, elle n'avait pas eu à expliquer à une nouvelle recrue désemparée comment elle venait de se matérialiser sans prévenir dans le bureau de Seven. La dernière fois que cela était arrivé, elle avait dû tranquilliser la pauvre jeune femme avant de réorganiser ses souvenirs, un processus délicat et particulièrement déstabilisant que Roberta n'était pas pressée de revivre.

La Smith-Corona modifiée retranscrivit consciencieusement son compte rendu verbal des événements de la journée. Lorsqu'elle eut terminé sa mise à jour, le Beta 5 avait déjà déniché tout ce qu'il y avait à savoir sur le jeune généticien japonais.

Il s'avéra que Takagi était bien son véritable nom et qu'il était un spécialiste prometteur de la microbiologie, actuellement en congé sabbatique de l'Université d'Osaka. Roberta apprit également qu'il n'était pas marié, qu'il était l'aîné de quatre enfants, un passionné de bridge, droitier, membre cotisant du Fan Club Officiel de Gamera et allergique aux fruits de mer. (Le Beta 5 était d'une minutie exemplaire.)

Rien de particulièrement compromettant, avait-elle conclu, mais après tout, ils n'avaient jamais su avec certitude si quelque chose d'ouvertement illégal se déroulait réellement. Il lui vint à l'esprit qu'elle ne pouvait toujours pas être certaine de l'existence d'un lien entre Takagi et tous ces scientifiques disparus. Mais il y a définitivement quelque chose de pourri à Rome, se rappela-t-elle. Sinon, pourquoi quelqu'un se donnerait-il tant de mal pour la faire surveiller ?

Elle s'était attardée quelque temps dans le bureau vide, espérant croiser Gary Seven s'il revenait. Elle hésitait à le contacter via son servo , sauf en cas d'urgence véritable ; impossible de savoir ce qu'il était en train de faire à cet instant. Finalement, elle avait dû se transporter directement dans sa chambre d'hôtel à Rome, juste à temps pour commander une assiette d'il pesce pour Isis, enfiler une élégante petite robe noire, constater que son ombre persistait toujours dans le couloir devant sa porte, puis descendre en hâte au bar pour attendre Takagi.

Et attendre. Puis attendre encore. À mesure que les minutes s'écoulaient sans la moindre trace de sa proie, Roberta devenait de plus en plus anxieuse. S'était-elle trahie d'une manière ou d'une autre ? Elle repassait compulsivement dans sa tête l'intégralité de leur conversation sur les marches, à la recherche de la moindre maladresse susceptible d'avoir éveillé les soupçons de Takagi.

Et si ce rendez-vous soigneusement arrangé n'était qu'un leurre imaginé par ce scientifique en apparence amical afin de l'occuper pendant qu'il quittait discrètement la ville ? Comment pourrait-elle seulement espérer le retrouver ensuite ? Elle ne pouvait certainement pas passer le reste de sa vie à assister à des conférences scientifiques dans l'espoir de recroiser Takagi un jour. Si je le laisse filer, pensa-t-elle, Isis ne laissera jamais Seven oublier à quel point j'ai tout gâché.

Certes, elle savait toujours exactement où se trouvait le compagnon de Takagi, ce gigantesque Latino, mais elle pouvait difficilement espérer qu'il la conduise à la vérité tant qu'il continuerait à lui coller aux basques. Comment espionne-t-on la

personne qui vous espionne ? pensa-t-elle en grimaçant. Les paradoxes lui donnaient mal à la tête.

Mieux valait s'en tenir au plan A et se montrer aimable avec Takagi... à supposer qu'il finisse par arriver !

Son regard était si obstinément fixé sur l'entrée du bar qu'elle ne remarqua pas quelqu'un s'approcher par derrière avant qu'une main ne lui tapote doucement l'épaule. Roberta se retourna vivement sur son tabouret, espérant voir Takagi.

À sa surprise et à sa déception, il s'agissait en réalité d'une femme blonde d'une vingtaine d'années, arborant sur son visage avenant un sourire tendu et manifestement désespéré.

— Vous voilà enfin ! lança bruyamment l'inconnue aux cheveux d'or, avant de se pencher pour murmurer à Roberta : « S'il vous plaît, faites semblant qu'on est ensemble. »

Qu'est-ce que c'est que ça ? se demanda Roberta, prise au dépourvu.

En regardant au-delà de la jeune femme, elle aperçut toutefois un petit groupe de jeunes scientifiques masculins qui stationnaient à quelques mètres seulement, détaillant les deux femmes comme si le remède contre le cancer se cachait quelque part dans leur décolleté. Chacun tenait une bouteille de bière et se pavanait, prenait des poses et essayait d'avoir l'air aussi cool et séduisant qu'un groupe d'intellectuels scientifiques éméchés pouvait l'être.

Ah, je comprends, pensa Roberta en saisissant immédiatement la situation.

— Il était temps que vous arriviez ! s'exclama-t-elle en entrant dans le jeu.

Elle tapota le tabouret vide à côté d'elle, qu'elle avait prévu de réserver au Dr Takagi.

— Tenez, je vous gardais une place.

Puis elle se tourna vers les fêtards en embuscade.

— Désolée, les gars, mais nous avons beaucoup de choses à nous raconter. Entre filles, vous voyez ?

Déçus, les biologistes en quête de romance s'éloignèrent à la recherche d'autres perspectives, laissant Roberta seule avec la nouvelle venue.

— Merci ! dit la plus jeune femme, dont la voix révélait clairement ses origines américaines.

Une étudiante, estima Roberta, venue seule à la conférence.

— Gillian Taylor, se présenta l'inconnue reconnaissante.

— Ronnie Neary, répondit Roberta en lui serrant la main. Et aucun problème. Nous, les Américaines, devons nous serrer les coudes, surtout à l'étranger.

— Vous l'avez dit ! approuva Gillian.

Ses joues rosées, son sourire éclatant et sa beauté saine et naturelle la désignaient clairement comme une fille du cœur de l'Amérique. Pendant un instant, Roberta pensa brièvement à ces ménagères robotiques qu'elle et Seven avaient découvertes dans le Connecticut plus tôt cette année-là — Gillian était aussi jolie qu'une pom-pom girl et impeccablement soignée — mais il était également évident

qu'une personnalité vive et authentique brillait derrière ses yeux noisette pleins d'entrain.

— Certains de ces généticiens déchaînés sont un peu trop impatients de transmettre leur ADN, si vous voyez ce que je veux dire.

— Oh, je vois très bien, répondit Roberta avec sympathie.

Elle-même avait dû repousser quelques avances indésirables.

— Je crois que le ratio hommes-femmes à cette conférence est d'environ dix contre un. Ça me rappelle une convention de science-fiction à laquelle j'ai assisté autrefois ; d'ailleurs, je crois reconnaître quelques-uns des mêmes visages.

— Vous avez probablement raison, rit Gillian.

Le barman passa près d'elles et elle commanda un verre de vin.

— Alors, vous êtes ici pour la conférence, vous aussi ?

— Absolument, répondit sincèrement Roberta avant de déformer légèrement la vérité . Le génie génétique est mon passe-temps préféré ; enfin, j'espère que ce sera le cas un jour.

— Vraiment ? demanda Gillian, visiblement intriguée. Moi, je m'intéresse surtout à la biologie marine, mais je suis fascinée par l'idée de préserver les espèces menacées grâce au clonage. On parle de créer une banque génétique où l'on pourrait conserver des échantillons de tissus provenant de centaines d'espèces menacées d'extinction, depuis le pygargue à tête blanche jusqu'à la baleine à bosse. En théorie, il pourrait même devenir possible un jour de faire revivre une espèce déjà disparue, à condition qu'il reste suffisamment de matériel génétique exploitable. Les Russes parlent même de ressusciter le mammouth laineux en utilisant l'ADN prélevé sur des carcasses gelées en Sibérie.

Roberta fut impressionnée par la passion et l'enthousiasme manifestes de Gillian pour la préservation de la faune ; il lui faudrait demander à Gary Seven si cette idée de clonage de mammouth pouvait réellement fonctionner.

— Cela semble être un objectif louable, dit-elle.

— Je le pense aussi, répondit Gillian. Le progrès humain a détruit l'habitat naturel de tant d'autres espèces ; ce serait agréable de pouvoir utiliser notre ingéniosité et notre technologie pour préserver réellement quelques-unes des autres créatures vivantes de cette planète. Une fois qu'une espèce disparaît, elle est perdue pour toujours, du moins jusqu'à ce que quelqu'un invente une machine à voyager dans le temps qui fonctionne.

Son vin arriva et elle s'interrompit pour en boire une gorgée.

— Et vous ? Sur quels types de projets travaillez-vous ?

— Oh, vous savez, improvisa Roberta, le traditionnel comptage de chromosomes et les mélanges d'acides aminés.

Elle se sentait coupable de mentir aussi ouvertement à sa nouvelle amie et cherchait un moyen de détourner la conversation de sa prétendue carrière dans la recherche génétique lorsque Walter Takagi entra précipitamment dans le bar, essoufflé et s'excusant abondamment.

— Désolé d'être en retard, dit-il, haletant. Il portait la même veste en tweed qu'auparavant, mais avait enfilé un T-shirt propre, celui-ci orné d'une illustration vivement colorée d'Astro Boy. Il y a eu une sorte de crise sur le projet dont je vous ai parlé, ce qui a impliqué beaucoup d'appels longue distance.

Roberta lui proposa une gorgée de son 7-Up, qu'il accepta avec reconnaissance.

— Tout va bien maintenant, ceci dit. J'espère que vous n'avez pas attendu trop longtemps.

— Aucun problème, l'assura Roberta. Des appels longue distance depuis où ? se demanda-t-elle. J'avais de la compagnie.

Elle présenta Takagi et Gillian l'un à l'autre, puis commença à présenter ses excuses à Gillian.

— Je crains que le Dr Takagi et moi ayons des choses à nous dire.

— Ça ne fait rien, insista Gillian.

Elle termina son vin, puis regarda autour d'elle dans le bar.

— Je crois que je vais migrer vers un environnement un peu moins infesté de prédateurs. Un room service et un coucher tôt me semblent être le septième ciel, à ce stade.

La jeune biologiste marine céda son siège à Takagi.

— Merci encore d'avoir joué les chaperons.

— Quand vous voulez, dit Roberta. Bonne chance pour sauver les baleines et tout ça.

Une fois assis, la respiration laborieuse de Takagi revint rapidement à la normale. Il profita de son second souffle pour continuer à bredouiller des excuses au sujet de son arrivée tardive.

— C'était totalement inévitable, je vous le promets.

— Je sais ce que c'est, répondit Roberta avec sympathie.

Elle était simplement heureuse que Takagi se soit montré, même si elle s'efforça de cacher l'ampleur de son soulagement au scientifique volubile. Après tout, il ne devait pas savoir qu'elle était venue jusqu'à Rome uniquement pour retrouver quelques généticiens trop zélés. Cela pourrait le faire fuir pour de bon, pensa-t-elle.

Fait intéressant, l'apparition de Takagi semblait libérer son ancien associé de l'obligation de garder un œil sur Roberta. Tandis que Takagi commandait une bière, elle observa du coin de l'œil le colosse omniprésent terminer son vin et quitter le salon, laissant le mégot de sa cigarette se consumer dans un cendrier. L'équipe de nuit prend la relève, en déduisit Roberta, jugeant que Takagi était clairement considéré comme suffisamment compétent pour la surveiller seul.

Elle n'était pas trop mécontente de voir l'autre homme partir ; le jeune microbiologiste amical était de très loin une meilleure compagnie. Elle ne put toutefois s'empêcher de se demander où exactement se rendait le gigantesque Latino.

Carlos Quintana, survivant de la baie des Cochons entraîné par la CIA, savait parfaitement où se trouvait la chambre d'hôtel de Veronica Neary, puisqu'il avait passé une bonne partie de la journée à la surveiller. Jusqu'ici, la séduisante femme

blonde semblait être exactement ce qu'elle prétendait être : une scientifique américaine faisant du tourisme à Rome. Mais Carlos n'était pas encore satisfait.

S'arrêtant devant la porte de la chambre de Neary, il examina le couloir de gauche à droite. Il n'y avait personne en vue. Bien, pensa-t-il. Il frappa doucement à la porte, mais personne ne répondit. Certain que la chambre était vide et qu'il n'était pas observé, il sortit de sa poche une fine tige d'argent et l'inséra dans la serrure. La sécurité de l'hôtel n'avait rien de dernier cri ; il crocheta donc la serrure sans difficulté et entra, baissant la tête pour passer par une porte qui, comme tout le reste dans ce monde, était bien trop petite pour lui.

Il s'assura que la porte s'était entièrement refermée derrière lui avant d'allumer le plafonnier. À sa grande surprise, il découvrit une paire d'yeux dorés qui le fixaient avec curiosité. Les orbes lumineux appartenaient au chat noir et lisse lové au centre du lit double de la chambre. Relevant la tête des couvertures soigneusement tirées, le chat poussa un cri indigné. Un collier serti de joyaux étincelait autour du cou de l'animal.

Qu'est-ce que c'est que ça ? pensa Carlos. Personne ne lui avait parlé d'un chat. Il avait vu Neary commander un room service moins d'une heure plus tôt, mais avait simplement supposé qu'elle voulait une collation rapide avant de rejoindre Takagi au bar. L'assiette de poisson à moitié mangée sur le sol suggérait toutefois une autre explication. Ce chat vivait manifestement très bien.

Le félin inattendu traversa impérieusement le couvre-lit pour venir affronter Carlos depuis le bord du lit. Des crocs nacrés brillèrent lorsque le chat feula contre l'intrus gigantesque, son pelage d'ébène se hérissant tout le long de son échine. Craignant que ce stupide animal ne se mette à miauler assez fort pour attirer une attention indésirable, Carlos se précipita en avant et saisit le chat sans grande douceur. Ses gants de cuir, portés pour éviter de laisser des empreintes, servirent aussi à protéger ses mains des griffes et des dents furieuses de l'animal. Traversant la pièce à longues enjambées de géant, il lança le félin qui se débattait dans la salle de bain attenante, puis referma fermement la porte, emprisonnant la bête importune dans l'autre pièce, où elle pourrait griffer et feuler autant qu'elle le voulait.

C'est mieux comme ça, pensa-t-il, irrité par la complication imprévue du chat. Il avait été tenté d'étrangler la misérable créature, mais cela aurait soulevé trop de questions lorsque l'Américaine découvrirait la mort brutale de son animal ; le but de Carlos était d'examiner les affaires du Dr Neary sans qu'elle sache jamais que quelqu'un était venu ici. Il savait qu'il pouvait fouiller ses affaires sans laisser le moindre indice. Les effractions discrètes étaient l'une de ses spécialités, même avant l'Expérience, et l'une des principales tâches pour lesquelles Chrysalis l'employait.

Sachant que Takagi attendait son feu vert au sujet de la femme, Carlos inspecta rapidement la petite chambre. Mis à part l'étrangeté d'avoir transporté son animal depuis l'Amérique, il ne remarqua rien d'ouvertement suspect dans les effets personnels du Dr Neary. Des revues scientifiques à l'aspect sérieux, du genre que l'on pouvait s'attendre à voir lire par une recrue potentielle de Chrysalis, étaient empilées sur la table de chevet, tandis que sa valise ne contenait guère que des vêtements pour

quelques jours. Une étiquette attachée à ses bagages indiquait une adresse personnelle à Seattle, dans l'État de Washington. Carlos nota l'adresse pour s'y référer plus tard, au cas où Chrysalis voudrait envoyer un autre agent fouiller la résidence permanente de Neary. Jusqu'ici, tout allait bien, songea-t-il, ne trouvant rien indiquant que l'Américaine soit autre chose que ce qu'elle prétendait être.

Par prudence, toutefois, il plaça des dispositifs d'écoute dans le combiné du téléphone et derrière la tête de lit ; les micros garantiraient que Chrysalis entende tout ce qui se dirait dans la chambre. En revissant l'embout en plastique du téléphone, Carlos prit un instant pour songer à l'autre femme blonde, celle que le Dr Neary avait rencontrée plus tôt au bar. Autant qu'il pouvait en juger, il ne s'était agi que d'une rencontre fortuite, mais cela ne pouvait probablement pas faire de mal de vérifier aussi la seconde femme. Il se fit une note mentale de découvrir où elle logeait à Rome.

D'après sa montre, il était plus de 19 h 30. Takagi le contacterait bientôt pour savoir s'il devait poursuivre la prudente cour faite à cette nouvelle candidate. Jetant un regard autour de la pièce, Carlos décida de jeter un dernier coup d'œil aux bagages de la femme, au cas où il aurait manqué quelque chose plus tôt.

Agenouillé sur le sol à côté de la valise ouverte, sa tête massive dépassant encore largement le lit voisin, il glissa prudemment la main sous les vêtements pliés du Dr Neary pour palper la doublure intérieure du sac. Un sourire entendu souleva les coins de ses lèvres lorsqu'il sentit les contours d'une poche dissimulée dans le rembourrage. Ah ah, pensa-t-il. Rusée, mais pas assez.

Prenant soin de mémoriser la position de chaque vêtement, il commença à retirer les habits du docteur de la valise. Il était tout à fait possible, se rendit-il compte, que l'existence de la poche secrète ne signifie rien du tout ; il y avait de fortes chances que cette cachette intégrée contienne simplement le passeport de la femme et les reçus de ses chèques de voyage, comme chez n'importe quelle touriste paranoïaque. Néanmoins, il n'irait nulle part avant d'avoir découvert ce que le Dr Veronica Neary avait à cacher.

Il posa le dernier vêtement de l'Américaine sur le sol, puis chercha du bout des doigts la fermeture Éclair du compartiment secret. La voilà, pensa-t-il avec suffisance, à l'instant même où douze livres de félin furieux atterrissaient sur son épaule, feulant et mordant.

— Carajo ! jura-t-il, tandis que les griffes du chat lui lacéraient la joue et faisaient couler le sang.

Il bondit sur ses pieds, mais la maudite bête s'agrippait à son dos comme une tique géante et velue. Comment diable… ?! pensa-t-il. Le chat avait été enfermé solidement dans la salle de bain ; il n'y avait aucun moyen qu'il ait pu sortir tout seul ! Des griffes comme des hameçons s'enfoncèrent dans la chair de son épaule gauche et de petites dents acérées se refermèrent sur le lobe de son oreille, lui arrachant un cri de douleur.

Ses yeux, écarquillés de choc et de surprise, cherchèrent la porte de la salle de bain et la trouvèrent inexplicablement entrouverte. Ses mains gantées luttèrent pour

saisir le chat qui se tortillait, tandis que Carlos se ruait dans la salle de bain éteinte, s'attendant à moitié à y découvrir un complice humain caché.

— Où es-tu, sale cabrón ? gronda-t-il.

Le chat échappa à sa prise en bondissant au sol quelque part derrière Carlos. Plus soucieux de trouver celui qui avait libéré le chat, l'agent cubain arracha le rideau de douche, pour ne découvrir qu'une cabine vide. Il se retourna, déconcerté, en se tenant le visage blessé. Il n'y avait personne d'autre ! Le chat s'était libéré tout seul, comme par magie.

Sa joue et son oreille le brûlaient atrocement, et ses doigts revinrent de son visage tachés d'un rouge vif. Il ressortit en titubant de la salle de bain, se cognant la tête contre le chambranle, et découvrit que, d'une manière ou d'une autre, les lumières de la pièce principale avaient été éteintes. Clignant des yeux de surprise, il scruta la chambre d'hôtel plongée dans l'obscurité, tentant vainement d'apercevoir le félin noir de minuit parmi les ombres troubles et obscures. Les lumières de la rue, au-dehors, filtraient à travers les rideaux tirés, ne fournissant qu'un soupçon de clarté.

Avançant à tâtons le long du mur, il chercha l'interrupteur, mais le chat trouva sa jambe le premier, ses griffes s'enfonçant dans son mollet même à travers le tissu coûteux de son pantalon. Feulant comme une bouilloire démoniaque, l'animal sauvage ajouta ses crocs à l'attaque, mettant en lambeaux à la fois le membre et le pantalon.

Au diable tout ça ! pensa Carlos, grondant comme un gorille des montagnes. Il donna un violent coup de jambe, mais ne parvint pas à détacher le chat enragé. Des orbes jaunes malveillants le fixaient depuis quelque part sous son genou. C'est tout simplement trop loco, décida-t-il. Je me tire d'ici !

Il donna un coup de poing vers le chat, l'obligeant à bondir de côté pour éviter le coup. Cela suffit à Carlos, qui profita de ce répit momentané pour saisir la poignée de la porte et s'échapper précipitamment de la chambre de torture sans lumière qu'était devenue la chambre d'hôtel du Dr Neary. Il entendait encore les féroces feulements du chat et le grattement de ses griffes déterminées contre l'autre côté de la porte, tandis qu'il s'éloignait en hâte dans le couloir. Heureusement, le corridor restait désert, de sorte que personne ne fut témoin de sa retraite humiliante.

Avec un peu de chance, pensa-t-il désespérément, la dame scientifique accusera son propre minou psychotique d'avoir mis ses vêtements en désordre. Du moins, c'était ce qu'il voulait croire ; l'alternative signifiait retourner dans cet enfer.

Sa main massive resta suspendue au-dessus de la poignée tandis qu'il se demandait brièvement s'il devait rentrer à nouveau dans la chambre de l'Américaine. Le bing électronique d'un ascenseur s'arrêtant plus loin dans le couloir, suivi du bruit de pas approchant, prit la décision à sa place.

— Stupide chat ! grogna-t-il entre ses dents, s'éloignant de la chambre 11-G et de son odieux gardien félin.

Chrysalis lui devait vraiment gros pour ce boulot. Sa jambe et son visage rivalisaient pour savoir lequel pouvait lui faire le plus mal.

— Enfer… aïe… bon sang !

* * * * *

— Excusez-moi, dit Takagi en regardant sa montre. Je dois passer un rapide coup de téléphone. Cela ne prendra qu'une minute, je vous le promets.

Roberta regarda le biochimiste japonais quitter le salon. Curieusement, il ignora un téléphone public libre juste à côté de la porte, préférant apparemment passer son appel ailleurs. Roberta soupira ; tristement, c'était la chose la plus suspecte que Takagi ait faite de toute la soirée.

Elle joua avec impatience avec une paille en plastique, la nouant en forme de nœud. Jusqu'ici, son rendez-vous avec le séduisant jeune scientifique avait été un échec total, du moins en ce qui concernait sa mission d'infiltration. Malgré ses légères incitations, Takagi avait limité leur conversation à des banalités — et à un échange d'informations à sens unique. Sous couvert de bavardage anodin, il l'avait interrogée sur les détails de sa vie personnelle : amis, famille, situation matrimoniale, etc. Roberta avait fait de son mieux pour paraître prometteusement célibataire, mais ne pouvait s'empêcher de se demander s'il ne s'agissait pas simplement d'une tentative de drague, après tout.

Non, se rassura-t-elle. Son instinct et son intuition, ce qu'elle appelait son « détecteur de vibes », lui disaient qu'elle était sur la bonne voie. Takagi était mêlé à quelque chose d'important, elle le savait. Sinon, pourquoi l'aurait-il fait suivre toute la journée ? Et que dire de ce projet extrêmement confidentiel auquel il avait fait allusion sur la place d'Espagne ? N'abandonnons pas tout de suite, décida-t-elle. Rome ne s'est pas infiltrée en un jour…

« Live and Let Die » de Paul McCartney passait bruyamment sur la sono du bar lorsque Takagi revint quelques minutes plus tard.

— Désolé pour ça, cria-t-il par-dessus la musique.

Au lieu de remonter sur son tabouret, il jeta un regard autour du bar enfumé, qui avait commencé à se vider tandis que les congressistes comme les habitants s'éloignaient à la recherche d'un dîner romain typiquement tardif.

— Vous avez faim ? demanda-t-il. Pourquoi n'irions-nous pas ailleurs ?

Roberta crut détecter quelque chose de nouveau et de plus affirmé dans l'attitude de Takagi, comme s'il avait pris une décision importante pendant sa brève absence. Ai-je réussi une sorte de test ? supposa-t-elle. Si c'était le cas, elle n'avait aucune idée de la façon dont elle s'y était prise, mais elle n'allait pas faire la fine bouche devant un biochimiste tombé du ciel.

— Ça me semble parfait, dit-elle, en improvisant. J'ai vu un petit restaurant sympathique plus tôt, près de la fontaine de Trevi.

Takagi secoua la tête.

— Je connais un meilleur endroit. Moins touristique. Plus privé.

Ça devient de plus en plus prometteur, pensa-t-elle. Peut-être qu'on arrive enfin quelque part.

Là encore, cela pouvait toujours être un piège.

Où que Takagi la conduise, ce n'était définitivement pas dans les coins les plus fréquentés. Laissant derrière eux les avenues plus larges et plus animées, ils errèrent dans un labyrinthe déroutant de ruelles et de petites rues jusqu'à ce que Roberta soit complètement perdue. De temps à autre, elle apercevait le Colisée au loin, dont l'imposante façade éclairée par des projecteurs lui fournissait au moins un repère impossible à manquer, mais Roberta doutait de pouvoir retrouver son chemin jusqu'à l'hôtel même si sa vie en dépendait — ce qui était peut-être exactement ce que Takagi souhaitait.

— Euh, vous êtes sûr que nous sommes dans le bon quartier ? demanda-t-elle avec doute, ne voyant aucune raison de dissimuler son appréhension.

Sans doute « Veronica Neary », si elle existait vraiment, aurait-elle trouvé leur environnement actuel tout aussi angoissant. Des graffitis italiens, allant du politique à l'obscène, ornaient les murs étroits et les fenêtres arrière fermées par des volets de la dernière petite ruelle sinistre. Des détritus débordaient de poubelles cabossées sur le pavé rugueux et inégal. Des flaques grasses reflétaient la lueur d'un unique réverbère qui semblait beaucoup trop éloigné, sans même parler de son incapacité flagrante à éclairer la ruelle autant que Roberta l'aurait souhaité. Des klaxons retentissaient à plusieurs pâtés de maisons de là, mais la ruelle elle-même était étrangement silencieuse et déserte. Aussi discrètement que possible, elle sortit son servo de son sac à main, serrant fermement le stylo d'argent entre ses doigts.

— Ne vous inquiétez pas, dit Takagi avec assurance.

Roberta trouva injuste, et plus qu'un peu agaçant, qu'il ne craigne pas lui aussi pour sa vie.

— Nous y sommes presque.

« Là » se révéla être une trattoria minuscule située au sous-sol, sous un garage automobile fermé. Une pancarte suspendue à la porte indiquait CHIUSO, mot italien signifiant « fermé », mais Roberta aperçut une lueur filtrer à travers une vitre de la porte du sous-sol. Ignorant le panneau manuscrit, Takagi descendit une courte volée de marches en ciment et frappa à la porte.

— C'est moi, lança-t-il, sa voix semblant résonner dans la rue latérale déserte. Takagi.

La porte s'entrouvrit, et une lampe torche — ou était-ce une bougie ? — éclaira le visage de Takagi. Un instant plus tard, Roberta entendit une chaîne tinter, puis la porte pivota vers l'intérieur, ne révélant guère plus que l'entrée ombreuse du restaurant.

— Nous y voilà, dit Takagi gaiement en se retournant vers Roberta, qui descendit les marches à la hâte pour le rejoindre.

Une fois à l'intérieur, après avoir baissé la tête pour passer sous le chambranle bas, elle trouva que le restaurant sans nom paraissait étonnamment chaleureux — d'une manière délabrée, inhabitée et fermée par les services d'hygiène. Des nappes à carreaux couvraient environ une demi-douzaine de tables vides, dont peut-être un tiers étaient surmontées de bougies allumées, brillant comme de petites îles de lumière à la dérive dans une mer d'encre. Pour autant qu'elle puisse en juger, il n'y

avait qu'un seul autre client présent, une silhouette solitaire assise dans le coin le plus éloigné du sous-sol, le visage dissimulé hors du faible rayonnement de sa bougie, peut-être délibérément.

Qui ? se demanda Roberta. Et pourquoi ne veut-il pas être vu ?

— D'accord, c'est vraiment trop bizarre, s'exclama-t-elle, estimant qu'une réaction quelque peu affolée était de mise.

Elle contempla la trattoria vide avec une perplexité manifeste, ses yeux grands ouverts ne parvenant pas à percer l'obscurité nocturne qui dissimulait une grande partie du restaurant.

— Ne me dites pas que nous avons tout cet endroit pour nous seuls ?

— En quelque sorte, admit Takagi en haussant les épaules. Venez par ici, il y a quelqu'un que je veux vous présenter.

— Qui ? Gorge Profonde ? demanda-t-elle. Jusqu'ici, personne ne nous a encore demandé de mot de passe, mais c'est à peu près la seule chose qui manque à tout ce scénario d'espionnage. Je veux dire, la taupe du Watergate. Pas le film porno.

Un rire rauque émergea de la silhouette enveloppée d'ombre dans le coin.

— Je crains, jeune dame, qu'aucune de ces descriptions ne s'applique à moi, dit une voix âgée, avec un accent distinctement est-européen.

Takagi guida Roberta jusqu'à la table du fond, et ils s'assirent en face de l'autre homme. Ses yeux s'efforcèrent de percer l'horizon des événements des ombres enveloppantes, mais ses traits restaient difficiles à distinguer.

— Voici le Dr Fyodor Leonov, mon collègue et mentor, expliqua Takagi en désignant l'inconnu.

Roberta ne reconnut pas ce nom dans ses recherches récentes, mais ce n'était pas très étonnant ; on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle ait mémorisé le nom de tous les scientifiques travaillant dans le domaine du génie génétique.

— Dr Leonov, voici Veronica Neary, de l'Université de Washington.

— Un plaisir de vous rencontrer, Docteur, salua Leonov en inclinant légèrement la tête dans sa direction.

La lueur de la bougie donna un aperçu de cheveux clairsemés d'un blanc neigeux.

— Walter parle de vous en termes élogieux.

Un serveur, sans sourire et d'apparence cadavérique, s'approcha depuis l'entrée et leur distribua silencieusement trois menus miteux plastifiés avant de se retirer vers la cuisine.

— N'hésitez pas à commander ce qui vous tente, déclara Leonov. Le dîner est au-dessus de moi.

— À ma charge, le corrigea Takagi.

— Oui, bien sûr. À ma charge. Toutes mes excuses.

Le vieux scientifique avait une manière courtoise et paternelle que Roberta trouva charmante. Il parlait lentement et posément, mais sans formalisme excessif.

— Mon anglais, je le crains, n'est pas très bon.

Il jeta un regard vers la porte métallique battante qui menait à la cuisine.

— Nous pouvons toutefois parler librement. Le personnel ici ne parle pas anglais du tout.

— Pourquoi tant de secret ? demanda Roberta.

— Notre travail n'est pas sans controverse, dit solennellement Leonov, comme je suis sûr que vous devez le savoir.

À mesure que ses yeux s'habituaient progressivement à la faible lumière, Roberta vit que Leonov portait un costume sombre et une cravate, ainsi qu'une paire de lunettes. Elle eut la vague impression qu'il avait entre soixante et soixante-dix ans.

— Walter me dit cependant que vous êtes une fervente partisane de l'exploration du plein potentiel des nouvelles percées dans la manipulation génétique.

— Oh oui ! s'enthousiasma-t-elle, comme elle l'avait fait plus tôt avec Takagi. Les possibilités sont tout simplement stupéfiantes. Déchiffrer le code génétique ouvre toutes sortes de nouvelles perspectives en médecine et dans le développement humain. Je crois fermement que nous sommes à la veille d'une transformation sociale et scientifique qui fera passer la Révolution industrielle pour un petit hoquet mineur.

— Moi non plus, approuva Leonov, sans tout à fait saisir correctement l'expression. Il est bon de rencontrer une jeune personne avec un tel enthousiasme pour l'avenir.

Une note de regret entra dans sa voix.

— Ceux d'entre nous qui ont vécu les… bouleversements… de ce siècle ne peuvent qu'espérer que les générations qui nous suivront connaîtront un monde plus sûr, plus sain d'esprit.

Étrangement, Roberta trouva que Leonov ressemblait un peu à Gary Seven, qui estimait souvent que les humains de l'époque moderne n'avaient pas encore réalisé tout leur potentiel.

— Oh, je suis sûre que ce sera le cas, insista-t-elle. On n'arrête pas le progrès.

Elle n'avait même pas besoin de feindre son optimisme. Ayant réellement rencontré quelques individus très sympathiques venus d'au moins un futur possible, elle avait ces derniers temps beaucoup plus confiance dans le fait que la race humaine pourrait vraiment… quelle était déjà cette expression ?… ah oui, vivre longtemps et prospérer.

À condition que Seven et moi ne gâchions pas tout, bien sûr.

Leur serveur zombifié reparut pour prendre leurs commandes, bien que son visage tiré et émacié ne lui inspirât guère confiance quant à la cuisine du restaurant. Elle se débattit avec le menu — son traducteur automatique ne lui étant d'aucune aide pour les textes imprimés — mais finit par commander les spaghettis à la sauce aux palourdes. Elle refusa toutefois le vin, voulant garder toute sa lucidité. Takagi et son prétendu mentor croyaient-ils à tout cela ?

Apparemment oui, puisque Leonov se pencha en avant pour sourire à Roberta, amenant son visage dans le champ de la lumière de la bougie pour la première fois.

— Le courage et l'optimisme américains dans ce qu'ils ont de meilleur, dit-il avec approbation. Un trait des plus admirables, surtout chez un scientifique.

Les yeux de Roberta faillirent lui sortir de la tête dès qu'elle aperçut le visage de l'homme. Oh mon Dieu ! pensa-t-elle, tandis que son visage impassible se mettait aussitôt en place. Reste calme, hurla son cerveau. Ne te trahis pas.

Elle avait pourtant de bonnes raisons d'être excitée. L'homme assis en face d'elle, que Takagi prétendait être un certain Leonov, était en réalité le Dr Viktor Lozinak, un célèbre généticien ukrainien qui avait disparu de la circulation plus d'un an auparavant. D'après ce que Seven et le Beta 5 avaient pu déterminer, les allées et venues de Lozinak étaient inconnues des autorités américaines comme soviétiques depuis sa disparition de sa modeste datcha à Kiev l'automne dernier.

Roberta n'avait aucun doute. Impossible de se tromper sur ces yeux bruns songeurs derrière les lunettes à double foyer de l'homme. Des mèches de cheveux blanc neige reposaient à plat sur le crâne du vieil homme, exactement comme sur la photo granuleuse rangée dans un dossier dans la chambre d'hôtel de Roberta. Maintenant qu'elle savait quoi chercher, elle remarqua même une mince canne de bois, du genre de celle que Lozinak utilisait, appuyée contre la chaise du vieux scientifique. Vous ne pouvez pas me tromper, Docteur, pensa Roberta triomphalement. Je sais qui vous êtes.

Il lui vint à l'esprit que Lozinak n'avait certainement pas l'air d'avoir été enlevé contre son gré ; peut-être tous ces scientifiques disparus avaient-ils leurs propres raisons de disparaître ?

— Oh, je suis sûre que nous autres Américains n'avons pas le monopole des attitudes positives, commenta-t-elle légèrement, cherchant à lui retourner le compliment. Je parie qu'il y a plein de chercheurs enthousiastes en Ukraine.

Lozinak cligna des yeux de surprise, et Roberta comprit qu'elle avait commis une erreur. Il se recula sur sa chaise, mettant un peu plus de distance entre lui et Roberta. Ses yeux se rétrécirent tandis qu'il observait l'Américaine à travers ses lunettes.

— Comment savez-vous que je suis ukrainien ? lui demanda-t-il, non d'un ton hostile, mais manifestement plus intéressé par sa réponse qu'il n'aurait peut-être dû l'être.

Il échangea un regard inquiet avec Takagi, qui semblait quelque peu déconcerté et pris au dépourvu par le tour tendu que venait de prendre la conversation, aussi anodin qu'il paraisse.

Roberta se donna mentalement des coups de pied.

— Juste une supposition heureuse, improvisa-t-elle. Je suis sortie avec un Ukrainien à l'université, quand j'étais en première année.

Est-ce qu'il avale ça ? se demanda-t-elle, transpirant sous sa robe de plus en plus collante.

— Votre accent ressemble un peu au sien.

— Ah, répondit Lozinak.

Il réfléchit à son explication pendant une seconde ou deux, puis sembla se détendre dans une certaine mesure. Il rapprocha sa chaise de la table, revenant dans le cercle restreint de lumière.

— Je vois.

Un silence gênant suivit, heureusement interrompu par l'arrivée des entrées. Après qu'ils eurent goûté les antipasti, qui n'étaient pas aussi mauvais que Roberta l'avait craint, Takagi en vint au fait.

— Et si je vous disais — hypothétiquement, bien sûr — que le génie génétique humain était beaucoup plus proche de se produire que la plupart des gens ne le pensent, que beaucoup des plus grands esprits du monde travaillaient déjà sur le projet ?

— Je penserais que c'est une nouvelle très excitante, dit prudemment Roberta, en s'efforçant d'agir exactement comme le ferait le Dr Ronnie Neary à ce stade — et pas davantage. À quel point sommes-nous proches, exactement ?

— Très proches, dit Takagi avec emphase, les yeux brillants.

Roberta devina qu'il brûlait d'envie de parler à quelqu'un de ce mystérieux projet, et qu'il s'était probablement retenu depuis le début de la conférence.

— Disons simplement que l'évolution à l'ancienne court sérieusement le risque de devenir dépassée. Mais enfin, même maintenant, à cet instant précis…

Lozinak toussa, interrompant Takagi avant qu'il ne laisse échapper trop d'informations. Manifestement plus prudent que son collègue un peu plus bavard, le généticien incognito réorienta la conversation.

— Peut-être le Dr Neary aura-t-elle l'amabilité de nous en dire davantage sur ses propres travaux ?

Aïe, pensa Roberta. On dirait que nous sommes entrés dans la partie entretien d'embauche de la soirée. Dieu merci, elle avait fait ses devoirs !

— Eh bien, dernièrement, j'ai expérimenté de nouvelles façons de subdiviser l'ADN en sections, en utilisant des enzymes de restriction, dit-elle, priant pour que Lozinak ne l'interroge pas trop en détail ; en ce qui la concernait, c'était un petit miracle qu'elle ait acquis assez de connaissances en génétique pour pouvoir enchaîner des phrases cohérentes. Je veux aussi trouver une meilleure technique pour coller les séquences génétiques isolées dans des plasmides bactériens, afin de pouvoir utiliser les bactéries modifiées comme vecteur pour introduire des gènes étrangers dans une cellule hôte.

Lozinak hocha la tête pensivement. Au grand soulagement de Roberta, il n'avait pas l'air de trouver ses expériences imaginaires trop invraisemblables.

— Un domaine d'étude prometteur, commenta-t-il. Comment êtes-vous capable de dire si la recombinaison a réussi ou non ?

Est-ce une question piège ? s'inquiéta Roberta.

— Je ne le peux pas… pas encore.

Elle se rappela avoir lu quelque chose à propos d'une nouvelle technique qui n'avait pas encore tout à fait été perfectionnée, et fouilla sa mémoire pour en retrouver les détails.

— Euh, dans l'idéal, je marquerais le plasmide recombinant avec une sonde radioactive, mais je n'ai toujours pas trouvé la bonne séquence à utiliser comme vecteur.

— Nous pourrions peut-être vous offrir une certaine assistance dans ce domaine, répondit lentement Lozinak.

À en juger par son expression bienveillante et par le ton encourageant de sa voix, elle n'avait pas encore raté l'examen.

— Quelle est votre opinion sur la fonction remplie par les introns ?

Les introns, se rappela précipitamment Roberta, étaient des segments d'ADN — des nucléotides, pour être exact — qui semblaient ne contenir aucune information génétique utile. Il existait diverses théories concurrentes quant au rôle qu'ils remplissaient réellement, y compris l'idée qu'ils n'étaient rien de plus que du remplissage microbiologique. Je peux probablement baratiner mon chemin à travers cette question particulière, pensa-t-elle, mais il faut que je trouve un moyen de retourner cette conversation avant que le vieux ne me coince sur une bêtise.

— Attendez une seconde, protesta-t-elle. C'est quoi, cet interrogatoire ? Pour être honnête, j'aimerais en savoir un peu plus sur votre projet avant de me soumettre à une sorte d'examen d'entrée.

— Oh, ce n'est rien de ce genre, insista Takagi, embarrassé, sans grande conviction. Je vous en prie, croyez-moi, nous pensions simplement parler boutique, pas mener une sorte d'interrogatoire. Grands dieux, non.

Takagi aurait probablement continué à balbutier des dénégations, mais Lozinak leva la main, réduisant le plus jeune homme au silence.

— Non, le Dr Neary a raison. C'était bien une — comment dites-vous ? — un interrogatoire.

Il adressa à Roberta un regard pénétrant.

— Pardonnez les soupçons d'un vieil homme, mais l'enjeu est considérable, et il est important que nous soyons certains que vous êtes réellement ce que vous semblez être.

— Regardez qui parle… Dr Lozinak, dit Roberta, dévoilant le véritable nom du vieux scientifique au grand jour.

La mâchoire de Takagi faillit tomber dans sa salade, mais Lozinak lui-même se contenta de hocher la tête et de se gratter le menton, examinant Roberta avec un nouveau mélange de respect et de méfiance.

Faire sauter la couverture du vieil homme était un risque calculé, mais c'était le meilleur moyen qu'elle ait trouvé pour renverser la situation et placer Lozinak sur la défensive.

— Pensiez-vous vraiment, poursuivit-elle, que je ne reconnaîtrais pas le célèbre Dr Viktor Lozinak ? Voyons !

Il sourit avec regret et retira ses lunettes, les posant sur le plateau de la table.

— Coupable comme accusé, j'en ai peur. Les autres disaient qu'il était trop dangereux pour moi de venir à Rome en personne, mais j'étais certain de pouvoir garder une silhouette enfoncée.

— Profil bas, le corrigea Roberta. Alors où étiez-vous ces derniers mois ? demanda-t-elle, jouant le tout pour le tout. Vous n'êtes pas censé être disparu ou quelque chose comme ça ?

Lozinak soupira et haussa les épaules ; manifestement, il sentait que les choses étaient allées trop loin pour retenir quoi que ce soit désormais.

— Vous devez comprendre, mon amie américaine, qu'il y a beaucoup de gens dans ce monde, certains très haut placés au gouvernement, qui ont très peur de là où la science nous a conduits. Ils entendent « génie génétique » et pensent eugénisme, Hitler et Frankenstein. Nous qui souhaitons élever l'humanité à un nouveau niveau d'avancement, en réécrivant le code génétique qui fait de nous ce que nous sommes, devons accomplir notre travail dans le plus grand secret.

— Vous n'avez pas besoin de me le dire, fit semblant de compatir Roberta. Croyez-moi, j'ai entendu toutes les plaisanteries possibles sur les « docteurs fous », parfois de la part de mes propres collègues à l'U.W.

Lozinak secoua tristement la tête.

— Ce n'est pas matière à plaisanterie. Si les peuples et leurs dirigeants politiques savaient jusqu'où nous sommes allés, ils prendraient des mesures drastiques pour arrêter nos travaux. C'est pourquoi mes collègues et moi avons été forcés d'aller — quelle est l'expression, sous couvertures ?

— Sous couverture, fournit Roberta, extrêmement familière avec le concept.

— Oui, sous couverture, merci, poursuivit le vénérable chercheur ukrainien. Nous devons nous cacher, mener nos travaux hors de la vue du monde et dissimuler nos progrès même à nos collègues scientifiques, tels que vous.

— Quels progrès ? insista-t-elle, regrettant de ne pas avoir pensé à porter sur elle un appareil d'enregistrement dissimulé. Seven voudrait tout entendre à ce sujet. Jusqu'où êtes-vous allés ?

Un autre long silence suivit, tandis que Lozinak réfléchissait une fois encore à ce qu'il pouvait révéler. Roberta retint son souffle, tout comme Takagi, et elle eut envie de hurler de frustration lorsque leur serveur choisit précisément cet instant pour revenir avec leurs plats, prolongeant ainsi davantage le suspense. Une fois que le serveur les eut laissés à leur repas, toutefois, Lozinak rompit enfin le silence.

— Appelons cela le projet, dit-il, et je crois sincèrement qu'il représente le meilleur espoir de survie de notre monde. Notre technologie a évolué plus vite que notre capacité à l'utiliser avec sagesse. La seule solution est de créer un être humain supérieur, plus intelligent et plus capable de faire face aux défis et aux opportunités de l'avenir. Voilà ce à quoi moi-même et un certain nombre de mes collègues scientifiques avons consacré le reste de nos vies : la prochaine étape de l'évolution de l'humanité.

— Assez fantastique, hein ? lança Takagi.

Une assiette de calamars chauds se trouvait devant le jeune scientifique, encore intacte.

— Je n'arrivais pas à y croire moi-même la première fois que j'en ai entendu parler.

L'émerveillement écarquillé de Roberta n'était qu'en partie feint.

— Et tout cela se passe réellement quelque part ? demanda-t-elle en se penchant avidement en avant. Maintenant ?

Elle décida qu'un peu de scepticisme prudent était de mise.

— Comment puis-je savoir que ce n'est pas seulement du battage médiatique ? J'aime croire que je me tiens au courant de ce qui se fait de plus avancé, et ce dont vous parlez, c'est à des décennies de distance. Un vrai truc du XXIe siècle. Sans vouloir vous offenser, ajouta-t-elle à la hâte.

— Aucune offense, l'assura Lozinak.

Lui adressant un sourire conspirateur, il plongea la main sous la table et en sortit un petit paquet, à peu près de la taille d'une boîte à chaussures, recouvert d'un tissu de velours sombre. Il posa délicatement le paquet sur la table entre eux. Roberta crut entendre quelque chose détaler à l'intérieur et déglutit malgré elle. Des images de tarentules, de rats et de créatures encore plus répugnantes lui traversèrent l'esprit. Oh là là, pensa-t-elle, dans quoi me suis-je encore fourrée ?

— Nous avions anticipé votre scepticisme, expliqua Lozinak. Ainsi, une petite démonstration.

D'un geste théâtral, il retira le tissu de l'objet mystérieux, révélant une caisse rectangulaire en verre abritant une seule souris blanche. Des copeaux de bois tapissaient le fond de la caisse, tandis qu'un couvercle en grillage métallique permettait à l'air de circuler librement entre la caisse et le monde extérieur. À l'intérieur de son confortable domicile, la minuscule souris trottinait d'un côté à l'autre, excitée par son nouvel environnement, ou peut-être par l'odeur de leurs dîners.

Bon, une souris, je peux vivre avec ça, pensa Roberta, reconnaissante qu'Isis ne soit pas là pour effrayer le petit animal.

— Euh, il est assez mignon, commenta-t-elle, incertaine de ce que la présence du rongeur de poche était censée prouver exactement, mais, euh, je ne sais pas pour vous, mais je ne vois pas vraiment son ADN d'ici.

Peut-être qu'il est super intelligent, supposa-t-elle, comme la petite souris dans ce film avec Cliff Robertson ? Roberta se souvenait avoir pleuré lorsque la souris mourait dans le film.

— Patience, lui conseilla Lozinak.

Soulevant un coin de la grille métallique , il donna à la souris un morceau de fromage pris dans son assiette.

— La démonstration n'est pas encore terminée.

Il baissa la tête jusqu'à ce que ses lèvres soient à la hauteur de la flamme jaune vacillante de leur bougie.

— Regardez.

Il souffla la bougie, plongeant la table dans l'obscurité totale — ou presque. À sa surprise, une douce lumière blanche, venant de l'intérieur de la caisse de verre, attira son regard. Elle poussa un cri de stupeur en réalisant que la souris elle-même brillait dans le noir, irradiant une phosphorescence froide et constante tandis que

l'animal indifférent grignotait tranquillement le morceau de fromage que le vieux scientifique avait laissé tomber sur le sol de la caisse.

— Oh mon Dieu ! s'exclama Roberta.

Takagi se précipita avec empressement pour expliquer.

— Nous avons isolé le gène de la bioluminescence chez une luciole ordinaire, puis nous l'avons greffé dans l'ADN de la mère de cette souris. Au moins la moitié de la portée brille comme ça.

Il contenait à peine sa joie exubérante de pouvoir — enfin — partager cette découverte avec quelqu'un.

— N'est-ce pas incroyable ?

— Ça, je veux bien le croire, admit-elle, le regard rivé sur le rongeur lumineux.

Intellectuellement, elle savait qu'il serait possible de truquer cette démonstration, simplement en plongeant un animal de laboratoire sans méfiance dans une peinture radioactive phosphorescente, mais, au fond d'elle-même, elle savait qu'il ne s'agissait pas d'un canular, pas avec autant de sommités scientifiques impliquées.

— Voilà ce que j'appelle une démonstration.

Elle releva les yeux de la cage vers le Dr Lozinak, dont la tête et les épaules n'étaient plus que faiblement discernables dans la pénombre retombée.

— D'accord, je suis convaincue, dit-elle très sérieusement. Et maintenant ?

Sortant un carnet d'allumettes de la poche de sa veste, le porte-parole âgé des deux scientifiques ralluma leur bougie, puis replaça le tissu de velours sur la cage de la souris avant de remettre celle-ci sous la table (où, franchement, Roberta doutait qu'elle soit la seule souris à prospérer sur le sol de ce restaurant particulier). Lozinak considéra Roberta avec attention, la regardant droit dans les yeux.

— Le projet a besoin de jeunes personnes comme vous et le Dr Takagi, commença-t-il, afin de le mener à bien dans les décennies à venir. Pour être franc, nous avons déjà examiné vos références et les avons trouvées plus que satisfaisantes.

— Merci, répondit-elle nerveusement, soulagée que le faux passé que Seven avait fabriqué pour Veronica Neary ait apparemment résisté à une sorte de vérification express. Vous ne perdez pas de temps.

— Alors que la civilisation moderne se précipite toujours plus imprudemment vers l'abîme, déplora tristement Lozinak, nous pouvons difficilement nous permettre d'agir autrement.

L'ironie des paroles du vieil homme, qui auraient tout aussi bien pu sortir de la bouche de Gary Seven lui-même, n'échappa pas à Roberta lorsque le scientifique âgé en vint au cœur du sujet.

— Je vous offre l'opportunité de rejoindre le projet, de prendre part à notre travail, mais je dois également vous adresser un avertissement. Si vous nous rejoignez, vous devrez être prête à disparaître comme nous l'avons fait. Vous devrez être disposée à vous couper du monde extérieur, à ne partager vos secrets et vos succès qu'avec vos collègues du projet, ainsi qu'avec les quelques individus que nous employons pour protéger nos opérations et gérer diverses questions logistiques.

Il se pencha en avant, laissant la lumière vacillante de la bougie révéler le sérieux mortel de son expression. Sous ses sourcils gris froncés, ses yeux ne quittaient pas ceux de Roberta tandis qu'il soulignait chaque syllabe de son avertissement solennel.

— Comprenez bien ceci : une fois que vous aurez choisi d'accepter notre offre, il n'y aura plus de retour en arrière. C'est votre dernière chance de… quelle est l'expression ?… sortie arrière.

— Vous désister, traduisit Roberta.

Malgré l'anglais malmené, elle avait parfaitement compris le message. La seule question, pensa-t-elle en privé, était de savoir si on lui permettrait réellement de partir si elle refusait. Ni Lozinak ni Takagi ne semblaient particulièrement dangereux, et elle estimait pouvoir s'occuper des deux si nécessaire, mais il lui paraissait difficile d'imaginer qu'ils la laisseraient réellement repartir librement après tout ce qu'elle avait appris. Roberta jeta un regard inquiet vers la porte métallique cabossée qui les séparait de la cuisine et souhaita une fois de plus savoir ce qu'était devenu King Kong.

— J'imagine que je ne peux pas prendre quelques jours pour réfléchir ? demanda-t-elle afin de gagner du temps.

Au fond, elle ne saurait peut-être jamais quel était le plan de secours des deux scientifiques, puisqu'elle ne pouvait décemment pas refuser une occasion d'infiltrer ce mystérieux projet jusqu'au bout.

Attendez que Seven apprenne la nouvelle, jubila-t-elle intérieurement. Cette mission d'infiltration se déroule encore mieux que prévu !

— Vous avez cette nuit, l'informa Lozinak.

À l'aide d'un stylo-bille, il griffonna une adresse sur une serviette en papier, puis retourna celle-ci face contre table.

— Si vous souhaitez rejoindre le projet, retrouvez-nous demain soir à l'heure et à l'endroit indiqués sur cette note. Venez seule et n'emportez que ce que vous jugez absolument indispensable. Nous pourrons faire récupérer vos affaires à Seattle ultérieurement. Avez-vous compris ?

Roberta acquiesça lentement.

Ne parais pas trop enthousiaste, se rappela-t-elle. Ronnie Neary serait un peu dépassée à cet instant.

— Au moins, j'ai le temps d'y réfléchir cette nuit, murmura-t-elle avec hésitation. C'est beaucoup de choses à assimiler.

— J'espère sincèrement que vous déciderez de nous rejoindre, l'encouragea Takagi.

Son jeune visage rayonnait à cette perspective et sa voix exprimait une chaleur et une cordialité sincères.

— Ce serait formidable de travailler avec vous.

J'en suis sûre, pensa Roberta en se demandant quel pouvait être le ratio hommes-femmes au sein du projet. Probablement à peu près le même qu'à la conférence, j'imagine.

— J'espère également que vous accorderez une réflexion sérieuse à notre proposition, ajouta Lozinak.

Il commença à faire glisser la serviette retournée vers elle, puis s'arrêta, sa main osseuse tachetée de vieillesse maintenant toujours le précieux morceau de papier en place. Roberta se mordit la lèvre pour dissimuler son impatience, même si le suspense était insupportable.

— Toutes mes excuses, dit le vieux scientifique, mais avant d'aller plus loin, je dois encore vous demander une chose : avez-vous des squelettes dans votre placard ?

— Non, mentit-elle avec désinvolture. Juste un chat.

CHAPITRE SIX

BROOKLYN, NEW YORK
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
15 MAI 1974

ISIS N'AIMERAIT PAS CET ENDROIT, pensa Gary Seven plusieurs heures plus tard, debout à l'angle de deux rues faiblement éclairées et plutôt peu attrayantes. Ce coin particulier de Brooklyn ne semblait ni assez accueillant ni assez propre pour satisfaire les standards méticuleux de la féline. Quartier commercial animé pendant la journée, le voisinage avait été presque totalement abandonné après les heures d'ouverture. Des grilles métalliques abaissées, couvertes de graffitis, protégeaient les vitrines fermées du rez-de-chaussée, tandis que du fil barbelé à lames déroulé longeait les bords des toits, décourageant les rôdeurs. Une légère brise agitait les détritus éparpillés sur les rues et les trottoirs ; Seven baissa les yeux vers ses pieds pour voir des morceaux d'un journal abandonné venir battre contre ses chevilles. Un gros titre noir d'encre l'informa que les autorités continuaient de rechercher l'héritière kidnappée devenue terroriste Patty Hearst. « FBI À "TANIA" : RENDEZ-VOUS ! » proclamait le New York Post.

Seven secoua la tête, admettant qu'il éprouvait lui-même un certain choc culturel. Même après six années passées parmi les humains primitifs, il se sentait encore parfois mal à l'aise face à la misère omniprésente et à l'irrationalité de cette époque. La Terre du XXe siècle était bien loin de la communauté éclairée, située à de nombreuses années-lumière d'ici, où il était né et avait été formé. Il lui arrivait parfois d'éprouver de la nostalgie pour cette utopie raffinée et parfaitement organisée, où un mélange stimulant d'espèces intelligentes parvenait à se pousser mutuellement à atteindre leur plus haut potentiel, sans toute l'agressivité inutile ni les absurdités compétitives qui semblaient colorer chaque relation sur Terre, du domaine personnel au domaine politique. La compagnie régulière de ses vieux amis et collègues lui manquait, sans parler des nombreux petits conforts et commodités qu'offrait une société technologiquement avancée. Après tout, cette planète était encore à des siècles du développement de nécessités telles que les réplicateurs personnels ou les nano-intelligences portatives. ...

D'un autre côté, admit-il, je ne peux pas nier que la Terre précivilisée est fascinante à sa manière, quoi qu'en dise Isis.

Une rame de métro se dirigeant vers le nord gronda sous ses pieds, provoquant de légères vibrations dans le trottoir. Une automobile occasionnelle traversait le pâté

de maisons désert, ralentissant à peine devant le feu de circulation en panne à l'intersection. Seven regarda sa montre ; il était environ cinq minutes avant minuit. Assez tard, jugea-t-il.

S'assurant qu'il n'était pas observé, il s'approcha de l'entrée d'un immeuble de bureaux en briques de cinq étages. Il examina les chiffres métalliques au-dessus de la porte, les comparant à l'adresse figurant sur la carte de visite de Ralph Offenhouse. En théorie, les bureaux professionnels de l'homme devaient se trouver au dernier étage de l'immeuble.

Il essaya la porte, confirmant qu'elle était verrouillée, puis sortit son servo de la poche de sa veste. Une paire de délicats capteurs de ciblage jaillit comme des antennes de part et d'autre de l'instrument effilé. Seven sélectionna le réglage approprié, puis dirigea le servo vers la poignée rigide. Un bref bourdonnement fut suivi du clic satisfaisant d'une porte se déverrouillant d'elle-même. Seven attendit qu'une voiture de passage soit partie avant d'entrer.

Il monta les escaliers jusqu'au cinquième étage, où le servo lui permit d'accéder à un bureau fermé portant le nom d'Offenhouse. Depuis l'extérieur, il n'avait observé aucune lumière dans les fenêtres supérieures, ni même dans le reste du bâtiment, aussi était-il convaincu que les locaux du businessman étaient inoccupés ; néanmoins, il écouta brièvement à la porte jusqu'à être certain qu'aucune activité ne s'y déroulait.

Une fois à l'intérieur, il régla le servo afin qu'il émette un faisceau lumineux bien visible à l'œil nu. Le minuscule projecteur révéla tous les éléments auxquels il s'attendait : un coûteux bureau en noyer, des téléphones, un bureau séparé pour une secrétaire ou une réceptionniste, un canapé pour les visiteurs, des éditions récentes du Wall Street Journal et des classeurs. Seven soupira à la vue de ces derniers, anticipant de longues recherches fastidieuses dans des documents papier. Espérons, pensa-t-il, que quelqu'un sur cette planète oubliée des dieux inventera bientôt les ordinateurs personnels ; cela rendrait ce genre de collecte clandestine d'informations beaucoup plus facile.

Plus tôt dans la journée, après le départ d'Offenhouse du bureau de Seven sur la Soixante-Huitième Rue, le Beta 5 avait effectué une analyse vocale approfondie des déclarations du businessman, un procédé bien plus précis que les dispositifs polygraphiques ridiculement peu fiables utilisés à ce stade de l'histoire humaine. L'ordinateur avait conclu qu'Offenhouse avait dit la vérité, du moins dans la mesure de ce qu'il savait, mais Seven estimait qu'il restait encore beaucoup à apprendre de ce capitaliste combatif ; d'où cette expédition nocturne.

Il commença par le classeur situé juste en face du bureau d'Offenhouse. Le tiroir supérieur était verrouillé, ce qui parut extrêmement prometteur à Seven. Son servo l'ouvrit facilement, et il découvrit plusieurs dossiers datés portant l'étiquette « Projet Chrysalis ». Seven acquiesça avec satisfaction, convaincu que ces dossiers concernaient le même projet mystérieux auquel Roberta avait été invitée à participer quelques heures plus tôt à Rome ; heureusement, le décalage horaire entre ici et là-bas lui avait laissé largement le temps de le renseigner sur sa rencontre avec Lozinak.

Nos enquêtes séparées semblent converger rapidement, pensa-t-il. Cela ne peut pas être une coïncidence.

Commençant par le dossier le plus récent, il fut ravi d'y trouver des factures et des bons d'expédition concernant de grandes quantités de matériel scientifique : depuis les tubes à essai et boîtes de Petri jusqu'aux ordinateurs et équipements de diffraction par rayons X. Comme dirait Roberta, songea Seven, bingo.

Une grande partie du matériel et des fournitures médicales, constata-t-il, avait été achetée par l'intermédiaire d'une série de sociétés écrans, dissimulant ainsi leur destination finale, qui semblait être un lieu situé quelque part dans le nord-ouest de l'Inde. Intéressant, pensa Seven ; le sous-continent indien avait déjà produit plusieurs biochimistes remarquables, notamment Har Gobind Khorana, corécipiendaire du prix Nobel pour ses recherches sur la chimie du code génétique et son rôle dans la synthèse des protéines. À peine quatre ans plus tôt, se rappela Seven, Khorana avait réussi à assembler un gène artificiel de levure à partir de ses composants chimiques bruts, une première étape importante dans le développement des technologies de génie génétique. Khorana lui-même ne figurait pas parmi les scientifiques disparus, mais peut-être que certains de ses compatriotes étaient déterminés à pousser ses travaux vers un niveau dangereusement nouveau ?

Comme si la menace de manipulations génétiques irresponsables n'était pas déjà suffisamment inquiétante, Seven fut consterné de découvrir des manifestes d'expédition pour de grandes quantités de peptone, une substance utilisée pour cultiver des bactéries. La quantité de peptone expédiée vers l'Inde dépassait largement les besoins de la recherche ordinaire ; un cours universitaire typique n'utiliserait peut-être qu'un litre de peptone par an, alors que, selon ses documents, Offenhouse avait organisé l'expédition de plus de deux mille litres de peptone vers l'Inde dans près de deux cents grands fûts métalliques. Il n'existait qu'une seule raison, comprit Seven, pour laquelle quelqu'un aurait besoin de multiplier autant de bactéries : une guerre biologique à grande échelle.

Du génie génétique mêlé à la guerre bactériologique ? Quel genre de scénario cauchemardesque Chrysalis cherchait-il à mettre en œuvre, se demanda-t-il avec anxiété, et dans quel nid de vipères Roberta et Isis tentaient-elles de s'infiltrer ?

— Très bien, Seven. Éloignez-vous de ces dossiers.

L'ordre brutal, accompagné de l'allumage soudain des lumières du plafond, prit Seven par surprise. Il releva les yeux des documents pour voir Ralph Offenhouse debout dans l'encadrement de la porte, pointant un pistolet semi-automatique sur l'agent extraterrestre indiscret.

Seven se maudit pour sa négligence. Il avait été tellement absorbé par les dossiers extrêmement instructifs d'Offenhouse qu'il n'avait même pas entendu l'arrivée du businessman armé. Mais que faisait Offenhouse ici après minuit ? Tout ce pâté de maisons donnait l'impression d'être fermé pour la nuit.

— J'ai dit, éloignez-vous de mes dossiers, répéta Offenhouse avec colère. Il semblait aussi surpris que Seven de trouver l'autre homme ici, et bien plus indigné. Je

croyais que nous avions un accord : pas de questions. Alors qu'est-ce que vous fichez dans mon bureau ?

Étant donné l'heure et le quartier, Seven ne trouvait pas remarquable qu'Offenhouse soit arrivé armé. Ne souhaitant pas provoquer l'homme à tirer, il leva les mains et s'éloigna des dossiers. Son servo demeurait dans sa main droite, son étroit faisceau lumineux devenu inutile à cause de l'éclairage intérieur. Il fit rouler la baguette argentée entre le bout de ses doigts, effectuant une infime correction de réglage. Son visage conserva une expression neutre tandis qu'il observait attentivement l'humain terrestre furieux.

— Vous m'avez entendu, Seven. Je veux des réponses, et je les veux maintenant. Le canon du pistolet d'Offenhouse suivait Seven tandis qu'il s'éloignait du classeur métallique. J'aurais parfaitement le droit de vous tirer dessus, avertit Offenhouse. C'est une effraction, vous savez.

— Rien n'a été cassé, déclara calmement Seven. Quant au reste, je suis un agent du gouvernement enquêtant sur une menace présumée contre la sécurité nationale.

En cas de doute, avait-il appris, il fallait faire appel au nationalisme paranoïaque de cette époque.

Sa fausse déclaration sembla ébranler l'agressivité et l'assurance de l'homme.

— Sécurité nationale ? répéta Offenhouse avec incertitude, comme quelqu'un ayant de bonnes raisons de s'inquiéter.

Puis son assurance agressive reprit le dessus, comme s'il avait décidé de traverser cette confrontation par le simple culot.

— Comment puis-je savoir que c'est vrai ? demanda-t-il d'un ton accusateur.

— Je peux vous montrer mes papiers d'identité, répondit Seven en abaissant progressivement les mains.

Il portait régulièrement de faux papiers de la CIA pour ce genre de circonstances. Sans parler des accréditations du FBI, de la NSA, de l'IRS et de divers laissez-passer de presse nationaux et internationaux, chacun dissimulé dans sa propre poche secrète.

Offenhouse n'y crut pas.

— Gardez les mains là où je peux les voir ! aboya-t-il en faisant un geste vers le haut avec son arme.

Ses dents grinçaient bruyamment tandis qu'il débattait intérieurement de la marche à suivre. Seven ne fut pas surpris que l'idée d'appeler la police ne semble pas figurer parmi les options envisagées par Offenhouse ; le businessman sans scrupules avait trop de secrets à cacher.

— Très bien, accepta Seven en levant de nouveau les mains. Laissez-moi vous donner le numéro de téléphone de mon supérieur. Vous pourrez vérifier vous-même mes références .

Il fixa un regard sévère sur le prétendu entrepreneur.

— Croyez-moi, M. Offenhouse, il est dans votre intérêt de coopérer. Vous ne voulez pas vous attirer plus d'ennuis que vous n'en avez déjà.

Malgré ses efforts évidents pour afficher une façade ferme et sereine, la pomme d'Adam d'Offenhouse remua nerveusement.

— D'accord, dit-il après quelques instants, en faisant glisser un bloc-notes vierge sur le bureau vers Seven. Écrivez simplement le numéro. N'essayez rien d'autre.

— Je n'y songerais pas, promit Seven.

Il abaissa sa main jusqu'à ce que la pointe de son « stylo » soit dirigée directement vers le crâne d'Offenhouse.

— Vous ne le regretterez pas, mentit-il.

Le servo bourdonna moins d'une seconde, mais l'effet sur Offenhouse fut immédiat. Ses yeux devinrent vitreux et son expression tendue se transforma en un contentement béat. Ses épaules s'affaissèrent et il commença à s'écrouler vers le parquet. Remettant le servo dans sa poche, Seven s'avança rapidement et retira le pistolet chargé de la main devenue molle de l'autre homme, puis guida doucement Offenhouse jusqu'à une position assise contre l'encadrement de la porte.

— Restez simplement là, lui ordonna-t-il.

L'homme d'affaires anesthésié n'allait nulle part.

— Je m'occupe de vous dans une seconde.

Seven enclencha la sûreté du pistolet avant de le déposer sur le bureau d'Offenhouse, hors de portée. Il éteignit les lumières afin de ne pas attirer l'attention d'éventuelles voitures de police de passage, puis s'accroupit à côté de l'homme assis afin de pouvoir regarder directement dans les yeux rêveurs et flous d'Offenhouse. Autant tirer le meilleur parti de la situation, décida Seven ; le faisceau tranquillisant du servo induisait un état de grande suggestibilité, un peu comme le penthotal sodique, mais sans les effets secondaires chimiques grossiers.

— Parlez-moi davantage de Chrysalis, l'encouragea-t-il. Qui sont-ils ? Que veulent-ils ?

— Une bande d'intellos idéalistes, marmonna Offenhouse en articulant difficilement. Ils essaient de créer un monde meilleur grâce à la chimie ou quelque chose comme ça. Je ne sais pas, ça ne m'intéresse pas. Mais ça rapporte gros. Exonéré d'impôts. Beaucoup de capital-risque, exactement ce qu'il me faut. J'ai de grands projets pour cet argent, de très grands projets. Je vais devenir millionnaire avant mes quarante ans. ...

Seven fronça les sourcils. Quand la race humaine apprendrait-elle que certaines choses étaient plus importantes que le profit ? Il tenta d'orienter les souvenirs de l'autre homme vers des sujets moins financiers.

— Chrysalis, rappela-t-il. Quels sont leurs noms ? Où puis-je les trouver ?

— Tout est dirigé par cette femme indienne, révéla son informateur involontaire. Je ne connais pas son vrai nom, je ne l'ai rencontrée qu'une seule fois. Une femme vraiment effrayante, un phénomène de supergénie. Elle a un laboratoire secret quelque part en Inde. Tout passe par Delhi, ses gens prennent ensuite le relais. Une nouvelle expédition part ce matin, depuis JFK. ...

Ce matin ? pensa Seven. Voilà qui ouvrait des possibilités.

Il s'apprêtait à pousser Offenhouse à fournir davantage de détails lorsque le téléphone sonna de façon inattendue. Seven haussa un sourcil interrogateur. Un appel après minuit ? Ce bureau avait décidément des horaires bien étranges.

La réponse lui vint soudainement. L'Inde, réalisa-t-il. Il y avait dix heures et demie de décalage entre Brooklyn et l'Inde ; il devait être environ dix heures trente du matin là-bas à présent. Voilà pourquoi Offenhouse était venu si tard. Il attendait cet appel.

Le téléphone sonna de nouveau, son strident signal atteignant Offenhouse même à travers sa torpeur hypnotique. Il remua faiblement, tentant sans conviction de se remettre debout. Seven posa une main ferme sur son épaule, bloquant son mouvement.

— Ne vous inquiétez pas, rassura-t-il le businessman tranquillisé en le repoussant doucement vers le sol. Je vais répondre.

Cette fois, il ne mentait pas. Si cet appel provenait effectivement de Chrysalis, comme il l'avait déduit, alors Seven souhaitait vivement découvrir qui appelait et pourquoi. Il saisit le téléphone.

— Allô ? dit-il en imitant parfaitement la voix même d'Offenhouse.

Le mimétisme vocal expert faisait partie des nombreuses compétences que l'Aegis avait pris soin d'enseigner à Gary Seven.

— Offenhouse ? dit une voix masculine à l'autre bout de la ligne.

Seven distingua un accent nettement britannique. De la haute société, Oxford peut-être, ou Eton.

— Ici Williams. J'appelle simplement pour confirmer que l'expédition d'aujourd'hui suit bien le calendrier prévu.

Selon Offenhouse, c'est le cas, se souvint Seven. « Tout est prêt », dit-il en imitant le ton brusque du businessman. Il feuilleta le dossier le plus récent, à la recherche des détails pertinents. « Depuis JFK, pile à l'heure. »

Williams semblait nerveux, comme s'il était constitutionnellement inapte à l'espionnage et aux intrigues. Un scientifique, pas un espion. « Vous êtes sûr que cette ligne est toujours sécurisée, n'est-ce pas ? Il n'y a aucune chance que quelqu'un écoute ? »

« C'est exact », improvisa Seven, supposant qu'Offenhouse avait effectivement pris des précautions contre les écoutes téléphoniques. Les récents scandales du Watergate avaient rendu toute la nation attentive aux dangers des bandes audio compromettantes. « Vous pouvez parler librement », encouragea-t-il Williams.

« J'espère que vous avez raison », dit Williams, d'une voix à peine plus rassurée. « Avez-vous reçu les pièces de rechange pour ces centrifugeuses à grande vitesse ? C'est sacrément ennuyeux quand ces fichus machins n'arrêtent pas de tomber en panne. »

« Aucun problème », répondit Seven. « Elles sont en route. » Ah, le voilà, pensa-t-il en repérant l'itinéraire pertinent parmi les papiers d'Offenhouse. Un jet privé, quittant l'aéroport John F. Kennedy à deux heures du matin pour Delhi, avec une escale à Rome en chemin. Pour Roberta et ses nouveaux employeurs ? supposa-t-il.

Toutes les routes semblent bel et bien mener à l'Inde, mais où le matériel va-t-il depuis Delhi ?

« Je dois y aller maintenant », dit-il à Williams. Plus ils parlaient longtemps, plus il risquait de commettre une erreur par négligence et d'éveiller les soupçons de Williams. Il baissa les yeux vers le document photocopié posé sur le bureau. « Attendez-vous à recevoir l'expédition demain matin à quatre heures trente, votre heure. »

Et vous pouvez aussi m'y attendre, pensa-t-il. Effectuant mentalement les calculs nécessaires, il en déduisit que Williams, ou ses agents, retrouveraient le vol dans environ dix-sept heures. Heureusement, Seven connaissait un moyen plus rapide d'aller à Delhi, même si Roberta allait avoir droit à un long vol. J'imagine qu'elle sera très surprise d'apprendre qu'elle va en Inde.

« Attendez ! » intervint précipitamment Williams, avant que Seven ne puisse raccrocher. « Et cet uranium ? J'ai promis au directeur que je vous rappellerais à quel point nous avons besoin d'urgence de ce minerai traité. »

De l'uranium ? Une expression stupéfaite transforma les traits habituellement impénétrables de Seven. Il n'avait rien vu concernant des matériaux radioactifs parmi les dossiers d'Offenhouse, à moins que cette cargaison particulière n'ait été dissimulée d'une manière ou d'une autre. Il parcourut rapidement les manifestes jusqu'à trouver un élément hautement suspect : une importante expédition de « matériaux de construction » en plomb. Ce doit être ça, conclut-il, mais que faisaient Offenhouse — et Chrysalis — avec de l'uranium potentiellement fissile ? Cette découverte ajoutait une dimension nucléaire alarmante à ce que Seven considérait déjà comme une situation extrêmement dangereuse.

Génie génétique, guerre bactériologique, prolifération nucléaire. Parfois, rumina-t-il, il semble presque miraculeux que l'humanité ne se soit pas déjà détruite elle-même. ...

* * * * *

« Hein ? Quoi… ? »

Ralph Offenhouse sortit d'une torpeur pour se retrouver dans son bureau de Brooklyn, assis derrière son bureau. Groggy et confus, il cligna des yeux et secoua la tête, essayant de chasser le brouillard de ses pensées. Une sensation persistante de bien-être béat s'effaça rapidement de son esprit, laissant place à l'incertitude et à la perplexité.

J'ai dû m'endormir à mon bureau, supposa-t-il. Ce qui était étrange, toutefois, c'est qu'il n'avait aucun souvenir de s'être réellement assis là, ni même d'avoir allumé les lumières. La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir monté les escaliers jusqu'à son bureau ; après cela, son esprit était vide. Bizarre, pensa-t-il. Je n'ai pas tant travaillé que ça ces derniers temps, si ?

Pendant une seconde, il craignit d'avoir eu une attaque ; les maladies cardiaques couraient dans sa famille, ce qui n'était donc pas un scénario totalement improbable,

même s'il n'avait pas encore quarante ans. Il remua nerveusement les doigts, cherchant des signes de paralysie ou de tremblements. « Bonjour », murmura-t-il pour s'assurer qu'il pouvait encore parler.

Tout semblait normal. Qui plus est, il ne se sentait ni faible ni diminué. Au contraire, il se sentait plus détendu et mieux reposé qu'il ne l'avait été depuis des semaines. Il n'avait même pas la gueule de bois, ce qui excluait une beuverie inhabituelle. Alors qu'est-ce qui m'est arrivé, bordel ? Une idée lui vint et il tâtonna à la recherche de son pistolet, pour le trouver rangé en toute sécurité dans sa poche latérale, exactement là où il devait être. C'est un soulagement, pensa-t-il. On n'est jamais trop prudent ces temps-ci, surtout dans ce quartier.

Levant une main pour s'essuyer le front, il aperçut sa Rolex. Attends une seconde, quelle heure est-il ? Il jeta un coup d'œil urgent au cadran de la montre.

Une heure quinze… bien après l'heure à laquelle Williams, chez Chrysalis, était censé appeler pour obtenir des nouvelles de l'expédition de ce matin. « Merde », marmonna-t-il. Avait-il raté ce fichu appel ?

Il n'y avait qu'une seule façon de le savoir. Se penchant, il tira le tiroir inférieur droit de son bureau. À l'intérieur, sous un cendrier de rechange et une boîte de Kleenex, se trouvait ce qui ressemblait à une boîte à cigares ordinaire. Il dégagea les objets posés dessus, puis souleva le couvercle de la boîte, révélant le magnétophone caché à l'intérieur. Selon l'affichage numérique de l'appareil, l'appareil avait déjà enregistré un appel ce soir, même si Offenhouse n'avait absolument aucun souvenir d'un tel appel. Tout cela devient de plus en plus étrange, pensa-t-il. Lorsqu'il avait commencé à enregistrer ses appels, dans l'idée d'avoir plus tard de quoi faire pression sur Chrysalis, il n'avait jamais imaginé qu'il aurait besoin des bandes pour combler un trou béant dans sa propre mémoire. Comment diable ai-je fini avec mon propre trou de dix-huit minutes et demie ?

Il rembobina la bande jusqu'au début du dernier appel, puis appuya sur Lecture. « Allô ? » entendit-il sa propre voix dire, puis il écouta avec stupéfaction tandis que lui-même et ce Britannique nerveux, Williams, poursuivaient une conversation dont Offenhouse n'avait aucun souvenir. Il fut particulièrement surpris de s'entendre dire à Williams que ces stupides pièces de centrifugeuse étaient en route, alors qu'il n'avait pas encore réussi à obtenir ces composants à un prix correct.

Ce n'est pas moi, comprit Offenhouse, avec une certitude venue d'un endroit profond en lui. La voix sur la bande ressemblait exactement à la sienne, mais il savait d'une manière ou d'une autre, à un niveau presque subconscient, qu'il n'avait jamais prononcé ces mots. Quelqu'un d'autre avait pris sa place. On m'a probablement drogué, supposa-t-il, puis on s'est fait passer pour moi au téléphone. Quelqu'un qui savait maintenant tout sur l'expédition quittant Kennedy dans moins d'une heure.

Le cœur battant soudainement à tout rompre, il éteignit l'enregistreur et saisit le téléphone, composant à la hâte le numéro de son contact chez Chrysalis. « Williams ? » dit-il quelques instants plus tard. « C'est Offenhouse. Je crois que nous avons un problème. ... »

CHAPITRE SEPT

QUELQUE PART AU-DESSUS DE L'EUROPE
16 MAI 1974

— AÏE ! s'exclama Roberta lorsque Takagi lui piqua le haut du bras avec son aiguille hypodermique.

Elle tressaillit involontairement, puis adressa au jeune scientifique un sourire embarrassé.

— Désolée. Je n'aime pas les aiguilles, ce qui est assez drôle pour une biochimiste, je suppose.

— Pas du tout, l'assura-t-il en retirant habilement l'injection. Il se pencha au-dessus de Roberta, prenant appui d'une main sur le dossier de son siège de première classe, au cas où l'avion dans lequel ils voyageaient rencontrerait des turbulences inattendues. Pour une vaccination en plein vol, sa technique était fluide et presque indolore. Je n'aime pas non plus recevoir des piqûres, mais ces vaccins sont une bonne idée, compte tenu de l'endroit où nous allons.

— Où que cela puisse être, répondit-elle ingénument, même si elle savait parfaitement que ce jet avait finalement pour destination Delhi.

Lorsqu'ils avaient comparé leurs notes tard la nuit précédente, Seven lui avait communiqué autant d'éléments de l'itinéraire qu'il avait réussi à tirer des dossiers de ce type, Offenhouse, mais, bien sûr, elle devait jouer l'ignorante en ce qui concernait Takagi et Lozinak. Une épidémie de variole a eu lieu en Inde il y a quelques mois, se rappela-t-elle, ce qui explique probablement leur insistance sur ces vaccinations.

À moins, bien sûr, que cela n'ait quelque chose à voir avec le programme secret de guerre bactériologique que Seven soupçonnait. Elle avait toujours du mal à croire que ses deux nouveaux amis, Walter et Viktor, puissent être impliqués dans quelque chose d'aussi sinistre et barbare. Créer des superbébés était une chose, c'était sans doute un objectif positif, mais produire des bactéries par tonnes ? Comment cela s'intégrait-il dans la vision utopique de ce que Seven appelait le Projet Chrysalis ?

Les stores avaient été abaissés sur tous les hublots du compartiment passagers du jet privé de Chrysalis, vraisemblablement pour empêcher « Ronnie Neary » de suivre la progression de l'avion au-dessus de l'Europe et de l'Asie. La cabine pressurisée sentait légèrement la cigarette, mais au moins elle disposait de beaucoup d'espace pour les jambes. Avec seulement quatre passagers à bord — elle-même, Takagi, Lozinak et l'immense Latino dont elle avait appris que le nom était Carlos — chacun disposait d'une rangée entière de luxueux sièges en cuir, avec encore une autre

rangée libre pour Isis et sa caisse de transport en plastique moulé. Première classe jusqu'au bout ; Chrysalis avait manifestement de l'argent à dépenser, sans parler d'une culture du besoin d'en connaître frôlant la paranoïa. J'espère qu'ils ne prévoient pas de me bander les yeux une fois arrivés à Delhi, pensa-t-elle.

— C'est terminé, annonça joyeusement Takagi.

Après avoir replacé un capuchon de caoutchouc sur l'aiguille de sa seringue, il remit celle-ci dans la trousse médicale en cuir noir posée sur le siège voisin de Roberta. Puis il s'attacha dans son propre siège, de l'autre côté de l'allée.

— Vous devriez vous installer confortablement, la prévint-il. Nous avons un long vol devant nous.

Tu m'en diras tant, pensa Roberta avec morosité.

Il y avait au moins sept heures de voyage entre Rome et Delhi. En rabattant la manche de son chemisier, elle jeta discrètement un coup d'œil à sa montre. Après être arrivé de New York, l'avion avait quitté Rome vers seize heures, ce qui signifiait qu'il lui restait encore environ six heures et demie de trajet. Elle essaya de calculer leur heure d'arrivée à Delhi, mais les décalages horaires compliqués lui donnèrent simplement le tournis.

C'est peut-être aussi bien, conclut-elle. Ronnie Neary n'aurait aucune idée de la durée prévue de ce voyage.

— Vous êtes sûr que vous ne pouvez pas me dire où nous allons ? demanda-t-elle avec insistance, décidée à rester dans son personnage. Il me semble que j'ai déjà accepté beaucoup de choses sur la foi de votre parole. Elle prit l'expression la plus suppliante qu'elle pouvait afficher. Alors quand allez-vous commencer à me faire confiance ?

Le sympathique chercheur japonais se tortilla mal à l'aise sur son siège.

— Ce n'est pas que nous ne vous faisons pas confiance, protesta-t-il. C'est juste que, eh bien…

Il mordilla nerveusement sa lèvre inférieure en cherchant les mots justes.

— Je veux dire, vous savez bien, avec la situation actuelle…

— Non, grogna Carlos depuis le siège derrière elle. Ne lui dites rien.

Le Latino au visage impassible lui avait été présenté comme le garde du corps et « conseiller en sécurité » de Lozinak. Pour sa part, elle avait prétendu ne jamais l'avoir vu auparavant, puisque Ronnie Neary n'aurait jamais remarqué être suivie partout dans Rome par cet immense fantôme silencieux.

Vraiment négligent de ma part, admit-elle, mais bon, je ne suis qu'une jeune prodige de la génétique sans le moindre sens de la rue.

— Rien de personnel, ajouta rapidement Takagi. Notre ami Carlos est simplement très consciencieux lorsqu'il s'agit de sécurité.

Il haussa les épaules avec gêne, puis tenta de manière douloureusement évidente de changer de sujet.

— Saviez-vous que Carlos est littéralement unique en son genre ? Il a été le sujet de l'une de nos toutes premières tentatives de thérapie transgénique chez l'adulte. De l'ADN de gorille des montagnes africain a été intégré à sa séquence

chromosomique, provoquant un développement musculaire et squelettique accru. Vraiment ! Croyez-le ou non, il était de ma taille autrefois, lorsque nous l'avons sorti d'une horrible prison cubaine.

Mon Dieu, pensa Roberta avec stupéfaction. Ce gros dur est vraiment en partie gorille !

Elle dut résister à la tentation soudaine de regarder par-dessus le dossier de son siège pour l'examiner de plus près.

Je le savais ! Alors qu'est-ce que cela fait de lui ? Un Homo simian ?

— Malheureusement, confessa Takagi avec une note de regret dans la voix, dans l'ensemble, l'expérience n'a pas été un immense succès. Sur les cinquante sujets initiaux, tous sauvés de peines de prison à perpétuité à travers le monde, seul Carlos a survécu à l'intégralité de la procédure, et il est devenu stérile, ce qui a pratiquement éliminé toute possibilité de transmettre ses nouvelles caractéristiques de cette manière.

Carlos poussa un grognement d'avertissement depuis l'arrière, suggérant que le scientifique japonais manquait peut-être de tact en abordant un sujet sensible. Roberta pouvait comprendre pourquoi l'homme-singe pouvait être sensible à certaines questions.

— Malgré tout, nous avons fait d'énormes progrès depuis cette époque, ajouta Takagi.

Comme quoi ?

Roberta voulait pousser Walter à fournir davantage de détails, mais elle se souvenait aussi que Ronnie Neary n'avait toujours pas obtenu de réponse à sa question initiale.

— Tout cela est très fascinant, admit-elle, mais vous ne pouvez pas me distraire aussi facilement. Tout ce que je veux savoir, c'est où vole ce fichu avion.

Les lèvres de Takagi s'entrouvrirent, prêt à répondre, mais avant qu'il ne puisse parler, une voix plus âgée, teintée d'un accent ukrainien, intervint depuis l'un des sièges devant Roberta.

— Toutes mes excuses, dit lentement mais fermement le docteur Lozinak. Nous vous avons effectivement beaucoup demandé, mais vous devez nous accorder encore cela. Croyez-moi, il est bien plus sûr pour tout le monde que vous ne connaissiez pas l'emplacement exact de notre installation principale avant que nous soyons tous arrivés sains et saufs à destination.

— Bien, grogna Carlos en signe d'approbation, sa voix plusieurs octaves plus grave que celle de Lurch dans La Famille Addams.

Roberta avait remarqué les marques de griffures sur le visage du garde du corps lorsqu'ils s'étaient rencontrés à l'aéroport. Preuve, sans aucun doute, d'une récente altercation avec une certaine féline noire au caractère bien trempé, et preuve, du point de vue de Roberta, que ce chaînon manquant mal luné était bien le coupable qui avait envahi sa chambre d'hôtel, placé un micro sur son téléphone et fouillé dans ses affaires.

Comme si je n'allais pas remarquer des traces aussi évidentes d'espionnage ! pensa-t-elle avec indignation. Je parie que j'aurais trouvé ce micro toute seule, même si Isis n'avait pas immédiatement protesté contre le téléphone dès mon entrée dans la chambre.

Heureusement, elle et Seven n'avaient guère besoin de téléphone lorsqu'ils pouvaient utiliser leurs servos comme communicateurs — et sans payer les frais d'interurbain.

— Désolé, dit Takagi avec un haussement d'épaules contrit. Mais le docteur Lozinak a raison.

Frustrée, Roberta réprima l'envie de jurer à haute voix.

— De quoi avez-vous exactement peur ? demanda-t-elle, estimant qu'elle pouvait encore pousser un peu la question sans compromettre sa couverture. Que quelqu'un m'interroge dès que nous descendrons de l'avion ?

— Peut-être, admit Lozinak.

Elle ne pouvait pas voir son visage depuis sa place, mais elle pouvait imaginer l'expression sérieuse et légèrement désolée sur les traits bienveillants du vieux scientifique.

— Ou bien nous pourrions — quelle est l'expression anglaise ? — perdre votre trace quelque part entre l'aéroport et notre base. Veuillez comprendre qu'en vous informant prématurément, nous mettrions en danger non seulement nous-mêmes, mais aussi nos collègues du projet, ainsi que tout ce pour quoi nous travaillons depuis tant d'années.

Il s'interrompit probablement afin de laisser son explication soigneusement formulée s'imprimer plus profondément dans l'esprit du docteur Neary.

— Vous voyez, ce n'est pas une décision que nous pouvons prendre à la légère.

— Oh, répondit faiblement Roberta. Je suppose que présenté ainsi…

Elle laissa sa phrase s'éteindre, prenant la décision stratégique de laisser tomber le sujet. Après tout, se rappela-t-elle, elle en savait déjà beaucoup plus que tous les autres passagers ne l'imaginaient, y compris le fait que Seven l'attendrait à l'arrivée de l'avion à Delhi.

Elle ressentit une pointe d'envie envers son supérieur distant et énigmatique.

Contrairement à elle, Seven n'avait pas besoin de patienter pendant sept heures à bord d'un jet simplement pour atteindre cette lointaine Inde. Les téléporteurs m'ont définitivement gâtée pour les voyages en avion, réalisa-t-elle. Ce que je ne donnerais pas pour un nuage de fumée bleue lumineuse en ce moment même !

Isis devait penser la même chose, car elle poussa soudain un miaulement perçant depuis l'étroit confinement de sa caisse de transport en plastique. Rien d'étonnant ; Carlos avait insisté plus tôt pour que le chat reste enfermé pendant toute la durée du vol. Malgré les innombrables rebuffades et marques de mépris de la féline, Roberta ne put s'empêcher d'éprouver un pincement de sympathie pour la pauvre chatte claustrophobe.

Je comprends ce qu'elle ressent, pensa la jeune femme.

Un exemplaire de poche de Jonathan Livingston le Goéland reposait sur ses genoux ; sa mince reliure et son faible nombre de pages lui paraissaient soudain ridiculement insuffisants pour lui faire traverser l'interminable voyage qui l'attendait.

J'aurais dû emporter quelque chose de plus long, réalisa-t-elle.

Beaucoup plus long.

CHAPITRE HUIT

AÉROPORT INTERNATIONAL DE BALAM
DELHI, INDE
17 MAI 1974

LES DÉTECTEURS DE MÉTAUX à l'entrée du terminal des Arrivées et Départs internationaux constituaient une innovation relativement récente, rendue nécessaire par la récente épidémie mondiale de détournements d'avions. Gary Seven remit son servo à un agent de sécurité de l'aéroport vêtu de bleu, avec son porte-clés et une poignée de monnaie, avant de franchir le dispositif de contrôle primitif. Les circonstances, semblait-il, s'acharnaient à lui rappeler le penchant du XXe siècle pour la violence insensée. Et ces gens pensent avoir la sagesse nécessaire pour réécrire leur propre ADN ? s'émerveilla-t-il, incrédule. Ils parviennent à peine à maintenir le ciel à l'abri du terrorisme et de l'extorsion.

Plus ou moins indiscernable d'un stylo-plume, le servo n'éveilla aucun soupçon chez l'agent de sécurité, qui restitua distraitement les effets personnels de Seven. Les rangeant dans les poches de son costume gris, Seven se dirigea calmement mais rapidement vers la porte d'embarquement mentionnée dans les dossiers de Ralph Offenhouse, suivant les panneaux imprimés en hindi et en anglais. Il était un peu plus de quatre heures du matin. En théorie, l'avion devait arriver de Rome dans moins d'une demi-heure, transportant notamment Roberta Lincoln et ses nouveaux associés, sans oublier une cargaison d'uranium traité destinée à un usage inconnu.

Malgré l'heure matinale, le terminal présentait un tableau typiquement indien d'agitation et d'encombrement. Des familles en mouvement faisaient leurs adieux à des proches sur le départ dans un mélange variable de larmes et de réjouissances, tandis que ceux qui attendaient leur vol s'affaissaient sur des sièges en plastique usés, somnolant inconfortablement ou luttant pour rester éveillés. Des voyageurs furieux, découvrant peut-être que leurs vols avaient été retardés ou surbookés, se disputaient bruyamment avec le personnel des compagnies aériennes aux comptoirs d'enregistrement devant plusieurs portes d'embarquement. Des bébés épuisés pleuraient sans cesse, et un air de pop hindi retentissait au-dessus du vacarme, sans la moindre considération pour les malheureux voyageurs espérant grappiller un peu de sommeil avant d'embarquer. L'odeur épicée du thé chai chaud montait de plus d'une tasse ou bouteille thermos tenue par un passager en attente.

Pour sa part, Seven était intensément reconnaissant d'avoir pu éviter un épuisant vol de quatorze heures depuis l'Amérique grâce à sa chambre de transmission

de matière. Je pourrais me transporter de Vulcain à Alpha du Centaure, s'émerveilla-t-il, en une fraction du temps nécessaire à un primitif 747 pour parcourir la moitié de cette planète.

Malheureusement pour la masse des voyageurs nocturnes, aucune des cafétérias, buvettes ou kiosques à journaux n'avait encore ouvert. Se frayant un chemin à travers le terminal bondé tout en essayant d'ignorer la foule et l'agitation qui lui mettaient les nerfs à rude épreuve, Seven atteignit la porte indiquée en quelques minutes. Comme il s'agissait strictement d'un vol privé, aucun employé de compagnie aérienne n'était présent. Des rangées de passagers assis, attendant probablement le prochain départ prévu depuis cette porte, bordaient le comptoir d'enregistrement désert qui gardait la porte fermée bloquant l'accès à la passerelle. Regardant à travers les larges vitres, Seven vit que l'avion venant de New York avait déjà atterri. Un BAX-146, supposa-t-il, roulant vers le terminal. L'appareil était peint d'un orange vif contrastant fortement avec l'insigne bleu cobalt ornant sa dérive. Le logo stylisé ressemblait à un papillon déployant ses ailes. Fraîchement sorti de sa chrysalide, supposa-t-il en se souvenant du nom de l'organisation mystérieuse pour laquelle Offenhouse servait de façade. Une chrysalide, bien sûr, était un autre nom du cocon dans lequel une chenille se métamorphose en papillon. Un symbole approprié pour une organisation qui semblait se livrer au génie génétique, décida-t-il, et pas aussi évident qu'une double hélice, par exemple.

Seven observa Roberta, Isis et leurs trois compagnons quitter l'avion par la passerelle. Roberta semblait épuisée par le long voyage, mais allait autrement bien. Même constat pour Isis, qui supportait silencieusement l'indignité de sa cage de transport claustrophobe, actuellement portée à bout de bras par Roberta. Seven était curieux d'entendre ce que l'une ou l'autre des agentes avait pu apprendre pendant le trajet depuis Rome, mais ce n'était manifestement pas le moment de les interroger. Peut-être plus tard, si l'une d'elles ou les deux parvenaient à s'éloigner suffisamment longtemps de leurs distingués accompagnateurs pour le contacter sur leur fréquence privée, elles pourraient se mettre mutuellement au courant de leurs missions respectives. Pour l'instant, son objectif principal était d'en apprendre davantage sur ce que Chrysalis cachait à Roberta, même si cela signifiait rejoindre seul leur destination finale.

La peptone est-elle utilisée dans le même complexe que celui où Roberta et Isis sont conduites ? se demanda-t-il, ou bien le programme présumé de guerre biologique de Chrysalis est-il mené ailleurs en Inde ? La seule façon de le découvrir était de suivre jusqu'au bout le trajet de la cargaison compromettante d'Offenhouse.

Pour le moment, il se contenta d'adresser un discret signe de tête aux deux agentes lorsqu'il croisa brièvement leur regard à travers la salle d'attente bondée. Si rien d'autre, il voulait qu'elles sachent que, comme prévu, il était libre en Inde et poursuivait ses propres pistes d'enquête, lesquelles semblaient converger avec l'opération d'infiltration de Roberta à une vitesse remarquable et encourageante. À ce rythme, lui, Roberta et Isis pourraient bien converger vers la base secrète de

Chrysalis pratiquement en même temps. Puis commencerait malheureusement la partie la plus redoutable de leur mission commune.

Jusqu'où Chrysalis a-t-elle avancé dans ses expériences ? s'inquiéta-t-il une fois de plus. Et que découvrirons-nous lorsque nous aurons enfin percé leurs épaisses couches d'intrigues et de fausses pistes ? Faire face aux créations de Chrysalis, craignait-il, serait infiniment plus difficile que découvrir leurs secrets.

Détournant son attention de Roberta et Isis vers leurs compagnons, Seven reconnut immédiatement Viktor Lozinak malgré le bord abaissé de son fedora. Le scientifique disparu boitait lentement aux côtés de ses compagnons de voyage, s'arrêtant parfois pour reprendre son souffle. Walter Takagi, dont le visage juvénile correspondait aux photos que Roberta avait extraites de l'immense base de données du Beta 5, aidait le vieil homme avec ses bagages, portant une valise dans une main et une mallette noire dans l'autre. Le troisième homme, qui transportait le reste des bagages, était inconnu de Seven, bien qu'il acceptât l'évaluation initiale de Roberta le décrivant comme une sorte d'espion professionnel ou de mercenaire. Il réprima un sourire entendu en apercevant les griffures parallèles marquant la joue gauche de l'homme.

Bien joué, Isis, pensa-t-il, supposant qu'elle avait ses raisons.

Aucun membre du groupe, y compris Roberta, ne semblait transporter la moindre partie de la contrebande scientifique de Ralph Offenhouse, laquelle se trouvait vraisemblablement toujours dans la soute de l'avion.

Très bien, pensa-t-il tandis que Roberta et les autres disparaissaient rapidement dans la foule. Je vais suivre la marchandise pendant que les femmes restent avec nos suspects.

Il attendit que l'équipage quitte l'avion, puis examina la configuration du terminal environnant.

Comment descendre jusqu'à l'appareil ?

La passerelle était tentante, mais probablement pas assez discrète. Il fallait une approche plus détournée ; heureusement, Seven savait exactement où aller.

L'expérience lui avait appris que le personnel de restauration et de service constituait généralement le maillon faible des systèmes de sécurité aéroportuaires. Les passagers arrivant ou partant pouvaient être contrôlés minutieusement, mais cuisiniers, barmen, serveuses et garçons de salle avaient souvent libre accès aux installations, simplement parce qu'ils remplissaient une fonction nécessaire pour maintenir les voyageurs impatients de bonne humeur. En conséquence, Seven contourna la cafétéria la plus proche, commodément fermée, jusqu'à trouver une entrée arrière discrète, puis utilisa son servo pour s'introduire à l'intérieur.

Encore à plusieurs heures de son ouverture, le restaurant était vide et plongé dans l'ombre. Seven se glissa entre les cabines et les tables silencieuses, prenant soin de ne pas attirer l'attention de quiconque aurait pu passer à l'extérieur. Il passa derrière le comptoir de service puis se dirigea vers la zone de stockage arrière où, comme prévu, il trouva un ascenseur à côté d'une pile de bouteilles vides de boissons gazeuses.

Il sourit avec satisfaction.

On descend, pensa-t-il.

Dans un monde idéal, bien sûr, il aurait pu se transporter directement sur le tarmac ; malheureusement, il ne pouvait pas risquer que le puissant faisceau de transmission de matière interfère avec l'électronique fragile des avions voisins et des tours de contrôle aérien. C'est pourquoi il avait dû se matérialiser dans un parking situé à bonne distance de l'aéroport. Encore une petite concession à la technologie primitive de l'époque — et à la nécessité de rester discret lorsqu'on travaille sur une planète précivilisée.

L'ascenseur le conduisit jusqu'à un quai de chargement situé seulement quelques marches au-dessus du terrain d'aviation proprement dit. En quittant l'environnement climatisé de l'aéroport, il fut immédiatement frappé par la chaleur étouffante et le smog de la nuit indienne. Plusieurs heures avant le lever du soleil, la température devait déjà atteindre au moins vingt-sept degrés Celsius, tandis que l'air humide sentait la poussière et les gaz d'échappement du diesel.

Apparemment, la saison de la mousson n'est pas encore arrivée, conclut Seven. Tant mieux. Des pluies torrentielles ne feraient que rendre cette mission encore plus inconfortable qu'elle ne l'est déjà.

Il se glissa derrière une grande benne rouillée tout en observant la scène. À quelques mètres de là, des manutentionnaires de l'aéroport déchargeaient de nombreuses grandes caisses en bois du jet orange et bleu pour les charger à l'arrière d'un pick-up Jeep noir sans immatriculation. De grands hommes au visage sévère, vêtus de costumes sombres, supervisaient l'opération.

Des gros bras engagés, sans aucun doute, ou des goondas comme on les appelait dans cette région.

Seven se demanda brièvement comment Chrysalis comptait faire passer tout ce matériel coûteux — ainsi que l'uranium dissimulé — devant les autorités douanières indiennes.

Le smog obscurcissait la lune et les étoiles, mais de puissants projecteurs illuminaient l'aérodrome. Détournant son regard du pick-up noir et de son chargement, Seven dirigea son servo vers les sphères lumineuses blanches les plus proches. Une à une, en quelques secondes, les lumières s'éteignirent, plongeant la zone autour de l'avion stationné dans une obscurité trouble. Des voix surprises s'élevèrent ou jurèrent avec colère, paraissant davantage irritées qu'alarmées. Au ton las de certains bagagistes grognons, Seven devina que les coupures de courant et les ampoules grillées n'étaient pas totalement inhabituelles dans cet aéroport.

Tant mieux, pensa-t-il avec satisfaction.

Agissant rapidement pour profiter de la panne d'éclairage, il sauta silencieusement du quai de chargement sur le tarmac et courut vers l'arrière de l'avion. Certains des bagagistes les plus vigilants avaient déjà sorti leurs lampes de poche personnelles, mais Seven resta accroupi afin d'éviter leurs faisceaux explorateurs. Avec un peu de chance, les employés de l'aéroport et leurs surveillants attentifs ne réaliseraient même pas qu'un intrus se trouvait parmi eux.

Ses yeux, fonctionnant au sommet des capacités humaines, s'adaptèrent presque instantanément à l'obscurité, le guidant vers le pick-up en attente et à travers le groupe de travailleurs désorientés. Une lumière solitaire brillait depuis l'intérieur du jet, plusieurs mètres au-dessus du terrain, mais Seven prit soin d'éviter son halo limité.

Parvenant à l'arrière du camion, il grimpa agilement dans l'espace déjà exigu de sa benne ouverte. Il se glissa entre deux lourdes caisses, puis s'accroupit en tirant une bâche de protection sur sa tête et ses épaules. Ce n'était certes pas le siège le plus confortable qu'il ait jamais occupé dans un véhicule primitif du XXe siècle, mais ce n'était pas non plus le pire. Une fois, lors de l'une de ses premières missions sur Terre, lui et Isis avaient dû se cacher dans le coffre d'une berline Plymouth blanche afin d'atteindre une rampe de lancement à la base de fusées McKinley. Là, c'était vraiment claustrophobe. Isis s'en était plainte pendant des semaines.

Une portière s'ouvrit bruyamment du côté passager du pick-up et Seven entendit un accent britannique familier.

— Que diable ? s'exclama Williams, manifestement agité. Qu'est-il arrivé à ces fichues lumières ?

Il faisait les cent pas sur le tarmac, à seulement quelques mètres de l'endroit où Seven écoutait attentivement.

— Tout est la faute d'Offenhouse, j'en suis certain ! Comment a-t-il pu compromettre notre sécurité à ce point ?

Les faisceaux des lampes de poche rebondissaient sur la bâche dissimulatrice tandis que les bagagistes reprenaient leur tâche interrompue consistant à transférer la précieuse cargaison de Chrysalis de l'avion vers le camion. Seven attendait avec impatience de découvrir la destination finale de l'uranium.

Puis, sans avertissement, la bâche fut violemment arrachée, l'exposant à l'éclat brutal de plusieurs lampes de poche. Les faisceaux incandescents lui frappèrent le visage, l'obligeant à cligner des yeux et à lever une main pour protéger ses yeux. Quelques secondes plus tard, des mains puissantes le tirèrent hors de la benne du camion et le jetèrent sur le pavé. Des goondas renfrognés dégainèrent leurs armes, braquant directement Seven.

— Ne bougez même pas un muscle, grogna inutilement l'un d'eux.

Williams lui-même — qui se révéla être un Anglais chauve, en forme de poire, aux traits de furet et aux dents jaunies — fouilla Seven brutalement. Il était habillé comme un vestige du Raj britannique, avec casque colonial et tenue de safari couleur kaki. Bien qu'il lui ait pris son portefeuille, le Britannique nerveux d'âge moyen parut surpris de ne découvrir aucune arme évidente sur Seven ; il regarda les hommes armés méfiants et haussa les épaules. Empruntant une lampe de poche à l'un des bagagistes, dont la plupart semblaient à présent extrêmement confus, il braqua le faisceau sur les papiers de Seven. Ses yeux effrayés s'écarquillèrent de stupeur lorsqu'il lut le nom figurant sur le faux passeport, le visa et le permis de conduire de son prisonnier.

— Seven ? lâcha-t-il. Le Gary Seven, celui d'Amérique ?

Il jeta rapidement un coup d'œil à sa montre, l'air profondément perplexe.

— Offenhouse et ses hommes vous surveillaient à l'aéroport Kennedy… comment diable êtes-vous arrivé à Delhi avant notre avion ?

— Comment savez-vous que je n'étais pas dans l'avion depuis le début ? répondit Seven, cherchant à pousser l'imagination de Williams dans la mauvaise direction.

Il ne voyait aucune raison de révéler son accès à une chambre de transmission de matière.

Bouleversés par la confrontation violente qui se déroulait sous leurs yeux, les bagagistes alarmés commencèrent à parler bruyamment entre eux, tout en bombardant Williams et ses hommes de main de questions criées dans au moins trois langues différentes. Le vacarme atteignit Williams, qui semblait déjà dépassé par les événements.

— Que quelqu'un s'occupe de ces coolies jacassants, aboya-t-il à l'un des hommes armés.

Son crâne brillant luisait de transpiration, et il s'épongea le front avec un mouchoir froissé. Une veine battait furieusement à sa tempe.

— Payez-les autant qu'il faudra pour les faire taire. Prenez aussi leurs noms, au cas où nous devrions leur offrir une persuasion supplémentaire plus tard.

Après avoir adressé à Seven un dernier rictus méprisant, l'un des goondas, qui paraissait plus indien que ses collègues, se détourna pour s'occuper des travailleurs bouleversés. Malheureusement, cela laissait encore Seven du mauvais côté de deux armes chargées.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse de lui ? demanda un autre des hommes armés en désignant brusquement Seven d'un signe de tête.

Bien qu'il ait une apparence plutôt germanique, il parlait en hindi, supposant peut-être à tort que leur captif américain ne comprendrait pas ce qu'il disait.

— Je ne sais pas. Laissez-moi réfléchir !

Williams paraissait encore plus nerveux et inquiet qu'il ne l'avait semblé au téléphone quelques heures plus tôt. Il se mordillait la lèvre inférieure et tamponnait compulsivement son visage et son cou ruisselants de sueur.

— Qui êtes-vous ? exigea-t-il de Seven.

Plus petit que son prisonnier d'au moins trente centimètres, il dut pencher la tête en arrière pour regarder Seven en face.

— Qui vous a envoyé ? Pour qui travaillez-vous ?

Vous ne me croiriez pas si je vous le disais, songea Seven en gardant ses pensées pour lui. Non que je sois sur le point de faire quoi que ce soit de ce genre.

Son silence rendit Williams furieux, qui gifla Seven du revers de la main… violemment. Le claquement de la chair en colère contre le visage de Seven résonna dans la nuit comme un coup de feu.

— Parlez-moi ! hurla presque Williams. Pour qui travaillez-vous ? Que savez-vous de nous ?

— Beaucoup de choses, dit Seven d'un ton menaçant.

Sa joue le brûlait là où Williams l'avait frappé, mais il conserva une voix égale et une expression stoïque.

— Cependant, le moment et l'endroit ne semblent guère appropriés pour poursuivre cette discussion.

Cette dernière observation sembla avoir un effet sur Williams, qui jeta autour de lui des regards anxieux sur l'aérodrome plongé dans l'obscurité, comme s'il se souvenait soudain que lui et ses hommes étaient en train de faire entrer en contrebande des matières radioactives dans l'aéroport le plus fréquenté de l'Inde. Son visage tressaillit et son pied tapota nerveusement le pavé tandis qu'il luttait visiblement pour prendre une décision. Seven garda le silence, ne voulant pas pousser trop loin le scientifique stressé. Malgré les armes pointées sur lui et la chaleur torride, il transpirait nettement moins que Williams.

— Le directeur devra s'occuper de cela, annonça finalement Williams après plusieurs secondes d'indécision.

Il semblait essayer de s'en convaincre autant que ses subordonnés.

— D'ailleurs, il y a des drogues à la base. Elles pourraient aider à le faire parler.

Il s'éloigna de Seven et retourna vers l'avant du camion.

— Bon, attachez-le. Il vient avec nous.

Seven réprima une envie de sourire. Jusqu'ici, tout se déroulait plus ou moins comme prévu, depuis qu'il s'était laissé enregistrer dans le bureau d'Offenhouse à Brooklyn.

Prochain arrêt : Chrysalis.

Il avait hâte de rencontrer le mystérieux directeur du projet.

CHAPITRE NEUF

AÉROPORT INTERNATIONAL DE BALAM
DELHI, INDE
17 MAI 1974

ROBERTA AVAIT ENTENDU DES HISTOIRES HORRIBLES au sujet de l'épreuve lente et bureaucratique que représentait la douane indienne, mais, à sa surprise et à son soulagement, elle et le reste de son groupe traversèrent les longues files d'attente et les postes de contrôle bondés de l'aéroport à toute vitesse, attirant les regards indignés de nombreux autres nouveaux arrivants qui encombraient le terminal. Personne ne demanda même à voir son passeport pourtant totalement falsifié. Elle se dit qu'elle devrait peut-être se sentir un peu coupable de passer devant tout le monde de cette façon, mais, après tout, elle était là pour sauver le monde.

La chaleur écrasante de l'Inde la frappa dès qu'elle quitta le terminal climatisé pour rejoindre le trottoir longeant les voies de prise en charge. S'il fait déjà aussi chaud à quatre heures quarante du matin, pensa-t-elle, à quoi ressemblent les après-midi ? Elle pria pour que, où qu'ils se rendent, Chrysalis dispose d'une excellente climatisation. Née et élevée dans la fraîcheur humide du nord-ouest du Pacifique, elle supportait mal les chaleurs extrêmes. Ses doigts moites se crispèrent sur la poignée de la caisse de transport d'Isis, suspendue à son bras, et elle ne put s'empêcher de se demander comment la chatte enfermée supportait cette température étouffante. Qui savait de quelle planète provenait cette féline extraterrestre ?

Comme le terminal bondé, le trottoir était une scène de vacarme et de confusion, avec des dizaines de porteurs et de chauffeurs de taxi particulièrement entreprenants rivalisant pour attirer l'attention des voyageurs épuisés par le décalage horaire.

— S'il vous plaît, monsieur, mademoiselle, patron, par ici ! Très bon marché !

Les chauffeurs, connus localement sous le nom de taxi-wallahs, criaient à chaque client potentiel, s'emparant de leurs bagages et tirant les bras des nouveaux arrivants. Des hommes fatigués par les kilomètres parcourus, vêtus de longues chemises blanches, accompagnés de femmes portant des saris aux couleurs éclatantes, semblaient presque aussi dépassés que les touristes plus occidentalisés par la tâche intimidante consistant à faire avancer leurs bagages et leur propre personne à travers cette foule bruyante et bousculante.

— Non, non, vous ne voulez pas de lui, patron ! cria un taxi-wallah en essayant de voler des clients à la concurrence. Très mauvais conducteur... dangereux ! Par ici ! Venez avec moi !

Le chauffeur insulté répondit sur le même ton, déclenchant une avalanche d'invectives et une brève altercation avant que les agents de sécurité de l'aéroport n'interviennent, mais pas avant qu'un troisième taxi-wallah n'ait réussi à repartir avec les clients, compréhensiblement sous le choc.

Je ne me plaindrai plus jamais de Penn Station, se jura Roberta, stupéfaite par le bruit et l'agitation qui régnaient à l'extérieur de l'aéroport.

Carlos utilisa sa carrure imposante pour ouvrir un passage au reste du groupe, et ses proportions intimidantes, presque simiesques, semblaient également tenir la majorité de la foule à distance. Ainsi, ils ne furent pas assaillis aussi violemment que les autres nouveaux arrivants, qui paraissaient pratiquement assiégés par la horde rapace d'aides improvisés.

— Par ici ! Par ici ! Très bon marché !

Malgré cela, un jeune porteur particulièrement téméraire se précipita et saisit la poignée de la caisse de transport d'Isis. Roberta dut resserrer sa prise pour éviter d'être physiquement séparée de son indésirable partenaire d'espionnage.

— Reculez ! lança-t-elle en tirant brusquement la caisse loin du manutentionnaire trop entreprenant. La boule de poils est avec moi.

L'air était chaud, humide et sentait l'essence. Bien qu'ils n'aient eu à parcourir qu'une centaine de mètres à pied, Roberta était essoufflée et trempée de sueur lorsqu'ils atteignirent la limousine qui les attendait. Le chauffeur, un Indien à l'air sérieux vêtu d'une chemise propre à manches courtes et d'un pantalon brun, lui tint la portière ouverte pendant qu'elle prenait place sur la banquette arrière entre les docteurs Lozinak et Takagi. Elle posa la caisse de transport d'Isis sur ses genoux tandis que Carlos rejoignait le chauffeur à l'avant.

Le garde du corps se retourna par-dessus le dossier de son siège pour regarder Roberta.

— Tenez, dit-il brusquement en lui tendant un rouleau de tissu noir. Mettez ça.

Elle déroula le morceau d'étoffe, qui s'avéra avoir à peu près la taille d'un grand mouchoir.

Un bandeau ?

— Vous plaisantez, j'espère, dit-elle.

— Non, grogna Carlos en fronçant les sourcils.

Les griffures sur son visage lui donnaient une allure franchement inquiétante.

— Mettez-le. Maintenant.

Comme précédemment, elle s'adressa directement au vieux scientifique assis à côté d'elle.

— Écoutez, c'est ridicule. Il est assez évident que nous sommes quelque part en Inde. À l'aéroport de Delhi, si j'ai bien lu les panneaux. Vous n'êtes pas obligés de me dire où nous allons ensuite si vous ne le souhaitez pas, mais il n'y a aucune raison de me garder dans le noir pendant tout le trajet. Même si la Police de l'ADN nous arrêtait au

premier carrefour, qu'est-ce que je suis censée leur dire ? Que le projet se trouve quelque part sur le sous-continent indien ? C'est tout ce que je sais et, aux dernières nouvelles, l'Inde est un pays plutôt vaste.

Lozinak soupira et se frotta les yeux derrière ses lunettes. Même s'il avait somnolé pendant la majeure partie du vol, le voyage de toute la nuit semblait avoir fortement éprouvé le vieil homme. Sa respiration était laborieuse et son visage pâle et tiré.

— Je ne sais pas, souffla-t-il avec hésitation. Peut-être qu'il n'y aurait aucun mal à...

— La directrice n'apprécierait pas, avertit Carlos.

Il lança un regard noir à Roberta.

— Elle en sait déjà trop.

Dixit monsieur Effraction, pensa Roberta avec humeur.

Sans même prendre la peine de répondre directement au garde du corps renfrogné, elle se tourna vers Takagi pour obtenir son soutien.

— Franchement, je ne saurai probablement même pas où nous sommes une fois arrivés. Je n'ai jamais mis les pieds en Inde, et je serais incapable de distinguer le Pendjab du Taj Mahal.

Cela était vrai ; cette mission constituait son premier voyage en Inde, même si Seven lui avait téléporté des cartes et de la documentation la veille au soir, qu'elle avait soigneusement étudiées avant d'incinérer les papiers compromettants dans la corbeille de la salle de bains de son hôtel.

J'aurais aimé avoir davantage de temps pour me préparer, pensa-t-elle.

Malgré sa formation accélérée à Rome, la plupart de ses connaissances sur l'Inde moderne provenaient encore de souvenirs d'enfance de Kipling et de quelques films de Satyajit Ray. Autrement dit, pas grand-chose.

— Elle marque un point, dit Takagi à la grande satisfaction de Roberta.

Le biochimiste japonais avait mieux supporté le vol que son mentor âgé, mais paraissait néanmoins fatigué par le voyage. Sa veste en tweed semblait encore plus froissée que d'habitude et il bâilla en parlant.

— Elle ne quittera pas notre vue avant que nous atteignions la base.

— Exactement, argumenta Roberta, heureuse d'avoir Takagi de son côté. À qui suis-je censée aller raconter quoi que ce soit ? Au chauffeur ?

Carlos refusa d'abandonner le sujet.

— Nous ne devons prendre aucun risque, insista-t-il. Il y a déjà ce problème à New York, quelqu'un qui fouine là où il ne devrait pas.

Euh, ce serait mon patron, pensa Roberta, choisissant de garder cette remarque pour elle.

Elle ne mentionna pas non plus avoir aperçu Seven dans le terminal lorsqu'ils avaient débarqué de l'avion, préférant recourir au sarcasme.

— Allons, bientôt vous allez me demander de mettre des œillères au chat.

Isis protesta bruyamment à cette simple suggestion.

— Peut-être qu'il n'y aurait aucun mal, déclara Lozinak avec lassitude. Nous avons une longue route devant nous et il serait effectivement peu hospitalier de garder le docteur Neary les yeux bandés pendant tout le trajet.

Une longue route ? se demanda Roberta avec appréhension, espérant que le quartier général secret de Chrysalis ne se trouvait pas au sommet de l'Himalaya ou quelque chose dans ce genre.

Je ne suis pas habillée pour faire de l'alpinisme.

— Donnez-moi cela, je vous prie, dit Lozinak en prenant le bandeau des mains de Roberta pour le rendre à Carlos.

Malgré son épuisement, il fit clairement comprendre que la discussion était terminée.

— Vous êtes une collègue estimée, pas une prisonnière.

— Merci ! dit Roberta avec gratitude. Je commençais à me sentir un peu comme Patty Hearst avant son lavage de cerveau.

Elle adressa un sourire triomphant à Carlos, qui tourna le dos avec mauvaise humeur aux deux scientifiques et à leur prétendue nouvelle recrue.

Un point pour la fille américaine, pensa-t-elle avec satisfaction tandis que la limousine quittait le trottoir.

À ce rythme-là, je dirigerai Chrysalis d'ici jeudi.

En théorie, du moins.

* * * * *

Lozinak ne plaisantait pas lorsqu'il avait parlé de la longue route à parcourir.

Après plusieurs heures de trajet, Roberta estima qu'ils devaient être à mi-chemin du Pakistan à présent.

Les vitres teintées de la limousine et son excellente climatisation l'isolaient de l'environnement exotique mais torride à l'extérieur, ce que Roberta considérait comme un avantage très mitigé. D'un côté, elle voulait voir et découvrir davantage l'Inde elle-même ; de l'autre, son corps ne cessait de lui rappeler qu'il était désormais bien après minuit, heure de Rome, et qu'elle voyageait depuis au moins onze heures. Dans ces circonstances, il lui était bien trop facile de s'assoupir pendant de longues portions du trajet, pour se réveiller brusquement chaque fois que leur chauffeur écrasait les freins ou s'acharnait sur le klaxon, ce qui semblait se produire à une fréquence alarmante.

En réalité, Roberta décida rapidement que moins elle verrait la circulation sur ces routes surchargées et mal éclairées, mieux elle dormirait. L'Inde possédait l'un des taux de mortalité routière les plus élevés au monde, du moins selon le briefing fourni par le Beta 5, et Roberta comprenait aisément pourquoi. Bus, taxis, vaches, charrettes à bœufs, bicyclettes, buffles d'eau, motos, camions et rickshaws motorisés se disputaient l'espace sur cette autoroute saturée, la priorité revenant aux véhicules les plus imposants et aux klaxons les plus bruyants. Des convois de camions de dix tonnes dépassaient la limousine en rugissant, transportant leur

cargaison depuis Delhi vers les régions lointaines du sous-continent, tandis que les autobus publics oscillaient sous le poids de leur chargement humain débordant, accroché aux flancs et aux toits des véhicules brinquebalants. Les carcasses tordues et disloquées de nombreux accidents de la route rouillaient le long de la chaussée, apparaissant tous les cinquante kilomètres environ comme autant de témoignages muets de catastrophes automobiles passées, bien plus souvent que Roberta ne l'aurait souhaité.

Elle ne put s'empêcher de se rappeler que les prédécesseurs immédiats de Seven, ses premiers agents terrestres, avaient tous deux péri dans un accident de la circulation imprévu.

Espérons que l'histoire ne se répétera pas, songea-t-elle en se demandant comment Seven réagirait à sa propre disparition prématurée, sans parler de celle du chat.

Probablement en se plaignant encore davantage de la barbarie insensée de la vie au XXe siècle.

Leur chauffeur resta sur les grands axes, contournant aussi bien les grandes villes que les petits villages ruraux. Les bidonvilles et quartiers misérables au sud de Delhi cédèrent la place à des kilomètres et des kilomètres de routes encombrées tandis que la limousine traversait la campagne, serpentant entre collines rocheuses et ravins obscurs. Dans l'obscurité du petit matin, Roberta apercevait parfois des feux lointains, les silhouettes indistinctes de petites fermes et de temples et, beaucoup plus rarement, la lueur de l'électricité. Des trains lancés à vive allure longeaient parfois les pistes poussiéreuses qu'ils empruntaient, et elle eut l'impression que la limousine se dirigeait vaguement vers le sud, sans toutefois voir beaucoup de panneaux indicateurs.

Qu'y a-t-il au sud ? tenta-t-elle de se rappeler, regrettant de ne pas avoir pu emporter une carte sans éveiller les soupçons.

Agra ? Calcutta ?

Probablement un endroit plus isolé, supposa-t-elle.

Le petit-déjeuner se composa d'un thermos de thé chai au lait ainsi que de savoureux beignets de banane que le chauffeur avait emportés pour eux. Le thé était chaud, épicé et vraisemblablement caféiné, mais même cela ne suffit pas à maintenir ses yeux ouverts. Bientôt, elle était ailleurs, très loin de la limousine étroite et cahotante.

Dans ses rêves, elle se retrouvait à nouveau dans le restaurant italien faiblement éclairé, mais cette fois les spaghettis dans son assiette prenaient vie. Les longues pâtes frémissantes se tordaient pour former une complexe double hélice que Roberta reconnaissait grâce à tous les manuels et articles de biologie qu'elle s'était forcée à dévorer récemment. La double hélice, le génome humain fondamental, s'élevait devant elle, tournant lentement autour d'un axe invisible comme une œuvre d'art dressée sur un piédestal rotatif. Elle contemplait avec émerveillement l'élégance pure et la simplicité trompeuse de cette structure enrubannée et torsadée qui semblait rayonner de sa propre lumière transcendante.

Alors voilà à quoi ressemble la recette de base de l'être humain, s'émerveilla-t-elle en se demandant pourquoi quelqu'un voudrait altérer un modèle aussi parfait.

Puis l'hélice commença à changer.

À muter.

Sous ses yeux, le génome se défit, chaque brin lumineux se tordant comme des fils électriques étincelants. Les nouilles ondulantes s'agrippaient les unes aux autres, s'entremêlant dans un enchevêtrement improbable de connexions et de liaisons chromosomiques. Une nouvelle double hélice se forma rapidement, mais contrairement aux élégants échelons de la structure originale, cette hélice mutante était maintenue ensemble par ce qui ressemblait à une toile d'araignée démente faite de pâtes.

Cela ne peut pas être correct, réalisa Roberta avec horreur.

Elle tendit désespérément la main, espérant démêler le chaos et remettre tous les gènes et chromosomes mal associés à leur place, mais le génome sinueux glissa entre ses doigts, échappant à son emprise.

La double hélice mutante, hideuse et déformée, se redressa alors comme un cobra en colère avant de fondre sur sa gorge. Roberta leva les bras pour se protéger, mais le monstre serpentin traversa ses mains comme un fantôme avant de la frapper à la jugulaire, où il se dissout dans son propre sang.

Mon Dieu, réalisa-t-elle avec horreur. C'est à l'intérieur de moi maintenant !

Comme un venin, l'ADN mutant se répandit dans tout son organisme, réécrivant son propre code génétique. Des crampes et spasmes convulsifs secouèrent son corps. Elle pouvait littéralement sentir ses os et ses organes se déplacer et se transformer tandis que l'envahisseur recombinant modifiait son identité même. Des visions de souris lumineuses et d'enfants victimes de la thalidomide privés de membres envahirent son imagination, mais lorsqu'elle baissa les yeux vers ses mains, craignant de n'y voir que des nageoires, elle découvrit au contraire que ses doigts s'allongeaient sous ses yeux, devenant plus longs et surnaturellement plus souples. De nouvelles articulations apparurent, une sur chaque doigt, et elle constata qu'elle pouvait désormais les plier à des endroits impossibles auparavant.

Est-ce censé être une amélioration ? se demanda-t-elle, incapable de savoir si elle devait être émerveillée ou horrifiée.

Puis des doigts supplémentaires jaillirent de ses paumes et elle se mit à hurler. ...

— Docteur Neary ? Ronnie ?

Elle se réveilla en sursaut et découvrit que la limousine s'était arrêtée. Takagi lui secouait doucement l'épaule tandis que, sur ses genoux, Isis poussait des miaulements impatients.

— Désolé de vous réveiller, dit le jeune scientifique, mais nous devons sortir de la voiture.

Roberta cligna des yeux, désorientée. Le chauffeur ouvrit la portière arrière de la limousine, laissant entrer une bouffée d'air incroyablement chaud. Elle secoua la tête, heureuse d'être réveillée, mais ayant du mal à se débarrasser du malaise persistant laissé par son cauchemar.

Mon Dieu, quel rêve ! pensa-t-elle en essayant de se rappeler la dernière fois qu'elle avait vécu quelque chose d'aussi surréaliste. Woodstock, peut-être, mais qui a besoin de LSD quand son propre subconscient peut provoquer un voyage pareil ?

Elle fit un effort déterminé pour revenir à la réalité.

— On est arrivés ?

— Presque, promit Takagi en descendant de la limousine.

En regardant par-dessus les épaules du biochimiste qui sortait du véhicule, Roberta aperçut une sorte de village juste à l'extérieur.

— Nous devons simplement changer de moyen de transport.

Tenant fermement la caisse de transport d'Isis, elle sortit à son tour de la banquette arrière puis regarda autour d'elle pour examiner les environs, plissant les yeux sous l'éclat brutal de la matinée. Le soleil brûlant, qui s'était levé quelque part au cours de leur voyage, écrasait un village désertique isolé composé de huttes en adobe couvertes de chaume et de maisons en grès jaune. Un air chaud et poussiéreux, imprégné d'épices et d'excréments de chameaux, enveloppa Roberta comme une lourde couverture, bien qu'arrosée de gingembre et de curry. Des vaches blanches faméliques et des chèvres bêlantes circulaient librement dans les rues non pavées du village, tandis que des femmes vêtues de saris aux couleurs éclatantes, certaines portant des poteries en terre cuite en équilibre sur leur tête, s'arrêtaient pour observer Roberta et ses compagnons avec une curiosité manifeste.

Des enfants pieds nus se poursuivaient sur les chemins de terre sèche et autour du puits du village, leurs voix aiguës rivalisant avec les murmures et les chuchotements de leurs mères. De vieux hommes dont les barbes blanches contrastaient fortement avec leurs visages bruns et ridés étaient assis sur des nattes devant leurs maisons, observant les nouveaux arrivants avec méfiance. Comme leurs aînés, les femmes et les enfants gardaient leurs distances, contrairement aux porteurs et taxi-wallahs agressifs de l'aéroport.

Ils ne doivent pas recevoir beaucoup de visiteurs ici, supposa Roberta en se sentant légèrement gênée.

Surtout pas des blondes.

Au-delà du village, s'étendant jusqu'à un horizon apparemment sans fin, des dunes ondulantes s'étalaient sous un ciel turquoise éclatant. De rares plaques de végétation désertique luttaient pour survivre au milieu de ce paysage aride.

— Je suppose que c'est le Grand Désert indien, observa Roberta en s'appuyant sur le souvenir photographique de sa carte désormais détruite.

Takagi acquiesça.

— Les habitants l'appellent marust'hali.

Il transpirait déjà abondamment sous la chaleur, mais semblait tout à fait disposé à jouer les guides touristiques.

— La demeure de la mort.

Quel nom réjouissant, pensa Roberta.

Abritant ses yeux de la main (qui, heureusement, possédait toujours le nombre habituel de doigts et d'articulations), elle contempla le vaste désert avec réflexion.

Aussi loin qu'elle pouvait voir, la route sur laquelle ils se trouvaient s'arrêtait au bord d'une étendue sablonneuse. Était-ce la fin du voyage ? Non, se rappela-t-elle, Takagi avait parlé d'un changement de moyen de transport.

Nerveusement, son regard se posa sur les chameaux qui mâchonnaient un bloc de paille desséchée à côté de la plus proche des huttes. Un villageois portant un grand turban orange et affichant une expression intéressée tenait les rênes d'une paire de chameaux tout en observant Carlos et le chauffeur aider le docteur Lozinak à sortir de la limousine, qui avait manifestement atteint sa destination finale.

Par pitié, ne me dites pas que nous allons faire le reste du trajet à dos de chameau, pria-t-elle de tout son cœur.

Selon sa montre, il était maintenant un peu plus de dix heures du matin, ce qui signifiait qu'elle était en déplacement depuis au moins treize heures : sept en avion puis six autres en limousine. Rien d'étonnant à ce qu'elle soit complètement épuisée ; Roberta se considérait comme une personne particulièrement aventureuse, toujours prête à essayer quelque chose de nouveau, mais à cet instant, la perspective de passer encore plusieurs heures ballotée entre les bosses d'un chameau indien avançant au pas suffisait à lui inspirer un véritable désespoir.

— C'est notre moyen de transport ? demanda-t-elle d'un ton lugubre en désignant leurs montures potentielles.

Une mousse brunâtre dégoulinait de la bouche lentement mastiquante de l'un des chameaux.

Beurk.

— Peut-être une autre fois, gloussa Lozinak en s'appuyant lourdement sur sa canne. À mon âge, je préfère une jeep.

Il regarda vers l'horizon, où Roberta aperçut un nuage de sable s'élevant au-dessus de la crête d'une dune.

— Ah, la voilà. Exactement à l'heure.

Elle ressentit un soulagement indéniable lorsque le véhicule à quatre roues surgit du désert, soulevant une tempête de poussière et de sable. La jeep s'arrêta devant la limousine, et son conducteur — un Indien barbu qui aurait pu passer pour un cousin du propriétaire déçu des chameaux — entreprit de transférer les bagages à main de la limousine vers la jeep.

Il proposa également à Roberta des lunettes de soleil et un chapeau de paille pour la protéger du soleil, qu'elle accepta avec gratitude.

C'est officiel, pensa-t-elle en contemplant le désert d'où venait la jeep.

Nous nous dirigeons vraiment vers le milieu de nulle part.

Elle espérait simplement que Seven réussissait à suivre leur trace.

CHAPITRE DIX

AU SUD-OUEST DE DELHI
INDE
17 MAI 1974

IRONIQUEMENT, GARY SEVEN se retrouva à voyager vers la base secrète de Chrysalis à peu près comme il l'aurait fait s'il n'avait pas été découvert par Williams et ses brutes : caché sous une bâche à l'arrière du pick-up. Tout bien considéré, pensa-t-il avec ironie, je crois que je préfère les téléporteurs.

Ligoté, bâillonné et couvert par la bâche qui dissimulait tout, il était sur la route depuis plusieurs heures maintenant, assez longtemps pour que le soleil brûlant de l'après-midi transforme l'arrière du camion en véritable four. Par pure malchance, la mission de Seven coïncidait avec le pic de la saison chaude en Inde, lorsque les températures diurnes pouvaient facilement dépasser les trente-huit degrés Celsius. Même avec sa condition physique exceptionnelle et sa discipline mentale, le trajet était devenu une épreuve torturante. Sa chemise et son pantalon étaient trempés de sueur, et il se sentait plus qu'un peu déshydraté. Sa bouche et sa gorge sèches réclamaient désespérément quelque chose à boire, de préférence avec de la glace. Il ne pouvait qu'espérer ne pas être trop affaibli lorsque le camion atteindrait sa destination finale.

Allongé sur le côté, les mains attachées derrière le dos avec d'épaisses bandes de ruban adhésif, il ne pouvait voir que la base de la caisse en bois juste devant lui. Malgré ce point d'observation insuffisant, cependant, il avait néanmoins réussi à tirer plusieurs conclusions importantes à partir de ce qu'il avait entendu depuis le plancher du pick-up.

Premièrement, et peut-être le plus intrigant, il n'avait pu s'empêcher de remarquer que le camion avait quitté l'aérodrome pour rejoindre une autoroute sans le moindre retard officiel ni inspection. De cela, Seven ne pouvait que déduire que Chrysalis, en tant qu'organisation, possédait une richesse et/ou une influence considérables ; la facilité avec laquelle la contrebande de Williams avait contourné les douanes impliquait une corruption étendue et systémique, ainsi que peut-être des amis haut placés.

C'était une nouvelle extrêmement inquiétante. De telles ressources accroissaient énormément le potentiel de Chrysalis en matière de méfaits scientifiques dangereux. Ils jouent avec le feu, pensa Seven sombrement, se souvenant des conflits et des ravages que des manipulations génétiques incontrôlées

avaient causés dans tant d'autres civilisations à travers la galaxie. Les Minjo essaient encore de reconstruire leur société après cette dernière série de guerres génétiques. ...

Sans parler de tout cet uranium et de ce milieu de culture bactérienne.

Du mieux qu'il pouvait, tout en analysant simultanément ce qu'il avait déjà appris sur Chrysalis, Seven tenta également de s'orienter quant au trajet du camion et à son environnement. Au cours des dernières heures, le véhicule était passé des rues bruyantes et encombrées de Delhi aux autoroutes à peine moins bondées au-delà de l'environnement animé et tapageur de la ville et de ses bidonvilles périphériques. L'air, bien que tout aussi chaud et humide, était devenu heureusement moins pollué, sentant davantage l'eucalyptus et la bouse brûlée que les effluents industriels, ce qui l'amena à conclure qu'ils avaient laissé loin derrière eux l'étalement urbain de Delhi. Au fil des heures, la circulation s'était également raréfiée, à en juger par la diminution progressive des klaxons que Seven pouvait entendre depuis son inconfortable couchette à l'arrière du pick-up.

Doté d'un excellent sens de l'orientation, il estima qu'ils voyageaient vers le sud-ouest. À travers l'État d'Haryana et vers le Rajasthan, calcula-t-il. Ils étaient sur la route depuis au moins six heures ; le camion devait maintenant approcher du vaste désert inhospitalier situé entre l'Inde et le Pakistan. Un endroit assez isolé, assurément. Chrysalis faisait clairement de la confidentialité une priorité absolue. Que cachent-ils ? se demanda-t-il. Et jusqu'où ont-ils progressé ?

Son servo, glissé dans l'une des poches intérieures de sa veste, lui piquait le flanc. Seven aurait aimé pouvoir accéder à l'appareil, ne serait-ce que pour communiquer avec Roberta ou Isis et les informer de sa position et de sa situation actuelles. Il avait à peine pu faire plus que croiser leur regard à l'aéroport de Delhi, et il ne pouvait s'empêcher de se demander comment ce duo légèrement incompatible se débrouillait dans sa propre excursion à travers l'Inde. Avec un peu de chance, elles bénéficient encore du traitement de faveur de Chrysalis, pensa-t-il, espérant que ses agentes pourraient maintenir leurs identités d'emprunt encore quelque temps ; comme il l'apprenait par expérience personnelle, les agents de Chrysalis n'étaient pas au-dessus de l'enlèvement et des menaces de violence lorsqu'on leur barrait la route. D'un autre côté, se rappela-t-il, Isis est parfaitement capable de prendre soin d'elle-même dans les situations dangereuses, et Roberta, malgré les apparences, possède également ses propres talents uniques.

Le camion s'arrêta à une intersection, et Seven crut entendre les bêlements de chèvres ou de chameaux. Ils doivent traverser quelque village reculé du Rajasthan, supposa-t-il. Il était peu probable que le camion s'arrête longtemps ici, puisqu'il était difficile d'imaginer ce qu'un tel endroit pourrait bien faire d'uranium traité et de centrifugeuses à grande vitesse. Il espérait, pour son propre confort physique, qu'il ne serait pas nécessaire de parcourir le reste du trajet étendu en travers du dos oscillant d'un chameau avançant au pas. Après tout, il y a primitif et primitif. ...

Heureusement, le pick-up reprit bientôt sa route. Les sons bucoliques du village sans nom s'évanouirent tandis que le véhicule ajoutait encore des kilomètres à ce

trajet apparemment interminable. La route devint de plus en plus mauvaise, secouant le corps de Seven à chaque cahot, jusqu'à ce que finalement la route elle-même disparaisse plus ou moins. Seven entendit les quatre roues motrices du camion lutter pour conserver leur adhérence dans les dunes sablonneuses de ce qu'il supposait être le grand désert du Thar. Il n'entendait plus les klaxons ni les moteurs des autres véhicules, seulement le grondement régulier de la transmission de la jeep qui l'emportait de plus en plus profondément dans la solitude chaude et aride du désert.

Il déglutit avec difficulté, mais sa gorge desséchée ne produisit aucune salive. Ses bras et ses jambes engourdis lui faisaient mal à force d'immobilité. L'obscurité gagnait son champ de vision limité, mais il employa une série d'exercices mentaux empruntés et modifiés à partir d'anciens enseignements vulcains pour éviter de perdre connaissance. La concentration exigeait un effort considérable, pourtant il parvint à rester focalisé sur sa mission. Il avait hâte de rencontrer la soi-disant directrice de Chrysalis, très probablement la femme indienne « effrayante » que Ralph Offenhouse avait mentionnée à Brooklyn.

Peut-être n'est-il pas trop tard pour raisonner ces gens, pensa-t-il, pour les convaincre d'abandonner leurs expérimentations imprudentes. Depuis son premier retour sur le monde natal de ses ancêtres, Seven avait assez appris sur la nature humaine ordinaire pour comprendre que la raison n'était pas souvent leur principale motivation. Cela valait pourtant la peine d'essayer, avant qu'il ne soit contraint de recourir à des mesures plus radicales pour mettre fin à leurs opérations. La raison était toujours préférable au sabotage.

Le soleil tapait sur lui, même à travers l'abri bienvenu de la bâche. Seven savait que, entraînement avancé ou non, il ne pourrait plus tenir très longtemps sans eau. Combien reste-t-il encore à parcourir ? se demanda-t-il, une question qui devenait plus urgente à chaque heure.

Enfin, juste au moment où il se surprenait à regretter avec nostalgie les températures glaciales de la calotte glaciaire bajorane, le pick-up s'arrêta quelque part au plus profond du désert. Des portières s'ouvrirent bruyamment, et Seven entendit des bottes piétiner le sable juste à côté du camion. Quelques minutes plus tard, la bâche fut retirée, l'exposant à l'éclat total du soleil de midi. Seven serra les paupières face à cette lumière aveuglante tandis que des bras puissants le saisissaient par les épaules et le tiraient brutalement hors de la benne fermée du camion.

De nouveau debout, pour la première fois depuis probablement sept heures, Seven sentit ses pieds toucher le sable du désert. Il essaya de se tenir droit, mais le trajet éprouvant l'avait trop affaibli. Ses jambes semblaient faites de gagh klingon cru, et il dut être soutenu par ses ravisseurs de chaque côté. Quelqu'un lui enfonça à contrecœur le goulot d'une gourde entre les lèvres, et il avala avidement. L'eau était tiède, mais il avait rarement goûté quelque chose d'aussi rafraîchissant. Le liquide le ranima quelque peu, et il ouvrit peu à peu les yeux, laissant ses pupilles s'adapter à la luminosité avant d'essayer d'évaluer son environnement.

Le camion était garé devant ce qui semblait être les ruines d'un ancien fort rajput. Des murs de grès brun rougeâtre, marqués par des siècles d'érosion et de

délabrement, protégeaient des tours de guet partiellement effondrées qui dominaient des kilomètres de dunes environnantes et de rares broussailles désertiques. Les flèches en dôme de temples et de palais pillés dépassaient des remparts croulants de la citadelle silencieuse, qui semblait avoir été abandonnée depuis des centaines d'années.

De tels forts n'étaient pas rares au Rajasthan, Seven le savait, héritage d'une tradition guerrière remontant au VIe siècle, mais il supposait que ces ruines particulières étaient bien moins désertes qu'elles n'en avaient l'air. Sinon, pourquoi transporter tout le matériel coûteux d'Offenhouse jusqu'à ce site apparemment aride ? Ses yeux fouillèrent les murs de grès malmenés, cherchant un indice de l'installation de laboratoire ultramoderne dont il savait qu'elle devait se cacher ici. Pourtant, son regard ne rencontra que l'antique forteresse et les dunes ondulantes s'étendant dans toutes les directions sous un ciel sans nuages d'un bleu saphir.

Une voix familière détourna son attention des ruines énigmatiques.

— J'espère que vous avez fait bon voyage, monsieur Seven, le railla Williams en retirant la gourde.

Ses petits yeux brillants fixaient Seven ; manifestement, il n'avait pas encore pardonné à l'Américain fouineur de lui avoir compliqué la vie.

— Peut-être avez-vous davantage envie de parler maintenant ?

— Vous avez de la chance que je puisse parler tout court, croassa Seven, la voix rauque d'épuisement et de déshydratation. Là d'où je viens, les êtres humains ne songeraient jamais à soumettre une autre créature vivante à un voyage pareil.

Williams fronça les sourcils, visiblement agacé par la défiance et l'attitude supérieure de Seven. Cette veine furieuse battait à sa tempe.

— Vous n'êtes pas en position de faire la morale à qui que ce soit. Je ne sais pas qui vous croyez être, ni pour qui vous travaillez, mais vous êtes désormais largement dépassé par les événements, je vous l'assure.

Nous verrons bien, pensa Seven.

Malgré les privations physiques exigées, il se trouvait exactement là où il voulait être — ou presque.

— Vous m'avez amené ici pour rencontrer votre directrice, rappela-t-il à Williams. Allons-y.

Plus petit que Seven d'au moins trente centimètres, Williams serra les poings et leva les yeux vers l'autre homme avec un mélange de frustration et d'incertitude. Son visage rouge et furieux était plus écarlate que les murs cuits par le soleil du fort oublié. Désireux de reprendre l'avantage, mais apparemment incapable de savoir comment s'y prendre, il gagna un instant en cherchant une répartie suffisamment spirituelle et dévastatrice. Le soleil brûlant, cependant, rendait toute station prolongée en plein air impraticable, et Williams finit par céder à l'inévitable.

— Euh, peut-être devrions-nous nous mettre à l'abri du soleil, marmonna-t-il faiblement en essuyant son crâne luisant avec un mouchoir tout en évitant le regard de Seven. Venez, dit-il à ses hommes de main. Emmenons-le à l'intérieur.

Bien que les murs extérieurs du fort aient été percés ici et là par des boulets de canon disparus depuis longtemps, Williams conduisit le groupe vers la porte principale ouverte de la citadelle. En approchant de l'arche de pierre décrépite, Seven remarqua plusieurs empreintes de mains féminines sculptées dans une plaque de pierre près de la porte. Il savait qu'il s'agissait de mémoriaux dédiés à des générations passées de femmes ayant accompli le sati, l'ancien et barbare rite d'immolation volontaire, à la mort de leurs maris. Les mains sculptées avaient été partiellement effacées par le vent et le temps, mais Seven pouvait très bien imaginer la réaction de Roberta à la simple notion de sati ; il était difficile d'imaginer cette jeune femme indépendante se mettre le feu au nom de la tradition, une constatation qui lui donnait un espoir considérable quant au fait que la race humaine progressait bel et bien vers un degré supérieur de civilisation, quoique lentement.

En franchissant l'entrée principale, il vit que les murs avaient autrefois plus de trois mètres cinquante d'épaisseur, et l'étaient encore par endroits. La porte donnait sur une vaste cour pavée de pierre, jonchée de décombres et de plaques de mauvaises herbes tenaces. Au-delà de la cour, des temples et des tours désertés subsistaient à divers degrés de décrépitude, tandis qu'un édifice d'un étage que Seven supposa avoir été autrefois une fonderie s'était effondré vers l'intérieur, ne devenant plus qu'un amas incliné de débris. N'étant pas guide touristique, Williams ne commenta aucune de ces ruines historiques fascinantes en se dirigeant vers le palais royal situé en face de la porte principale.

Le palais semblait en légèrement meilleur état que la plupart des structures environnantes, bien que Seven aperçût encore de béantes ouvertures dans le dôme supérieur du palais. Ancienne résidence d'un puissant prince ou maharadjah, le palais s'élevait en étages comme un gâteau de mariage orné sculpté dans le marbre et le grès. Des moucharabiehs complexes, qui protégeaient autrefois les femmes du palais des regards extérieurs, occupaient bon nombre des fenêtres des deuxième et troisième étages.

Seven et ses ravisseurs gravirent un escalier raide jusqu'à une paire de lourdes portes de granit sculptées pour ressembler à du bois. Une unique empreinte de main argentée, semblable à celles incrustées dans le mur près de la porte extérieure de la forteresse, ornait la jonction où les deux portes se rejoignaient. Williams posa sa main droite sur le mémorial apparemment ancien, ses doigts épousant les contours de la main sculptée, et Seven entendit le grondement d'une machinerie dissimulée prendre vie.

Intéressant, songea-t-il.

Ces ruines cachaient manifestement bien plus qu'il n'y paraissait.

Williams retira sa main tandis que les portes massives s'ouvraient, apparemment de leur propre chef. Escorté par les trois goondas menaçants, Seven suivit l'Anglais corpulent dans une vaste rotonde plongée dans l'ombre, éclairée seulement par des nappes de lumière solaire tombant du dôme fracturé, très haut au-dessus, sur le sol de pierre nu. Dépouillée depuis longtemps des riches tapis, miroirs sertis de pierres précieuses et autres meubles qui auraient décoré la salle à l'apogée de la gloire du

palais, la rotonde vide conservait encore des traces de son ancienne élégance. Des colonnes cannelées soutenaient le haut plafond, tandis qu'une frise ornementale courait le long de la partie supérieure de la pièce. De petits autels, chacun abritant l'idole d'une divinité hindoue distincte, étaient dissimulés dans des alcôves de la taille d'un placard, disposées à intervalles réguliers tout autour de la salle.

La scène paraissait encore trompeusement antique, nota Seven, malgré l'incongruité frappante de ces portes s'ouvrant automatiquement. Chrysalis avait manifestement déployé de grands efforts pour dissimuler sa présence, même aussi loin des sentiers battus. Les rares voyageurs qui pourraient passer par là, comme des touristes curieux lors d'une excursion à dos de chameau dans le désert menaçant, ne verraient qu'un vieux fort pittoresque de plus, ni aussi bien préservé ni aussi impressionnant que, par exemple, les citadelles plus célèbres de Jodhpur et Bikaner.

Tout ce secret implique que Chrysalis a beaucoup à cacher, s'inquiéta-t-il, se rappelant toute la peptone et l'uranium traité qu'Offenhouse avait expédiés sur ce site.

Quel est donc le programme à long terme de toute cette conspiration ?

Ignorant toutes les autres idoles, Williams se dirigea droit vers une alcôve obscure consacrée à Ganesh, le dieu à tête d'éléphant de la sagesse et de la prospérité. Une couche de poussière artistiquement appliquée recouvrait l'idole de bronze, mais Seven observa que la défense unique de Ganesh, courbée vers le haut à côté de sa trompe, semblait beaucoup moins poussiéreuse que le reste du sanctuaire. Il ne fut donc pas vraiment surpris lorsque Williams saisit la défense d'ivoire et la fit pivoter jusqu'à ce qu'elle pointe désormais vers le bas. Un déclic métallique accompagna le geste, et l'autel entier, idole comprise, s'éleva vers le plafond, révélant une cabine blanche immaculée assez grande pour contenir trois ou quatre adultes de taille normale.

Très ingénieux, pensa Seven, même si l'absence de poussière sur la défense du dieu-éléphant avait quelque peu vendu la mèche.

Tout le dispositif lui rappelait son propre bureau à Manhattan, dont le matériel futuriste disparaissait facilement derrière une façade de décoration intérieure du XXe siècle. Qui savait ce que ces fortifications croulantes dissimulaient encore ?

Williams récupéra son pistolet dans la poche de sa veste tachée de sueur.

— Bien, dit-il sèchement en s'adressant aux goondas rassemblés. Vous autres, finissez de décharger le nouveau matériel, en faisant particulièrement attention aux caisses marquées « fragile ».

Il enfonça le canon de son pistolet Browning dans les côtes de Seven, puis entra dans l'ascenseur jusque-là dissimulé.

— Vous venez avec moi, ordonna-t-il à Seven.

Je l'espère bien, pensa Seven en suivant Williams dans l'ascenseur.

— On descend ? prédit-il avec assurance, voyant qu'il n'y avait aucun autre endroit où les laboratoires mortels de Chrysalis pouvaient se cacher.

Quelques secondes plus tard, toute la cabine commença à s'enfoncer dans le sol, et il attendit patiemment tandis que sa vue sur la rotonde abandonnée disparaissait rapidement, remplacée par la paroi noire et lisse de la cage d'ascenseur.

— Vous vous croyez malin maintenant, ricana Williams, mais attendez un peu que la directrice en ait fini avec vous.

Il se tenait à quelques pas de Seven, le canon de son Browning ne quittant jamais la poitrine de son prisonnier.

— On ne met pas sur pied quelque chose comme Chrysalis, et on ne le garde pas secret, sans apprendre à gérer les petits espions sournois dans votre genre. Elle ne fait pas de prisonniers, je peux vous le dire.

On dirait une commandante romulienne que j'ai connue autrefois, pensa Seven.

Il aurait pu désarmer Williams facilement, bien sûr, mais ce n'était guère l'objectif de l'exercice. Il aurait tout le temps plus tard de recouvrer sa liberté — après avoir atteint le centre nerveux de cette ambitieuse conspiration.

Si je n'arrive pas déjà trop tard.

CHAPITRE ONZE

BASE CHRYSALIS
GRAND DÉSERT DU THAR
RAJASTHAN, INDE
17 MAI 1974

DOUCEMENT, AVEC À PEINE UN MURMURE de choc sourd, l'ascenseur s'arrêta, et Roberta se retrouva plongée dans un environnement très différent des ruines délabrées qu'elle venait de quitter. Nous devons être à des centaines de pieds sous la forteresse, estima-t-elle, en jugeant d'après la vitesse de l'ascenseur et la longueur de leur descente. On peut parler d'intimité ! pensa-t-elle, sans faire le moindre effort pour dissimuler son étonnement à Lozinak, Takagi ou même Carlos. J'ai déjà été dans des abris antiatomiques plus proches de la surface.

Cependant, encore plus impressionnante que ses profondeurs souterraines était la taille de l'installation qui s'offrit aux yeux émerveillés de Roberta lorsque les portes immaculées de l'ascenseur s'ouvrirent en glissant, révélant une vaste cour au centre d'un énorme puits vertical qui s'élevait sur près d'un kilomètre au-dessus de sa tête.

« Waouh ! » s'exclama-t-elle en sortant de l'ascenseur pour tout observer. Sa mâchoire s'abaissa et même Isis poussa un cri de stupéfaction. « Je veux dire… waouh. »

« Bienvenue à Chrysalis, » déclara fièrement le Dr Lozinak, révélant enfin le nom de code dont Seven lui avait déjà parlé.

Comme les pétales d'une gigantesque fleur de lotus, cinq tunnels partaient de la cour carrelée, s'enfonçant profondément dans le socle rocheux sous le désert. Entre les entrées des tunnels, de solides échelles et des passerelles grimpaient le long des parois du puits central, menant apparemment à plusieurs niveaux au-dessus du rez-de-chaussée de cette installation élaborée. Des dizaines d'hommes et de femmes, de toutes couleurs de peau et origines ethniques, circulaient dans l'immense complexe, vaquant rapidement à leurs occupations quotidiennes. Roberta aperçut des techniciens en blouses blanches ainsi que des agents de maintenance portant des uniformes orange assortis. En regardant autour d'elle, elle fut surprise de voir, un niveau au-dessus, un groupe de jeunes enfants guidés le long d'une passerelle par trois éducateurs attentifs vêtus de blouses tachées de peinture. Les petits bavardaient joyeusement et semblaient parfaitement chez eux dans cette vaste installation.

Chrysalis a même sa propre école maternelle souterraine ? s'émerveilla-t-elle. C'est bien plus grand que ce que j'imaginais.

L'un des enfants, un petit garçon indien soigneusement coiffé, âgé de trois ou quatre ans tout au plus, remarqua les adultes près de l'ascenseur ouvert. Peut-être intrigué par le visage inconnu de Roberta, il s'arrêta sur la passerelle pour observer l'étrangère blonde. Lui adressant un sourire, Roberta fut frappée par le sérieux de son expression et l'intelligence évidente qui brillait dans ses yeux sombres ; d'une manière étrange et difficile à définir, ce petit garçon lui rappelait Gary Seven. Avant qu'elle puisse mettre le doigt sur la qualité précise que l'enfant et son patron avaient en commun, l'un des éducateurs vigilants lui tira doucement la main pour l'inciter à rejoindre les autres enfants. Roberta regarda toute la classe, probablement en sortie pédagogique de quelque sorte, disparaître dans l'un des tunnels supérieurs. À plus, petit, pensa-t-elle.

Des lampes solaires artificielles, beaucoup plus douces que l'astre brûlant que Roberta et ses compagnons avaient laissé derrière eux, simulaient la lumière du jour, tandis qu'un système de ventilation silencieux et efficace diffusait une légère brise délicieusement fraîche après la chaleur accablante du désert écrasé de soleil. Les carreaux de marbre sous ses pieds reprenaient le motif du papillon qu'elle avait déjà remarqué sur l'empennage du jet privé venu la chercher à Rome. Beau motif, observa-t-elle ; quelqu'un avait pris la peine de rendre ce repaire secret aussi agréable que fonctionnel.

Elle se sentit étrangement humble face à cet environnement futuriste ; le quartier général de Chrysalis faisait paraître le propre quartier général secret de Gary Seven et elle comme un stand de limonade de haute technologie.

« Hum, le gouvernement indien sait que vous avez votre propre petite ville là-dessous ? » demanda-t-elle à ses compagnons de voyage.

Derrière elle, l'ascenseur repartit vers la surface, la laissant sans moyen évident de s'échapper. Roberta s'efforça de ne pas paraître aussi piégée qu'elle le ressentait, même si l'imposant Carlos continuait à la surveiller avec l'implacabilité d'un gardien de prison. Il me colle comme de la Super Glue, pensa-t-elle avec irritation. Et moi qui n'ai aucun dissolvant.

« Divers individus au sein du gouvernement ont été payés pour ne pas savoir, » expliqua Lozinak. Sa canne tapota les carreaux bleus et blancs recouvrant le sol de la cour. « Malheureusement, même dans ce nouveau monde courageux vers lequel nous avançons, les vieux pots-de-vin restent une force très efficace. »

« Chrysalis a vraiment les poches profondes, hein ? » observa-t-elle, presque gênée d'énoncer quelque chose d'aussi évident. À en juger par cet endroit, Chrysalis disposait d'un budget comparable à celui de la NASA.

« Vous seriez surprise du nombre de milliardaires et magnats prospères prêts à payer afin d'offrir à leur descendance un meilleur départ, génétiquement parlant, que celui qu'ils ont eux-mêmes reçu, » lui dit Takagi. « Tout est une question d'héritage, et de garantie que ses héritiers feront partie de l'élite absolue. » Il sourit malicieusement. « Je peux même penser à quelques familles royales qui ne sont pas

contre l'idée d'améliorer leurs précieuses lignées, à condition que cela se fasse discrètement. »

« Tous les avantages — et l'ADN haut de gamme — que l'argent peut acheter, c'est ça ? » dit Roberta en hochant la tête. « Je comprends que cela puisse tenter les riches ambitieux qui ont de l'argent à dépenser. » Elle adressa un clin d'œil complice à Takagi tandis qu'ils se dirigeaient vers l'entrée voûtée du tunnel situé juste devant eux. « Alors de qui parle-t-on ? Howard Hughes ? L'OPEP ? Les Kennedy ? »

Takagi avait l'air impatient de vendre la mèche, mais, comme d'habitude, son collègue plus prudent intervint avant que Walter ne compromette trop de secrets.

« Cela est, je pense, plus que ce que vous avez besoin de savoir, » déclara Lozinak en haussant ses épaules voûtées d'un air d'excuse. Il lança un regard d'avertissement à Takagi, qui rougit visiblement. Carlos afficha un sourire cruel devant l'embarras du jeune scientifique. « Du moins pour le moment, » ajouta Lozinak.

Quel rabat-joie, pensa Roberta en réprimant une grimace déçue. Je vais vraiment devoir réussir à éloigner Takagi de Lozinak à un moment ou à un autre, de préférence sans recourir à la méthode Mata Hari !

« Venez, » dit le vieux scientifique à Roberta alors qu'ils approchaient des portes vitrées à l'entrée du tunnel. Un téléphone rouge et un écran vidéo vierge étaient fixés au mur à côté de l'entrée, à hauteur des yeux. Lozinak décrocha le combiné et composa un code numérique sur un panneau brillant à boutons-poussoirs. Quelques instants plus tard, le visage d'une femme apparut sur l'écran. Un visiophone, réalisa Roberta. Génial.

« Viktor, bon retour parmi nous, » dit la femme, sa voix sortant du moniteur. C'était une séduisante Indienne d'une trentaine d'années environ, avec de grands yeux bruns et une coupe courte à la Twiggy. Roberta trouva son visage familier sans parvenir à le situer. Était-ce la fameuse directrice évoquée plus tôt par Carlos ? Roberta fit quelques pas vers Lozinak, espérant écouter plus facilement leur conversation, mais le vieil Ukrainien appuya sur un autre bouton, coupant le son afin de converser plus discrètement avec la femme par le combiné. Il baissa la voix et se détourna de Roberta en répondant aux salutations de son interlocutrice.

Mince, pensa Roberta, incapable d'entendre quoi que ce soit. La tentative réussie de Lozinak de protéger sa vie privée la rendit nerveuse, surtout parce qu'elle impliquait que le vieux scientifique ne lui faisait pas encore entièrement confiance. Avait-elle trahi sa couverture d'une manière ou d'une autre ? Elle croisa instinctivement les doigts, priant pour pouvoir encore compter sur le comité d'accueil plutôt que sur un interrogatoire en règle.

Après une brève discussion frustrante et totalement inaudible, Lozinak raccrocha.

« Excellent, » annonça-t-il jovialement, son ton chaleureux contribuant largement à apaiser les craintes paranoïaques de Roberta. « Il semble que nous arrivions juste à temps pour déjeuner avec la directrice. » Il lui sourit. « Vous devez probablement pouvoir manger un cheval après notre long voyage. »

« Je crois que vous voulez dire une maison, » le corrigea doucement Roberta.

Pour être honnête, elle était davantage épuisée qu'affamée, mais elle n'allait certainement pas laisser passer une occasion de rencontrer en personne la légendaire directrice de Chrysalis. De toute façon, il était presque midi, et déjeuner n'était pas une mauvaise idée ; plusieurs heures et quelques centaines de kilomètres s'étaient écoulés depuis qu'elle avait pris son petit-déjeuner à l'arrière de la limousine.

« Le déjeuner me convient parfaitement, » répondit-elle avec entrain. Isis miaula bruyamment afin de rappeler à tout le monde qu'elle aussi avait besoin de nourriture.

« Très bien alors, » déclara Lozinak.

Les portes vitrées s'ouvrirent automatiquement pour laisser entrer le groupe dans le tunnel central. Un tapis roulant mobile longeait le côté gauche du corridor fermé, et Lozinak monta prudemment sur la passerelle mécanisée, qui le transporta le long du tunnel, tandis que Roberta et les autres l'imitèrent aussitôt. En regardant au-delà de Lozinak, elle ne distinguait aucune fin au tunnel, même s'ils dépassèrent rapidement plusieurs intersections et couloirs secondaires. Mais quelle taille fait cet endroit au juste ? se demanda-t-elle, prise d'une envie irrationnelle de semer des miettes de pain derrière elle. Retrouver Seven ici va être comme chercher quelqu'un au Smithsonian un dimanche après-midi bondé.

Elle soulagea son bras en déposant devant elle, sur le tapis roulant, la cage de transport d'Isis. N'ayant rien de mieux à faire pour le moment que jouer les touristes, elle observa les lieux tandis que le trottoir roulant l'entraînait plus profondément dans les entrailles souterraines de Chrysalis.

Pour le quartier général secret d'une bande de savants fous patentés, l'installation était beaucoup moins stérile et utilitaire qu'elle ne l'aurait imaginé. Les murs du tunnel étaient d'un turquoise éclatant, tandis que des œuvres d'art régionales et des tapisseries ornaient régulièrement le corridor, offrant un régal aux yeux fatigués de Roberta. Elle admira tout particulièrement une fresque aux couleurs riches représentant des paons, des éléphants et des chameaux stylisés gambadant dans une jungle ornée de lianes et de fleurs éclatantes. Chrysalis pourrait donner quelques leçons de décoration intérieure à l'organisation souterraine maléfique moyenne, pensa-t-elle avec approbation. Peut-être que toute cette opération n'était pas aussi mauvaise que Seven semblait le croire ? Plus elle voyait Chrysalis et les gens qui la dirigeaient, moins elle était certaine qu'il fallait les arrêter. Mis à part une légère obsession du secret, incarnée par l'omniprésent Carlos, tous semblaient motivés par les meilleures intentions humanistes. Il faut absolument que j'aie une longue conversation avec Seven, décida-t-elle, avant de commencer à essayer activement de saboter ce projet.

Des lampes fluorescentes au plafond, parallèles à la voie du tapis roulant, fournissaient un éclairage abondant, au point qu'il était facile d'oublier qu'ils se trouvaient en réalité à des centaines de pieds sous le désert.

« Où trouvez-vous l'énergie nécessaire pour faire fonctionner tout cet endroit ? » demanda-t-elle à Takagi. « Je croyais qu'il y avait une crise énergétique en cours. »

« Nous avons notre propre centrale nucléaire, » expliqua-t-il, « située un niveau plus bas. »

Il lui montra une carte de toute la base fixée au mur juste avant la prochaine intersection. Roberta remarqua une flèche rouge brillante marquée Vous êtes ici indiquant leur position actuelle, ainsi qu'un autre niveau signalé par le symbole universel de l'énergie atomique. Eh bien, voilà qui explique l'uranium dont Seven m'a parlé, sinon tout l'équipement de guerre bactériologique.

« Fission ou fusion ? » demanda-t-elle avec une pointe d'appréhension dans la voix.

Gary Seven exprimait fréquemment sa piètre opinion de la génération actuelle de réacteurs à fission de l'humanité, qu'il considérait comme dangereusement rudimentaires et peu fiables. Il va vouloir connaître l'existence de ce réacteur, réalisa-t-elle, s'il ne l'a pas déjà découvert.

« Seulement de la fission, j'en ai peur. » Takagi lui adressa un sourire embarrassé. « Après tout, nous ne pouvons pas être des pionniers dans tous les domaines, surtout après avoir consacré tout notre temps et toutes nos ressources à dépasser les limites de la recherche génétique moderne. »

« Quoi ? Vous voulez dire que vous n'êtes pas une renaissance scientifique universelle ? » Elle prit une expression exagérément horrifiée. « Je suis anéantie ! »

« Eh bien, ne nous abandonnez pas tout de suite, » répliqua Takagi sur le même ton. « Attendez d'avoir la visite guidée complète, sans parler de la rencontre avec la directrice. »

Il regarda devant lui pour s'orienter.

« Ah, nous y voilà. »

Le tapis roulant s'achevait devant une paire de grandes portes vitrées ornées de l'image d'une double hélice ascendante. Roberta tressaillit involontairement ; ce symbole gravé réveillait les souvenirs indésirables du cauchemar qu'elle avait fait pendant le voyage vers la base secrète. Dans son esprit, elle voyait encore les chromosomes en spirale fondre sur elle comme un cobra, infectant son propre ADN de leur venin mutant. Pas besoin d'être Sigmund Freud pour interpréter cette image-là, réfléchit-elle tandis que le groupe approchait de la fin du tapis roulant ; manifestement, son inconscient avait toujours du mal avec tout le programme de Meilleur des mondes de Chrysalis, malgré les arguments convaincants de ses hôtes.

« Hum, je n'ai pas parlé dans mon sommeil, au moins ? » demanda-t-elle brusquement, soudain inquiète de s'être trahie pendant sa sieste. « Pendant le voyage, je veux dire. »

« Pas à ma connaissance, » l'assura Takagi, « même si j'étais moi-même complètement épuisé. » Il désigna la cage de transport d'Isis, qui reposait actuellement sur le tapis entre eux. « Vous feriez mieux de reprendre ça et de faire attention où vous mettez les pieds. »

Ah oui, c'est vrai, pensa-t-elle, sans trop culpabiliser d'avoir oublié le malheureux chat pendant quelques minutes. Elle saisit la poignée de la caisse en plastique juste à temps pour descendre du tapis roulant automatisé derrière Takagi

et Lozinak. Elle fut heureuse de constater que, canne ou pas, le scientifique plus âgé réussissait la transition vers le sol immobile sans trop de difficulté. Carlos suivit Roberta de si près, avec sa carrure intimidante, qu'elle fut tentée de lui dresser une contravention pour conduite trop rapprochée. Comme je serai contente de semer ce colosse, pensa-t-elle avec impatience. Quand le moment sera venu, bien sûr.

Les doubles portes s'ouvrirent en glissant, coupant la double hélice décorative en deux, et l'odeur épicée et alléchante de la cuisine indienne atteignit Roberta avant même qu'elle ne franchisse le seuil.

Mmm, pensa-t-elle, surprise de ressentir soudainement une telle faim. Peut-être n'était-elle finalement pas trop fatiguée pour manger.

La salle dans laquelle elle entra était également un plaisir pour les yeux. Des murs couleur vanille fraîche entouraient un espace de vie confortable aménagé dans le style indien. Au lieu de canapés ou de chaises, de grands coussins semblables à des matelas reposaient sur le sol, accompagnés d'un assortiment de coussins plus petits, tous richement brodés ou couverts de paillettes scintillantes. Le déjeuner était disposé sur une basse table en laiton martelé qui brillait d'un riche éclat métallique. Le sol sur lequel reposait la table était en marbre incrusté d'éclats polis de turquoise et de jade.

Waouh, pensa Roberta, impressionnée par ce décor élégant et exotique. Pas mal du tout…

La seule touche inquiétante — à savoir la présence de deux gardes du corps imposants — était partiellement dissimulée derrière un ensemble de paravents en osier dressés à l'extrémité de la pièce, derrière l'un des coussins soigneusement rembourrés qui entouraient la table de laiton sur trois côtés. À travers le treillis de canne ajouré, Roberta ne distinguait que deux grandes silhouettes coiffées de turbans, immobiles au garde-à-vous. Elle ne put s'empêcher de se demander si ces nouveaux gardes étaient plus aimables que Carlos. Probablement pas, supposa-t-elle. D'après son expérience, les services de sécurité étaient payés pour être tendus et méfiants. Il suffit de voir ce qui s'est passé à Kent State.

Les gardes étaient vraisemblablement là pour garantir la sécurité de l'unique autre occupante de la pièce : une belle Indienne assise confortablement sur le coussin du fond. Sa peau était étonnamment claire, ce qui rendait ses grands yeux noirs encore plus frappants. Roberta la reconnut immédiatement comme la femme du visiophone, mais fut surprise de constater que la supposée directrice de Chrysalis était également enceinte de plusieurs mois. Une volumineuse blouse blanche de laboratoire ne parvenait pas à dissimuler le renflement caractéristique sous sa taille. D'abord le groupe de maternelle, maintenant ça, observa Roberta, quelque peu déconcertée par cette démonstration de fertilité omniprésente. Personne ne m'avait dit que cet endroit était l'épicentre de l'explosion démographique.

« Bienvenue, » dit la future mère dans un anglais légèrement accentué, tout en désignant les coussins placés aux extrémités opposées de la table de laiton. « Je suis ravie que vous puissiez vous joindre à moi pour le déjeuner. »

Takagi et Lozinak retirèrent leurs chaussures avant de s'asseoir sur les coussins de sol, et Roberta fit de même.

« Merci, » dit-elle sincèrement, un peu dépassée par l'hospitalité ininterrompue de Chrysalis. Une pointe de culpabilité lui serra la conscience lorsqu'elle songea à quel point elle semblait avoir trompé ces gens inlassablement accueillants et généreux.

Ce n'est pas juste, pensa-t-elle avec humeur en s'accroupissant sur le coussin de gauche. Pourquoi faut-il qu'ils soient tous aussi sympathiques ?

« Dr Neary, » commença Lozinak, « j'ai le privilège de vous présenter le Dr Sarina Kaur, la directrice de Chrysalis. »

Une vague de reconnaissance traversa Roberta, qu'elle fit de son mieux pour dissimuler. Bien sûr, réalisa-t-elle. C'est là que je l'ai déjà vue. Sarina Kaur, Ph.D., était l'un des noms figurant sur la liste de Gary Seven des scientifiques disparus de manière remarquable. Roberta se souvenait avoir vu quelques vieilles photos de Kaur, ainsi que parcouru rapidement un bref résumé biographique de la carrière de cette femme. Kaur était une sorte de prodige, se rappela Roberta , qui avait fait irruption sur la scène scientifique avec quelques découvertes remarquables en génétique avant de disparaître complètement de la circulation. Une véritable étoile montante, se rappela-t-elle, décidant rapidement que « Ronnie Neary » aurait également entendu parler de Kaur.

« La Sarina Kaur ? » demanda-t-elle, la voix pleine d'admiration professionnelle. « Je me suis toujours demandé ce que vous étiez devenue. »

« Le Dr Kaur a étudié sous la direction de Khorana lui-même, » développa Lozinak, tandis que Kaur semblait vaguement embarrassée par la présentation dithyrambique de son collègue, « avant de voler de ses propres ailes pour jeter les bases de Chrysalis. Plus que toute autre chose, ce sont la vision et la détermination du Dr Kaur, ainsi que son génie scientifique unique, qui ont rendu ce projet possible. Comme vous autres Américains dites, elle a mis le spectacle sur les cordes. »

Le spectacle sur la route, traduisit Roberta, sans prendre la peine de le corriger. « Autrement dit, » lança-t-elle, « c'est votre esprit qui a lancé mille éprouvettes. » Elle jeta un regard autour d'elle dans la somptueuse pièce. « Je dois admettre que je suis vraiment impressionnée par ce que j'ai vu de cet endroit jusqu'ici. »

« Merci, » répondit Kaur. Ses mains gracieuses désignèrent le festin tentant et aromatique étalé devant eux. « Servez-vous, je vous prie. »

Le déjeuner était présenté sur un grand plateau métallique posé sur la table basse, chaque plat et condiment dans son propre bol de porcelaine : de l'agneau dans une sauce épicée au yaourt, du poulet tandoori brûlant, du riz, des pois chiches et plusieurs morceaux appétissants de pain chaud et moelleux. Roberta attaqua le repas avec entrain, empilant un peu de tout sur son assiette. Elle prépara également un petit bol de yaourt frais pour Isis, qu'elle libéra de sa cage de transport avec la permission de Kaur. Du coin de l'œil, elle vit Carlos se raidir visiblement lorsque la chatte sortit de sa caisse, mais, pour une fois, Isis se comporta parfaitement et ne fit pas de scène.

Tandis que Roberta et ses hôtes savouraient leur repas de midi, le Dr Kaur exposa la philosophie derrière Chrysalis :

« Quelqu'un a un jour demandé à Gandhi — Mohandas, pas Indira — ce qu'il pensait de la civilisation occidentale. Il répondit qu'il pensait que ce serait une bonne idée. » Elle sourit tristement à cette remarque, qui amusa également Roberta. « Comme tant d'autres de notre génération, j'ai nourri le rêve de rendre le monde meilleur. J'ai cependant vite compris qu'un monde meilleur était impossible sans de meilleures personnes pour y vivre. Démocratie, socialisme, psychiatrie, religion… toutes ces voies vers l'utopie se heurtent inévitablement aux limites inhérentes de la nature humaine, du moins telle que nous la connaissons actuellement. Ce n'est qu'en améliorant l'espèce humaine elle-même, par une manipulation génétique contrôlée, que nous pouvons espérer vaincre les maux qui ont perpétuellement affligé les peuples du monde : la pauvreté, la guerre, la maladie, et ainsi de suite. »

Roberta but une gorgée d'eau glacée. « Je ne suis pas sûre que vous accordiez assez de mérite aux êtres humains ordinaires, » commenta-t-elle. « Nous avons tout de même fait énormément de progrès au cours des deux derniers millénaires. » Et nous pourrions avoir un avenir plutôt radieux devant nous, pensa-t-elle en privé, si le capitaine Kirk et M. Spock en sont une indication. « De simples gens ordinaires peuvent accomplir des choses étonnantes, même sans qu'on retouche leur ADN. »

Dit la fille qui travaille pour un bienfaiteur élevé par des extraterrestres venu de l'espace ! pensa-t-elle, se sentant un brin hypocrite. La campagne secrète de Gary Seven pour sauver l'humanité d'elle-même était-elle moins radicale ou moins élitiste et hautaine que celle de Kaur ?

L'ambitieuse scientifique indienne sembla heureuse de voir ses présupposés contestés. « En effet, » admit-elle, « mais quelle part de cela est due à l'impact de quelques êtres véritablement exceptionnels ? Un Einstein, ou un Martin Luther King ? À quelle fréquence pouvons-nous compter sur l'environnement et l'hérédité pour produire de tels individus au hasard ? » Elle leva ses mains ouvertes pour désigner et englober la vaste installation qui les entourait, et Roberta vit que Kaur portait le logo papillon de Chrysalis tatoué sur ses paumes. « Ici, dans cette installation à la pointe de la technologie, nous retirons le hasard de l'équation, en produisant toute une génération d'individus supérieurs, capables de transformer complètement la civilisation telle que nous la connaissons. »

Un frisson parcourut l'échine de Roberta devant l'avenir envisagé par Kaur. Autant Gary Seven intervenait en coulisses dans les événements en cours, autant il n'avait jamais réellement tenté de diriger le monde. Mais imaginez toute une armée de Gary Seven, chacun déterminé à laisser sa marque dans l'Histoire… Le reste d'entre nous pourrait tout aussi bien renoncer à tout espoir de contrôler son propre destin, pensa-t-elle, ce qui ne lui semblait pas être une perspective très encourageante.

Elle savait cependant qu'il valait mieux ne pas exprimer ses doutes trop ouvertement ; après tout, elle était censée être une nouvelle recrue enthousiaste. « Vous marquez un point, » dit-elle à Kaur et aux autres. « Je suppose que je ne serais

pas ici si je ne savais pas, au fond de moi, que Chrysalis, ou quelque chose de semblable, est ce dont le monde a besoin en ce moment. »

« Je suis heureuse que vous le ressentiez ainsi, » dit Kaur en hochant la tête avec approbation. Prenant une gorgée d'eau, elle observa Roberta par-dessus le bord d'un gobelet de cristal transparent. « Il semble que Viktor et Walter aient fait un excellent choix en vous invitant dans notre communauté. » Elle contempla Roberta d'un air spéculatif. « Peut-être pourriez-vous m'en dire davantage sur vos propres talents et spécialités singuliers ? »

« Pas après un voyage de quatorze heures et aucune nuit de sommeil ! » répondit précipitamment Roberta, soucieuse d'éviter d'être démasquée. Elle secoua la tête et bâilla théâtralement, étirant les bras au-dessus de sa tête jusqu'à ce que ses articulations claquent, crépitent et pétillent comme des Rice Krispies fraîchement arrosés de lait. « Peut-on remettre l'examen complet d'affectation professionnelle à plus tard ? » supplia-t-elle. « Je suis tellement décalée par le voyage que je ne saurais pas distinguer un peptide d'un Pepsi. »

Il est temps de changer de sujet… vite ! décida Roberta. « Je ne peux m'empêcher de remarquer que vous attendez un enfant, Dr Kaur. Si cela ne vous dérange pas que je demande, cela fait-il aussi partie du projet ? »

La future mère ne s'offusqua pas de la question de son invitée. Au contraire, elle adressa à Roberta un sourire rusé de Mona Lisa et posa une main protectrice sur son ventre arrondi. « Bien sûr, » répondit-elle. « En tant que responsable de Chrysalis, je pourrais difficilement demander à d'autres femmes d'aider à la création d'une nouvelle génération d'êtres humains améliorés sans me porter volontaire pour le faire moi-même. » Elle trempa un morceau de pain gonflé d'air dans un bol de chutney à la mangue. « C'est en fait ma deuxième grossesse de ce genre. Vous devrez rencontrer mon premier grand triomphe plus tard. »

« J'en serais ravie, » dit Roberta, bien qu'intérieurement consternée par les implications de ce que disait Kaur. Cela signifiait-il que Chrysalis avait déjà engendré des super-enfants génétiquement modifiés ? Seven ne va pas aimer ça, réalisa-t-elle, se demandant ce qu'elle et Seven pourraient bien faire maintenant que le génie recombinant — sans jeu de mots — était sorti de la bouteille.

Elle se souvint soudain du groupe de tout-petits qu'elle avait aperçu plus tôt, et en particulier des yeux sombres et pleins d'âme d'un petit garçon indien. Maintenant qu'elle y pensait, ce garçon avait une ressemblance marquée avec Sarina Kaur.

Des yeux tout aussi sombres, dotés de la même intelligence farouche, évaluèrent Roberta, prenant visiblement note de la jeunesse et de l'apparente bonne santé de l'Américaine. « Peut-être jugerez-vous vous aussi approprié de porter l'un des produits de notre effort collectif ? » suggéra Kaur.

Roberta faillit s'étouffer avec son poori. « Holà, doucement, » toussota-t-elle une fois son souffle retrouvé. « Je veux dire, je pense que ce que vous faites ici est formidable, et j'ai hâte d'en faire partie, mais vous devez me laisser un peu de temps pour m'habituer à cette dernière partie. Le travail en laboratoire est une chose, mais ça… ! » Elle secoua la tête d'un air dubitatif, cherchant du soutien auprès de Takagi et

de Lozinak. « Je ne suis pas sûre d'être déjà prête à me transformer en incubateur humain. »

Kaur ne sembla pas découragée par la réaction horrifiée de Roberta. « Nous verrons, » dit-elle avec une assurance troublante.

Aucun des deux autres scientifiques ne la contredit.

Où diable es-tu, Seven ? pensa Roberta avec anxiété. Les choses commencent à devenir juste un peu trop glauques…

CHAPITRE DOUZE

BASE CHRYSALIS
INDE
17 MAI 1974

DES SOURIS BLANCHES COUINAIENT et des singes jacassaient tandis que Gary Seven attendait son entretien avec les supérieurs non nommés de Williams. Une ménagerie de ce qu'il supposait être de futurs sujets de laboratoire partageait sa captivité dans une zone de stockage exiguë située quelque part dans les niveaux inférieurs du complexe souterrain. Il ne trouvait pas rassurant que les expériences de Chrysalis se soient déjà étendues aux primates. C'est trop proche de l'ADN humain pour être rassurant, pensa-t-il, sachant que seules quelques différences chromosomiques mineures séparaient Homo sapiens de ses plus proches cousins simiens.

À cet instant, il se sentait plus proche que d'habitude des grands singes de la Terre, étant donné qu'il était enfermé dans une cage qui sentait nettement le chimpanzé. De la paille recouvrait le sol en ciment sous ses pieds, tandis que ses deux poignets étaient menottés aux barreaux à l'avant de la cage. Heureusement, il avait cette cage pour lui seul, même si un grand tigre du Bengale faisait les cent pas dans la cellule voisine, grondant parfois contre son nouveau voisin bipède. Malheureusement, le grand félin était loin d'être aussi bavard qu'Isis.

Un imposant garde, que Seven identifia rapidement comme un Sikh grâce à sa barbe non coupée, son bracelet d'acier et son poignard rituel, montait la garde à l'extérieur de la cage, aux côtés de Williams qui s'agitait avec impatience près de l'entrée du local de stockage, jetant fréquemment un coup d'œil à sa montre.

« Où est-elle ? » dit Williams pour la dixième fois au moins. « Je croyais qu'elle arrivait bientôt. »

Même s'ils avaient échappé à la chaleur écrasante de la surface, le scientifique corpulent transpirait encore abondamment.

« Vous ne pouvez pas faire taire ces fichues bêtes ? » lança-t-il sèchement au garde enturbanné. « Tout ce vacarme me donne un mal de tête épouvantable. »

Le garde haussa les épaules avec philosophie. Faire taire des animaux de laboratoire agités ne faisait manifestement pas partie de sa description de poste. Seven partageait l'attitude fataliste du Sikh face à leur environnement modérément cacophonique ; comparé à certains endroits qu'il avait visités par le passé, sur Terre

ou ailleurs, cette prison zoologique était relativement facile à supporter. Il était davantage préoccupé par ce qui se passait au-delà des murs du local.

Sa propre montre lui avait été confisquée, mais Seven estima qu'il était environ treize heures trente, heure indienne, lorsque la porte s'ouvrit pour laisser entrer une grande femme indienne vêtue d'une blouse blanche de laboratoire et portant une sacoche médicale noire en cuir.

Il reconnut immédiatement son visage.

Sarina Kaur, songea-t-il.

Ses yeux se plissèrent tandis qu'il comparait la prodige disparue à ses photographies.

Bien sûr, j'aurais dû deviner que c'était la femme décrite par Offenhouse.

Sa grossesse évidente troubla Seven. Il espérait que Kaur n'avait pas été assez téméraire pour pratiquer le génie génétique sur son propre enfant à naître, mais il craignait le pire.

Cela complique ma mission dix fois plus, réalisa-t-il, et met l'avenir même de cette planète bien davantage en danger.

Avec effort, il détourna son regard inquiet du ventre proéminent de la femme.

Kaur l'examina en retour, paraissant plus curieuse qu'inquiète à propos de son visiteur non invité.

« Toutes mes excuses pour vos conditions d'hébergement certes déshumanisantes, » dit-elle calmement.

Une assurance confinant à l'arrogance imprégnait sa voix, qui parlait un anglais parfait, vraisemblablement pour son bénéfice.

« Je crains que cette base ne dispose pas de véritables installations de détention. Un oubli, avec le recul, mais je n'avais jamais envisagé que nous aurions un jour à le regretter. »

Elle soupira et applaudit doucement.

« Pour être tout à fait honnête, M. Seven, vous êtes allé bien plus loin que je ne l'aurais jamais cru possible pour un étranger. »

« Votre installation est remarquablement isolée, » admit Seven, lui rendant le compliment, « sans parler du fait qu'elle est admirablement bien dissimulée. »

Si Kaur souhaitait maintenir l'apparence d'une conversation polie malgré la réalité de son emprisonnement, il était prêt à s'y prêter pour le moment.

J'en apprendrai probablement davantage ainsi.

Deux gardes du corps à l'air sévère, vêtus d'uniformes bleus identiques, se tenaient attentivement derrière Kaur, encombrant encore davantage le local déjà exigu. Williams flottait nerveusement à l'extérieur du périmètre défini par les gardes de Kaur, observant leur charismatique supérieure avec un mélange évident d'admiration et d'anxiété.

« C'est entièrement la faute d'Offenhouse, » balbutia-t-il, s'efforçant de paraître indigné. « Il a laissé cet espion découvrir toute l'histoire du vol. »

Malgré l'accusation précipitée de Williams, Kaur sembla peu intéressée à désigner un responsable, du moins pour l'instant.

« A-t-il été fouillé ? » demanda-t-elle sans même regarder Williams.

Son ton péremptoire ne laissait aucun doute sur la place qu'occupait le Britannique bedonnant dans la hiérarchie de Chrysalis.

« Oui, bien sûr, » l'assura-t-il.

Récupérant auprès du garde initial un sac transparent à fermeture Ziploc, il remit à Kaur les effets personnels de Seven, tandis qu'elle confiait sa propre mallette noire à l'un des gardes.

« Juste quelques bricoles, » dit Williams avec désinvolture.

Kaur examina soigneusement le contenu du sac : la montre de Seven, son portefeuille, ses clés et son stylo.

« Pas d'arme ? » demanda-t-elle en levant un sourcil interrogateur. « Cela me paraît peu probable. »

« Nous l'avons fouillé minutieusement, » insista Williams en tirant sur le col de sa chemise.

Si rien d'autre, la directrice de Chrysalis lui avait manifestement inspiré une peur révérencieuse.

« Il est désarmé. »

Kaur sembla peu convaincue.

« Je me demande, » murmura-t-elle.

Seven la regarda ouvrir le sac et examiner personnellement ses affaires. Son visage ne laissa paraître aucun signe particulier lorsqu'elle arriva à son servo.

« Joli stylo, » commenta-t-elle en faisant rouler le mince objet argenté entre ses doigts. « Pour prendre des notes sur notre opération ? » demanda-t-elle en lançant à Seven un regard interrogateur à travers les barreaux de sa cage.

« Quelque chose comme ça, » répondit-il sèchement.

Pendant une seconde ou deux, il crut que Kaur allait ranger le servo sans en découvrir la véritable nature. Puis elle l'examina une seconde fois, tournant et manipulant son brillant boîtier argenté jusqu'à ce qu'un bip électronique fasse surgir deux antennes métalliques sur les côtés de l'appareil.

Un sourire victorieux donna à ses traits raffinés une nuance quelque peu malveillante.

« Eh bien, » déclara-t-elle avec une élégance moqueuse, « qu'avons-nous là ? »

Le visage habituellement rougeaud de Williams devint pâle.

« Je ne m'étais pas rendu compte… enfin, comment aurais-je pu ? »

Manifestement, la journée n'était pas bonne pour lui.

Les gardes du corps personnels de Kaur lui lancèrent des regards méprisants pour avoir compromis la sécurité de leur directrice, tandis que le garde d'origine semblait simplement heureux que quelqu'un d'autre soit désormais dans le collimateur.

« L'important, c'est que nous avons tout de même confisqué ce fichu truc, » fanfaronna Williams sans grande conviction.

Kaur n'accorda aucune attention aux excuses du Britannique. À la place, elle pointa l'extrémité du servo vers Seven tout en manipulant les commandes.

« Vous devriez faire attention avec ça, » l'avertit-il sincèrement, son visage impassible dissimulant une véritable inquiétude.

Depuis l'endroit où il était retenu, il lui était impossible de savoir comment Kaur avait réglé le servo ; à ce qu'il savait, l'appareil pouvait maintenant être configuré pour tuer.

Les deux antennes vibrèrent et émirent des bips, prenant Seven pour cible.

Il retint son souffle, attendant.

À la dernière seconde, juste avant de tirer, Kaur détourna sa visée vers le tigre.

Une énergie invisible vibra brièvement, et le félin tranquillisé s'affaissa sur le sol couvert de paille de sa cage, s'installant pour une longue sieste.

Seven observa le torse rayé de l'animal se soulever et s'abaisser à chaque respiration endormie, soulagé que personne — y compris le tigre — n'ait été sérieusement blessé.

« Vous auriez pu le tuer, » reprocha-t-il à Kaur. « Je croyais que les tigres étaient une espèce menacée. »

Elle désactiva le servo, dont les antennes se rétractèrent dans le boîtier argenté.

« Pour le moment, l'espèce la plus menacée ici, c'est vous, M. Seven. »

Elle contempla le servo déguisé avec amusement avant de le glisser dans la poche de sa blouse.

« Ou devrais-je dire Monsieur Double Zéro Sept ? » plaisanta-t-elle.

La petite démonstration de Kaur avait rempli deux fonctions, réalisa Seven : tester les capacités du servo, certes, mais aussi démontrer jusqu'où Kaur était prête à aller pour protéger son projet.

Très efficace, pensa-t-il, prenant mentalement note de ne pas sous-estimer cette femme.

« Je ne suis pas un agent gouvernemental, » lui déclara-t-il d'un ton impassible, « et ceci n'est pas un film. »

Il regarda Kaur droit dans les yeux, déterminé à raisonner sa geôlière si cela était encore possible.

« Ce que vous faites ici pourrait avoir des conséquences très réelles pour le monde entier. »

« Je l'espère bien, » répondit-elle. « Avez-vous vu l'état actuel du monde ? Une bonne dose de rationalité et d'intelligence supérieure lui ferait certainement du bien. »

Elle caressa son ventre gonflé d'une manière qui confirma les pires craintes de Seven.

« Soyez prudente, Dr Kaur, » la mit-il en garde. « La poursuite irréfléchie de la supériorité génétique conduit presque toujours aux conflits et aux tentatives de tyrannie, opposant les adorateurs de la perfection à ceux jugés inférieurs. »

Il observa attentivement son visage, espérant y déceler une faille dans son assurance redoutable.

Dommage que je ne puisse pas lui parler des Borgs, pensa-t-il, les considérant comme un excellent exemple de mise en garde, même s'ils préféraient la cybernétique au génie génétique.

« Ne pensez-vous pas que les peuples du monde sont déjà suffisamment divisés sans ajouter de nouveaux motifs artificiels de discrimination et de conflit ? »

Kaur fronça les sourcils, peut-être à court de réponse immédiate.

« Je serais bien plus intéressée à débattre de ces questions avec vous, » déclara-t-elle froidement, « si je savais qui vous êtes et qui vous représentez. »

Elle s'approcha de sa cage, de sorte que seuls les barreaux les séparaient désormais.

Il aurait pu l'attraper, s'il l'avait voulu, si ses poignets n'avaient pas été menottés aux barreaux.

« Assez bavardé, » déclara-t-elle en l'examinant comme s'il était un rétrovirus génétiquement déficient. « Dites-moi qui vous a envoyé. »

« Je travaille pour mon propre compte, » répondit-il, ce qui était suffisamment vrai, du moins à l'échelle terrestre. Son supérieur le plus proche se trouvait à plusieurs années-lumière de là, et n'avait rien d'humain.

« Ce qui fait de vous quoi ? » exigea-t-elle. « Un mercenaire ? Un opportuniste ? »

« Un citoyen préoccupé, » rétorqua-t-il, « et qui a toutes les raisons de s'opposer aux expériences irresponsables que vous menez ici. »

En réalité, il n'avait pas encore déterminé la nature exacte de ces expériences, mais il voulait donner à Kaur et à ses associés l'impression que ils n'avaient plus rien à lui cacher.

Plus Kaur essaiera de défendre son travail, plus j'en apprendrai.

« Il n'y a absolument rien d'illégal dans nos recherches, » souligna-t-elle, « même si j'admets que nous avons parfois contourné certaines règles en matière de financement et d'acquisition du matériel nécessaire. Aux dernières nouvelles, aucune loi n'interdit la création d'êtres humains supérieurs, ni ici en Inde, ni dans votre Amérique natale. »

Elle l'observa d'un air spéculatif.

« C'est bien de là que vous venez, M. Seven, n'est-ce pas ? Des États-Unis ? »

« J'aime me considérer comme un homme sans pays, » répondit-il.

À plus d'un titre.

« Comme c'est cosmopolite de votre part, » observa-t-elle avec sarcasme.

Seven détecta une pointe d'irritation dans sa voix.

« Je perds patience face à vos esquives, M. Seven, si tant est que ce soit votre véritable nom. »

Sur cette planète, oui, pensa-t-il.

« Vous comprenez bien entendu que je ne peux pas vous laisser partir avant que vous ayez répondu à mes questions. La sécurité du projet en dépend. »

D'une manière ou d'une autre, je doute que j'aille où que ce soit de toute façon, pensa Seven.

Il percevait chez Kaur une part de dureté qui lui rappelait trop de fanatiques et de mégalomanes que Roberta et lui avaient rencontrés au cours des dernières années.

Est-ce la menace permanente d'une annihilation nucléaire qui engendre ces extrémistes ? se demanda-t-il, ou bien ce genre de vision éthique en tunnel fait-il simplement partie intégrante de la nature humaine ?

Pour le bien de l'avenir, il espérait que Kaur et les gens de son espèce n'étaient qu'un symptôme temporaire de la douloureuse transition de l'humanité vers une véritable civilisation.

« Et les énormes quantités de bactéries que vous stockez ? » demanda-t-il. « Est-ce pour le bien de l'humanité, ou seulement pour celui de vos héritiers choisis ? »

Une lueur de surprise troubla le masque de calme de Kaur, signalant à Seven qu'il avait touché juste, même s'il avait sincèrement espéré se tromper.

Exactement comme sur Lanac VI, pensa-t-il avec regret, consterné de voir l'histoire se répéter une fois encore.

« Quelle ignoble toxine biologique avez-vous mise au point, Dr Kaur ? Combien de personnes devront mourir pour dégager la scène au profit de vos messies miniatures ? »

Kaur ne perdit pas de temps à nier.

« L'évolution est un processus cruel, M. Seven. Pourquoi accabler les générations futures de l'échec écrasant de notre propre surpopulation ? »

Bien que brièvement surprise par les connaissances de Seven concernant ses plans, son calme et sa confiance en elle reprirent rapidement le dessus.

« En l'absence d'une action décisive de ma part, la population de l'Inde à elle seule devrait dépasser le milliard d'habitants d'ici l'an 2000. Pouvez-vous imaginer l'immense impossibilité qu'il y aurait à nourrir, vêtir et gouverner autant d'organismes humains, sans même parler du reste du monde ? Ce n'est pas l'héritage que je souhaite léguer à mes enfants. »

« L'extermination n'est pas une solution, » la mit en garde Seven, « c'est seulement une invitation à l'extinction. »

Il aurait voulu pouvoir semer une graine de doute dans l'esprit de Kaur, mais craignait que rien ne puisse y pousser hormis ses propres convictions inébranlables.

« Quand comptez-vous libérer le virus ? »

« La bactérie, » corrigea-t-elle. « Un streptocoque génétiquement modifié, pour être précise, capable de dévorer les tissus mous à un rythme accéléré. »

À en juger par l'acceptation silencieuse de Williams et des gardes, rien de cela ne surprenait le cercle rapproché de Kaur.

« Quant au déploiement, la question est encore en débat. Pour être honnête, la contagion reste un projet en cours de développement ; je ne suis pas encore entièrement satisfaite de son taux de transmissibilité. Nous sommes toutefois presque prêts à commencer à tester le microbe sur certains centres de population sélectionnés, et je négocie actuellement avec des agents infiltrés du programme soviétique de guerre biologique, Biopreparat, afin d'obtenir une quantité de missiles ICBM équipés d'ogives biologiques spécialisées. »

Seven acquiesça gravement.

Bien que l'Union soviétique ait récemment signé la Convention sur les armes biologiques, interdisant le développement et l'utilisation des armes bactériologiques, il n'était pas surpris d'apprendre que les Russes poursuivaient secrètement leurs efforts dans ce domaine.

Voilà quelque chose qu'il faudra examiner, reconnut-il, si je survis à cette mission.

« En fin de compte, bien sûr, » poursuivit Kaur, « il n'est pas nécessaire de déchaîner complètement la version finale de notre charmante bactérie mangeuse de chair tant que les enfants de Chrysalis ne sont pas prêts à hériter de la Terre. »

Elle caressa son ventre gonflé.

« Cela dit, je dois reconnaître, M. Seven, que votre succès à pénétrer notre sécurité me fait penser qu'agir plus tôt pourrait être plus prudent que plus tard. »

« Ne vous pressez surtout pas à cause de moi, » lui répondit-il sèchement. « Si j'étais à votre place, je m'inquiéterais moins de votre sécurité et davantage des implications à long terme de ce que vous faites. »

Bien qu'il fût disposé à poursuivre l'effort, il abandonnait rapidement tout espoir de convaincre Kaur par la logique et les arguments.

Je dois contacter Roberta et Isis, conclut-il, préparant déjà la prochaine phase de sa mission, et découvrir ce qu'elles ont appris.

Prendre contact avec les deux agentes ne serait pas plus facile maintenant que Kaur avait pris son servo, mais Seven était convaincu qu'il pourrait localiser un ou plusieurs de ses agents une fois qu'il serait parvenu à s'échapper de cette cage.

Après tout, il avait déjà réussi à retrouver Roberta au milieu de ce labyrinthe de miroirs à cinq dimensions ; la retrouver dans un laboratoire souterrain à plusieurs niveaux ne devrait présenter que des difficultés minimes.

Tout ce dont il avait besoin désormais, c'était que Kaur et les autres le laissent seul quelques minutes.

Il résista à la tentation de chercher déjà une voie de fuite.

Pas pendant que Kaur me surveille d'aussi près, savait-il.

Avec un peu de chance, elle se lassera bientôt de cet interrogatoire stérile et me laissera un peu plus d'intimité.

Il ne doutait pas un instant de pouvoir déjouer la vigilance d'un ou deux simples gardes.

« Vous semblez posséder une prédisposition génétique à l'entêtement, » remarqua-t-elle avec un degré d'impatience que Seven jugea encourageant. « Un trait agaçant, du moins lorsqu'il est mis au service d'un désir réactionnaire de freiner l'avenir. »

Elle recula de la cage afin de l'observer à plus grande distance.

« Heureusement, nous possédons des moyens efficaces d'éroder cet entêtement. »

Elle tourna la tête vers un garde.

« Le sac, s'il vous plaît, Sanjit. »

Seven n'aimait pas du tout ce qu'il entendait.

Kaur était-elle réellement assez obsessionnelle pour recourir à la torture physique ?

Cela ne correspondait guère à la vision utopique qu'elle professait, mais, après tout, elle ne serait certainement pas la première réformatrice de l'histoire de la Terre prête à bâtir un paradis sur les ossements d'innombrables victimes.

L'humanité non évoluée, avait appris Seven à ses dépens, était capable d'embrasser les contradictions les plus effroyables.

Heureusement, il avait peu à craindre de la torture, si ce n'est l'inconfort physique lui-même.

Des barrières psychologiques soigneusement élaborées, implantées dans son esprit bien avant qu'il ne pose le pied sur cette planète arriérée, l'empêcheraient de révéler les secrets les plus dangereux d'Aegis, quelle que soit la brutalité des traitements qu'il subirait.

Sa seule véritable inquiétude, outre son instinct naturel de survie, était que cette épreuve le laisse trop affaibli pour accomplir sa mission, sans même parler de venir en aide à Roberta ou à Isis.

Elles ont toutes deux une solide expérience du terrain, se rappela-t-il. Dans le pire des cas, elles pourront peut-être neutraliser Chrysalis par leurs propres moyens.

« Peut-être devriez-vous examiner vos méthodes autant que vos objectifs, » dit-il, essayant encore de semer cette graine de doute dans l'esprit de Kaur. « Si l'un est douteux, alors il y a peut-être aussi quelque chose de profondément erroné dans l'autre. »

L'attitude implacable de Kaur demeura totalement inchangée.

« Vous n'avez pas à vous inquiéter de la torture, si c'est ce que vous imaginez, » dit-elle à Seven. « La coercition physique est un vestige barbare du passé. »

Elle plongea la main dans son sac et en sortit un flacon en plastique muni d'un bouchon ainsi qu'une seringue hypodermique.

Un liquide violet foncé, de la couleur d'un sang klingon répandu, ondulait dans le tube transparent.

« Du penthotal de sodium ? » supposa Seven avec incertitude.

La couleur ne correspondait à aucune variété de sérum de vérité qu'il connaissait, et certainement à rien de disponible sur la Terre contemporaine.

« Rien d'aussi grossier, » déclara Kaur avec fierté en remplissant soigneusement la seringue avec le contenu du flacon. « Nous avons quelque chose de bien meilleur : un neurotransmetteur synthétique qui stimule, disons, les zones confessionnelles du cerveau. »

Elle leva la seringue à la lumière afin de vérifier l'absence de bulles d'air, puis expulsa une petite quantité du sérum par l'aiguille.

« Un sous-produit utile de nos recherches sur la chimie cérébrale. »

Rendant le sac à son garde du corps, elle s'approcha une nouvelle fois de Seven en tenant la seringue verticalement.

L'autre garde avança également, répondant à un discret signe de tête de la directrice. Il passa la main à travers les barreaux de la cellule et saisit fermement le bras droit de Seven.

« Je vous prie de ne pas vous débattre, » conseilla Kaur au prisonnier.

Elle attendit patiemment que le garde remonte la manche de Seven, exposant son avant-bras.

« Cela fera moins mal si je peux piquer correctement. »

Seven n'essaya pas de dégager son bras de l'étreinte du garde.

Tant qu'il était menotté à la cage, sans parler du fait qu'il était désarmé et en infériorité numérique, il n'y avait guère de raison de résister.

Je suppose que nous allons voir maintenant, songea-t-il, à quel point le sérum de Kaur est réellement efficace.

De sa main libre, Kaur palpa la grosse veine située au pli du coude de Seven jusqu'à ce que le vaisseau sanguin bleuâtre ressorte nettement sous sa peau.

Il grimaça lorsque l'aiguille perça sa chair ; la brève piqûre fut suivie d'une sensation de brûlure désagréable lorsque le sérum entra dans son organisme.

Satisfaite du bon déroulement de l'opération, Kaur recula et consulta sa montre-bracelet.

« Nous ne devrions pas avoir à attendre longtemps, » expliqua-t-elle à Williams et aux autres. « D'après nos résultats précédents, le produit agit en quelques minutes. »

Je n'en serais pas si sûr, pensa Seven.

CHAPITRE TREIZE

BASE CHRYSALIS
18 MAI 1974

« C'EST ÇA : LE CŒUR DU RÉACTEUR, » dit Takagi d'un ton vantard. Lui et Roberta regardaient à travers un épais écran de Plexiglas un énorme cylindre de béton, d'environ trente mètres de diamètre. D'énormes tuyaux remplis soit de liquide de refroidissement, soit de gaz chauffé, reliaient le réacteur nucléaire lourdement blindé à l'immense turbine à vapeur et au générateur qui fournissaient pratiquement toute l'électricité de Chrysalis, ou du moins c'est ce que le biochimiste japonais lui expliqua avec empressement. « À pleine capacité, le générateur produit un courant supérieur à vingt-cinq mille volts. »

Roberta étouffa un bâillement. Malgré les quinze bonnes heures de sommeil qu'elle avait dormies la nuit précédente, profitant pleinement d'une chambre privée fournie par Chrysalis, elle se sentait encore un peu décalée ce matin-là. Elle s'inquiétait aussi de ne pas avoir eu de nouvelles de Gary Seven depuis qu'elle l'avait aperçu à l'aéroport de Delhi la veille. Elle avait essayé de le contacter par son servo, ce matin-là comme juste avant de se coucher la veille au soir, mais il n'avait répondu à aucun de ses appels. J'espère qu'il va bien, s'inquiéta-t-elle, se souvenant du désert aride et inhospitalier qu'elle avait traversé pour atteindre cet endroit.

Le fait qu'il n'ait répondu à aucun de ses appels n'était pas concluant. Seven était connu pour désactiver la fonction communicateur de son servo lorsqu'il menait une manœuvre particulièrement secrète, de crainte qu'un bip mal synchronisé ne risque de le trahir, mais il avait rarement laissé le stylo-téléphone décroché aussi longtemps. Il avait forcément dû avoir l'occasion de lui parler à un moment ou à un autre au cours des innombrables dernières heures ? Ce n'est pas bon, pensa-t-elle en tripotant le servo dans la poche de son jean.

Ils avaient passé les quarante-cinq dernières minutes à visiter les installations de laboratoire de Chrysalis, qui, à ses yeux inexpérimentés, paraissaient certainement impressionnantes et à la pointe de la technologie. Elle avait poussé des oh ! et des ah ! devant un généreux assortiment de microscopes électroniques, incubateurs, compteurs de radiation, tubes à essai, boîtes de Pétri, dispositifs de titrage, matériel de chromatographie en phase gazeuse, scanners IRM et autres appareils qu'elle n'était même pas capable de commencer à identifier. Pour autant qu'elle puisse en juger, aucun des laboratoires n'avait été consacré à l'élevage de grandes quantités de bactéries tueuses, même si elle n'était pas certaine de pouvoir le reconnaître si c'était

le cas. Ses jambes étaient fatiguées d'avoir arpenté toute la base souterraine, et pourtant elle n'était pas plus près de rétablir le contact avec Gary Seven. Il doit forcément être arrivé ici maintenant, supposa-t-elle, mais que fait-il donc ?

« Ronnie ? Dr Neary ? »

Takagi agita une main devant son visage, et elle se rendit compte qu'elle avait laissé son esprit vagabonder un peu trop visiblement.

Oups !

« Désolée pour ça, » s'excusa-t-elle précipitamment. Son visage prit une expression plus attentive. « Le réacteur. C'est ça. »

Cette salle de contrôle high-tech, surplombant le réacteur, était la dernière étape de la visite. Elle et Takagi se tenaient à l'arrière de la pièce tandis que des techniciens industrieux surveillaient un impressionnant ensemble de panneaux lumineux et de jauges. Des schémas affichés illustraient le fonctionnement interne du réacteur, actuellement dissimulé derrière plusieurs mètres de béton armé. Son visage inconnu lui valut quelques regards curieux de la part des employés présents, mais apparemment la présence de Takagi suffisait à garantir son statut de personne ne présentant aucun risque pour la sécurité. S'ils savaient seulement pourquoi je suis vraiment ici, pensa-t-elle, se sentant une fois de plus coupable de profiter de la confiance de ces gens. Les missions sous couverture sont parfois vraiment pénibles.

« Je suis encore désolé, » insista Takagi, « que ni Viktor ni le Dr Kaur n'aient pu se joindre à nous ce matin, mais tous deux ont beaucoup de responsabilités pour les tenir occupés. »

Par mesure de sécurité, un badge dosimètre de la taille d'un insigne était fixé à l'avant de son T-shirt.

« Je veux bien le croire, » répondit Roberta, se demandant comment elle pourrait semer Takagi assez longtemps pour partir chercher Gary Seven par elle-même.

Elle jeta un regard autour de la salle de contrôle, feignant de s'intéresser aux diverses lumières clignotantes et aux interrupteurs. La chambre blanche et stérile, avec ses longues rangées de consoles et d'ordinateurs, lui rappelait le centre de contrôle de mission de Cap Kennedy.

« Je crains de ne pas m'y connaître beaucoup en énergie nucléaire, » mentit-elle, ayant déjà désamorcé une ou deux bombes atomiques dans sa vie. « Alors, où est le bouton d'autodestruction ? » plaisanta-t-elle. « Dans les films, il y a toujours un bouton qui fait tout exploser. »

Une expression sérieuse passa sur le visage de Takagi, ternissant momentanément l'exubérance naturelle du sympathique jeune scientifique.

« Croyez-le ou non, il existe réellement une procédure d'autodestruction, juste au cas où une bactérie ou un virus recombinant nouvellement développé risquerait de s'échapper dans l'environnement. Si la directrice juge la menace suffisamment grave, elle a la possibilité de déclencher une réaction en chaîne irréversible dans le cœur du réacteur. En théorie, l'explosion atomique qui en résulterait stériliserait complètement la zone, empêchant le microbe de se répandre. »

« Comme dans Le Mystère Andromède, » dit Roberta en hochant la tête pour montrer qu'elle comprenait. Elle avait vu ce film angoissant sur un super-microbe l'année précédente. Dans le film, un ordinateur trop zélé avait failli déclencher une explosion thermonucléaire afin d'empêcher la Souche du titre de s'échapper d'un laboratoire souterrain nettement plus fictif. Bien sûr, si les théories alarmantes de Seven étaient exactes, Kaur et ses collègues étaient déjà en train de concocter une sorte de Souche Chrysalis.

« Vous n'êtes pas réellement en train de cultiver des microbes de ce genre, n'est-ce pas ? »

Bien joué, Roberta, pensa-t-elle. Très subtil.

« Eh bien, certainement pas volontairement, » insista Takagi, d'un ton qui paraissait tout à fait sincère, « même si cela ne fait jamais de mal de jouer la prudence. »

Il tenta d'alléger l'atmosphère en adressant à Roberta un sourire rassurant.

« C'est une mesure d'urgence de tout dernier recours, bien sûr. Cela n'arrivera jamais. Nous sommes extrêmement prudents lorsqu'il s'agit de manipuler des matières dangereuses, en particulier des microbes génétiquement modifiés et ce genre de choses. »

Pourquoi est-ce que je ne trouve pas ça terriblement rassurant ? se demanda Roberta, imaginant sans peine un champignon atomique s'élever au-dessus du Grand désert du Thar. Peut-être parce qu'elle savait avec quelle facilité au moins un saboteur potentiel avait déjà pénétré la sécurité supposément hermétique de Chrysalis ?

À savoir, moi.

* * * * *

Kaur avait menti lorsqu'elle avait promis à Seven que Chrysalis renonçait à la torture.

Résister aux effets du neurotransmetteur s'avérait être une épreuve agonisante comparable aux tendres attentions d'un extracteur mental klingon.

Il n'avait ni mangé ni dormi depuis des heures, peut-être même depuis une journée entière, et sa mâchoire lui faisait mal à force de garder les dents serrées. Le sérum de vérité ultra-sophistiqué de Kaur avait accompli sa sournoise alchimie sur ses cellules cérébrales, provoquant une compulsion presque irrésistible à révéler ses secrets à quiconque l'écoutait, en l'occurrence Williams et le dernier garde restant. Il ne pouvait même pas ouvrir la bouche de peur que des informations vitales, comme la véritable identité de Roberta, ne se mettent à en jaillir de façon incontrôlable.

Seven continuait à attendre que les effets du sérum se dissipent, mais au contraire, la compulsion ne faisait que croître, comme des eaux de crue se ruant contre un barrage soumis à une pression excessive. Ce n'était plus qu'une question de temps avant que le barrage ne cède sous la pression grandissante ; le neurotransmetteur synthétique conçu sur mesure semblait avoir stimulé un réflexe

qui ne disparaîtrait pas avant d'avoir été évacué. Comme un éternuement qui refuse de venir, pensa-t-il, seulement cent fois plus insistant.

Comme depuis le début de son calvaire, Seven s'appuyait sur d'antiques techniques de méditation vulcaines pour résister à l'appel du sérum.

Mon esprit est hors de mon corps, répétait-il silencieusement, recherchant l'antique sagesse du Kolinahr. Mon esprit est sous mon commandement.

Il cherchait à s'observer lui-même avec un détachement absolu, considérant aussi bien l'épuisement de son corps que l'obsession artificiellement induite qui s'était emparée de son cerveau comme n'importe quel autre phénomène extérieur.

Je rejette la peur, se répétait-il encore et encore. Je rejette le désir.

Son corps épuisé tremblait de fatigue et d'effort mental, mais il gardait ses pensées pour lui malgré les sollicitations incessantes des substances étrangères qui chatouillaient ses neurones. Une évasion, dans son état actuel compromis, semblait de plus en plus improbable ; il savait donc qu'il devait tenir suffisamment longtemps pour permettre à Roberta et Isis d'agir comme elles le jugeraient nécessaire. Les menottes métalliques lui meurtrissaient douloureusement les poignets, et ses jambes étaient engourdies à force d'être restées accroupies dans la même position inconfortable pendant de longues heures, mais il se força à ignorer sa souffrance physique, tout comme il contraignait sa volonté à résister au chantage cérébral du sérum de vérité.

Mon esprit est hors de mon corps. Mon esprit est sous mon commandement…

Kaur et ses gardes du corps personnels étaient partis plusieurs heures auparavant, ne laissant que Williams et un unique garde pour poursuivre l'interrogatoire. À présent, cependant, la porte du local de stockage s'ouvrit de nouveau pour laisser entrer l'assurée directrice de Chrysalis qui, contrairement à Seven, paraissait aussi fraîche et énergique que la veille.

« Toujours aucun progrès ? » demanda-t-elle à Williams.

Sa voix accentuée trahissait à la fois de la frustration et de la fascination.

Williams n'éprouvait que de la frustration.

« Pas le moindre mot, » grommela-t-il.

Une barbe naissante envahissait ses bajoues mal rasées, et les restes d'un déjeuner à moitié consommé reposaient sur ses genoux tandis qu'il était perché sur un tabouret métallique qu'un garde lui avait procuré.

« Si je ne le voyais pas respirer, je me demanderais s'il est encore vivant. »

« Fascinant, » admit Kaur, paraissant impressionnée malgré elle. « Un tel niveau de résistance, maintenu pendant une durée aussi longue, est littéralement sans précédent. »

Elle s'agenouilla près de la cage afin d'examiner Seven de plus près.

« Nous n'avons jamais rien vu de semblable dans aucun de nos essais cliniques. »

« Vous êtes sûre de lui avoir administré le bon produit ? » demanda Williams avec irritation.

L'Anglais devait être sérieusement à bout de nerfs, estima Seven, s'il osait remettre Kaur en question aussi ouvertement.

Le prisonnier observait les interactions de ses geôliers derrière une frange de cheveux tombante et des paupières à demi closes. Faire le mort semblait être sa meilleure option pour éviter un interrogatoire encore plus pénible, du moins pour le moment ; il choisit donc de ne pas réagir au retour de Kaur.

« Tout à fait sûre, » répondit-elle à la question de Williams.

Elle ne prêta guère attention à son impertinence, paraissant bien plus intéressée par le mystère du silence persistant de Seven.

« Vous m'entendez, M. Seven ? » demanda-t-elle en lui donnant un coup dans la poitrine à travers les barreaux de la cage.

Il demeura immobile, mais elle le regarda avec suspicion, écartant ses cheveux de ses yeux avec une douceur incongrue et essayant de le regarder dans les yeux, que Seven gardait obstinément fixés sur le sol afin d'éviter son regard.

Malgré tout, il ressentait une envie presque irrésistible de lui révéler tout ce qu'il savait.

Je rejette la peur. Je rejette le désir.

Elle lui saisit le menton et lui releva brusquement la tête, de sorte qu'il ne pouvait plus détourner le regard de son visage insupportablement curieux.

« Oui, je crois que vous pouvez m'entendre, » dit-elle avec perspicacité, « malgré les apparences. »

Elle maintint sa tête relevée et le bombarda de questions posées presque avec plus d'urgence qu'il ne pouvait en supporter.

« Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Comment êtes-vous capable de résister au sérum ? »

Il lui rendit un regard aussi vide que possible, mais un gémissement de douleur s'échappa entre ses dents serrées.

Chaque question laissée sans réponse était comme un nouveau torrent d'eau frappant le barrage fissuré qu'il avait érigé à l'intérieur de son esprit assiégé. Sa langue tressaillait spasmodiquement entre ses mâchoires, brûlant du désir de satisfaire l'envie chimiquement induite de tout avouer à Kaur.

« Qui êtes-vous ? » exigea-t-elle.

Son visage n'était qu'à quelques centimètres du sien, disséquant sa volonté de ses yeux.

« Dites-le-moi. Dites-le-moi maintenant. »

Je m'appelle Gary Seven, pensa-t-il malgré lui, les mots remontant à la surface de sa conscience. Ma désignation est Superviseur 194, et je suis né dans un système solaire occulté situé à cinquante mille années-lumière d'ici. J'ai été formé par Aegis et envoyé sur Terre pour assurer la survie de l'humanité durant son adolescence technologique et sociale. Mes principaux agents sont Roberta Lincoln, une humaine contemporaine de cette époque, et Isis, ma...

« Non ! » aboya-t-il d'une voix rauque, brisant son long silence.

Il se mordit la lèvre jusqu'au sang afin de retenir le déluge de révélations qui menaçait de jaillir de ses lèvres. Tout son corps fut secoué de convulsions tandis qu'il

luttait pour contenir un flot de paroles qui échappait à son contrôle et à sa capacité de censure.

Mon esprit est hors de mon corps, pensa-t-il désespérément, s'efforçant de reprendre le contrôle de ses processus mentaux.

Mon esprit a été formé par des extraterrestres venus de...

Non !

Mon esprit est sous mon contrôle.

Les yeux sombres de Kaur brillèrent de triomphe et d'attente.

« Sa gorge est sèche, » lança-t-elle à Williams. « Donnez-moi quelque chose à boire. Vite. »

Descendant maladroitement de son tabouret, le scientifique britannique se précipita pour mettre sa boisson au service de la cause. Il tendit rapidement une tasse de thé tiède à Kaur, qui porta le bord de la tasse aux lèvres gercées et sanglantes de Seven.

« Tenez, » dit-elle avec sollicitude. « Buvez ceci. »

L'odeur tentante du chai était plus qu'alléchante. Tout son corps se sentait déshydraté, et il avait presque autant envie d'avaler ce thé qu'il éprouvait le besoin de révéler à ses auditeurs tous les détails de sa mission sur Terre.

Sa gorge desséchée constituait toutefois sa dernière défense contre l'influence malveillante du sérum de vérité ; il savait donc qu'il ne pouvait pas risquer la moindre gorgée.

Il tenta d'éloigner sa bouche de la tasse, mais Kaur lui maintint l'arrière de la tête de sa main libre, l'empêchant de bouger. Elle inclina légèrement la tasse et il sentit le thé couler contre ses dents et ses lèvres qu'il gardait obstinément fermées. Le liquide brun et chaud dégoulina le long de son menton et sur le devant de sa chemise blanche trempée de sueur.

Je m'appelle... je m'appelle...

À son immense désespoir, Seven sentit les mots se former dans sa bouche.

Sa langue bougea d'elle-même et il réalisa que, malgré toute sa discipline et son conditionnement rigoureux, il était sur le point de tout révéler à Kaur.

Percevant peut-être sa victoire, Kaur se pencha davantage vers lui.

« Oui, c'est cela, » l'encouragea-t-elle. « Continuez. Je vous écoute. »

Ce ne fut qu'au tout dernier instant, alors que ses lèvres humides s'entrouvraient irrévocablement, que Seven réalisa qu'il lui restait encore un moyen de préserver ses secrets...

« (Je m'appelle Gary Seven,) » avoua-t-il en klingon. « (Ma désignation est Superviseur 194, et je suis né dans un système solaire occulté situé à cinquante mille années-lumière d'ici...) »

La colère et une frustration aiguë déformèrent les traits élégants de Kaur.

Malgré toute son immense érudition, les sons gutturaux qui sortaient de la gorge de Seven n'avaient absolument aucun sens pour elle ; à ses oreilles terriennes, ils ressemblaient davantage aux grognements de chiens sauvages qu'à un langage humain compréhensible.

« Bon sang ! » s'exclama Williams. « Il est complètement devenu fou ! »

« Non, je ne crois pas, » dit lentement Kaur.

Adoptant une attitude plus patiente, elle évalua soigneusement le prisonnier grondant avant d'incliner la tête avec respect.

« Très habile, M. Seven. Je dois reconnaître que je suis incapable de situer cette langue. »

Elle attendit que l'explosion incompréhensible de Seven se termine et que l'homme en cage retombe dans le silence.

« Ne croyez pas cependant que vous avez gagné si facilement. »

Elle sourit à l'idée de la capitulation finale de Seven.

« Un véritable scientifique n'abandonne jamais une expérience après un seul échec. »

Elle jeta un regard à Williams.

« Il y a une seringue hypodermique remplie dans la poche droite de ma blouse, » informa-t-elle son subordonné. « Récupérez-la et injectez le contenu au sujet. »

Elle continua de presser la tasse contre les lèvres de son prisonnier.

« Je veux administrer au redoutable M. Seven une dose de rappel du sérum. »

« Est-ce sans danger ? » demanda nerveusement Williams tout en s'empressant d'exécuter ses instructions.

Il sortit la seringue de la blouse immaculée de Kaur puis retira le capuchon protégeant l'aiguille.

« Je n'en sais rien, » admit-elle. « C'est précisément l'une des choses que je souhaite découvrir. »

Elle garda son regard intense et analytique fixé sur le visage de Seven tandis que Williams injectait une nouvelle dose du sérum dans son coude exposé.

« Rappelez-moi de prélever un échantillon de tissu plus tard, quel que soit l'effet du sérum. Je veux absolument examiner de près l'ADN de ce sujet. »

Seven accueillit la vive piqûre de l'aiguille lorsqu'elle pénétra sa veine ; cela détourna momentanément son attention de la pression psychique constante qui l'obligeait à répondre aux questions de Kaur.

Puis l'aiguille se retira, laissant derrière elle cette sensation de brûlure désormais familière, et l'interrogatoire éprouvant reprit.

« Qui êtes-vous ? » demanda de nouveau la directrice.

En quelques minutes, Seven sentit le neurotransmetteur concentré agiter de nouveau ses cellules cérébrales, ajoutant une acuité et une intensité terribles à ce qui était déjà une compulsion écrasante.

« Qui vous a envoyé ? » demanda Kaur avec force.

Il sentit les muscles de sa mâchoire se relâcher dangereusement. Sa langue se pressa contre son palais, prête à parler dès que ses lèvres s'ouvriraient.

« Et pas de glossolalie cette fois. Je veux de l'anglais. Uniquement de l'anglais. »

« (Je m'appelle...) »

Il tenta de contourner les nouvelles restrictions imposées par Kaur, mais les mots klingons rugueux restèrent coincés dans sa gorge. Il chercha d'autres

vocabulaires encore plus extraterrestres, mais ces mots étranges et inhumains refusèrent de se fixer sur sa langue.

Dans son désespoir, il essaya une nouvelle fois de se raccrocher à l'antique sagesse des sages de Vulcain :

Mon esprit est, mon esprit est, mon esprit est...

Quoi ?

Il ne se souvenait plus du reste du mantra.

Le martèlement dans sa tête était trop fort.

Tout ce qu'il entendait, c'étaient les questions résonnant dans son crâne et les réponses qui ne pouvaient plus être retenues.

« Je m'appelle Gary Seven, » commença-t-il.

* * * * *

« Nous y voilà, » déclara Takagi avec emphase, rappelant quelque peu à Roberta un bonimenteur de foire. « Le cœur spirituel, sinon réellement géographique, de Chrysalis. Préparez-vous à voir ce dont tout le projet parle vraiment. »

La domination mondiale ? supposa Roberta, espérant que ce ne soit pas le cas. Une paire de portes d'acier turquoise se dressait devant elle, dissimulant la prochaine étape de sa visite de Chrysalis. Avant que Takagi puisse toutefois la faire passer au-delà des portes mystérieuses, un miaulement indigné et beaucoup trop familier interrompit son expédition touristique/mission de reconnaissance.

« Oh, super, » marmonna Roberta en se retournant pour voir, exactement comme elle s'y attendait, une fouineuse à quatre pattes de douze livres s'incruster dans son espionnage sous couverture.

« Que diable ? » s'exclama Takagi.

Il fixa, à travers ses lunettes, la chatte noire et poilue assise sur le sol derrière eux.

« Comment votre chat est-il arrivé ici ? »

« Je suppose que je lui manque, » répondit sèchement Roberta, lançant des regards noirs à Isis, qui ne sembla pas le moins du monde troublée par le regard menaçant de la jeune femme.

Qu'est-ce qui ne va pas ? pensa Roberta avec irritation. Je n'espionnais pas assez vite à ton goût ?

Isis l'avait réprimandée sans pitié pour avoir dormi ce matin-là, puis avait protesté bruyamment lorsque Roberta l'avait laissée dans leur chambre.

Je ne lui reproche pas d'être inquiète pour Seven. Moi aussi, je le suis. Mais elle ne m'aide pas en faisant la peste.

« Mais que fait-elle ici ? » demanda Takagi, toujours déconcerté par l'apparition surprise de la chatte. « Comment est-elle sortie de votre chambre ? »

Roberta haussa les épaules.

« Croyez-moi, elle a un talent stupéfiant pour apparaître là où elle n'est pas invitée. »

Sans trop de douceur, elle ramassa Isis, qui grimpa avec autant de rudesse sur son épaule.

Bon, on dirait qu'elle vient faire un tour maintenant, pensa Roberta en grimaçant lorsque la chatte planta ses griffes. Pour changer de sujet, elle inclina la tête vers les portes turquoise qui attendaient.

« Alors, vous allez me montrer ce que vous avez ici ? »

Takagi observa la chatte avec incertitude, puis leva les mains en signe de résignation.

« Bon, je suppose qu'il n'y a aucun mal à emmener la petite Isis avec nous pour cette partie de la visite. Ce n'est pas comme s'il y avait quoi que ce soit de fragile ou de dangereux à l'intérieur. »

« Juste le cœur de Chrysalis, » le taquina Roberta.

« Exactement, » sourit-il, repassant en mode bonimenteur de foire.

S'avançant, il appuya sur un bouton en plastique à côté des doubles portes. Elles s'ouvrirent en glissant devant elle, et Takagi lui fit signe d'entrer. Perchée avec vigilance sur l'épaule gauche de Roberta, Isis regardait devant elle avec intensité.

Le bruit la frappa aussitôt, avant même que ses yeux aient eu le temps de saisir ce qui se trouvait au-delà des portes manifestement insonorisées. Le babillage d'une douzaine de petites voix aiguës produisait un bélier cacophonique de sons qui changeait radicalement de l'atmosphère calme et concentrée de la salle de contrôle du réacteur. Roberta ne fut toutefois désorientée qu'un bref instant, reconnaissant aussitôt la clameur insouciante et discordante de jeunes enfants en train de jouer.

Le cœur de Chrysalis se révéla être une vaste salle de classe/salle de jeux peuplée par la même bande de tout-petits qu'elle avait aperçue plus tôt. Dans un style typiquement indien, il n'y avait ni chaises ni bureaux, mais plutôt un généreux assortiment de nattes et de coussins sur lesquels les enfants pouvaient travailler et jouer. Au moins une douzaine d'enfants étaient présents, surveillés par trois éducateurs adultes qui circulaient parmi eux, offrant conseils et encouragements. La classe était admirablement intégrée, nota Roberta, comprenant des enfants de diverses races et origines ethniques. Chaque enfant semblait travailler indépendamment sur son propre projet, sous la douce supervision des instructeurs souriants et à la voix posée. Roberta entendit plusieurs langues différentes, de l'hindi à l'espéranto. Son pendentif traducteur pouvait naturellement déchiffrer n'importe lequel ou l'ensemble de ces divers dialectes, mais le vacarme des voix concurrentes réduisait à peu près l'essentiel des bavardage à un bruit blanc.

Au début, la scène ressemblait à une école maternelle ou à un jardin d'enfants typique, bien que plus international que la plupart. Mais tandis que son regard se concentrait sur les enfants individuellement et leurs activités, les yeux de Roberta s'élargirent et sa mâchoire s'ouvrit de stupeur.

Tout près, à seulement quelques pas de l'entrée où Roberta se tenait désormais, une toute petite Japonaise, qui ne pouvait pas avoir plus de trois ans, peignait une reconstitution impeccable de la Joconde avec ses aquarelles. Qui plus est, elle semblait le faire de mémoire. À côté d'elle, un mince garçon blond était occupé à

griffonner des équations quadratiques sur un tableau noir monté, tandis qu'un tuteur à l'air franchement intimidé peinait à suivre. Deux autres enfants étaient accroupis sur un tapis persan taché de peinture, construisant méticuleusement un Taj Mahal miniature en Lego sans le moindre mode d'emploi visible. Non loin de là, une adorable petite fille rousse aux taches de rousseur chantait un air de La Bohème, impeccablement, tout en sautant à la corde.

Je n'y crois pas, pensa Roberta. C'était une chose de théoriser sur la fabrication d'enfants plus intelligents grâce à une biochimie créative, mais se retrouver face à toute une pièce remplie de super-bambins relevait d'un tout autre voyage mental. Quand j'avais cet âge, pensa-t-elle, horrifiée et embarrassée, je me sentais déjà comme un petit génie si je parvenais à réciter tout l'alphabet sans me tromper !

Se souvenant du beau petit garçon indien avec lequel elle avait croisé le regard la veille, Roberta parcourut la salle de jeux des yeux. Elle l'aperçut rapidement assis en position du lotus sur le sol, le nez plongé dans un gros livre relié beaucoup trop épais pour être Curious George ou Green Eggs and Ham. Elle plissa les yeux pour distinguer le titre du livre, et déglutit bruyamment lorsqu'elle vit qu'il s'agissait de la Divine Comédie de Dante — en italien original, rien de moins !

« Oh mon Dieu, » lâcha-t-elle, ne croyant toujours pas tout à fait ce qu'elle voyait.

Ses yeux cherchèrent ceux de Takagi pour confirmation.

« S'il vous plaît, s'il vous plaît, dites-moi que c'est la classe avancée. »

Takagi gloussa, savourant sa réaction médusée.

« Ce sont toutes des classes avancées, » l'informa-t-il.

« Toutes ? »

Un tremblement se glissa dans sa voix alors que toutes les implications de la réponse de Takagi s'imposaient à elle.

« Il y en a d'autres ? »

« Quelques centaines, » déclara-t-il avec entrain. « Chrysalis regorge d'installations éducatives comme celle-ci. Cela a naturellement exigé un peu plus de construction, mais les groupes plus petits permettent une attention et un enseignement plus individualisés. En plus, » ajouta-t-il en adressant à Roberta un clin d'œil amical, « il est plus facile de suivre nos progrès si nous pouvons surveiller séparément chaque nouveau lot d'enfants. »

Vive le contrôle qualité, pensa Roberta avec sarcasme.

Malgré son attitude affable, Takagi semblait soudain un peu plus froid et clinique qu'elle ne le souhaitait. C'étaient des enfants dont il parlait, pas des projets de laboratoire. Des enfants heureux, en bonne santé.

Peut-être même des enfants en excellente santé, d'ailleurs. En observant toute la salle de classe, elle remarqua que chacun des enfants paraissait parfaitement en forme, sans handicap apparent ni malformation de naissance. Personne ne portait de lunettes ni n'avait besoin d'appareil dentaire. Aucun des enfants n'était trop maigre, ou maladif, ou en surpoids, ou aux prises avec un petit rhume.

Je parie qu'ils n'ont même pas de caries, pensa-t-elle, à la fois horrifiée et envieuse.

Elle ne parvenait pas tout à fait à se plaindre que les tout-petits soient trop parfaits — comment quelqu'un pourrait-il s'opposer à garantir la bonne santé d'un enfant ? — mais il y avait quelque chose de troublant et d'étrangement dérangeant dans la condition physique uniformément irréprochable de la classe.

Remarquant l'arrivée de Takagi et Roberta, l'une des instructrices adultes, une femme d'une trentaine d'années aux traits sévères et aux cheveux blonds glacés attachés proprement en chignon, se détacha du petit génie qu'elle aidait et s'approcha de l'entrée.

« Bonjour, Walter, » dit-elle chaleureusement.

Des yeux bleus attentifs regardèrent Roberta avec curiosité.

« Qui est votre amie ? »

« Une nouvelle addition au projet, » répondit-il, présentant « Dr Veronica Neary » à l'autre femme, une éducatrice et psychologue pour enfants hautement qualifiée nommée Maggie Erickson, qui, selon Takagi, avait autrefois rédigé une thèse de doctorat très remarquée sur les soins et l'éducation des enfants exceptionnellement doués.

« J'étais impatient de montrer à Ronnie à quel point nos enfants sont impressionnants. »

« Je ne peux pas vous en vouloir, » dit Erickson, son absence d'accent — du point de vue de Roberta — la signalant comme une autre Américaine. « Au risque de nous vanter nous-mêmes, nous accomplissons des merveilles ici. Non seulement ces enfants sont intellectuellement avancés, mais leur développement physique est largement supérieur à celui de n'importe quel enfant ordinaire. Ils ont par exemple cinquante pour cent de capacité pulmonaire en plus, ainsi qu'un système cardiaque nettement amélioré. »

Elle sourit sincèrement, manifestement ravie de l'occasion de exhiber ses précieux prodiges.

« Venez, laissez-moi vous présenter l'un de nos élèves vedettes. »

Avec la fière instructrice en tête, les trois adultes traversèrent la salle de jeux animée, prenant soin de ne marcher sur aucune des œuvres en cours, effrayantes par leur ambition, des enfants. Roberta était encore un peu troublée chaque fois qu'elle baissait les yeux pour voir, par exemple, un enfant de trois ans assembler un puzzle de cinq cents pièces en moins de dix secondes, et les yeux fermés en plus. Quelques secondes plus tard, elle surprit un autre tout-petit en train de l'examiner attentivement, puis réalisa que le minuscule bambin, à peine plus qu'un bébé, avait déjà sculpté une ressemblance parfaite de Roberta en pâte à modeler Play-Doh. Cela me ressemble plus que moi-même ! réalisa-t-elle avec stupéfaction, tandis que le Michel-Ange miniature apportait les touches finales au portrait de Roberta. Le sculpteur bien trop jeune observa sa création d'un œil critique, seulement pour y repérer quelque défaut subtil invisible à Roberta, qui sentit un frisson très net lui descendre le long des vertèbres lorsque l'enfant écrasa joyeusement son chef-d'œuvre miniature et

recommença depuis le début. Voilà pour l'immortalité, plaisanta Roberta intérieurement dans une tentative vouée à l'échec de surmonter son malaise grandissant.

La petite sculptrice n'était pas la seule enfant à lever les yeux vers Roberta lorsqu'elle passa, mais aucune ne sembla alarmée par l'étrangère au milieu d'eux. Beaucoup sourirent avec appréciation en voyant le chat noir et lisse perché sur l'épaule de Roberta. La timidité ou la réserve avaient-elles été éliminées de leur constitution génétique, se demanda-t-elle, ou les enfants de Chrysalis avaient-ils simplement été élevés dans un environnement exceptionnellement sûr et non menaçant ? Cette dernière explication était nettement moins effrayante.

Elle ne fut pas trop surprise lorsque l'élève préféré du Dr Erickson se révéla être l'ami de Roberta, le garçon indien curieux de la veille. Même dans une pièce remplie de génies en herbe, ce garçon se distinguait par un charisme unique qui lui appartenait en propre. Il va vraiment devenir quelqu'un quand il sera grand, songea Roberta, sans savoir si c'était une bonne chose ou non. Quel genre d'impact pourrait-il avoir sur le monde ?

Erickson présenta Roberta au garçon.

« Nous l'appelons "Noon" pour faire court, » ajouta-t-elle, avant de s'adresser de nouveau à l'enfant. « Noon, le Dr Neary est très intéressée d'en apprendre davantage sur toi et les autres enfants. »

« Appelez-moi Ronnie, » insista Roberta.

Elle s'agenouilla sur le tapis afin de pouvoir parler avec Noon à son niveau. Avec son âge et son apparence faussement enfantins, elle dut résister à la tentation de lui parler en langage bébé.

« Salut. Je suppose que tu parles assez bien anglais. »

« Je parle anglais, arabe, hindi, pendjabi, mandarin, français, allemand, espagnol et japonais, » déclara-t-il d'un ton factuel.

L'assurance et la dignité naturelle du garçon auraient été comiques chez un enfant de son âge, comme un tout-petit essayant les vêtements trop grands de ses parents, sauf que, d'une manière ou d'une autre, ce gamin précis parvenait à les assumer. Il ne jouait pas simplement à faire l'adulte, pressentit Roberta ; il était réellement aussi sûr de lui et sans peur.

Je me demande, pensa-t-elle : est-ce que Gary Seven était comme ça enfant ?

« Comment est ton livre ? » demanda-t-elle, encore quelque peu déconcertée par le choix de lecture du petit.

« Intrigant, » répondit-il avec une certaine gravité sobre. « L'Enfer est naturellement la partie la plus divertissante, bien que je préfère Le Paradis perdu. »

Ses yeux sombres et sérieux soutinrent hardiment le regard de Roberta, nullement intimidés par la différence d'âge entre eux.

« Avez-vous lu Milton ? »

« Euh, juste la version des Cliffs Notes, » avoua-t-elle.

Une fois encore, elle remarqua la ressemblance familiale indéniable de Noon avec Sarina Kaur.

Je suppose qu'un peu d'hérédité à l'ancienne a survécu à tous ces bricolages génétiques high-tech, supposa-t-elle. C'est plutôt rassurant, d'une certaine manière.

Elle se sentit mieux en sachant que Noon n'était pas entièrement le produit d'un ADN artificiellement fabriqué.

Isis profita de la posture agenouillée de Roberta pour bondir légèrement sur le tapis entre Roberta et Noon. Elle s'étira luxueusement, enfonçant ses griffes dans le tapis tandis qu'elle allongeait sa colonne vertébrale et sa queue aussi loin qu'elles pouvaient aller. Son pelage noir brillant ressortait nettement au milieu des couleurs vives et joyeuses de la salle de classe.

« Elle est à vous ? » demanda Noon, manifestant un intérêt enfantin encourageant pour la chatte.

Isis flirta avec lui sans aucune honte, ronronnant et frottant sa tête contre sa jambe. Il répondit en caressant doucement la tête de la chatte avec sa petite main potelée.

« Comment s'appelle-t-elle ? »

« Elle est plus ou moins à moi, je suppose, » répondit Roberta, légèrement surprise par la sociabilité soudaine de la chatte ; sa partenaire féline au tempérament changeant était d'ordinaire plus distante que cela. « Et elle s'appelle Isis. »

« Comme la déesse égyptienne ? » demanda l'enfant de quatre ans à l'érudition effrayante.

Observant son interaction joueuse avec la chatte, les autres enfants se précipitèrent pour se joindre à l'amusement, transformant rapidement Isis en zoo caressant à un seul chat. Étonnamment, la chatte sembla se prélasser sous l'attention, levant même la tête afin que de petits doigts enthousiastes puissent plus facilement gratter la fourrure sous son menton.

J'ai toujours su qu'au fond tu n'étais qu'une traînée gâtée, pensa Roberta avec sarcasme en se redressant et en reculant pour s'éloigner de la foule grandissante autour d'Isis.

Elle poussa aussi un soupir de soulagement. Plus que toute autre chose, la réaction enthousiaste des enfants envers Isis la convainquit que ces gamins, aussi prodigieusement intelligents et talentueux soient-ils, n'étaient pas, en réalité, des réfugiés du Village des damnés. Elle se promit mentalement de rappeler à Gary Seven, à supposer qu'elle parvienne un jour à reprendre contact avec lui, que ces tout-petits étaient bien plus qu'une complication imprévue dans le grand programme d'Aegis pour le progrès de l'humanité ; c'étaient des enfants innocents qui méritaient d'être traités comme tels, quoi que Seven décide de faire au sujet de Chrysalis.

« On dirait que votre amie poilue a beaucoup de succès auprès des enfants, » commenta le Dr Erickson.

Isis avait pratiquement disparu, ensevelie sous une foule de bambins excités se bousculant pour avoir le privilège de caresser leur visiteuse féline.

« Eh bien, je ne nous qualifierais pas exactement d'amies, » marmonna Roberta, puis elle se tourna pour s'excuser auprès d'Erickson et des autres instructeurs. « Désolée de perturber votre classe de cette façon. »

« Aucun problème, » insista Erickson. « Les enfants ont travaillé dur sur leurs projets individuels ; ils ont droit à une pause. »

Elle sortit un petit carnet de la poche de sa veste et griffonna quelques notes sur le comportement des enfants.

« En fait, nous avions prévu d'introduire quelques animaux de compagnie dans leur environnement, afin d'encourager leur capacité à éprouver de l'empathie envers des formes de vie génétiquement inférieures. »

Comme le reste de l'humanité ? traduisit Roberta, retenant la première remarque cinglante qui lui vint à l'esprit. Y avait-il le moindre aspect de la vie de ces enfants, se demanda-t-elle en silence, qui ne soit pas conçu pour servir quelque objectif ou protocole quasi scientifique ?

« Cela semble être une excellente idée, » dit-elle diplomatiquement.

« Merci, » répondit Erickson. « Les premières études indiquent fortement que— »

La dissertation naissante de l'enseignante américaine fut brutalement interrompue par des cris d'alarme stridents venant des enfants tout proches, qui commencèrent à reculer précipitamment du lieu de la fête féline improvisée. Au début, Roberta craignit qu'Isis ait perdu patience et griffé ou mordu quelqu'un, mais elle comprit rapidement qu'il s'agissait d'une situation beaucoup plus grave. Ces enfants étaient sérieusement effrayés, de véritables larmes de terreur et de détresse coulant sur leurs joues. Ils se replièrent frénétiquement vers les coins les plus éloignés de la salle de classe, jusqu'à ce que les seuls enfants restés soient Noon lui-même, tenant Isis contre lui de manière protectrice, et une seule petite fille étendue sur le dos au sol, ses petits membres agités de convulsions.

Avec un sursaut, Roberta reconnut la sculptrice trop jeune qui avait si minutieusement recréé Roberta en Play-Doh seulement quelques minutes auparavant. À présent, cette même prodige artistique semblait prise dans les affres d'une sorte de crise d'épilepsie. Ses yeux violets vitreux fixaient sauvagement le vide, leurs pupilles dilatées de façon alarmante. De la salive moussait aux commissures de sa petite bouche, tandis que tout son corps était secoué violemment, comme s'il recevait à répétition de puissantes décharges électriques.

« Bon sang ! » jura Erickson à voix haute, puis elle se laissa aussitôt tomber au sol auprès de l'enfant frappée. « Aidez-moi à la maintenir immobile ! » cria-t-elle à Roberta en glissant rapidement ses doigts dans la bouche de la petite fille pour l'empêcher d'avaler sa langue. « Le sédatif — vite ! » cria-t-elle aux deux autres instructeurs, qui passèrent eux aussi en mode urgence.

Saisissant à deux mains les jambes battantes de la petite sculptrice, Roberta eut la nette impression que le personnel de la classe avait déjà affronté ce genre de crise auparavant.

Ses soupçons furent instantanément confirmés lorsqu'elle entendit Erickson murmurer pour elle-même dans un hindi passable.

« Merde, pas encore ! » jura-t-elle, ignorant que le pendentif en forme de symbole de paix de Roberta fournissait à la nouvelle venue une traduction

littéralement simultanée. Roberta maintint fermement les chevilles de l'enfant épileptique et fit semblant de ne pas écouter.

Pendant que l'un des autres instructeurs s'occupait du reste des enfants, faisant de son mieux pour les calmer, le dernier tuteur — un Africain à la peau sombre — les rejoignit auprès de la bambine prise de spasmes. Il glissa avec souplesse et efficacité une aiguille hypodermique dans son bras. Roberta n'avait aucune idée du genre de potion contenue dans la seringue, mais elle fit clairement effet ; quelques secondes plus tard, elle fut soulagée de sentir enfin les muscles tendus des jambes de la petite fille se relâcher. La respiration de l'enfant se calma et ses paupières se fermèrent tandis qu'elle glissait dans un état narcotique provoqué par la drogue.

L'instructeur masculin parla à Erickson en hindi, dans une tentative évidente d'exclure Roberta de la discussion.

« Je craignais cela, » dit-il gravement. « Le traitement ne fonctionne pas ; l'aberration neurologique est trop grave. Elle devrait être transférée à l'Unité des Déviations du Développement dès qu'elle sera rétablie. »

Erickson acquiesça à contrecœur, relâchant doucement la langue de la victime. Roberta remarqua de profondes marques de morsure au-dessus des phalanges de la femme.

« J'espérais que ce ne serait pas nécessaire, » déclara l'enseignante avec une tristesse évidente, « mais vous avez raison, ces crises ne s'améliorent pas. »

Elle suça ses doigts blessés avant de rendre son verdict final sur le sort de l'enfant.

« Quel gâchis. Elle est pourtant si talentueuse. »

Feignant l'incompréhension, Roberta n'aimait pas ce qu'elle entendait. L'Unité des Déviations du Développement ? On dirait bien que la chaîne d'assemblage génétique de Chrysalis n'est pas encore fiable à cent pour cent, devina-t-elle. Mais que font-ils exactement des rebuts ? Et est-ce que j'ai envie de le découvrir ?

Une main douce saisit son bras et tenta de la tirer vers le haut, loin de l'enfant comateuse.

« Allez, Ronnie, » l'exhorta Takagi. « Nous devrions probablement sortir d'ici. Laissons au Dr Erickson et à ses collègues un peu d'espace pour gérer cette petite urgence. »

Roberta avait presque oublié que Takagi était encore présent.

« Mais qu'est-ce que c'était que ça ? » exigea-t-elle avec urgence en se relevant lentement pour interroger son guide. « Qu'est-il arrivé à cette petite fille ? »

« Je ne suis pas sûr, » balbutia-t-il nerveusement. « Je suis biochimiste, pas pédiatre. »

Il continuait à tirer sur son bras, essayant de l'escorter vers la sortie.

« Il n'y a rien d'inquiétant, pourtant. Maggie et les autres savent ce qu'ils font, croyez-moi. »

Cela devient de plus en plus difficile, pensa-t-elle sombrement, mais ce n'était probablement pas le moment de provoquer une grande confrontation, pas avant qu'elle ait découvert ce qui était arrivé à Gary Seven.

« D'accord, » accepta-t-elle à contrecœur. « Laissez-moi récupérer mon chat. »

Seul de tous les super-enfants, Noon n'avait pas fui en hurlant loin de leur camarade en convulsions. Même maintenant, il se tenait calmement à côté, caressant la tête poilue d'Isis tandis qu'il contemplait en silence sa camarade de jeu inconsciente. Son expression sévère et indéchiffrable n'offrait aucun indice sur ce qui traversait son esprit génétiquement amélioré. Est-il simplement plus courageux et plus stoïque que les autres enfants, se demanda Roberta en reprenant doucement Isis des bras de Noon, ou simplement plus inhumain et insensible ?

Elle aurait aimé le savoir.

CHAPITRE QUATORZE

« QUI ÊTES-VOUS ? » demanda Sarina Kaur à l'énigmatique M. Seven. « Qui vous a envoyé ? »

La curiosité scientifique se mêlait à des préoccupations de sécurité plus pragmatiques tandis qu'elle observait l'espion américain enfermé dans sa cage. Une partie d'elle espérait presque qu'il continuerait à résister au sérum, simplement pour découvrir quelles étaient les limites ultimes de son endurance, mais elle devenait également impatiente d'obtenir enfin les réponses dont elle avait tant besoin de la part de l'homme en cage.

Qui était ce Gary Seven et comment avait-il appris l'existence de Chrysalis malgré leurs efforts acharnés pour dissimuler l'ensemble du projet au monde extérieur ? Qu'est-ce qui l'avait poussé à enquêter sur leur connexion new-yorkaise au départ, et pour le compte de qui ? La CIA ? Le KGB ? Interpol ?

Les possibilités inquiétantes étaient trop nombreuses et les informations concrètes beaucoup trop rares pour lui indiquer la bonne direction.

C'était tout simplement inacceptable.

Nous sommes allés trop loin, nous avons trop travaillé, pensa-t-elle avec passion, pour que le projet soit compromis par des adversaires inconnus.

Williams flottait nerveusement derrière elle tandis qu'elle gardait toute son attention fixée sur son captif.

La chemise de Seven était tachée de sueur et de thé renversé, et il s'appuyait faiblement contre les barreaux de sa cage. Une barbe d'un jour couvrait son visage, figé dans une grimace permanente tandis qu'il luttait pour garder les mâchoires serrées.

La force de volonté de Seven était phénoménale, devait-elle reconnaître, mais il devait céder bientôt ; personne ne pouvait résister à deux doses complètes du sérum. C'était physiologiquement impossible.

Qui êtes-vous ? se demanda-t-elle, fascinée par la résistance surhumaine de cet homme malgré la menace qu'elle faisait peser sur le projet et sur sa propre tranquillité d'esprit.

Quel que soit le groupe qu'il représentait, il disposait manifestement de ressources considérables ; un examen sommaire de son prétendu stylo avait révélé un degré de sophistication technologique qui dépassait peut-être même les capacités de Chrysalis, tandis que sa discipline psychologique suggérait un entraînement avancé et peut-être même un conditionnement post-hypnotique.

Il était presque plus intéressant comme sujet d'étude que comme espion ou saboteur potentiel.

Si je ne savais pas mieux, songea-t-elle, je jurerais qu'il a lui-même été génétiquement modifié.

Mais c'était ridicule ; Seven avait au moins plus de trente ans, ce qui signifiait qu'il avait dû être conçu dans les années quarante, ce qui était absurde. Watson et Crick n'avaient même pas encore percé le secret de la double hélice à cette époque. Personne sur Terre n'était alors près d'ingénierie des organismes unicellulaires, encore moins des êtres humains améliorés.

Personne sur Terre...

Intriguée et déconcertée par l'endurance inexplicable de Seven, elle commença à envisager des explications plus exotiques.

Les qualités uniques de Seven pouvaient-elles être d'origine extraterrestre ?

Elle avait entendu des rumeurs concernant un vaisseau spatial alien que l'armée américaine aurait capturé en 1947 dans un endroit appelé Roswell. Selon ces rumeurs, cette technologie extraterrestre était toujours étudiée dans une installation ultrasecrète quelque part dans le Nevada. Une hypothèse extravagante, certes, mais ses contacts au sein des services de renseignement américains lui avaient assuré qu'une part de vérité se cachait derrière ces histoires.

Et si c'était vrai ? se demanda-t-elle, maintenant fermement l'arrière de la tête du prisonnier afin qu'il ne puisse détourner le regard.

L'impossible M. Seven avait-il été créé et envoyé par des scientifiques américains de la Zone 51, ou venait-il d'un lieu encore plus lointain, peut-être d'un autre système solaire ?

Cette simple pensée faisait battre son cœur d'excitation.

Que ne donnerait-elle pas pour mettre la main sur un véritable ADN extraterrestre ? Qui pouvait savoir quels secrets révolutionnaires un tel génome pouvait receler ?

Dites-moi qui vous êtes, pensa-t-elle avec urgence, dévorant des yeux les yeux vitreux et les dents serrées de l'énigme qui se faisait appeler Gary Seven.

Sa main libre serra l'anse d'une tasse de thé en porcelaine avec une telle force qu'elle risquait de la briser.

Les muscles de la mâchoire de son captif drogué tressaillaient sous sa peau tendue, lui donnant un tic facial grotesque.

Parlez-moi, exigeaient ses yeux.

Dites-moi d'où vous venez.

Je dois le savoir !

Enfin, après une attente interminable, Seven sembla succomber à la fatigue et à l'irrésistible compulsion du neurotransmetteur.

Sa mâchoire s'affaissa et un murmure desséché s'échappa de ses lèvres.

« Je m'appelle Gary Seven, » commença-t-il.

« Grand Dieu ! » s'exclama Williams.

Il bondit de son tabouret.

« Et il était temps ! Je commençais à croire qu'il ne craquerait jamais. »

« Silence ! » le rabroua-t-elle sèchement.

La voix de Seven n'était guère plus qu'un croassement rauque ; la dernière chose dont elle avait besoin était le bavardage de Williams dans ses oreilles.

« Continuez, » l'encouragea-t-elle. « Dites-m'en davantage. »

Ses lèvres et sa langue semblaient être les seules parties de son corps encore vivantes. Le reste de son corps pendait mollement aux menottes qui retenaient ses poignets, ses bras suspendus au-dessus de sa tête.

« Je m'appelle Gary Seven, » articula-t-il péniblement, si faiblement que Kaur dut tendre l'oreille pour comprendre.

« Superviseur 194, actuellement affecté à la planète Terre, fin du vingtième siècle. Mission : empêcher la race humaine de se détruire elle-même durant la période la plus critique de son histoire... »

Kaur n'en croyait pas ses oreilles.

Soudain, ses spéculations les plus extravagantes étaient en train de se réaliser.

Si ni elle ni Seven n'étaient victimes d'illusions, alors Chrysalis se trouvait au seuil de développements évolutifs encore plus importants que tout ce qu'elle avait imaginé jusque-là.

Des visions d'hybrides humains-extraterrestres, réunissant les meilleures qualités de deux espèces intelligentes totalement différentes, enflammèrent son imagination.

« D'où venez-vous ? » l'interrogea-t-elle. « D'où ? »

Elle retint son souffle tandis que l'information cruciale s'échappait de Seven avec une lenteur insoutenable, un mot à la fois.

« Planète occultée, à des années-lumière d'ici, située dans le système Zêta-Gamma-Cinq-Trois-Sept... »

* * * * *

« Attendez de voir notre nouvelle unité hybride de transfert sur gel, » promit Takagi, dans une tentative maladroite d'éviter de parler de cet incident inquiétant et déplaisant survenu dans la salle de classe.

Il escorta vivement Roberta le long d'un long couloir, essayant manifestement de mettre autant de distance que possible entre elle et la scène de l'incident.

« Après avoir ramené Isis dans votre chambre, nous pourrons aller voir certains laboratoires du Niveau Cinq. Nous attendons encore quelques pièces détachées venant des États-Unis, » débita-t-il nerveusement, « mais ensuite nous pourrons vraiment passer à la vitesse supérieure. »

Pour l'instant, cependant, Roberta ne pouvait même pas faire semblant de s'intéresser au nouveau machin-gélatineux ultra-moderne de Chrysalis.

« Attendez une minute, » protesta-t-elle en plantant ses talons au beau milieu du large couloir.

Un scooter à trois roues transportant deux techniciens en combinaison passa à toute vitesse devant Roberta et son guide nerveux, en route vers une autre partie du vaste complexe souterrain.

« Qu'est-ce que c'était que ça ? » exigea-t-elle. « Là-bas, dans cette garderie pour génies en culottes courtes ? Qu'est-il arrivé à cette petite fille ? »

Au début, Takagi évita son regard, contemplant avec application le dessus de ses baskets, mais il comprit vite qu'il n'échapperait pas à cette conversation.

« Ce n'était pas censé faire partie de la visite, » expliqua-t-il, de manière quelque peu inutile, « mais je suis sûr que ce n'était pas aussi grave que cela en avait l'air. »

« Cette gamine a fait une véritable crise de grand mal, Walter, » répliqua Roberta, exactement comme l'aurait fait n'importe quelle personne intelligente dans ces circonstances. « Qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que ces super-enfants étaient censés être parfaits. »

« Ils le sont ! » insista-t-il précipitamment.

Son menton se projeta vers l'avant sous la force de sa protestation.

« C'est juste que, eh bien, parfois le reséquençage génétique produit certains effets secondaires inattendus. Viktor pense que cela a un rapport avec la formation accélérée des voies neuronales critiques, ce qui pourrait affecter la synthèse des protéines d'une manière que nous ne comprenons pas encore totalement, mais jusqu'à présent... »

Roberta interrompit l'exposé avant que Takagi ne s'éloigne trop du sujet principal.

« De quels effets secondaires parlons-nous exactement ? » insista-t-elle. « Et à quelle fréquence rencontrez-vous ce petit problème ? »

« Euh... je ne connais pas le ratio exact, » bafouilla Takagi, « mais je suis certain que nous finirons par isoler les principaux facteurs causaux. Nous apprenons davantage avec chaque nouvelle génération d'enfants, alors ce n'est qu'une question de temps avant que nous puissions tenir compte de chaque variable. »

Et combien d'enfants défectueux produisez-vous, se demanda gravement Roberta, pendant que vous procédez par essais et erreurs ?

Une fois encore, les images horribles des bébés sans membres victimes de la thalidomide traversèrent son esprit.

Takagi afficha un faible sourire en essayant de présenter la situation sous un jour positif.

« Si cela vous intéresse vraiment, vous pourriez peut-être convaincre le Dr Kaur de vous laisser travailler vous-même sur ce projet. Qui sait ? Vous êtes peut-être exactement la personne capable de résoudre ce problème particulier. »

Roberta savait que cela n'arriverait jamais, mais elle décida de feindre la curiosité scientifique dans l'espoir d'amener Takagi à se montrer encore plus bavard.

« Hmm, cela semble effectivement intéressant, » dit-elle d'un ton réfléchi. « Mais vous ne m'avez toujours pas expliqué exactement quels types d'effets secondaires vous obtenez. Ce sont seulement des crises d'épilepsie ? »

« Oh, la plupart du temps, ce n'est rien d'aussi spectaculaire, » l'assura-t-il avec empressement. « Juste quelques troubles mineurs de la personnalité et/ou dysfonctionnements neurologiques : autisme, hyperactivité, peut-être une tendance à la schizophrénie... »

« Il n'y a pourtant rien qui cloche dans le processus de base, » affirma-t-il. « Même avec ces complications rares — je répète, rares — aussi frustrantes soient-elles, chacun de nos enfants demeure physiquement et intellectuellement supérieur aux enfants ordinaires. »

Formidable, pensa Roberta. Toute une génération de super-hommes et de super-femmes émotionnellement perturbés !

Elle commençait à comprendre pourquoi Chrysalis inquiétait autant Gary Seven.

Et dire que je commençais à croire que Seven avait mal jugé Takagi et les autres...

« Je vois, » dit-elle d'un ton neutre.

Décidant de tenter sa chance, elle regarda Takagi droit dans les yeux et déclara avec toute la conviction qu'elle put réunir :

« Je crois que j'ai besoin de voir immédiatement l'Unité des Déviations du Développement. »

« Quoi ? Comment savez-vous... »

Sa demande prit manifestement Takagi au dépourvu.

La surprise se lisait sur tout son visage, et il déglutit bruyamment avant de trouver une réponse.

« Enfin... je ne suis pas sûr de comprendre ce que vous voulez dire. »

« Je comprends le hindi, » lui annonça sèchement Roberta.

Elle réalisa qu'elle abandonnait un avantage stratégique en révélant ce fait, mais estima que cela valait la peine pour découvrir de ses propres yeux le petit secret honteux de Chrysalis.

« Je veux voir l'Unité des Déviations du Développement. Maintenant. »

Takagi semblait extrêmement mal à l'aise à cette perspective.

« Je ne suis pas certain que ce soit une bonne idée, » éluda-t-il. « Vous êtes sûre que vous n'avez pas besoin d'une pause d'abord ? »

Il proposa cette faible alternative avec tant d'espoir qu'il était presque douloureux à regarder.

« Il y a une très bonne cafétéria au Niveau Trois. Peut-être devrions-nous y aller avant de visiter autre chose ? »

L'estomac de Roberta gronda traîtreusement, lui rappelant qu'il était déjà bien après l'heure du déjeuner, mais elle tint bon.

« Plus de manœuvres dilatoires, Walter, à moins qu'il y ait vraiment quelque chose que vous essayez de cacher. »

« Bien sûr que non ! »

Son démenti sortit plus aigu qu'il ne l'aurait voulu, et il mordilla nerveusement sa lèvre inférieure, paraissant de plus en plus décontenancé.

Il haussa les épaules et adressa à Roberta un sourire embarrassé dans une vaine tentative de repousser l'inévitable.

« C'est juste que... eh bien... peut-être devrions-nous d'abord consulter le Dr Kaur ? »

Dans un duel de volontés, le jeune scientifique affable et conciliant n'avait aucune chance, certainement pas contre une femme qui avait déjà tenu tête à des officiers de Starfleet voyageant dans le temps.

Isis n'a pas le monopole de l'entêtement, pensa Roberta, sachant que Takagi finirait par céder si elle continuait simplement à faire pression.

« Écoutez, vous êtes censé me faire visiter les lieux, n'est-ce pas ? Comment voulez-vous que je me sente membre à part entière de l'équipe Chrysalis si vous m'excluez déjà de données essentielles ? »

Elle soutint son regard avec détermination, les bras croisés sur la poitrine, lui montrant clairement qu'elle ne bougerait pas d'un centimètre avant d'obtenir ce qu'elle voulait.

« Bon sang, Walter, je suis scientifique, pas touriste. Vous n'avez pas besoin de me présenter une version nettoyée et enjolivée du projet. »

« D'accord, d'accord, » capitula-t-il enfin.

« Je suppose que vous ne voulez pas d'abord ramener votre chat dans votre chambre ? »

Roberta se contenta de le regarder en silence avec sévérité.

« Non, je m'en doutais. »

Fronçant les sourcils, la tête basse et l'air misérable, le biochimiste dompté changea de direction à la première intersection suivante, conduisant Roberta dans un autre long couloir bordé d'une série de portes numérotées.

Contrairement aux zones de réception élégamment décorées où elle avait rencontré Sarina Kaur, cette partie de Chrysalis prenait rapidement une apparence beaucoup plus utilitaire et institutionnelle : murs blancs austères, carreaux de sol éraflés et portes grises fermées avec de petites fenêtres vitrées à hauteur des yeux.

« Il y a un ascenseur juste au coin, » promit Takagi tandis que Roberta le suivait, Isis étendue sur son épaule.

Soudain, alors que Roberta croyait avoir la situation sous contrôle, le chat ennuyé et apparemment dépourvu d'ossature posé sur son épaule reprit vie.

Poussant un miaulement perçant juste à côté de son oreille gauche sans protection, Isis se tortilla pour échapper à l'étreinte de sa partenaire humaine et se propulsa hors de ses bras avec suffisamment de force pour traverser les airs avant d'atterrir plusieurs mètres derrière les deux humains stupéfaits.

Isis toucha le sol déjà en mouvement, laissant derrière elle une traînée féline dans le couloir.

« Hé ! » s'écria Roberta avec indignation.

Le départ explosif d'Isis lui avait laissé des griffures douloureuses à l'épaule, mais elle était davantage préoccupée par le comportement inattendu du chat, sans parler de la réaction de Takagi à cette fuite précipitée.

Qu'est-ce qui lui prend encore à ce fichu chat ? se demanda-t-elle frénétiquement en se lançant à sa poursuite, prenant seulement une seconde pour adresser à Takagi un haussement d'épaules embarrassé avant de filer derrière Isis.

« Attends une seconde ! Reviens ici, espèce d'insupportable phénomène félin ! » cria-t-elle.

Je vous jure, fulmina-t-elle, ce chat adore me faire passer pour une idiote !

Si Isis entendit les appels de Roberta, elle les ignora comme d'habitude.

Arrivée à une intersection à l'autre extrémité du couloir, elle effectua un virage à droite presque mathématiquement parfait de quatre-vingt-dix degrés.

Tentant en vain de rattraper le chat, Roberta aperçut une queue noire ondulante disparaître au coin du couloir, se dirigeant vers une destination connue d'Isis seule.

Cette fois, ça suffit, se promit-elle avec colère, le cœur battant, les jambes en action. Je me moque de ce que dit Seven. Cette diva ronronnante va avoir droit à une laisse.

« Ne la laissez pas s'échapper ! » cria Takagi tandis qu'il peinait à suivre.

Il semblait plus agité que Roberta ne l'aurait souhaité, imaginant sans doute l'animal déchaîné pénétrer dans un laboratoire et ruiner une expérience vitale et extraordinairement délicate.

Elle l'entendait respirer difficilement et supposa qu'il s'agissait probablement de l'effort physique le plus intense que le scientifique rat de laboratoire ait fourni depuis des années.

Roberta, qui était en bien meilleure forme grâce à un mode de vie exceptionnellement mouvementé, distança rapidement Takagi.

Elle tourna au coin à toute vitesse et se rapprocha progressivement d'Isis qui semblait se diriger vers une porte grise fermée au fond de ce nouveau couloir.

« Pas question, » marmonna Roberta. « Tu ne vas pas m'échapper cette fois. »

Ses bras tendus se préparèrent à saisir la fugitive, prête à la tirer par la queue si nécessaire.

Mais avant qu'elle n'y parvienne, Isis plaqua ses pattes avant contre la porte avec suffisamment de force pour la faire basculer vers l'intérieur.

Le chat déterminé disparut dans la pièce au-delà, avec Roberta si proche derrière elle qu'elle franchit l'ouverture avant même que la porte ait eu le temps de revenir en place.

Roberta s'arrêta net juste à l'intérieur.

« Oh mon Dieu ! » s'exclama-t-elle à voix haute, figée par ce qu'elle découvrit de l'autre côté de cette porte en apparence anodine.

Elle avait enfin retrouvé Gary Seven : enfermé dans une cage comme un animal de zoo.

Et il avait une mine épouvantable, bien loin de son apparence habituellement impeccable.

Ses cheveux en désordre tombaient sur ses yeux tandis que sa chemise et son pantalon étaient froissés et trempés de sueur.

Il avait du sang sur les lèvres et une inquiétante tache brune sur le devant de sa chemise.

Accroupi dans la cage, il s'affaissait contre les barreaux métalliques, les deux bras étirés de façon inconfortable au-dessus de sa tête.

Choquée par cette vision, Roberta mit quelques instants à réaliser que ses poignets étaient menottés à la cage.

Seven était seul dans sa cellule, mais pas dans la pièce, que Roberta découvrit remplie d'une grande variété d'animaux en cage, notamment un tigre adulte qui grondait et montrait ses crocs de façon menaçante.

Sarina Kaur était agenouillée à l'extérieur de la cage, accompagnée de trois gardes et d'un homme trapu d'âge moyen que Roberta n'avait jamais vu auparavant.

Tous la regardaient avec surprise, manifestement pris au dépourvu par son arrivée soudaine.

Kaur laissa tomber une tasse en céramique qui se brisa sur le sol de béton.

Les grondements du tigre furent bientôt rejoints par les aboiements de chiens et les cris de singes, excités par la vue et l'odeur d'Isis et de sa poursuivante humaine.

Le vacarme atteignit rapidement un niveau assourdissant.

Dans ces circonstances, Roberta jugea prudent de paraître aussi stupéfaite qu'elle l'était réellement.

« Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » s'exclama-t-elle, une main sur la bouche. « Je ne comprends pas. »

Deux des gardes s'avancèrent, visiblement prêts à l'expulser physiquement des lieux, mais Kaur les repoussa d'un geste sec.

La directrice retrouva son sang-froid avec une rapidité impressionnante.

« Je suis désolée que vous ayez dû voir cela, Dr Neary, » dit-elle froidement en se relevant.

Malgré son calme apparent, Roberta perçut une nette frustration dans sa voix.

Qu'est-ce que je viens exactement d'interrompre ? se demanda-t-elle.

Isis, campée avec défi entre les deux femmes, cracha férocement en direction de Kaur.

Les poils noirs de son dos étaient hérissés, au point qu'elle paraissait presque aussi féroce que le tigre furieux enfermé à quelques mètres.

Agissant rapidement avant que la chatte, légitimement furieuse, ne fasse définitivement échouer leur couverture, Roberta bondit en avant et la ramassa.

Elle la maintint fermement dans ses bras tout en bredouillant :

« Euh... je cherchais mon chat. »

« Je vois cela, » répondit sèchement Kaur.

Son compagnon corpulent à la peau blanche examina Roberta avec méfiance.

« Mais qui est cet homme ? » protesta-t-elle avec une indignation appropriée.

Dans ses bras, Isis abandonna toute tentative d'évasion et se contenta de fixer Kaur avec hostilité.

« Que lui faites-vous ? »

« Cet espion, » commença Kaur en insistant sur le mot, « a tenté d'infiltrer Chrysalis pour des raisons que nous essayons actuellement de déterminer. »

Elle désigna la véritable ménagerie qui les entourait.

« Comme vous pouvez le constater, nous n'avons pas l'habitude de retenir des êtres humains contre leur volonté. Cette zone de stockage vétérinaire est ce qui se rapproche le plus d'une véritable prison à Chrysalis, je vous l'assure. »

Kaur éleva la voix pour couvrir le vacarme de la ménagerie, mais ni ses paroles ni celles de Roberta ne suscitèrent la moindre réaction du prisonnier, dont la tête restait baissée et silencieuse, le menton posé sur sa poitrine.

Roberta espérait que son patron, toujours rusé, faisait seulement semblant de ne pas reconnaître sa présence pour préserver la mission, et qu'il n'était pas réellement aussi épuisé qu'il en avait l'air.

Mais il lui était impossible d'en être certaine.

Je ne l'ai pas vu dans un état pareil, pensa-t-elle, depuis cette fois où sa force vitale a été aspirée dans la Quatrième Dimension.

Elle caressa le servo dans sa poche, fortement tentée de libérer Seven sur-le-champ.

Mais les probabilités jouaient contre elle.

Trois gardes, Kaur, le Britannique ; même avec un peu d'aide d'Isis, elle restait en infériorité numérique d'environ trois contre un.

Avec l'effet de surprise, elle pourrait peut-être neutraliser un ou deux gardes avant que les autres ne comprennent ce qui se passait, mais quelqu'un finirait forcément par lui arracher son servo avant qu'elle ne puisse tranquilliser tout le groupe.

Maintenant n'est pas le moment de jouer les tireurs rapides du servo, conclut-elle à regret.

Je suis douée, mais je ne suis pas Lucky Luke.

Derrière elle, la porte s'ouvrit une nouvelle fois, laissant entrer un Takagi essoufflé et décoiffé.

« Vous l'avez attrapée ? » lança-t-il avant de se figer aussitôt lorsque ses yeux ébahis absorbèrent le tableau étrange auquel il venait d'assister.

« Dr Kaur ! » hasarda-t-il un instant plus tard. « Je suis désolé, je n'avais jamais eu l'intention de... »

« Ce n'est rien, Walter, » l'interrompit Kaur. « Nous reparlerons de cela plus tard. »

Elle jeta un regard vers l'échantillon pitoyable et muet dans la cage puis soupira.

« Je dois dire cependant que votre timing ne pouvait pas être pire. »

En observant le scientifique embarrassé et à bout de souffle, Roberta se demanda une fois de plus ce que Kaur faisait exactement avant son irruption.

Puis elle tenta d'évaluer à quel point Takagi était choqué par la scène sinistre à laquelle Isis les avait conduits.

Était-il réellement bouleversé par les mauvais traitements infligés à Seven, ou simplement horrifié que Ronnie Neary ait découvert la vérité ?

Que savait-il, et depuis quand le savait-il ?

Pour reprendre une formule très à la mode.

Elle aurait aimé pouvoir être certaine que le sympathique Takagi avait été tenu à l'écart de l'emprisonnement et des mauvais traitements évidents infligés à Seven, mais elle savait qu'elle devait partir du pire scénario.

Si rien d'autre, l'arrivée de Takagi signifiait qu'elle était désormais encore plus en infériorité numérique qu'auparavant.

« Depuis combien de temps est-il prisonnier ici ? » demanda-t-elle à Kaur en regardant avec inquiétude la silhouette affaissée de son supérieur.

« Un jour tout au plus, » répondit Kaur d'un ton apaisant. « En réalité, nous pensons qu'il s'est caché à bord du même avion qui vous a amenée en Inde. »

« Il a forcément fait cela, » ajouta l'autre scientifique en révélant un accent britannique très aristocratique. « Comment aurait-il pu autrement aller de New York à Delhi en si peu de temps ? »

Vous n'avez manifestement jamais entendu parler du Blue Smoke Express, pensa Roberta.

Après tout ce qu'elle avait vu à Chrysalis, il était réconfortant de se rappeler qu'elle et Seven conservaient encore un avantage technologique sur tous ces génies fous réunis.

« New York ? » demanda-t-elle innocemment.

« Rien dont vous ayez à vous préoccuper, » répondit Kaur en éludant la question.

« Ce qui importe, c'est que notre visiteur indésirable a manifestement déployé de grands efforts pour percer notre sécurité. »

Elle prit doucement Roberta par le bras et tenta de la guider vers la sortie.

« Je sais que ce que vous avez vu paraît très barbare et choquant, mais vous devez comprendre que c'est aussi absolument nécessaire. Il existe dans le monde des forces prêtes à défaire tout ce que nous avons accompli et, plus important encore, tout ce que nous espérons accomplir. Nous n'avons donc d'autre choix que de nous défendre contre des espions et des saboteurs comme cet homme. »

Elle regarda Seven, davantage avec tristesse qu'avec colère, avant de reporter son attention sur Roberta.

« Pour surpasser la nature, Veronica, il faut parfois être aussi impitoyable que la nature. C'est une vérité fondamentale que vous comprendrez lorsque vous serez plus familière avec notre travail. »

Roberta fut consternée de voir Takagi et le scientifique britannique acquiescer tous deux.

« Je ne sais pas, » répondit-elle, feignant l'incertitude tout en résistant aux efforts de Kaur pour la faire sortir de la pièce.

Je dois jouer cette scène avec prudence, réalisa-t-elle. Si je proteste trop peu contre les méthodes draconiennes de Kaur, elle risque de devenir méfiante. Si je proteste trop, je pourrais finir dans la cage avec Seven.

« Je suppose que vous ne pouvez pas simplement le remettre aux autorités, » dit-elle avec hésitation, espérant paraître convaincante, « mais qu'adviendra-t-il de lui à long terme ? »

Kaur ne répondit pas directement.

« Ne vous inquiétez pas, » dit-elle à Roberta. « Notre invité finira forcément par coopérer avec nous. D'une manière ou d'une autre. »

CHAPITRE QUINZE

LES QUARTIERS PERSONNELS que Chrysalis avait attribués à Roberta étaient assez confortables.

Des murs couleur pêche égayaient la pièce, tandis que des fleurs fraîchement écloses, sans doute cueillies dans quelque jardin souterrain bien éclairé, flottaient dans un plat de porcelaine posé sur la table de chevet, laquelle semblait sculptée à la main dans un riche bois de teck brun.

Le lit très confortable avait été soigneusement refait en son absence, ce qui laissait penser que le projet employait aussi bien des femmes de chambre que des généticiens lauréats du prix Nobel.

Bref, c'était un endroit agréable où séjourner, mais Roberta n'avait pas l'intention d'y rester longtemps.

Déposée par Takagi quelques minutes plus tôt, à la fin de sa visite quelque peu mouvementée de Chrysalis, elle prévoyait de retourner discrètement libérer Seven dès que la voie serait libre.

Avec un peu de chance, Kaur et ses gardes du corps seraient également partis, améliorant ainsi les chances de succès de son raid.

C'était un gros « si », en convenait-elle, mais bon, elle devait faire quelque chose.

Pas question de laisser Gary dans cette cage une minute de plus que nécessaire.

Faisant les cent pas sur les draps du lit queen-size, Isis poussait des miaulements impatients à l'adresse de Roberta, qui supposait que la chatte était tout aussi impatiente qu'elle de faire sortir Seven de son horrible captivité.

« Oui, oui, je t'entends, Isis, » déclara Roberta à l'intention de toute personne qui pourrait écouter.

Après ce qui s'était passé à Rome, elle ne serait pas surprise que Chrysalis ait de nouveau placé des micros dans sa chambre.

« Je sais que tu veux que Maman joue avec toi tout de suite, mais Maman veut d'abord prendre une douche. »

Le mur sud de la chambre-salon était entièrement recouvert d'un immense miroir.

La surface réfléchissante donnait l'impression que la pièce était plus vaste, mais Roberta soupçonnait que ce miroir pouvait aussi servir de vitre sans tain permettant à des gardes soucieux de la sécurité de l'observer discrètement.

La veille au soir, elle avait pris soin de ne rien faire de suspect dans le champ du miroir, limitant ses tentatives infructueuses de contacter Seven à l'intimité relative — l'espérait-elle ! — de la cabine de douche.

Elle avait également attiré discrètement l'attention d'Isis sur la paroi vitrée (« Comme tu es jolie, minette ! »), afin que la chatte n'alerte pas les méchants en se transformant, par exemple, en bipède particulièrement élégant lorsqu'elle croyait n'être observée par personne.

Sortir pour sauver Seven allait toutefois demander un peu plus d'efforts.

Entrant dans la salle de bains attenante, Roberta passa rapidement du lavabo à la douche, ouvrant à fond tous les robinets d'eau chaude tout en chantonnant nonchalamment pour ne pas éveiller les soupçons.

Elle laissa la porte de la salle de bains grande ouverte et lança périodiquement quelques vêtements supplémentaires dans le salon afin de donner l'impression qu'elle se déshabillait.

Elle était arrivée au milieu du refrain de « Crocodile Rock » lorsque, comme prévu, les torrents de vapeur embuèrent tous les miroirs de l'endroit, y compris le grand miroir situé entre elle et la sortie.

Laissant la douche couler, Roberta profita de l'« obscurcissement accidentel » du miroir pour saisir Isis sur le lit et filer vers la porte.

Elle se glissa rapidement dans le couloir extérieur, reconnaissante que personne à Chrysalis n'ait été assez paranoïaque pour l'enfermer dans sa chambre.

Elle regarda dans les deux directions du couloir mais ne vit aucun signe indiquant que son départ avait été remarqué par quelqu'un susceptible de donner l'alerte.

Prêts ou non, nous voilà !

Serrant Isis contre sa poitrine, Roberta descendit rapidement le couloir.

Ayant pris soin de mémoriser l'itinéraire entre sa chambre et la ménagerie malodorante où Seven était retenu prisonnier, elle refaisait maintenant le trajet aussi vite que possible sans paraître déplacée ou suspecte.

Bon, pensa-t-elle en passant mentalement son plan en revue tandis qu'il prenait forme à la hâte dans son esprit. Aller jusqu'au local de stockage, neutraliser les gardes, puis nous téléporter tous à New York pour réfléchir à la suite.

Elle avait déjà enregistré les coordonnées géographiques de Chrysalis dans la mémoire de son servo ; ils pourraient donc toujours reprendre le Blue Smoke Express jusqu'au complexe quand ils le voudraient.

Nous avons appris suffisamment de choses pour cette fois-ci, décida-t-elle.

Il est temps de filer d'ici.

Les couloirs de Chrysalis étaient assez fréquentés cet après-midi-là, et Roberta croisa plusieurs groupes de techniciens et de chercheurs occupés à leurs tâches tandis qu'elle traversait le dédale complexe de tunnels, passerelles et ascenseurs.

Elle adopta une attitude confiante et détendue, comme si elle appartenait ici autant que n'importe qui d'autre, ce qui sembla fonctionner.

Son visage inconnu suscita quelques regards curieux, mais personne ne paraissait enclin à donner l'alarme, signe peut-être de la confiance absolue que les employés accordaient à la sécurité rigoureuse de Chrysalis et à l'anonymat soigneusement entretenu du projet.

Ils supposent simplement tous que je ne serais pas ici si je n'avais pas été invitée, conclut-elle.

Ce qui était plus ou moins vrai.

La chatte dans ses bras la rendait un peu plus visible qu'elle ne l'aurait souhaité, mais Roberta savait que Seven ne lui pardonnerait jamais si elle abandonnait Isis avec les bagages, même si le collier étincelant du félin contenait une balise de localisation microscopique.

En outre, même si cela lui coûtait de l'admettre, cette exigeante boule de poils se révélait parfois utile.

Dans les circonstances présentes — seule, en territoire ennemi, tentant de déjouer une vingtaine de génies scientifiques et leur armée de mercenaires — Roberta estimait qu'elle avait besoin de toute l'aide possible.

Mais cela ne signifiait pas qu'elle devait apprécier cela.

* * * * *

« Ça ne sert à rien, » déclara Williams. « Il est complètement inconscient. »

Mince !

Sarina Kaur contempla le corps inerte de Gary Seven avec un profond sentiment de frustration.

Elle avait été si près d'arracher à leur prisonnier ses secrets apparemment extraterrestres, avant d'être interrompue par cette idiote d'Américaine et son chat.

À présent, Seven semblait avoir sombré dans un état comateux qui le rendait incapable de répondre à toutes les questions qu'elle brûlait de lui poser.

Le Dr Neary a intérêt à être une sacrément bonne scientifique, pensa Kaur avec irritation, après tous les ennuis qu'elle a causés.

« Vous ne pouvez pas le ranimer ? » demanda-t-elle.

« Ha ! » renifla Williams avec amertume.

Accroupi devant la cage de Seven, il projeta le faisceau d'une lampe-stylo dans les yeux inertes du prisonnier, soulevant successivement ses paupières.

Puis il vérifia une nouvelle fois son pouls avant de relâcher son poignet insensible, qui retomba mollement au bout de ses menottes.

« Après une double dose de ce maudit neurotransmetteur, je ne serais pas surpris que sa matière grise soit complètement grillée. »

Il se releva, se déchargeant de toute responsabilité quant à l'état alarmant du prisonnier.

« À mon avis, nous avons maintenant un légume dont il faudra se débarrasser. »

« Cela n'a aucun sens, » protesta Kaur, ignorant l'attitude de plus en plus insolente de l'Anglais.

« Le sérum n'a jamais produit un tel effet auparavant. »

Puis, songea-t-elle, personne n'avait jamais résisté aussi longtemps à la drogue, encore moins nécessité une seconde injection.

L'effort pour résister à la compulsion du sérum avait-il réellement provoqué des dommages neurologiques irréparables, ou bien la reddition apparente de Seven avait-elle finalement déclenché une sorte de blocage mental profondément enraciné ?

C'était possible, supposa-t-elle, que l'inconscience prolongée de l'intrus soit un ultime mécanisme de défense contre les interrogatoires les plus intenses et les plus irrésistibles.

Une telle précaution était théoriquement possible ; en fait, Kaur avait jadis étudié la faisabilité d'installer hypnotiquement des blocages similaires dans l'esprit du personnel clé de Chrysalis, avant de rejeter cette technique qu'elle jugeait peu fiable compte tenu des limites actuelles du conditionnement psychologique.

Mais peut-être que M. Seven connaît quelques astuces que les praticiens modernes ignorent ?

« Eh bien, cela n'a peut-être aucun sens, » dit Williams, « mais une chose est sûre : vous n'obtiendrez rien de ce pauvre type avant longtemps. »

Il bâilla bruyamment tout en massant les muscles endoloris de sa nuque.

« Franchement, Madame la Directrice, nous perdons notre temps ici et, pour ma part, j'aurais bien besoin d'une pause. »

Kaur dut reconnaître, à regret, que Williams avait raison.

Elle-même avait bien d'autres responsabilités urgentes à assumer, tandis que l'énigmatique M. Seven était indéniablement absent au monde, du moins pour le moment.

Peut-être pourrons-nous essayer de le réveiller plus tard, envisagea-t-elle, lorsque son esprit et son corps auront eu l'occasion de récupérer de cette épreuve.

« Très bien, » dit-elle à Williams. « Vous êtes relevé de vos fonctions pour le moment. »

Puis elle se tourna vers le garde responsable du local.

« Bhajan, veuillez surveiller attentivement le prisonnier. Prévenez-moi immédiatement au moindre changement de son état. »

« Oui, Directrice, » répondit le robuste Sikh.

Williams ne perdit pas une seconde avant de quitter le local qui faisait office de prison, mais Kaur s'attarda encore quelques instants, réticente à abandonner son captif alors que tant de ses secrets demeuraient inexplorés.

Ses gardes du corps personnels attendirent patiemment tandis qu'elle manipulait distraitement l'instrument en forme de stylo qu'elle avait confisqué à Seven plus tôt.

Une technologie extraterrestre avait-elle été utilisée dans sa fabrication ?

Elle réalisa que, si Gary Seven ne se remettait jamais de son état végétatif actuel, ce petit artefact pourrait bien constituer la seule preuve tangible de ses origines non terrestres, avec tout ce que l'on pourrait apprendre de son ADN et, éventuellement, de son autopsie.

Elle examina l'instrument plus attentivement, impressionnée par la simplicité convaincante de son camouflage ; l'objet ressemblait véritablement à un simple stylo ordinaire.

Veillant à ce que son extrémité reste soigneusement dirigée loin d'elle, elle expérimenta ses commandes, qui semblaient s'activer en faisant pivoter l'enveloppe extérieure selon différents degrés.

Soudain, elle découvrit qu'il pouvait également tourner dans l'autre sens, ce qui produisit un léger déclic suivi d'un bip électronique beaucoup plus audible.

Hum, pensa-t-elle, intriguée.

Qu'avons-nous là ?

Selon les calculs de Roberta, elle avait parcouru les deux tiers du chemin de retour vers le local des animaux lorsque le servo dans sa poche émit un bip pour attirer son attention.

Hé !

Son moral remonta instantanément à l'écoute de cet appel inattendu.

Seven a réussi à se libérer.

Elle se sentit soudain un peu ridicule de l'avoir sous-estimé après toutes ces années.

J'imagine qu'il faisait simplement le mort.

Isis grimpa sur l'épaule de Roberta, libérant les mains de la jeune femme.

Jetant un rapide coup d'œil autour d'elle pour vérifier que personne ne regardait, Roberta sortit le servo de sa poche et activa la fonction de réponse.

« Allô, Seven ? Je suis vraiment contente d'avoir de tes nouvelles ! »

La situation était bien trop urgente pour perdre du temps avec des noms de code ridicules.

« Isis et moi sommes en route vers ta dernière position connue. Merci de préciser ta situation. »

Un silence inquiétant suivit.

Puis une voix totalement inattendue se fit entendre.

« Dr Neary ? »

Les intonations indiennes du Dr Sarina Kaur.

« Est-ce bien vous ? »

Une froide ironie, dépourvue de toute chaleur ou bienveillance, s'insinua dans la voix de la scientifique.

« Voilà une évolution extrêmement… révélatrice. »

Elle marqua une pause.

« J'ai hâte de vous revoir, Dr Neary, et cela le plus rapidement possible. »

Roberta sentit le sang quitter son visage pour descendre jusqu'à ses pieds.

Oh-oh.

Elle coupa le servo à une vitesse record, mais le mal était déjà fait.

La couverture est grillée, réalisa-t-elle en déglutissant.

Le temps des histoires compliquées et des mensonges ingénieux était terminé.

Il ne restait plus désormais que la fuite, les tirs et la violence gratuite.

Elle régla son servo sur le mode tranquillisant tandis qu'Isis sautait de son épaule pour atterrir au sol.

Espérons simplement que Chrysalis n'a pas amélioré génétiquement la précision de tir de ses gardes.

Elle prit une profonde inspiration, laissant l'adrénaline envahir son organisme, puis s'élança à toute vitesse dans le couloir.

Isis filait à ses côtés, ses pattes effleurant à peine le sol de carrelage poli.

Avec un peu de chance, pria Roberta, elles pourraient encore délivrer Gary Seven avant que Kaur n'appelle des renforts, à condition d'atteindre le local avant eux.

« Allez, allez ! » s'encouragea-t-elle en courant si vite qu'elle entendait son cœur battre dans sa poitrine.

Ses yeux vigilants scrutaient les couloirs et les portes devant elle à la recherche du moindre danger.

Elle savait qu'elle venait de prendre la première place sur la liste des personnes les plus recherchées de Chrysalis.

Des employés de laboratoire surpris écarquillaient les yeux en voyant une femme blonde inconnue accompagnée d'un chat noir lancé à pleine vitesse dévaler les couloirs.

« Passage ! » cria-t-elle.

Des groupes de techniciens médusés s'écartèrent précipitamment de sa trajectoire.

Pour l'instant, tout va bien, pensa Roberta.

À cet instant, les occupants du laboratoire secret étaient trop désorientés pour tenter de l'arrêter.

Mais il ne s'agissait que de civils.

Les forces de sécurité entraînées étaient certainement déjà en route.

À présent, quelqu'un avait sûrement découvert la douche vide dans sa confortable chambre souterraine, tout comme Kaur avait dû deviner où Isis et elle se dirigeaient presque certainement.

Tiens bon, Seven, pensa-t-elle avec désespoir.

Elle comptait mentalement les portes et les bifurcations qu'elle dépassait dans un flou.

Nous y sommes presque.

Pas de chance.

Alors qu'elle approchait d'un escalier métallique dont elle se souvenait, deux équipes de gardes surgirent de directions opposées, lui coupant l'accès.

« Halte ! » cria le chef du groupe en exhibant un pistolet automatique.

Quatre autres gardes brandissaient des matraques d'acier gris qui rappelaient désagréablement à Roberta des aiguillons à bétail.

« Vous avez l'ordre de vous rendre immédiatement à notre garde. »

« Désolée, impossible, » marmonna-t-elle.

Elle visa le garde armé avec son servo tout en luttant pour ne pas être emportée par son propre élan jusque dans les bras des gardes.

Un bourdonnement électronique résonna entre Roberta et son adversaire.

L'attitude belliqueuse du garde s'évapora instantanément.

Son regard sévère céda la place à un sourire béat et rêveur tandis que le canon de son arme s'abaissait vers le sol.

Ses collègues, déconcertés, regardèrent leur supérieur laisser tomber son pistolet puis s'allonger par terre pour faire une sieste.

De puissants ronflements remplacèrent les ordres aboyés quelques secondes plus tôt.

Roberta, elle, ne s'attarda pas à observer les effets de son rayon tranquillisant.

Elle faisait déjà demi-tour et repartait en courant.

Isis était loin devant, l'entraînant dans un détour improvisé à travers les entrailles de Chrysalis.

Derrière elle résonnaient les bottes de l'équipe de sécurité restante.

« Arrêtez-vous ! Rendez-vous immédiatement ! » hurlaient-ils dans au moins trois langues ou dialectes différents.

Ils auraient tout aussi bien pu parler martien pour l'effet que cela produisait sur Roberta.

La course pour sauver Seven s'était transformée en chasse à l'homme dont elle était désormais la proie principale.

Comme à Berlin, pensa-t-elle, se souvenant de cette mission mouvementée et épuisante qui l'avait menée, avec Seven, jusqu'à cette forteresse cachée sous le désert indien.

Pourquoi est-ce que je finis toujours par courir devant des gorilles armés ?

La tête baissée, elle aperçut un petit groupe de scientifiques rassemblés dans un vaste atrium souterrain agrémenté d'une fontaine de marbre représentant un dauphin bondissant au-dessus de vagues sculptées.

Beaucoup semblaient profiter d'une cigarette de fin d'après-midi, à bonne distance des produits chimiques dangereux de leurs laboratoires.

« Par là ! » cria Roberta à Isis avant de foncer au milieu du groupe.

Elle traversa la foule à pleine vitesse, espérant décourager ses poursuivants d'ouvrir le feu.

Mais son plan se retourna contre elle lorsque les gardes lancèrent aux civils :

« Arrêtez-la ! Ne la laissez pas s'échapper ! »

Quelques scientifiques courageux se jetèrent sur Roberta pour tenter de la retenir.

« Hé ! Les mains ! » protesta-t-elle avec indignation.

Heureusement pour elle, quelques chercheurs trop enthousiastes n'étaient pas de taille face à son expérience durement acquise en arts martiaux.

Elle en projeta un par-dessus son épaule avant de frapper un autre au ventre avec son coude.

Pendant une seconde, elle crut être tirée d'affaire.

Puis elle découvrit qu'un autre technicien, plus déterminé ou plus inconscient que les autres, avait saisi ses cheveux avec ce qui ressemblait à une poigne mortelle.

Elle grimaça tandis qu'il tirait sans pitié sur ses racines.

Alors Isis fit demi-tour et mordit l'homme à la cheville.

« Aïe ! » hurla-t-il en lâchant prise.

Roberta ne demanda pas son reste.

« Merci pour le coup de main, » murmura-t-elle à Isis tandis qu'elles s'échappaient de la foule vers un couloir beaucoup moins fréquenté.

Isis répondit par un bref miaulement.

Adieu l'idée de me fondre dans la masse des employés de Chrysalis, pensa-t-elle.

Une inspiration soudaine la frappa.

Elle se retourna, modifia le réglage de son servo et visa la fontaine.

ZAP !

Le dauphin sculpté explosa sous l'impact du rayon invisible.

Un geyser incontrôlé jaillit dans les airs, inondant l'atrium autrefois paisible.

Les cris de surprise des techniciens trempés se mêlèrent aux jurons de colère tandis que Roberta tournait les talons et s'élançait dans le tunnel le plus proche.

Eh bien, pensa-t-elle avec un sourire satisfait, je crois que la mousson est arrivée en avance cette année.

« Cela devrait les ralentir un peu, » se dit-elle.

Elle était reconnaissante pour ce bref répit.

Ses jambes la faisaient déjà souffrir à force de courir et elle haletait comme Bobby Riggs après sa défaite contre Billie Jean King.

Elle commençait à manquer d'énergie.

Mais cela devrait aller.

Il suffit de mettre un peu plus de distance entre moi et les méchants, promit-elle à ses jambes et à ses poumons fatigués.

Ensuite je trouverai un coin tranquille pour me téléporter.

L'une des règles cardinales de Gary Seven — sauf dans les situations les plus extrêmes — était de ne jamais se téléporter devant des témoins afin d'éviter d'exposer les esprits primitifs du XXe siècle à la réalité futuriste de la transmission de matière.

S'engageant dans un couloir latéral désert, Roberta regarda devant elle à la recherche d'une cabine téléphonique, d'un placard ou de n'importe quel endroit où elle et Isis pourraient se téléporter sans être observées.

Pourquoi n'y a-t-il jamais un abri antiatomique abandonné quand on en a besoin ?

« Dr Neary ! Ronnie ! Arrêtez-vous ! »

Deux silhouettes surgirent devant elle, lui coupant la route en appelant son alias. Roberta faillit les neutraliser avec son servo, puis réalisa que les hommes devant elle n'étaient autres que Takagi et le Dr Lozinak.

« Ne bougez pas ! » les avertit-elle, les tenant en respect avec un stylo-plume, ce qui devait avoir l'air vaguement ridicule. « Je suis sérieuse. Croyez-moi, c'est plus qu'un simple stylo. »

« Nous vous avons fait confiance, Veronica, » dit Lozinak avec insistance. Ses yeux anciens contenaient des réservoirs sans fond de tristesse et de résignation tandis qu'il s'appuyait avec lassitude sur sa canne en bois. « C'est pourquoi ceci est une si grande déception. »

Roberta ressentit une pointe de culpabilité.

« Écoutez, je ne m'appelle pas Veronica, » expliqua-t-elle, comme si cela justifiait d'une manière ou d'une autre sa tromperie. « Vous n'avez aucune idée de qui je suis vraiment. »

« Apparemment, » lui reprocha Lozinak, suscitant une nouvelle morsure de conscience.

« Je n'arrive pas à y croire ! » s'exclama Takagi, visiblement agité.

Son visage était rouge et ses mains s'agitaient de manière erratique.

« Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? »

La tension imprégnait l'atmosphère climatisée du tunnel souterrain.

Comme cette confrontation était différente, pensa-t-elle, de ce dîner convivial à Rome quelques jours plus tôt.

Cela semble maintenant remonter à des semaines.

« Désolée, les gars, » dit-elle du ton le plus dur et le plus blasé qu'elle put adopter, faisant de son mieux pour endurcir son cœur dans la plus pure tradition des agents doubles.

Modesty Blaise aurait-elle eu le moindre scrupule à duper deux savants fous ?

Bien sûr que non !

Roberta se réprimanda intérieurement, mais elle avait toujours du mal à regarder Viktor Lozinak dans les yeux.

« Ce n'est rien de personnel, » insista-t-elle.

Isis miaula avec impatience, frottant sa tête contre la jambe de Roberta pour attirer son attention.

La chatte avait raison, réalisa-t-elle ; elle n'avait pas le temps pour ça.

« Écartez-vous, » ordonna-t-elle aux deux scientifiques en indiquant la gauche de sa main libre. « Avec un peu de chance, vous ne me reverrez jamais. »

« Non, » dit fermement Lozinak.

Il avança en boitant, serrant sa canne comme une arme.

« Qui que vous soyez, je ne peux pas vous permettre de mettre notre travail en danger. L'avenir de l'humanité est en jeu. Tout le reste, nos petites confidences et trahisons personnelles, ne représente pas — quelle est l'expression ? — un pic de petits pois. »

« Une colline de haricots, » corrigea automatiquement Roberta.

Derrière elle, pas très loin, elle entendit des bruits de bottes et des cris.

Les sons de la poursuite se rapprochaient.

« S'il vous plaît, Viktor, écartez-vous. »

Elle jeta un rapide regard par-dessus son épaule, ne voyant encore aucun soldat, mais sachant qu'ils arrivaient.

Les miaulements d'Isis devinrent plus insistants.

« Ce n'est pas le moment de me faire le coup du kamikaze. »

Elle brandit le servo comme un talisman, mais cela n'empêcha pas le vieil homme d'avancer d'un pas régulier.

« Ne m'obligez pas à faire ça. »

Canne à la main, Lozinak continua d'avancer vers Roberta.

Les bruits de bottes et les cris étaient maintenant beaucoup plus proches.

Isis était pratiquement en train de se retourner de l'intérieur pour convaincre Roberta de repartir, mais la jeune femme hésitait encore, les doigts posés sur les commandes dissimulées du servo.

« Pour arrêter Chrysalis, vous devrez d'abord m'arrêter, » lui déclara solennellement Lozinak.

Il leva sa canne, peut-être dans l'intention de lui faire tomber le servo de la main.

Espèce de vieux fou, pensa-t-elle tristement.

Le servo émit un bourdonnement et Lozinak s'effondra vers le sol, sa canne toujours serrée dans son poing osseux.

Roberta prit une précieuse seconde pour amortir la chute du vieux scientifique, puis se redressa rapidement pour faire face à Takagi.

Le jeune homme regarda son mentor tombé avec horreur, puis fixa Roberta, le choc et l'incrédulité inscrits sur son visage abattu.

Il fit un seul pas en avant et ouvrit la bouche pour parler.

« Non ! » le coupa-t-elle fermement.

Elle lui lança un regard d'avertissement qui aurait pu stopper net un cybernaute déchaîné.

Takagi comprit le message ; hochant timidement la tête, il referma la bouche et recula contre le mur pendant qu'elle passait en hâte.

Roberta atteignit l'intersection au bout du tunnel, puis se retourna vers Takagi.

« Une dernière chose, Walter. S'il m'arrive quelque chose, assurez-vous que mon chat va bien. »

Takagi hocha de nouveau la tête.

Juste une petite assurance, pensa-t-elle.

« Halte ! Arrêtez-vous ou nous tirons ! »

Deux gardes apparurent à l'autre extrémité du tunnel. Ils levèrent leurs armes pour faire feu, mais Roberta et Isis avaient déjà disparu au coin, essayant d'échapper au regard de leurs poursuivants implacables. Roberta zigzagua dans un labyrinthe de tunnels tous semblables, changeant de direction au hasard dans l'espoir de semer les gardes déterminés.

C'était plus difficile qu'il n'y paraissait. Peu importe la vitesse à laquelle elle courait ou la folie de ses détours, elle entendait toujours au loin le martèlement obstiné et les clameurs des soldats de sécurité, jamais à plus de quelques virages derrière elle.

« ATTENTION ! » gronda soudain un haut-parleur au-dessus de sa tête, accroissant son anxiété.

Roberta reconnut les intonations familières de Sarina Kaur.

« ALERTE INTRUS ! SURVEILLEZ UNE FEMME AMÉRICAINE BLONDE, ÂGÉE D'ENVIRON VINGT ANS. ELLE EST CONSIDÉRÉE COMME ARMÉE ET DANGEREUSE. SIGNALEZ IMMÉDIATEMENT TOUTE OBSERVATION À LA SÉCURITÉ ! »

Bon, les choses sont vraiment en train de dégénérer, pensa Roberta tandis que Kaur répétait l'annonce en hindi et en japonais.

La chasse s'intensifiait presque aussi vite que son énergie diminuait.

L'adrénaline ne pourrait la porter qu'un temps ; ses jambes lui semblaient déjà peser cinquante kilos chacune, et sa respiration devenait de plus en plus pénible.

Les gardes infatigables ne lui laissaient pas une seconde de répit, encore moins une occasion d'appeler le Blue Smoke Express.

Il faut continuer, s'encouragea-t-elle.

Encore un tout petit peu.

Sa fuite la mena bientôt dans un secteur reculé de Chrysalis où elle ne pensait jamais être venue auparavant.

Le couloir solitaire était manifestement désert, tandis que les murs de béton nu ne comportaient ni couleur ni ornement.

Clairement hors des sentiers battus, conclut-elle.

Peut-être exactement ce qu'il me faut.

Elle entendait les gardes gagner du terrain et comprit avec horreur qu'elle venait peut-être d'atteindre une impasse.

Le couloir vide menait à une seule porte non marquée au bout du tunnel.

Rien n'indiquait ce qui se trouvait derrière, mais Roberta n'avait pas vraiment le choix.

La porte était le seul passage possible.

Elle essaya de l'ouvrir et jura entre ses dents en découvrant qu'elle était verrouillée.

Cela ne la ralentit qu'un instant : elle détruisit la serrure avec son servo, puis tourna de nouveau la poignée, qui se montra cette fois bien plus coopérative.

Mieux qu'un couteau suisse, pensa-t-elle avec approbation à propos de son pratique gadget extraterrestre multifonction, souriant à ce petit succès.

Elle referma précipitamment la porte derrière elle après avoir traversé le seuil maintenant ouvert, jetant un bref coup d'œil en arrière pour s'assurer de ne pas coincer la queue noire et sinueuse d'Isis.

Pitié, pensa-t-elle, qu'il n'y ait personne en vue.

Au lieu de cela, elle se retrouva au centre de nombreux petits yeux écarquillés.

« Oh mon Dieu, » murmura-t-elle.

Au début, Roberta crut simplement avoir atterri dans une autre salle de classe remplie d'enfants brillants, génétiquement modifiés, semblable à celle qu'elle avait déjà visitée.

Mais très vite, elle comprit, le cœur lourd, qu'il s'agissait d'un assortiment d'enfants très différent.

Les murs de la pièce étaient capitonnés et couverts de graffitis incompréhensibles.

Le rembourrage des murs était manifestement nécessaire, étant donné qu'un enfant — un petit garçon aux traits étrangement léonins — était occupé à frapper à répétition son front muté contre la paroi, sans que personne ne fasse le moindre effort sérieux pour l'en empêcher.

Quelques enfants poussèrent des cris hystériques à l'arrivée soudaine de Roberta, mais tout autant ne lui prêtèrent aucune attention, fixant le vide d'un regard autistique ou absorbés dans des conversations unilatérales avec eux-mêmes, souvent dans d'étranges langues privées que même le traducteur automatique de Roberta ne parvenait pas à interpréter.

Une petite fille asiatique, âgée d'environ cinq ans, se balançait d'avant en arrière sur ses genoux tout en poursuivant une psalmodie chantante qui semblait incorporer des fragments de plusieurs langues différentes.

Un enfant pâle et gnomique, dont la joue tressaillait de manière incontrôlable, comptait encore et encore ses propres orteils avec une concentration effrayante.

Il leva les yeux de sa tâche juste assez longtemps pour enregistrer l'existence de Roberta, puis recommença à compter avec une intensité renouvelée.

Non loin de là, un petit garçon aux mèches noires copiait tout ce que faisait l'enfant qui comptait ses orteils, tics faciaux compris.

« M. Eygor ! » cria une rapporteuse proche. « Jarod copie encore les gens. Faites-le arrêter ! Faites-le arrêter maintenant ! »

Ailleurs dans la salle de classe bondée, un tout-petit industrieux gribouillait sur les murs avec un gros crayon noir.

Roberta ne comprenait rien à ses tracés anguleux, qui, par endroits, ressemblaient à des équations mathématiques, à des hiéroglyphes égyptiens, à des silhouettes obscènes dessinées avec des bâtons, ou à une combinaison déformée de tout cela.

Rien qu'à regarder ces marques, griffonnées par-dessus plusieurs générations de graffitis précédents et débordant souvent sur le sol épais et capitonné, Roberta se sentit vaguement nauséeuse.

Quelques mètres plus loin, une autre enfant, non contente d'écrire sur les murs ou le sol, ornait ses propres bras et jambes de spirales et d'arabesques complexes.

Hors contexte, son empressement à se décorer elle-même aurait peut-être été mignon, mais entouré de tant d'autres comportements étranges de la part de ses camarades, il était difficile de ne pas voir même ce passe-temps inoffensif comme la preuve d'un trouble plus profond et plus pathologique.

Épouvantée et consternée par ce qu'elle voyait, Roberta sentit son cœur presque se briser entièrement lorsqu'elle aperçut la petite sculptrice épileptique de la classe précédente, désormais en train de sangloter tristement dans un coin de la pièce, clairement effrayée et bouleversée par ses nouveaux camarades et son nouvel environnement inquiétants.

« Laissez-moi deviner, » dit Roberta avec amertume, les yeux brûlants de larmes de colère. « Ce doit être l'Unité des Déviations du Développement. »

En contraste marqué avec la préférence affichée de Chrysalis pour les petites classes et l'enseignement personnalisé, il n'y avait qu'un seul instructeur présent, surveillant au moins deux douzaines d'enfants dysfonctionnels.

Plutôt un surveillant, en réalité, car Roberta n'avait pas l'impression qu'un véritable enseignement était en cours.

Le seul adulte présent — un homme trapu et voûté à la peau cireuse, à la posture affreuse, aux épais sourcils noirs et aux deux grands yeux étrangement globuleux — se leva vivement de derrière un bureau bon marché en contreplaqué et aluminium, laissant tomber de ses doigts un roman de poche écorné.

Il n'avait rien d'un chercheur de haut niveau ni d'un éducateur de classe mondiale ; Roberta supposa que garder les expériences ratées de Chrysalis n'était guère l'un des postes les plus recherchés du Projet.

Pas étonnant qu'ils aient mis cette pièce complètement à l'écart, réalisa-t-elle, afin que le reste de l'équipe n'ait pas à se souvenir de ses échecs occasionnels.

« Pas un geste, mon vieux ! » l'avertit-elle en tenant son servo comme un revolver. « Vous avez entendu l'annonce. Je suis armée et dangereuse. »

Sa déclaration provoqua davantage de cris de terreur parmi certains des enfants les plus alertes, mais Eygor leva obligeamment les mains au-dessus de sa tête, prenant sa menace implicite aussi au sérieux qu'elle l'espérait.

Roberta balaya la pièce du regard à la recherche d'un quelconque signe d'alarme ou de caméra de sécurité. Elle était tentée d'endormir le sinistre surveillant aux yeux globuleux, puis de se téléporter devant les enfants.

Ces gamins sont tellement perturbés, pensa-t-elle, qui les croira s'ils disent que j'ai disparu dans les airs — ou même dans un nuage bleu lumineux ?

« Bonjour, bonjour, bonjour ! »

Une petite main étonnamment forte tira sur sa jupe, et elle baissa les yeux pour voir un petit garçon chérubin d'environ cinq ans qui la regardait avec des yeux débordant littéralement d'excitation et d'enthousiasme.

Son corps entier, en fait, vibrait d'une énergie à peine contenue, comme s'il venait d'avaler en une seule fois une année entière de céréales sucrées.

« Quies-tu ? D'oùviens-tu ? Jem'appelleOliver. »

Il la bombardait de questions, parlant si vite que les mots se mélangeaient littéralement.

« Jenet'aijamaisvueavant. Commentt'appelles-tu ? Qu'as-tuapportépourmoi ? Jesuisleplusintelligentici. Est-cequejepeuxavoirstonstylo ? »

« Euh, enchantée de te rencontrer, » répondit distraitement Roberta, essayant de garder un œil sur le surveillant tout en poursuivant sa recherche de caméras cachées.

La dernière chose qu'elle souhaitait était que Kaur et ses associés fanatiques filment le Blue Smoke Express.

Quand je reviendrai chercher Gary, se promit-elle, vous ne me verrez même pas arriver.

Oliver ne se laissa pas écarter aussi facilement.

« Jem'appelleOliver. Commentt'appelles-tu ? »

Il tira si fort sur sa jupe qu'elle dut agripper le haut du vêtement de sa main libre pour éviter qu'il ne lui soit arraché jusqu'aux genoux.

« Quies-tu ? Pourquoiest-tuici ? »

« Je m'appelle Veronica, » mentit-elle, surtout par habitude.

« Qu'as-tuapportépourmoi ? Est-cequejepeuxavoirstonstylo ? »

« Euh, pas tout de suite, » temporisa Roberta.

Entre le besoin obsessionnel d'attention d'Oliver et les autres enfants plus effrayés qui pleuraient et hurlaient à l'arrière-plan, elle avait du mal à se concentrer sur l'essentiel : s'échapper proprement.

Isis cracha d'un air menaçant en direction d'Oliver, et Roberta s'interposa habilement entre le garçon et la chatte irritée, espérant protéger ce jeune hyperactif des griffes et des crocs toujours prêts d'Isis.

« Et si on se serrait simplement la main ? »

Elle tendit la main à Oliver, qui la saisit avec une force inattendue.

Aïe.

Roberta grimaça lorsque ce petit démon à la langue bien pendue lui serra la main plus fort qu'un quarterback de cent kilos cherchant à prouver quelque chose.

Ça doit être ce développement musculaire génétiquement amélioré, déduisit-elle.

Quelle chance.

« Donne-moistonstylo ! » exigea-t-il en sautillant au bout du bras de Roberta.

Elle essaya de retirer sa main, mais Oliver la retenait comme dans un étau.

Il se mit à attraper son autre bras, tentant de lui arracher le servo.

« Donne-le-moi ! Donne-le-moi ! Donne-le-moi ! »

« Oliver ! Arrête ! Lâche-moi ! »

L'enfant surexcité resserra encore sa prise, comprimant sa main prisonnière au point qu'elle sentit ses os grincer les uns contre les autres.

Pour la première fois, elle réalisa qu'elle courait un réel danger physique face à ce super-gamin déchaîné.

Oliver lui asséna un violent coup de pied dans le tibia, la faisant vaciller, mais elle ne pouvait toujours pas se résoudre à frapper un petit garçon.

Ce n'est pas sa faute, pensa-t-elle, partagée entre la panique et la compassion.

Il souffre de troubles émotionnels !

Elle leva le servo au-dessus de sa tête, hors de portée d'Oliver.

La pointe de l'arme visait inutilement le plafond, mais, ignorant la pression qui écrasait son autre main, elle s'efforça de faire pivoter le servo avec ses doigts, un exercice de dextérité dont elle se serait volontiers passée.

Si je peux juste faire ça, pensa-t-elle désespérément, sans faire tomber cette fichue chose ou me tirer dessus par erreur... !

Puis Oliver bondit vers son bras levé et planta ses dents dans son biceps.

Roberta poussa un cri de douleur, sentant ses mâchoires se refermer sur elle même à travers le tissu de sa blouse, et le servo lui échappa des doigts.

L'objet atterrit plusieurs mètres plus loin, au milieu d'un groupe d'enfants qui commencèrent instantanément à se battre pour s'emparer du brillant trophée argenté.

« Non, non, non ! »

Oliver lâcha Roberta pour se précipiter à la poursuite du servo.

Roberta retira vivement sa main gauche blessée et l'agita pour rétablir la circulation dans ses doigts.

Rien ne semblait cassé définitivement, mais cela s'était joué de peu.

Elle chercha rapidement Isis du regard, se demandant pourquoi la féline querelleuse n'était pas venue à son secours.

Elle vit alors qu'Isis avait une autre crise à gérer.

Profitant de la situation de Roberta, Eygor avait abaissé les mains pour atteindre un bouton dissimulé sous son bureau.

Isis bondit sur l'homme voûté comme une panthère miniature, mais elle arriva trop tard.

Une alarme retentit et une grille métallique descendit du plafond, condamnant la sortie.

Piégée !

Roberta contempla avec désespoir la mêlée d'enfants gesticulants qui avait englouti le servo, et avec lui sa possibilité de se téléporter avec Isis vers la sécurité.

Les cris aigus et les hurlements de colère se mêlaient à l'alarme stridente pour produire un vacarme presque insupportable qui rendait toute réflexion claire encore plus difficile.

Elle s'approcha prudemment des enfants qui se donnaient coups de pied et coups de griffes, sans savoir comment les séparer sans danger, encore moins comment récupérer son servo.

Elle jeta un regard vers le seul autre adulte présent, le surveillant voûté aux yeux exorbités, espérant qu'il interviendrait pour mettre fin à la violence, mais elle le vit fixer le plafond avec une expression inquiète sur son visage disgracieux.

Son regard suivit le sien vers le haut et elle fut horrifiée d'apercevoir des volutes d'un épais gaz blanc s'échappant de bouches d'aération dans le plafond.

Ça ne sent pas bon, pensa-t-elle en prenant instinctivement une profonde inspiration avant de retenir son souffle.

Hélas, ce réflexe rapide ne lui accorda que le temps de se demander si chaque salle de Chrysalis était équipée de gaz soporifique pour des raisons de sécurité interne, ou s'il s'agissait d'une mesure d'urgence spécialement prévue au cas où les enfants aux Déviations du Développement deviendraient incontrôlables.

S'il avait au moins un avantage, l'assaut au gaz mit rapidement fin à la bagarre qui avait éclaté pour la possession du servo.

S'efforçant de ne pas respirer, Roberta regarda les enfants se battre, puis les autres camarades souffrant de troubles comportementaux, succomber les uns après les autres à l'effet narcotique des fumées blanches qui envahissaient la pièce.

Elle ne put s'empêcher de remarquer à quel point les enfants marginaux de Chrysalis paraissaient angéliques, à quel point ils semblaient touchants et normaux lorsqu'ils dormaient.

Elle se précipita en avant, écartant doucement les corps effondrés des enfants les uns des autres tout en cherchant frénétiquement son servo.

Les formes inertes des enfants étaient un poids mort, et elle dut lutter contre la gravité autant que contre le temps.

Si je peux juste le retrouver à temps, pensa-t-elle désespérément, je peux encore nous téléporter hors d'ici !

Mais cet effort furieux ne fit qu'épuiser plus rapidement la dernière réserve d'air de ses poumons.

Les joues gonflées de dioxyde de carbone expiré, elle aperçut un bref et frustrant éclat métallique argenté dépassant d'un amas de tout-petits endormis, avant d'être forcée de reprendre sa respiration dans un halètement, aspirant de grandes goulées d'air contaminé qui lui firent tourner la tête et transformèrent ses jambes en spaghetti trop cuits.

Elle tenta de focaliser sa vision devenue floue, laquelle se posa impuissante sur une tache noire indistincte au sommet du bureau du surveillant.

Isis était déjà complètement inconsciente lorsque le monde de Roberta sombra totalement dans l'obscurité.

CHAPITRE SEIZE

« Vous savez, quand on y pense, elle a causé davantage de confusion que de véritables dégâts. » Walter Takagi tira nerveusement sur le col de son T-shirt tandis que le Dr Kaur et lui contemplaient le corps inerte de la femme qu'il connaissait sous le nom de Dr Veronica Neary, étendue sur le sol rembourré de l'Unité des Déviations du Développement. Tout autour d'eux, des équipes d'agents de sécurité et de spécialistes de la petite enfance s'occupaient des malheureux enfants qui, avec leur éducatrice, avaient été gazés en même temps que Ronnie. Comme si ces pauvres enfants défectueux n'avaient pas déjà assez de problèmes, pensa-t-il avec amertume. « Au final, le projet n'a été que compromis, pas irrémédiablement endommagé. »

« C'est une maigre consolation, Walter, » répondit Kaur gravement. La directrice de Chrysalis observait les enfants inconscients qu'on emmenait vers l'infirmerie, une expression mécontente sur ses traits raffinés. « Après des années de secret et de préparation méticuleuse, nous avons maintenant été infiltrés par deux espions en l'espace de presque deux jours, dont l'un que nous avons activement accueilli dans nos rangs. »

Un pied chaussé de pantoufles tapota impatiemment le sol, révélant le degré d'anxiété dissimulé derrière l'extérieur maîtrisé de Kaur.

« Une évolution des événements des plus inquiétantes. »

Takagi déglutit nerveusement. Il avait entendu des rumeurs sur le sort réservé à ceux qui violaient le strict code du secret de Chrysalis. Comme cet Américain, Singer, qui a disparu sans explication pendant que j'étais à Rome, se rappela-t-il. Personne ne prononce même plus son nom.

« J'en prends l'entière responsabilité, » proposa-t-il, espérant secrètement que sa volonté de reconnaître son erreur jouerait en sa faveur et atténuerait peut-être les mesures disciplinaires sévères que Kaur envisageait. « Elle m'a complètement trompé. »

« C'est ce qu'il semble, » convint Kaur. Takagi attendit que la hache tombe, résolu à affronter sa punition avec autant de dignité qu'il pourrait en rassembler. D'horribles visions de seppuku, principalement inspirées de vieux films de samouraïs qu'il avait vus étant enfant, traversèrent son imagination. À sa surprise cependant, Kaur se contenta de soupirer et lui adressa un mince sourire amer.

« Malheureusement, le Dr Lozinak et moi-même avons été tout aussi dupés. Et l'on ne peut pas davantage vous reprocher l'arrivée inopportune de M. Seven. Il est évident que notre sécurité fondamentale a été compromise à un stade antérieur, peut-être par l'intermédiaire de notre opération de New York. »

Elle fronça les sourcils avec réflexion.

« Je pense qu'il est préférable de déclarer un moratoire sur le recrutement de nouveaux talents au sein de Chrysalis jusqu'à ce que nous découvrions l'origine de ces intrusions, et peut-être même au-delà. »

« Absolument ! » répondit Takagi avec empressement. Un immense soulagement parcourut son corps, au point de lui donner presque le vertige. On dirait que je ne suis pas condamné après tout ! « C'est bien sûr une excellente idée. »

À environ un mètre de là, les gardes relevaient du sol le dernier des enfants imparfaits. Un éclat argenté attira son attention et il reconnut le fin stylo métallique dont Ronnie s'était servie pour endormir le Dr Lozinak. À en juger par l'expression alerte qui apparut soudain dans les yeux de Kaur, elle avait elle aussi repéré l'objet suspect.

Sans attendre qu'un de ses gardes du corps récupère l'arme déguisée, elle se précipita elle-même sur le stylo. Le ramassant sur le sol, où il était resté dissimulé sous les corps des tout-petits narcotisés, elle le leva à la lumière et l'examina soigneusement sous tous les angles.

« Bien sûr, » murmura-t-elle avec intensité, les yeux se rétrécissant sous la colère. « Je savais qu'il devait y avoir un lien. »

Sous le regard perplexe de Takagi, elle sortit de la poche de sa blouse un stylo identique. Elle les tint côte à côte devant elle, puis les referma tous deux dans son poing avant de les remettre brusquement dans sa poche.

« Il semble que M. Seven et le Dr Neary, quels que soient leurs véritables noms, soient approvisionnés par la même organisation inconnue, » expliqua-t-elle sèchement.

Takagi fut tenté de demander davantage de détails, mais décida après une rapide réflexion de ne pas tenter sa chance. Mieux vaut rester discret pendant quelque temps, décida-t-il, même s'il mourait d'envie d'en apprendre davantage sur ce personnage de Gary Seven, jusqu'à ce que tout ce fiasco ait le temps de s'effacer des mémoires. En supposant qu'il s'efface un jour.

Dans des moments pareils, il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il n'aurait pas mieux fait de conserver son confortable poste d'enseignant à Osaka.

Étendue sur le sol rembourré et couvert de graffitis de l'UDD, Ronnie remua faiblement, toussa d'une voix rauque, puis retomba dans un sommeil provoqué par les drogues. Malgré tout, Takagi fut soulagé de constater qu'elle se remettait du puissant gaz anesthésiant utilisé pour la neutraliser.

Kaur fit un signe de tête à ses gardes du corps personnels et les deux Sikhs saisirent Ronnie par les poignets et les chevilles pour la soulever du sol.

« Qu'allez-vous faire d'elle ? » demanda le plus âgé des gardes.

Kaur regarda Ronnie comme elle aurait regardé une souche bactérienne particulièrement virulente.

« Mettez-la avec son partenaire, » dit-elle durement. « Je m'occuperai bientôt d'eux tous les deux. »

Un autre garde, survivant du régime de droite récemment renversé au Portugal, souleva une masse molle de fourrure noire brillante du bureau de l'éducatrice.

« Et le chat ? » demanda-t-il brusquement.

« Je me moque complètement de ce fichu chat, » répliqua Kaur, dont la patience atteignait visiblement ses limites. Exaspérée, elle serra les poings et déversa une partie de sa frustration accumulée sur le malheureux garde.

« Adoptez-le. Mangez-le. Dissèquez-le. Faites-en ce que vous voulez. »

Takagi ne put s'empêcher de se rappeler les dernières paroles de Ronnie, quelques secondes avant qu'elle ne s'enfuie après sa confrontation malheureuse avec le Dr Lozinak.

« S'il m'arrive quelque chose, assure-toi que mon chat va bien. »

Éprouvant des sentiments très mitigés, il regarda les gardes de Kaur emporter le corps inerte de Ronnie hors de l'atmosphère déprimante de l'UDD. Il inspira profondément, sachant qu'il allait le regretter, puis s'avança.

« Je prends le chat, » dit-il.

« Vraiment ? » Kaur fixa sur Takagi un regard interrogateur, sans paraître certaine de devoir être amusée ou agacée. « Et qu'avez-vous l'intention d'en faire, Walter ? »

Takagi se tortilla sous la surveillance radioactive de la directrice. Il sentait toute la crédibilité qu'il avait miraculeusement réussi à conserver lui échapper.

« Euh… je pensais peut-être donner le chat aux enfants du Lot Epsilon. »

Kaur continua à le regarder avec scepticisme et Takagi chercha désespérément une justification plausible.

« Ils ont beaucoup aimé l'animal plus tôt aujourd'hui, quand… euh… "le Dr Neary" et moi sommes passés dans leur classe. Noon semblait particulièrement l'apprécier. »

« Noon ? Vraiment ? »

Comme il l'avait espéré, l'attitude sévère de Kaur sembla s'adoucir légèrement à la mention de sa brillante et polyvalente progéniture. Elle haussa les épaules puis fit signe au garde portugais.

« Très bien. Donnez le chat aux enfants. »

Une pointe de venin revint dans sa voix.

« Le traître qu'était le Dr Neary pourra au moins apporter une petite contribution au projet, malgré tous ses efforts pour nous trahir. »

Takagi récupéra avec gratitude l'animal flasque et inanimé des mains du garde souriant, puis se hâta de quitter la salle de classe avant que le Dr Kaur ne change d'avis.

J'espère que Ronnie appréciera ce geste, pensa-t-il avec mauvaise humeur. Quoi qu'il lui arrive.

* * * * *

Des piaillements, des gazouillis, des aboiements et des glapissements tirèrent Roberta d'un sommeil artificiel et sans rêves. Au début, elle crut qu'il s'agissait simplement d'Isis qui faisait encore des siennes.

« Va-t'en, stupide chat, » marmonna-t-elle en essayant d'écarter le félin inexistant.

Peu à peu, elle réalisa cependant que même Isis ne pouvait pas produire les sons d'une ménagerie entière.

Oh oh, pensa-t-elle, tandis qu'un scénario bien moins encourageant se présentait à son esprit.

Avec un effort considérable, elle força ses yeux à s'ouvrir, pour découvrir qu'elle était allongée sur une couche de paille, une joue pressée contre les fibres sèches. La lumière lui fit immédiatement mal aux yeux et provoqua des pulsations douloureuses dans son crâne.

J'ai l'impression d'avoir la gueule de bois, réalisa-t-elle, mais pourquoi ? Elle ne se souvenait pas avoir trop bu, ni même avoir bu quoi que ce soit.

Ah oui, le gaz, se rappela-t-elle.

Les souvenirs désagréables de l'injustice révoltante de l'Unité des Déviations du Développement et des vapeurs blanches toxiques qui avaient envahi ses poumons revinrent à sa mémoire, la remettant plus ou moins au courant de la situation, du moins jusqu'à son brusque réveil actuel.

Sa première tentative pour se redresser fut un échec complet. Dès qu'elle souleva la tête de la paille, une vague de vertige la frappa et elle dut se rallonger.

Trop vite, conclut-elle avec difficulté. Pas bon.

Elle s'y prit beaucoup plus lentement lors de la tentative suivante, se redressant progressivement sur les genoux. Le vertige revint, mais cette fois elle s'y attendait ; la tête tournante, elle ferma les yeux et attendit que la nausée passe.

D'accord, pensa-t-elle après quelques instants pénibles. C'est mieux.

Elle rouvrit prudemment les yeux, confirmant ce qu'elle soupçonnait déjà : elle était revenue auprès de Gary Seven et des animaux de laboratoire, mais cette fois du mauvais côté des barreaux.

En fait, elle se trouvait dans la même cage que Seven qui, à son grand désarroi, avait exactement l'air qu'il avait la dernière fois qu'elle l'avait vu. Il pendait, silencieux et presque sans vie, suspendu par les menottes qui attachaient ses poignets à vif et rougis aux barreaux de la cage.

Un unique garde posté à l'extérieur surveillait les deux prisonniers avec méfiance, une main posée sur la crosse de son pistolet.

Pour le moment, Roberta accorda peu d'attention au garde.

« Gary ? » s'adressa-t-elle à son compagnon de captivité. Malgré six années passées à sauver le monde ensemble, elle ne s'était jamais sentie à l'aise en l'appelant par son prénom. Pourtant, il lui arrivait parfois de le faire, surtout dans des moments comme celui-ci.

« Gary ? Tu m'entends ? »

Son silence l'inquiéta. Quelque chose n'allait vraiment pas. Elle avait déjà vu Seven inconscient auparavant, mais rarement longtemps ; elle savait par expérience qu'il possédait cinq fois plus d'endurance qu'un humain ordinaire du vingtième siècle.

Contrairement à Seven et à ses menottes, Roberta était libre de se déplacer dans la cage.

Luttant contre la nausée qui l'assaillait dès qu'elle bougeait trop vite, elle se traîna jusqu'au corps immobile de Seven. Levant la tête pour voir son visage, elle tenta désespérément de le ramener parmi les vivants.

« Gary ? C'est moi, Ro— »

Elle jeta un regard de côté au garde vigilant.

« C'est l'Agent 368. Tu m'entends ? Est-ce que ça va ? »

Elle lui donna une légère gifle, puis une seconde suffisamment forte pour piquer. Malgré ses efforts, le menton de Seven continua de reposer sur sa poitrine. Ses paupières closes ne frémirent même pas.

« Allez, Gary, réveille-toi ! Donne-moi un signe que tu es encore là. »

Le cœur de Roberta se serra. Seven n'était pas simplement inconscient ; cela ressemblait à une sorte de transe ou de coma, et elle n'avait aucune idée de la manière de l'en sortir.

Tentant de vérifier ses signes vitaux, elle dut faire un effort pour percevoir le moindre pouls ou battement de cœur.

La dernière fois que j'ai senti un pouls aussi faible, se rappela-t-elle, le type s'est révélé être un mort-vivant.

Ce n'était pas vraiment rassurant.

Elle lança un regard furieux au garde solitaire dont l'indifférence muette à l'état lamentable de Seven l'exaspérait.

« Ne restez pas planté là ! » lui cria-t-elle.

Instinctivement, elle chercha son servo dans ses poches, pour découvrir qu'il avait disparu.

« Je sais que vous avez plein de médecins ici. Les meilleurs du monde, probablement. Pourquoi n'appelez-vous personne ? Cet homme a besoin de soins médicaux ! »

Pendant un instant, elle crut que sa tirade avait produit un effet. Gardant Roberta sous surveillance, le garde taciturne se dirigea vers un visiophone fixé au mur près de la sortie.

Enfin, pensa-t-elle, convaincue que la sentinelle appelait enfin un médecin pour Seven.

Ses espoirs furent toutefois anéantis lorsque le visage sévère et impeccable de Sarina Kaur apparut sur l'écran.

« La femme est réveillée, Directrice, » rapporta le garde d'une voix bourrue.

« Et l'homme ? » demanda Kaur.

Le garde secoua la tête.

« Toujours silencieux comme la mort. »

Kaur soupira avec déception.

« Je vois. »

Roberta essaya de ne pas le prendre personnellement lorsque Kaur décida manifestement de se contenter d'elle.

« Merci de m'avoir prévenue, Bhajan. Je serai là sous peu. »

Pas besoin de vous presser pour moi, pensa Roberta.

La redoutable directrice de Chrysalis n'avait rien d'une Florence Nightingale, ça c'était certain.

Roberta attendit sa prochaine rencontre avec Kaur avec une appréhension extrême.

Pourquoi ai-je l'impression que nous n'allons pas partager un agréable déjeuner indien cette fois-ci ?

CHAPITRE DIX-SEPT

« On dit qu'un chat peut regarder un roi. Est-ce pour cela que tu m'observes si attentivement ? »

Âgé de seulement quatre ans, le jeune Noon savait déjà qu'il était destiné à la grandeur. Sa mère le lui avait souvent dit, et elle était la directrice de tout le projet. Ses gènes le rendaient plus fort et plus intelligent que les enfants ordinaires, et même parmi ses camarades pareillement doués, Noon se distinguait comme quelqu'un de spécial. Sa mère disait qu'il avait un véritable « potentiel de dirigeant », et elle devait le savoir ; elle l'avait conçu elle-même.

Il n'était pas étonnant que le chat noir et luisant se soit dirigé vers lui dès que le Dr Takagi avait déposé l'animal dans la classe, expliquant que la propriétaire du chat, le Dr Neary, était actuellement indisposée et ne pouvait pas s'occuper de son animal. Noon avait immédiatement pris le chat sous sa garde, et supervisait maintenant son inspection par les autres enfants, qui faisaient la queue pour caresser le minou dans ses bras.

« Soyez doux. Ne lui faites pas peur, » recommanda-t-il à un petit garçon manifestement excité nommé Joaquin, même si, pour être honnête, ce chat ne semblait pas du tout effrayé. Au contraire, elle ronronnait avec contentement, appréciant l'attention, tandis qu'elle observait attentivement Noon et ses camarades de jeu. Le comportement imperturbable du chat rappela au bambin très cultivé une autre citation archaïque, celle-ci attribuée à Montaigne :

« Quand je joue avec mon chat, qui sait si je ne suis pas pour lui un passe-temps plus qu'il ne l'est pour moi ? »

Comme c'est vrai ! songea Noon en caressant la tête veloutée du chat. Le Dr Neary avait appelé son animal Isis, se rappela-t-il. Un nom royal tout à fait approprié, selon lui.

Le Dr Erickson se tenait derrière Noon, observant les enfants accueillir Isis à tour de rôle. L'arrivée du chat avait complètement perturbé les activités éducatives de la journée, mais ni le Dr Erickson ni les autres instructeurs ne s'y étaient opposés trop vivement ; Noon soupçonnait qu'ils espéraient que toute l'agitation autour du chat aiderait la classe à oublier ce qui était arrivé à Shirin plus tôt cet après-midi-là.

Jusqu'ici, nota-t-il, leur stratégie semblait fonctionner. Non que Noon lui-même ait vraiment oublié la manière dont la petite fille avait été retirée de la classe, après avoir eu une nouvelle de ses crises effrayantes. Il se sentait triste pour Shirin, qu'il supposait ne jamais revoir, mais personne ne pouvait rien y faire ; sa mère lui avait expliqué un jour qu'une certaine marge d'erreur expérimentale était inévitable, et qu'à

cause de cela quelques enfants malchanceux présentaient des défauts mentaux ou physiques impossibles à corriger.

Ce n'était pas juste, comprenait-il, de forcer ces pauvres enfants abîmés à rester dans la même classe que des enfants parfaits comme lui ; à long terme, Shirin serait plus heureuse avec les autres enfants inférieurs. Peut-être que quelqu'un devrait aussi donner un chaton aux enfants imparfaits, pensa-t-il généreusement. Je parie que cela leur remonterait le moral.

« Vous savez, les enfants, » commença le Dr Erickson, tentant de transformer la fascination des enfants pour Isis en expérience pédagogique, « dans le monde extérieur, où les choses sont beaucoup plus primitives et malheureuses qu'ici, il y a beaucoup de garçons et de filles qui ne peuvent même pas s'approcher d'un chat à cause des allergies. »

« Qu'est-ce que les allergies ? » demanda Suzette Ling, qui s'intéressait beaucoup plus aux mathématiques et aux machines qu'aux livres. Noon leva les yeux au ciel ; il avait tout lu sur les allergies des mois auparavant.

« Les allergies sont un défaut génétique, » expliqua leur enseignante, « qui rend les gens malades chaque fois qu'ils sont exposés à une substance courante, comme la fourrure ou les fleurs. En fait, pour vous dire la vérité, je suis extrêmement allergique à la menthe poivrée. J'ai mal à la gorge et une éruption cutanée chaque fois que je mange quelque chose à la menthe poivrée. »

Quelques enfants poussèrent des exclamations horrifiées, mais le Dr Erickson leur adressa un sourire rassurant.

« Vous avez beaucoup de chance, les enfants. Vous avez tous été soigneusement conçus pour n'avoir aucune allergie, vous pouvez donc manger et toucher presque tout sans tomber malades. Des questions ? »

La main de Suzette jaillit comme les fusées qu'elle adorait concevoir.

« Qu'est-ce que ça veut dire, "malade" ? »

* * * * *

Le carillon de cinq heures interrompit ce que Noon considérait comme un long et plutôt inutile exposé sur l'histoire des infirmités humaines. Il savait déjà que les gens ordinaires étaient bien plus fragiles que lui et ses camarades de classe, même si ce fait évident semblait avoir échappé à Suzette et à quelques autres enfants.

« Leur nourriture remonte vraiment dans leur gorge et ressort par leur bouche ? » demanda Liam MacPherson, à la fois horrifié et fasciné par l'idée grotesque de la régurgitation. « Ils ne peuvent pas l'empêcher ? »

« Eh bien, non, » admit le Dr Erickson, « même si ce n'est probablement pas le meilleur moment pour entrer dans les détails. »

Elle frappa dans ses mains pour attirer l'attention de tous.

« Plus de cours pour aujourd'hui. Tout le monde en rang près de la sortie afin que nous puissions nous rendre au réfectoire de manière rapide et efficace. »

Les enfants les plus proches de Noon se pressèrent pour caresser encore quelques fois leur visiteuse féline avant de quitter la salle de classe. Il serra protectivement le chat contre sa poitrine tandis qu'il regardait le Dr Erickson avec espoir.

« Puis-je l'emmener avec moi au réfectoire ? » demanda-t-il.

L'instructrice réfléchit un instant puis secoua la tête.

« Ce n'est probablement pas une très bonne idée du point de vue de l'hygiène, » déclara-t-elle, provoquant une explosion de gémissements et de protestations dans la classe. « Mais dites-vous bien ceci : si vous vous comportez tous très bien pendant le dîner ce soir, alors je laisserai peut-être le chat rester avec vous dans le dortoir cette nuit. Peut-être. »

Noon savait que c'était probablement le mieux qu'ils obtiendraient. À regret, il reposa Isis sur le sol puis rejoignit les autres enfants près de la sortie. Le Dr Erickson éteignit les lumières tandis qu'elle et ses collègues escortaient les enfants hors de la salle et dans le couloir, laissant le chat derrière eux.

Ils avancèrent en file indienne dans le tunnel, Noon se retrouvant exceptionnellement en dernière position. Il jeta un regard nostalgique par-dessus son épaule, espérant qu'Isis allait bien. Son estomac gargouilla à la pensée du dîner et il se demanda si le chat avait faim lui aussi.

Peut-être devrais-je lui garder une partie de mon repas, songea-t-il.

Puis il se souvint qu'il avait encore dans sa poche une cuisse de poulet tandoori, soigneusement enveloppée dans une serviette de table, restant de son déjeuner.

C'est parfait !

Dans son imagination, Isis mourait déjà de faim, et il avait hâte de la nourrir. S'écartant discrètement de la file d'enfants, Noon rebroussa chemin aussi furtivement qu'il le put et revint vers la salle de classe, atteignant l'entrée quelques instants seulement après l'avoir quittée.

Il ouvrit brusquement la porte, une cuisse de poulet à la main, puis se figea sur le seuil, déconcerté par la vision inattendue qui s'offrait à lui.

Le chat avait disparu.

À sa place, debout au milieu de la salle, non loin de l'endroit où il avait laissé Isis, se tenait une femme à l'apparence exotique que Noon était certain de n'avoir jamais vue auparavant.

Grande et mince, avec de longs cheveux noirs brillants, elle portait, de manière plutôt immodeste, une tenue deux pièces très révélatrice qui était loin de correspondre à la tenue réglementaire de Chrysalis, surtout pour une adulte.

Deux ornements de velours noir, en forme d'oreilles de chat, décoraient sa chevelure, tandis qu'un collier argenté très familier scintillait autour de son cou pâle comme l'albâtre.

Noon reconnut immédiatement le collier, tout comme il reconnut aussitôt l'expression amusée et distante dans les yeux dorés en amande de la femme.

« Isis ? »

La femme se contenta de lui sourire tandis qu'elle retirait une blouse de laboratoire de rechange du placard des enseignants pour l'enfiler par-dessus sa tenue noire minimaliste. Les deux oreilles de chat disparurent dans une poche de la blouse, tandis qu'un mouchoir pris dans une boîte posée au sol effaçait la plus grande partie de son maquillage exotique et saisissant.

Fasciné et déconcerté par la transformation miraculeuse d'Isis, Noon resta figé sans voix tandis que l'étrangère lui tapotait doucement la tête, exactement comme il avait caressé le chat un peu plus tôt, puis lui retirait nonchalamment la cuisse de poulet de ses doigts inertes.

« Mais... comment avez-vous... ? » balbutia-t-il, trouvant inhabituellement difficile de formuler une réponse cohérente.

La femme-chat porta un doigt à ses lèvres pour lui demander de garder le silence. L'enfant stupéfait ne put s'empêcher de remarquer que son ongle sombrement verni se terminait en pointe acérée, semblable à une griffe de chat.

Il acquiesça docilement tandis qu'elle quittait la pièce, le laissant seul dans la salle de classe vide.

« Isis, » murmura-t-il avec émerveillement.

Comme la déesse.

Était-il possible que le chat soit réellement la divinité égyptienne déguisée, ou quelque chose d'encore plus rare et mystérieux ?

Pour une fois dans sa jeune existence, Noon ne savait pas quoi croire.

Isis avançait seule dans les couloirs de Chrysalis.

Vêtue de la blouse de laboratoire empruntée, bien moins ajustée et confortable que son habituelle fourrure noire, elle parcourait le labyrinthe de tunnels en humant l'air tout en grignotant délicatement la cuisse de poulet épicée.

L'odeur de sa proie persistait dans l'atmosphère stérile du complexe souterrain, de sorte qu'elle savait exactement où elle allait et pourquoi.

Comme c'était l'heure du dîner, les couloirs étaient agréablement peu fréquentés, exactement comme Isis l'avait prévu. Les rares passants qu'elle croisait lui lançaient des regards curieux, mais la femme-chat déguisée se déplaçait avec une telle aisance et une telle assurance que peu doutaient qu'elle appartienne à cet endroit autant qu'eux-mêmes.

Elle résista à une forte tentation de sourire avec mépris devant la crédulité générale de ces singes bipèdes, mais ce ne fut pas facile.

Elle avait ainsi progressé pendant moins de dix minutes lorsque son odorat lui signala l'approche de sa proie.

Ronronnant d'anticipation, elle déposa les os de poulet, désormais complètement dépouillés de leur viande, dans une poubelle pratique avant de contourner sa cible afin de l'approcher par derrière.

Tout cela s'avérait encore plus facile qu'elle ne l'avait imaginé.

Comme c'était aimable au Dr Kaur de passer par ici.

Avançant silencieusement sur le carrelage usé, Isis entendit Kaur et ses gardes du corps omniprésents avant même de les apercevoir descendant le tunnel devant elle.

Si Isis se souvenait correctement du plan du complexe — et il n'existait aucune raison de penser le contraire — les trois humains se dirigeaient directement vers la pièce où Seven était enfermé.

Isis pouvait sentir l'impatience et la colère à peine contenue qui émanaient de chaque pore de la femme indienne.

Manifestement, elle l'avait retrouvée juste à temps.

Les humains étaient également pressés, si bien qu'elle dut accélérer le pas pour se rapprocher d'eux tandis qu'ils demeuraient totalement inconscients de son approche féline.

La colère la remplissait et elle dévoila ses incisives étincelantes au souvenir de Seven enfermé dans cette cage comme une forme de vie primitive.

Elle-même avait passé beaucoup trop de temps récemment dans des cages, jouant le rôle de l'animal de compagnie de la Blonde Idiote, ce qui ne faisait qu'accroître son ressentiment bouillonnant envers le traitement infligé à Seven.

Même dans cette maladroite forme humanoïde, chacun de ses muscles était tendu et prêt à bondir.

Se déplaçant plus vite que n'importe quel Terrien ne l'aurait pu, elle attaqua d'abord le garde du corps situé à gauche.

Des doigts experts trouvèrent le groupe nerveux à la base du cou de l'homme, rendant l'humain inconscient avant même que Kaur ou le second garde ne comprennent ce qui se passait.

Le deuxième garde poussa un rugissement sauvage lorsque son collègue s'effondra au sol, mais sa tentative maladroite de riposte ne faisait pas le poids face à la rapidité féline d'Isis.

Un coup de ciseaux à la gorge, suivi d'un tranchant de la main parfaitement exécuté sur le côté de son cou de taureau, l'envoya rejoindre son camarade sur le sol.

« Quoi... ? »

Kaur paraissait naturellement stupéfaite.

Ses deux gardes avaient été neutralisés presque avant qu'elle ne réalise qu'elle était attaquée.

Elle se retourna avec incrédulité pour se retrouver face à ses deux gardes inconscients et à la femme désarmée qui les avait vaincus avec une facilité déconcertante.

« Qui... qui êtes-vous ? » lâcha-t-elle, la peur et la confusion inscrites sur son visage.

Isis sourit avec malveillance, les yeux brillants de l'excitation de la chasse.

Elle huma l'air avec attention, puis frappa Kaur d'un mouvement de la main ouverte.

Kaur sursauta et poussa un cri alarmé, mais les griffes d'Isis ne firent que déchirer le tissu de sa blouse de laboratoire, répandant le contenu d'une poche sur le sol.

Ses yeux s'écarquillèrent davantage lorsqu'elle aperçut les deux servos roulant sur les carreaux.

« Non ! »

Comprenant que ces armes extraterrestres constituaient sa seule défense, Kaur plongea vers les servos.

Mais les réflexes supérieurs d'Isis étaient trop rapides.

La femme-chat expédia adroitement les petits cylindres argentés hors de portée de Kaur d'un coup de pied, puis pinça les centres nerveux de l'humaine avec la même maîtrise que pour le premier garde.

Les yeux se révulsant vers l'arrière, Sarina Kaur s'effondra à côté de ses protecteurs vaincus.

Isis sourit avec satisfaction, prenant un instant pour admirer son œuvre avant de récupérer les servos égarés.

Les appareils brillaient joliment sous la lumière, mais Isis refusa de se laisser distraire par leur séduisant éclat argenté ; il lui restait trop de choses à faire.

Entendant des inconnus approcher depuis plusieurs couloirs de distance, Isis utilisa l'un des servos pour transporter Kaur et ses gardes dans la réserve vide la plus proche.

Avec un peu de chance, leurs corps endormis ne seraient pas découverts avant un bon moment.

Humant une nouvelle fois l'air, Isis laissa son odorat la guider vers Seven et l'Autre.

Son seul regret était de ne pas avoir eu davantage de temps pour jouer avec ses proies avant de s'en débarrasser.

Peut-être plus tard...

CHAPITRE DIX-HUIT

Le coup frappé à la porte surprit Roberta. Elle savait que Sarina Kaur était en route, mais elle n'avait jamais imaginé que la directrice magistrale se sentirait obligée de frapper avant d'entrer dans la réserve des animaux. D'un autre côté, quelqu'un avait probablement décidé de garder la porte verrouillée après qu'elle et Isis eurent fait irruption sans prévenir plus tôt. C'est ce que j'aurais fait, décida-t-elle.

Le garde agit en tout cas comme s'il attendait ce coup à la porte. Gardant un œil sur Roberta, toujours solidement enfermée dans sa cage, il regarda par la petite fenêtre rectangulaire donnant sur le couloir.

Un grognement perplexe lui échappa lorsqu'il ne vit apparemment pas le visage auquel il s'attendait. Posant prudemment une main sur la crosse de son arme de poing, il déverrouilla la porte et l'entrouvrit.

Une seconde plus tard, il glissa lentement sur le sol, un sourire béat visible sous les épais moustaches noires de sa barbe.

Roberta bondit sur ses pieds à l'intérieur de la cage, agrippant les barreaux avec excitation. Elle reconnut immédiatement les effets d'un rayon tranquillisant, si bien qu'elle ne fut nullement surprise de voir Isis, sous son agaçante apparence humaine si séduisante, entrer dans la pièce et refermer la porte derrière elle.

Un servo était serré dans les doigts impeccablement manucurés de la femme-chat.

Merci mon Dieu ! pensa Roberta, soulagée par l'arrivée opportune d'Isis.

Cela ne signifiait pas pour autant qu'elle allait laisser sa rivale féline savoir à quel point elle appréciait ce sauvetage ; Isis était déjà assez insupportable comme cela.

« Il était temps que tu arrives, Votre Féline Élégance, » grommela Roberta. « Dépêche-toi de me sortir de là. Il y a quelque chose qui ne va pas chez Seven. »

La femme extraterrestre ignora ses remarques, comme à son habitude. Roberta soupçonnait fortement qu'Isis pouvait parler, mais préférait ne pas le faire, du moins lorsque Roberta était présente.

Très bien, pensa la prisonnière. Du moment qu'elle me fait sortir de ce zoo.

« Allez ! Il faut emmener Seven chez un médecin ! »

Mais Roberta n'était pas la seule à interpeller bruyamment Isis.

Comme s'ils percevaient sa nature surnaturelle, les autres animaux réagirent vivement à la présence de la femme-chat, couinant, hululant, jappant et aboyant. Le tigre poussa un rugissement qui était peut-être un salut ou un défi ; Roberta ne

parvenait pas à faire la différence, mais craignait que ce vacarme primitif n'attire davantage de gardes.

On se croirait dans l'arche de Noé, pensa-t-elle avec inquiétude, et je ne parle pas du sketch de Bill Cosby.

Elle n'avait pas à s'inquiéter.

D'un seul sifflement appuyé, Isis réduisit au silence toute la ménagerie déchaînée, qui cessa aussitôt son vacarme bestial.

Roberta dut admirer la façon dont Isis dominait ses congénères à quatre pattes, même si quelque chose dans cette scène avait un côté franchement inquiétant.

Que peuvent donc percevoir ces stupides animaux chez elle que je suis incapable de voir ?

Enjambant le corps du garde tranquillisé, Isis se précipita vers la cage et s'agenouilla à côté de Seven plongé dans le coma.

Avant même que Roberta puisse lui demander ce qu'elle faisait, la femme-chat passa ses mains affairées entre les barreaux, ouvrit brusquement le col de Seven avec les deux mains puis lui enfonça les jointures d'un poing dans le sternum.

« Hé ! » protesta Roberta, alarmée par ces soins brutaux. « Qu'est-ce que tu fais ? »

Isis ne répondit pas, mais les questions de Roberta reçurent bientôt une réponse sous la forme d'une toux rauque provenant de Seven lui-même.

Il cligna des yeux une fois et releva la tête de sa poitrine, regardant autour de lui avec une expression quelque peu hébétée. Il secoua vigoureusement la tête, comme pour chasser des toiles d'araignée de son esprit, puis examina la situation avec un regard beaucoup plus concentré.

Ses yeux gris et alertes passèrent de Roberta à Isis puis revinrent à Roberta.

« Je vois que tout le monde est présent, » remarqua-t-il sèchement, « mais je ne me souviens pas avoir convoqué cette réunion. »

« Gary ! Tu es revenu ! »

Le soulagement envahit Roberta.

« Dieu merci ! Je croyais que tu étais parti faire un tour à la Rip Van Winkle. J'ai essayé encore et encore de te réveiller, mais rien ne marchait. J'avais peur que... »

« J'apprécie votre inquiétude, Mlle Lincoln, » l'interrompit Seven, « mais ce n'est pas le moment pour de longues démonstrations émotionnelles. »

Il regarda machinalement son poignet enchaîné avant de se rappeler qu'on lui avait retiré sa montre.

« Combien de temps suis-je resté inconscient ? »

Roberta avait également été privée de sa montre, mais elle pouvait faire une estimation raisonnable.

« Il doit être cinq ou six heures du soir, samedi, » estima-t-elle.

Malgré sa joie de voir Seven rétabli aussi rapidement, elle ne pouvait accepter ce développement sans explication.

« Mais qu'est-ce qui t'est arrivé ? » exigea-t-elle. « Tu m'as fait mourir de peur. »

« Toutes mes excuses, » répondit-il. « Mon cerveau et mon corps sont entrés dans un mode d'arrêt profond afin d'éviter que je révèle les secrets les plus cruciaux d'Aegis. »

Il se leva lentement, les poignets toujours attachés aux barreaux de la cage.

Une grimace trahit son inconfort tandis que ses muscles engourdis reprenaient du service.

« C'est une réaction conditionnée, déclenchée uniquement lors des interrogatoires les plus éprouvants. Un état similaire peut être atteint par les yogis les plus accomplis de votre époque. Heureusement, Isis possède les connaissances et les compétences nécessaires pour me ramener à un état de pleine conscience. »

Roberta remarqua une petite ecchymose apparaissant sur la poitrine de Seven, exactement à l'endroit où Isis l'avait frappé avec ses jointures.

Elle ne savait pas si cette explication devait la rassurer ou l'agacer, mais une pointe d'irritation s'invita clairement dans sa voix.

« Tu aurais quand même pu me parler de ce truc, » protesta-t-elle. « Et si Julie Newmar ici présente n'avait pas réussi à revenir discrètement jusqu'à cet endroit ? »

Isis poussa un reniflement indigné en adressant à Roberta un regard profondément condescendant.

Gary Seven se contenta de hausser un sourcil.

« Et auriez-vous été capable de résister à la tentation de me sortir prématurément de mon état cataleptique alors que nous étions encore entre les mains de l'ennemi ? » demanda-t-il avec scepticisme.

« Peut-être, » répondit Roberta avec hésitation.

Pour être honnête, elle n'était pas certaine d'avoir pu supporter longtemps de voir Seven paraître aussi proche de la mort.

« Je crois. »

« Dans tous les cas, votre remarque est pertinente, » déclara Seven d'un ton conciliant.

Isis fronça le nez avec scepticisme, manifestement peu convaincue qu'il fût nécessaire d'apaiser Roberta.

« Nous pourrons peut-être discuter plus tard de votre formation à la manipulation correcte des points de pression. Pour l'instant, nous avons des affaires plus urgentes à régler. »

Il tira sur ses menottes, faisant tinter la solide chaîne qui les reliait.

« Isis, s'il vous plaît ? »

Le servo bourdonna pendant une fraction de seconde et les maillons d'acier reliant les menottes se désintégrèrent instantanément.

Seven abaissa les bras pour la première fois depuis une durée impossible à déterminer, grimaçant brièvement tandis qu'il pliait ses doigts pour s'assurer que tout fonctionnait encore correctement.

Un instant plus tard, le servo bourdonna de nouveau et le verrou maintenant la porte de la cage fermée tomba avec fracas sur le sol de béton.

« Merci, Isis, » dit Seven en sortant de son ancienne prison.

Isis remit les deux servos à Seven qui en rendit aussitôt un à Roberta.

La femme blonde baissa les yeux un instant pour retirer quelques brins de paille accrochés à sa jupe de tweed, mais lorsqu'elle releva la tête, l'incarnation humaine d'Isis avait disparu.

À sa place se trouvait un chat noir aux aguets, campé avec suffisance sur les plis d'une blouse de laboratoire abandonnée.

Isis miaula avec insistance, pressant Roberta de se dépêcher.

« J'arrive, j'arrive ! » s'exclama la femme en sortant de la cage et en refermant bruyamment la lourde porte de fer derrière elle.

Dans la cage voisine, le tigre agité grogna à cause du remue-ménage et donna un coup de patte dans sa direction. Roberta prit soin de rester hors de portée du grand félin.

C'est exactement ce qu'il me fallait, pensa-t-elle avec irritation. Encore un félin casse-pieds.

Seven prit un moment pour arranger ses vêtements froissés, rétablissant autant que possible une apparence présentable malgré les circonstances.

Sa veste avait disparu et sa simple chemise blanche était tachée de sueur.

Fronçant les sourcils, il frotta l'épaisse barbe naissante couvrant sa mâchoire inférieure, regrettant manifestement de ne pas avoir le temps de se raser.

Il passa cependant rapidement aux choses sérieuses.

« Bien. »

Il s'adressa à eux d'un ton vif et précis.

« Dites-moi tout ce que vous avez appris au sujet du Projet Chrysalis. »

Roberta et Isis répondirent immédiatement, les miaulements du chat rivalisant avec le récit précipité des aventures de Roberta.

Seven leva la main pour interrompre ce vacarme interespèces.

« Vous d'abord, » précisa-t-il en regardant Roberta.

* * * * *

« C'est aussi grave que je le craignais, » déclara Seven après avoir rapidement débriefé Roberta et Isis. Roberta, naturellement, n'avait pas compris un mot des vocalisations félines de l'autre agente, mais Seven semblait tirer des informations utiles des miaulements et des cris bruyants du chat.

« Oublions pour le moment les bactéries tueuses de Kaur. Chrysalis doit être fermé immédiatement, ne serait-ce que pour les empêcher de produire davantage d'enfants génétiquement améliorés. »

Son expression était aussi sombre et troublée que Roberta l'avait jamais vue.

« En l'état, les prodiges surhumains qu'ils ont déjà créés constituent un élément potentiellement déstabilisateur à ce moment critique de l'histoire humaine. »

« Euh, nous n'allons pas devoir… faire quelque chose de mal… aux enfants, n'est-ce pas ? » demanda Roberta avec anxiété.

Elle ne pouvait pas imaginer que Seven envisage sérieusement d'exterminer des dizaines d'enfants innocents simplement parce qu'ils perturbaient le calendrier d'Aegis pour l'humanité, mais il n'avait pas du tout l'air heureux d'apprendre que Kaur et ses scientifiques avaient déjà engendré plusieurs fournées d'enfants surdoués d'une intelligence inquiétante.

Moi, pensa-t-elle, je suis déjà complètement paniquée d'apprendre que Kaur prévoit vraiment de lâcher une sorte d'épidémie mondiale. Walter est-il au courant de cette partie de son plan ? Lozinak l'est-il ?

« Ce n'est pas leur faute si leurs parents ont trafiqué leur ADN, » fit-elle remarquer, essayant de rester concentrée sur le sort de Noon et des autres enfants.

Seven secoua la tête.

« Nous ne sommes pas des bouchers, » la rassura-t-il. « L'existence d'un certain nombre d'enfants issus du génie génétique est simplement un défi auquel nous devrons faire face dans les années à venir. Mais nous pouvons nous assurer que ce projet insensé cesse immédiatement, et que les enfants soient soustraits à l'influence et à l'idéologie fanatiques de Kaur et de ses associés. »

Une pointe d'animosité réelle se glissa dans sa voix à la mention de Kaur et de sa vision de l'avenir.

« La dernière chose dont nous ayons besoin pour l'instant, c'est que Chrysalis encourage ces enfants à se considérer comme séparés — et supérieurs — à la masse de l'humanité. »

Roberta poussa un soupir de soulagement, heureuse de savoir que le bien-être des enfants de Chrysalis entrait au moins dans les calculs de Seven.

« Alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » demanda-t-elle.

« Le réacteur nucléaire que vous avez mentionné semble être le moyen le plus efficace de débarrasser le monde à la fois de cette installation et des bactéries mutées de Kaur, » annonça Seven.

« Si je parviens à activer sa procédure d'autodestruction, Kaur et les autres n'auront pas d'autre choix que d'abandonner Chrysalis et toute son infrastructure. »

Roberta déglutit, se souvenant du silo de béton abritant le réacteur à fission souterrain.

« Une explosion nucléaire ? Ce n'est pas un peu, eh bien, extrême ? »

« Faites-moi confiance, Mlle Lincoln, » dit Seven gravement. « Des mesures extrêmes sont nécessaires pour éliminer la menace terrible que Chrysalis fait peser sur la sécurité future de cette planète. Heureusement, l'emplacement isolé de cette installation joue en notre faveur ; pour le meilleur ou pour le pire, les essais nucléaires souterrains sont une réalité de cette époque. Un de plus fera très peu de différence dans l'ordre général des choses. »

Il frotta ses poignets irrités, encore rouges et à vif à cause de l'emprise cruelle des chaînes.

« Je regrette seulement qu'il n'existe pas de moyen infaillible d'éliminer toute connaissance des bactéries conçues sur mesure par Kaur. Malheureusement, une connaissance scientifique, une fois découverte, est plus difficile à éradiquer que n'importe quelle installation physique ; impossible de savoir combien de gens de Kaur connaissent la séquence génétique exacte de la bactérie, ni combien de copies de la recette existent ailleurs sur la planète. »

Seven perdit peu de temps à regretter ce qui ne pouvait être changé, préférant, comme d'habitude, se concentrer sur la tâche à accomplir.

« Au moins, l'explosion atomique détruira la capacité de Kaur à fabriquer les bactéries en grandes quantités, ainsi que tous les stocks qui pourraient déjà exister. »

« D'accord, si tu le dis, » acquiesça Roberta.

L'idée de déclencher volontairement une explosion nucléaire, même au beau milieu du désert, lui donnait encore la chair de poule, mais elle avait appris à faire confiance à Seven pour ce genre de choses ; après tout, la première fois qu'elle l'avait rencontré, il avait provoqué la détonation d'une plateforme d'armes orbitale à seulement 104 miles au-dessus de la Terre, et tout s'était bien terminé.

Qu'était un champignon atomique de plus entre amis ?

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? »

« Votre tâche est de vous assurer que chaque enfant de ce complexe soit transporté en sécurité avant l'explosion. Je vais essayer de laisser aux adultes suffisamment de temps pour évacuer, mais ces enfants sont notre priorité absolue. »

Il haussa un sourcil interrogateur.

« Je suppose que vous avez entré les coordonnées géographiques de cet endroit dans votre servo ? »

Roberta hocha la tête. Le servo était capable d'utiliser les lignes de force magnétique de la Terre pour déterminer sa position exacte n'importe où sur la planète.

« Dès que j'en ai eu l'occasion. »

« Bien, » reconnut Seven. « Je veux que vous et Isis retourniez immédiatement à New York. Une fois que vous aurez donné les coordonnées correctes au Bêta 5, il devrait pouvoir se focaliser sur Chrysalis avec ses capteurs longue portée. Vous pourrez utiliser l'ordinateur pour transporter les enfants en masse vers un lieu sûr. »

« Compris, » confirma-t-elle, en se faisant une note mentale de ne pas oublier les malheureux enfants de l'Unité des Déviations du Développement.

« Et l'académie pour enfants de Puyallup ? » suggéra-t-elle. « Nous y avons déjà placé des orphelins. Ils devraient pouvoir s'occuper des enfants, au moins pendant un temps. »

« Excellente idée, » déclara Seven en hochant gravement la tête.

Il comprenait clairement que ce n'était au mieux qu'une solution temporaire.

« Nous réglerons plus tard la question de leur destination finale, après nous être assurés qu'aucun autre enfant problématique ne sera créé ici. »

Isis miaula avec force, incitant Seven à jeter un regard aux animaux en cage qui les entouraient.

« Merci, Isis, » dit-il. « J'avais négligé ces autres formes de vie. »

Il se tourna de nouveau vers Roberta.

« Après avoir mis les enfants hors de danger, veuillez transporter ces animaux loin de l'explosion imminente. »

Il marqua une brève pause pour réfléchir à la question avant de trouver la solution idéale.

« La réserve naturelle de Sariska se trouve ailleurs au Rajasthan. Notre ami rayé, » ajouta-t-il en désignant le tigre tout proche, « devrait s'y sentir tout à fait chez lui, avec le reste de ces créatures. »

« Ce sera fait, » accepta Roberta sans hésiter.

Son passage dans la cage lui donnait un peu plus d'empathie pour les animaux de laboratoire enfermés, qui avaient simplement eu le malheur de se trouver au mauvais endroit au pire moment possible.

Elle prit Isis dans ses bras et se prépara à partir.

« Est-ce qu'il y a autre chose que je dois… »

La porte s'ouvrit violemment, coupant Roberta au milieu de sa phrase.

« On ne bouge plus ! » ordonna Carlos tandis que l'immense homme de main cubain faisait irruption dans la pièce en brandissant un Beretta en acier bleui.

Il lança à Roberta un regard venimeux, les vilaines marques de griffures défigurant encore sa joue.

« Lâchez vos armes — et ne pensez même pas à lancer ce gato cabrón sur moi ! »

Isis siffla férocement, mais resta prudemment dans les bras de Roberta.

Aïe ! pensa la jeune femme. Qu'est-ce qu'il fait ici ?

Son cerveau tournait à plein régime, essayant de comprendre quel fichu coup du sort avait amené Carlos à venir gâcher leurs plans.

Cherchait-il le Dr Kaur, se demanda-t-elle, ou venait-il simplement se réjouir de ma captivité ?

Quelle que soit la raison, l'homme-singe ricanant semblait bien trop heureux d'avoir surpris Roberta et Seven en plein milieu de leur évasion.

« Je savais que tu étais une source d'ennuis, » gronda-t-il à Roberta, « dès le début. J'avais dit aux docteurs qu'ils étaient stupides de te faire confiance ! »

Tu sais, pensa-t-elle, ce scénario de "réjouissance malveillante" devient de plus en plus plausible…

Elle balaya la réserve du coin de l'œil, cherchant quelque chose qu'elle pourrait utiliser pour retourner la situation contre Carlos.

Le servo de Seven se trouvait maintenant à ses pieds, tandis que son propre servo reposait inutilement dans sa poche, là où elle ne pouvait absolument pas le sortir avant que Carlos ne puisse tirer sur l'un d'eux, ou sur les deux.

Je n'y crois pas ! pensa-t-elle avec indignation. Nous étions presque sortis d'ici.

Carlos baissa les yeux avec mépris vers le garde tranquillisé au sol.

« Qu'est-ce que vous lui avez fait ? » exigea-t-il.

Gardant Roberta et Seven dans sa ligne de mire, il considéra la cage désormais vide avec des yeux hostiles et soupçonneux.

« Où est la directrice ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? »

Tu ferais mieux de demander à Isis, pensa Roberta.

Elle n'était pas très au clair sur les détails, mais elle savait que la femme-chat avait dû récupérer leurs servos d'une manière ou d'une autre.

« Je n'en ai aucune idée, » affirma-t-elle, plus ou moins sincèrement. « Le Dr Kaur n'est pas venue ici depuis des heures. »

« Menteuse ! » l'accusa Carlos. « Elle était en route pour venir ici, je le sais. »

Il agita son arme devant elle.

« Dis-le-moi maintenant, gringa. Où est-elle ? »

Seven s'éclaircit la gorge, distrayant Carlos.

« Quoi ? » demanda l'homme armé. « Tu veux dire quelque chose, espion ? »

Ignorant Carlos, Seven croisa le regard de Roberta, puis baissa rapidement les yeux vers le sol près des pieds du Cubain muté.

Roberta suivit le regard de Seven et vit que l'une des chaussures noires impeccablement cirées du malfrat reposait sur un coin de la blouse de laboratoire abandonnée par Isis.

Ah ! pensa Roberta, en gardant son meilleur visage impassible.

Aussi discrètement que possible, elle commença à enrouler l'extrémité opposée de la blouse autour du talon de son escarpin blanc pratique.

Continue juste de regarder ailleurs une seconde, exhorta-t-elle Carlos avec ses pouvoirs psychiques, hélas inexistants.

« Je te parle, l'espion ! » lança Carlos à Seven.

Tu vois ce que j'ai dû supporter à Rome ? pensa Roberta, maintenant que Seven goûtait directement aux talents relationnels douteux de Carlos.

« Je veux des réponses, et je les veux maintenant. »

« Je n'ai rien à vous dire, » déclara Seven fermement, nullement intimidé par l'arme chargée dans la main du garde du corps en colère.

Le calme glacial de Seven, même sous la menace d'une arme, rappela à Roberta toutes les fois où il avait tenu tête à des superordinateurs devenus fous.

« Vous devriez peut-être contacter vos supérieurs pour obtenir de nouvelles instructions. »

Carlos cracha sur le sol devant Seven, son visage simiesque et griffu transformé en masque d'agressivité frustrée, mais Roberta vit ses yeux noirs menaçants dériver vers le visiophone fixé au mur.

Même s'il n'était guère probable qu'il reconnaisse le mérite de la suggestion de Seven, Carlos dut se rendre compte que des renforts pouvaient effectivement être une bonne idée.

« Restez où vous êtes ! » ordonna-t-il en avançant vers le visiophone, ce qui eut pour effet de poser son pied encore plus nettement sur le tissu blanc répandu de la blouse de laboratoire.

Roberta attendit que Carlos tende la main vers le téléphone, puis ramena son pied en arrière de toutes ses forces, tirant la blouse de dessous lui.

« Quoi… ! » s'exclama-t-il en trébuchant vers l'arrière, momentanément déséquilibré.

Seven profita de l'instabilité de l'homme-singe pour bondir en avant et frapper Carlos au poignet, libérant le Beretta de sa prise.

Jurant en espagnol, Carlos heurta le mur de l'épaule, manquant de basculer complètement avant de retrouver son équilibre — pour découvrir son arme désormais fermement tenue par Gary Seven.

« Veuillez rester où vous êtes, » l'informa Seven froidement.

Le canon du Beretta tenait Carlos solidement en joue.

« Ce n'est pas mon mode de défense préféré, mais je vous assure que je suis parfaitement capable d'utiliser cette arme à feu primitive. »

Grognant furieusement, Carlos leva les mains et recula contre le mur.

Seven s'agenouilla pour récupérer son servo, puis pointa également le fin cylindre argenté vers Carlos, manifestement avec l'intention de tranquilliser le Cubain belliqueux d'une manière admirablement humaine et civilisée.

« Attends ! » lâcha Roberta. « Laisse-moi faire. »

Déposant brutalement Isis sur le sol, elle traversa la pièce en courant vers Carlos.

Seven s'attendait peut-être à ce qu'elle utilise son propre servo, mais à la place, Roberta serra le poing et envoya un solide crochet du gauche dans la mâchoire saillante du malfrat.

Carlos suffoqua de douleur, les yeux exorbités tandis que du sang coulait d'une lèvre fendue.

Roberta sourit avec satisfaction en reculant devant le garde du corps amoché, les articulations douloureuses.

« D'accord, » dit-elle à Seven. « Maintenant tu peux le zapper. »

Un instant plus tard, Carlos s'effondra sur le sol à côté du garde qu'Isis avait neutralisé plus tôt.

« Réaction guère éclairée face à un comportement agressif, » observa Seven d'un ton sec.

Roberta haussa les épaules avec défi.

« Je suis donc une Terrienne du vingtième siècle non évoluée, » dit-elle, totalement impénitente. « Poursuis-moi en justice. »

À sa surprise, Isis ronronna d'approbation.

Tiens donc ? pensa Roberta. Pour une fois, nous sommes réellement d'accord sur quelque chose.

Peut-être conscient d'être en infériorité numérique, Seven laissa passer.

« Vous feriez mieux de partir avant l'arrivée d'un autre assaillant gênant, » lui conseilla-t-il. « Je vais me diriger vers le réacteur. »

Elle ne put s'empêcher de remarquer que, malgré son attitude déterminée, Seven avait toujours l'air considérablement éprouvé.

Des ombres violacées s'affaissaient sous ses yeux, qui étaient rouges et injectés de sang.

La fatigue et la responsabilité pesaient sur ses épaules, ajoutant une courbure inhabituelle à sa posture d'ordinaire impeccable.

Ses joues étaient grises et exsangues, et ses mains tremblaient légèrement mais perceptiblement.

Roberta crut même voir dans ses cheveux des mèches blanches qu'elle ne se souvenait pas avoir remarquées auparavant.

Qu'est-ce que Kaur lui a fait ? s'inquiéta-t-elle, sans être certaine de vouloir le savoir.

« Tu es sûr d'être en état de faire ça ? » lui demanda-t-elle avec inquiétude. « Nous pourrions peut-être tous nous téléporter à New York, puis revenir ici après que tu aies eu le temps de récupérer. »

Seven secoua solennellement la tête.

« Kaur sait que ses secrets ont été exposés. Nous ne pouvons pas risquer qu'elle renforce la sécurité ou qu'elle déplace les enfants vers un autre site. »

Par la seule force de sa volonté, il ramena son corps tremblant sous contrôle.

« Cela doit être fait aujourd'hui — avant qu'un autre brin d'ADN ne puisse être tordu en quelque chose de plus dangereux que vous ne pouvez l'imaginer. Je regrette seulement que nous n'ayons pas pu arrêter Chrysalis il y a des années, avant d'en arriver là… »

Toi et moi aussi, pensa Roberta.

CHAPITRE DIX-NEUF

Seuls quelques filaments épars de brume bleue lumineuse flottaient encore au-dessus des brutes tranquillisés lorsque Seven quitta la réserve des animaux, pour ce qu'il pensait être la dernière fois. D'abord, cependant, il déconnecta le visiophone au-dessus des gardes tombés, au cas où ils se réveilleraient prématurément.

Il envisagea de souder la porte derrière lui, puis comprit qu'il pouvait difficilement enfermer qui que ce soit dans une structure qu'il comptait condamner à une destruction thermonucléaire. Même l'agent cubain subhumain, que Isis et Roberta semblaient toutes deux tant détester, méritait une chance d'évacuer les lieux avec le reste du personnel du projet.

Seven balaya prudemment du regard le couloir à l'extérieur de la réserve. En théorie, Roberta et Isis étaient déjà de retour à Manhattan à présent, en train d'accomplir leur part de l'opération.

Je suis seul maintenant, reconnut-il avec résolution.

C'était tout aussi bien ; l'anéantissement de Chrysalis était trop important pour être confié à un agent moins expérimenté, aussi débrouillard ou entreprenant soit-il.

Quelle est déjà cette expression terrienne ? Si l'on veut qu'un travail soit bien fait…

La blouse de laboratoire empruntée par Isis était de quelques tailles trop petite pour lui, mais il faudrait s'en contenter ; un camouflage mal ajusté valait mieux que pas de camouflage du tout. Il frotta une fois encore son menton couvert de barbe naissante, espérant que son apparence mal rasée n'attirerait pas une attention indésirable.

Tenant fermement son servo, dissimulé dans une poche de la veste blanche trop étroite, il avança rapidement dans le tunnel stérile, à la recherche de la cage d'escalier la plus proche. D'après Roberta, le réacteur nucléaire occupait le niveau souterrain le plus bas du complexe, et il préférait prendre les escaliers plutôt qu'un ascenseur, ce dernier lui rappelant beaucoup trop une cellule à son goût.

Je ne vais pas me laisser piéger dans un espace fermé, décida-t-il, pas si je peux l'éviter.

Sa décision se révéla judicieuse ; Seven n'était pas à cinquante yards de la réserve lorsqu'une alarme retentit bruyamment au-dessus de lui :

« ATTENTION ! ALERTE INTRUS ! SOYEZ À L'AFFÛT DE TROIS VISITEURS NON AUTORISÉS : UNE FEMME AUX CHEVEUX NOIRS, UNE AMÉRICAINE BLONDE ET UN GRAND HOMME AMÉRICAIN AUX CHEVEUX BRUNS. LES INTRUS SONT ARMÉS ET EXTRÊMEMENT DANGEREUX.

SIGNALEZ IMMÉDIATEMENT TOUTE OBSERVATION À LA SÉCURITÉ. JE RÉPÈTE : SIGNALEZ IMMÉDIATEMENT TOUT INDIVIDU SUSPECT. IL S'AGIT D'UNE QUESTION DE LA PLUS HAUTE IMPORTANCE. »

Seven fronça les sourcils, mais ne gaspilla guère d'énergie mentale ou physique à regretter ce malheureux tournant des événements.

Nous avons eu de la chance jusqu'ici, comprit-il, mais notre découverte était inévitable.

Soit quelqu'un avait découvert les corps endormis dans la réserve, supposa-t-il, soit Kaur et ses gardes du corps s'étaient enfin remis de l'embuscade d'Isis. Très probablement la seconde hypothèse, estima-t-il.

Quoi qu'il en soit, sa tâche venait de devenir beaucoup plus difficile.

Il accéléra le pas tandis que l'alerte se répétait en plusieurs langues, son message essentiel restant le même. Seven tira quelque amusement du fait que deux des intrus décrits — Isis et Roberta — étaient déjà bien hors de portée de Kaur. Avec un peu de chance, la force de sécurité du projet gaspillerait une partie de ses efforts à rechercher inutilement les deux agentes féminines.

Sans parler d'un chat noir disparu.

La chance de Seven tourna court au carrefour suivant, où il tomba brusquement sur un groupe mêlé de techniciens et de scientifiques, tous discutant avec agitation de l'alarme inquiétante qui résonnait dans les couloirs du complexe souterrain.

« Encore un intrus ? » s'exclama avec anxiété un biochimiste allemand que Seven reconnut sur sa liste de personnes disparues, gesticulant frénétiquement des mains. « Que diable se passe-t-il ? Si nous sommes en danger d'une quelconque manière, nous devrions être mieux informés ! »

Faisant discrètement glisser son servo hors de sa poche, Seven maintint une allure régulière vers le groupe de membres du personnel confus et agités. Peut-être pouvait-il encore les bluffer et passer au travers de cet attroupement d'hommes et de femmes ?

D'après ce que Roberta et Isis lui avaient dit, le personnel de Chrysalis était assez nombreux pour que les inconnus ne soient pas immédiatement identifiables ; les deux femmes avaient réussi à traverser le vaste dédale de tunnels du projet sans trop d'interférence.

Mais c'était avant que des alertes répétées ne mettent les nerfs de tout le monde à vif.

« Hé ! » lança l'Allemand mécontent alors que Seven tentait de passer.

Sa main charnue se referma fermement sur le haut du bras de Seven.

« Qui êtes-vous ? Je ne vous ai jamais vu auparavant ! »

Quelques civils rassemblés reculèrent avec appréhension, mais malheureusement, quelques âmes plus courageuses se joignirent à l'Allemand pour retenir Seven, adoptant des postures hostiles devant et derrière l'agent secret en infériorité numérique.

« Kirk, » improvisa-t-il. « James T. Kirk. De l'Unité des Déviations du Développement. »

« L'UDD, hein ? » répéta l'Allemand avec scepticisme, citant le seul département dont Seven connaissait réellement le nom. « Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de vous ? »

Il resserra sa prise sur le bras de Seven tandis que les autres hommes se rapprochaient de l'intrus présumé.

« Montrez-moi votre carte d'identité. »

« Oui ! » renchérit un autre scientifique, la colère brute épaississant sa voix.

Il poussa brutalement Seven dans le dos.

« Faites-lui montrer sa carte ! »

Tant pis pour l'incognito, pensa Seven en soupirant profondément.

De toute évidence, il n'allait pas pouvoir se tirer de cette confrontation par la parole.

Très bien.

« Laissez-moi vous montrer, » commença-t-il docilement, feignant la coopération.

Sans prévenir, il tira avec le servo qu'il tenait droit dans le torse de l'Allemand. Les doigts tenaces du biochimiste devinrent aussi mous que le reste de son corps, si bien qu'une simple poussée suffit à le faire basculer en arrière tandis que ses associés stupéfaits se précipitaient pour amortir sa chute.

Au même moment, Seven donna un coup de coude à l'individu irascible derrière lui, lui coupant le souffle.

Seven pivota et tira de nouveau, transformant le scientifique amateur de bousculades en une masse affaissée de béatitude tranquillisée.

Seven crut être libre lorsque deux bras puissants le saisirent soudain par derrière, plaquant ses bras contre ses flancs.

« Lâchez ça — quoi que ce soit ! » ordonna une voix anxieuse et aiguë.

Son accent de Brooklyn semblait incongru dans ce lieu isolé.

« Que quelqu'un appelle la sécurité — presto ! »

Cette dernière suggestion arracha une grimace à Seven.

Cela prend trop de temps, estima-t-il.

Il devait quitter les lieux avant qu'une véritable opposition n'arrive.

Même dans son état affaibli, son entraînement et sa condition physique faisaient de lui plus qu'un adversaire pour une foule de scientifiques et d'ouvriers surexcités.

Il était beaucoup plus préoccupé par la force de sécurité majoritairement sikhe de Kaur ; l'ancienne fraternité des Sikhs était célèbre pour ses prouesses et sa discipline militaires depuis au moins le dix-septième siècle, et avait fréquemment constitué l'épine dorsale des forces de défense du sous-continent.

Ces gardiens ne seront pas aussi faciles à vaincre.

Prenant une profonde inspiration, il rassembla sa force parahumaine et se libéra de la prise maladroite de son ravisseur d'un seul effort concerté.

Il pivota à la taille, prêt à neutraliser le troisième homme avec une décharge tranquillisant de son servo, mais découvrit que de telles mesures n'étaient pas

nécessaires ; au premier signe de résistance sérieuse, le scientifique effrayé battit en retraite, rejoignant ses collègues alors qu'ils fuyaient l'intrus manifestement dangereux au milieu d'eux.

Seven entendit le martèlement rapide de leurs pas résonner dans les couloirs devant lui, tandis qu'il percevait aussi, hélas, leurs appels frénétiques à l'aide.

Sa couverture bel et bien compromise, Seven se précipita dans le tunnel de droite, à l'opposé de la direction dans laquelle les scientifiques paniqués avaient fui. Il fut surpris de constater que la brève échauffourée, qui avait duré moins d'une minute ou deux, l'avait en fait laissé essoufflé.

Je dois être dans un état pire que je ne le pensais, conclut-il à contrecœur.

La fatigue et la déshydratation ont fait leur œuvre.

Un plan du complexe, opportunément inscrit sur le mur, fournit un complément bienvenu aux indications fragmentaires de Roberta. Haletant lourdement, la poitrine se soulevant à chaque respiration, Seven prit un instant pour mémoriser le schéma.

D'après la carte, il y avait une sortie à moins de cinquante yards qui menait directement aux passerelles surplombant le large puits central autour duquel le reste de Chrysalis se déployait.

Seven se souvenait avoir observé ces mêmes passerelles lorsqu'il était descendu pour la première fois dans Chrysalis par l'ascenseur dissimulé de la forteresse rajput en ruine au-dessus.

Il serait désagréablement exposé sur les passerelles ouvertes, comprit-il avec malaise, mais elles semblaient constituer l'itinéraire le plus court disponible vers les niveaux inférieurs du complexe.

Je vais devoir tenter le coup, décida-t-il.

« Halte ! Restez où vous êtes ! » cria une voix grave dans un anglais fortement accentué.

Seven tourna la tête et vit une escouade d'agents de sécurité foncer droit vers lui. Presque une douzaine d'hommes couraient à pied devant deux autres gardes montés sur un petit véhicule motorisé conçu pour parcourir les nombreux tunnels de Chrysalis.

La plupart des hommes semblaient être sikhs, mais Seven aperçut quelques Européens et Asiatiques courant aux côtés des gardes indiens barbus et enturbannés.

« Levez les mains et rendez-vous ! » aboya bruyamment le chef de l'unité.

Au lieu d'obéir aux ordres de l'officier, Seven leva rapidement son servo et tira sur les soldats qui arrivaient.

Avec une précision experte, il visa le garde au volant du petit scooter à trois roues. Le conducteur s'effondra aussitôt sur la colonne de direction, faisant dévier le véhicule de manière incontrôlable.

Les soldats à pied furent contraints de se disperser et de se précipiter pour se mettre à l'abri, abandonnant momentanément leur poursuite de Seven, tandis qu'ils rompaient les rangs dans une tentative chaotique d'éviter le scooter lancé sans contrôle.

Le garde sur le siège passager lutta pour saisir le volant, mais le poids mort du corps inerte de son camarade gênait ses efforts paniqués pour reprendre le contrôle du transport.

« Attention ! » hurla-t-il en pendjabi.

Seven ne consacra qu'un instant à observer la désorganisation momentanée des gardes.

Les couloirs exigus, il le savait, empêcheraient le scooter biplace d'atteindre une vitesse réellement mortelle ; au pire, le conducteur et son passager seraient simplement assommés lorsque le véhicule finirait inévitablement par percuter l'une des parois du tunnel.

Quand c'est possible, se rappela-t-il, réduire au minimum les pertes ennemies.

Entre-temps, il comptait profiter au maximum de son répit, sprintant à toute vitesse dans le couloir vide et tirant parfois par-dessus son épaule sur ses poursuivants.

Les gardes tranquillisés tombaient comme des fleurs-craquantes sur Equinox IV, tandis que leurs compagnons plongeaient à couvert.

Cependant, les gardes les plus persévérants, nullement découragés par les rayons invisibles ou le scooter incontrôlable, commencèrent à riposter, le bruit des coups de feu résonnant sur toute la longueur du tunnel.

Seven se pencha en courant, offrant une cible aussi réduite que possible. Les balles sifflèrent autour de lui, soulevant de minuscules nuages de poussière et de débris partout où elles perforaient les murs et le sol du tunnel.

Seven savait que, aussi distraits et pressés que soient les tireurs, il ne pourrait pas esquiver longtemps cette pluie brûlante de plomb.

Bien visible devant lui, la sortie promise l'appelait, offrant une échappatoire dont il avait grand besoin. Il se propulsa en avant de toutes ses forces, comptant sur l'adrénaline pour compenser en partie la faiblesse causée par sa longue captivité.

Ses poumons brûlaient et la gravité terrestre semblait avoir augmenté de plusieurs ordres de grandeur au cours des dernières minutes. Une balle arracha un éclat du coin du mur à quelques centimètres seulement de sa tête, aspergeant la moitié droite de son visage de poudre de plâtre.

Presque arrivé, encouragea-t-il ses jambes douloureuses, gardant son regard obstinément fixé sur le panneau de sortie.

Encore quelques pas… !

Dans sa vision périphérique, il aperçut une alarme incendie rouge cerise fixée au mur sur sa droite. Suivant son intuition, il pivota rapidement et tira une décharge thermique vers le plafond. Pas assez pour déclencher un véritable incendie, naturellement, mais suffisamment pour activer les éventuels extincteurs automatiques dissimulés hors de vue.

Une sirène perçante salua ses efforts, suivie aussitôt d'un torrent d'eau jaillissant de buses dissimulées dans le plafond.

Les jurons furieux rivalisèrent avec la sirène tandis que les gardes de sécurité poursuivants, déjà secoués par le scooter fou, glissaient et dérapaient sur les carreaux soudain trempés.

L'averse artificielle, et totalement inutile, gênait aussi leur précision, accordant à Seven le délai nécessaire pour atteindre la sortie autrefois distante.

Heureux de savoir que Kaur et ses architectes respectaient les normes de sécurité incendie, songea-t-il avec ironie, mais comment auraient-ils pu faire autrement, avec les futures générations de surhumanité en danger ?

La porte de sortie était verrouillée, peut-être à cause de l'alerte de sécurité, mais Seven lança son épaule contre l'obstacle et brisa la serrure.

Échappant à la fois au hurlement de la sirène et au jet trempant des sprinklers, il se retrouva sur la passerelle en fer forgé, plusieurs volées d'escaliers au-dessus du rez-de-chaussée.

S'appuyant lourdement sur une rambarde de sécurité peinte d'un vert industriel terne, il contempla l'énorme puits vertical qui traversait le cœur de Chrysalis ; après de nombreuses heures passées dans des cages étroites et des tunnels reliés entre eux, il était saisissant de se retrouver face à un espace aussi vaste.

Des câbles d'ascenseur pendaient depuis les hauteurs, traversant une ouverture circulaire dans le sol vers les sous-niveaux inférieurs.

C'est là que je dois aller, pensa Seven, prenant un instant pour assimiler la vue à couper le souffle depuis son poste élevé.

Un motif de papillon ornait le sol du rez-de-chaussée, au moins cinq niveaux plus bas, ajoutant une touche décorative à la vaste excavation.

Dommage, songea-t-il sombrement, que cette chrysalide artificielle soit plus susceptible de libérer des guêpes dangereuses que de délicats lépidoptères ornementaux, et en essaims qui pourraient bien dévorer les fragiles espoirs de paix de la Terre.

Le réseau de balcons et de passerelles d'acier installé tout autour de la large circonférence du grand puits semblait étrangement désert pour le moment ; Seven supposa que la majorité de la population du projet restait confinée dans ses quartiers et laboratoires en attendant la résolution de la crise de sécurité en cours.

Seules plusieurs équipes de gardes de sécurité parcouraient la passerelle et le sol en contrebas, ne laissant aucun secteur de Chrysalis inexploré dans leur chasse aux intrus.

Seven regretta brièvement de porter une blouse blanche de scientifique plutôt qu'un uniforme bleu de garde ; avec plus de gardes que de civils en patrouille, il ressortait comme un pouce endolori.

Un pouce endolori et épuisé, pour être exact.

Essoufflé par la poursuite, il désirait quelques secondes de plus pour reprendre haleine, mais il savait qu'il ne pouvait pas se permettre de se reposer même l'espace d'un battement de cœur.

Les sprinklers ne retarderaient pas longtemps ses poursuivants acharnés, et déjà d'autres équipes de gardes l'apercevaient sur la passerelle.

De l'autre côté du puits gigantesque, à environ un quart de mile, un garde barbu cria et pointa Seven avec le canon de son arme.

D'autres têtes se tournèrent dans sa direction, à la fois sur les passerelles étendues et depuis le sol en contrebas.

Derrière Seven, par la porte fracturée, il entendait les éclaboussures et les cris de ses premiers chasseurs qui se rapprochaient à chaque instant.

Pas le temps de traîner, comprit-il en essuyant les débris poudreux de son visage.

Mieux vaut présenter une cible mouvante.

Malgré les poisons de fatigue qui s'accumulaient dans les muscles de ses jambes trop épuisées, Seven descendit l'escalier de fer menant aux niveaux inférieurs de la passerelle.

Il prenait les marches vert terne deux par deux, s'agrippant aux rampes métalliques froides pour se propulser vers le palier suivant semblable à un balcon.

Ses talons frappaient si fort le caillebotis solidement fixé qu'il en sentait les vibrations remonter le long de ses jambes.

Au moins, c'est de la descente jusqu'au bout, pensa-t-il, jusqu'à ce que j'atteigne ce réacteur.

À peine avait-il atteint la première des plateformes inférieures que l'équipe de sécurité initiale arriva à la porte qu'il avait défoncée quelques instants plus tôt.

Seven était prêt pour eux ; pointant son servo vers l'arrière, dans la direction d'où il venait, il désintégra le palier devant la porte, coupant — du moins l'espérait-il — les gardes des niveaux inférieurs.

La plateforme de fer brilla brièvement, saturée d'énergie incandescente, avant de disparaître complètement, réduite à une cascade d'atomes flottants.

Mais la disparition instantanée du palier ne découragea pas totalement ses poursuivants.

Au grand désarroi de Seven, l'un des gardes tenta de sauter du bord du gouffre nouvellement créé jusqu'au palier où Seven se trouvait maintenant.

Seven regarda avec horreur le soldat déterminé manquer son objectif et plonger à la place sur des centaines de pieds jusqu'au sol du puits, où son corps sans vie vint s'immobiliser sur les beaux carreaux bleus et blancs.

Ses collègues au sol se précipitèrent vers ses restes éclaboussés, mais Seven savait qu'ils arrivaient trop tard pour lui apporter la moindre aide médicale ou réconfort spirituel.

Aucun mortel ordinaire ne pouvait survivre à une telle chute.

Seven regretta profondément la mort de l'homme, mais refusa d'en accepter l'entière responsabilité.

Je ne peux pas protéger chaque Homo sapiens de sa propre imprudence, pensa-t-il tristement.

Sauver l'ensemble de l'humanité est déjà assez difficile.

Ayant tiré une leçon mortelle de l'erreur fatale de leur camarade, les survivants de l'équipe de sécurité s'accrochèrent fermement au chambranle de la porte tandis

qu'ils tiraient sur Seven, qui luttait pour garder une longueur d'avance sur la fusillade impitoyable.

Les balles ricochaient sur les marches et les rampes métalliques, projetant des étincelles dans toutes les directions. Les détonations sèches des coups de feu couvraient les cris excités et furieux des gardes proches et lointains.

De nouveaux ennuis foncèrent vers Seven depuis le bas.

Jetant un regard à travers le caillebotis sous ses pieds, Seven aperçut une seconde équipe de sécurité remontant les marches en hâte pour l'intercepter.

En quelques secondes, ils n'étaient plus qu'un ou deux niveaux sous lui et comblaient la distance restante à un rythme furieux.

Le barrage de tirs depuis la porte supérieure ralentit considérablement lorsque les tireurs en hauteur cessèrent de tirer, réticents à prendre leurs propres forces dans leur ligne de feu.

Une petite lueur d'espoir, nota Seven avec gratitude, dans une situation autrement désastreuse.

« Attrapez-le ! » criaient les gardes entre eux.

Plusieurs paires de bottes frappaient les escaliers de fer, montant vers l'intrus exposé.

Ayant littéralement brûlé les ponts derrière lui, Seven comprit qu'il ne pouvait plus faire demi-tour même s'il le voulait.

Avec une nouvelle meute de gardes sikhs se rapprochant, Seven dirigea le rayon désintégrateur du servo sur les escaliers et le palier directement sous lui, stoppant la progression ascendante des gardes.

Deux niveaux plus bas, les hommes en uniforme reculèrent avec appréhension, méfiants devant l'arme manifestement redoutable de Seven.

Ils ignoraient qu'il retournerait le rayon contre lui-même avant d'anéantir des êtres humains qui ne le méritaient pas.

Ce ne sont que des soldats, qui font leur travail, comprit Seven.

Malheureusement, ce travail se trouve simplement en travers du mien.

Sa tactique lui avait gagné quelques secondes supplémentaires, mais l'avait laissé effectivement isolé sur une plateforme d'acier plusieurs dizaines de pieds au-dessus du sol.

Elle le rendait aussi vulnérable à un tir croisé entre les deux équipes de gardes de sécurité.

Position peu tenable, conclut Seven, cherchant dans son environnement une solution viable.

Son regard calme et analytique se posa sur les câbles d'ascenseur pendants, s'étirant depuis le sol du désert tout là-haut jusqu'aux sous-niveaux invisibles de l'immense complexe souterrain.

Les câbles se trouvaient à environ quatre cents yards du bord du palier d'acier, un saut considérable, même pour lui.

Cent pieds plus bas, la mare de sang s'étendant depuis le corps du garde tombé illustrait de manière éloquente les conséquences fatales d'un saut manqué.

C'était vraiment très haut.

« Rien d'autre à faire, » murmura Seven.

Une brève décharge de son servo désintégra la rambarde qui le séparait du vide entre le rebord et les câbles.

Plaçant l'arme dans la poche de son pantalon, il retira précipitamment la blouse blanche contraignante et enroula le tissu autour de ses paumes, de sorte qu'un ruban de tissu blanc liait ses mains comme des menottes.

Il recula contre la paroi du puits pour se donner le plus d'élan possible — guère plus qu'un yard — puis courut vers le bord du palier, demandant à ses jambes déjà épuisées un nouvel exploit digne des Jeux olympiques.

Ses pieds quittèrent la sécurité et l'appui du rebord, et Seven se projeta dans le vide, les mains tendues devant lui.

Son élan porta son fragile corps humain vers les câbles suspendus tandis que la gravité l'attirait vers le bas, le faisant descendre vers le sol en une longue arche inclinée.

Les spectateurs stupéfaits poussèrent des exclamations devant le plongeon défiant la mort de l'intrus, tandis que Seven se concentrait entièrement sur les câbles d'ascenseur potentiellement salvateurs.

Un vent né de sa propre chute lui fouetta le visage, mais il garda les yeux ouverts jusqu'à ce que, peut-être soixante pieds au-dessus du sol, il arrive à portée des câbles.

Ses mains enveloppées dans le tissu protecteur agrippèrent l'un des épais câbles d'acier, arrêtant brusquement sa chute.

Le choc de cet arrêt soudain faillit lui arracher les bras de leurs articulations, mais il tint bon sur les câbles graisseux grâce au tissu de la blouse, se balançant dangereusement quelques secondes avant d'agripper également le câble avec ses chevilles.

Réussi !

Malgré le caractère très inachevé de sa mission, il s'accorda un instant d'exaltation.

C'était une cascade plus risquée que celles que j'aime habituellement tenter, admit-il.

Heureusement qu'Isis n'était pas là pour le voir prendre de tels risques ; il n'en aurait jamais entendu la fin.

À partir de maintenant, je suis enclin à laisser les sauts défiant la mort à Evel Knievel.

Utilisant la blouse désormais graisseuse pour contrôler sa descente et protéger ses mains du frottement, il glissa le long du câble d'ascenseur vers le trou dans le sol.

Pris par surprise, les gardes le laissèrent glisser presque tout le long sans opposition, ne comprenant que trop tard ce qu'il avait l'intention de faire.

Les balles frappèrent les carreaux du sol dans une ultime tentative d'atteindre Seven avant qu'il ne disparaisse de leur vue.

Le saboteur en devenir fut très soulagé que Kaur n'ait pas encore eu le temps d'élever une génération de tireurs à la précision génétiquement parfaite.

Baissant la tête, Seven se laissa porter par le câble à travers le centre du logo ornemental en forme de papillon qui décorait le sol.

Le vacarme des coups de feu s'éloigna tandis que la gaine d'ascenseur traversait au moins quatre pieds de béton massif, pour finir par déboucher du plafond d'un grand bunker de ciment austère et sans ornement.

Une seule cabine d'ascenseur reposait au fond de la gaine, heureusement inutilisée à ce moment.

Seven attendit d'être à seulement dix pieds environ du toit de l'ascenseur avant de lâcher le câble et de tomber sur le dessus de la cabine.

Dès qu'il toucha l'ascenseur, il se jeta à quatre pattes et roula rapidement sur le côté.

Il était juste à temps ; un niveau au-dessus, les gardes frustrés avaient enfin pensé à tirer directement vers le bas dans la gaine d'ascenseur.

De multiples coups de feu lacérèrent le toit de l'ascenseur, mais Seven avait déjà sauté sur le sol de ciment à côté de la cabine.

Il appuya sur le bouton de montée voisin, renvoyant l'ascenseur perforé dans la gaine, empêchant efficacement les gardes d'imiter sa descente rapide le long du câble — du moins pendant quelques minutes.

Il regarda rapidement autour de lui.

D'après Roberta comme d'après le plan dans le couloir, le générateur nucléaire se trouvait à ce niveau du complexe, une prévision confirmée par les grands avertissements peints sur le mur devant lui :

MISE EN GARDE ! CENTRALE ATOMIQUE

PERSONNEL NON AUTORISÉ INTERDIT !

Les avertissements étaient imprimés en anglais, en hindi, en pendjabi et en chinois, et accompagnés d'une représentation jaune vif du symbole universel de la radiation nucléaire. Plus inquiétants encore étaient les deux gardes armés encadrant ce qui semblait être l'unique entrée de la centrale.

« Halte ! » ordonna l'un des gardes à Seven, levant son fusil tandis qu'il se plaçait entre lui et une porte d'acier abaissée. « Identifiez-vous ! »

Seven savait qu'il ne pourrait pas dégainer son servo plus vite que les deux gardes armés — ses réflexes n'étaient pas rapides à ce point — aussi enclencha-t-il plutôt la fonction de transport du servo, invoquant un nuage de plasma lumineux et tourbillonnant qui apparut de nulle part entre lui et les gardes, le dissimulant à leur vue.

Alarmés par cet écran de fumée chatoyant, les deux gardes tirèrent au hasard dans le brouillard, sans comprendre que leurs balles se dématérialisaient dès qu'elles entraient dans le plasma, instantanément converties en énergie pure. Les deux gardes

vidèrent tout un chargeur en une vaine tentative d'abattre l'intrus de l'autre côté du nuage lumineux ; Seven utilisa le bruit de leurs armes pour viser d'abord l'un, puis l'autre, avec le servo qu'il tira rapidement de sa poche.

Le rayon tranquillisant, n'étant pas composé de matière, traversa le plasma sans obstacle, réduisant les deux tireurs au silence en quelques secondes.

Seven annula la commande de transporteur, renvoyant la brume surnaturelle dans le subespace, puis se hâta à travers les derniers filaments bleus jusqu'à l'entrée scellée du réacteur. Les gardes neutralisés étaient affaissés de part et d'autre de la porte d'acier abaissée, dormant paisiblement.

Seven fouilla méthodiquement les poches du garde le plus proche et trouva rapidement une clé électronique, qu'il inséra dans une fente près de la porte.

« Sésame, ouvre-toi, » marmonna-t-il, révélant une solide connaissance du folklore et de la littérature terriens.

Des moteurs dissimulés vrombirent tandis que la porte commençait à glisser vers le haut, disparaissant dans une fente du plafond. Seven n'attendit pas que l'obstacle disparaisse entièrement ; il se glissa sous la porte dès qu'il y eut assez de place pour passer.

« Que personne ne bouge ! » ordonna-t-il, annonçant son arrivée aux techniciens surpris dans la salle de contrôle. Il tenait le servo d'une manière ouvertement menaçante. « Comme les récentes annonces le confirment, je suis effectivement armé et dangereux. »

La demi-douzaine de techniciens présents reculèrent nerveusement devant l'entrée, la plupart abandonnant leurs postes aux commandes. Un seul technicien, cependant, risqua la colère de Seven en abattant sa paume sur un gros bouton rouge, déclenchant aussitôt une alarme.

Seven tourna rapidement le rayon du servo vers l'offenseur soucieux de sécurité, le faisant s'affaisser sur son siège, mais le mal était déjà fait. Les sirènes retentirent au-dessus d'eux, alertant sans doute tout Chrysalis de son intrusion dans la salle de contrôle du réacteur.

Seven soupira, puis haussa les épaules.

Peu importe, pensa-t-il. Kaur et ses forces de sécurité finiraient forcément par deviner mes intentions, surtout après m'avoir vu glisser le long de ce câble jusqu'à ce niveau.

Il fit un geste avec son servo, forçant les techniciens restants à s'aligner au fond de la pièce, devant des ordinateurs étonnamment démodés, avec leurs caissons de la taille de réfrigérateurs et leurs grandes bobines tournantes.

« Très bien, » instruisit-il les techniciens intimidés. « Je veux que vous quittiez tous cet endroit aussi vite que possible, en emmenant ce monsieur avec vous, » ajouta-t-il en hochant la tête vers le donneur d'alerte tranquillisé, désormais affaissé sur son panneau de contrôle.

Le regard de Seven se fixa sur un technicien en particulier, qui lui parut plus âgé et le plus susceptible d'être responsable.

« Sauf vous, » précisa-t-il en désignant le candidat qu'il avait choisi : un Européen dégingandé dont le badge de sécurité l'identifiait comme Ryan Johnson, ingénieur en chef. « J'ai besoin de vous parler. »

Les autres techniciens n'eurent pas besoin d'encouragement supplémentaire pour se faire rares, abandonnant la salle de contrôle en un temps record. Seven attendit que les deux derniers ingénieurs sortent, portant leur collègue flasque entre eux, puis utilisa la clé volée pour faire redescendre brutalement la porte métallique.

Le panneau de contrôle près de la porte était rudimentaire, du moins selon les critères de Seven, si bien qu'il ne lui fallut qu'un instant pour reprogrammer le mécanisme de verrouillage, scellant efficacement la salle de contrôle contre les équipes de sécurité qui arrivaient probablement sur les lieux à cet instant même.

Il leur faudra un chalumeau à acétylène pour passer cette porte, pensa-t-il avec satisfaction. Cela devrait me donner tout le temps nécessaire.

« Désolé pour le délai, » dit-il à son unique otage restant. « Merci d'avoir attendu. »

Il marcha entre les rangées de consoles, se familiarisant rapidement avec la disposition des lieux. La nature fondamentalement grossière et archaïque des commandes rendait sa tâche actuelle plus facile, mais n'en restait pas moins consternante.

Il jeta un regard par la large fenêtre en Plexiglas vers l'immense silo de béton abritant la chambre de réaction elle-même et frissonna en conséquence.

Je n'arrive pas à croire que les gens de cette époque pensent pouvoir jouer avec la fission nucléaire avec autant de désinvolture. Au rythme où l'humanité construit ces générateurs bâclés, elle est certaine de trébucher sur une ou deux graves fusions du cœur d'ici une décennie.

« Comment puis-je déclencher la procédure d'autodestruction ? » demanda-t-il à Johnson.

« Quoi ? »

Le visage buriné de l'homme pâlit.

« Vous ne pouvez pas être sérieux ! »

« J'ai rarement été plus sérieux, » l'assura Seven. « Si vous ne m'aidez pas, je devrai tenter de déclencher moi-même une réaction en chaîne explosive, avec peut-être moins de contrôle sur le minutage de la conflagration résultante que je n'en aurais autrement. C'est à vous de décider, M. Johnson. Voulez-vous donner à toute la population de Chrysalis une chance d'évacuer, ou dois-je simplement commencer à bricoler les commandes ? »

Il s'avança vers la console la plus proche et posa une main sur un ensemble complexe d'interrupteurs, de jauges et de boutons.

« Je suppose que ceux-ci régulent l'infusion de liquide de refroidissement sous haute pression. Voyons si je les ai bien compris ? »

La pomme d'Adam de Johnson monta et descendit comme une bouée à vide dans une tempête cosmique.

« Mais c'est impossible, » déglutit-il. Ses yeux terrifiés suivaient les doigts de Seven tandis qu'ils parcouraient le panneau de contrôle. « Je ne pourrais pas vous aider même si je le voulais. Seule la directrice peut ordonner la séquence de détonation. »

Naturellement, pensa Seven.

Non que Sarina Kaur se soit réellement beaucoup inquiétée de la libération accidentelle d'une de ses bactéries artisanales ; toute cette option d'autodestruction était sans doute une concession aux préoccupations de sécurité des ingénieurs du projet qui ignoraient les ambitions génocidaires de Kaur.

Ses yeux se plissèrent.

« Montrez-moi, » insista-t-il.

Un sifflement venu d'en haut interrompit son interrogatoire de l'ingénieur en chef. Johnson leva les yeux, un soulagement évident sur le visage.

Se souvenant du récit de Roberta concernant sa propre capture, Seven ne fut pas surpris de voir d'épaisses vapeurs blanches pénétrer dans la salle de contrôle par le plafond.

Apparemment, l'Unité des Déviations du Développement n'est pas la seule section de Chrysalis ainsi équipée, conclut-il.

Plaçant une main sur sa bouche et ses narines, il pointa son servo vers les coins de la fenêtre en Plexiglas qui occupait la plus grande partie du mur sud de la salle. Il régla le rayon sur Désintégration, puis entreprit de dissoudre les liaisons moléculaires maintenant l'immense plaque de plastique transparent dans son cadre, de sorte qu'une simple poussée l'envoya tomber sur le pavement de béton un niveau plus bas.

Seven l'entendit heurter le sol de ciment. De l'air frais entra rapidement dans la chambre autrefois scellée, tandis que le gaz assommant se dissipait dans le vaste espace ouvert entourant le silo du réacteur.

Le grondement des turbines pénétra dans la salle de contrôle auparavant insonorisée, s'ajoutant aux bourdonnements et aux cliquetis produits par les ordinateurs et les autres appareils.

Seven toussa pour chasser les dernières vapeurs intrusives de ses poumons.

« Bien, M. Johnson, » rappela-t-il à l'ingénieur en chef, « je crois que vous étiez sur le point de me montrer comment détruire Chrysalis. »

Les yeux écarquillés fixés sur l'endroit où se trouvait auparavant la fenêtre incassable, Johnson hocha faiblement la tête et conduisit Seven vers une console située directement devant le cadre désormais vide.

Il s'assit devant un microphone et l'alluma.

« Activez la Séquence d'Autodestruction d'Urgence, » dit-il en avalant difficilement sa salive.

Des commandes vocales en 1974 ?

Seven fut impressionné ; Kaur avait manifestement exploité les meilleurs efforts de certains des plus grands esprits de la planète pour réaliser son ambitieux dessein.

Quel dommage, pensa-t-il, que tant de génie et de créativité aient été dépensés dans une entreprise aussi dangereuse.

Une nouvelle salve de balles passa soudain près de la tête de Seven pour frapper le plafond derrière lui. De toute évidence, les gardes du niveau inférieur profitaient de la disparition de la fenêtre en Plexiglas.

La rafale de tirs, montant en angle depuis le sol une cinquantaine de pieds plus bas, força Seven à se baisser derrière une console protectrice.

« Ils sont fous ? » demanda Johnson, bouleversé et paniqué. « Et s'ils touchent quelque chose d'important, nous faisant perdre le contrôle du réacteur ? »

« Veuillez rester calme, M. Johnson, » l'exhorta Seven, gardant l'extrémité active de son servo pointée vers la nuque de l'homme.

Malgré la fraîcheur de la climatisation, la sueur imbibait le col de l'ingénieur. Il commença à hyperventiler.

Seven espéra que le cœur d'âge moyen de Johnson supporterait la tension consistant à déclencher une explosion nucléaire sous le feu ennemi.

« Continuez la procédure. »

Aussi brusquement qu'elle avait commencé, l'éruption brûlante de balles se calma, des esprits plus froids reconnaissant probablement les dangers considérables qu'il y avait à mitrailler la salle de contrôle du réacteur.

La respiration de Johnson se calma un peu une fois les tirs réduits au silence, mais ses mains tremblaient encore lorsqu'il agrippa le col flexible du microphone.

« Je répète : Activez la Séquence d'Autodestruction d'Urgence. Autorité Salle de Contrôle : Johnson-barre oblique-zêta. »

Les ordinateurs ronronnèrent et les imprimantes à alimentation continue claquèrent tandis que les commandes automatisées traitaient la demande de Johnson.

« Autorité Salle de Contrôle acceptée, » entonna une voix sans visage depuis un haut-parleur intégré. La réponse informatisée ne contenait aucune trace de personnalité, contrairement au ton acerbe auquel Seven s'attendait de son propre ordinateur Bêta 5.

« Autorisation exécutive requise. »

Johnson éloigna sa bouche du microphone et murmura à Seven, accroupi près de lui :

« C'est la partie dont je vous ai parlé. Seule la directrice peut donner l'ordre final ; l'ordinateur est programmé pour ne répondre qu'à sa voix. »

« Ce ne sera pas un problème, » murmura Seven en retour, faisant signe à Johnson de s'écarter.

Seven s'assit devant le micro et se massa la gorge, se remémorant les inflexions et cadences uniques de la voix de Sarina Kaur.

Si rien d'autre, songea-t-il avec une pointe d'amertume, j'ai eu largement l'occasion de l'écouter.

Sous l'impulsion de Seven, Johnson griffonna la commande requise au dos d'un imprimé informatique vert et blanc. Seven hocha la tête et lut le message à voix haute, dans une imitation parfaite de la voix de Kaur.

« Autorisation exécutive accordée : Kaur-barre oblique-zêta-zêta. »

« Séquence d'Autodestruction d'Urgence confirmée, » reconnut la voix mécanique avec indifférence. « Veuillez entrer la séquence temporelle. »

À côté du microphone se trouvait un panneau d'affichage numérique contrôlé par un clavier numérique à dix chiffres. Des chiffres rouges clignotants, actuellement réglés sur 00:00:00, comptaient vraisemblablement les secondes, les minutes et les heures avant l'achèvement de la séquence d'autodestruction.

« Vite, » exigea Seven de Johnson, « combien de temps vous faut-il pour évacuer toute l'installation de Chrysalis ? »

Il soumit l'ingénieur ébranlé à un regard perçant qui ne tolérait ni esquive ni mensonge.

« Vous avez forcément fait des exercices. Dites-moi la vérité. Combien de temps ? »

« Vingt minutes, » balbutia Johnson. « Peut-être trente sans avertissement. »

Il regarda avec envie la porte scellée de la salle de contrôle, se demandant peut-être comment, ou même s'il pourrait évacuer le complexe souterrain condamné.

« Il y a des ascenseurs d'urgence à grande capacité vers la surface, et des transports du désert entièrement ravitaillés cachés dans l'ancien fort. »

« Un degré de préparation admirable, » commenta Seven, sincèrement reconnaissant de la prévoyance de Kaur ; savoir que les scientifiques et le personnel de Chrysalis, égarés mais pas nécessairement mauvais, disposaient d'un plan d'évacuation viable apaisait sa conscience à l'idée de la conflagration atomique à venir.

Dommage que le secret de la bactérie mangeuse de chair risque de s'échapper lui aussi, pensa-t-il, mais on ne peut plus rien y faire à présent ; ce génie particulier était déjà bel et bien sorti de sa bouteille.

Par prudence, Seven entra un compte à rebours de trente minutes dans le panneau de contrôle, puis demanda à Johnson de lui montrer comment accéder au système de sonorisation.

« Votre attention, s'il vous plaît, » annonça-t-il à tout Chrysalis.

Sur le panneau d'affichage numérique, le compte à rebours avançait, seconde après seconde. Il indiquait maintenant 00:29:16.

« Je suis l'intrus dont vos dirigeants vous ont avertis. J'ai pris le contrôle de la station du réacteur nucléaire et déclenché la séquence d'autodestruction d'urgence. Vous avez trente minutes pour évacuer Chrysalis avant que toute cette installation ne soit détruite. Ceci n'est pas un exercice. Ceci n'est pas un canular. Vous avez trente minutes pour fuir, à partir de maintenant. »

Heureusement, estima-t-il, toutes les perturbations précédentes créées par Roberta, Isis et moi-même auront déjà mis toute la population en alerte, ce qui devrait accélérer l'évacuation.

Il regarda les chiffres rouges lumineux du panneau d'annonce.

00:28:45.

Se levant rapidement de son siège à la console, Seven traversa la salle de contrôle jusqu'à un poste de sécurité incendie près de l'entrée. Il brisa une plaque de verre protectrice avec son coude, puis tira une longueur de tuyau d'incendie enroulé.

Il lança l'embout du tuyau par l'ouverture où se trouvait auparavant la baie vitrée. L'embout disparut de sa vue, entraînant plusieurs yards de tuyau derrière lui. Des cris confus montèrent du sol de la salle des turbines lorsque la pointe métallique du tuyau heurta le sol de ciment.

« Vous pouvez partir maintenant, M. Johnson, » dit Seven en désignant le tuyau gris qui serpentait sur le sol.

Ce n'était pas la manière la plus élégante pour l'ancien otage de quitter la salle de contrôle, mais cela suffirait. Seven, en revanche, savait qu'il devait rester jusqu'au tout dernier moment, afin de s'assurer que personne — en particulier Sarina Kaur — ne puisse annuler ou interrompre la procédure d'autodestruction.

« Ne tirez pas ! C'est moi ! Ne tirez pas ! » cria Johnson aux gardes en dessous, tandis qu'il se précipitait vers le bord de la fenêtre ouverte.

Avec toute la vitesse que son corps d'âge moyen pouvait fournir, il agrippa maladroitement le tuyau déroulé, tira brièvement dessus pour se rassurer sur sa capacité à supporter son poids, puis passa par-dessus le rebord.

« Ne tirez pas ! »

Seven avait maintenant la salle de contrôle pour lui seul.

Il regarda l'affichage rouge illuminé.

00:27:16.

Vingt-sept minutes restantes.

CHAPITRE VINGT

811 EAST 68TH STREET, APP. 12-B
NEW YORK CITY
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
18 MAI 1974

Bien que ce fût l'heure du dîner en Inde, il était sept heures trente du matin à New York. Roberta savait que le décalage du transporteur finirait par la rattraper, mais pour l'instant elle était trop occupée pour seulement essayer de réinitialiser ses rythmes circadiens.

Déposant Isis sur le bureau de Gary Seven, elle appela rapidement l'ordinateur Bêta 5.

« Ordinateur, en marche ! »

Comme la porte secrète tournante dans un vieux film de maison hantée, des étagères de livres essentiellement décoratifs pivotèrent automatiquement dans le mur, remplacées par l'interface informatique occupant toute la paroi. Un moniteur circulaire, d'environ deux pieds de diamètre, sortit en télescopage du panneau noir réfléchissant centré dans le caisson gris mat du Bêta 5, juste au-dessus du panneau de contrôle en saillie.

Des vagues prismatiques de couleur défilaient sur la jauge de radiation cosmique au-dessus de l'écran rond, tandis que, immédiatement à gauche du moniteur, des bandes lumineuses multicolores clignotantes apparaissaient et disparaissaient à angle droit les unes par rapport aux autres, cartographiant l'activité mentale de l'intelligence artificielle du Bêta 5.

« Ordinateur en marche, » répondit le superordinateur. À chaque syllabe, les lumières clignotantes se reconfiguraient.

« Traite les données entrantes, » lança Roberta à la machine avec hâte.

Elle pointa les deux antennes de son servo vers le site récepteur du panneau de contrôle et enclencha la fonction Transmission ; en théorie, cela devait transférer les coordonnées géographiques exactes de Chrysalis directement dans la mémoire de l'ordinateur, même si Roberta trouvait toujours tout le processus quelque peu magique.

« J'ai besoin que tu scannes cet endroit tout de suite ! »

« Autorisation requise pour effectuer le scan. »

La voix féminine et électronique de l'ordinateur avait un ton nettement pincé que Roberta ne connaissait que trop bien.

« Veuillez vous identifier. »

« Tu sais très bien qui je suis ! » lâcha-t-elle, bouillonnant d'impatience.

Peu importe ce qu'on lui demandait, le Bêta 5 réussissait toujours à donner l'impression que Roberta interrompait quelque chose de bien plus important que, disons, le destin de la planète.

« Nous n'avons pas le temps pour ça, » protesta-t-elle.

Elle jeta un coup d'œil à son poignet, puis se souvint que sa montre avait été confisquée par les gardes de Chrysalis. Montre ou pas, elle pouvait sentir les secondes vitales s'écouler.

« Fais simplement ce que je t'ai dit ! »

« Veuillez vous identifier, » insista le Bêta 5, incarnation de l'entêtement cybernétique.

Roberta serra les poings le long de son corps, manquant presque de briser son servo en deux.

« Roberta Lincoln. Agent 368. »

Son pied tapota avec irritation sur la moquette orange à poils longs.

« Satisfait ? »

« Début du scan, » concéda l'ordinateur avec suffisance.

Une image en couleur apparut sur le moniteur, montrant la forteresse rajput solitaire au coucher du soleil. Des ombres violettes descendaient le long des murs de grès piqués de la forteresse.

C'est mieux, pensa Roberta. Maintenant, on avance.

Elle espéra qu'un vestige des magnifiques ruines survivrait à l'explosion souterraine.

« Plus profond, » ordonna-t-elle au Bêta 5. « Sous la surface. »

« Affirmatif. Circuits excepteur connectés au système de surveillance existant. »

Des vues multiples de l'intérieur de Chrysalis se succédèrent sur l'écran, fournissant à Roberta des aperçus des nombreux laboratoires et couloirs du complexe.

« Veuillez réduire les paramètres. »

Roberta hocha la tête avec réflexion.

D'abord les enfants, se rappela-t-elle. Puis les animaux.

« Prépare le transport à distance. Verrouille-toi sur toutes les formes de vie humanoïdes… oh, de cent livres ou moins. »

Cela devrait couvrir tous les bambins, pensa-t-elle avec confiance. Je n'ai certainement pas vu d'enfants gigantesques et monstrueux dans l'UDD, et c'est forcément là que tout enfant colossal incroyable aurait fini.

« Scan en cours, » rapporta le Bêta 5.

Un instant plus tard, une série d'images apparut sur le moniteur, l'une après l'autre, montrant plusieurs groupes différents de petits enfants. Presque tous étaient assis dans leur lit, l'air alarmés et/ou à moitié réveillés, regardant autour d'eux avec

confusion. Des rangées de lits superposés laissaient deviner une sorte d'organisation en dortoir.

Roberta n'avait pas besoin d'entendre les sirènes d'alarme pour savoir que Seven avait plongé tout Chrysalis dans le chaos, exactement comme prévu.

« Matrice de transport verrouillée sur deux cent soixante-quatre formes de vie. »

Roberta siffla d'admiration devant le nombre impressionnant de superenfants vivant dans l'installation souterraine. Même en travaillant ensemble, Seven et elle n'auraient jamais pu transporter autant d'enfants directement depuis Chrysalis — il y avait une limite à ce qu'on pouvait accomplir avec seulement un servo ou deux — mais une opération aussi massive était largement à la portée du Bêta 5.

Dieu merci pour le bon vieux savoir-faire extraterrestre, pensa-t-elle, attitude ou pas attitude.

Fixant les images détournées sur le moniteur, elle déglutit lorsqu'une vue des enfants aux Déviations du Développement passa à l'écran.

« Ordinateur, maintiens la surveillance de ce site, » ordonna-t-elle rapidement, ressentant un besoin urgent d'examiner de plus près ce dortoir en particulier.

Même maintenant, quelques-uns des enfants « imparfaits » semblaient inconscients de la crise qui se déroulait autour d'eux ; Roberta vit le petit garçon qui comptait, la joue tressaillant comme une folle, en train d'énumérer calmement ses orteils, tandis que la plupart de ses camarades inadaptés réagissaient avec peur au tumulte.

Des larmes coulaient sur les joues de ceux qui étaient assez conscients de leur environnement pour être terrifiés. Un enfant effrayé tira tous ses draps par-dessus sa tête dans une tentative désespérée d'échapper aux alarmes, tandis que le garçon dont le visage ressemblait à celui d'un lion déchiquetait son oreiller avec ce qui ressemblait à des griffes, ajoutant une tempête de plumes à la scène chaotique.

Une nouvelle fois troublée par les afflictions variées des enfants de l'UDD, Roberta détourna les yeux de l'écran.

« Continue le cycle d'images, » dit-elle au Bêta 5, sentant une boule se former dans sa gorge.

L'image à l'écran passa à un autre endroit, et le regard de Roberta, revenant au moniteur, se fixa aussitôt sur un autre visage familier : celui de son petit ami Noon.

Le remarquable rejeton du Dr Kaur faisait face à la crise, sans surprise, avec beaucoup plus de stoïcisme qu'on ne l'aurait attendu d'un enfant de son âge. Pieds nus et en pyjama, il se tenait calmement sur le sol moquetté entre deux rangées assorties de lits superposés, avec une expression alerte mais pensive sur son visage faussement enfantin.

Il semblait davantage intrigué qu'angoissé par ces événements inhabituels, et curieux de savoir ce qui allait se passer ensuite.

Un frisson parcourut la colonne vertébrale de Roberta lorsque le petit garçon indien fixa directement la caméra de sécurité au plafond ; pendant un battement de cœur, elle eut l'impression que ses saisissants yeux noirs la regardaient en retour.

Ne sois pas stupide, se réprimanda-t-elle. Il se demande probablement juste ce que préparent ses gardiens.

Malgré le calme surnaturel de Noon sous pression, Roberta était néanmoins scandalisée que Sarina Kaur ne soit pas là pour le réconforter ou s'occuper de lui pendant cette urgence.

C'est son propre fils, pensa Roberta avec indignation. Où diable est-elle ?

« Matrice de transport verrouillée, » lui rappela sèchement le Bêta 5. « Veuillez préciser la destination des formes de vie sélectionnées. »

Arrachant son regard aux huit images d'enfants confus et paniqués, Roberta entra rapidement les coordonnées de la maison sûre de leur associé à Puyallup.

Même si elle savait que ce qu'elle faisait était nécessaire, surtout avec Seven décidé à la destruction totale de Chrysalis, elle ne pouvait s'empêcher de se sentir comme une kidnappeuse.

« Active le transporteur, » ordonna-t-elle à l'ordinateur.

Des voyants clignotèrent sur la surface noire polie du Bêta 5. Au-dessus du moniteur, la jauge de radiation cosmique brilla comme une aurore boréale.

Isis poussa un cri grossier depuis le bureau voisin.

« Oui, oui, » répondit Roberta, sachant exactement ce que ce fichu chat était en train de lui reprocher. « Ne t'inquiète pas, je n'oublierai pas le tigre. »

CHAPITRE VINGT-ET-UN

BASE CHRYSALIS
INDE

« ATTENTION. VINGT-CINQ MINUTES avant la stérilisation atomique. »

L'avertissement automatisé résonna à travers tous les niveaux de Chrysalis, poussant Maggie Erickson à accélérer encore tandis qu'elle courait vers les dortoirs des enfants. Je n'arrive pas à croire que cela arrive, pensa-t-elle avec effroi, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine tandis qu'elle dévalait le couloir, dépassant des hommes et des femmes tout aussi désespérés qui se précipitaient dans tous les sens pour accomplir leurs propres missions urgentes. Elle regardait avec stupéfaction l'activité frénétique et les expressions bouleversées qu'elle voyait partout autour d'elle. Comment ? se demanda-t-elle avec incrédulité. Comment la routine bien ordonnée et scientifiquement structurée de Chrysalis avait-elle pu être transformée en cet exode insensé et imprévu ?

Tout s'était passé si vite. Elle se trouvait dans l'une des cafétérias du personnel, en train de boire un café avec son collègue et fiancé, le docteur Everett Walsh, lorsqu'une annonce aussi bizarre que terrifiante avait soudain retenti dans le système de sonorisation. Un inconnu leur annonçant que Chrysalis était condamnée et qu'ils avaient moins d'une demi-heure pour évacuer l'ensemble du complexe. C'est complètement insensé ! pensa-t-elle.

Pourtant, elle était là, courant pour rejoindre ses élèves, tandis que le compte à rebours automatisé apportait une confirmation glaçante de la sinistre prédiction de l'intrus. Everett courait à ses côtés, paraissant tout aussi abasourdi et déconcerté que tout le monde.

Certes, ils s'étaient tous préparés et entraînés à une telle situation d'urgence, mais Maggie n'avait jamais vraiment pensé devoir un jour évacuer Chrysalis. Pas après toutes les précautions prises pour dissimuler au monde l'existence même du projet.

Les deux instructeurs arrivèrent au Dortoir des Enfants n° 5 en quelques minutes. La surveillante de l'équipe du soir, Jessica McGivney, avait déjà commencé à préparer les tout-petits vêtus de pyjamas pour le départ, les réveillant et les aidant à enfiler leurs pantoufles et leurs robes de chambre. Maggie adressa une prière silencieuse aux dieux des effectifs réduits, reconnaissante de n'être personnellement responsable que de la sécurité du Lot Epsilon, un groupe de quinze élèves au maximum. Vingt-cinq minutes, pensa-t-elle. Cela devrait suffire tout juste pour conduire tous les enfants jusqu'à la sortie de secours la plus proche.

« Très bien », dit-elle d'une voix forte en frappant dans ses mains pour attirer l'attention des enfants. « Tout le monde se tait et écoute attentivement. »

Elle attendit suffisamment longtemps pour que les bavardages et l'agitation générale cessent, à l'exception de quelques sanglots et reniflements auxquels Jessica et Everett s'efforçaient de répondre du mieux possible.

« Tout va bien se passer », assura Maggie à son jeune auditoire, « mais vous devez faire exactement ce que nous avons répété. Veuillez vous mettre en rang près de la porte, rapidement mais calmement. N'oubliez pas : pas de bousculades. »

À son soulagement, les enfants obéirent facilement, avec seulement quelques légers accrochages et un peu de désordre. Comme d'habitude, Noon fut le premier de la file, une position que nul autre bambin ne songea à lui contester.

Il a un talent naturel pour le commandement, remarqua-t-elle, tout comme sa mère.

La présence de Noon dans le Lot Epsilon ne faisait qu'accroître son aigu sentiment de responsabilité. La directrice ne me pardonnerait jamais s'il arrivait quelque chose à son fils.

Cette seule pensée lui donna un frisson.

« Très bien », félicita-t-elle la classe, chassant de son esprit ce scénario cauchemardesque. Une certaine fierté fit naître un léger sourire sur son visage tandis qu'elle regardait les enfants suivre ses instructions à la lettre ; elle doutait que de simples enfants de quatre ans, conçus par un brassage aléatoire de gènes et de chromosomes, auraient pu faire face même à moitié aussi bien à une urgence de cette nature.

« Maintenant », poursuivit-elle en ouvrant la porte donnant sur le couloir, « je veux que vous me suiviez aussi vite que possible. »

Elle leva les yeux des têtes ébouriffées et non coiffées des enfants vers ses collègues.

« Jessica, Everett, surveillez l'arrière de la file pour être sûrs que nous ne perdions aucun retardataire. »

Avant qu'elle puisse franchir la porte, cependant, quelque chose d'étrange se produisit.

Sortie de nulle part, une étrange brume bleue envahit le dortoir, luisant comme des déchets radioactifs. Pendant quelques secondes qui lui glacèrent le sang, Maggie fut convaincue que le réacteur en cours d'autodestruction sous leurs pieds avait libéré prématurément son venin atomique flamboyant.

Le temps est écoulé, pensa-t-elle avec désespoir. Nous sommes morts.

Mais lorsque la brume lumineuse ne lui arracha pas la chair des os, elle comprit qu'une incinération instantanée n'était pas à l'ordre du jour. Cette étrange brume n'attaquait pas non plus ses poumons comme l'aurait fait un gaz de combat. Elle était vivante, elle pouvait respirer, elle était toujours consciente ; elle ignorait simplement ce qui se passait. Tout ce qu'elle ressentait était une étrange sensation de picotement sur tout le corps, semblable à de l'électricité statique.

Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta-t-elle en se reculant instinctivement au contact de la brume. Je ne comprends pas.

La brume bleue se répandit rapidement, devenant chaque seconde plus épaisse et plus opaque. En quelques instants, elle dissimula complètement les enfants et les autres adultes à sa vue.

« Maggie ? » appela Everett depuis les profondeurs de la brume tourbillonnante et incandescente, sa voix se perdant presque au milieu des cris de peur et des questions des enfants désorientés et effrayés.

Elle entendit des dizaines de petites pantoufles marteler la moquette tandis que la file soigneusement ordonnée des bambins se désintégrait dans le chaos le plus complet.

« Maggie ! » cria de nouveau Everett. « Où es-tu ? »

« Ici ! » lui répondit-elle en criant.

Désespérée de sauver au moins l'un de ses précieux protégés, elle tendit la main dans la brume et saisit Noon. Heureusement, son élève vedette ne s'était pas encore dispersé comme ses camarades.

Quel courage ! pensa-t-elle. Quelle supériorité !

Elle serra Noon contre sa taille, presque au point de l'étouffer.

« N'aie pas peur ! » s'exclama-t-elle avec ferveur. « Je te tiens. »

« Je n'ai pas peur », affirma le garçon, blessé dans son orgueil.

Son petit corps conservait une posture tendue et prête à agir, sans chercher à se dégager ni à répondre à l'étreinte de Maggie.

« Mais nous devons partir d'ici. Maintenant. »

Oui ! pensa Maggie. Bien sûr !

Elle pourrait revenir chercher les autres enfants plus tard, ou Everett et Jessica pourraient s'occuper d'eux. D'abord, elle devait mettre Noon en sécurité et l'éloigner de cette brume insensée et contre nature.

Puis, au moment même où elle prenait cette décision, elle sentit Noon se dissoudre littéralement entre ses mains.

Sa chair et ses os semblaient fondre, devenant aussi immatériels que la brume qui les entourait.

« Non ! » hurla-t-elle d'angoisse, tentant de le retenir de toutes ses forces, mais l'enfant qui s'évaporait glissa entre ses doigts comme de la vapeur, la laissant seule et les mains vides.

« Noon ! » cria-t-elle si fort qu'elle s'en écorcha la gorge.

Mais il était trop tard.

Le petit garçon avait disparu.

La mystérieuse brume s'en alla avec lui, se dissipant aussi rapidement et inexplicablement qu'elle était apparue, laissant les trois adultes debout, déconcertés et horrifiés, dans un dortoir vide.

Ce n'était pas seulement Noon qui avait disparu dans la brume, constata Maggie.

Tous les enfants avaient disparu.

« Où sont-ils ? » demanda Jessica d'une voix aiguë, les mains crispées sur son crâne dans un geste d'horreur. Son visage choqué était aussi blanc que la craie qu'ils utilisaient parfois en classe. « Où sont-ils passés ? Où ? »

Maggie savait exactement ce que ressentait l'autre femme. La panique et l'hystérie griffaient les frontières de sa raison.

Comment une pièce remplie d'enfants pouvait-elle simplement disparaître ainsi ?

C'était comme de la magie — de la magie noire — mais Maggie n'avait jamais cru à la magie.

Je suis psychologue, bon sang, pensa-t-elle en essayant de ne pas s'effondrer.

On se serait cru dans quelque horrible conte de fées. Le Joueur de flûte de Hamelin, peut-être, emportant les enfants bien-aimés de Hamelin...

« Vingt minutes avant la stérilisation atomique. »

Maggie était si abasourdie par la disparition miraculeuse des enfants qu'il lui fallut plusieurs secondes pour mesurer toute l'urgence de l'avertissement automatisé.

Stérilisation... tu parles ! pensa-t-elle avec amertume.

Elle savait que ce n'était qu'un faible euphémisme pour désigner une explosion nucléaire à grande échelle.

Et pourquoi pas ?

Maintenant que les enfants avaient disparu, que restait-il encore à sauver ?

Everett lui tira le bras.

« Maggie, nous devons nous dépêcher. »

Jessica s'enfuit du dortoir abandonné tandis qu'Everett suppliait sa fiancée.

« Nous n'avons pas le choix, Maggie. Nous devons partir. »

« Mais les enfants... » murmura-t-elle.

Son regard parcourut les coins de la chambre remplie de lits superposés, refusant encore d'accepter que tant de bambins aient pu disparaître ainsi. Seuls des lits vides répondirent à son regard désespéré.

« Lot Epsilon ? »

« Ils sont partis, Maggie. Je ne sais pas comment, mais ils sont partis. »

Il jeta un regard anxieux à l'horloge au-dessus de la porte, qui comptait les secondes avant la disparition thermonucléaire de Chrysalis.

« S'il te plaît, nous devons nous dépêcher ! »

À contrecœur, Maggie détourna les yeux du dortoir désert et laissa l'autre enseignant l'entraîner hors des quartiers des enfants et dans le couloir, où ils rejoignirent une ruée désordonnée vers la sécurité.

Everett avait raison, réalisa-t-elle ; il n'y avait plus rien à faire.

Chrysalis était devenue Hamelin, et le glorieux avenir qu'ils avaient travaillé si dur à bâtir leur avait été arraché par des forces inconnues.

Elle ne pouvait qu'espérer que, où que Noon et ses camarades aient été emmenés, ils se trouvaient très loin de l'enfer radioactif que Chrysalis était sur le point de devenir.

* * * * *

J'aurais dû tuer cet arrogant bâtard américain quand j'en avais l'occasion !

Donald Archibald Williams fulminait tandis qu'il composait son code de sécurité sur la serrure électronique protégeant les laboratoires secrets de guerre biologique du Niveau Quatre.

Son visage rougeaud était congestionné et couvert de sueur, et sa course effrénée depuis ses quartiers, où il profitait d'un sommeil bien mérité, l'avait laissé haletant et à bout de souffle. Les sirènes d'urgence hurlantes malmenaient sa migraine, envoyant des pulsations d'une douleur atroce à travers ses tempes à chaque répétition tonitruante de l'alarme.

Je savais qu'il était une source d'ennuis dès la minute où je l'ai vu.

Il maudit également Sarina Kaur pour l'avoir entraîné dans ce maudit projet.

Ce n'était pas comme s'il avait eu beaucoup de choix en la matière ; après avoir découvert ses propres expériences juridiquement douteuses de clonage humain, ainsi que leurs malheureuses victimes, Kaur l'avait beaucoup trop facilement fait chanter pour l'obliger à rejoindre Chrysalis. Maintenant que cette entreprise insensée semblait s'effondrer tout autour de lui, il ne pouvait s'empêcher de se demander s'il n'aurait pas mieux fait d'affronter les conséquences dès le départ.

Un fort sifflement s'échappa du laboratoire lorsque la porte métallique hermétique se déverrouilla.

Seules trois personnes à Chrysalis avaient accès aux installations du Niveau Quatre : Kaur, Lozinak et lui-même.

À présent que son avenir était soudain devenu incertain, Williams avait l'intention de profiter de ce privilège pour se procurer une assurance précieuse qui l'aiderait à traverser les tempêtes à venir.

Rien de tel qu'une nouvelle arme biologique unique comme monnaie d'échange, pensa-t-il, élaborant de nouveaux plans désespérés tout en courant. Les Russes seront certainement intéressés par la bactérie favorite de Kaur, et peut-être les Américains aussi...

« Attention. Vingt-deux minutes avant la stérilisation atomique », annonça le système de sonorisation, poursuivant son inexorable compte à rebours.

Parfaitement conscient que le temps s'écoulait rapidement, Williams ignora les combinaisons de protection biologique suspendues à l'entrée du Niveau Quatre et se hâta vers les salles intérieures du laboratoire.

Des cuves d'acier vides, en attente des énormes quantités de peptone qui venaient d'arriver d'Amérique, reposaient entre des rangées de carreaux blancs stériles et de tuyaux en plastique.

Williams jeta un regard nerveux par-dessus son épaule, s'attendant à tout moment à être surpris par Seven ou Sarina Kaur, arrivant juste à temps pour le prendre sur le fait.

Il ne savait pas lequel des deux il craignait le plus d'affronter.

Kaur, probablement ; à sa connaissance, Seven n'avait jamais ordonné l'exécution de sang-froid de l'un de ses subordonnés.

Une autre série de sas se dressait entre lui et l'objet de son expédition de pillage improvisée.

Des doigts moites frappèrent une séquence numérique interminable sur un clavier mural, tandis qu'il attendait impatiemment que le système vérifie son niveau d'accréditation.

Il tira brutalement sur la poignée chromée de la porte dès qu'il entendit le sifflement bienvenu de l'air qui s'échappait et pénétra précipitamment dans la chambre antisismique située au-delà.

Strictement interdite à quiconque hormis Kaur et ses associés les plus dignes de confiance, la chambre forte métallique, fraîche et climatisée, ne contenait qu'une armoire à dossiers verrouillée et un réfrigérateur relié à son propre générateur de secours.

Williams s'attaqua d'abord à l'armoire.

Il déverrouilla à la hâte le tiroir supérieur et fouilla parmi une série de dossiers suspendus étroitement serrés les uns contre les autres.

Une étiquette adhésive portant la mention « Carn-Strep—gen.18.7 » identifiait précisément le dossier qu'il recherchait.

Oui ! pensa-t-il avec avidité. Exactement ce que je cherchais.

À l'intérieur se trouvait la séquence génétique exacte de la dernière génération du streptocoque carnivore de Sarina Kaur.

Avec cette recette, le savait-il, et les installations appropriées, toute personne possédant les connaissances nécessaires et suffisamment de motivation pourrait recréer cette terrifiante bactérie mangeuse de chair et peut-être même l'améliorer.

Pour sa part, Williams voulait simplement utiliser la formule pour s'acheter une retraite confortable quelque part hors de portée de tous ceux qui pourraient être tentés de le rechercher.

Les Antilles, peut-être, ou l'Amérique du Sud.

Il jeta un rapide regard vers le réfrigérateur voisin, qui contenait des échantillons réels de la bactérie Streptocoque A modifiée.

Il envisagea brièvement de dérober un spécimen soigneusement scellé de ce microorganisme redoutable, par mesure de sécurité supplémentaire, mais renonça aussitôt à cette idée.

Transporter un échantillon vivant de cette bactérie, même dans un conteneur plastique incassable, serait beaucoup trop éprouvant pour les nerfs, particulièrement compte tenu de l'exode incertain qui l'attendait.

« Pas besoin de devenir gourmand », marmonna-t-il.

La formule de la maladie suffisait largement.

Il glissa dans sa poche une feuille pliée portant la séquence génétique concernée, puis regarda vers la sortie.

Sa tête le faisait atrocement souffrir.

« Attention. Vingt et une minutes avant la stérilisation atomique. »

Il est temps de partir, réalisa-t-il.

Dans un geste de défi pervers, il ouvrit brusquement la porte du réfrigérateur, exposant les bactéries vulnérables à la température ambiante, sans parler de l'holocauste nucléaire imminent.

Tiens donc, espèce de sorcière maîtresse chanteuse, pensa-t-il. Que tes petits monstres microscopiques partent en flammes avec le reste de cet endroit misérable !

Transportant une recette volée pour un cauchemar biologique, ainsi que des projets d'avenir à moitié élaborés, Williams quitta précipitamment le Niveau Quatre à la recherche d'un refuge — et de tout ce que le destin pouvait encore lui réserver.

CHAPITRE VINGT-DEUX

00:19:51

MOINS DE VINGT MINUTES à écouler, nota Seven depuis son siège devant le panneau de contrôle.

Il étudia les différents indicateurs affichés, surveillant attentivement le processus d'autodestruction qui se déroulait à l'intérieur du silo de béton contenant le réacteur.

D'après les instruments, les températures au sein du cœur du réacteur approchaient rapidement les deux mille degrés Celsius, tandis que la réaction en chaîne qui se développait dans le silo allait bientôt dépasser le point de non-retour, lorsque les barres de combustible à l'uranium fondraient en une seule masse critique.

Seven avait l'intention de rester aux commandes du réacteur jusqu'à la toute dernière minute, au cas où Sarina Kaur et ses partisans tenteraient d'empêcher l'explosion imminente.

À mesure qu'il se familiarisait avec la principale source d'énergie de Chrysalis, il ne pouvait s'empêcher d'admirer, d'une manière perverse, la façon dont le réacteur avait été expressément conçu pour fournir un spectaculaire bûcher funéraire au projet, si les circonstances l'exigeaient.

Normalement, la défaillance de ce type de réacteur à eau pressurisée primitif n'aurait entraîné qu'une fusion catastrophique du cœur, et non une explosion nucléaire à grande échelle, mais le réacteur de Chrysalis était différent ; autant qu'il pouvait en juger à partir des schémas affichés dans la salle de contrôle, l'uranium enrichi contenu dans son cœur avait été délibérément disposé dans une quantité et une configuration précisément calculées afin de garantir une explosion atomique profondément enfouie sous les sables désolés du grand désert du Thar.

« Typique », marmonna Seven.

La conception insidieuse du réacteur lui semblait emblématique de l'approche générale du projet : la technologie de pointe la plus avancée inextricablement liée à un potentiel écrasant de catastrophe.

Plus vite toute cette entreprise sera anéantie, décida-t-il, mieux ce sera.

« Quinze minutes avant la stérilisation atomique. »

L'annonce enregistrée confirma l'affichage numérique devant lui.

Seven pria pour que les nombreux habitants de Chrysalis aient tenu compte des avertissements précédents et soient déjà en route vers la sécurité.

Il s'inquiétait moins du sort des super-enfants innocents du projet ; Roberta et Isis, le savait-il, pouvaient être chargées de cette partie de la mission.

Si seulement le problème plus vaste posé par l'existence même de ces enfants pouvait être réglé aussi facilement... !

Un voyant rouge clignotant attira l'attention de Seven sur une accumulation préoccupante d'hydrogène à l'intérieur du cœur du réacteur.

Bien qu'insuffisante pour interrompre la réaction en chaîne elle-même, cette quantité excessive d'hydrogène pouvait provoquer des explosions préliminaires dans le silo de béton, explosions susceptibles de représenter un danger pour Seven lui-même.

Mieux vaut surveiller cela, décida-t-il, au moins jusqu'au moment où il devrait se téléporter hors du complexe condamné, dans environ dix minutes.

À sa surprise, cependant, l'explosion ne vint pas de l'énorme cylindre de ciment visible au-delà de la fenêtre ouverte, mais de la porte métallique scellée à l'autre extrémité de la salle de contrôle.

La puissante détonation arracha littéralement la lourde porte métallique de son encadrement et la projeta à l'intérieur de la pièce, tandis que l'onde de choc qui l'accompagnait éjecta Seven de son siège et le jeta au sol.

D'épais nuages de fumée noire envahirent la salle de contrôle, lui brûlant les yeux, tandis que l'odeur âcre d'explosifs plastiques rudimentaires agressait ses narines.

Au nom d'Aegis... ? pensa-t-il, les oreilles bourdonnantes sous l'effet de l'explosion assourdissante.

Étourdi, il releva sa tête meurtrie juste à temps pour voir le docteur Sarina Kaur traverser les volutes de fumée et pénétrer dans la salle de contrôle.

Elle tenait un pistolet Walther PPK à la main et affichait une expression déterminée.

Derrière elle, alors que la fumée se dissipait rapidement, Seven aperçut l'embrasure désormais ouverte de la porte, au-delà de laquelle se trouvaient l'ascenseur et le hall.

Kaur contourna avec précaution les restes noircis et froissés de la porte arrachée tout en pointant le canon de son arme vers l'homme étourdi et sans défense étendu sur le sol.

« Ne vous relevez surtout pas, monsieur Seven », lui ordonna-t-elle, son ton glacial démentant la haine brûlante visible dans ses yeux sombres.

« Et gardez vos mains là où je peux les voir ; nous ne voudrions pas une nouvelle démonstration de votre singulièrement efficace talent de plume. »

Son servo dissimulé dans sa poche, Seven évita tout mouvement brusque, ne souhaitant pas pousser Kaur à davantage de violence.

« Écoutez-moi », la supplia-t-il d'une voix rauque.

Les dernières traces de fumée irritaient encore sa gorge.

« Vous devez me croire, c'est pour le mieux. »

« Silence ! » aboya Kaur.

Elle était dépourvue de ses habituels gardes du corps sikhs, auxquels Seven supposa qu'elle avait permis d'évacuer avec le reste du personnel de Chrysalis.

Il avait du mal à concilier cette préoccupation pour son peuple avec la cruauté dont il savait, par expérience personnelle, qu'elle était capable.

Mais, se rappela-t-il avec amertume, les humains du vingtième siècle, aussi brillants fussent-ils, avaient encore tendance à diviser le monde entre Nous et Eux, seuls les premiers méritant leur considération.

Je me demande si l'équipe de génies de Kaur est parvenue à éliminer ce trait du génome humain ? songea-t-il. D'une manière ou d'une autre, j'en doute.

Tout en gardant son arme braquée sur Seven, Kaur se précipita vers le panneau de contrôle que celui-ci venait d'abandonner.

Sans prendre la peine de redresser la chaise renversée près de la console, elle actionna un interrupteur puis se pencha vers le microphone fixé au pupitre.

« Annulez la séquence d'autodestruction d'urgence », ordonna-t-elle avec fermeté. « Autorité exécutive Kaur-alpha-alpha. »

Était-il encore possible d'arrêter la réaction en chaîne ?

Seven n'en était honnêtement pas certain et, à en juger par l'expression inquiète de la directrice, Sarina Kaur non plus.

Comment qui que ce soit pouvait-il faire des prédictions fiables concernant une technologie atomique aussi archaïque et instable ?

« Tentative d'annulation de la séquence d'autodestruction d'urgence », annonça l'ordinateur.

Plus facile à dire qu'à faire, nota Seven tandis que Kaur observait nerveusement les indicateurs devant elle.

Seven lui-même ne pouvait pas voir les affichages depuis sa position au sol, mais il devinait que les données n'étaient pas encourageantes.

« Nous devons quitter cet endroit », lui dit-il sincèrement.

« Croyez-moi, si ce n'est pas pour vous, alors pour l'enfant que vous portez. Laissez-moi me relever et je peux nous mettre tous les deux en sécurité. »

« Silence ! » lança Kaur.

Pour ponctuer son ordre, elle tira un coup de feu qui creusa un trou dans le plancher devant Seven.

La généticienne enceinte manipulait frénétiquement les commandes du réacteur, tentant d'annuler l'irréversible.

« Dix minutes avant la stérilisation atomique. »

Toute l'attention de Kaur était concentrée sur les commandes.

C'est ma chance, réalisa Seven.

Mobilisant ses muscles meurtris et douloureux pour un nouvel exploit surhumain, l'agent extraterrestre bondit sur ses pieds et se jeta par l'encadrement vide de la fenêtre donnant sur la salle des turbines.

« Non ! » cria Kaur avec colère en pressant la détente de son Walther PPK.

Mais elle ne réussit qu'à arracher davantage d'éclats du sol de la salle de contrôle.

Seven chuta de quinze mètres jusqu'au niveau inférieur.

L'impact secoua douloureusement ses os, mais il absorba le choc du mieux possible en repliant ses membres contre son torse et en roulant au moment de l'atterrissage, utilisant ensuite son élan pour se retrouver debout sur le sol asphalté de la salle des turbines.

Il se trouvait non loin de la base de l'immense silo de confinement.

Un échafaudage métallique entourait le gigantesque cylindre de béton avant de s'étendre au-dessus des turbines voisines, qui semblaient rugir encore plus fort à mesure que le cœur du réacteur surchauffait, envoyant un torrent de vapeur brûlante à travers les turbines productrices d'énergie.

Seven se demanda combien de temps encore ces énormes turbines pourraient supporter une telle contrainte.

« Tentative d'annulation de la séquence d'autodestruction d'urgence », annoncèrent les haut-parleurs au-dessus du vacarme des turbines. « Dix minutes, temps figé. »

Bon sang, pensa Seven.

Kaur était parvenue à stopper la progression de la réaction en chaîne, sinon à l'inverser totalement.

Dans son esprit, il visualisa les barres de contrôle en alliage de carbone glissant à nouveau en place entre les barres de combustible partiellement fondues, empêchant le minerai radioactif d'atteindre la masse critique.

Je ne peux pas laisser cela arriver, se jura-t-il en grimpant rapidement sur l'échafaudage entre le silo et les turbines.

Je dois m'assurer que ce réacteur explose, quoi qu'il arrive à Kaur et à moi-même.

Dans l'idéal, bien sûr, il lui suffirait de téléporter les barres de contrôle hors du cœur du réacteur, mais l'intense rayonnement produit au centre, sans parler du blindage renforcé extrêmement dense, rendait une telle opération problématique.

Les yeux de Seven se plissèrent tandis qu'il observait les énormes conduites transportant le liquide de refroidissement indispensable vers le silo de confinement.

Heureusement, il existe plus d'une façon de cuire un réacteur.

Réglant son servo sur un faisceau à grand angle, il visa une section de conduite située à moins de six mètres.

Le dense conduit métallique, peint en vert terne, se dissout sous l'effet du rayon de désintégration, libérant une cascade d'eau radioactive sur le sol de l'immense chambre.

Même installé sur l'échafaudage, plusieurs mètres au-dessus de l'inondation, Seven grimaça en pensant aux roentgens invisibles qui devaient déjà attaquer sa propre structure cellulaire.

Il faudra que je m'administre quelques puissantes pilules antiradiations, réalisa-t-il, à condition que je parvienne à retourner à Manhattan.

Il observa avec une sombre satisfaction le précieux liquide de refroidissement se déverser sur le sol.

Sans eau fraîche pour évacuer l'énorme chaleur produite par le quasi-effondrement du cœur, la température du réacteur grimperait inévitablement vers sa destinée apocalyptique ultime, malgré les tentatives désespérées de Kaur pour reprendre le contrôle.

Il n'avait pas besoin d'yeux à rayons X pour imaginer le liquide s'écoulant hors du réacteur, exposant progressivement davantage de barres de combustible instables.

Désamorcez donc cette catastrophe si vous le pouvez, défia-t-il silencieusement Kaur, mais je n'envie pas vos chances.

« Impossible d'annuler la séquence d'autodestruction d'urgence », confirma la voix mécanique. « Neuf minutes avant la stérilisation atomique. »

En quelques secondes, les puissantes turbines s'arrêtèrent dans un vacarme métallique, littéralement à court de vapeur.

Seven sentit l'échafaudage vibrer sous ses pieds tandis que les énormes moteurs tentaient vainement de continuer à fonctionner.

Saisissant une rambarde pour garder l'équilibre, il serra fermement le métal vibrant.

« Kaur ! » cria-t-il.

Sa voix rauque était enfin audible maintenant que les turbines s'étaient tues.

« Il est temps de partir. Laissez-moi vous aider à vous échapper ! »

Même s'il répugnait à révéler trop de ses secrets à Sarina Kaur, Seven comprenait que la seule manière de sauver encore l'ambitieuse scientifique consistait à la téléporter vers un endroit moins dangereux.

Mais la directrice fanatique accepterait-elle cette ultime mesure d'urgence ?

Une rafale de coups de feu suggéra le contraire.

Les détonations sèches du pistolet de Kaur résonnèrent étrangement dans la salle des turbines soudain silencieuse.

« Jamais ! » déclara-t-elle avec fureur en regardant Seven depuis le bord de la salle de contrôle, sa silhouette enceinte encadrée par l'ouverture béante de l'ancienne baie vitrée.

« Je ne vais nulle part — et vous non plus ! »

Seven se réfugia derrière la courbure du silo, qui le protégeait des balles mortelles de Kaur.

Il préférait ne pas penser à ce que les radiations incontrôlées faisaient subir à l'enfant à naître.

« Ne soyez pas folle, docteur Kaur », lança-t-il.

Étendant prudemment son servo au-delà de la barrière de béton du silo, il tenta d'obtenir un verrouillage sur Kaur, mais le rayonnement croissant rendait impossible toute lecture fiable à cette distance.

Elle devrait le laisser s'approcher davantage avant qu'il puisse les téléporter tous les deux en lieu sûr, scénario qui semblait de moins en moins probable.

« Chrysalis est condamnée ! » cria-t-il, espérant encore pouvoir raisonner Kaur avant qu'il ne soit trop tard. « Il n'y a plus rien que vous puissiez faire, et nous manquons de temps ! »

« Le cœur du réacteur approche de la masse critique », annonça le haut-parleur, comme pour appuyer les supplications passionnées de Seven. « Cinq minutes avant la stérilisation atomique. »

Seven espéra que l'avertissement de l'ordinateur se montrerait plus convaincant que ses propres paroles ignorées.

L'instinct de survie de Kaur l'emporterait-il sur son désir de vengeance ?

Il pria pour que son remarquable cerveau retrouve la raison à temps.

« Écoutez-moi ! » cria-t-il avec urgence. « Vous n'êtes pas obligée de mourir ici ! »

Kaur éclata d'un rire amer tout en tenant son Walther fumant devant elle.

« Connaissez-vous le concept de jauhar, monsieur Seven ? C'est une vénérable tradition rajpoute, pratiquée pendant des siècles dans des forteresses comme celle qui se trouve au-dessus de nous. Face à une défaite certaine, les femmes et les enfants s'immolaient plutôt que de se rendre à l'ennemi. »

Elle tira sur le silo de béton jusqu'à épuisement de ses munitions, puis jeta négligemment l'arme dans le flot radioactif tourbillonnant sous le rebord de la fenêtre.

« Peut-être que les anciennes coutumes étaient finalement les meilleures... »

Seven posa sa paume contre la paroi du silo de confinement et sentit un tremblement distinct parcourir l'épais béton.

L'hydrogène, se rappela-t-il, s'accumulait à l'intérieur du cœur, prêt à s'enflammer.

L'échafaudage vibrait dangereusement sous ses chaussures tandis qu'un réseau de fissures semblable à une toile d'araignée se propageait sur la surface du silo.

« Une minute avant la stérilisation atomique. »

Plus de temps, réalisa-t-il avec désespoir.

Au même instant, une explosion préliminaire, encore non nucléaire, éclata au plus profond du réacteur, secouant l'échafaudage et projetant brutalement Seven contre une rambarde de sécurité.

Gémissant de douleur lorsque ses côtes déjà meurtries furent une nouvelle fois malmenées, il activa son servo.

La brume bleue lumineuse précéda le champignon atomique de quelques secondes.

CHAPITRE VINGT-TROIS

811 EAST 68TH STREET
NEW YORK CITY
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
19 MAI 1974

« LE GOUVERNEMENT DE L'INDE », déclara solennellement Walter Cronkite sur l'écran du Beta 5, « a confirmé qu'un essai nucléaire souterrain, le premier de l'histoire de leur nation, a eu lieu hier sous les déserts du Rajasthan. La Première ministre Indira Gandhi insiste sur le fait que cet essai n'était qu'"une expérience d'explosion nucléaire pacifique", et que son régime n'a aucune intention de développer des armes nucléaires offensives. Les nations voisines, cependant, notamment la Chine et le Pakistan, ont réagi avec inquiétude et suspicion... »

« Baissez la transmission audio », ordonna Gary Seven à l'ordinateur, ayant apparemment assez entendu.

Il était assis derrière son bureau de marbre et d'acajou, le menton posé pensivement sur ses doigts croisés. Des cernes violacés persistaient sous ses yeux, et son visage maigre était encore plus émacié que d'habitude, pourtant son regard était clair et alerte. Il ne s'était pas encore complètement remis de son épreuve en Inde, mais Roberta trouvait qu'il ressemblait déjà davantage à lui-même.

Je suppose que l'Aegis savait vraiment ce qu'elle faisait, pensa-t-elle, quand elle a sélectionné Seven et ses ancêtres pour leur endurance.

« Alors », demanda-t-elle depuis le canapé, où elle savourait les suites détendues d'une nouvelle mission réussie, « tu crois que les gens vont vraiment avaler cette histoire de couverture ? »

« Pourquoi pas ? » répondit Seven. « Hélas, la prolifération nucléaire effrénée est une marque distinctive de cette époque. Plus important encore, il est dans l'intérêt de toutes les parties concernées, y compris de ceux du gouvernement indien ayant des liens avec le Projet Chrysalis, que la vérité demeure un secret jalousement gardé. »

« Et Lozinak et les autres ? » demanda-t-elle. « Ils ne vont pas essayer de reconstruire ailleurs ? »

Elle aimait penser que Viktor, Walter et leurs collègues bien intentionnés mais égarés avaient survécu au cataclysme souterrain enflammé, à l'exception de Sarina Kaur, bien sûr, mais elle ne voulait pas devoir les arrêter de nouveau dans quelques années. En ce qui la concernait, le docteur Veronica Neary, cette célèbre généticienne, avait épissé son dernier morceau d'ADN.

« Il est peu probable que ce soit un problème », l'assura Seven.

Isis, heureuse d'être rentrée, traversa le bureau avant de sauter légèrement sur la moquette.

« J'ai l'intention de signaler les activités et les emplacements des principaux conspirateurs à nos contacts dans leurs gouvernements respectifs, qui devraient être en mesure de garder les scientifiques coupables sous surveillance à partir de maintenant. Cela devrait suffire à les empêcher de reprendre leurs activités ailleurs. De plus, je crois pouvoir faire en sorte que l'Académie nationale des sciences des États-Unis appelle à un moratoire sur toute ingénierie génétique, au moins temporairement. »

Une expression de profond regret passa sur son visage.

« Sans l'inspiration et la direction de Sarina Kaur, je soupçonne que Chrysalis a été éteint à jamais. »

Sa prédiction pleine d'espoir était entachée par une inquiétude persistante.

« J'aimerais seulement savoir qui, si quelqu'un l'a fait, s'est retrouvé avec la séquence génétique du streptocoque muté de Kaur. »

Ses doigts tambourinèrent avec contrariété sur le bureau d'obsidienne poli.

« Selon Kaur, la version la plus avancée du germe n'était pas encore rapidement contagieuse, mais je crains que nous devions garder l'œil ouvert sur des épidémies de bactéries mangeuses de chair dans les décennies à venir. »

« Et les enfants ? » demanda Roberta avec inquiétude.

Même si elle avait réussi à téléporter chacun des super-bambins loin de Chrysalis avant l'explosion, elle ne pouvait s'empêcher de s'inquiéter de leur avenir.

D'une certaine manière, je suis responsable d'eux maintenant.

« Cela pose un véritable dilemme », concéda Seven. « Nous pouvons difficilement signaler leur identité aux autorités ; malgré leur potentiel inquiétant, ils ne peuvent être tenus responsables de leur propre création. »

Il soupira avec lassitude et se laissa retomber dans son fauteuil de cuir.

« Le mieux que nous puissions faire est de disperser les enfants du projet par l'intermédiaire d'organisations responsables de placement d'enfants à travers le monde, et d'espérer que tout se passe pour le mieux. Peut-être qu'en séparant les enfants, et en les soustrayant à l'influence corruptrice de Kaur, nous pourrons minimiser leur impact sur l'histoire future de l'humanité. »

« Tu le penses vraiment ? »

Pour être honnête, elle s'était davantage inquiétée pour les enfants eux-mêmes que pour leur effet sur le monde, mais elle supposait que Seven avait raison. Même à l'âge des couches, les enfants de Chrysalis avaient été sacrément impressionnants ; le ciel seul savait ce qu'ils deviendraient une fois adultes.

« J'aimerais pouvoir en être plus certain », dit Seven gravement.

L'inquiétude dans sa voix attira l'attention de Roberta ; il était rare que Gary Seven admette son incertitude.

« La seule alternative, toutefois, est inacceptable. »

Roberta comprit ce qu'il voulait dire.

Malgré ses efforts clandestins pour pousser l'humanité dans la bonne direction, Seven traçait la ligne à l'assassinat pur et simple.

Et heureusement ! pensa-t-elle.

« Nous devrions évidemment garder un œil sur les enfants », ajouta Seven, pensant déjà manifestement à l'avenir. « En particulier ce petit garçon indien dont tu m'as parlé, le fils de Sarina Kaur. Le descendant génétiquement amélioré de Kaur n'est pas quelqu'un que nous pouvons nous permettre d'ignorer. »

Se penchant en avant, il griffonna une note pour lui-même sur une feuille de papier à lettres vierge.

« Quel était déjà son nom ? »

« Noon », répondit Roberta.

Les yeux sombres et intelligents du garçon remontèrent des profondeurs de sa mémoire, portant la promesse — ou la menace — de l'homme qu'il deviendrait un jour.

Un frisson la parcourut malgré le temps printanier agréable.

« Abréviation de Khan Noonien Singh. »

* * * * *

CHANDIGARH
LE PENDJAB, INDE
PLUSIEURS SEMAINES PLUS TARD...

Un éclair zébra le ciel au sud, annonçant l'arrivée prochaine de la mousson.

Un livre posé sur les genoux, Noon était assis sur la terrasse du toit de sa nouvelle maison, regardant le ciel bleu sans nuages au-dessus de lui. Des plants de basilic odorants et des fougères luxuriantes poussaient dans des urnes de laiton poli disposées stratégiquement autour du toit, transformant la terrasse en jardin à ciel ouvert. Une mosaïque de faïence blanche et bleue décorait le sol de la terrasse, réfléchissant les rayons du soleil de fin d'après-midi.

S'il était honnête avec lui-même, Noon devait admettre qu'après avoir grandi sous terre, il trouvait encore le vaste ciel ouvert assez intimidant.

Contrairement à la sécurité rassurante de Chrysalis, les cieux immenses lui donnaient le sentiment d'être exposé et bien trop vulnérable, à la fois aux éléments et aux caprices imprévisibles du destin.

Ce dernier, il l'avait appris très récemment, pouvait frapper sans avertissement et bouleverser toute une existence.

(Parfois, le soir, juste avant de s'endormir, il lui semblait encore entendre les sirènes d'alarme retentir, comme la nuit où sa vie avait changé pour toujours.)

Refusant toutefois de céder au destin ou à la peur, il avait décidé d'affronter toute trace d'agoraphobie en passant autant de temps que possible sur le toit, défiant à la fois ses appréhensions et l'écrasante chaleur estivale.

Rien dans ce nouveau monde ne prendra le dessus sur moi, se jura le garçon, ruisselant de sueur sous le soleil. Pas même moi-même.

Sa mère lui manquait encore, bien sûr, sans parler de ses enseignants et de ses camarades de classe, mais il s'adaptait à ses nouvelles circonstances, comme tout être véritablement supérieur devait le faire.

Ses nouveaux parents adoptifs, de lointains parents de sa mère défunte, étaient suffisamment bienveillants et capables de lui offrir un environnement familial confortable.

Prabhot Singh travaillait comme ingénieur civil pour la ville, tandis que son épouse Sharan illustrait des livres pour enfants.

Sans enfants eux-mêmes, ils comblaient d'attention le jeune Noon devenu orphelin, s'émerveillant de son talent évident, de sa force et de sa précocité.

Ni Prabhot ni Sharan n'étaient ses égaux intellectuels, naturellement, mais le défi consistant à explorer un monde entièrement nouveau, ainsi que la bibliothèque remarquablement bien fournie des Singh, lui procuraient une stimulation mentale suffisante, du moins pour le moment.

Noon baissa les yeux vers l'épais livre relié ouvert sur ses genoux.

Il ne pouvait certainement pas se plaindre de ses lectures actuelles.

La Vie d'Alexandre le Grand était un récit captivant, rendu encore plus passionnant par le fait que Noon savait que tout ce qui y était raconté était absolument vrai.

Absorbé par cette histoire inspirante de conquêtes et de gloire, le jeune garçon tourna les pages avec avidité, abandonnant temporairement la Chandigarh moderne pour les champs de bataille ensanglantés de la Grèce et de la Perse antiques.

Il se voyait, aux côtés d'Alexandre, à la tête d'une puissante armée, conquérant ville après ville, nation après nation.

Thèbes tombait, puis Tyr, Jérusalem et Babylone, jusqu'à ce que le monde antique tout entier, jusqu'aux eaux éternellement mouvantes de l'Indus, se soumette à la puissance et au destin d'une seule volonté indomptable.

Le cœur de Noon, plus fort et plus résistant que celui de n'importe quel enfant ordinaire, battait à l'unisson des tambours de guerre d'un autre âge qui résonnaient dans son esprit, tandis que des visions d'empire remplissaient son imagination.

...

Le tonnerre gronda, et de sombres nuages s'amassèrent à l'horizon, tandis que la mousson se rapprochait inexorablement.

CHAPITRE VINGT-QUATRE

DATE STELLAIRE 7004.1

« CAPITAINE, NOUS APPROCHONS DE SYCORAX. »

La voix de Spock, provenant de l'interphone des quartiers de Kirk, tira le capitaine de ses recherches historiques.

Déjà ? pensa-t-il.

Il lui semblait qu'il venait à peine de commencer à explorer l'immense base de données de l'Enterprise, mais non ; après réflexion, il réalisa que trois jours terrestres complets s'étaient écoulés.

« Bien reçu », répondit-il promptement en se levant de son bureau et en éteignant le terminal informatique. « J'arrive. »

Bien que ses responsabilités présentes réclament désormais toute son attention, les événements du passé lointain continuaient d'occuper son esprit tandis qu'il traversait les couloirs du vaisseau en direction du turbolift le plus proche.

Alors c'est ainsi que tout a commencé, songea-t-il.

Je n'envie pas la décision à laquelle Gary Seven et Roberta ont été confrontés en 1974.

Il n'y avait évidemment aucun moyen pour Seven de savoir avec certitude à quel point Khan et ses compagnons surhommes deviendraient dangereux, mais même s'il l'avait su, qu'aurait-il pu faire d'autre ?

Comment protège-t-on l'avenir contre la menace représentée par des enfants innocents ?

Voilà un dilemme qu'il faudra garder à l'esprit lorsque nous traiterons avec la colonie Paragon, décida-t-il.

Le turbolift s'arrêta et Kirk pénétra sur la passerelle, où il constata que McCoy avait déjà rejoint Spock et les autres.

Le premier officier vulcain céda le fauteuil du capitaine à Kirk et reprit sa place habituelle à la station scientifique.

« Comme vous pouvez le constater », informa-t-il Kirk, « Sycorax est désormais à portée visuelle. »

Sur l'écran principal, une planète solitaire tournait lentement sur fond de ténèbres constellées d'étoiles.

Des nuages tourbillonnants d'un jaune sale recouvraient la sphère qui approchait, dissimulant totalement le relief de la planète, tandis que des éclairs d'une

intense activité électrique illuminaient périodiquement les masses nuageuses en ébullition.

Kirk chercha en vain le moindre signe visible d'habitation.

« Ce n'est pas exactement le monde le plus accueillant que j'aie jamais vu », commenta-t-il à haute voix.

« En effet », reconnut Spock.

La lumière de son scanner projetait de profondes ombres bleutées sur ses traits vulcains raffinés.

« Les capteurs à longue portée indiquent que Sycorax est une planète de classe K, approximativement comparable à Vénus dans le système solaire terrestre. L'atmosphère est principalement composée de dioxyde de carbone, tandis que de l'acide sulfurique gazeux forme une épaisse couche nuageuse située à une altitude d'environ cinquante à soixante mètres. La vitesse des vents dans la haute atmosphère dépasse trois cent cinquante kilomètres par heure. La température à la surface peut dépasser quatre cent soixante degrés centigrades, tandis que la pression atmosphérique atteint environ quatre-vingt-onze virgule quatre fois celle de la Terre au niveau de la mer, ce qui équivaut à la pression rencontrée à environ huit cents mètres sous la surface de l'océan Pacifique. La gravité est de zéro virgule huit sept trois standard, et la planète elle-même est principalement composée de nickel-fer et de divers silicates. Des plaines de lave durcie couvrent soixante-quinze virgule huit pour cent de la surface, le reste du terr an étant constitué de divers cratères, montagnes et plateaux. Les capteurs ne détectent aucune forme de vie indigène... »

« Merci, monsieur Spock », l'interrompit Kirk.

Il posa son menton sur son poing tout en conteplant la planète enveloppée de brouillard.

« J'ai compris l'idée générale. Sycorax n'est pas exactement un coin de paradis. »

« Cela fait passer la Sibérie pour une station balnéaire sur la mer Noire », observa l'enseigne Chekov depuis son poste de navigation, à la droite du capitaine.

« Quel enfer pour fonder une colonie », grommela McCoy.

Le médecin se tenait derrière la zone centrale de commandement, appuyé contre la rambarde de sécurité rouge cerise.

« Sans parler d'une utopie génétiquement modifiée. »

« Ils avaient peut-être leurs raisons, docteur », déclara Spock. « La Fédération a certainement établi des colonies sur des mondes encore moins hospitaliers lorsque les motivations étaient suffisamment importantes. »

« Mais quelle sorte de motivation pourrait pousser des gens à passer plus de cent ans dans un enfer aussi mort ? » rétorqua McCoy, refusant de concéder le point à Spock.

Kirk décida de couper court à tout débat prolongé.

« Je suppose que nous le découvrirons assez tôt, Bones », dit-il. « Monsieur Sulu, placez-nous en orbite autour de la planète. Lieutenant Uhura, voyez si vous pouvez contacter la colonie. »

Sulu et Uhura exécutèrent les ordres avec leur rapidité et leur efficacité habituelles.

En quelques minutes, l'officier des communications avait établi le contact avec la planète affichée sur l'écran principal.

« J'ai la régente de la colonie pour vous, capitaine », annonça-t-elle.

« Merci, lieutenant. »

Kirk fit un signe de tête vers l'écran principal.

« À l'écran. »

L'apparence orageuse et ambrée de Sycorax fut remplacée par la tête et les épaules d'une séduisante femme asiatique, probablement âgée d'une soixantaine d'années.

Des yeux noirs et perspicaces observaient Kirk depuis un visage rond à l'air bienveillant, encadré par de courtes boucles blanches et une frange.

Au moins, elle ne ressemble pas à Khan, pensa Kirk avant de se présenter.

« Bienvenue dans notre système », répondit chaleureusement la femme. « Je suis Masako Clarke, régente actuelle de la colonie Paragon. Merci d'avoir répondu à notre invitation. »

« Merci de nous recevoir », répondit diplomatiquement Kirk. « Mes officiers et moi avons hâte d'en apprendre davantage sur votre société. À quel moment serait-il pratique pour nous de nous téléporter afin de former une équipe d'atterrissage ? »

Clarke réfléchit quelques instants avant de sourire à travers l'écran.

« Eh bien, il est déjà tard dans l'après-midi ici. Pourquoi ne pas me laisser environ une heure pour préparer un accueil digne de ce nom ? Ensuite, vous pourrez descendre quand vous le souhaiterez. Je crains toutefois de devoir vous demander de venir en navette plutôt que d'utiliser vos téléporteurs. La colonie est protégée par un champ de force permanent, pour des raisons que je pourrai vous expliquer plus en détail lors de nos entretiens. J'espère que cela ne représentera pas un trop grand inconvénient. »

« Pas du tout », l'assura Kirk.

Piloter une navette à travers l'atmosphère turbulente de la planète promettait un voyage quelque peu mouvementé, mais rien que les propres boucliers déflecteurs de la navette ne puissent gérer.

« Ce sera donc une navette. Je vous verrai dans une heure, Régente Clarke. »

« Je vous en prie », insista-t-elle. « Appelez-moi Masako. »

* * * * *

Moins de soixante minutes plus tard, l'équipe d'atterrissage se rassembla dans la baie des navettes.

Pour cette première rencontre, Kirk avait choisi de limiter le personnel de la mission au strict minimum : lui-même, McCoy et un unique officier de sécurité, discrètement armé d'un phaseur compact de type 1.

Kirk prit lui-même place aux commandes du Columbus-2, tandis que l'officier de sécurité, le lieutenant Seth Lerner, occupait le siège du copilote.

Marmonnant dans sa barbe, McCoy s'attacha dans le siège situé juste derrière Kirk.

« Beaucoup de complications », se plaignit le médecin, « simplement pour écouter un discours commercial en faveur de l'ingénierie génétique. »

Kirk mit en route les moteurs à impulsion de la navette, puis utilisa le communicateur de bord pour contacter Spock sur la passerelle.

« Dernière chance, Spock », plaisanta-t-il à travers la liaison. « Tu es certain de ne pas vouloir venir avec nous ? »

« Peut-être à une occasion ultérieure », répondit la voix de Spock.

Kirk pouvait aisément imaginer l'expression calme et réfléchie du Vulcain tandis qu'il exposait son raisonnement.

« À notre connaissance, les habitants de la colonie Paragon ont passé plus d'un siècle à tenter de perfectionner le génome humain. Il n'est donc pas invraisemblable qu'ils puissent être troublés, voire offensés, par la présence d'un hybride humain-vulcain. »

Le ton détaché de Spock suggérait qu'il n'était nullement offensé par les préjugés hypothétiques des colons de Paragon.

« Jusqu'à ce que vous et le docteur McCoy en décidiez autrement, il me semble plus prudent politiquement que je demeure à bord du vaisseau pour le moment. »

« Une ligne de conduite admirablement prudente, monsieur Spock. »

Comme toujours, Kirk était incapable de trouver la moindre faille dans l'analyse de Spock.

« Je suis heureux de savoir que je laisse le vaisseau entre des mains aussi responsables. »

« Je serais consterné que vous puissiez penser le contraire », répondit Spock. « Je vous souhaite une rencontre fructueuse avec la régente et ses associés. »

« Ce sera fait », répondit le capitaine.

Il vérifia le panneau de contrôle afin de s'assurer que la navette était hermétiquement fermée et entièrement pressurisée.

« Préparation au décollage. Kirk terminé. »

« Il était temps », grogna McCoy derrière lui. « Finissons-en. »

« Voyons, Bones », le taquina Kirk, « je croyais que tu préférais les véhicules à l'ancienne aux faisceaux de téléportation ? »

McCoy renifla avec dédain.

« Pas quand cela implique de traverser un orage de la taille d'un continent ! Si l'homme était censé voyager dans ce genre de tempête toxique, nous aurions évolué sur Vénus au lieu de la Terre. »

Kirk remarqua que le lieutenant Lerner commençait à paraître quelque peu nerveux.

L'officier de sécurité était relativement nouveau à bord de l'Enterprise, ayant récemment été muté depuis l'U.S.S. Forge.

« Ne laissez pas le numéro de Cassandre du docteur vous impressionner, lieutenant », conseilla Kirk. « Son attitude générale n'est que légèrement moins sinistre que sa manière de traiter ses patients. »

« Dit l'homme capable de convaincre un superordinateur de se suicider », rétorqua McCoy, arrachant un sourire amusé à Kirk.

« Touché, docteur. »

Kirk attendit que la baie des navettes soit complètement dépressurisée, puis observa les portes en coquille s'ouvrir devant la navette, donnant accès au vide spatial au-delà de l'Enterprise.

Il tira la manette des gaz vers lui et la navette décolla de sa plateforme de lancement, avançant lentement vers l'ouverture et l'espace libre.

La gravité artificielle maintenait confortablement l'équipe d'atterrissage dans ses sièges.

Une fois dégagé du grand vaisseau, Kirk mit immédiatement le cap sur Sycorax.

Depuis le cockpit du Columbus, la planète hostile recouverte de nuages paraissait considérablement plus imposante et menaçante que depuis la passerelle plus spacieuse de l'Enterprise.

À pleine impulsion, il leur fallut moins de cinq minutes pour pénétrer dans l'atmosphère de la planète.

La transition fut comparable au passage d'une douce nuit d'été au cœur même d'un ouragan.

Des vents cycloniques secouaient la navette, ballotant Kirk et ses compagnons dans leurs sièges.

Des éclairs jaillissaient tout autour d'eux, annonçant des roulements de tonnerre titanesques audibles même à travers les cloisons isolées du vaisseau.

Des gouttelettes d'acide sulfurique frappaient la coque en duranium du Columbus, bien que les déflecteurs protègent le revêtement extérieur en céramique contre les effets corrosifs de l'acide.

Luttant contre les commandes, Kirk et Lerner travaillaient de concert pour maintenir une trajectoire descendante stable.

Même avec les projecteurs avant réglés à pleine puissance, Kirk et son copilote étaient incapables de voir au-delà de la brume jaunâtre à travers laquelle ils descendaient.

Kirk dut se fier uniquement aux instruments, gardant un œil attentif sur l'astrogateur tout en suivant un signal de guidage fourni par la colonie.

Un éclair frappa le Columbus, secouant la navette avec une telle violence que McCoy poussa un cri.

« Je savais que c'était une mauvaise idée », dit-il.

« Plus que quelques mètres », lui promit Kirk.

À mesure qu'ils approchaient de la surface, la température extérieure augmenta considérablement, dissipant progressivement les nuages d'acide en ébullition et améliorant ainsi la visibilité.

Kirk put enfin apercevoir un paysage aride et fissuré à travers les derniers voiles de vapeur qui se dissipaient.

D'immenses plaines basaltiques, ponctuées çà et là de cratères gigantesques, s'étendaient sur des kilomètres sans fin entre des chaînes montagneuses rocheuses totalement dépourvues de neige ou de végétation.

La lumière déclinante du soleil, filtrée par l'épaisse couverture nuageuse jaune-blanc, donnait à ce désert sans vie une teinte beige terne.

Spock n'avait certainement pas exagéré le caractère désolé de Sycorax, conclut Kirk.

Difficile d'imaginer que quelqu'un puisse vouloir s'installer ici pour toujours.

« La pression atmosphérique approche les huit mille kilopascals », rapporta Lerner.

McCoy siffla d'admiration ; c'était une pression suffisante pour écraser plusieurs fois un corps humanoïde.

« Et elle continue d'augmenter. »

Kirk acquiesça, sans être encore inquiet.

Il avait toute confiance dans l'ingénierie de Starfleet.

La transpiration brillait sur son front tandis qu'une partie de la chaleur écrasante extérieure traversait les cloisons de la navette.

« L'intégrité structurelle tient bon ? »

« Oui, monsieur », répondit l'officier de sécurité.

« Très bien, monsieur Lerner. Prévenez-moi au moindre changement. »

Malgré sa confiance dans la conception de la navette, Kirk savait que plus vite ils atteindraient leur destination, mieux ce serait.

Regardant à travers le pare-brise du cockpit vers les terres désertiques en contrebas, Kirk aperçut quelque chose s'élevant au milieu d'une vaste plaine vide directement devant eux.

Ses lignes lisses et sa symétrie parfaite trahissaient clairement son origine artificielle.

« Regardez, juste devant nous. Ce doit être la colonie. »

La structure artificielle semblait grandir à mesure que la navette descendait vers elle.

La colonie Paragon se révéla enfermée sous une immense biosphère en forme de dôme d'environ cinquante kilomètres de diamètre, apparemment construite au sommet d'un gigantesque cratère creusé dans la surface brûlée et fracturée de la planète.

Le dôme était d'un vert translucide pâle, construit sans joint apparent dans une matière que Kirk ne put identifier immédiatement.

Une forme quelconque d'aluminium transparent ? supposa-t-il.

Une aura bleuâtre étincelante révélait l'existence du champ de force protégeant le dôme contre l'environnement impitoyable de la planète.

Un rayon tracteur verrouilla bientôt la navette, et Kirk abandonna le contrôle du vaisseau aux opérateurs de la colonie.

Des portes automatisées s'ouvrirent près de la base du dôme et le rayon tracteur guida doucement la navette à travers un sas suffisamment grand pour accueillir un appareil de cette taille, jusque dans un vaste hangar intérieur.

Réduit au rôle de simple observateur pour le moment, Kirk jeta un regard autour de l'immense baie d'atterrissage.

Il aperçut une grande variété de véhicules stationnés dans le hangar.

Allant de petits appareils de reconnaissance à d'imposants cargos, ces transports lourdement renforcés semblaient suffisamment robustes pour explorer et supporter la chaleur et la pression extrêmes régnant à l'extérieur du dôme.

Le Columbus trembla légèrement lorsque ses stabilisateurs et ses patins d'atterrissage touchèrent le sol du hangar.

Derrière lui, McCoy poussa un soupir de soulagement bien audible.

« N'allez pas embrasser le sol une fois sorti de la navette, docteur », le prévint Kirk. « Vous pourriez donner une mauvaise impression à nos hôtes. »

Les capteurs extérieurs indiquaient qu'il était possible de quitter l'appareil en toute sécurité.

Kirk déverrouilla donc la porte principale et descendit sur le sol du hangar.

La gravité de Sycorax, légèrement inférieure à celle de la Terre, donnait un peu plus de légèreté à ses pas.

L'air était frais et agréable comparé à la chaleur étouffante de l'intérieur de la navette.

McCoy et Lerner sortirent du Columbus derrière lui, juste à temps pour accueillir la délégation venue à leur rencontre.

Masako Clarke dirigeait un groupe d'une douzaine d'hommes et de femmes qui traversaient le hangar en direction de la navette.

Kirk ne put s'empêcher de remarquer qu'au premier regard les colons paraissaient tous minces et séduisants ; même les citoyens les plus âgés, malgré leurs cheveux argentés, semblaient en parfaite santé et remarquablement vigoureux.

Manifestement, la maladie, l'obésité, la calvitie et même la simple disgrâce physique avaient été éliminées du patrimoine génétique de la colonie.

Pauvre Bones, pensa Kirk en se rappelant les traits un peu marqués du médecin. À leurs yeux, il doit ressembler à Quasimodo.

« Bienvenue sur Sycorax, capitaine, messieurs. »

Comme le reste de la délégation, la régente Clarke portait une combinaison moulante d'une seule pièce qui ne pouvait devenir une tenue standard que sur un monde où chacun possédait un physique parfait.

« Permettez-moi de vous présenter quelques membres de mon personnel de direction », dit-elle en désignant respectivement les individus placés à sa gauche et à sa droite.

« Voici Aaron Rosenberg, président du Comité pour le Développement Génétique. »

L'homme en question, un individu athlétique d'un certain âge aux cheveux bruns coupés courts, s'inclina poliment devant Kirk et ses compagnons.

« Et voici Karen Jones, responsable de notre département Ingénierie et Infrastructures. »

Encore un spécimen physique parfait, cette fois doté d'une peau acajou impeccable et d'une élégante chevelure blanche parfaitement coiffée.

« Je crains », poursuivit la régente, « que nous soyons restés coupés du reste de la galaxie pendant si longtemps que nous ne possédions aucun corps diplomatique digne de ce nom, mais c'est peut-être quelque chose que nous pourrons corriger dans les semaines à venir. »

« Vous semblez très bien vous débrouiller toute seule en matière de diplomatie », complimenta Kirk avant de présenter McCoy et Lerner.

Kirk fut heureux de constater que le bon docteur n'offrait à leurs hôtes que le charme et la courtoisie caractéristiques du Sud des États-Unis, malgré ses réserves personnelles concernant la colonie et sa mission.

« On ne devinerait jamais que vous ne recevez pas des visiteurs tous les jours. »

Clarke accepta le compliment avec modestie.

« Pour être tout à fait honnête », admit-elle, « j'ai eu un peu d'entraînement récemment. »

Le comité d'accueil derrière elle commença alors à s'écarter au centre tandis que ceux qui se trouvaient à l'arrière du groupe avançaient vers les officiers de Starfleet.

Les yeux de Kirk s'écarquillèrent de surprise et il entendit également McCoy pousser une exclamation.

« Qu'est-ce que... ? » lâcha involontairement Lerner, sa main se portant instinctivement vers son phaseur.

Trois soldats klingons en uniforme complet rejoignirent la régente à l'avant de la délégation.

Le chef des Klingons, les mains posées avec arrogance sur les hanches, adressa à Kirk un sourire glacial.

Ses yeux gris brillaient d'une lueur de malice.

« Permettez-moi de vous présenter nos autres invités », déclara Clarke avec cordialité. « Je crois que vous connaissez déjà le capitaine Koloth. »

CHAPITRE VINGT-CINQ

« MON CHER CAPITAINE KIRK ! Quel plaisir de vous revoir ! »

Koloth accueillit son vieil adversaire avec une hospitalité feinte. Avec ses sourcils noirs arqués, sa pointe de cheveux en V sur le front et sa barbiche soigneusement taillée, l'urbain commandant klingon avait sans doute une apparence encore plus satanique que Spock. Son uniforme militaire argent et noir scintillait sous l'éclat des plafonniers du hangar. Deux lieutenants, que Kirk crut reconnaître de cet incident à la station spatiale K-7, encadraient Koloth, fusillant les officiers de Starfleet du regard avec une haine et un mépris non dissimulés.

« Capitaine ? » demanda Lerner, la main posée sur son phaseur.

Il semblait prêt à livrer combat aux Klingons si c'était ce qu'ils voulaient. Kirk admirait son courage, mais doutait que le moment soit bien choisi.

« Repos, lieutenant », ordonna-t-il, tandis que son esprit s'efforçait de rattraper ce tournant inattendu et malvenu des événements.

Des Klingons ? Sur Sycorax ? Qu'est-ce que cela signifiait ?

« Je dois admettre », dit-il à Koloth, « que c'est une... surprise... de vous voir ici également. »

Masako Clarke s'interposa entre les capitaines de vaisseau rivaux.

Bien qu'elle conservât une attitude scrupuleusement neutre, Kirk voyait bien que la régente était consciente des tensions entre les deux camps.

« L'Empire klingon », expliqua-t-elle, « a également manifesté son intérêt pour, disons, l'intégration de notre colonie à son alliance. »

« Je vois », répondit Kirk avec scepticisme.

Il savait trop bien que, lorsqu'il s'agissait des Klingons, le mot « alliance » n'était qu'un euphémisme pour désigner la conquête pure et simple et la tyrannie.

Il soupçonnait que la régente le savait aussi.

Alors pourquoi avoir invité les Klingons ici ? se demanda-t-il.

À moins qu'elle n'ait pas eu le choix ?

« Nous estimons qu'il est dans l'intérêt supérieur de la colonie Paragon d'accepter la protection de l'Empire klingon », déclara Koloth d'un ton trompeusement aimable.

Kirk savait qu'il valait mieux ne pas prendre cette posture pacifique au pied de la lettre.

« Protection ? » demanda-t-il, reconnaissant une menace voilée lorsqu'il en entendait une. « Protection contre qui, exactement ? »

Koloth adressa à Kirk un sourire diabolique.

« La galaxie est pleine de dangers, comme je suis sûr de ne pas avoir besoin de vous le rappeler, capitaine. »

Mince et longiligne selon les critères klingons, le commandant ennemi avait toujours semblé à Kirk davantage un intrigant qu'un guerrier, mais Kirk était certain que Koloth pouvait se montrer mortel si on le contrariait ; on ne montait pas jusqu'au grade de capitaine dans l'armée klingonne sans se salir les mains de temps à autre.

« Je suis ici pour convaincre la régente que seul l'Empire klingon peut véritablement garantir la sécurité de sa colonie. »

« Sécurité, mon œil ! » grogna McCoy avec acidité. « Autant confier le poulailler aux renards ! »

« Cela suffira, docteur », dit Kirk, réduisant au silence les remarques trop franches de McCoy.

Il partageait ces sentiments, mais ce n'était ni le moment ni l'endroit ; Kirk voulait mieux comprendre la situation avant d'en arriver à une confrontation ouverte.

« Souvenez-vous, nous sommes des invités ici. »

Le capitaine de l'Enterprise observa Koloth avec méfiance.

« Alors qu'est-ce que votre empire obtient en échange de votre fameuse "protection" ? »

Il donna à ce dernier mot une inflexion clairement sarcastique.

« Sycorax est trop isolée pour avoir une valeur stratégique. »

« Ah, mais leur expertise scientifique dépasse de loin la valeur de leur emplacement reculé ! » observa Koloth avec enthousiasme.

« Nos renseignements nous indiquent que les généticiens élevés ici n'ont pas d'égaux dans leur connaissance des techniques avancées d'ingénierie génétique. »

Il observa la régente et son personnel d'un œil évaluateur, comme s'il enregistrait leur évidente perfection physique.

« L'Empire accueillerait volontiers l'ajout de leur expertise technologique à la nôtre. »

« Je parie bien ! » s'exclama McCoy, à peine moins acide qu'auparavant. « J'imagine que vos dirigeants n'auraient aucun scrupule à appliquer l'ingénierie génétique à votre propre peuple. »

L'un des lieutenants de Koloth, un jeune Klingon à l'épaisse chevelure brune emmêlée, éclata d'un rire moqueur.

« Seuls les Terriens inventeraient un moyen de créer une race de conquérants — puis en interdiraient l'usage ! »

Il ricana en direction de McCoy et des autres humains.

« Faibles. »

Koloth ne fit aucun effort pour réfréner les propos intempestifs de son subordonné. Il se contenta de faire un geste vers le jeune Klingon.

« Vous vous souvenez de mon second, Korax ? »

« Oui », répondit sèchement Kirk. « Je crois qu'il m'a un jour comparé à un démon de vase denebien. »

Kirk n'avait pas été présent au moment exact, mais l'insulte, ainsi que plusieurs comparaisons tout aussi peu flatteuses, avait été consciencieusement consignée dans le rapport de Scotty sur l'incident, lequel avait provoqué une véritable bagarre entre plusieurs membres des équipages de Kirk et de Koloth.

À en juger par le sourire narquois actuellement affiché sur le visage basané du Klingon, Korax ne regrettait ni son rôle dans cette mêlée non autorisée, ni ses efforts acharnés pour calomnier Kirk.

Rappelle-moi de remercier Scotty de lui avoir démoli la figure, pensa le capitaine.

« De l'histoire ancienne ! » insista Koloth, balayant tout l'épisode d'un geste.

« Nous ne devons pas ennuyer nos hôtes avec nos vieilles histoires poussiéreuses de guerre. Après tout, il y a d'importantes affaires diplomatiques à traiter, n'est-ce pas ? »

« Oui », acquiesça Masako Clarke. « Bien sûr. »

Sans que cela soit trop évident, elle semblait impatiente d'en finir avec cette rencontre tendue.

« Naturellement, nous avons l'intention d'examiner la proposition des Klingons avec toute l'attention qu'elle mérite, mais avant de prendre une décision aussi lourde de conséquences, il nous a semblé sage de consulter également la Fédération, d'autant que notre patrimoine génétique d'origine provient de la population humaine de la Terre. »

« Des gènes humains, hmmph ! » grogna Korax. « L'ADN klingon fait passer la semence terrienne pour de la balle sans valeur. »

Le troisième soldat klingon, un imposant guerrier chauve dont le visage portait la cicatrice d'une ancienne brûlure de disrupteur non soignée, ricana en signe d'approbation.

« Quoi qu'il en soit », déclara Clarke avec tact, « j'aimerais certainement avoir l'occasion, capitaine Kirk, de discuter plus en détail de cette question avec vous très bientôt. En privé. »

Koloth fronça les sourcils, mais Kirk crut saisir l'essentiel de la situation.

Manifestement, Clarke ne se sentait pas libre de refuser purement et simplement la douteuse « protection » des Klingons, mais nourrissait l'espoir de rejoindre plutôt la Fédération.

La menace klingonne, devina-t-il, était probablement ce qui avait poussé la colonie Paragon à contacter la Fédération en premier lieu.

« Bien entendu », assura-t-il à la régente. « Je suis impatient de m'entretenir avec vous dès que cela vous conviendra. »

« Tout comme moi », insista Koloth. « Je suis certain de pouvoir me montrer tout aussi persuasif que le bon capitaine ici présent. »

« Nous verrons cela », répondit Kirk avec audace.

Il était sur le point de rappeler à Koloth qui avait eu le dessus à K-7 lorsque son communicateur émit un bip urgent.

Un message de Spock, sans doute.

« Excusez-moi », dit-il en s'éloignant de Clarke, de Koloth et du reste de la délégation.

D'un mouvement habile du poignet, il releva le couvercle protecteur du communicateur portatif.

« Ici Kirk. Que se passe-t-il ? »

Spock ne perdit pas de temps pour aller droit au but.

« Un croiseur de combat klingon, classe D7, s'est révélé en orbite autour de Sycorax. Auparavant, il s'était dissimulé à nos capteurs en gardant la planète entre lui-même et l'Enterprise, mais apparemment les Klingons ne jugent plus la discrétion nécessaire. »

La voix de Spock était grave tandis qu'il transmettait la nouvelle à Kirk.

« La logique suggère, capitaine, que l'Empire klingon a des vues sur la colonie Paragon et ses ressources scientifiques uniques. »

Du coin de l'œil, Kirk vit Koloth l'observer avec suffisance, presque certainement conscient de ce qui se passait en orbite, à des centaines de kilomètres au-dessus d'eux.

« Dites-moi quelque chose que j'ignore », répondit Kirk.

CHAPITRE VINGT-SIX

BAZAR NAI SARAK
DELHI, INDE
1er NOVEMBRE 1984

LA SAISON DE LA MOUSSON ÉTAIT TERMINÉE, mais une autre tempête se préparait. Âgé de quatorze ans, Khan Noonien Singh pouvait sentir la tension dans l'air tandis qu'il fouillait parmi les livres d'occasion empilés en hautes piles dans l'un des nombreux étals bordant la rue bondée du marché. Il n'était que dix heures du matin, mais le bazar débordait déjà d'acheteurs, de vendeurs, de mendiants et de touristes. Des dizaines de voix marchandaient bijoux, livres, tissus, friandises et autres articles, rivalisant avec les klaxons assourdissants des taxis et des pousse-pousse à bicyclette tandis que les véhicules se frayaient lentement un chemin à travers des foules grouillantes et une circulation impossiblement embouteillée, rejetant leurs gaz d'échappement dans l'air pollué de la ville. Des mendiants estropiés, de jeunes mères serrant leurs bébés et des vieillards démunis imploraient du pain ou quelques roupies, tandis que des enfants sales et pieds nus couraient pour cirer des chaussures et faire les poches. Des banderoles vantant des affaires extraordinaires étaient tendues au-dessus de l'étroite ruelle comme du linge suspendu, au-dessus d'innombrables enseignes et panneaux publicitaires, pour la plupart en anglais. Le parfum épicé de la cardamome, du curcuma et du gingembre chatouillait les narines de Noon. Des mélodies pop stridentes, diffusées à plein volume par des radios à transistors et depuis les portes de diverses boutiques, agressaient ses oreilles. Des chiens errants et des vaches sacrées erraient dans la rue jonchée de détritus, ajoutant encore à la cohue et à l'encombrement.

Tout cela était assez normal, routinier même, mais il y avait quelque chose de différent aujourd'hui. Sous l'agitation et le vacarme habituels, Noon percevait des impulsions plus sombres à l'œuvre. Il entendait une dureté dans la voix collective du marché, ainsi qu'une humeur presque palpable de colère et d'appréhension qui montait régulièrement tout autour de lui. Même les mendiants semblaient distraits et inquiets, ciblant les touristes avec moins d'ardeur et de théâtralité qu'à l'accoutumée. Le propriétaire de l'étal de livres regardait Noon avec suspicion, fronçant les sourcils tandis que l'adolescent au turban manipulait sa marchandise. Peut-être faire des achats aujourd'hui était-il une erreur, pensa Khan. Était-ce seulement son imagination, ou sentait-il réellement le regard d'yeux hostiles posé sur lui, faisant picoter la peau à l'arrière de son cou ?

Hier, un peu plus de vingt-quatre heures auparavant, la Première ministre controversée de l'Inde, Indira Gandhi, avait été assassinée dans son jardin par ses propres gardes du corps sikhs, qui auraient criblé son corps de plus de trente balles. Le meurtre était une représaille contre l'assaut militaire lancé par Mme Gandhi contre le site le plus sacré du sikhisme, le Temple d'Or d'Amritsar. Des milliers de personnes avaient été tuées lors de cette attaque, et une bibliothèque de textes sacrés avait été réduite en cendres. Noon craignait que le bain de sang sectaire ne fasse que commencer.

Ses amis à l'université, où il préparait un doctorat en ingénierie, avaient mis en garde le jeune prodige contre le fait de quitter le campus ce matin-là, compte tenu des émotions exacerbées par l'assassinat de la Première ministre. Pourtant, Noon n'avait jamais été du genre à laisser la peur dicter ses actes. À présent, cependant, il commençait à se demander si sa fierté n'avait pas pris le pas sur son jugement. Il caressa pensivement sa joue ; bien que sa première barbe commence à peine à pousser, son visage encore peu fourni en poils, associé à son turban et à son bracelet d'acier, l'identifiait clairement comme un Sikh, même s'il n'était encore qu'à peine adulte.

Une odeur inattendue attira son attention. Au milieu de la puanteur omniprésente des épices et du smog, était-ce de la fumée qu'il sentait ? Il huma l'air avec prudence. Oui, quelque chose brûlait définitivement à proximité. Un bâtiment avait-il pris feu ? Il regarda dans les deux directions de la rue animée, mais ne vit que la pression constante de l'humanité affairée. Tendant l'oreille, il entendit des cris de colère venant de la direction de l'odeur de fumée, suivis de hurlements et du bruit de verre brisé. Que se passe-t-il ? se demanda-t-il avec inquiétude, tandis que son cœur s'accélérait et que chaque terminaison nerveuse de son corps lui criait l'approche du danger. Qu'est-ce qui brûle ?

Sans avertissement, le marchand de livres arracha un manuel d'histoire écorné des mains de Noon.

— Dégage d'ici, sale Sikh ! aboya l'homme, projetant de la salive de ses lèvres. Ses yeux brûlaient d'une haine meurtrière. Éloigne-toi de mes livres !

Pris au dépourvu par la violence de cette invective, Noon recula jusque dans la rue. Comment ose-t-il me parler ainsi ? pensa-t-il, tandis que la colère remplaçait rapidement la surprise. Sans le vouloir, il bouscula un passant qui le repoussa brutalement.

— Regarde où tu vas, chien assassin ! lança l'autre homme avant de cracher à ses pieds. Tu as du culot de montrer ta sale tête aujourd'hui !

Une réplique furieuse lui monta aux lèvres, mais Noon se tut soudainement, très conscient des regards pleins de haine qui le fixaient de toutes parts.

Sa main se porta instinctivement au poignard plaqué argent glissé dans sa ceinture. Jusqu'à aujourd'hui, il n'avait porté le kirpan brillamment poli que par tradition ; jamais auparavant il n'avait eu besoin de s'en servir pour se défendre. Il hésita pourtant à dégainer la lame, de peur de provoquer davantage la foule.

— Laissez-moi tranquille, avertit-il.

Sa voix d'adolescent se brisa, sapant son apparence de défi.

— Je ne vous veux aucun mal.

Mais il était déjà trop tard pour éviter la violence. L'odeur du bois brûlé se fit plus forte et Noon aperçut des volutes de cendres et de fumée s'élevant au-dessus des banderoles suspendues aux bâtiments à moins d'un pâté de maisons. Il entendit des coups de feu, ainsi que les cris horrifiés d'hommes et de femmes, tandis que les clameurs furieuses se rapprochaient.

— Du sang pour le sang ! rugirent de nombreuses voix déchaînées.

Un frisson parcourut l'échine de Noon. Bien qu'il ait mené une existence relativement protégée depuis la mort de sa mère tant d'années auparavant, il reconnaissait une émeute lorsqu'il en entendait une.

— Mort à tous les Sikhs !

La foule entourant Noon reprit le cri.

— Du sang pour le sang !

Des femmes saisirent leurs enfants et s'enfuirent vers la sécurité tandis que les hommes convergeaient vers l'adolescent isolé. Brahmanes et mendiants, vieillards et jeunes hommes ricanants rejoignirent la bande menaçante, lançant moqueries et obscénités.

Très bien, décida-t-il en dégainant sa lame. Ils découvriront que je suis bien plus que ce que je parais.

— Restez en arrière ! cria-t-il.

Il agita le couteau devant lui afin de ménager une bande d'espace vide entre lui et la foule. Ses yeux se plissèrent avec calcul tandis qu'il attendait que ses ennemis passent à l'action.

Il n'eut pas longtemps à attendre. Un homme se jeta sur lui par derrière, l'emprisonnant dans une étreinte écrasante qui lui plaquait les bras contre le corps. Mais l'homme n'avait pas tenu compte de la densité musculaire accrue de l'adolescent ; Noon se libéra sans effort de l'étreinte du plus grand homme, puis enfonça son coude dans le ventre de son agresseur. Le grognement de douleur qui en résulta fut une musique à ses oreilles, et il savoura cette victoire facile.

Voilà qui apprendra à cette racaille, pensa-t-il, à s'en prendre à un être supérieur !

Puis une pierre le frappa violemment au visage, lui meurtrissant la joue.

— Touché ! cria quelqu'un.

La foule éclata de rire. D'autres projectiles suivirent : pierres, bouteilles, livres, boîtes de conserve, et même des morceaux de fumier gros comme le poing ramassés dans la rue couverte de déchets. Des pierres tranchantes et des éclats de verre s'abattirent sur lui. Il chancela sur le pavé, essayant de protéger son visage avec ses mains. La douleur frappait de toutes parts, écrasant son dos, ses épaules, ses côtes. Quelque chose de chaud et collant coulait d'une coupure au-dessus de son œil, et il sentit le goût du sang sur ses lèvres.

— Attrapez-le ! hurla la foule assoiffée de sang. Tuez le sale Sikh !

Aussi humiliant que cela soit pour son âme, Noon comprit qu'il devait fuir pour sauver sa vie. La foule était hors de contrôle, et ils étaient tout simplement trop nombreux pour qu'il puisse tous les vaincre seul.

Un lion blessé peut être déchiré par des chacals, pensa-t-il en rationalisant sa retraite tandis qu'il fonçait à travers le filet humain qui l'entourait, repoussant des hommes adultes comme des sacs de farine. Son couteau serré entre les dents, il s'élança à travers le bazar, évitant la circulation et les touristes hurlants.

Ils auraient dû savoir qu'il valait mieux ne pas s'aventurer dans les rues aujourd'hui, pensa-t-il avec peu de compassion pour les visiteurs hystériques. Comme moi-même.

Alors qu'il sprintait, l'adrénaline alimentant ses jambes athlétiques, il vit avec horreur qu'il n'était pas la seule victime de la fureur du jour. La foule rendue folle par la haine se vengeait de chaque Sikh qu'elle apercevait, tout en incendiant toute boutique ou échoppe susceptible d'appartenir à un Sikh. L'air fut bientôt épais de fumée et de l'odeur écœurante de chair brûlée.

À toute vitesse vers le nord de Nai Sarak, il vit un chauffeur de taxi à la barbe grise être arraché à son véhicule, aspergé de kérosène puis incendié. Khan voulait riposter, défendre ses innocents coreligionnaires, mais il n'y avait rien qu'un seul adolescent, même lui, puisse faire contre l'insensé embrasement qui déferlait dans les rues.

Un jour, se jura-t-il en retenant des larmes de rage, je mettrai fin à une telle folie.

Mais où pouvait-il courir maintenant ? Old Delhi, comme on appelait ce secteur de la ville, était un labyrinthe de ruelles étroites et de marchés surpeuplés. Mais, aussi vite qu'il courût, il ne pouvait distancer l'émeute, qui se propageait encore plus vite que l'enfer flamboyant qu'elle avait engendré. Des doigts vengeurs agrippaient Noon tandis qu'il courait, déchirant le tissu de sa veste Nehru maculée de fumier et défaisant son turban, si bien que ses longs cheveux noirs non coupés flottaient derrière lui. Des insultes haineuses et des grossièretés poursuivaient l'adolescent en fuite, tandis que pierres et bouteilles continuaient de rebondir sur son dos et ses épaules meurtris. Des voitures et des camions renversés, des flammes léchant leurs dessous exposés, lui barraient la route, mais Noon bondissait autour et par-dessus chaque obstacle, pour ne trouver que davantage de chaos directement sur son chemin. Des pillards saccageaient les commerces et les maisons sikhs avant d'y mettre le feu.

Je dois m'échapper, pensa Noon, ses poumons peinant à suivre les exigences extrêmes que leur imposait sa fuite désespérée. Mais où trouver la sécurité ? L'université était trop loin, dans une partie plus récente de la ville. Il n'avait aucune chance d'y parvenir vivant et intact, mais il savait qu'il devait trouver un refuge aussi vite que possible. Même sa force et son endurance surhumaines avaient leurs limites, tandis que la soif de sang homicide de la foule semblait sans bornes. Déjà, les muscles douloureux de ses jambes ralentissaient.

Fouillant sa mémoire, il se rappela un gurudwara, un temple sikh, sur Chandni Chowk, peut-être à une demi-douzaine de pâtés de maisons. Un tel lieu offrirait-il un

sanctuaire, se demanda-t-il, ou servirait-il simplement de cible encore plus grande à la colère des émeutiers ? Probablement la seconde possibilité, craignit-il, mais il y avait aussi un poste de police dans la même rue, à seulement quelques portes du temple. Peut-être la police pourrait-elle assurer au gurudwara une certaine protection, même face au chaos total et à l'anarchie ?

C'était une maigre chance, mais la meilleure qui se présentait. Il s'arrêta momentanément pour prendre ses repères, utilisant son couteau pour tenir à distance tout pillard qui voudrait verser davantage de sang sikh.

— Restez loin de moi ! menaça-t-il en fendant l'air de sa lame.

Sa voix, heureusement, ne se brisa pas cette fois.

— Laissez-moi tranquille, ou je jure que je vous tuerai tous !

À travers la fumée et la brume, il aperçut les minarets étincelants de Jama Masjid, la plus grande mosquée d'Inde, s'élevant au sud-ouest de l'endroit où il se tenait. Cela signifiait que Chandni Chowk, l'artère principale du quartier du marché, se trouvait droit devant, au nord.

Qu'il en soit ainsi, décida-t-il, son itinéraire fixé.

Avant qu'il puisse reprendre sa fuite, toutefois, une éclaboussure trempante de liquide le frappa au visage, lui imbibant la tête, les cheveux et les épaules. Le fluide huileux lui piqua les yeux, tandis que des vapeurs âcres emplissaient ses narines.

Non ! pensa-t-il, comprenant avec horreur qu'il avait été aspergé de kérosène.

La main froide de la peur lui serra le cœur. Noon se considérait plus courageux que la plupart des gens, mais même lui frémit à l'idée d'être brûlé vif. Des souvenirs vivaces du sort atroce du chauffeur de taxi traversèrent son esprit tandis qu'il clignait des yeux et crachotait, le goût du kérosène noyant sa langue. Le grattement d'une allumette que l'on craquait envoya une décharge de terreur dans tout son corps. Une mort par le feu, comprit-il, n'était plus qu'à quelques secondes.

Sans réfléchir, il se tourna vers le bruit et cracha une gorgée de kérosène sur l'allumette enflammée. Un éclair jaune orangé récompensa son effort désespéré, suivi d'un cri masculin angoissé. À travers ses yeux brouillés et larmoyants, Noon distingua à peine une silhouette paniquée, un bras en flammes, s'agitant sauvagement à seulement quelques pas de lui. Noon se jeta en arrière, loin de l'homme en feu, craignant qu'une étincelle perdue ne l'embrase lui aussi.

À moitié aveuglé par le kérosène dans ses yeux, il s'élança dans la ruelle, se frayant un passage par des coups frénétiques de son poignard. La plupart du temps, la lame ne rencontra que l'air vide ; parfois, ce ne fut pas le cas. La puanteur du kérosène qui imprégnait ses cheveux et ses vêtements ajoutait une urgence nouvelle à sa course défiant la mort vers la sécurité. Seules la vitesse et l'agilité pouvaient encore le sauver ; une allumette, une étincelle, suffirait à allumer son bûcher funéraire. Sans tenir compte des protestations de ses jambes épuisées, il traversa comme un boulet de canon les bazars ravagés par l'émeute, sa vision s'éclaircissant tandis qu'il chassait en clignant des yeux les dernières traces de kérosène.

Des preuves choquantes du massacre en cours jonchaient le pavé poussiéreux devant lui. Des cadavres, beaucoup carbonisés et fumants, gisaient au sol dans des

positions d'agonie contorsionnées, mêlés au bois éclaté et au verre brisé provenant de dizaines de boutiques et d'étals vandalisés. Des soies coûteuses et des saris, teints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, étaient éparpillés négligemment, absorbant le sang et le kérosène qui s'accumulaient en flaques dispersées comme après une forte pluie. Noon devait surveiller où il mettait les pieds en courant, pour éviter de trébucher sur un cadavre noirci ou de glisser sur une flaque cramoisie qui s'étendait.

Tout en courant, l'adolescent en fuite se débarrassa précipitamment de sa veste et de sa chemise imbibées de carburant, dévoilant un torse plus musclé qu'aucun garçon de quatorze ans n'aurait dû en avoir. La puanteur du kérosène restait toutefois attachée à ses cheveux et à sa peau, le désignant comme un candidat probable à l'immolation.

— Attrapez-le ! criaient derrière lui des voix frénétiques. Brûlez ce Sikh puant !

Parviendrait-il au temple avant que ses poursuivants déments puissent exécuter leur menace incendiaire ? Les yeux avides de Noon fouillaient la rue étroite et encombrée devant lui. Son couteau entailla le dos d'un pillard qui ne s'écarta pas assez vite, tranchant à la fois le tissu et la chair.

J'y suis presque, se promit Noon. Chandni Chowk ne pouvait plus être loin à présent.

Brandissant son kirpan taché de sang comme une machette, il se fraya un chemin à travers le chaos de l'émeute, bondissant par-dessus les corps tombés et s'écartant de toute trace de flamme vive. Puis, au moment même où il commençait à se sentir plus confiant quant à ses chances de survie, il vit quelque chose qui l'arrêta net.

Un bus déserté gisait sur le flanc en travers de toute la largeur du bazar, sa carcasse calcinée fumant encore comme un volcan. Des pneus fumants chargeaient l'air pollué d'une odeur supplémentaire de caoutchouc brûlé. Pire encore, le véhicule ruiné reposait directement sur le chemin de Noon, bloquant sa voie de fuite.

Non ! jura-t-il furieusement. Ce n'est pas juste !

Il regarda par-dessus son épaule et vit une bande d'émeutiers le rattraper.

— Brûlez ce bâtard de Sikh ! hurla une voix furieuse. Du sang pour le sang !

Beaucoup d'hommes portaient des torches faites de poutres brisées et de textiles pillés.

— Mort aux meurtriers !

Noon envisagea brièvement d'escalader le bus renversé, mais comprit vite que c'était impossible. Il y avait trop de petits feux qui brûlaient encore sur le véhicule incendié pour risquer de grimper sur ses restes roussis et fumants.

Autant craquer l'allumette moi-même, conclut-il amèrement.

Cherchant vigoureusement un autre moyen de s'échapper, il scruta le bazar de gauche à droite, espérant qu'une petite rue latérale oubliée puisse lui offrir le détour dont il avait si cruellement besoin. Mais il ne trouva que les fenêtres brisées et les façades profanées de bâtiments en flammes. Fumée et flammes s'échappaient de la fenêtre supérieure de la boutique du tailleur à sa droite, tandis qu'une étrange brume bleue, peut-être causée par une fuite de gaz naturel quelconque, s'échappait de

l'entrée du rez-de-chaussée du magasin, dont la porte abîmée pendait de travers à une seule charnière. Des cris terrifiés et des hurlements barbares venaient du magasin de vêtements appartenant à des Sikhs sur sa gauche. Un mannequin vêtu d'un sari gisait au sol sous une banderole déchirée vantant des prix très, très bas. Les yeux peints du mannequin et son expression docile n'offraient à Noon ni espoir ni sympathie.

Il avait donc atteint une impasse.

Bien, pensa-t-il avec fierté. Que ce soit mon dernier champ de bataille.

Se tournant pour faire face à la foule qui fonçait sur lui, la lame d'argent incurvée de son kirpan tendue devant lui, Noon prit un instant pour s'inquiéter de ses parents adoptifs à Chandigarh ; il pria pour qu'ils soient suffisamment éloignés de la fièvre virulente qui consumait Old Delhi. Puis il concentra toute son attention sur ses tourmenteurs armés de torches, farouchement déterminé à abattre autant d'ennemis que possible avant que les flammes ne fassent de lui un sacrifice humain.

— À l'assaut ! murmura-t-il, citant Macbeth, et maudit soit celui qui le premier criera : « Assez, arrête ! »

Mais avant que la bande meurtrière ne le rattrape, une voix inattendue l'appela.

— Noon ! Khan Noonien Singh ! Par ici !

La surprise compliquant sa résolution de mourir en héros, Noon jeta un regard vers la droite, où il vit un étranger à la peau pâle debout dans l'embrasure de la boutique de tailleur pillée, cette même étrange brume bleue flottant autour des chevilles du nouveau venu. C'était un homme mince, vêtu d'un costume bleu foncé de style occidental. Un autre touriste malchanceux pris dans les violences religieuses de Delhi ? Mais alors, comment connaissait-il Noon par son nom ? D'où venait-il ?

— Vite ! pressa l'étranger, parlant anglais avec un accent américain. Il n'y a pas le temps d'expliquer, mais tu dois me faire confiance !

Une bouteille de Coca lancée frappa Noon au menton, ouvrant une nouvelle entaille sous ses lèvres déjà enflées.

— Attrapez-le ! cria un jeune Indien.

Avec un choc, Noon comprit que celui qui criait, le visage rouge et déformé par une folie sanguinaire, était l'un de ses camarades étudiants à l'université.

— Du sang pour le sang ! hurla son ancien camarade de classe en ramassant un autre éclat de verre brisé dans la rue. Tuez le Sikh !

Une torche lancée tournoya vers Noon, traînant des étincelles comme une comète. Anticipant sa trajectoire, Noon bondit de côté, mais le brandon projeté frappa tout de même le pavé dangereusement près de ses pieds. Il regarda avec confusion et désespoir l'étranger dans l'embrasure. La brume bleue semblait maintenant remplir toute l'entrée de la boutique pillée.

— Vite ! cria encore l'homme. Tu dois me faire confiance !

Faire confiance à l'étranger, alors qu'il ne pouvait même pas faire confiance à un autre collègue de l'université ? Noon trouvait toute la situation incompréhensible, mais quelle autre option avait-il ? Gardant une prise ferme sur le manche de son kirpan,

désormais baptisé dans le sang, il se jeta vers la porte enveloppée de brouillard et dans l'inconnu.

CHAPITRE VINGT-SEPT

NOON SORTIT DE LA DOUCHE, après avoir rincé les dernières traces de kérosène de ses cheveux et de son corps. Les bleus et les nombreuses petites coupures qui marquaient son visage et sa silhouette étaient plus difficiles à faire disparaître, mais il savait que ses blessures auraient très facilement pu être bien pires. Il trouva des vêtements propres et du matériel de premiers secours qui l'attendaient, y compris un peignoir brun qui lui allait parfaitement. Il avait rencontré tant d'étrangetés et d'impossibilités au cours de la dernière heure environ que ce dernier événement improbable n'éveilla sa curiosité qu'un tout petit peu plus. Qui sont ces gens ? se demanda-t-il. Et quel intérêt me portent-ils ?

Bien que reconnaissant pour son sauvetage miraculeux, qui l'avait presque certainement arraché à une mort atroce, il demeurait sur ses gardes, mentalement et physiquement. Les mystères qui s'accumulaient autour de lui étaient trop bizarres et troublants pour être acceptés tels quels ; il fut soulagé de voir son poignard et son bracelet, obligeamment débarrassés du sang et de la suie, posés sur le comptoir de la salle de bains avec des vêtements de rechange. Le poids solide de la lame le réconforta tandis qu'il la glissait fermement sous la ceinture de son peignoir.

Essuyé, séché, bandé là où c'était nécessaire, et convenablement armé, il rejoignit son sauveur anonyme dans le bureau situé à l'extérieur de la salle de bains. Le mobilier quelconque offrait peu d'indices sur son nouvel emplacement, bien qu'il remarquât que tous les titres sur l'étagère semblaient imprimés en anglais. Des encyclopédies, pour la plupart, plus quelques autres ouvrages de référence ordinaires. Son regard dériva involontairement vers le lourd coffre d'acier d'où il était sorti de ce brouillard frais et luminescent. Sa peau picota au souvenir de l'étrange sensation semblable à de l'électricité statique qu'il avait ressentie dans cette étrange brume bleue. À présent, cependant, le coffre semblait vide, à l'exception de deux étagères métalliques, et Noon ne voyait aucune sortie évidente reliant le coffre aux rues d'Old Delhi. Peut-être une porte secrète ? supposa-t-il. Il tendit l'oreille, mais il n'entendait plus les cris et les hurlements frénétiques de l'émeute.

— Bonjour, Noon Singh, le salua l'Américain sans nom.

Il était assis derrière un bureau au plateau de marbre sur lequel étaient éparpillés divers dossiers et documents. Un cube vert translucide servait de presse-papiers, maintenant en place des papiers assortis.

— J'espère que tu te sens beaucoup moins inflammable maintenant.

— Oui, merci.

Noon refusa de s'asseoir sur le canapé voisin ou le fauteuil moelleux, préférant rester debout, les bras croisés sur la poitrine. Assez de politesses, pensa-t-il, décidant d'aller droit au cœur de ses préoccupations.

— Qui êtes-vous et où m'avez-vous amené ?

— Des questions raisonnables, concéda l'homme, bien que tu puisses trouver certaines réponses difficiles à accepter.

En l'examinant de plus près, Noon vit qu'il s'agissait d'un Caucasien d'âge moyen, d'environ quarante à cinquante ans. Des mèches grises éclaircissaient ses cheveux bruns aux tempes.

— Je m'appelle Gary Seven, et, bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés, je sais énormément de choses sur toi.

— Comment… ? commença Noon, seulement interrompu par un coup frappé à la porte.

Ses muscles se tendirent instinctivement, craignant que la foule l'ait finalement rattrapé.

Au lieu de cela, une voix de femme appela de l'autre côté de la porte.

— Tout le monde est décent là-dedans ? demanda-t-elle d'une manière nettement non menaçante. J'ai du café.

— Merci, Roberta, répondit Seven, son ton décontracté laissant entendre que Noon n'avait rien à craindre de la nouvelle venue. Entre donc rencontrer notre invité.

La porte s'ouvrit, et une femme blonde entra, portant un plateau et trois tasses de café. À sa surprise, elle portait ce qui semblait être une combinaison de vol de la NASA. Elle offrit une tasse à Seven, qui l'accepta avec un sourire reconnaissant, puis traversa la pièce jusqu'à l'endroit où Noon se tenait. Elle grimaça visiblement à la vue de son visage meurtri et bandé, mais lui offrit un sourire compatissant avec le café.

— Sers-toi, lui dit-elle.

Comme Seven, elle parlait anglais avec un accent américain.

Un chat noir et lisse suivit la femme dans le bureau, pour disparaître derrière le bureau de Seven. La vue du chat éveilla un souvenir profondément enfoui dans les recoins du passé de Noon, mais il ne parvint pas immédiatement à situer la source de cette familiarité. Une petite partie de son esprit s'occupa de cette énigme, tandis que l'essentiel de son attention restait concentré sur l'ici et maintenant.

Il fixa avec confusion la tenue incongrue de la femme. Un écusson en tissu représentant la navette spatiale était fixé d'un côté de sa combinaison de vol bleu marine à fermeture éclair, tandis qu'un badge NASA brodé l'identifiait comme SALLY RIDE. L'astronaute américaine ? se demanda-t-il, totalement déconcerté. Que faisait-elle à Delhi, et pourquoi Seven l'appelait-il Roberta ?

— Oh, ne fais pas attention au costume, dit-elle, remarquant apparemment son expression perplexe. Je suis venue ici directement depuis la parade d'Halloween dans le Village. Comme tu peux le voir, j'étais déguisée en Sally Ride, la première Américaine dans l'espace.

Elle fit un clin d'œil à Seven, partageant une plaisanterie privée.

— Pour autant que tout le monde le sache.

Village ? Parade ? L'explication de la femme le laissait à peine moins confus. De quel village parlait-elle ?

— Voici mon associée, Mlle Roberta Lincoln, précisa Seven.

Contrairement à sa compagne, il ne semblait pas se livrer à quelque mascarade de fête que ce soit.

— Elle connaît également très bien ton cas.

Noon prit une tasse sur le plateau, reniflant prudemment son contenu. Il préférait le chai, en réalité, mais des étudiants américains de l'université lui avaient fait découvrir le café noir. Il sirota la boisson avec prudence, la trouvant à la fois chaude et apaisante.

— Bonjour, Noon, dit Roberta Lincoln en reculant de quelques pas.

Elle le regardait d'un air quelque peu nerveux.

— Je ne sais pas si tu te souviens de moi ou non.

S'en souvenait-il ? Noon examina le visage de la femme. Elle était plus jeune que Seven, peut-être au milieu de la trentaine, mais il y avait en elle quelque chose de troublant et familier. Son esprit remonta les années, cherchant où placer ses joues roses et ses yeux bleu-vert. Pas à Delhi, conclut-il, ni à Chandigarh, mais ailleurs, il y a longtemps et très loin…

Un ancien souvenir, longtemps oublié, surgit du passé.

— Chrysalis, prononça-t-il, les yeux écarquillés. Vous étiez à Chrysalis, sous le désert.

— C'est exact, dit-elle.

Une expression grave remplaça son sourire accueillant. Elle marcha lentement jusqu'à une table d'appoint, où elle posa son plateau, avant de regarder de nouveau Noon. Sa propre tasse de café était serrée entre ses paumes, et elle la tenait près de sa poitrine, comme pour dissiper un frisson soudain.

— Tu n'étais qu'un tout-petit à l'époque. Je suis surprise que tu t'en souviennes.

— Je n'oublie jamais un visage, l'informa-t-il, tandis que son cœur et son âme luttaient pour affronter les puissantes émotions éveillées par la révélation de la femme.

Tant d'années auparavant… ! Son enfance à Chrysalis, le visage rayonnant de sa mère et son expression fière, cette dernière évacuation paniquée et ce brusque déracinement : tout cela était à présent pour lui comme un rêve lointain, une existence antérieure qu'il pouvait à peine se rappeler.

— Est-ce que… est-ce que vous connaissiez ma mère ? demanda-t-il.

— Brièvement, répondit Roberta, ses yeux évitant les siens.

— J'étais là également, dit Seven, bien que, comme je l'ai dit, nous ne nous soyons jamais rencontrés.

Il prit une gorgée de café avant de poursuivre.

— Ce qui importe, c'est que Roberta et moi sommes pleinement conscients des circonstances particulières entourant ta naissance, ainsi que de ton potentiel unique. C'est pourquoi, expliqua-t-il, nous t'avons gardé soigneusement à l'œil au cours des dix dernières années.

— Et comment ! renchérit Roberta, s'affalant sur un canapé orange duveteux en face du bureau de Seven. Tous les journaux ont prétendu que cette fille en Angleterre, comment s'appelle-t-elle déjà, Louise Brown, était le premier bébé-éprouvette du monde, mais nous savons mieux que ça, n'est-ce pas ?

Un regard de sincère soulagement passa sur son visage.

— Dieu merci, Seven a entendu parler de ces émeutes à Delhi. Nous aurions pu te perdre pour de bon !

Seven accepta humblement les louanges débordantes de la femme.

— Heureusement, je surveille la situation politique en Inde depuis plusieurs semaines.

Il baissa les yeux vers les papiers sur son bureau.

— Tu seras peut-être intéressé d'apprendre, Noon Singh, que Rajiv Gandhi, le fils de Mme Gandhi, a prêté serment comme nouveau Premier ministre.

Noon hocha la tête. La nouvelle de Seven ne le surprenait pas ; il était bien connu qu'Indira préparait son fils aîné à lui succéder. Son regard tomba sur le téléphone blanc à boutons posé sur le bureau de Seven.

— Je devrais appeler mes parents, déclara-t-il, pour m'assurer qu'ils sont en sécurité.

— Je crois qu'ils sont indemnes, l'assura Seven. Le pire des émeutes se déroule dans la capitale, pas à Chandigarh. Mais tu pourras certainement contacter ta famille sous peu. D'abord, toutefois, permets-moi d'expliquer un peu plus où tu te trouves et qui nous sommes.

Khan hocha la tête. Il devait admettre qu'il était curieux d'en entendre davantage. Seven était-il simplement une sorte d'agent du renseignement américain, et cet endroit une planque ultrasecrète de la CIA au cœur d'Old Delhi, ou se pouvait-il que le Projet Chrysalis, pour lequel sa mère visionnaire avait donné sa vie, ne soit pas réellement mort ? Sa mère et son père adoptifs avaient toujours découragé toute discussion du projet, laissant entendre de manière inquiétante que des personnes non nommées au sein du gouvernement l'abattraient — tout comme elles avaient abattu sa malheureuse mère — s'il laissait échapper son secret. Néanmoins, il avait toujours su, au plus profond de son cœur, qu'il était né pour accomplir un destin particulier, que sa supériorité innée, mentale comme physique, signifiait qu'il devait finalement marquer l'Histoire, tout comme Alexandre, César et Ashoka. Peut-être, enfin, ce destin doré commençait-il finalement ?

— Continuez, dit-il.

— Mlle Lincoln et moi représentons une organisation privée, non affiliée à aucune des grandes superpuissances, qui garde un œil attentif sur les événements mondiaux. Nous tentons également, discrètement, d'encourager le difficile voyage de l'humanité vers la paix et le progrès.

Seven désigna l'assortiment de dossiers et de documents disposés en éventail sur son bureau. Tendue pour jeter un coup d'œil aux papiers éparpillés, Noon identifia des rapports sur la famine en Éthiopie, la campagne présidentielle américaine et une explosion inexpliquée dans une base militaire soviétique à Severomorsk.

— Comme tu peux le voir, poursuivit Seven, remarquant le regard curieux de l'adolescent, c'est une sorte de travail à plein temps. Heureusement, Roberta et moi avons accès à une technologie qui n'est pas encore disponible pour le reste du monde. C'est précisément une telle technologie qui m'a permis de t'extraire du chaos de Delhi et de te transporter ici à la place.

— Qui est où ? demanda Noon, s'impatientant devant les remarques cryptiques de Seven.

Il voulait savoir à quel point il était à l'abri de la violence extérieure, et si, et comment, il pourrait quitter cet endroit lorsqu'il le choisirait.

— Es-tu tout à fait sûr de ne pas vouloir t'asseoir d'abord ? demanda l'homme plus âgé, indiquant le fauteuil inoccupé au moment où son chat réapparut de quelque part derrière le bureau.

L'animal noir brillant bondit sur le dessus du bureau, puis s'installa pour observer Noon de ses yeux jaunes étincelants. S'il n'avait pas su que c'était impossible, Noon aurait pensé que le chat avait l'intention d'observer la réaction de leur visiteur aux paroles de Seven.

Un autre souvenir longtemps oublié refit surface, celui d'un élégant chat noir, très semblable à celui-ci, qui était aussi, impossiblement, une belle femme. Ce n'était clairement qu'une fantaisie d'enfant, toutefois, née d'une imagination trop active et du stress et de la confusion de cette dernière nuit à Chrysalis. Étrange, songea Noon, comme les inventions fantasques de notre toute petite enfance peuvent rester vivaces dans l'esprit, même longtemps après que nous les avons dépassées.

— Non, merci, dit-il d'un ton raide, refusant le fauteuil que Seven lui avait offert. Dites-moi, s'il vous plaît, où je suis.

— Très bien, accorda Seven.

Son visage anguleux conservait une expression scrupuleusement neutre.

— Tu es à New York, Noon Singh, aux États-Unis.

— Quoi ! explosa Noon.

La colère flamba dans son cœur.

— C'est absurde ! Nous avons passé moins de cinq minutes dans votre tunnel, lança-t-il à Seven, pointant le coffre d'acier vide. Vous me prenez pour un imbécile ? À quel jeu jouez-vous ?

Seven parut nullement troublé par la fureur du jeune homme, tandis que son chat observait Noon avec un amusement évident.

— Peut-être devrais-tu voir par toi-même, dit calmement Seven.

Noon était rarement à court de mots, mais à présent sa mâchoire resta ouverte, muette, tandis qu'il contemplait avec une stupéfaction foudroyante la vue depuis le toit de l'immeuble de Seven.

Là où il s'attendait à voir les contours familiers d'Old Delhi, peut-être en flammes, il vit au contraire le spectacle étincelant de Manhattan de nuit. Parmi les gratte-ciel imposants et les légendaires canyons de béton, il repéra des monuments reconnaissables dans d'innombrables films et programmes télévisés américains : Central Park, l'Empire State Building, le Chrysler Building. Des klaxons retentissaient

et des sirènes hurlaient dans les rues animées en contrebas, tandis que l'air d'automne semblait plus propre et beaucoup plus froid que le smog surchauffé de Delhi. C'est impossible ! pensa-t-il, stupéfait et confus, mais comment pouvait-il nier les preuves de ses propres sens ?

Tout aussi déroutant était le ciel nocturne nuageux qui s'étendait au-dessus de lui, dont le croissant de lune jetait une lueur irrégulière sur la ville pas entièrement endormie. Il n'était même pas midi lorsque les émeutes avaient éclaté dans le bazar, le happant dans ces convulsions sanglantes, et pourtant la lune était maintenant haute dans le ciel et le soleil introuvable.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il à voix haute, troublé par la perte de tant d'heures inexpliquées.

Seven, debout non loin de lui sur le toit, consulta sa montre.

— Midi moins le quart à Delhi, une heure quinze du matin à New York.

— Autrement dit, largement passé mon heure de coucher, bâilla Roberta. Café ou pas café.

À l'inverse, le chat, qui se faufilait entre les jambes de Seven, semblait parfaitement éveillé.

Noon ne parvenait pas à détacher son regard du paysage urbain nocturne qui l'entourait. À l'ouest, les ombres feuillues de Central Park formaient une oasis d'obscurité au milieu des lumières incandescentes de la ville ; à l'est, le clair de lune ondulait sur les eaux troubles d'un large fleuve. Malgré l'heure tardive, des piétons bizarrement costumés — vêtus en vampires, en gitans, en Ghostbusters et autres créatures imaginaires — erraient encore dans les rues de la ville en contrebas, célébrant un Halloween bien plus paisible que ce que l'Inde avait connu.

Comment est-ce possible ? se demanda-t-il, son puissant esprit luttant pour donner un sens à ce qui lui était arrivé. Avait-il été drogué, peut-être ? Rendu inconscient par cette vapeur bleue surnaturelle, puis expédié à l'autre bout du monde avant de se réveiller ici ? Cela lui paraissait hautement invraisemblable, mais quelle autre explication rationnelle y avait-il ?

Aucune, comprit-il. Même s'il savait intuitivement que Seven ne lui avait pas menti. D'une manière ou d'une autre, par un moyen stupéfiant totalement inconnu de la science moderne, il avait été arraché de Delhi pour Manhattan en quelques instants. Il se détourna du rebord, vers Seven et ses compagnes, les questions brûlant sur son visage malgré les bleus et les croûtes.

— Comment ? demanda-t-il, l'ingénieur en lui intrigué par la notion même. Transmission de matière ?

— Quelque chose comme cela, confirma Seven. Bien que je craigne que le monde ne soit pas encore prêt pour le secret de cette technologie. Et, j'en suis désolé, toi non plus.

Ce n'est pas juste, pensa Khan avec colère, frustré par la réticence de Seven. Il ne peut pas agiter cette découverte fantastique devant moi, puis retenir les détails cruciaux sur la manière dont elle est accomplie ! Le ton de Seven, toutefois, indiquait clairement qu'il n'allait pas changer d'avis sur le sujet. Pendant une longue seconde,

Noon joua avec l'idée d'essayer d'arracher le secret à Seven ou Roberta, mais le faire, comprit-il, serait indigne. Après tout, l'homme lui avait sauvé la vie. À contrecœur, Noon décida de respecter la décision de Seven — pour l'instant.

— Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il à la place.

Seven parut satisfait que l'adolescent n'ait pas fait d'esclandre au sujet du secret du transfert de matière.

— Pour le moment, seulement ta bonne santé continue, insista-t-il. Il se peut cependant qu'à une date ultérieure, tu sois en position de nous aider dans nos entreprises.

Ses yeux se rivèrent sur le jeune homme, à qui il parla avec une gravité considérable.

— Tu es une personne remarquable, Noon Singh, avec beaucoup à offrir au monde. Peut-être qu'un jour, nous pourrons t'aider à accomplir ce potentiel.

Je vois, pensa Noon, flatté par l'évaluation bien informée de Seven concernant ses capacités. Autant il détestait être redevable à une autre personne, autant il était intrigué par l'idée de rejoindre la campagne secrète de Seven pour bâtir un avenir meilleur. Comme le carnage d'aujourd'hui à Delhi le prouvait sans le moindre doute, l'humanité avait cruellement besoin d'ordre et de sécurité, du genre que seul un leadership véritablement éclairé pouvait fournir. Il le devait à son pays — et au monde — d'agir avec audace pour mettre fin aux souffrances de l'humanité moderne.

— Je vous suis redevable, dit-il solennellement à Seven. Et vous m'avez donné beaucoup à méditer.

* * * * *

Il fallut trois jours pour que les émeutes à Delhi et ailleurs en Inde s'apaisent, et pour qu'un semblant d'ordre revienne. Finalement, cependant, Seven jugea qu'il était sûr de renvoyer le jeune Noon chez lui par le coffre de transporteur. Roberta, qui avait passé les derniers jours à l'accompagner dans New York et ses environs, n'était pas entièrement déçue de le voir partir. Ce n'est pas un mauvais gamin, pensa-t-elle, mais, bon sang, qu'est-ce qu'il est imbu de lui-même. J'imagine que c'est ce qui arrive quand on vous dit depuis la naissance que vous êtes supérieur à tous les autres. Elle fit un signe d'adieu à Noon tandis qu'il entrait dans les brumes azur tourbillonnantes du transporteur. Espérons qu'il s'en débarrasse en grandissant.

Elle et Seven regardèrent le brouillard bleu se dissiper dans le néant, emportant avec lui l'adolescent meurtri. Seven ajusta les commandes sur son bureau, lesquelles étaient déguisées en un ensemble de stylos, et la lourde porte d'acier du coffre se scella automatiquement. Isis, l'air ennuyé, se concentra sur le nettoyage de ses pattes.

— Eh bien, ça s'est passé assez tranquillement, commenta Roberta, appuyée contre le bureau de Seven dans son T-shirt en coton déchiré, son jean délavé et ses chaussures de course. Surtout si l'on considère que nous avons tué sa mère.

— Elle a choisi son propre destin, rappela Seven à Roberta.

Son ton sombre déclarait qu'il n'avait guère oublié le sort tragique de Sarina Kaur.

— C'est le destin de son fils qui me préoccupe à présent.

Roberta joua avec les sangles de son nouveau Sony Walkman.

— Tu envisages sérieusement de le recruter ?

Elle n'était pas exactement certaine de ce qu'elle en pensait ; bien que Seven eût des contacts et des informateurs partout sur le globe, et au-delà, Roberta était la seule agente au courant de tous ses secrets venus d'un autre monde. Elle avait l'habitude que cette opération soit une affaire à deux personnes — d'accord, deux personnes et un félin imbu de lui-même.

— Ce n'est qu'un adolescent.

— Ce qui signifie qu'il est peut-être encore assez jeune pour être influencé de manière positive, fit remarquer Seven.

Ses yeux pensifs regardaient au-delà de Roberta, dans le vide, comme s'ils scrutaient l'avenir. Parfois, Roberta se demandait jusqu'à quel point son superviseur né dans l'espace connaissait réellement les années à venir.

— Je pourrais vouloir tester Noon davantage, voir si cette volonté et cet intellect formidables peuvent être mis au service d'une cause plus grande que sa propre ambition. Mariés à la retenue et à la compassion, ses talents pourraient en effet faire de lui un agent très précieux.

— Je suppose, dit Roberta.

Elle n'arrivait toujours pas à croire que Seven avait réellement enfreint sa propre règle en permettant à Noon de découvrir l'existence du transporteur. Certes, il aurait été difficile d'expliquer autrement sa sortie instantanée d'Old Delhi ; Noon n'était pas idiot.

— Et tous ces autres super-gosses ?

Seven fronça les sourcils, son regard revenant au présent. Il tira le tiroir inférieur de son bureau et en sortit un épais dossier, gonflé de rapports et de profils psychologiques. Maintenu par des élastiques, le dossier atterrit sur son bureau avec un bruit sourd.

— Malheureusement, Noon, malgré toute son arrogance, est le plus équilibré psychologiquement de ses pairs. Les autres enfants de Chrysalis, bien qu'indéniablement doués chacun à leur manière, sont tous beaucoup trop instables émotionnellement pour qu'on puisse leur confier le moindre de nos secrets.

Seven feuilleta lentement ses dossiers, secouant la tête d'un air morose.

— Beaucoup s'autodétruiront, prédit-il, tandis qu'une poignée dérisoire sombrera peut-être dans l'obscurité, en ayant peu d'impact sur l'Histoire. Les autres, je le crains, nous occuperont jusqu'au millénaire.

— Oh, dit Roberta, consternée à la perspective de plus d'une décennie supplémentaire à jouer les gardes du corps pour la planète entière.

Le XXIe siècle semblait très loin, et Seven ne rajeunissait pas. Moi non plus, pensa-t-elle, peu importe combien de jogging et d'aérobic je fais. Ses yeux

cherchèrent l'argent dans les cheveux de Seven, ainsi que les rides d'inquiétude qui se creusaient sur son visage.

Peut-être avons-nous vraiment besoin de sang neuf, après tout.

CHAPITRE VINGT-HUIT

LA COLONIE PARAGON
SYCORAX
DATE STELLAIRE 7004.1

KIRK DÉTOURNA LE REGARD DE L'ÉCRAN, s'accordant une pause dans ses recherches historiques. Il aurait aimé pouvoir remonter le temps pour mettre Seven en garde contre Khan, mais c'était impossible ; le danger pour la ligne temporelle était tout simplement trop grand. Malheureusement, les Guerres eugéniques faisaient partie de ces événements avec lesquels l'histoire humaine devait vivre.

Se frottant les yeux fatigués, il se leva du poste de travail que la colonie Paragon avait mis à sa disposition. Afin d'éviter trop de vols périlleux à travers l'atmosphère turbulente de Sycorax, Kirk avait décidé de maintenir l'équipe de débarquement sur la planète jusqu'à ce que leurs affaires ici soient terminées. Les quartiers d'invités où ils avaient été logés, du moins jusqu'à ce que le régent Clarke parvienne à se débarrasser de Koloth et de ses comparses klingons, étaient propres et confortables, mais Kirk était heureux d'avoir emporté une copie des dossiers de l'Enterprise concernant Khan, Gary Seven et leurs destins apparemment entremêlés. Si rien d'autre, cela lui donnait au moins quelque chose d'utile à faire pendant qu'il patientait en attendant sa prochaine audience avec le régent.

Il jeta un regard autour de la suite VIP, qui n'était que légèrement plus grande que ses propres quartiers personnels à bord de l'Enterprise. Contrairement au décor d'acier élégant et épuré d'un vaisseau spatial, cependant, les logements de la colonie Paragon possédaient une ambiance beaucoup plus organique. Maintenant qu'il y prêtait attention, il fut frappé par la réalisation que pratiquement tout ce qui l'entourait, aussi bien le mobilier que la suite elle-même, semblait construit à partir de matériaux générés biologiquement.

Les sols étaient en bois dur, peut-être du chêne ou du teck, tandis que les murs étaient ornés de panneaux de noyer vernis. Les poignées, interrupteurs et robinets étaient faits d'os ou d'ivoire polis, et le plafond brillait d'une bioluminescence naturelle, rappelant à Kirk la souris phosphorescente dont Roberta Lincoln avait été témoin à Rome, près de trois cents ans auparavant.

Des draps de soie et de coton recouvraient un matelas spongieux et souple, tandis que même le poste de travail auquel il avait été assis semblait avoir été sculpté

dans une forme de corail pétrifié. Kirk dut chercher attentivement pour trouver quoi que ce soit de métallique ou de plastique.

Peut-être les composants internes de l'ordinateur... ?

Logique, réalisa-t-il. Les fondateurs de la colonie Paragon se spécialisaient dans les sciences biologiques, tout comme leurs ancêtres spirituels de Chrysalis, il était donc naturel que leur architecture et leur technologie se soient développées dans cette direction. Je me demande dans quels domaines leurs connaissances scientifiques ont dépassé celles de la Fédération au cours des cent dernières années, et dans lesquels ils ont pu prendre du retard ?

Un léger coup frappé à la porte en bois de pin interrompit ses spéculations. Kirk pressa un interrupteur en ivoire et la porte s'ouvrit automatiquement, révélant un jeune assistant à l'air quelque peu nerveux, vêtu d'une combinaison olive.

— Le régent est prêt à vous recevoir maintenant, l'informa le colon.

* * * * *

Kirk et McCoy rencontrèrent Masako Clarke sur un haut balcon dominant la colonie. La lumière du soleil filtrait à travers le grand dôme vert, donnant à tout une légère teinte vert chartreuse.

— Toutes mes excuses pour ce retard, messieurs. Le capitaine Koloth n'était pas pressé de me laisser seule avec vous.

— Sans blague, marmonna McCoy.

Contrairement à la scène de la baie d'atterrissage, avec sa délégation importante de colons et de Klingons, la participation à cette réunion avait été réduite au strict minimum. La régente n'était accompagnée que d'une seule secrétaire et de Gregor Lozin, un homme âgé au visage sévère qu'elle présenta comme le président du comité chargé de la sécurité intérieure de la colonie. Le responsable de la sécurité de Kirk, le lieutenant Lerner, était posté à l'extérieur du bureau de la régente, avec deux des hommes de Lozin.

— Une colonie impressionnante, observa Kirk à Clarke, admirant la vue depuis le balcon.

Des kilomètres de bâtiments, de jardins et de fermes hydroponiques s'étendaient jusqu'aux limites extérieures du dôme. Kirk vit des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants vaquer à leurs occupations quotidiennes dans un environnement ordonné et paisible. On lui avait expliqué qu'un système de monorail souterrain reliait chaque secteur de la colonie circulaire, réduisant ainsi le trafic en surface.

— Je dois cependant vous poser une question : pourquoi avoir choisi une planète aussi inhospitalière pour vous installer ?

Clarke adressa à Kirk un sourire empreint de douleur.

— Bonne question, admit-elle, nullement offensée par cette description sévère de son monde d'adoption. Pour être honnête, nos fondateurs avaient initialement l'intention de coloniser Miranda, la troisième planète de ce système. Miranda est un monde de classe M, sans espèces intelligentes indigènes ni formes de vie hostiles, ce

qui semblait idéal pour la colonisation. Malheureusement, les premières études automatiques de la planète n'avaient pas remarqué que son unique lune possédait une orbite instable. Lorsque le vaisseau de nos grands-parents, un vieux cargo de classe Daedalus, atteignit sa destination, la lune de Miranda orbitait dangereusement près de la limite de Roche de la planète, provoquant d'énormes bouleversements tectoniques, des raz-de-marée et une activité volcanique cataclysmique sur toute la planète. Nos premiers pionniers ont même enregistré des marées de matière solide à la surface de Miranda, provoquant des fluctuations quotidiennes atteignant souvent plusieurs centimètres.

— Grand Dieu ! s'exclama McCoy. Cela semble incroyablement instable, sans parler du danger.

— Exactement.

Clarke soupira avec compassion en pensant aux pionniers frustrés.

— Pour aggraver les choses, nos fondateurs n'avaient pas la possibilité de chercher ailleurs un monde plus adapté. Leurs réserves de dilithium et d'autres ressources étaient pratiquement épuisées. Il était trop tard pour faire demi-tour ; ils n'avaient donc d'autre choix que d'examiner le système et de sélectionner la meilleure planète disponible.

Elle leva les yeux vers le dôme qui s'élevait très haut au-dessus d'eux, les protégeant de la chaleur et de la pression féroces de l'extérieur.

— Ce fut Sycorax.

Kirk hocha la tête, se souvenant d'histoires semblables datant des débuts de l'exploration interstellaire. Coloniser des mondes extraterrestres avait toujours été une entreprise risquée et incertaine.

— Je dois admirer l'ingéniosité et la persévérance de vos fondateurs, dit-il sincèrement à Clarke. Faire de cet endroit un foyer, bâtir une colonie fonctionnelle, n'a certainement pas été facile.

— Non, ce ne le fut pas, confirma Clarke, surtout si l'on considère que la première génération de pionniers n'avait pas bénéficié d'améliorations génétiques, contrairement à leurs descendants.

Cette idée semblait presque inconcevable à ses yeux.

— Je m'émerveille souvent que des êtres humains ordinaires, dotés d'un simple ADN de base, aient pu accomplir tout ce qu'ils ont réalisé.

Il y avait quelque chose de nettement condescendant — sans parler d'un certain parfum de Khan — dans la manière dont la régente parlait de ses ancêtres « simplement » humains. Mais Kirk décida de laisser passer la remarque, par souci de diplomatie.

Pour la première fois depuis des années, il se surprit cependant à se demander comment Khan et sa propre colonie de surhommes se débrouillaient sur ce rude monde frontière du secteur Mutara. Si les premiers colons de Paragon avaient réussi à survivre — puis à prospérer — sur une planète de classe K comme Sycorax, qu'avaient bien pu construire Khan et les siens sur Ceti Alpha V ?

Connaissant Khan, il a probablement déjà bâti un empire.

Peut-être pour changer de sujet, McCoy leva les yeux vers le dôme verdoyant.

— Et toute cette couleur verte ? demanda-t-il. J'ai l'impression d'être dans la Cité d'Émeraude du Magicien d'Oz, ou peut-être dans une cité sous-marine de Celadon Prime.

— Le dôme est l'une de nos plus grandes réussites, docteur, répondit Clarke, visiblement ravie d'en dire davantage. Croyez-le ou non, le dôme est un organisme vivant, conçu génétiquement par certains de nos meilleurs scientifiques. Il est basé sur la chlorophylle, ce qui signifie qu'il peut convertir directement la lumière diffuse de Sycorax en énergie qu'il utilise pour son propre fonctionnement et son entretien. De plus, il absorbe également le dioxyde de carbone de l'atmosphère extérieure et le transforme en oxygène. À l'heure actuelle, la majeure partie de cet oxygène est consommée par la population de la colonie, mais une quantité suffisante est rejetée dans l'environnement extérieur pour qu'au fil des siècles la respiration du dôme contribue à terraformer la planète.

— Une biosphère vivante, murmura McCoy, sincèrement impressionné. C'est stupéfiant !

— Nous le pensons aussi, répondit Clarke avec fierté. Le dôme possède également des racines qui s'étendent profondément sous la surface de la planète, absorbant des minéraux essentiels, des nutriments et même de l'eau douce provenant de réserves souterraines.

Elle observa le visage de ses invités, évaluant leurs réactions.

— Il est parfaitement adapté à son environnement.

— Et le champ de force ? demanda Kirk. Sert-il à renforcer le dôme contre l'extrême pression atmosphérique ?

Il se souvenait encore de la contrainte imposée à la coque et aux boucliers de la navette par l'air écrasant de Sycorax.

— En partie, admit Clarke, mais les écrans déflecteurs remplissent surtout une fonction plus importante : protéger notre ADN soigneusement élaboré contre les ultraviolets, les radiations cosmiques ou tout autre facteur susceptible de déclencher des mutations aléatoires.

Elle fronça brièvement les sourcils à cette pensée avant de hausser les épaules.

— Évidemment, après avoir consacré des générations à affiner et perfectionner notre patrimoine génétique, nous ne pouvons pas nous permettre d'être vulnérables à des facteurs imprévisibles échappant à notre contrôle.

— Mais les mutations aléatoires et non planifiées sont précisément la manière dont toutes les espèces vivantes évoluent, objecta McCoy. En éliminant le hasard, vous vous retirez du processus fondamental de la sélection naturelle.

Son ton sombre indiquait clairement sa position.

— Vous risquez une stagnation génétique totale.

D'un large geste du bras, la régente désigna la colonie prospère en contrebas.

— Nous sommes loin de stagner, docteur, dit-elle avec un rire léger. En réalité, nous avons davantage évolué en deux générations qu'Homo sapiens en deux cent mille ans. L'évolution naturelle présente un taux d'échec bien trop élevé ; en tant que

médecin, vous connaissez forcément tout ce qui peut mal tourner lorsqu'un chromosome mute.

Elle se tourna vers Kirk.

— Selon vous, capitaine, combien de temps faudrait-il pour qu'une chose comme notre dôme évolue naturellement ?

Kirk comprit où elle voulait en venir.

— Plusieurs centaines de millénaires, j'imagine.

— Nous avons créé le dôme, de l'éprouvette à l'organisme final, en moins d'un siècle, se vanta Clarke au nom de son peuple.

Elle adressa à Kirk un regard calculateur et significatif.

— Naturellement, nous serions heureux de partager avec vos scientifiques la séquence génétique exacte du dôme si nous étions acceptés au sein de la Fédération.

Voilà un argument de poids, pensa Kirk. Mais était-il suffisant pour fermer les yeux sur les expérimentations génétiques humaines de la colonie ? Le Projet Chrysalis avait sans doute lui aussi connu des percées remarquables, mais son héritage ultime restait les Guerres eugéniques.

— Pour l'instant, je pense que vous en avez déjà suffisamment dit, avertit Gregor Lozin.

Son ton sévère et son attitude désapprobatrice contrastaient fortement avec le caractère affable de Clarke.

— Nous ne devrions pas révéler tous nos secrets à ces étrangers avant d'être certains qu'il est réellement dans notre intérêt de le faire.

— Le capitaine Kirk et le docteur McCoy sont davantage des invités d'honneur que des étrangers, réprimanda Clarke. Mais peut-être devrions-nous en venir aux affaires.

...

La discussion se poursuivit à l'intérieur, où Clarke s'installa derrière un bureau massif de corail. Kirk et McCoy prirent chacun place sur une chaise en chêne rembourrée d'éponge organique, tandis que Lozin arpentait nerveusement le bureau privé de la régente. La secrétaire de Clarke occupait un siège dans un coin, tapant des notes sur un datapad personnel.

— Comme vous l'avez peut-être compris, commença la régente, le président Lozin nourrit ses propres réserves quant à une alliance avec la Fédération. Peut-être devrait-il les exposer davantage.

— Merci, Régente, répondit Lozin sèchement. Sans vouloir vous offenser, messieurs, je suis loin d'être le seul à m'inquiéter de livrer notre colonie à l'hégémonie de la Fédération.

Il se tenait raide à côté du bureau de corail, sa posture proclamant presque sa méfiance et son caractère inflexible.

— Cette colonie s'est débrouillée pendant des décennies sans l'intervention de puissances extérieures. En vérité, on peut dire que nous avons prospéré malgré les restrictions archaïques et irrationnelles de la Fédération concernant le génie génétique humain. Certains d'entre nous n'ont pas oublié que ce sont précisément les

préjugés et les superstitions ridicules de la Fédération qui ont poussé nos fondateurs à quitter l'espace contrôlé par la Fédération il y a un siècle. Et, à en juger par les remarques du docteur McCoy, la Fédération n'a guère changé d'attitude depuis lors.

Kirk se demanda brièvement si Lozin pouvait être un descendant du défunt Viktor Lozinak, l'une des figures majeures de l'ancien Projet Chrysalis. Il était tout à fait possible, supposa-t-il, que Lozinak ait transmis à ses descendants son rêve d'une société génétiquement conçue, accompagné d'une bonne dose de paranoïa envers les influences extérieures.

— Des contrôles stricts sur la modification de l'ADN humain sont loin d'être ridicules, répondit Kirk. Plus j'en apprends sur les Guerres eugéniques qui ont failli détruire l'humanité, plus j'apprécie les dangers — autant que les avantages potentiels — de ce que vous faites ici.

— Vous voyez, lança Lozin à Clarke. Je vous avais dit que la Fédération n'était toujours pas prête pour nous. Leurs esprits restent prisonniers des erreurs d'un passé lointain au lieu de s'ouvrir à une vision nouvelle et révolutionnaire de demain.

Il s'éloigna du bureau, jetant un regard critique aux officiers de Starfleet.

— Nous n'aurions jamais dû les inviter ici.

— Vous savez, pour une utopie génétiquement conçue, observa Kirk avec une pointe d'humour, vous semblez avoir un nombre surprenant de désaccords.

Il adoucit sa remarque d'un sourire de bonne humeur.

— Peut-être n'avez-vous pas transcendé la nature humaine ordinaire autant que vous le croyez ?

Clarke secoua la tête.

— Au contraire, capitaine. Un certain degré précisément défini de tempéraments et d'opinions opposés a été délibérément intégré dans la structure de notre société afin de maintenir un équilibre sain des points de vue.

Elle fit signe vers son collègue plus conservateur.

— Mon ami le président Lozin remplit simplement la fonction pour laquelle il a été expressément conçu.

— Une sorte d'opposition loyale génétiquement programmée, traduisit McCoy, à la fois intrigué et scandalisé.

— Exactement, confirma Clarke. Tout comme mon ADN a été soigneusement adapté afin de m'aider à remplir un rôle exécutif dans notre société.

Elle se tourna une nouvelle fois vers Kirk.

— Vous voyez, capitaine, nous sommes loin des tyrans génétiques incontrôlés qui ont causé tant de problèmes au cours du sombre XXe siècle. Nous ne représentons aucune menace pour la Fédération, et nous pourrions bien en être l'avenir.

— Je continue à penser que c'est une erreur, protesta Lozin, haussant la voix à mesure que son insistance augmentait. Ses épais sourcils se rejoignirent au-dessus de son nez tandis que les rides de colère sur son front se creusaient davantage. La Fédération comme les Klingons ne peuvent que contaminer la société avancée que nous avons travaillé si dur à créer. Ce sont des variables aléatoires capables de ruiner complètement tous nos efforts et toutes nos précautions.

— Les Klingons n'ont pas exactement été invités, lui rappela Clarke avec fermeté. Malgré les prétentions de courtoisie du capitaine Koloth, nous faisons face à une possibilité très réelle d'invasion armée.

Son visage prit une expression grave tandis qu'elle se penchait en avant pour regarder Kirk droit dans les yeux.

— Permettez-moi d'être parfaitement franche avec vous, capitaine. Malgré certaines tendances isolationnistes, nous ne sommes pas des imbéciles. Nous savons parfaitement qui sont les Klingons et ce qu'ils représentent. Si nous avons le choix, nous préférons de loin nous rallier à la Fédération. Mais, et je vous prie de ne pas mal interpréter mes paroles, si la Fédération refuse de nous accepter, nous n'aurons d'autre choix que de nous associer à l'Empire klingon, aux meilleures conditions que nous pourrons négocier.

Elle s'interrompit pour laisser toute la portée de son ultimatum s'imposer.

— Ce serait une mauvaise nouvelle pour nous, mais peut-être une nouvelle encore pire pour la Fédération. Suis-je suffisamment claire ?

— Parfaitement, répondit Kirk en fronçant les sourcils.

La perspective de Klingons génétiquement améliorés déferlant à travers la galaxie était tout aussi inquiétante que la possibilité d'un nouveau cycle de Guerres eugéniques.

Peut-être même davantage.

CHAPITRE VINGT-NEUF

BASE DE RECHERCHE DA VINCI
PÔLE MAGNÉTIQUE SUD
ANTARCTIQUE
2 DÉCEMBRE 1984

LE DÉSERT GLACÉ était plus froid que Rura Penthe, observa Gary Seven. Se transporter dans l'immensité antarctique revenait à remonter le temps jusqu'à l'Âge glaciaire de la Terre, chose que Seven espérait personnellement ne jamais refaire. Il s'attendait presque à voir un troupeau de mammouths laineux avancer lourdement à travers le paysage polaire désolé. Heureusement qu'Isis est à Moscou avec Roberta, songea-t-il. Avec ou sans fourrure, elle ne trouverait pas cet environnement glacial très attirant.

Même à présent, au cœur de l'été antarctique, lorsque la neige blanche infinie reflétait l'éclat d'un soleil qui ne se couchait jamais, la température extérieure restait encore de nombreux degrés sous zéro. Un vent violent et cinglant soufflait contre lui ; Seven pouvait sentir le froid mordant du vent même à travers plusieurs couches d'isolation en nylon et de sous-vêtements retenant la chaleur. Un onguent noir et graisseux protégeait ses joues exposées des gelures, mais le blizzard en cours réduisait sévèrement la visibilité. Il estima qu'il ne pouvait pas voir à plus de trois cents pieds devant lui, tout au plus. Sous sa parka, son corps de cinquante-deux ans frissonnait involontairement, un mécanisme de survie destiné à produire de la chaleur. Malgré l'inconfort, il était reconnaissant pour chaque sensation douloureuse. Dans un environnement comme celui-ci, c'était lorsque l'on cessait de sentir le froid, lorsqu'un engourdissement mortel s'installait, qu'il fallait réellement s'inquiéter.

La capuche doublée de fourrure de sa parka obscurcissait sa vision périphérique, si bien qu'il dut tourner la tête pour vérifier l'état de son partenaire dans cette mission. Comme lui, Noon Singh portait un lourd équipement arctique, ainsi que des lunettes de protection pour éviter la cécité des neiges.

— Vous allez bien, monsieur Singh ? demanda Seven, son souffle formant de la brume devant ses lèvres.

Ce climat hivernal était bien loin de la chaleur étouffante de l'Inde à laquelle le jeune homme était habitué.

— Comment vous en sortez-vous ?

Noon dut élever la voix pour se faire entendre par-dessus le hurlement du vent.

— Je vais parfaitement bien, insista-t-il, clairement décidé à ne montrer aucun signe de faiblesse, malgré le claquement révélateur de ses dents. Où se trouve ce laboratoire dont vous avez parlé ?

Moins de deux heures auparavant, Seven avait surpris Noon dans la ville indienne de Bhopal, où le jeune étudiant rendait visite à des amis pendant la fête sikhe annuelle de Nanak Jayanti. Seven avait finalement choisi de réclamer la faveur que l'adolescent doué lui devait. Ses intentions étaient doubles. D'une part, cela semblait être une bonne mission pour mettre le jeune homme à l'épreuve. D'autre part, il avait besoin de renfort pour cette opération, et l'endurance génétiquement améliorée de Noon le rendait mieux équipé pour affronter le climat antarctique inhospitalier que Roberta ou Isis, qui étaient toutes deux, en tout état de cause, occupées ailleurs. Les deux agentes féminines surveillaient la situation à Moscou, où le dirigeant communiste Konstantin Tchernenko était, disait-on, proche de la mort. Seven plaçait de grands espoirs dans l'un des successeurs potentiels de Tchernenko, un homme nommé Gorbatchev, mais seulement si l'apparatchik russe réformateur parvenait à survivre aux âpres luttes de pouvoir internes du Kremlin. Roberta et Isis étaient là pour s'en assurer.

Ce qui les laissait, lui et Noon, gérer la crise présente. Seven utilisa son servo pour confirmer que leur destination se trouvait au sud, à environ cinq minutes de marche. Les capteurs de la baguette se verrouillèrent sur le générateur nucléaire alimentant la station scientifique américaine ultrasecrète, lui fournissant un repère pour s'orienter.

Un froncement fendilla la graisse gelée sur le visage de Seven. Étant donné l'immense difficulté de transporter du carburant conventionnel à travers ces étendues enneigées, l'énergie atomique était la seule manière pratique de fournir chaleur et électricité à la base Da Vinci ; néanmoins, il était difficile de ne pas se souvenir des derniers instants tragiques de Sarina Kaur, surtout avec son fils orphelin debout à seulement quelques pas de lui.

Noon Singh aura un avenir beaucoup plus prometteur, se promit Seven, si j'ai mon mot à dire.

Seven repoussa ce souvenir.

— Par ici, dit-il en pointant un doigt ganté dans la direction indiquée par son servo.

Penchant le corps en avant contre le vent, le visage tourné vers le bas pour se protéger des rafales piquantes, les deux hommes avancèrent péniblement dans la tempête de neige turbulente, leurs bottes isolées s'enfonçant profondément dans des congères cristallines qui craquaient sous leur pas régulier. Seven savait que la neige n'était que la couche supérieure d'une immense calotte glaciaire qui s'étendait sur près de deux milles sous leurs pieds, pesant lourdement sur le continent enfoui en dessous. Près de quatre-vingt-dix pour cent de la glace du monde était emprisonnée dans la calotte antarctique, du moins d'après ce que le Beta 5 lui avait appris plus tôt. Il ne pouvait qu'admirer la détermination et la persévérance des hommes et des femmes qui avaient établi un avant-poste scientifique ici, dans l'endroit le plus froid et le plus

isolé de la Terre. Dommage, pensa-t-il, que leur travail soit si dangereux pour la paix et la sécurité de toute la planète.

La vision de Noon se révéla aussi superbe que le reste de ses attributs physiques.

— Regardez ! cria-t-il, repérant leur cible avant même Seven.

L'homme plus âgé se hâta de rejoindre Noon, puis plissa les yeux derrière ses lunettes devant la vue qui s'étendait devant eux. Depuis une légère pente, il aperçut un groupement de baraquements métalliques préfabriqués, probablement reliés par des passerelles échafaudées sous la neige. Une petite centrale nucléaire de mille kilowatts était installée au périmètre extérieur du camp, tandis qu'une grande antenne parabolique avait été montée au sommet du baraquement central. Deux gros tracteurs Sno-Cat étaient garés à l'extérieur de la base, et la neige qui tombait n'avait pas encore recouvert la longue piste d'atterrissage que les tracteurs avaient taillée dans l'épaisse calotte polaire. Un seul hélicoptère reposait sans équipage sur le terrain d'atterrissage, attendant sagement la fin du blizzard actuel. Pas une seule silhouette humaine ne se voyait en mouvement à l'extérieur des baraquements métalliques chauffés ; par un temps pareil, on n'affrontait les éléments que lorsque c'était absolument nécessaire, et pour la durée la plus brève possible.

Seven hocha la tête avec approbation. Une bonne chose à propos de la sévérité du climat : il n'y avait pas de gardes postés à l'extérieur du laboratoire central. Après tout, ils se trouvaient à des centaines de kilomètres de la plus proche habitation humaine. Qui, sain d'esprit, viendrait fouiner autour du pôle Sud ?

Juste moi et mon protégé potentiel, songea-t-il avec ironie.

— Prudence, avertit-il Noon, posant une main restrictive sur l'épaule de l'adolescent lorsqu'il commença à se hâter en avant. Regardez là-bas.

Malgré son emplacement isolé, la base Da Vinci n'était pas entièrement dépourvue de surveillance. Des caméras de sécurité étaient montées à intervalles réguliers tout autour du camp, balayant le paysage enneigé environnant de leurs yeux électroniques implacables. Noon hocha la tête, reconnaissant qu'il avait désormais repéré les caméras lui aussi.

Heureusement, les rafales de neige limitaient l'utilité des caméras-espionnes. Seven estima que lui et Noon se trouvaient encore hors de portée des sentinelles mécaniques vigilantes, ce qui lui donnait suffisamment de temps et d'intimité pour prendre des contre-mesures appropriées contre l'anneau de caméras.

Son genou s'enfonça avec un craquement dans la croûte gelée lorsqu'il s'agenouilla dans la neige juste au-delà du champ des caméras. Ses mains gantées façonnèrent la neige tombée tandis qu'il calculait rapidement les angles de réflexion entre les objectifs des caméras, ses propres sculptures de neige et le soleil antarctique fixe au-dessus d'eux. Noon se tenait près de lui, observant attentivement, pendant que Seven utilisait la paume de son gant pour polir la surface de deux cairns de neige précisément positionnés.

Lorsqu'il eut terminé, les monticules gelés reflétaient l'éclat aveuglant du soleil directement dans les objectifs des deux caméras de sécurité les plus proches, les

rendant effectivement aveugles à la neige. Parfait, pensa Seven avec satisfaction en se relevant. Certes, il aurait pu désactiver les caméras directement grâce à son servo, mais cela aurait pu alerter ceux qui se trouvaient à l'intérieur de la base qu'un intrus était à l'œuvre. Mieux valait simuler à la place le phénomène naturel d'un « voile blanc » polaire austral, plutôt que de risquer d'être découvert si tôt dans leur mission.

— D'accord, informa-t-il Noon, maintenant que les caméras aveuglées n'étaient plus un souci. Allons-y.

Se déplaçant rapidement mais silencieusement, ils s'approchèrent furtivement de la base sans méfiance.

Seven soupçonnait que le baraquement central, celui surmonté de l'antenne parabolique, constituait le centre névralgique de l'installation, mais il utilisa son servo pour confirmer que ce bâtiment consommait effectivement davantage d'énergie électrique que tous les autres baraquements. Il l'indiqua à Noon d'un geste vers le bâtiment central.

C'est là que nous trouverons notre cible, pensa-t-il, si mes informations sont exactes.

Officiellement, la base Da Vinci n'existait pas. Le fait qu'un avant-poste se trouve réellement ici, inconnu de la plupart des autorités, donnait un poids considérable aux rumeurs qu'il avait entendues au sujet de l'expérience menée sur place.

Et moi qui espérais que Guinan s'était trompée cette fois-ci, admit-il intérieurement.

Il aurait dû savoir mieux que cela ; l'El-Aurienne expatriée était, avant tout, une source extrêmement fiable.

Le vent hurlant dissimulait commodément le bruit de leur approche tandis que les deux hommes se glissaient entre les bâtiments périphériques du camp, surveillant avec prudence la présence d'autres caméras de sécurité à mesure qu'ils s'approchaient du laboratoire principal.

Seven remarqua que Noon avait déjà dégainé le servo modifié qu'il lui avait fourni. Contrairement à la polyvalence du servo standard de Seven, l'appareil de Noon ne disposait que de deux fonctions distinctes : un léger rayon tranquillisant et, en cas d'urgence, une commande de fuite préprogrammée qui transporterait automatiquement le jeune homme dans une ruelle isolée de Bhopal. Seven se rappela que cet instrument avait autrefois appartenu à Roberta, qui l'avait surnommé avec mépris la version « roulettes d'apprentissage » avant d'obtenir son propre servo entièrement fonctionnel.

Seven remarqua que l'arme volontairement non létale était fermement serrée dans les doigts de Noon.

Heureusement qu'il porte des gants, observa-t-il avec ironie. Sinon, la température négative aurait collé sa peau au boîtier d'acier glacé du servo.

Pour la même raison, aucun d'eux ne pouvait poser l'oreille contre les parois métalliques préfabriquées du baraquement central. Seven tenta de déterminer le nombre de formes de vie humaines présentes à l'intérieur, mais l'extrême contraste

entre le froid extérieur et l'intérieur chauffé du laboratoire rendait toute lecture thermique hautement incertaine. Il pouvait y avoir entre une et douze personnes dans le laboratoire à cet instant.

Très bien, décida-t-il. Nous devrons simplement compter sur l'effet de surprise.

Ils localisèrent rapidement l'entrée principale du baraquement. Une pancarte artisanale, clouée de travers au-dessus de la porte métallique rouillée, portait l'inscription :

QG DU TROU — ESPIONS INTERDITS

Seven attira l'attention de Noon sur la pancarte, obtenant un rare sourire de la part du jeune homme habituellement stoïque et imbu de lui-même.

Bon à savoir qu'il a le sens de l'humour, nota Seven. C'est un signe important d'équilibre psychologique.

Jusqu'à présent, le jeune agent potentiel s'était bien comporté dans cette mission ; encore que, admit Seven, la mission ne faisait que commencer.

Tandis que Noon restait prêt, servo en main, Seven essaya la poignée de la porte, qui se révéla non verrouillée. Encore une preuve, semblait-il, que leur localisation isolée et remarquablement inaccessible avait plongé le personnel de la base dans un faux sentiment de sécurité, facilitant considérablement l'opération actuelle de Seven.

Espérons que notre chance continue de tenir.

Faisant silencieusement signe à Noon de se préparer, Seven prit une profonde inspiration puis donna un coup de pied dans la porte.

— Que personne ne bouge ! cria-t-il en faisant irruption dans le laboratoire et en brandissant son servo comme une arme à feu.

Pour démontrer son efficacité, il tira un rayon invisible vers le plafond, désintégrant plusieurs couches d'isolant et d'acier afin de former un trou circulaire d'environ quinze centimètres de diamètre dans le toit du baraquement, à travers lequel le vent et la neige envahirent immédiatement l'abri.

Replaçant habilement — et discrètement — le servo sur le réglage Tranquillisation, il pointa son arme vers les occupants stupéfaits du laboratoire.

— Que tout le monde reste où il est ! ordonna-t-il. Veuillez coopérer. Personne ne sera blessé.

Ignorant l'avertissement de Seven, un soldat en uniforme dégaina son arme. Seven allait neutraliser immédiatement la menace, mais Noon le devança. Il se précipita dans le laboratoire derrière Seven et, sans même ralentir, immobilisa le garde armé d'un rayon tranquillisant.

Excellent travail, jugea Seven, impressionné à la fois par la précision du tir et les réflexes de Noon.

Le jeune homme avait définitivement l'étoffe d'un agent de première classe.

Leurs deux servos braqués, les intrus maintinrent à distance un petit groupe de scientifiques et de militaires. Un rapide examen du laboratoire révéla qu'il y avait un peu moins d'une demi-douzaine de personnes présentes, principalement des techniciens, bien que Seven repérât rapidement un autre garde de sécurité armé. Il demanda à Noon de désarmer également ce second soldat pendant que les scientifiques inquiets et déconcertés observaient le premier garde s'effondrer au sol avec un sourire béat sur le visage.

— Ne vous inquiétez pas, il ira très bien, assura Seven aux otages anxieux.

Ce genre de raid commando était moins subtil que les méthodes habituelles de Seven, mais les circonstances ne lui laissaient guère le choix ; une base militaire ultrasecrète au pôle Sud ne se prêtait pas vraiment à une infiltration plus discrète. Heureusement, les capuches, lunettes et masques graisseux qu'il portait avec Noon dissimulaient efficacement leur identité, rendant tout déguisement supplémentaire inutile.

Bien que des vents glacés pénètrent désormais dans le laboratoire par le toit percé et la porte ouverte, Seven était intensément conscient de la chaleur bien supérieure de la pièce comparée à l'environnement frigorifique extérieur. Il transpirait déjà abondamment sous sa parka. Il se déplaça afin de se placer directement sous l'ouverture du plafond. La neige tombante et le vent glacé procuraient un certain soulagement, mais il était encore beaucoup trop couvert pour l'occasion.

Dommage que nous n'ayons pas pu nous transporter directement dans ce bâtiment, pensa-t-il, mais il y avait trop de variables inconnues.

D'immenses banques informatiques couvraient presque tous les murs du laboratoire antarctique. Seven choisit d'ignorer le matériel pour le moment afin de se concentrer sur ses otages réticents. Il examina les visages des scientifiques et techniciens réunis, à la recherche de la personne précise qu'il savait responsable des expériences dangereuses de la base Da Vinci.

Ses yeux trouvèrent rapidement celui qu'il cherchait : un homme âgé en excellente forme physique, dans la fin de la quarantaine, aux cheveux argentés soigneusement taillés et aux yeux froids et intelligents. Un col roulé vert olive lui tenait chaud, avec son pantalon et ses bottes. Contrairement à nombre de ses collègues plus jeunes, il ne paraissait ni excessivement inquiet ni alarmé par la visite surprise de Seven ; il observait au contraire attentivement les envahisseurs, attendant prudemment de voir comment la situation allait évoluer.

Pas un homme impulsif, conclut Seven. Bien. Cela devrait simplifier les choses.

Il s'approcha du scientifique plus âgé, qui ne détourna pas le regard et ne tenta pas davantage de se cacher derrière son personnel effrayé.

— Docteur Wilson Evergreen, je présume, déclara calmement Seven.

L'homme aux cheveux argentés hocha la tête, confirmant son identité.

— Nous avons beaucoup à nous dire, docteur, poursuivit Seven, mais d'abord...

Un geste de la main engloba le reste des otages.

— Existe-t-il un endroit proche où ces personnes puissent être gardées en sécurité et au chaud ?

Evergreen désigna un escalier au fond du laboratoire qui descendait vers les niveaux inférieurs.

— Un tunnel relie le sous-sol de cette structure aux baraquements voisins, expliqua-t-il avec un accent transatlantique neutre qui parut à Seven subtilement mais clairement artificiel.

Il ne parvenait pas à situer les origines du scientifique ; celui-ci avait trop bien dissimulé ses racines linguistiques sous une diction volontairement neutre.

Que cherche-t-il à cacher ? se demanda Seven.

— Il y a un dépôt chauffé à environ cinquante mètres à l'est qui devrait convenir à vos besoins.

— Très bien, approuva Seven.

Moins il y aurait de témoins à sa discussion avec Evergreen, mieux ce serait, mais il ne pouvait pas non plus exposer ces innocents au climat glacial extérieur.

— Agent Singh, ordonna-t-il, veuillez escorter ces dames et messieurs jusqu'à la zone de stockage décrite par le docteur Evergreen.

Étant donné que « Singh » était l'équivalent indien de « Dupont » ou « Martin », il ne voyait aucun inconvénient à appeler le jeune homme par son nom.

— Assurez-vous qu'ils soient tous correctement « calmés », puis revenez ici sans tarder.

— Compris, répondit Noon.

Il savait que Seven voulait qu'il tranquillise le reste des otages une fois ceux-ci mis en sécurité.

Tenant son servo pointé vers les spectateurs chuchotants, il les poussa vers l'escalier puis hors de vue, ne laissant derrière lui qu'Evergreen et le soldat neutralisé. Seven suspendit ses affaires avec le scientifique jusqu'à ce que les bruits de pas des otages s'éloignent complètement.

— Voilà, dit sèchement Evergreen.

Il tenait une tasse de café fumant dans une main et une calculatrice de poche dans l'autre.

— Mon personnel et ce garde sont partis. Que voulez-vous de moi ?

— Je m'intéresse à vos travaux, docteur, répondit Seven.

La chaleur sous sa parka devenait insupportable, mais il avait besoin du retour de Noon avant d'oser retirer ses vêtements extérieurs.

— J'ai trouvé vos articles sur l'ingénierie météorologique artificielle très en avance sur leur temps, du moins jusqu'à ce que vous disparaissiez mystérieusement il y a plus de deux ans.

— Mes travaux sont désormais classifiés, répondit Evergreen, comme vous le savez manifestement.

Il observa Seven avec attention, cherchant sans doute à évaluer les motivations de l'intrus et son potentiel de violence.

— Que savez-vous déjà ?

— Je connais l'existence du trou dans la couche d'ozone terrestre, déclara Seven avec assurance.

Il remarqua l'expression surprise apparaître dans les yeux bleu clair d'Evergreen.

— Celui qui se trouve directement au-dessus de nous. Je sais également que vous avez l'intention d'agir à ce sujet, en utilisant un prétendu satellite météorologique placé en orbite géostationnaire au-dessus du pôle Sud par la navette spatiale Discovery il y a moins de deux mois.

Evergreen semblait surpris par l'étendue des connaissances de Seven.

— Comment ? demanda-t-il, plus intrigué qu'inquiet. L'existence même du trou n'a pas encore été rendue publique.

— J'ai mes sources, répondit Seven d'un ton énigmatique.

Il n'y avait aucune raison qu'Evergreen — ou Noon d'ailleurs — sache qu'une extraterrestre sage et bienveillante avait choisi, pour ses propres raisons, de vivre parmi les humains de la Terre. Il respectait la vie privée de Guinan autant que ses conseils.

Des pas rapides dans l'escalier annoncèrent le retour de Noon.

— Les prisonniers sont pris en charge, rapporta-t-il avec fierté.

Sa capuche avait glissé de sa tête, révélant un visage couvert de graisse qui brillait de transpiration.

— Le soldat a tenté de me surprendre, déclara-t-il en levant un poing fermé, mais sa force ne pouvait rivaliser avec la mienne.

Seven trouva que Noon paraissait un peu trop enthousiaste à propos de sa victoire, mais, après tout, il n'avait que quatorze ans. Il sera toujours temps de lui enseigner l'humilité et la retenue plus tard, décida-t-il. De préférence pas au milieu d'une mission cruciale.

— Très bien, commenta-t-il. Pourquoi ne pas fermer la porte, pour le bien du docteur Evergreen, puis retirer cette lourde parka ?

— Avec plaisir ! annonça Noon.

Il traversa le plancher de bois du laboratoire à une vitesse stupéfiante. Il claqua la porte rouge peinte avec force, coupant le hurlement du vent antarctique, puis se débarrassa rapidement de sa parka qu'il laissa tomber négligemment sur le sol. Il abaissa également ses lunettes de protection, comptant sur la graisse noire pour dissimuler ses traits peu connus.

— C'est mieux ! J'étouffais dans cette veste monstrueuse.

Son affrontement victorieux avec le garde avait manifestement remonté le moral de Noon.

Voilà quelque chose à surveiller, pensa Seven avec inquiétude. Il ne faudrait pas qu'il prenne goût à la violence physique.

Il fronça les sourcils en apercevant le poignard cérémoniel en argent glissé dans la ceinture de Noon, désormais visible puisque le jeune homme avait retiré son équipement d'extérieur. Seven désapprouvait la présence de cette arme au cours de la mission, mais il savait que la foi sikhe exigeait de ses fidèles masculins qu'ils portent

une telle lame en permanence. Certes, Noon ne lui paraissait pas particulièrement religieux, mais il ne pouvait décemment lui demander de renoncer à une tradition séculaire sans raison valable.

— Je suis heureux que vous soyez plus à l'aise, dit-il en retirant ses propres lunettes. Maintenant, couvrez le docteur pendant que je me débarrasse moi aussi de quelques couches.

Evergreen sirota pensivement son café tandis que Seven retirait efficacement sa parka. Ses membres surchauffés accueillirent avec gratitude cette soudaine liberté.

— J'imagine que vous comprenez l'importance du trou ? demanda Evergreen en manipulant sa calculatrice.

Seven savait parfaitement ce que signifiait ce trou.

— C'est une preuve alarmante que l'utilisation massive de chlorofluorocarbones par l'humanité a un effet sérieux sur la haute atmosphère terrestre. De plus...

Un gémissement du garde tranquillisé interrompit Seven. Il jeta rapidement un regard vers la silhouette étendue afin de s'assurer que le garde ne se réveillait pas prématurément. Il se rappela que le servo de Noon était réglé sur une puissance très faible ; malgré cela, le soldat aurait dû rester inconscient encore une bonne demi-heure.

Probablement une fausse alerte, supposa Seven, tandis que Noon se tournait également vers le garde.

Evergreen profita de cette distraction pour lancer le contenu de sa tasse de café au visage de Seven tout en pointant sa calculatrice vers Noon.

Étrangement, une fléchette jaillit du sommet de la calculatrice, traînant derrière elle un fin fil métallique. Le projectile frappa l'épaule du jeune homme surpris, le faisant sursauter violemment comme s'il recevait une décharge électrique puissante. Son servo s'échappa de ses doigts crispés et atterrit plusieurs mètres plus loin sur le sol. Un cri de douleur et de colère s'échappa des lèvres de Noon.

Au même instant, Seven recula en titubant, pris au dépourvu par l'éclaboussure de café brûlant au visage. L'onguent graisseux le protégea de toute brûlure grave, mais le choc le rendit momentanément vulnérable à une nouvelle attaque.

Saisissant sa chance, Evergreen jeta sa calculatrice exotique et combla la distance qui les séparait. Il frappa Seven sur le côté de la tête avec la tasse vide puis agrippa son poignet avec une force inattendue.

Clignant des yeux et crachotant, Seven s'efforça de conserver son servo tandis qu'Evergreen repoussait son bras armé vers le haut et loin de son propre corps.

— Je ne sais pas qui vous êtes, se vanta le scientifique, le visage à quelques centimètres seulement de celui de Seven, mais vous seriez surpris du nombre d'espions et d'assassins qui ont essayé d'avoir ma peau !

De sa main libre, il asséna un violent coup aux reins de Seven.

— Je leur ai survécu à tous.

Grimaçant de douleur sous les coups répétés d'Evergreen, Seven lutta avec le célèbre chercheur, qui n'était manifestement pas novice en combat rapproché.

Bon sang ! pensa-t-il en se maudissant pour son imprudence. Toute la mission est en train de s'effondrer.

Mais comment aurait-il pu deviner qu'un scientifique respecté, stationné à des milliers de kilomètres de toute menace potentielle, porterait une arme paralysante dissimulée ?

Ironiquement, il apparaissait maintenant que le garde anonyme, dont le gémissement malvenu avait distrait Seven au départ, avait simplement parlé dans son sommeil. Regardant par-dessus l'épaule d'Evergreen, les dernières gouttes de café s'écoulant de ses yeux, Seven vit le soldat tranquillisé se retourner paisiblement avant de replonger dans ses rêves.

Et merci à l'Aegis pour les petites faveurs, pensa-t-il en bloquant un coup de poing du gaucher contre son abdomen. J'ai déjà assez de mal avec l'homme que ce garde était censé protéger !

Evergreen se révélait être un adversaire redoutable, mais la force supérieure de Seven, issue de générations de sélection génétique sur un monde extraterrestre, commença peu à peu à prendre le dessus. Remis des premières attaques du scientifique, Seven réussit à saisir également sa main libre tandis qu'ils continuaient à se battre pour le contrôle du servo. Le bras armé de Seven s'abaissa lentement, repoussant la résistance acharnée d'Evergreen, tandis que le scientifique combatif reculait malgré lui, perdant du terrain.

Seven ne voulait pas avoir à neutraliser Evergreen avec le servo — il devait encore le confronter au sujet de son expérience potentiellement déstabilisatrice — mais il comprit que cela pourrait être le seul moyen de maîtriser ce scientifique débrouillard. Son pouce planait au-dessus des commandes tactiles du servo.

— Nous n'avons pas besoin de nous battre ainsi, docteur, tenta-t-il de convaincre son adversaire. Je veux simplement...

Son appel urgent à la raison fut noyé par un cri de guerre vengeur poussé par Noon.

— Misérable scélérat !

En tournant sur lui-même avec son adversaire dans le sens des aiguilles d'une montre, de sorte qu'il aperçut le jeune homme tremblant par-dessus l'épaule d'Evergreen, Seven regarda Noon arracher violemment la fléchette électrifiée de son épaule avant de saisir son couteau. Son visage était déformé par une rage meurtrière.

— Vous allez payer pour ça, vieil homme !

— Noon ! Non ! cria Seven, horrifié par la catastrophe qu'il voyait se dérouler sous ses yeux. Ne faites pas ça !

Mais il était trop tard.

Le jeune homme furieux lança la lame dégainée avec toute sa force et sa précision surhumaines.

Seven sentit l'impact lorsque le poignard frappa Evergreen en plein dans le dos.

Le chercheur poignardé se raidit brusquement puis s'effondra contre Seven, qui le retint aussitôt pour l'empêcher de tomber. Un sang artériel brillant coula des

lèvres d'Evergreen tandis que ses yeux s'écarquillaient de stupeur. Il tenta de parler, mais seul un faible gargouillis sortit de sa gorge.

Seven regarda avec douleur et consternation le brillant scientifique rendre ses derniers souffles.

Cela ne peut pas arriver ! pensa-t-il.

Aussi délicatement que possible, il allongea le corps d'Evergreen sur le sol, le couchant soigneusement sur le côté. Le manche argenté du poignard de Noon, enfoncé jusqu'à la garde dans le dos de l'homme, constituait le centre d'une tache rouge sombre qui s'étendait à travers l'épais pull de laine. Un examen rapide confirma les pires craintes de Seven : la blessure était clairement mortelle. Bien que Noon eût manqué de peu la colonne vertébrale, la lame avait traversé le cœur par l'arrière dès l'impact.

Il n'y avait plus rien à faire.

Écœuré et horrifié, Seven rangea son servo puis retira le couteau ensanglanté d'entre les omoplates d'Evergreen. Il contempla tristement l'arme fatale avant de se relever pour faire face au jeune guerrier qu'il avait si imprudemment amené au pôle Sud.

— Qu'avez-vous fait ?

À son crédit, Noon semblait lui-même quelque peu secoué par ce qui venait de se produire. Maintenant que sa fureur meurtrière avait trouvé une victime, il regardait le corps sans vie d'Evergreen avec l'expression horrifiée de quelqu'un qui n'avait manifestement jamais tué un homme auparavant.

— Est-il... ? demanda-t-il avec hésitation.

— Oui.

Seven se massa le front, étalant la graisse huileuse au-dessus de ses sourcils.

Et maintenant, que faire ? se demanda-t-il désespérément.

Un froid glacial, encore plus engourdissant que les profondeurs gelées de l'Antarctique, rayonna depuis son cœur. Concernant la mission et Noon.

— Il est mort.

Une lueur de panique traversa brièvement les yeux bruns du jeune Sikh avant d'être rapidement remplacée par une expression de défi glacial. Son visage se durcit, tout comme son langage corporel, alors que l'orgueil adolescent de Noon l'emportait sur toute culpabilité éventuelle.

— C'est lui qui a porté le premier coup, affirma-t-il avec assurance en croisant les bras sur sa large poitrine.

Repérant la calculatrice-paralyseur brisée sur le sol, il s'en approcha et l'écrasa sous le talon de sa botte.

— Il a choisi son destin.

Il haussa les épaules avec toute l'indifférence du monde qu'un garçon de quatorze ans pouvait feindre.

— Ainsi vont les fortunes de la guerre.

— Ce n'était pas une guerre ! répliqua vivement Seven. Notre mission consiste à empêcher les guerres, pas à provoquer davantage d'effusions de sang inutiles.

Malgré la sévérité de son ton, il se blâmait davantage lui-même que Noon.

Je n'aurais jamais dû l'emmener dans une mission aussi dangereuse. Il est trop jeune. Trop violent.

Le sang d'Evergreen coulait le long de la lame d'argent, rendant la poignée humide et collante dans la main de Seven et tachant ses doigts d'écarlate.

C'est une catastrophe absolue. Pour nous tous.

Noon refusa obstinément de reconnaître la moindre erreur ou le moindre regret.

— Vous étiez attaqué. J'ai éliminé la menace.

Laissant derrière lui les débris de la calculatrice armée d'Evergreen, il traversa le laboratoire pour récupérer son servo tombé au sol.

— Vous devriez être reconnaissant, pas indigné.

J'aurais pu maîtriser Evergreen moi-même, pensa amèrement Seven, sans le tuer !

— Il existait d'autres solutions, commença-t-il, espérant au moins parvenir à faire comprendre à Noon l'ampleur de ce qui venait de se produire. Il existe toujours des alternatives au meurtre...

Une toux rauque et étouffée provenant du sol surprit Seven et l'interrompit net.

Il baissa les yeux avec stupéfaction et vit Evergreen remuer faiblement sur les planches de bois.

L'homme blessé était pâle et haletant, son visage crispé par la douleur, mais il était manifestement — impossiblement — vivant. Plus encore, il semblait se remettre de ce qui aurait dû être une blessure mortelle à une vitesse incroyablement accélérée. Même l'écoulement du sang s'était visiblement arrêté, à en juger par le fait que la tache écarlate avait cessé de s'étendre.

Le bruit de ses poumons travaillant péniblement résonnait dans le laboratoire arctique, défiant les probabilités à chaque inspiration sifflante.

— Vous avez dit qu'il était mort ! accusa Noon, sa posture rebelle s'effondrant devant l'étonnante résurrection d'Evergreen.

L'adolescent fixa la cible tremblante de sa colère, son visage noirci partagé entre la stupéfaction et le soulagement.

Il devrait être soulagé, pensa Seven, reconnaissant qu'au moins une partie de Noon soit heureuse de voir sa victime revenir à la vie. Cette blessure aurait tué instantanément même Noon ou moi-même ; aucun être humain ordinaire n'aurait pu survivre. À moins que...

Lorsque Evergreen, toujours tremblant et haletant, tenta de se relever du sol, Seven fut tellement pris de court par l'improbabilité pure de l'événement qu'il faillit oublier de lui porter assistance. Au dernier moment, il se rappela de lui tendre la main et aida prudemment l'homme à se remettre debout.

Le scientifique gémit bruyamment, prenant une seconde pour retrouver son équilibre, puis passa une main par-dessus son épaule, cherchant l'emplacement de sa blessure.

— Où... ? marmonna-t-il, semblant sincèrement surpris de constater que le couteau avait disparu.

Apercevant l'arme maculée de sang dans la main de Seven, il s'éloigna prudemment de son récent adversaire, puis lança un regard méfiant à Noon, qui se tenait à plusieurs mètres de là, lui-même plus qu'un peu confus.

— Bon sang, marmonna Evergreen d'un air sombre.

Il se comportait davantage comme un criminel pris sur le fait que comme un homme qui venait d'échapper à la mort de justesse.

— Vous n'avez rien à craindre de nous, insista Seven. Personne ne va vous attaquer de nouveau.

Il laissa tomber le poignard sur le sol, puis lui donna un coup de pied en direction de Noon. Il leva lentement les mains pour montrer qu'il n'était plus armé.

— Ce qui s'est passé était une erreur.

— Une sacrée erreur, grogna Evergreen, lançant un regard noir à Seven tout en frottant ses paumes l'une contre l'autre pour rétablir sa circulation.

Déjà, les couleurs revenaient sur son visage, le rendant remarquablement vigoureux pour un homme qui venait d'être poignardé au cœur.

— J'imagine que vous vous demandez pourquoi je suis encore en vie.

Seven avait ses soupçons.

— Vous êtes un immortel, n'est-ce pas ?

Ce fut au tour d'Evergreen de paraître surpris. Sa tête se rejeta en arrière tandis qu'il fixait Seven avec des yeux stupéfaits.

— Comment diable savez-vous cela ?

— C'est la seule explication logique, répondit Seven.

Bien que ce fût incalculablement rare, il avait déjà rencontré cette mutation humaine unique auparavant.

— Je suppose que votre chair blessée s'est déjà régénérée ?

— Quelque chose comme ça, admit Evergreen, dont le nom, supposa maintenant Seven, relevait d'une plaisanterie privée. S'il existe un moyen de me tuer pour de bon, je ne l'ai pas encore trouvé.

— Non ! lâcha Noon.

Il tenait son poignard à son côté, refusant de rengainer son couteau malgré son incapacité à infliger un dommage durable à Evergreen.

— C'est un tour ! Ce n'est pas possible.

— Si, ça l'est, le corrigea sèchement Seven, et rangez cette arme barbare immédiatement.

Il reporta son attention sur Evergreen, qui regardait maintenant Seven avec une curiosité et un respect manifestes.

— Puis-je vous demander, docteur, quel âge vous avez exactement ?

Evergreen haussa les épaules, ne voyant apparemment plus l'intérêt de faire semblant.

— Je suis né en Mésopotamie il y a plus de six mille ans, révéla-t-il, et j'ai survécu à bien plus que le talent de votre jeune complice pour le lancer de couteau.

J'ai vécu de nombreuses vies, sous les noms de Salomon, Alexandre, Mathusalem et d'autres. Croyez-moi, le soleil immobile au-dessus de nous serait couché avant que j'aie fini d'énumérer toutes mes identités et tous mes accomplissements passés.

Il eut un rire sec.

— Considérez-vous privilégiés, messieurs. Vous êtes en présence de l'Histoire vivante.

Il semblerait, songea Seven.

La seule autre explication possible, qu'Evergreen soit une entité extraterrestre quelconque, était encore moins probable ; Seven s'efforçait de suivre toute visite extraterrestre à cette époque, bien que les Q aient parfois réussi à passer sous son radar.

Les restes brisés de la très inhabituelle calculatrice de poche du scientifique sans âge attirèrent l'œil de Seven, et il poussa les morceaux de plastique cassés du bout de sa botte.

— Pour un homme immunisé contre les blessures mortelles, vous êtes étonnamment bien armé.

Evergreen renifla avec acidité.

— On ne traverse pas six millénaires d'histoire humaine, dont une grande partie sanglante, sans apprendre à être prêt à se défendre à tout moment. La paranoïa, je le crains, est une conséquence naturelle d'une longue fréquentation de l'humanité.

Il soupira devant le désordre que Noon avait fait de son ingénieuse arme paralysante dissimulée.

— En outre, je suis un bricoleur invétéré. Enfin, au moins depuis la Renaissance.

Seven se demanda ce que l'homme aujourd'hui connu sous le nom d'Evergreen avait pu inventer d'autre au cours des soixante derniers siècles.

— J'aimerais avoir plus de temps pour vous interroger sur votre histoire personnelle, docteur Evergreen. En tant que personne profondément préoccupée par l'avenir de l'humanité, j'accorderais beaucoup de valeur à votre perspective sur le passé.

Malgré les incursions occasionnelles de Roberta et lui dans le voyage temporel, une grande partie de l'histoire tumultueuse de la Terre défiait encore la raison et la compréhension.

— Néanmoins, je dois revenir à la question présente.

Ses yeux gris sévères parcoururent les ordinateurs et les panneaux de contrôle qui tapissaient les murs autour d'eux.

— J'avoue être perplexe de vous trouver, avec toute votre expérience accumulée, engagé dans une entreprise aussi imprudente. Ne serait-ce qu'à ce titre, vous savez sûrement que les activités militaires en Antarctique sont expressément interdites par traité international ?

— Militaires ?

Offensé par cette simple suggestion, Evergreen se détourna de Seven pour contempler un panneau de contrôle composé de nombreux interrupteurs, boutons et cadrans.

— Bien au contraire, monsieur. Mon travail ici est expressément destiné à sauver l'humanité de sa propre imprudence. L'abus généralisé des CFC, dans les aérosols et autres produits, ronge littéralement la couche d'ozone protectrice de la Terre ; en fait, près de trois pour cent de l'ozone mondial ont disparu au cours des cinq dernières années seulement. Si rien n'est fait, l'augmentation du rayonnement ultraviolet fera grimper drastiquement les taux de cancers de la peau, tuera les phytoplanctons vitaux à la base de la chaîne alimentaire marine, et accélérera même le réchauffement climatique.

Seven appréciait la clairvoyance et l'inquiétude du scientifique, mais il avait peu de temps à consacrer à des conférences sur l'entretien atmosphérique rudimentaire.

— Je suis pleinement conscient de l'« effet de serre » et de ses implications, docteur. Je crains que votre remède ne soit aussi dangereux que la crise que vous espérez éviter.

— Absurde, affirma Evergreen avec irritation. Ma solution est l'élégance même.

Il désigna l'imposant ensemble d'ordinateurs et d'appareils qui les entourait.

— En manipulant le champ magnétique terrestre, par l'intermédiaire d'un satellite géostationnaire secrètement mis en orbite par la navette spatiale Discovery, j'espère utiliser la ceinture de radiation de Van Allen qui entoure la planète pour convertir l'oxygène libre en ozone, réparant ainsi les dommages infligés à notre atmosphère.

Il leva les yeux vers le plafond.

— Si je parviens à refermer le trou situé juste au-dessus de nous, comme j'ai toutes les raisons de croire que je le peux, alors l'humanité disposera du moyen de réparer les dégâts causés par notre négligence chimique.

— Tout cela est bel et bon, docteur, concéda Seven, mais permettez-moi de vous poser cette question : la même technologie ne pourrait-elle pas être utilisée pour créer des trous dans la couche d'ozone, disons au-dessus d'une nation ennemie ?

Evergreen se gratta le menton, troublé par cette suggestion.

— C'est possible, je suppose, mais sûrement personne de sensé ne voudrait...

Sa voix s'éteignit tandis que les terribles implications d'un tel scénario s'imposaient à lui.

— Ne voudrait quoi, docteur Evergreen ? demanda Seven, enfonçant son argument. Infliger une catastrophe écologique — comprenant cancers pandémiques, cécité, famine, etc. — à un autre pays ? Ou, à tout le moins, désirer la capacité de menacer de le faire ?

Il soumit le scientifique immortel à un regard pénétrant.

— Après six mille ans, vous devez être conscient de la capacité humaine à faire la guerre par tous les moyens possibles.

— Mais ce n'est pas le but de cette expérience ! protesta Evergreen, sur la défensive plus qu'un peu. Mais enfin, notre financement vient directement de l'Environmental Protection Agency et de l'Institut national des sciences. Nous n'avons rien à voir avec le Pentagone.

Il jeta un coup d'œil au soldat endormi.

— Enfin, mis à part un besoin raisonnable de sécurité, bien sûr.

Seven voyait que, malgré les objections très sonores du scientifique, il parvenait à atteindre Evergreen.

Dommage que je ne puisse pas lui dire ce que les armes destructrices d'ozone ont fait au monde natal des Vyyoxi, songea-t-il sombrement, ni comment les Zakpro ont réussi à détruire complètement leur environnement.

La guerre stratosphérique s'était révélée désastreuse sur toutes les planètes où elle avait été menée, aussi Seven n'avait-il aucune intention de laisser l'humanité emprunter cette voie, si cela pouvait être évité.

— Je crains de devoir encore vous désillusionner, docteur.

Seven sortit une disquette de l'une des poches intérieures de son gilet isolant en nylon et la tendit à Evergreen.

— Comme vous pouvez le voir, non seulement la majeure partie de votre financement provient, bien qu'indirectement, du département de la Défense des États-Unis, mais les applications militaires de votre technologie sont déjà en cours de développement et d'analyse par les meilleurs stratèges du Pentagone.

De plus en plus malheureux, Evergreen inséra la disquette dans un PC voisin et commença à faire défiler les documents affichés à l'écran. Son expression s'assombrit à mesure qu'il parcourait les divers rapports classifiés et mémos que Seven avait, avec des degrés de difficulté variables, extraits des recoins obscurs du complexe militaro-industriel.

— Ces salauds, murmura Evergreen avec colère, la lueur phosphorescente de l'écran jetant des ombres mauves sur son visage remarquablement bien conservé. Ces menteurs hypocrites...

Son flot d'invectives sincères s'acheva sur une obscénité mésopotamienne ancienne. Du moins Seven le supposa-t-il ; sa formation sur les cultures et l'histoire terriennes, bien qu'étendue, n'était pas tout à fait exhaustive à ce point.

Finalement, après plusieurs minutes, Evergreen leva les yeux de l'écran.

— Je suppose, dit-il d'un ton morose, qu'il n'y a aucune possibilité que ce soient des faux magistralement réalisés ?

Seven secoua la tête.

— Si nécessaire, je peux vous fournir des preuves supplémentaires concernant la provenance de ces documents, mais je pense que ce ne sera pas nécessaire. Vous me paraissez assez perspicace pour reconnaître la vérité quand vous la voyez, aussi désolante soit-elle.

— Vous voulez une preuve ? dit Noon, s'immisçant dans la discussion.

Il pointa la pointe de son poignard, dont la lame luisait encore de rouge, vers le garde inconscient.

— Laissez-moi le réveiller. Je peux obtenir la vérité de lui.

Une lueur cruelle dans ses yeux sombres ne laissait aucun doute sur ses intentions, au grand désarroi de Seven.

Maintenant, le jeune homme voulait battre ou torturer un prisonnier sans défense pour obtenir des informations ? Seven n'était pas certain de ce qui

l'horrifiait le plus : la cruauté insensible de Noon ou son propre échec à avoir repéré plus tôt cet aspect du caractère de son protégé.

Est-ce quelque chose qu'il a hérité de sa mère machiavélique, se demanda tristement Seven, ou une réponse au fait d'avoir failli être brûlé vif quelques mois plus tôt ?

Si c'était la première possibilité, alors peut-être Sarina Kaur riait-elle la dernière, après tout, l'insensibilité de son fils se révélant un témoignage décourageant du pouvoir de la génétique. Une arrogance mortelle, semblait-il, était codée jusque dans son ADN.

Evergreen devança les intentions brutales de Noon avant que Seven ait le temps de réprimander le jeune Indien.

— Ce ne sera pas nécessaire, jeune homme, dit le scientifique sans âge, sa voix imprégnée de résignation autant que de profond regret.

Sa tête s'affaissa devant le PC, ses doigts massant son front tandis qu'il tenait son crâne entre ses mains.

— Comment ai-je pu être aussi naïf ? se demanda-t-il avec accusation. Je suppose que je voulais croire que l'humanité avait dépassé ce genre de choses, que nous étions vraiment au seuil d'une ère plus pacifique, plus éclairée.

— Bientôt, l'assura Seven, mais pas tout de suite.

Il regarda de travers le matériel de haute technologie remplissant le baraquement métallique.

— Et des armes comme celle-ci ne feront que retarder, peut-être de plusieurs siècles, l'accomplissement de la brillante promesse de l'humanité.

Evergreen haussa les épaules avec fatalisme.

— Eh bien, j'ai attendu six millénaires pour l'utopie ; je suppose que je peux attendre encore un peu.

Il se leva lentement de son siège devant le PC, semblant soudain ressentir tout le poids de ses innombrables années et identités. Une note mélancolique entra dans sa voix.

— Plus je vis longtemps, plus j'ai parfois envie de me retirer complètement de l'Histoire, de m'isoler sur quelque île ou planétoïde éloigné, loin du Sturm und Drang incessant des hommes et femmes mortels.

Il eut un rire sombre.

— Je suppose qu'après tout ce que j'ai vu et vécu, c'est une sorte de miracle que je ne me sois pas complètement transformé en vieux misanthrope de pierre.

Seven compatissait à l'amère déception de l'immortel. Si je m'impatiente parfois devant la marche incertaine du XXe siècle vers un nouveau millénaire, songea-t-il, combien plus las du monde doit être quelqu'un qui a subi les douleurs de croissance de l'humanité depuis le tout début ?

— Croyez-le ou non, docteur Evergreen, j'ai foi dans la capacité de la race humaine à évoluer en une espèce — et une société — incarnant ses plus hautes aspirations.

Passant devant Evergreen, il récupéra la disquette compromettante et effaça les données du PC du scientifique.

— Mais la société n'est pas prête pour cette technologie, j'en suis désolé.

— Moi aussi, répondit Evergreen. Après avoir réparé le trou au-dessus de nous, je détruirai tous mes dossiers et simulerai une fois de plus ma propre mort.

Il soupira tristement, semblant plus ennuyé qu'affligé par cette perspective.

— Seigneur, sait combien de fois je suis déjà « mort ». À ce stade, j'en ai fait un art.

— Je l'imagine, déclara Seven, se demandant combien de vies et d'identités différentes l'immortel avait traversées.

Pas étonnant que je n'aie pas pu déterminer ses origines.

— Avant d'agir pour refermer la brèche dans la couche d'ozone, toutefois, réfléchissez : ne serait-il pas plus sage de laisser le trou tel qu'il est, comme un avertissement à l'humanité ?

— Quoi ? s'exclama Evergreen, surpris par la suggestion de Seven.

Il fixa Seven avec incrédulité.

— Vous ne pouvez pas être sérieux !

— Il est rare que je ne le sois pas, insista Seven.

Manifestement, Evergreen avait besoin d'être davantage convaincu.

— L'autre problème de votre technique, docteur, en dehors de ses applications militaires potentielles, est qu'elle donne peu d'incitation aux peuples du monde à modifier leur comportement négligent envers l'environnement. Vous offrez au monde une solution technologique rapide — une sorte de pansement commode — alors que ce qui est réellement nécessaire, c'est une prise de conscience globale plus profonde de l'impact à long terme de la pollution chimique.

À contrecœur, Evergreen digéra les arguments de Seven.

— Je vois où vous voulez en venir ; le trou servirait certainement d'exemple édifiant, si son existence devenait largement connue.

Il grimaça, comme si son aveu lui avait laissé un mauvais goût dans la bouche.

— Je déteste pourtant l'idée de laisser le ciel si blessé alors qu'il est en mon pouvoir de guérir cette plaie.

— Mais réparer le trou prouverait également, au-delà de toute ombre de doute, l'efficacité de votre technologie, fit remarquer Seven, ce qui déclencherait presque sûrement un effort total, de la part de vos parrains du département de la Défense, pour recréer vos travaux.

Il froissa la disquette dans son poing, puis déchira délibérément en deux le mécanisme primitif de stockage.

— Mieux vaut que vos théories restent non testées, du moins aux yeux du monde.

— Vous avez pensé à tout cela, n'est-ce pas ?

Evergreen ne prit pas la peine de dissimuler le ressentiment dans sa voix.

— Que feriez-vous si je décidais de ne pas accepter ce scénario ?

Il regarda avec suspicion le jeune Sikh armé d'un couteau qui se tenait non loin.

— C'est pour cela qu'il est ici ?

— L'assassinat n'est pas mon métier, assura Seven au scientifique lésé, qui avait certainement droit à quelques rancœurs, étant donné que Seven l'obligeait à abandonner des années de travail.

— Si vous n'aviez pas coopéré, j'aurais pris le contrôle de vos appareils pour créer une impulsion électronique massive qui aurait temporairement perturbé les équipements électroniques sur tout ce continent, alertant ainsi tous les autres avant-postes scientifiques en Antarctique de vos expériences non autorisées ici. J'aurais également utilisé ce centre de commande pour ordonner au satellite au-dessus de nous de s'autodétruire, vous retardant ainsi de plusieurs mois, sinon de plusieurs années, par rapport à votre calendrier initial.

Evergreen tressaillit à la perspective de détruire son satellite spécialisé, mais Seven continua d'exposer son plan de secours, ne serait-ce que pour convaincre ce génie sceptique de son engagement absolu à faire annuler cette entreprise scientifique périlleuse.

— Avec de la chance, le tollé international qui en résulterait ferait fermer tout ce projet indéfiniment. Ou, à tout le moins, cela m'aurait donné — ainsi qu'au monde — assez de temps pour poursuivre d'autres moyens de désamorcer la menace posée par vos découvertes.

Evergreen fixa Seven, déconcerté.

— Qui êtes-vous au juste ? demanda-t-il avec plus d'étonnement que l'immortel blasé n'en avait probablement l'habitude. D'où venez-vous ?

— C'est une conversation pour un autre jour, répondit Seven.

S'agenouillant pour fouiller dans les profondes poches de sa parka abandonnée, il en sortit une poignée de charges explosives miniaturisées.

— L'important est que je préférerais de loin obtenir votre assistance volontaire dans cette affaire plutôt que de provoquer un incident international. Mais nous devons agir rapidement, avant que vos collègues et gardiens tranquillisés puissent intervenir.

— Oui, je suppose que vous avez raison, dit Evergreen en fronçant les sourcils.

Il regarda avec nostalgie autour de lui le laboratoire du pôle Sud, sachant qu'il ne reverrait jamais cet endroit.

Ou pas avant un siècle ou deux, se corrigea Seven.

Peut-être qu'un jour, lorsque la civilisation serait prête, le génie immortel pourrait retourner en Antarctique pour achever son expérience.

Seven voulait le croire.

Moins de quarante-cinq minutes plus tard, les trois hommes observaient depuis la sécurité d'une crête enneigée le baraquement métallique contenant l'appareil unique d'Evergreen imploser sous leurs yeux, se transformant en fosse fumante et rougeoyante au centre de l'avant-poste ultrasecret. Seven avait soigneusement réglé ses charges explosives pour que la force destructrice de la détonation reste confinée à l'intérieur du périmètre du laboratoire désormais vide, préservant ainsi les autres bâtiments afin qu'ils puissent servir d'abri au personnel de la base.

Mission accomplie, pensa Seven, tandis qu'un vent glacé transportait l'odeur de circuits brûlés et d'isolant à travers les étendues gelées, malgré trop de surprises désagréables.

Leur départ n'avait été retardé que par l'insistance de Seven à transporter personnellement le garde tranquillisé vers un lieu plus sûr dans la base ; après l'attaque meurtrière de Noon contre Evergreen, Seven n'était pas prêt à confier le soin d'un autre otage au jeune surhomme impitoyable. Seul un incroyable coup de chance, comprit-il, avait empêché cette mission de se conclure par une mort inutile.

Je ne peux guère compter sur le fait que la prochaine victime de Noon soit elle aussi impossible à tuer.

Maussade et silencieux, Noon se tenait dans la neige à quelques mètres de là, gardant ostensiblement ses distances avec les deux hommes plus âgés. La fierté du jeune homme souffrait encore, apparemment, des réprimandes précédentes de Seven. Il avait cependant prêté une grande attention au placement des explosifs plastiques par Seven, ce que son prétendu mentor trouvait plus qu'un peu inquiétant.

Mais ce n'était pas le moment de s'inquiéter de l'aptitude apparente de Noon au sabotage et à la guerre, pas en plein air par des températures négatives.

— Combien d'autres copies de vos recherches et conceptions existent ? demanda Seven à Evergreen, criant par-dessus les rafales hivernales antarctiques.

Quelque part au-dessus d'eux, il le savait, un satellite unique en son genre avait déjà plongé vers la Terre, brûlant lors de sa rentrée atmosphérique. Evergreen lui-même avait envoyé la commande d'autodestruction à sa panacée orbitale quelques minutes seulement avant qu'ils fuient la salle de contrôle sabotée.

— Seulement la copie maîtresse, dans mon bureau à Los Alamos.

Evergreen frotta vigoureusement ses mains gantées l'une contre l'autre, luttant pour conserver sa chaleur.

— Comme je l'ai dit, je suis devenu paranoïaque avec l'âge. Au fil des ans, trop de personnes avides m'ont volé le mérite de mes découvertes et inventions — ne me lancez pas sur Edison. Ces temps-ci, personne ne voit mon travail avant que je sois bel et bien prêt à le dévoiler moi-même.

— Bien, reconnut Seven.

Cela rendait le confinement du savoir beaucoup plus facile.

— Nous pouvons vous conduire au Nouveau-Mexique avant que la nouvelle de cet incident atteigne l'Amérique, et bien avant que quiconque réalise que vous avez survécu à l'explosion. Après cela, je suis tout à fait disposé à vous fournir toute l'aide nécessaire pour établir une nouvelle identité ailleurs.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara Evergreen. J'ai déjà pris toutes les dispositions nécessaires pour recommencer ailleurs.

Il contempla avec regret les restes calcinés du travail d'une vie.

— Je ne pensais simplement pas devoir le faire si tôt.

Sur cette note sombre, Seven entreprit de transporter les trois hommes hors du froid. D'ordinaire, il faisait tout son possible pour éviter d'utiliser la transmission de matière devant des civils, mais l'emplacement isolé de la base Da Vinci ne lui avait

laissé guère de choix. Il sentait toutefois qu'il pouvait faire confiance à Evergreen ; le scientifique sans âge avait trop de secrets à lui pour risquer de révéler ceux de Seven.

Nous formons un trio inhabituel, songea-t-il tandis que la brume bleue lumineuse les enveloppait. Un immortel, un surhomme génétiquement conçu et un humain amélioré élevé sur un autre monde. Qui aurait jamais pensé que la Terre du XXe siècle puisse produire des alliés aussi improbables ?

Quel dommage, pensa Seven, que Noon se soit révélé si dangereux et peu fiable. Il avait le potentiel pour devenir un excellent agent, peut-être même un jour superviseur planétaire. Existait-il un moyen de sauver l'immense promesse du jeune homme, ou tous ses dons extraordinaires étaient-ils condamnés à être gâchés ?

Ou pire.

CHAPITRE TRENTE

BHOPAL CENTRAL
INDE
3 DÉCEMBRE 1984

IL ÉTAIT UNE HEURE QUINZE DU MATIN lorsque Noon arriva, en compagnie de Gary Seven, dans les rues baignées de lune de Bhopal. La brume lumineuse se dissipa, laissant l'adolescent renfrogné et l'Américain plus âgé dans une ruelle sombre entre deux immeubles modernes en béton. Une brise fraîche soufflait du nord-ouest, et Noon regretta à moitié d'avoir laissé sa lourde parka au bureau de Seven, où ils avaient déposé Evergreen après leur aventure en Antarctique. Des rats couraient autour et à l'intérieur des bennes métalliques rouillées dissimulées dans la ruelle. Les rongeurs couinants parurent à Noon exceptionnellement agités et nerveux, ce qui l'irrita.

— Silence ! aboya-t-il, ramassant une boîte de soupe vide sur le sol de la ruelle et la lançant vers le groupe de rats le plus proche, qui se dispersa en une multitude de corps gris en fuite.

Son retour en Inde fit peu pour apaiser son esprit tourmenté, qui souffrait encore de la désapprobation manifeste de Seven. Même maintenant, l'Américain indiscret le regardait avec des yeux attristés et une expression sombre. Noon savait que Seven demeurait contrarié qu'il ait lancé son poignard sur Evergreen, peu importe à quel point il avait été justifié de riposter à l'attaque traîtresse au taser du scientifique. Comment ose-t-il me juger ? pensa Noon avec colère en lançant un regard noir à Seven. Je savais parfaitement ce que je faisais !

La lumière provenant de Hamidia Road, au nord de la ruelle, projetait de longues ombres sur l'asphalte sale. Des voix et des pas résonnaient à plusieurs pâtés de maisons de distance, ce qui était étrange vu l'heure tardive, mais l'orgueil blessé de Noon passait avant toute curiosité qu'il aurait pu ressentir.

— Alors ? lança-t-il à Seven, rompant un silence gênant. Est-ce tout ? Cette expédition malheureuse a-t-elle effacé ma dette envers vous, ou ma prestation a-t-elle été trop médiocre pour constituer un paiement convenable ?

Seven contempla Noon, paraissant davantage triste que fâché.

— Ce n'était pas ta faute, Noon, déclara-t-il solennellement. Je n'aurais jamais dû te jeter dans une situation aussi explosive. Tu es trop jeune, trop prompt à réagir de façon excessive.

Si Seven croyait l'aider à sauver la face, alors il ne comprenait manifestement pas du tout l'adolescent aristocratique.

— Ne me prenez pas de haut, vieil homme ! gronda Noon, l'attitude condescendante de Seven ne faisant qu'attiser davantage sa colère. Ne me blâmez pas si vous manquez de volonté pour mener vos propres combats.

Seven secoua tristement la tête.

— J'espère qu'un jour tu comprendras, Noon, que la vie est bien plus qu'un combat à remporter.

Il tendit une main ouverte.

— En attendant, j'ai bien peur de devoir te demander de me rendre ton servo.

— Prenez-le, répondit Noon avec défi en lançant l'instrument effilé aux pieds de Seven, où il glissa sur le revêtement noir irrégulier. C'est une arme médiocre de toute façon, limitée et timorée, tout comme celui qui la manie.

Sa vision parfaite s'adaptant rapidement à l'obscurité de la ruelle, Noon observa le visage de Seven, espérant voir son insulte faire mouche. Exaspérant, l'Américain mystérieux se contenta d'offrir un nouveau conseil dont personne n'avait besoin tandis qu'il se penchait pour récupérer le servo abandonné.

— Méfie-toi des armes plus puissantes, Noon. Elles infligent souvent autant de dégâts à ton âme qu'à tes ennemis.

Noon ouvrit la bouche, prêt à rejeter les paroles énigmatiques de Seven, mais le brouhaha de voix en arrière-plan, devenant toujours plus fort et plus proche, pouvait désormais être reconnu comme des cris de souffrance perçants et angoissés, arrachant les deux hommes à leur duel verbal tendu.

— Qu'est-ce que... ? demanda Seven, l'inquiétude accentuant les rides de son visage buriné. Ce n'est pas une seule personne qui hurle. Beaucoup plus.

Sur ce point, Noon devait lui donner raison. Tendant l'oreille alors même qu'il courait avec anxiété vers la source inconnue du tumulte, il se trouva incapable de distinguer combien d'hommes, de femmes et d'enfants poussaient ces cris indiscutables de douleur et de terreur. Pendant un bref instant glaçant, sa mémoire revint aux émeutes sanguinaires de Delhi, à peine plus d'un mois auparavant, mais non, il s'agissait d'une autre forme de folie, pouvait-il percevoir. Le vacarme croissant de voix humaines aiguës, augmentant constamment de volume à mesure qu'il se rapprochait, n'était pas le bruit d'une foule en colère ; c'était le cri à mille voix d'une ville à l'agonie.

Quelque chose de terrible s'est produit, comprit immédiatement Noon.

Les semelles de ses bottes martelaient le trottoir tandis qu'il s'élançait hors de la ruelle vers la large avenue bien éclairée qu'était Hamidia Road.

— Noon ! cria Seven derrière lui, incapable de suivre les muscles de jambes génétiquement améliorés du jeune homme. Fais attention !

Mais Noon ne s'inquiétait pas pour lui-même, seulement pour son peuple. Les yeux écarquillés, ses longs cheveux noirs flottant derrière lui, il courut droit dans un cauchemar.

Des dizaines de personnes accouraient vers lui en fuyant, poursuivies par une horreur dont Noon ne pouvait pas encore déterminer la nature, mais dont les effets atroces étaient parfaitement visibles. Une même maladie semblait frapper cette foule désorganisée et affolée ; pleurant, suffoquant, vomissant, ils tentaient en vain de distancer le mal qui ravageait leurs corps sans défense. Des hommes et des femmes à moitié vêtus, apparemment chassés de leurs maisons et de leurs lits au milieu de la nuit, s'effondraient dans la rue pour être piétinés à mort par leurs voisins paniqués. Des larmes coulaient sur une procession de visages torturés tandis que les victimes en fuite se saisissaient la gorge et se griffaient les yeux, dévalant aveuglément la route en direction de Noon. La foule gémissante sentait la sueur, le vomi et les excréments, ayant perdu tout contrôle de son estomac et de ses intestins.

Par ma mère martyre, se demanda Noon, horrifié, quel genre de peste frappe aussi rapidement ?

Une marée de corps nauséabonds s'abattit sur Noon, manquant de l'emporter. Réagissant vite, il passa un bras autour d'un solide réverbère et repoussa les réfugiés affolés dont la fuite chaotique les amenait trop près de lui.

— Restez en arrière ! ordonna-t-il, pris de haut-le-cœur au contact et à l'odeur de ces malheureux souillés qui le bousculaient. Ne me touchez pas !

La foule se divisa autour de lui tandis que Noon s'agrippait au réverbère de toutes ses forces. Dévoré par le besoin de comprendre ce qui avait provoqué cette panique, il attrapa au hasard l'un des réfugiés par le bras, interrompant sa fuite éperdue vers la sécurité. Il tira son informateur improvisé — un homme barbu vêtu uniquement d'un peignoir sale — de manière à le forcer à regarder Noon en face. À sa stupeur, Noon vit que les yeux de l'homme avaient été noircis et aveuglés par une cause inconnue.

— Qu'est-ce que c'est ? exigea l'adolescent angoissé. Que s'est-il passé ?

Désespéré de s'échapper, de fuir la menace innommée venue du nord, l'homme tenta de se dégager, mais ne put échapper à la puissante poigne de Noon.

— Laissez-moi partir ! hurla-t-il, des larmes jaillissant de ses yeux aveugles. Je vous en prie, je ne veux pas mourir !

Il est terrorisé, comprit Noon, mais par quoi ?

Toujours agrippé au réverbère de son bras droit puissant, Noon aurait aimé disposer d'une main libre pour gifler l'homme et le tirer de son hystérie ; à la place, il ne put que le secouer brutalement avant de l'interroger de nouveau.

— Parlez-moi — vite ! ordonna-t-il.

L'incongruité de voir un garçon de quatorze ans brutaliser un homme adulte de plusieurs années son aîné passa inaperçue au milieu du chaos frénétique qui menaçait de les engloutir.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui a déclenché cette panique ?

— Je ne sais pas ! protesta l'homme en essayant vainement de se libérer.

Il donna un coup de poing au menton de Noon et l'atteignit, mais le jeune homme indomptable encaissa le coup sans broncher, puis riposta en tirant sur le bras de l'homme avec assez de force pour lui déboîter l'épaule.

L'homme poussa un cri de douleur, son visage se tordant sous son épaisse barbe noire.

— Arrêtez, je vous en prie ! Mon bras !

— Parlez !

Noon tordit violemment le membre blessé. Il ne prenait aucun plaisir à faire souffrir cet étranger malchanceux, mais il voulait des réponses et ferait tout ce qui était nécessaire pour les obtenir de son captif récalcitrant.

— Dites-moi tout maintenant et vous serez libre.

Grimaçant de douleur, l'homme acquiesça et soutint son bras endolori de sa main libre.

— Oui, oui ! Bien sûr ! balbutia-t-il, ses yeux larmoyants implorant la pitié. C'est quelque chose dans l'air ! Du poison ! Cela a tué ma femme, mes filles... elles sont mortes là où elles sont tombées, crachant leurs derniers souffles dans une quinte de toux !

Tout son corps trembla au souvenir.

— Par pitié, jeune monsieur, laissez-moi partir !

Ses yeux noircis regardaient au-delà de Noon, vers le vent du nord.

— Nous devons partir maintenant, croyez-moi ! Le poison... il vient vers nous pendant même que nous parlons ! La mort est dans l'air !

Satisfait que l'homme n'en sache guère plus sur la catastrophe, Noon remit habilement le bras déboîté dans son articulation, puis le relâcha comme promis. Sans lui accorder un mot ni un regard de plus, le malheureux s'éloigna aussi vite qu'il le pouvait, tenant fermement son bras blessé tandis qu'il disparaissait dans le flot de réfugiés affolés.

Noon l'oublia tout aussi rapidement, examinant plutôt les détails de ce qu'il venait d'entendre.

Du poison dans l'air ?

Peut-être s'agissait-il d'une attaque ennemie, supposa-t-il, mais son esprit vif remit immédiatement cette théorie en question. Située au cœur du sous-continent, Bhopal se trouvait à des centaines de kilomètres de la frontière la plus proche et, bien qu'étant la capitale de l'État, n'était guère une cible militaire prioritaire. En dehors de l'administration gouvernementale, sa principale industrie était l'ancienne usine de pesticides, de plus en plus obsolète, située à la périphérie de la ville.

Juste au nord d'ici, se rappela Khan.

Une possibilité alarmante s'insinua dans son esprit, remplissant son âme d'effroi.

Oh non ! Pas ça... !

Devant ce qu'il pensait être la vérité mais ayant besoin d'une confirmation, il saisit le réverbère à deux mains et grimpa rapidement le long du poteau métallique jusqu'à se retrouver plusieurs mètres au-dessus de la foule qui se ruait vers le sud.

Regardant vers le nord le long de Hamidia Road, il aperçut d'épaisses fumées blanches poussées dans sa direction, à seulement quatre ou cinq pâtés de maisons. La brume tourbillonnante était portée par le même vent glacé qui l'avait fait frissonner

depuis son arrivée dans la ruelle et, à travers les vapeurs, il distingua une multitude de corps jonchant les rues et les trottoirs, certains convulsant et tremblant, d'autres immobiles.

Des corps tombés étaient partout ; il ne pouvait même pas commencer à compter les victimes.

Des sirènes hurlaient au-dessus de lui, trop tard pour la femme et les filles de l'homme aveuglé, et un hélicoptère de police survola Hamidia Road, très au-dessus des foules de civils effrayés et malades.

— Attention ! Du gaz toxique se propage ! tonnèrent les haut-parleurs de l'appareil au-dessus des cris déchirants de la population terrorisée. Courez ! Courez pour sauver vos vies !

Les pales bourdonnantes brassaient l'air autour de Noon, mais ne pouvaient guère repousser le nuage toxique qui avançait vers le sud.

Trop peu, trop tard, pensa amèrement Noon, tout en admirant le courage et la discipline des policiers qui tentaient de donner l'alerte.

Les vapeurs blanches étouffantes progressaient inexorablement, forçant l'hélicoptère à prendre davantage d'altitude pour éviter d'être englouti par le nuage toxique, tandis que les pires craintes de Noon devenaient certitudes.

L'usine chimique au nord, comprit-il.

Construite des décennies plus tôt par une société américaine, Union Carbide, afin de fabriquer divers insecticides. Depuis des années, les critiques affirmaient que cette installation vétuste et délabrée, contenant de nombreuses tonnes de produits chimiques toxiques, était une catastrophe en attente de se produire ; en tant qu'étudiant en ingénierie, Noon avait personnellement visité l'usine dans le passé et avait été horrifié par sa conception grossière et son état de dégradation avancée, ainsi que par le comportement négligent d'employés mal formés.

L'avidité des entreprises et l'inertie avaient pourtant permis à l'usine de poursuivre ses activités.

Jusqu'à cette nuit, où la chance de Bhopal avait finalement pris fin.

Des imbéciles ! pensa Noon avec colère, agrippant le poteau de ses mains et de ses chevilles.

Qui avait permis à un danger aussi évident de subsister aussi longtemps, sous le vent d'un centre de population majeur ?

Même connaissant les défauts et les dangers de l'usine, Noon demeurait abasourdi par l'ampleur de la catastrophe qui se déroulait autour de lui. Il se rappelait qu'au moins quatre kilomètres de bidonvilles et de quartiers surpeuplés, ainsi qu'une importante gare ferroviaire, s'étendaient entre l'usine Union Carbide et ce quartier suburbain.

Combien y a-t-il déjà de victimes ? se demanda-t-il, imaginant le brouillard mortel balayer pâté de maisons après pâté de maisons de quartiers densément peuplés, étouffant les habitants dans leur sommeil.

Combien de morts ?

— Des milliers, estima-t-il dans un murmure.

Des milliers mourraient — non, étaient sans doute déjà morts.

Il fulminait intérieurement contre la corruption enracinée et l'incompétence qui avaient rendu cette atrocité possible.

Si j'étais à la tête du monde, jura-t-il, une telle négligence criminelle ne serait pas tolérée.

Une résolution farouche s'empara de lui : le monde, envahi par les imbéciles et les charlatans, allait droit à la catastrophe et avait désespérément besoin d'une main ferme au gouvernail. Quelqu'un devait remettre cette planète souffrante sur la bonne voie, et Noon ne voyait personne de mieux placé pour le faire que lui-même.

Pas si je dirigeais le monde, se corrigea-t-il, comprenant enfin sa véritable destinée.

Quand je le dirigerai.

Une voix provenant de la rue en contrebas interrompit ses réflexions grandioses.

— Noon ! cria Seven, qui s'était frayé un chemin à travers le tumulte pour rejoindre le jeune homme.

Comme Noon auparavant, il s'accrochait à la moitié inférieure du réverbère afin de ne pas être emporté par la horde paniquée.

— Nous devons partir d'ici !

Était-ce vraiment tout ce que signifiait ce massacre colossal pour Seven ? Simplement une nouvelle mission dangereuse dont il fallait s'échapper ?

Avec un sourire méprisant, Noon sauta sur le trottoir, ses jambes puissantes absorbant facilement l'impact de l'atterrissage.

— Laissez-moi tranquille ! lança-t-il sèchement.

Deux antennes surgirent du servo de Seven. Il dirigea les capteurs vers le nuage qui approchait, puis fronça les sourcils devant la série de bips émise par l'appareil.

— C'est du méthylisocyanate, informa-t-il d'urgence. Même toi, tu ne peux pas survivre à ça.

Malgré sa colère légitime, l'avertissement de Seven attira l'attention de Noon. Il connaissait parfaitement le MIC, un composé volatil et extrêmement toxique qui réagissait violemment avec l'eau. Il pouvait facilement imaginer ce qu'un nuage gazeux de MIC ferait aux yeux et aux poumons humains.

Malgré cela, il n'était pas encore prêt à abandonner Bhopal à son destin atroce.

— Mais toutes ces personnes ! protesta-t-il, sa voix adolescente se brisant. Elles meurent par centaines !

— Je sais, répondit Seven d'un ton grave.

Les antennes du servo se rétractèrent et il programma rapidement un nouvel ensemble de coordonnées dans son instrument polyvalent.

À présent, la majeure partie de la foule en fuite avait poursuivi sa route, les laissant seuls sur le trottoir parmi les morts et les mourants. À seulement quelques pas, au milieu de la rue, une vieille femme vêtue d'un sari jaune vif se tordait sur

l'asphalte, se noyant dans ses propres fluides. Elle n'était qu'une victime parmi des dizaines d'autres, incapable de distancer la mort étouffante venue dans la nuit.

— C'est trop tard, insista Seven, son visage se figeant en un masque stoïque. Il n'y a plus rien que nous puissions faire.

Une brume bleue familière commença à se former derrière Seven, mais Noon refusa de s'avancer vers le portail scintillant.

— Mes amis ! lui rappela-t-il en levant les yeux vers l'immeuble voisin.

Ses camarades d'université — Darshan, Rajiv, Zail, Maneka — devaient certainement s'y trouver en ce moment, dans le penthouse appartenant au frère aîné de Zail.

— Je ne peux pas simplement les abandonner !

Seven suivit son regard vers les étages supérieurs du gigantesque bâtiment de béton.

— S'ils sont suffisamment haut, tes amis devraient s'en sortir, affirma-t-il avec assurance, à condition qu'ils restent à l'intérieur et gardent les fenêtres fermées.

Il regarda vers le nord, en direction des immenses bidonvilles entourant la ville.

— Ce sont ceux qui vivent plus près du sol, ou sans aucun abri, qui subiront le pire de ce terrible accident.

Son analyse froide de la situation attisa encore davantage les flammes qui brûlaient en Noon, mais l'adolescent brillant ne pouvait réfuter cette évaluation. En théorie, ses amis survivraient probablement, contrairement aux masses suffocantes poussées dans les rues par le nuage de poison en constante expansion.

Déjà, les premières effluves de MIC les atteignaient, menaçant Seven et lui, faisant brûler les yeux et la gorge de Noon.

C'est le moment, réalisa-t-il.

Ma dernière chance de me sauver.

Il pouvait soit rejoindre la foule en retraite dans sa fuite paniquée devant le gaz, soit emprunter l'étrange voie de salut offerte par Gary Seven.

De fines volutes blanches glissèrent sur le trottoir et léchèrent ses chevilles.

Seven demeurait à la périphérie d'un tout autre brouillard, bleu et lumineux.

— Noon ! lança-t-il avec insistance, son visage et sa silhouette devenant indistincts dans la brume azurée surnaturelle. Nous ne pouvons plus attendre !

Il avait raison, bon sang.

Retenant son souffle, les yeux fermés pour se protéger des vapeurs chimiques brûlantes, Noon avala sa fierté et courut dans le nuage tourbillonnant de plasma, les poings serrés de colère et de frustration.

Il s'attendait presque à entrer en collision avec Seven dans la brume incandescente, mais ne rencontra aucune résistance ; l'homme plus âgé s'était apparemment dématérialisé quelques instants auparavant.

Ouvrant les yeux, Noon ralentit à l'intérieur du limbe bleu opaque que Seven utilisait d'une manière ou d'une autre pour se déplacer aux quatre coins de la Terre. Le picotement électrique du transporteur était agréable comparé aux effets caustiques du MIC.

Des larmes coulaient encore au coin de ses yeux, qui brûlaient légèrement, mais la douleur s'estompait déjà, preuve qu'aucun dommage permanent n'avait été subi.

Pas pour moi, du moins.

Plusieurs milliers de personnes à Bhopal ne pouvaient pas en dire autant. Même les survivants, s'attendait-il, porteraient les cicatrices de cette journée pour le reste de leur vie, sous forme de maladies et de blessures durables, sans parler des souvenirs douloureux de leurs proches perdus.

Plus jamais, décida-t-il, une détermination inébranlable sur son jeune visage.

Je ne le permettrai pas.

Il continua à avancer jusqu'à ce que la brume commence à s'éclaircir.

— Seven ! cria-t-il avec impatience, ne souhaitant plus perdre de temps avec les tours technologiques de l'insaisissable Américain. Il y a trop à faire, trop d'injustices à réparer. M'entendez-vous, Seven ? Nous devons parler immédiatement !

Lorsqu'il sortit du plasma frémissant, Noon s'attendait à se retrouver dans les bureaux de Seven à New York. Au lieu de cela, il était revenu dans son dortoir universitaire à New Delhi, à plus de six cents kilomètres au nord de Bhopal.

La brume lumineuse s'évapora rapidement, laissant l'adolescent furieux et l'Américain plus âgé au centre de la chambre privée de Noon, aussi encombrée et confortable qu'il l'avait laissée.

Une machine à écrire électrique et une calculatrice de poche reposaient sur le lourd bureau en bois de shesham, à côté de manuels scolaires et de documents de recherche empilés. D'autres livres, allant de traités avancés d'ingénierie à des classiques de la littérature asiatique et occidentale, débordaient d'étagères insuffisantes ou s'accumulaient en piles sur le simple tapis dhurrie couvrant le sol.

Un jeu d'échecs en ivoire, dont les pièces étaient sculptées dans des poses martiales, reposait sur un tabouret chowkie sculpté à la main, à côté d'un petit téléviseur posé sur un empilement de caisses à lait en bois peintes.

Une moustiquaire légère recouvrait les montants en fer forgé de son lit défait, tandis que le Nishan Sahib, l'étendard écarlate du peuple sikh, ornait le mur bleu mousson au-dessus de son bureau.

Le cadre familier ne parvint pas à éteindre sa juste fureur devant la catastrophe inexcusablement évitable qui venait de frapper Bhopal.

— Je suppose que vous vous attendez à ce que je vous remercie, siffla-t-il venimeusement à Seven, de m'avoir sauvé juste à temps.

Il renversa d'un coup de pied rageur le tabouret de bois sculpté portant l'échiquier, dispersant pions et fous aux quatre coins de la pièce.

— Peu importe que, pendant que nous jouions aux espions au pôle Sud, mon peuple mourait, gazé comme des rats que l'on exterminait !

Il se rappela les rongeurs affolés que Seven et lui avaient croisés immédiatement après leur arrivée à Bhopal. Rien d'étonnant à ce que ces rats aient été si agités dans cette ruelle sinistre ; ils avaient dû sentir le venin mortel porté par le vent. Ces rats s'en étaient-ils mieux tirés que leurs frères à deux jambes ? se demanda-t-il sombrement. Et pourquoi n'y avait-il eu aucun avertissement préalable

pour alerter les habitants de la ville de l'accident à l'usine ? Il aurait dû y avoir assez de temps pour donner l'alarme d'une manière ou d'une autre, ne serait-ce que pour prévenir les gens de rester à l'intérieur et de fermer leurs fenêtres. Encore de l'incompétence administrative, devina-t-il, le sang bouillant devant ces morts inutiles. Crétins ! Demi-cerveaux !

— Je suis profondément désolé, déclara Seven, que cette catastrophe ait frappé ton pays.

Il se tenait raide au fond de la pièce, devant une étagère remplie de livres reliés et de livres de poche d'occasion.

— C'est une chose terrible.

Ses faibles condoléances ne suffisaient pas à Noon.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas pu l'empêcher ? accusa-t-il Seven, se retournant sauvagement vers l'homme plus âgé. Pourquoi un satellite au-dessus de l'Antarctique était-il plus important que cette bombe à retardement d'usine près de Bhopal ?

— Je ne suis pas omniscient, répondit calmement Seven, sans se vexer des paroles dures de Noon. Il n'y avait aucun moyen de savoir que cela allait se produire cette nuit.

— Cette usine était une menace qui aurait dû être fermée depuis des années !

Noon allait et venait sur le sol, incapable de rester immobile. Il lançait ses reproches brûlants à Seven comme des fléchettes empoisonnées.

— Tout le monde le savait ! Pourquoi pas vous ?

— Ce n'est pas mon travail, répondit Seven, refusant, au grand agacement de Noon, d'accepter la moindre complicité dans le cauchemar qu'ils venaient de quitter. Ce qui se passe à Bhopal est une tragédie de proportions horribles, même historiques, Noon, mais ce n'était qu'un accident industriel, pas le début d'une guerre mondiale. Ma mission première est d'empêcher l'humanité de se détruire complètement.

Il fit un pas vers Noon, levant les mains dans un geste conciliant.

— Je ne peux pas résoudre tous les problèmes sociaux et économiques de la Terre. Et je ne le devrais pas. C'est à vos propres institutions — vos propres dirigeants et réformateurs — de s'y confronter du mieux qu'ils le peuvent. Je suis désolé.

Noon n'en croyait pas ses oreilles.

— Les accidents arrivent ? C'est tout ce que vous avez à me dire ?

Il entendit des cris et des pas précipités à l'extérieur de la chambre, le dortoir s'animant malgré l'heure tardive.

La nouvelle de la catastrophe se répand, supposa-t-il, sans en être surpris. Si les mauvaises nouvelles voyageaient vite, alors la nouvelle des convulsions agonisantes de Bhopal devait traverser le pays plus vite qu'un jet supersonique.

Il traversa la pièce et alluma son petit téléviseur portable. Il lui fallut moins d'une seconde pour trouver un bulletin spécial d'urgence, transmis en direct de Bhopal. À l'écran, des milliers de victimes blessées envahissaient les urgences d'un hôpital, submergeant complètement les médecins et infirmières non préparés. Un reporter au

visage cendreux, serrant un micro entre ses doigts tremblants, informait les téléspectateurs que des scènes tout aussi horribles se déroulaient dans les hôpitaux de toute la ville. Les premières estimations suggéraient que jusqu'à vingt mille personnes avaient désespérément besoin de soins médicaux, bien plus que les services d'urgence surchargés de Bhopal ne pouvaient même commencer à prendre en charge. La caméra s'attarda sur rangée après rangée d'Indiens suffocants et sanglotants, allongés sur des lits de camp montés à la hâte à l'extérieur de l'hôpital. Beaucoup d'autres, peut-être au-delà de toute aide, étaient laissés à mourir sur des couvertures et des nattes étendues dans le parking, largement ignorés par les travailleurs hospitaliers affolés qui couraient partout, tentant en vain de suivre la marée de réfugiés empoisonnés.

Noon baissa le volume de la télévision, se contentant de laisser les images hideuses parler d'elles-mêmes.

— C'est plus qu'un simple « accident », cracha-t-il à Seven. C'est une obscénité qui n'aurait jamais dû être autorisée à se produire. Dans un monde meilleur, un monde placé sous un contrôle ferme, une négligence aussi abominable ne serait pas tolérée.

Il frappa rageusement son poing dans sa paume ouverte.

— Surtout pas par des gens comme vous !

— Peut-être, proposa Seven en guise de maigre consolation, cette tragédie mènera-t-elle à des mesures positives pour empêcher de futurs accidents de cette nature. Des normes de sécurité renforcées. Une meilleure prise de conscience des dangers de stocker des produits chimiques dangereux près de zones très peuplées. Une application plus stricte des lois environnementales déjà existantes.

Son costume sombre et ses pieuses platitudes rappelaient défavorablement à Noon un entrepreneur de pompes funèbres.

— C'est un principe triste mais universel que les leçons les plus durables viennent souvent au prix le plus élevé. C'est un bien maigre réconfort pour l'instant, je le comprends, mais de tels désastres suscitent souvent d'immenses progrès à long terme. Je le sais ; je l'ai déjà vu arriver.

Noon ne laisserait pas Seven se dérober si facilement à sa responsabilité.

— Ne me faites pas la leçon, vieil homme. J'ai vu les ressources dont vous disposez, la technologie stupéfiante sous votre commandement. Vous avez le pouvoir d'imposer votre volonté n'importe où dans le monde.

Il agita un doigt accusateur vers le maître espion d'âge mûr et complaisant.

— Et pourtant, vous laissez des milliards de personnes souffrir tandis que des sociétés cupides et des hommes faibles, faillibles, inférieurs, laissent cette planète échapper à tout contrôle. Des hommes tels que nous, d'une intelligence et de capacités supérieures, avons le pouvoir — le devoir ! — d'apporter l'ordre au monde !

— La frontière est mince entre l'ordre et la tyrannie, Noon, sermonna Seven. La race humaine ne peut pas vraiment progresser si elle n'est pas libre d'apprendre de ses expériences, même celles aussi déchirantes que ce que nous voyons maintenant à Bhopal. La civilisation ne peut pas être imposée au monde par la force et la coercition. Elle doit évoluer naturellement, avec le temps.

Il remit l'échiquier renversé sur son tabouret et commença à replacer soigneusement les petits soldats d'ivoire là où ils devaient être.

— Fais-moi confiance là-dessus, Noon. Je sais de quoi je parle.

Noon eut un rire sans joie.

— Vous faire confiance ? Je l'ai fait une fois, et voyez ce qu'il est advenu de ma patrie !

Sur l'écran de télévision, des images aériennes silencieuses montraient des rues littéralement jonchées de cadavres. Noon éteignit la télévision avec dégoût.

— Non, il m'apparaît clairement maintenant que, malgré tous vos beaux discours sur le fait de rendre le monde meilleur, vous manquez du courage et de la conviction nécessaires pour faire autre chose que bricoler le statu quo.

Il croisa les bras sur sa poitrine musclée, prenant une pose héroïque devant l'étendard écarlate accroché au mur.

— Les peuples longtemps souffrants de cette planète méritent plus que vos demi-mesures timorées et vos corrections de trajectoire insignifiantes. Il leur faut un véritable visionnaire, un chef assez fort pour saisir les rênes du commandement, et assez audacieux pour guider l'humanité vers un nouvel âge d'or !

L'expression sombre de Seven devint plus désapprobatrice que jamais, non que Noon se souciât encore de l'opinion de l'homme plus âgé.

— Pour ton bien, et celui du monde, déclara gravement Seven, j'espère que cette explosion émotionnelle n'est qu'une réaction aux traumatismes d'aujourd'hui. La dernière chose dont la Terre ait besoin en ce moment est un César impulsif en devenir, nourri d'illusions messianiques.

Il activa son servo, appelant sa brume bleue qui courbait les distances.

— Adieu, Noon Singh. Peut-être pourrons-nous reparler un jour, lorsque tu seras plus âgé et moins bouleversé.

— Ne m'appelez plus ainsi, dit le jeune homme avec force, prenant sur l'instant une décision capitale.

« Noon » était un nom d'enfant, et, après aujourd'hui, il n'était plus un enfant. Il avait tué un homme, seulement pour le voir se relever indemne, et il avait été témoin direct du meurtre, par négligence et stupidité impardonnables, d'innombrables compatriotes et de leurs familles. Tout cela l'avait changé irrévocablement, comprit-il avec une certitude absolue. Il était un homme désormais, avec un travail d'homme devant lui.

— Appelez-moi Khan, dit-il, revendiquant enfin le titre exalté que sa mère morte depuis longtemps lui avait prophétiquement donné.

C'était un bon nom. Un nom d'homme.

Un nom de conquérant.

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

À QUATRE-VINGT-DIX MILES AU NORD DE LAS VEGAS
NEVADA, ÉTATS-UNIS
5 JUILLET 1986

LES PALES TOURNOYANTES de l'hélicoptère militaire noir, utilisant les toutes dernières technologies furtives, produisaient étonnamment peu de bruit tandis que l'appareil ultra-secret transportait Shannon O'Donnell à travers la douce nuit d'été. L'hélicoptère passa rapidement au-dessus des basses chaînes montagneuses en contrebas, qui surgissaient au milieu de kilomètres et de kilomètres de paysage désertique stérile. Aucune lumière artificielle ne brillait parmi les collines et les plaines sous l'appareil, ce qui laissait penser que ce terrain désolé était totalement dépourvu d'habitation humaine. Le contraste avec les excès tapageurs de néons de Vegas, qu'elle avait quittée moins d'une heure auparavant, ne pouvait être plus frappant. Comme passer de la Terre à la Lune, songea-t-elle. Un voyage qu'elle espérait accomplir un jour elle-même, à condition que la NASA accepte sa candidature.

— Une idée de ce qui se passe ? demanda-t-elle au pilote assis à côté d'elle.

Grâce aux caractéristiques spéciales de l'hélicoptère, elle n'avait pas besoin d'élever la voix pour être entendue au-dessus du murmure étouffé des rotors noirs en rotation.

— Désolé, mademoiselle, répondit le pilote.

Son uniforme kaki ne portait aucun insigne ni aucun écusson d'identification. Il gardait les yeux fixés sur l'écran infrarouge qui cartographiait le relief accidenté devant eux. L'appareil furtif volait sans aucun phare visible, naviguant entièrement grâce au radar et aux capteurs infrarouges. « Tout ce que je sais, c'est que je devais vous ramener à la base au plus vite. »

Shannon soupira, guère surprise de l'incapacité du pilote à satisfaire sa curiosité. Tout le reste à la base fonctionnait selon le strict principe du besoin d'en connaître ; pourquoi cela serait-il différent ? Elle ne pouvait toutefois s'empêcher de se demander ce qui était si urgent pour que les Hautes Autorités aient envoyé un hélicoptère la récupérer afin de la ramener au laboratoire sans perdre une seconde. Est-il arrivé quelque chose au docteur Carlson ? s'inquiéta-t-elle. Je n'arrêtais pas de lui dire qu'il fumait trop, surtout pour un homme de son âge.

L'ingénieure de vingt-huit ans assistait à une conférence aéronautique à Vegas lorsqu'elle avait reçu un ordre bref et énigmatique lui intimant de retourner

immédiatement à la base. Avec à peine le temps de faire sa valise avant l'arrivée de l'hélicoptère sans marquage venu la chercher, elle portait encore la petite robe noire et les talons hauts qu'elle arborait lors de la réception mondaine dont elle avait été si brusquement arrachée.

Se sentant nettement trop élégante pour cette excursion aérienne particulière, et s'attendant presque à voir l'hélicoptère se transformer en citrouille d'un instant à l'autre, elle attacha ses longs cheveux roux en un chignon à l'allure un peu plus professionnelle. Son visage vif et intelligent affichait une expression nettement inquiète.

L'appareil presque invisible descendit silencieusement vers une vallée désertique située entre deux collines baignées par le clair de lune. L'écran infrarouge révéla une piste et une aire d'atterrissage aménagées dans le lit sec et rocailleux d'un lac disparu depuis longtemps. Un unique hangar métallique avait été construit à une extrémité de la piste, entouré sur trois côtés d'une menaçante clôture de barbelés. Shannon regarda au-delà du hangar, vers les crêtes de granit érodées au pied de la colline sud-ouest.

Presque à la maison, pensa-t-elle, impatiente de découvrir la raison de son retour précipité. J'espère que le doc va bien.

Une Jeep Cherokee l'attendait sur l'aire d'atterrissage, ainsi qu'un conducteur vêtu d'un uniforme de camouflage et portant un pistolet automatique à la ceinture. Le soldat l'aida avec sa valise lorsqu'elle descendit de l'hélicoptère et se précipita vers la Jeep, le vent des pales tournantes menaçant de défaire son chignon improvisé. Son chauffeur siffla avec appréciation à la vue de Shannon dans sa robe de soirée totalement incongrue, mais elle était bien trop pressée pour être amusée ou agacée par cette attention.

— Allons-y, lui ordonna-t-elle sèchement tandis qu'il jetait sa valise à l'arrière du véhicule avant de reprendre sa place au volant.

Quelques minutes plus tard, ils avaient laissé l'hélicoptère d'ébène derrière eux.

Ils se dirigèrent droit vers la colline sud-ouest, les phares de la Jeep éclairant la route de terre parfaitement nivelée devant eux. Des caméras montées sur des poteaux en bois surveillaient la route isolée et les étendues désertiques environnantes, tandis que des antennes radar scrutaient le ciel nocturne sans nuages à la recherche d'aéronefs non autorisés. Des yuccas en fleurs poussaient le long de la route et, quelque part au loin, un coyote hurlait à la lune. Shannon se demanda comment le canidé chanteur avait bien pu parvenir à pénétrer le dispositif de sécurité de la base.

À mesure qu'ils approchaient du pied de la colline, leur progression fut interrompue par une barrière métallique abaissée en travers de la route. Un soldat armé d'une mitrailleuse sortit d'un poste de garde en béton situé près de la grille et demanda à voir la pièce d'identité de Shannon, qu'elle présenta aussitôt, comme elle le faisait à chaque fois qu'elle franchissait ce point de contrôle pour se rendre au travail. Éclairant son visage avec une lampe torche, le garde compara ses traits à la

photographie figurant sur sa carte avant de relever la barrière et de faire signe à la Jeep d'avancer.

Bien qu'elles fussent de rigueur, ces mesures de sécurité draconiennes lui semblèrent plus longues que d'habitude ce soir, tant elle était impatiente d'atteindre sa destination finale. Elle tapota nerveusement le tableau de bord tandis que les phares de la Jeep éclairaient une immense porte de hangar construite dans le flanc de la montagne. Un œil électronique examina le véhicule et ses occupants, puis la porte métallique se releva, ses engrenages bien graissés ne produisant qu'un minimum de bruit. La porte montante révéla un tunnel pavé, creusé par l'homme, qui menait directement au cœur jalousement gardé de ce que le gouvernement des États-Unis, lorsqu'il était contraint à contrecœur de reconnaître l'existence de cette installation, appelait simplement le « complexe de Groom Lake ».

Mieux connu du reste du monde sous le nom de Zone 51.

La Jeep se gara profondément à l'intérieur de la montagne évidée, où un autre soldat armé apparut pour escorter Shannon jusqu'à sa destination. Non qu'elle eût réellement besoin d'un guide, bien sûr ; après tant de mois passés ici, l'ingénieure laborieuse estimait qu'elle pourrait probablement retrouver le chemin du laboratoire les yeux bandés, malgré le labyrinthe de tunnels interconnectés composant le complexe souterrain, suffisamment vaste pour abriter de nombreux laboratoires, ordinateurs centraux et installations de stockage, ainsi que de la place pour un nombre considérable d'appareils expérimentaux. Contrairement à la NASA, par exemple, les projets clandestins de la Zone 51 avaient rarement à s'inquiéter de restrictions budgétaires.

— Bon retour parmi nous, mademoiselle O'Donnell, dit le garde en marchant à ses côtés dans un long couloir éclairé par des lampes fluorescentes fixées au mur.

Shannon connaissait bien ce soldat en particulier, qui était affecté ici depuis aussi longtemps qu'elle s'en souvenait.

— Merci, Muck, répondit-elle, accélérant le pas à mesure qu'elle approchait de la section de la Zone 51 qui lui était assignée.

Ses talons hauts résonnaient rapidement sur le sol en béton armé résistant aux séismes.

— Le doc va bien ?

Le sergent Steven Muckerheide continua d'avancer sans ralentir tandis qu'il répondait à sa question inquiète.

— À ma connaissance, oui. Mais il se passe quelque chose. J'ai entendu dire que la Marine avait mis la main sur un machin-truc qui rend le doc Carlson et les autres cerveaux complètement excités.

Un haussement d'épaules insouciant indiqua clairement que la science de haut niveau dépassait les compétences du soldat.

— Bien sûr, tu ne tiens pas ça de moi.

— Évidemment, l'assura-t-elle. Merci pour l'info.

Maintenant qu'elle savait qu'aucun malheur n'était arrivé à son supérieur, son inquiétude fit place à l'excitation, ajoutant de l'élan à sa démarche. Elle brûlait d'envie de découvrir la nature de ce « machin-truc » auquel Muck avait fait allusion.

Serait-ce possible ? se demanda-t-elle avec fébrilité. Après toutes ces années, avaient-ils repris contact ?

Une marche rapide la mena au bout du couloir. À présent, seule une porte d'acier étincelante, gardée par une soldate vigilante armée d'un fusil d'assaut M16, se dressait entre Shannon et les réponses qu'elle recherchait.

PROJET F — PERSONNEL AUTORISÉ UNIQUEMENT, annonçaient les grandes lettres imprimées sur l'imposante porte.

Shannon glissa sa carte d'identité plastifiée dans une fente située à côté de la poignée, puis attendit plusieurs interminables secondes tandis que des lasers dissimulés la scannaient de la tête aux pieds. Un instant plus tard, elle entendit le déclic de la serrure, et la porte s'ouvrit en glissant sur des rails lubrifiés.

— À plus tard, dit-elle à Muck, qui ne possédait pas l'autorisation nécessaire pour aller plus loin.

Son escorte armée releva alors le soldat de son poste à l'entrée, prenant une position défensive devant la porte du laboratoire.

— Fais attention à toi, lança-t-il d'un ton amical tandis que Shannon franchissait le seuil familier du laboratoire à accès restreint. J'espère que ça valait la peine de te faire revenir en catastrophe.

Moi aussi, pensa-t-elle.

La porte d'acier se referma derrière elle avec un bruit sourd étouffé et elle se hâta de dépasser une courte rangée de casiers et de placards en direction des zones de travail du laboratoire.

— Doc ? cria-t-elle en prenant une seconde pour enfiler une blouse blanche par-dessus sa robe noire en satin. Vous êtes là ?

Une voix enthousiaste lui répondit depuis les profondeurs du laboratoire parfaitement équipé.

— Shannon ? C'est toi ?

Elle reconnut instantanément la voix de son savant fou préféré, le docteur Jeffrey Carlson.

— Dépêche-toi ! Viens vite ! Il faut absolument que tu voies ça !

— J'arrive ! cria-t-elle en retour, les pans de sa blouse blanche flottant derrière elle.

Ça doit être énorme, comprit-elle, encore plus stimulée par l'exubérance remarquable dans la voix de son supérieur. Je ne l'ai jamais entendu aussi excité.

Elle trouva le scientifique âgé dans le laboratoire F-1, penché au-dessus d'un comptoir de chrome étincelant. Une blouse blanche élimée recouvrait ses épaules osseuses, lui masquant la vue de ce qu'il examinait, tandis que l'odeur du tabac consumé imprégnait l'atmosphère théoriquement immaculée du laboratoire. Shannon soupira par réflexe, espérant que son supérieur fumeur invétéré ne travaillait pas avec quelque chose de trop inflammable à cet instant précis.

C'est incroyable, pensa-t-elle, qu'un des esprits les plus brillants de la planète ne puisse pas vaincre une dépendance à la nicotine vieille de toute une vie.

— Ah, te voilà, dit Carlson en se retournant pour l'accueillir.

Le scientifique affable, âgé d'une soixantaine d'années, possédait un front haut qui était devenu encore plus proéminent à mesure que sa chevelure reculait presque jusqu'à disparaître. De vifs yeux noisette observaient derrière une paire de lunettes bifocales démodées ; malgré son âge, Carlson avait conservé davantage de curiosité et d'idéalisme que bien des chercheurs beaucoup plus jeunes.

Une cigarette allumée coincée entre les doigts, il lui fit signe d'approcher avec empressement.

— Regarde donc ces merveilles !

Elle le rejoignit au comptoir, où elle découvrit deux artefacts curieux, dont elle ne parvint à identifier immédiatement aucun. Plus petits qu'une boîte à chaussures, les objets étaient faits d'une étrange substance noire qui semblait posséder à la fois des qualités de métal et de plastique. Des rehauts argentés ajoutaient une touche d'élégance à la conception des instruments, suggérant que celui — ou quoi que ce soit — qui avait construit ces appareils avait tenu compte de considérations esthétiques. L'un des objets ressemblait vaguement à un pistolet ou à un outil de soudage, avec une poignée adaptée à un humain ou humanoïde adulte, tandis que l'autre était un dispositif compact et rectangulaire, de la taille et de la forme d'un transistor des années soixante. Ce dernier objet comportait aussi un écran d'affichage numérique, actuellement éteint, ainsi que divers petits interrupteurs et boutons. Shannon ne pouvait même pas deviner à quoi l'appareil était destiné. Peut-être une sorte de scanner ou de dispositif de communication ?

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle à Carlson, passant doucement un doigt sur les boîtiers noirs luisants des deux artefacts. Ils étaient lisses et froids au toucher. « D'où viennent-ils ? »

Les yeux de Carlson brillèrent tandis qu'il la mettait au courant. « La Marine a confisqué ces objets à un intrus non identifié qu'ils ont surpris en train de fouiner à bord de l'U.S.S. Enterprise il y a environ une semaine, à la base navale d'Alameda, à San Francisco. L'intrus a été blessé, puis a disparu de l'hôpital Mercy dans des circonstances mystérieuses, mais il a laissé ces appareils derrière lui. Les services de renseignement de la Marine ont perdu quelques jours à essayer de les comprendre tout seuls, ajouta-t-il avec un reniflement méprisant, jusqu'à ce que quelqu'un se décide enfin à nous les transmettre. »

Shannon hocha la tête, absorbant chaque détail de l'explication de Carlson. L'Enterprise était un porte-avions, elle le savait, mais elle ne comprenait toujours pas pourquoi une tentative d'espionnage interrompue excitait autant son patron. « Quel genre d'intrus ? demanda-t-elle. Je ne comprends pas. »

« Un Russe, paraît-il, déclara le vieux scientifique. Nommé Pavel Chekov, d'après ses papiers, mais la CIA n'a aucune trace d'un Pavel Chekov entrant dans le pays, et les Soviétiques ont nié avec véhémence toute connaissance de son existence. » Carlson parlait comme s'il n'avait guère de raison de douter des protestations d'innocence des

Russes. « Naturellement, divers types paranoïaques restent convaincus que ce "Chekov" n'était rien de plus qu'un espion communiste exceptionnellement insaisissable, mais j'ai mes doutes. » Il passa une main tendue au-dessus des objets sans nom posés sur le comptoir. « Si ces appareils sont d'invention soviétique, alors les Rouges ont une sacrée avance sur nous, technologiquement, bien plus que nos amis du Pentagone aimeraient le croire. » Il sourit à Shannon, révélant un sourire malicieux malheureusement taché par des années de tabagisme. « Heureusement, je ne pense pas que ce soit le cas. »

Elle n'arrivait pas à croire qu'il insinuait réellement ce qu'elle pensait comprendre. « Vous ne voulez pas dire… vous pensez vraiment que ce "Chekov" aurait pu être… ? » Même après tout ce qu'elle avait appris en travaillant sur le projet ces deux dernières années, elle avait du mal à prononcer les mots à voix haute.

« Pas de cette Terre ? Un extraterrestre ? » Carlson termina sa phrase avec une lueur triomphante dans le regard. « C'est exactement ce que je pense. » Il rayonnait devant les objets non identifiés comme un enfant qui venait de recevoir les jouets tout en haut de sa liste de Noël. « Aussi déroutants soient-ils, ces artefacts présentent une nette ressemblance avec une partie de l'équipement que nous avons récupéré à Roswell en 47. »

Shannon réagit par une brusque inspiration. Avant de venir travailler au Projet F, environ deux ans plus tôt, elle avait toujours supposé que les histoires d'OVNI et de visiteurs extraterrestres capturés relevaient simplement des gros titres de tabloïds. Imaginez sa surprise lorsque le doc Carlson l'avait informée qu'il avait personnellement rencontré et étudié un groupe d'êtres extraterrestres intelligents après le crash d'un vaisseau spatial alien au Nouveau-Mexique près de quarante ans plus tôt. Bien que les créatures surnaturelles — qui se nommaient elles-mêmes « Ferengi » — se soient échappées de captivité peu après, le docteur Jeffrey Carlson avait consacré le reste de sa carrière à étudier tout ce qu'il pouvait découvrir sur les aliens et leur technologie incroyablement avancée.

« Mais sûrement, protesta-t-elle, toujours incapable d'accepter l'énormité de ce que disait son patron, le Russe qui a été capturé, Chekov, ne ressemblait pas à un Ferengi ? » D'après les photos classifiées prises en 47, les précédents visiteurs de la Terre ressemblaient à des trolls imberbes, avec des oreilles grotesquement surdimensionnées et des traits de rongeur. Il était difficile d'imaginer comment même l'officier le plus paranoïaque du renseignement naval aurait pu confondre un Ferengi avec un espion soviétique.

« C'est vrai, concéda Carlson, mais tu oublies que les aliens de Roswell, ou au moins l'un d'eux, étaient capables de changer de forme à volonté. Je l'ai vu le faire de mes propres yeux, et Faith aussi, ajouta-t-il en faisant référence à sa femme, désormais infirmière militaire à la retraite. Pourquoi ce Chekov n'aurait-il pas pu être en réalité un Ferengi déguisé ? »

Bon point, pensa Shannon, s'adaptant peu à peu à cette idée. Une fois acceptée l'existence d'aliens métamorphes venus de l'espace, chose avec laquelle elle avait fait

la paix depuis bien longtemps, il était certainement possible que l'un d'eux ait visité la Californie la semaine précédente. Mais pourquoi ? se demanda-t-elle. Dans quel but ?

Elle se souvint soudain d'un reportage auquel elle avait prêté une attention fugace quelques jours plus tôt, quelque chose au sujet d'une biologiste marine réputée qui avait disparu sans laisser de trace à San Francisco. Cela devait être à peu près au même moment où ce « Chekov » était apparu à Alameda, réalisa-t-elle. Pouvait-il y avoir un lien ? Aucun des amis ou collègues de la femme n'avait pu expliquer sa disparition soudaine, et la police reconnaissait être perplexe. Peut-être — quel était déjà son nom ? Gillian quelque chose ? — avait-elle vraiment été enlevée par des aliens ?

Mais que feraient les Ferengi d'une biologiste marine ? Shannon n'en avait aucune idée. D'après Carlson, les premiers aliens de Roswell étaient arrivés sur Terre par accident, du moins c'est ce qu'ils avaient affirmé. Pourquoi étaient-ils, eux ou d'autres semblables à eux, enfin revenus après tant d'années ? « Vous êtes sûr, demanda-t-elle à Carlson en contemplant les artefacts récemment arrivés sur le comptoir, que c'est de la technologie ferengi ? »

« Je crois, dit le doc avec hésitation. Nous n'avons pas encore vraiment eu le temps de les examiner correctement, et il y a encore beaucoup de choses que nous ignorons sur ce que nous avons vu en 47. Après tout, cela fait presque quarante ans maintenant, et nous essayons toujours de comprendre comment fonctionnaient le vaisseau de Quark et ses autres gadgets, à partir de croquis et de photographies pris à l'époque. » Il sourit faiblement. « Parfois, j'ai l'impression d'être un homme des cavernes qui lutte pour comprendre un four à micro-ondes. »

Shannon savait ce qu'il ressentait. Une grande partie de son propre travail sur le projet consistait en cette tâche apparemment impossible d'essayer de rétroconcevoir le vaisseau spatial des Ferengi avec rien d'autre que des notes et diagrammes vieux de quarante ans. Elle s'y attelait déjà depuis deux ans, et le succès n'était nulle part en vue. Sa lente progression frustrait Shannon, qui aspirait à être la première femme sur Mars. Même la catastrophe de Challenger, plus tôt cette année-là, n'avait pas émoussé son ardent désir d'aller dans l'espace ; au contraire, cette explosion tragique n'avait fait qu'accroître sa détermination à résoudre l'énigme du vaisseau ferengi disparu depuis longtemps. Dieu sait que nous avons besoin de quelque chose de mieux que la navette spatiale si nous voulons un jour explorer sérieusement le cosmos…

« Et pourtant, poursuivit Carlson en tapotant du doigt le plastique semblable à de l'acier — ou l'acier semblable à du plastique —, je parierais ma pension scandaleusement insuffisante que c'est le même genre de matériau que celui dont l'équipement de Quark était fait. » Il se caressa le menton pensivement en observant les objets en question. « La seule chose qui me laisse perplexe, cependant, c'est que la conception de ces mécanismes me paraît d'une certaine façon moins sophistiquée que les appareils que nous avons observés en 47. C'est comme si leur technologie avait régressé d'une génération environ au cours des quatre dernières décennies, ce qui est le contraire de ce à quoi on s'attendrait. »

Shannon souleva doucement du comptoir l'appareil semblable à un pistolet, sa main s'adaptant confortablement à la poignée. Il était étonnamment léger. « Eh bien, vous savez ce qu'on dit : on ne les fabrique plus comme avant. Peut-être que ça vaut aussi pour le matériel extraterrestre. » Une explication encore plus délirante lui vint à l'esprit. « Ou, qui sait, peut-être qu'il y a une sorte de bizarre paradoxe temporel à l'œuvre ici ? Retour vers le futur et tout ça. »

Elle plaisantait, naturellement, mais Carlson sembla prendre l'idée au sérieux. « Tu sais, Shannon, c'est bien possible. » Il la regarda manipuler le prétendu artefact alien. « Attention, la prévint-il, les chasseurs d'espions de la Marine étaient persuadés que l'appareil que tu tiens est une sorte d'arme, même si jusqu'à présent personne n'a réussi à le faire fonctionner. » Son ton laissait entendre que, en ce qui concernait l'armée américaine, ce n'était peut-être pas une si mauvaise chose. « Avant son accident, Chekov lui-même est censé avoir suggéré que son arme avait été endommagée par les radiations du réacteur nucléaire de l'Enterprise. » Son regard se tourna vers l'intérieur tandis qu'il méditait les implications possibles de cette affirmation. « Tu sais, maintenant que j'y pense, Quark aussi avait de fortes opinions au sujet de l'énergie atomique. Peut-être que… »

Une série de quintes de toux déchirantes interrompit ses spéculations fiévreuses. Shannon grimaça au son rude et humide qui sortait des poumons malmenés de son mentor, et elle le regarda avec douleur et compassion tandis que les convulsions explosives faisaient se plier le corps du vieil homme en deux. Reposant le « pistolet » sur le comptoir, elle se précipita pour aider Carlson, arrachant la cigarette de ses doigts tremblants d'un geste adroit, puis le guidant vers un tabouret voisin où il pourrait s'asseoir.

Il fallut quelques instants, mais la crise de toux finit par passer, et Carlson put reprendre son souffle. « Désolé pour ça, s'excusa-t-il humblement. Je suppose que j'ai trop travaillé. »

Pour la première fois depuis son retour au laboratoire, Shannon remarqua que le visage de Carlson paraissait plus creusé et plus tiré que d'habitude. Les lourdes montures noires de ses bifocales ne dissimulaient que partiellement les ombres violacées sous ses yeux âgés. « Laissez-moi deviner, vous êtes à fond depuis des heures maintenant, n'est-ce pas ? »

Carlson haussa les épaules d'un air dédaigneux. Le revers de son immense enthousiasme pour son travail, Shannon le savait, était qu'il se poussait souvent trop loin. « Plus ou moins, admit-il, mais peux-tu me le reprocher ? C'est l'occasion d'une vie. Des preuves toutes nouvelles d'une intelligence extraterrestre ! Je ne pourrais pas faire une pause maintenant même si je le voulais. »

Il avait l'air excité et épuisé en même temps. Shannon décida qu'il était temps d'adopter une ligne dure ; elle tenait trop au gentil vieux scientifique pour le laisser ruiner ainsi sa santé. « Écoutez, si vous ne voulez pas rentrer chez vous et dormir une bonne nuit, ce dont vous avez vraiment besoin, alors vous devriez au moins faire une sieste de quelques heures dans votre bureau. C'est bien pour ça que j'ai installé ce lit de camp au départ. »

« Si je voulais une infirmière, j'aurais simplement pu rester à la maison avec ma femme, grommela Carlson. » Il tendit la main vers sa cigarette, mais Shannon écrasa résolument l'immonde bâton de cancer dans le creux d'un creuset en céramique bien pratique. « Bon sang, cela fait quarante ans que j'attends de revoir de la technologie ferengi. »

« Alors quelques heures de plus ne feront aucune différence, insista Shannon. » Résolue, elle aida son patron épuisé à se remettre debout et le conduisit hors du laboratoire vers son bureau, à quelques pas de là, dans un bloc de compartiments voisin assigné à leur projet. Carlson marmonna sombrement tout du long, mais finit par céder à l'inévitable. Tout au fond d'elle, la jeune femme soupçonnait que son ingénieux mentor savait qu'elle avait raison.

Après s'être assurée que Carlson s'était bel et bien allongé sur le lit de camp portable que Shannon avait installé dans son bureau des mois auparavant, Shannon éteignit toutes les lampes de la pièce, puis sortit silencieusement du compartiment tapissé de livres. Elle s'attarda plusieurs minutes dans le couloir devant la porte, pour s'assurer que Carlson se reposait effectivement, et ne se faufilait pas jusqu'à son ordinateur pour travailler. Puis sa propre curiosité l'emporta, et elle retourna sur la pointe des pieds vers le laboratoire principal pour examiner de plus près les mystérieuses curiosités qui avaient tant intrigué son patron.

Une porte en verre teinté isolait le laboratoire de la zone des bureaux. Shannon était certaine de se rappeler avoir éteint les lumières en quittant le laboratoire, mais elle fut surprise de voir à présent une lueur bleue inquiétante venir de l'autre côté de la porte. Un filet de brume saphir s'insinuait dans le couloir sous la porte. C'est quoi ce bordel ? pensa-t-elle. Elle renifla l'air, momentanément effrayée qu'une cigarette abandonnée ait accidentellement déclenché un incendie dans le laboratoire, mais elle ne sentit aucune odeur de brûlé. Quelle que fût cette vapeur bleue inodore, ce n'était pas de la fumée.

Instantanément sur ses gardes, elle s'approcha à pas furtifs de l'entrée fermée du laboratoire. En regardant à travers le verre translucide, elle aperçut la silhouette d'une figure humanoïde se déplaçant dans le laboratoire. Un intrus — dans la Zone 51 ? Cela semblait difficilement possible, à moins que Chekov lui-même soit peut-être passé récupérer ses biens. Qui savait comment les Ferengi allaient et venaient ? Se pouvait-il qu'un véritable extraterrestre ne se trouve qu'à quelques mètres ?

Sur une impulsion, Shannon ouvrit brusquement la porte et alluma les lumières, surprenant l'intrus. Les lumières blanches à haute intensité révélèrent une femme d'apparence parfaitement humaine, surprise en train de fouiller les tiroirs de fournitures sous le comptoir métallique. Bronzée et blonde, la femme semblait approcher de la quarantaine et portait un pull ample vert foncé ainsi que des leggings noirs en spandex. Un sac cabas tissé élégant pendait à son épaule, et il n'y avait rien d'alien dans son expression de surprise et de contrariété aux yeux écarquillés ; elle avait l'air aussi penaude et coupable qu'une adolescente mineure surprise à se faufiler dans un film interdit aux moins de dix-sept ans. Ce n'est pas une Ferengi, devina

intuitivement Shannon, et pas un « Pavel » non plus, sauf si les aliens peuvent changer de sexe aussi bien que de forme.

La main de l'inconnue reposait toujours sur la poignée d'un tiroir à demi ouvert, tandis que son autre main serrait la « radio » noire rectangulaire capturée sur Chekov. L'artefact restant, celui qui ressemblait à une arme de poing, reposait encore sur le comptoir d'acier poli, juste hors de portée de l'intruse.

Réfléchissant vite, Shannon se précipita en avant et s'empara de l'arme supposée. « Ne bougez pas ! » avertit-elle la femme plus âgée, pointant ce qu'elle espérait être le bon bout du « pistolet » vers l'inconnue. Mon Dieu, je vais vraiment avoir l'air stupide, pensa-t-elle, si je pointe ce truc dans le mauvais sens !

« Attendez ! Ne nous emballons pas ! » murmura l'autre femme avec urgence, sans la moindre trace de quelque chose ressemblant à un accent russe. Son propre bras se leva soudain, pointant la « radio » vers Shannon. « Vous aussi, restez où vous êtes ! »

La jeune ingénieure ne savait pas si elle devait être déçue ou soulagée que la mystérieuse femme ait l'air et le comportement si convaincants d'une humaine. « Ce n'est pas une arme, lança Shannon à l'intruse sans nom, en désignant d'un mouvement de tête l'instrument noir et anguleux dans la main de l'autre femme.

— Ah oui ? » L'embarras rougissant céda la place à la bravade tandis que l'intruse aux cheveux couleur miel tenait bon, gardant son arme levée. Ses yeux aigue-marine se plissèrent tandis que la blonde fixait Shannon comme une fine gâchette dans un vieux film de Clint Eastwood. « Vous en êtes absolument certaine ? »

Pas exactement, pensa Shannon en avalant difficilement sa salive. Les fonctions réelles des deux appareils demeuraient inconnues. Pour autant qu'elle le sache, elle menaçait peut-être un rayon mortel avec un taille-crayon. Mais si c'est le cas, pensa-t-elle avec espoir, alors pourquoi Blondie ne m'a-t-elle pas déjà vaporisée ?

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-elle nerveusement. Comment l'intruse avait-elle pu passer tous les gardes et toutes les caméras de sécurité, de toute façon ? La blonde avait-elle fait quelque chose au sergent Muckerheide, ou le sympathique soldat était-il toujours de garde à l'extérieur du laboratoire, parfaitement inconscient du duel à la mexicaine qui se déroulait à l'intérieur ? Shannon fut tentée d'appeler à l'aide, mais craignit que l'autre femme ne tire avec son arme (?) si elle essayait seulement de faire venir des renforts. D'ailleurs, se rappela-t-elle, Muck ne pourrait même pas entrer dans le laboratoire s'il l'entendait hurler pour sauver sa vie ; il n'avait pas l'autorisation nécessaire pour franchir la porte verrouillée. Voilà qui est ironique, pensa-t-elle avec acidité.

« Chut ! » l'étrangère mit Shannon en garde, tenant un doigt devant ses lèvres. Elle agita sa « radio » vers Shannon pour souligner son propos. « Mon nom n'a pas d'importance. L'important, c'est que » — elle lâcha le tiroir et pointa le doigt vers l'arme à feu non prouvée de Shannon — « cela ne vous appartient pas.

— Je ne vois pas vos initiales dessus, rétorqua Shannon, quelles qu'elles puissent être. » Son regard parcourut le laboratoire bien rangé et bien équipé tandis qu'elle envisageait frénétiquement ses options. Elle pouvait toujours appeler le doc Carlson,

bien sûr, mais la dernière chose qu'elle voulait était de mettre aussi son patron en danger. Au lieu de cela, ses yeux se fixèrent sur un téléphone blanc en plastique fixé au mur à plusieurs mètres de là, à côté d'un tableau noir couvert de calculs et de diagrammes obscurs. Si je peux seulement avoir l'occasion d'appeler à l'aide, pensa-t-elle en commençant à se diriger dans cette direction. « Et puis, premier arrivé, premier servi. »

Mais la blonde armée de sa radio vit où Shannon se dirigeait et se déplaça pour lui barrer le passage. « Écoutez, vous êtes une scientifique, n'est-ce pas ? demanda l'étrangère avec espoir. Alors vous êtes présumément quelqu'un d'intelligent. Vous devez bien comprendre que la civilisation n'est pas encore prête pour ce genre de technologie. Vous feriez un bond de plusieurs siècles en avant par rapport au niveau actuel de développement de l'humanité ; notre psychologie ou nos institutions sociales ne pourraient absolument pas suivre. » L'intruse anonyme semblait assurément assez sincère ; des yeux bleu-vert suppliants se tendaient vers Shannon sans la moindre trace de ruse ou de duplicité. « Imaginez seulement ce que cela ferait à l'équilibre des puissances si le Pentagone comprenait comment fonctionnent ces machins de science-fiction ! »

« Mais il n'est pas nécessaire que cela concerne des armes plus grandes et meilleures, insista Shannon avec passion. » Elle et le doc avaient toujours été unis dans leur volonté de faire davantage que simplement intensifier la course aux armements. « C'est à ça que servent les traités et la diplomatie. Et les applications pacifiques du progrès scientifique ? Comme la recherche médicale, les sources d'énergie alternatives, le programme spatial… ? » L'image déchirante de Challenger explosant en plein vol traversa de nouveau son esprit, faisant se coincer sa voix dans sa gorge. « Si nous pouvons construire de meilleurs vaisseaux spatiaux, plus avancés, en utilisant justement ce genre de technologie futuriste, alors peut-être que plus aucun astronaute n'aura à mourir comme Christa McAuliffe et les autres ! »

La femme blonde sourit tristement. « Je comprends ce que vous dites, compatit-elle, et j'aime votre façon de penser. Mais vous allez devoir me faire confiance sur ce coup-là, Rouquine. Vous laisser garder ces gadgets est une idée pire que le New Coke. »

Sans prévenir, elle appuya sur un bouton de la « radio », qui émit aussitôt un bourdonnement électronique. Shannon tressaillit, s'attendant à être assommée ou désintégrée, mais la femme blonde se contenta de jeter un coup d'œil à l'écran numérique de l'appareil et sourit triomphalement. « Désolée de vous apprendre ça, ma sœur, mais on dirait bien que votre pistolet laser est à court de jus. »

Elle plaça allègrement sa propre « arme » dans le sac à main qui pendait à son épaule, puis bondit vers Shannon. La jeune femme pressa désespérément quelque chose qui ressemblait à une détente, mais, exactement comme la blonde l'avait prédit, rien ne se produisit. Son assaillante attrapa avec assurance le bras de Shannon et, grâce à une sorte de mouvement d'arts martiaux bien maîtrisé, exerça une pression sur le poignet de la laborantine surprise, la forçant à lâcher le pistolet. « Voilà ! dit

joyeusement la blonde en reculant avec son butin, qu'elle glissa efficacement dans la poche de son pull. Maintenant, on avance. »

Sentant que la situation lui échappait rapidement, Shannon hésita, incertaine de devoir courir vers le téléphone ou tenter d'arracher physiquement les artefacts volés à l'autre femme. Je savais que j'aurais dû suivre ce cours d'autodéfense à la salle de sport !

« Holà, Rouquine, la prévint la blonde, comme si elle lisait dans ses pensées. » Elle retira un stylo-plume argenté de l'une des jambières duveteuses vert chartreuse autour de ses tibias et en pointa la pointe vers Shannon. « Croyez-le ou non, cette fois je ne bluffe pas. Ce petit machin-stylo est vraiment une arme, en quelque sorte, alors ne songez même pas à me faire votre Rambo. »

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule vers un placard à fournitures à l'autre bout du laboratoire, elle commença à reculer loin de Shannon. Je ne comprends pas, pensa Shannon, incapable de suivre cette chaîne d'événements déconcertante. Où croit-elle pouvoir aller ? Il n'y a aucun moyen de sortir d'ici sauf en passant devant tous les gardes ! Pourtant, d'une manière ou d'une autre, elle savait que la blonde sans nom était parfaitement capable de quitter la Zone 51 aussi mystérieusement qu'elle y était arrivée, en emportant avec elle les deux artefacts capturés.

« Attendez ! » appela Shannon, plus désireuse que jamais de sonder les secrets des appareils aliens. « Et si nous promettions de partager ces connaissances avec le monde entier, y compris nos ennemis ? Comme ça, nous pourrions tous en bénéficier ! »

La blonde s'arrêta, regardant Shannon avec une expression intriguée. « J'apprécie le sentiment, dit-elle en secouant lentement la tête, mais le monde ne peut tout simplement pas prendre ce risque pour l'instant. Les choses sont trop délicates, géopolitiquement parlant. » Elle détailla Shannon d'un air spéculatif, comme si elle évaluait la jeune ingénieure selon des critères non spécifiés. « Mais peut-être devrions-nous reparler un jour. Comment vous appelez-vous, au fait ?

— Shannon, répondit-elle avec incertitude, espérant ardemment qu'elle n'était pas en train de s'inscrire pour son propre enlèvement alien, comme cette biologiste marine disparue. Shannon O'Donnell. »

La blonde sourit. « Ravie de vous rencontrer, Shannon. » Depuis l'autre côté du laboratoire, elle pointa son stylo directement vers la jeune femme. « Ne vous inquiétez pas, ça ne fera pas mal du tout. »

La panique flamba un instant dans le cœur battant de Shannon. Puis le stylo argenté bourdonna bruyamment et tous ses soucis disparurent.

Du moins pendant une heure environ.

CHAPITRE TRENTE-DEUX

PLACE ROUGE
MOSCOU
UNION DES RÉPUBLIQUES SOCIALISTES SOVIÉTIQUES
10 OCTOBRE 1986

S'ÉLEVANT HAUT AU-DESSUS des murs de briques rouges du Kremlin, la tour de l'horloge sonna un hymne révolutionnaire lorsque l'horloge frappa sept heures. Le colonel Anastasia Komananov du KGB, Troisième Direction principale, pressa le pas en traversant la place Rouge en direction de la redoutable forteresse murée qui servait désormais de quartier général à l'Union soviétique. Son grand manteau gris acier à double boutonnage était solidement fermé contre le froid mordant du soir. Des étoiles d'or, signifiant son grade, scintillaient sur le col du lourd manteau de laine, et une mince mallette noire était solidement enchaînée à son poignet.

Le froid hivernal, extrême pour un mois d'octobre, avait déjà poussé habitants et touristes à se réfugier à l'intérieur, si bien que la place était largement déserte ce soir. Komananov traversa d'un pas vif la vaste étendue de pavés blancs, progressant rapidement vers sa destination finale. Juste devant, de l'autre côté de la place, on pouvait entrevoir la rotonde à coupole du Sénat russe au-dessus et au-delà des remparts rouges crénelés des murs du Kremlin. Une affaire urgente, vitale pour l'existence continue de l'Union soviétique, attendait Komananov dans le bâtiment du Présidium, près du Sénat, mais elle devait d'abord faire un autre arrêt.

Pyramide de blocs cubiques empilés, le tombeau de Lénine était accroupi dans l'ombre du Kremlin, sa façade de granit rouge assortie aux murs sévères qui se dressaient derrière lui. Des rangées de pins soigneusement taillés encadraient l'entrée du mausolée, également protégé par une garde d'honneur de soldats en uniforme, portant des fusils d'assaut AK-74. Au-dessus de la porte, de grandes lettres cyrilliques épelaient le nom du Père de la Révolution.

Le jour, une longue file de visiteurs, composée à la fois de pèlerins sincères et de curieux, s'étirait d'ordinaire devant le tombeau, attendant leur tour pour rendre hommage au défunt dirigeant soviétique. À présent, après l'heure de fermeture, seuls demeuraient les gardes au visage sévère, se tenant raides au garde-à-vous tandis que Komananov approchait. Le colonel hocha sèchement la tête lorsque les soldats la saluèrent avec précision et, sans un mot, la laissèrent passer. Elle n'avait pas besoin d'exprimer ses intentions à voix haute ; c'était son habitude, bien connue des gardes postés ici, de méditer dans le tombeau après le départ de tous les touristes. Bien

qu'elle fût légèrement en retard ce soir, ayant quitté le quartier général du KGB, sur la place Loubianka toute proche, plusieurs minutes plus tard qu'elle ne l'avait prévu, elle jugeait important que, ce soir entre tous, elle ne s'écartât pas le moins du monde de sa routine habituelle, de peur que ses actes n'attirent une attention indésirable.

Je ne dois rien faire de suspect, se prévint-elle silencieusement, gardant une expression solennelle et impénétrable sur ses traits austèrement séduisants. Une paire de boucles d'oreilles de perles assorties ajoutait une touche féminine à son allure et à sa tenue autrement intimidantes. Pas ce soir, ni dans les jours à venir. Des yeux de la couleur des ciels sibériens bleus sans nuages ne trahissaient pas le moindre indice des inquiétudes qui troublaient son esprit. L'opération doit réussir, jura-t-elle. L'avenir de la Révolution en dépend.

Si tout se déroulait comme prévu ce soir, elle entrerait dans l'histoire comme l'une des sauveuses de l'Union soviétique, ce qui était, à défaut d'autre chose, certainement préférable à son autre titre de gloire plus douteux ; au durable embarras d'Anastasia Komananov, elle avait déjà été immortalisée dans un roman d'espionnage britannique de bas étage écrit par un agent occidental de sa connaissance, qui s'était retiré du terrain pour poursuivre une carrière plus « littéraire ». Avec un peu de chance, ses véritables accomplissements éclipseraient bientôt ceux de son homologue fictive — du moins l'espérait-elle ardemment.

Retirant sa chapka grise doublée de fourrure, elle passa sous l'imposant portail de granit pour pénétrer dans l'intérieur faiblement éclairé du tombeau. Ses pas résonnèrent dans l'atmosphère sépulcrale de la crypte tandis qu'elle descendait deux courts couloirs vides jusqu'à parvenir au dernier lieu de repos de l'homme qui avait transformé la Russie, monarchie arriérée, en un État communiste moderne. Enfermé sous verre, les restes mortels de Vladimir Ilitch Lénine reposaient en majesté sur un brancard orné de fer filigrané et de velours pourpre écrasé, paraissant remarquablement conservé pour quelqu'un mort depuis plus de six décennies. Son crâne dégarni reposait sur un coussin de velours moelleux, tandis que sa peau, bien qu'un peu cireuse, conservait l'éclat rougeaud et la teinte de la vie. Il semblait simplement dormir, une expression sereine sur ses traits distingués, les bras reposant confortablement le long du corps. Un éclairage expert jetait une radiance dorée sur la scène, accentuant la qualité vivante de la silhouette allongée, vêtue d'un costume bleu foncé conservateur. Des lances de fer, dont les pointes avaient été soigneusement façonnées en emblèmes de marteau et faucille de l'État soviétique, encadraient le brancard, montant symboliquement la garde sur le grand dirigeant bolchevique. Anastasia Komananov ressentit un élan de patriotisme, et une résolution renouvelée, en contemplant le tableau inspirant devant elle.

Des rumeurs persistaient, bien sûr, selon lesquelles tout ou partie du corps sur le brancard était une habile contrefaçon, que « Lénine » lui-même n'était rien d'autre qu'un mannequin de cire, se faisant passer pour un cadavre expertement embaumé. Komananov avait personnellement choisi de ne jamais examiner la question de trop près. Nul doute qu'elle pourrait découvrir la vérité si elle le souhaitait, étant donné ses vastes relations au KGB, mais le colonel préférait croire que le corps était

authentique, surtout en des moments comme celui-ci, lorsque son devoir et sa dévotion envers l'État étaient mis à l'épreuve le plus sévèrement.

Lénine aurait-il approuvé les actions drastiques de ce soir ? Très certainement, s'assura Komananov avec emphase, une fois qu'il aurait compris tout ce qui était en jeu. Mikhaïl Gorbatchev, l'homme actuellement à la barre de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, était un faible et un traître, qui provoquerait presque certainement la ruine totale de l'Union soviétique s'il n'était pas arrêté. Le sang cosaque ardent de Komananov bouillait lorsqu'elle se rappelait les nombreuses façons dont leur nouveau secrétaire général avait déjà sapé la sûreté et la sécurité de la nation : retirer le poste de ministre de la Défense du cercle intérieur du Politburo, annoncer un moratoire unilatéral sur les essais nucléaires, proposer des réductions imprudemment drastiques des armes stratégiques et, de manière incroyable, insensée, suggérer publiquement qu'il pourrait autoriser des étrangers à mener des inspections d'installations militaires soviétiques actuellement interdites d'accès, afin que des agents étrangers puissent vérifier le respect par la Russie des scandaleux traités de désarmement auxquels Gorbatchev semblait beaucoup trop désireux de consentir !

Le colonel jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet. Il n'était que sept heures dix ici, à Moscou, ce qui signifiait que le soleil ne s'était pas encore couché en Islande, où, même maintenant, Gorbatchev et ses comparses libéraux à l'esprit laineux rencontraient le président américain pour brader encore davantage la puissance militaire de la Mère Russie. Selon ses informateurs au sein du Politburo, le secrétaire général avait sérieusement l'intention de discuter avec Reagan, ce vieux belliciste sénile, de l'élimination totale de toutes les armes nucléaires stratégiques. Ajouté à ses politiques internes dangereusement libérales et à sa réticence croissante à poursuivre la guerre en Afghanistan, il était très clair que Gorbatchev, séduit par sa célébrité grandissante à l'étranger, représentait une menace manifeste pour tout ce que des générations de communistes héroïques avaient travaillé et sacrifié à construire. Si Lénine savait ce que tramait son successeur abusé, Komananov en était tout à fait certaine, il se redresserait physiquement, cire ou pas cire, pour écraser Mikhaïl Sergueïevitch une bonne fois pour toutes !

« N'ayez crainte, camarade », murmura-t-elle en russe au Bolchevique enseveli, surveillant ses paroles même dans l'intimité de la crypte. Ses doigts gantés serraient fermement la poignée de la mallette noire. « Ce soir, la Révolution est en sécurité entre mes mains. »

Elle se tourna pour quitter la crypte, seulement pour se retrouver figée sur place par le son inattendu d'une voix qui s'adressait à elle depuis l'arrière.

« Et pourquoi cela, colonel Komananov ? »

Le chapeau du colonel glissa de ses doigts et tomba sur le sol. Pivotant sous le choc, elle fut stupéfaite de voir Lénine assis sur le brancard, le sarcophage de verre transparent relevé sur le côté. Faisant passer ses pieds par-dessus le bord du catafalque de fer ornementé et les posant sur le sol, le cadavre revenu d'entre les morts se leva pour la première fois en soixante ans et rajusta sa veste bleue soigneusement repassée. Des yeux gris perçants, indéniablement vivants, se

verrouillèrent sur Komananov, comme si cette figure redoutable connaissait déjà les secrets mortels étroitement gardés dans son esprit.

« Eh bien ? » demanda impérieusement V. I. Lénine. « Comment exactement comptez-vous tenir votre promesse ? Et qu'y a-t-il de si spécial ce soir ? »

Pendant quelques instants terrifiants, un frisson de véritable terreur superstitieuse parcourut l'officier du KGB pétrifiée, faisant se dresser la chair de poule sous son austère uniforme brun de l'armée. De sinistres contes paysans de vampires, de goules et d'autres revenants surnaturels, plantés profondément dans son esprit pendant l'enfance, rejaillirent dans ses pensées comme un vourdalak assoiffé de sang jaillissant de sa tombe profanée.

Puis son intellect reprit le dessus, et elle comprit avec colère qu'elle avait été trompée.

« Imposteur ! » cracha-t-elle venimeusement à la haute silhouette barbue, qui ressemblait de façon troublante à toutes les photos de Lénine qu'elle avait jamais vues. « Comment osez-vous profaner la mémoire de Vladimir Ilitch ! »

« Mes excuses, colonel », répondit le faux Lénine. Bien que son russe demeurât impeccable, il parlait maintenant avec un accent américain, révélant ses origines corrompues et capitalistes. S'éloignant du brancard, il tira un mince stylo-plume argenté de la poche de son costume et le pointa menaçant vers Komananov. De sa main libre, il ôta une calotte chauve en caoutchouc du sommet de son crâne, révélant une chevelure brune grisonnante. « Soyez assurée que l'effigie fallacieuse exposée ici sera rendue à sa place habituelle une fois notre affaire conclue. » Une fausse barbe rousse suivit le même chemin que la calotte de caoutchouc, mais des couches de maquillage cireux orangé dissimulaient encore les véritables traits de l'imposteur. « Sachant ce que je savais de vos habitudes, cependant, cela semblait être le lieu le plus probable pour obtenir un entretien privé avec vous. »

Komananov ne fut pas impressionnée par l'ingéniosité ni par les explications de l'Américain.

« Théâtralité bon marché ! » railla-t-elle avec mépris. « Si vous pensez que votre stratagème morbide vous a donné le moindre avantage psychologique sur moi, vous vous trompez profondément. » Elle observa avec méfiance la baguette d'argent polie qui la tenait en otage. Sa taille compacte ne la trompait pas au point de sous-estimer l'arme apparente ; les assassins du KGB, comme elle le savait bien, tiraient souvent des fléchettes de poison mortel depuis des mécanismes aussi petits, voire plus petits, que le stylo-plume de l'Américain.

« Que me voulez-vous ? » demanda-t-elle avec défi.

Franchissant la distance entre eux d'une seule enjambée, l'Américain déguisé ouvrit son grand manteau et la fouilla calmement à la recherche d'armes, en ressortant son pistolet Makarov chargé. Satisfait de l'avoir effectivement désarmée, il recula et la considéra gravement.

« J'ai des raisons de croire, colonel, que vous et d'autres membres des hiérarchies militaires et du renseignement complotez contre M. Gorbatchev, et

pourriez avoir l'intention de profiter de la réunion au sommet de Reykjavik pour organiser un coup d'État gouvernemental en son absence. »

Comment sait-il cela ? se demanda anxieusement Komananov. Elle maudit silencieusement quiconque avait divulgué aux Américains ne serait-ce qu'un soupçon de l'opération, et se promit que, si elle survivait à cette rencontre, elle traquerait l'informateur et veillerait à ce qu'il paie pour sa trahison.

« Je ne sais pas de quoi vous parlez », déclara-t-elle d'un ton plat. « Je suis une fidèle servante de l'État comme du Parti. »

L'Américain soupira avec lassitude.

« Je vous en prie, colonel, ne perdons pas notre temps en faux-semblants. » Il désigna de la tête la mallette serrée dans sa main. « Veuillez me permettre d'inspecter le contenu de votre mallette. »

« Niet », dit-elle. En aucun cas elle ne permettrait à l'agent étranger de parcourir les documents top secret contenus dans sa mallette. « Elle est verrouillée », l'informa-t-elle en faisant tinter la solide chaîne qui liait la mallette de cuir à son poignet. « Je n'ai pas la clé. »

« Un mensonge fragile, colonel, observa l'Américain. Et guère un problème, en tout état de cause. » Le stylo argenté bourdonna brièvement et un rayon de force invisible fit sauter la chaîne en deux, à mi-chemin entre la mallette et son bras, arrachant un hoquet audible à Komananov. L'Américain ajusta les réglages de son arme, puis tira sur la mallette elle-même. À son grand désarroi, l'officier du KGB entendit la serrure s'ouvrir avec un déclic.

« Plus de tactiques obstructionnistes, colonel », lui ordonna l'Américain. Il indiqua le solide catafalque qui avait précédemment porté le corps de Lénine, ou une reproduction raisonnable de celui-ci. « Veuillez poser la mallette sur le dessus du brancard, puis éloignez-vous de la plate-forme. »

Malgré le danger présent, pour elle-même et, plus important encore, pour l'opération, Komananov devait admirer les capacités de l'arme en forme de stylo de l'imposteur. Un outil des plus polyvalents, pensa-t-elle avec envie. Que je serais heureuse d'ajouter à mon propre arsenal.

Obéissant à contrecœur aux exigences de l'Américain, elle abandonna la serviette, la déposant à plat sur les coussins de velours du brancard comme il l'avait ordonné.

« Attendez », modifia-t-il ses instructions avant qu'elle puisse reculer du catafalque.

Deux antennes jaillirent des côtés du stylo argenté et il passa rapidement l'appareil au-dessus de la mallette allongée, comme s'il la scannait à la recherche de pièges dissimulés, tout en gardant toujours le colonel elle-même à portée de l'arme. Le stylo émit trois ou quatre bips électroniques, mais ne détecta apparemment rien d'anormal. Satisfait, l'Américain hocha la tête et fit signe à Komananov de s'écarter, ce qu'elle fit avec grande réticence. C'est un désastre, désespéra-t-elle. Toute l'opération pourrait être en danger !

Tandis que Komananov regardait, bouleversée, son anxiété extrême dissimulée derrière une expression de pierre aux lèvres serrées, l'Américain souleva le couvercle de la mallette déverrouillée et commença à en examiner le contenu, feuilletant des liasses de documents classifiés. Ce qu'il y trouva le choqua manifestement.

« Par l'Aegis », murmura-t-il dans sa barbe, son attention momentanément captée par les secrets contenus dans les papiers top secret, « c'est pire que je ne l'imaginais. »

Komananov vit une occasion. Tandis que l'espion américain stupéfait était distrait, elle leva la main et arracha brutalement la boucle d'oreille de son oreille droite, ignorant la décharge de douleur de son lobe déchiré. Elle lança le faux bijou sur le dur sol de béton, puis détourna les yeux lorsque la boucle d'oreille explosa dans une déflagration aveuglante de lumière à haute intensité. Même si elle regardait ailleurs, son bras rapidement jeté devant ses yeux, l'éclat incandescent brûla à la périphérie de sa vision, faisant apparaître des taches bleues aux coins de ses yeux.

Pris au dépourvu, l'Américain fut surpris par le flash. Il chancela en arrière, se couvrant les yeux, effectivement aveuglé pour une minute entière — exactement comme Komananov l'avait prévu. L'entendant haleter de douleur, elle donna un coup de pied en arrière en direction du bruit. Les crampons de sa botte gauche s'enfoncèrent violemment dans la poitrine de l'homme, le projetant contre le brancard de fer inflexible. Il grogna bruyamment, le souffle coupé, mais parvint à garder son inestimable stylo argenté, qui bourdonna lorsqu'il tira à l'aveugle, manquant Komananov, qui se baissa sous le rayon invisible pour saisir le bras armé de l'homme, le tordant brutalement jusqu'à ce que l'arme habilement déguisée s'envole de ses doigts et atterrisse avec fracas quelques mètres plus loin. Voilà qui est mieux, pensa Komananov, souriant avec satisfaction. Maintenant, ils étaient tous les deux désarmés.

Malgré le gris dans ses cheveux, l'Américain était étonnamment fort. Il lança un coup vers sa tête avec sa main libre, mais l'agente du KGB bien entraînée évita le coup, puis enfonça son genou dans son abdomen sans protection, faisant se plier l'homme de douleur. Des larmes coulaient de ses yeux gris larmoyants, qui subissaient encore les effets de la bombe éclair miniature, faisant strier et couler le maquillage orangé sur ses joues. Serrant ses mains l'une contre l'autre pour former un double poing, elle frappa l'arrière de sa tête de toutes ses forces, l'envoyant face contre terre. Puis elle lui donna un coup de pied dans la mâchoire pour faire bonne mesure. Prends ça ! pensa-t-elle avec vindicte, vengeant son humiliation précédente.

Avec une force d'âme étonnante, l'imposteur meurtri tenta de se relever à genoux, mais l'implacable colonel le maîtrisa en lui donnant un coup de pied vicieux dans les côtes avec la pointe renforcée d'acier de sa botte.

« À terre ! » ordonna-t-elle à l'Américain tandis qu'elle tirait une paire de menottes réglementaires de l'armée de la poche de son manteau et lui enchaînait les mains derrière le dos avant de récupérer son fidèle Makarov. « Ne bougez pas, Américain », l'avertit-elle en lui plaquant l'arme contre la tête. Du sang coulait de son lobe d'oreille déchiré, qui la lançait impitoyablement ; pourtant, il était extrêmement satisfaisant de retourner la situation contre l'arrogant Yankee qui avait eu l'audace et

la témérité de se faire passer pour un héros russe révéré. Gardant le canon du Makarov constamment pointé sur l'Américain, elle recula loin du prisonnier, cherchant son arme tombée. Nos techniciens et armuriers voudront certainement examiner cet appareil, savait-elle. Voyons maintenant, où est-il passé ?

Les taches bleues s'estompaient déjà de sa vision lorsqu'elle aperçut le stylo argenté parmi les ombres.

« Excellent », murmura-t-elle, s'agenouillant brièvement pour confisquer l'arme, qu'elle glissa dans sa botte avant de récupérer la mallette volée, qu'elle referma soigneusement et verrouilla de nouveau. Tenant la mallette par sa poignée, elle traversa la crypte jusqu'à son prisonnier menotté, qu'elle remit brutalement debout.

« Dehors ! » ordonna-t-elle en le poussant dans le dos avec le canon de son arme.

« Vous commettez une terrible erreur, colonel », lança l'Américain avec passion, crachant sur le sol une bouchée de sang et d'émail brisé. « Gorbatchev et ses réformes sont la meilleure chance qu'ait votre génération d'arrêter cette guerre froide insensée, en réduisant le risque d'une guerre nucléaire catastrophique ! » Il regarda par-dessus son épaule, faisant ce qui semblait être une tentative sincère et désespérée de la détourner de son devoir et de ses desseins. « Peu importe ce qui m'arrive », bredouilla-t-il, du sang coulant du coin de sa bouche. « Vous ne pouvez pas laisser la paranoïa et un nationalisme malavisé faire obstacle à la paix mondiale ! »

« Silence ! » exigea-t-elle, frappant l'arrière de la tête de l'Américain avec la crosse de son pistolet pour réduire au silence ses supplications ridicules. Il paraissait aussi fou et stupidement idéaliste que Mikhaïl Sergueïevitch lui-même. Il lui vint toutefois à l'esprit qu'elle pouvait difficilement laisser l'homme partager ses soupçons beaucoup trop valables avec les soldats non informés sur la place Rouge ; et si quelqu'un écoutait réellement ses accusations, avant que Gorbatchev et ses confédérés traîtres soient entièrement éliminés ?

Je ne peux courir ce risque, réalisa-t-elle. « Attendez », ordonna-t-elle à son prisonnier, interrompant temporairement sa progression vers la sortie. Il était tentant de loger une balle dans le crâne de l'homme, mettant fin pour toujours à son ingérence indésirable, mais non, il était important de découvrir précisément pour qui travaillait l'imposteur, et jusqu'à quel point ils étaient au courant de l'opération capitale désormais en cours. Fais-le taire pour l'instant, décida-t-elle, posant la précieuse mallette juste assez longtemps pour retirer la cravate de soie bleue de l'homme et l'utiliser comme bâillon afin d'empêcher l'Américain de parler à quiconque. Elle noua fermement les extrémités de la cravate derrière la tête de l'homme, puis vérifia que le nœud tenait bien. Oui, cela fera l'affaire. « Continuez », dit-elle de nouveau au prisonnier, en lui enfonçant son arme entre les omoplates.

Elle poussa l'Américain hors du tombeau, dans le clair de lune froid et limpide du dehors. La demi-douzaine de soldats postés à l'entrée du mausolée réagirent avec une surprise compréhensible lorsqu'elle escorta l'espion capturé sous la menace de son arme en bas des marches du tombeau jusqu'au pavage de pierre usé en contrebas.

« Le fantôme de Lénine ! » haleta l'un des gardes, sans comprendre à quel point cette exclamation était perversément appropriée.

Plus tard, songea-t-elle, il faudrait enquêter pour savoir comment l'imposteur sans vergogne avait réussi à s'introduire dans le tombeau, ainsi que ce qu'il était advenu des véritables restes de Lénine, authentiques ou non. Pour l'instant, cependant, elle avait des affaires beaucoup plus pressantes à régler. Elle jeta rapidement un coup d'œil à sa montre-bracelet, contrariée de voir qu'il était presque 19 h 30, ce qui correspondait à peu près à la fin de l'après-midi à Reykjavik. Le temps passait vite et, selon le plan, elle devait être en position au Présidium, dans les bureaux exécutifs du Soviet suprême, lorsque l'opération de ce soir entrerait en vigueur :

« Yolki palki ! » jura-t-elle entre ses dents. L'imposteur dans le tombeau lui avait coûté un temps précieux. Autant elle brûlait d'interroger pleinement le prisonnier, pour découvrir exactement ce qu'il savait du coup d'État prévu, autant elle ne pouvait pas se permettre de perdre un instant à lui arracher ses secrets maintenant. Les documents classifiés dans sa mallette alourdissaient son bras, lui rappelant un devoir supérieur. « Placez cet espion en détention », ordonna-t-elle aux gardes, poussant l'Américain vers les soldats qui l'entouraient. « Escortez-le à la Loubianka sur mes ordres, et faites-le y enfermer jusqu'à ce que je décide de l'interroger. Laissez son bâillon en place jusque-là. »

« Da, colonel ! » dit le commandant empressé des gardes, se précipitant pour saisir l'Américain par le col. Il secoua rudement le prisonnier, prenant soin de manifester son mépris pour un ennemi de l'État. « Je l'y conduirai moi-même ! »

Avant que le soldat massif puisse exécuter ses ordres, toutefois, un étrange sifflement fendit l'air nocturne glacé. Komananov entendit le bruit du métal tranchant la chair et vit avec surprise le commandant de la garde d'honneur se raidir brusquement, puis basculer face contre terre sur le pavé. Un anneau d'acier plat était profondément fiché dans le dos du soldat, entouré d'une tache rouge qui s'étendait rapidement. Luisant au clair de lune, l'anneau métallique était à moitié enfoui dans la colonne vertébrale de l'homme, de sorte qu'il ressemblait à une poignée par laquelle le corps étendu aurait pu être soulevé comme un bagage. Que diable ? se demanda le colonel, choquée par la mort soudaine du soldat.

Sifflement ! Avant qu'elle ou les autres soldats puissent réagir, un autre disque argenté fila dans les airs, frappant à la tête un grand soldat renfrogné. Le garde tomba instantanément au sol ; Komananov ne pouvait pas dire tout de suite s'il était mort ou simplement inconscient. « Fiodor ! » cria l'un des camarades du garde avec alarme, se précipitant au côté du soldat tombé. « Qui a fait ça ? »

Serrant la poignée de son Makarov, Komananov chercha frénétiquement la source des projectiles. Là ! pensa-t-elle, levant les yeux vers le sommet du tombeau de Lénine, où elle aperçut une silhouette improbable prenant une pose dramatique à califourchon sur le bloc supérieur de la grande pyramide de granit. Jeune Indien ou Pakistanais musclé, âgé tout au plus de seize ans, leur assaillant enturbanné regardait le colonel de haut, un autre anneau d'acier serré dans sa main droite et cinq ou six autres enfilés sur le biceps bombé de son bras gauche. Malgré le froid automnal, le

jeune meurtrier ne portait qu'un gilet de coton brodé par-dessus ses bottes et son pantalon, avec une sorte de sangle ou de bandoulière tendue en diagonale sur sa large poitrine et un bracelet de métal argenté entourant son poignet droit. Son attitude assurée — non, arrogante — ne trahissait aucune peur des soldats armés et furieux en contrebas. « Voyez ! Je vous enseigne le Surhomme », annonça-t-il hardiment, paraphrasant Nietzsche. « L'éclair jailli du sombre nuage ! »

Qui ? se demanda Komananov, reconnaissant la déclaration grandiloquente comme les divagations d'un philosophe allemand décadent, habilement traduites en russe. Viser le nouveau venu, elle s'accorda une seconde pour jeter un regard à l'Américain menotté, maintenant debout parmi les corps tombés des soldats pris en embuscade. Était-ce de la reconnaissance qu'elle voyait dans ses yeux ? Le colonel était convaincue que l'imitateur de Lénine savait exactement qui était ce terroriste sanguinaire, même alors qu'elle jurait silencieusement que cette tentative de sauvetage malvenue et extrêmement incommode n'aboutirait pas. « Ne laissez pas le prisonnier s'échapper ! » cria-t-elle aux quatre soldats restants, puis tira sur le jeune homme au sommet de la pyramide. Le fracas des coups de feu résonna à travers la place Rouge tandis qu'elle maintenait la détente enfoncée, vidant tout un chargeur sur l'assassin audacieux.

Mais les réflexes du jeune homme étaient presque surhumainement rapides. Riant avec insolence, il bondit hors de la trajectoire de la salve enflammée, atterrissant sur l'un des niveaux inférieurs de la pyramide. Levant le bras droit avec une vitesse remarquable, il fit habilement tournoyer un anneau argenté autour de son index levé, puis l'envoya siffler dans les airs vers Komananov, qui tressaillit involontairement quelques secondes seulement avant que le disque acéré ne tranche le canon bleu acier de son Makarov, arrêtant sa course destructrice à quelques centimètres seulement de ses jointures gantées. Secouée et frustrée, elle jeta loin d'elle le pistolet désormais inutile. Il n'a sûrement pas pu faire ça exprès ! espéra-t-elle, le souffle court, horrifiée par la précision inquiétante de la visée du terroriste. Si ?

Elle reconnut alors l'anneau volant, sa mémoire éveillée par l'apparence et la tenue indiennes du jeune homme. C'était un chakram, l'arme traditionnelle des célèbres guerriers sikhs de l'Inde. Mais que faisait un adolescent sikh au cœur de Moscou, tentant de secourir un espion américain capturé ? La possibilité d'une opération de renseignement multinationale, mobilisée uniquement pour contrer la conspiration contre Gorbatchev, lui envoya des frissons dans le dos. Comment ces étrangers ont-ils découvert l'opération ? Notre sécurité était infaillible !

« Abattez-le ! » ordonna-t-elle aux gardes survivants, qui n'avaient guère besoin d'encouragement pour ouvrir le feu sur le maudit étranger qui avait déjà terrassé deux de leurs camarades. Les fusils d'assaut déchaînèrent leur fureur de 5,45 mm contre le perchoir de l'assassin au sommet de la pyramide, soulevant un vacarme assourdissant et envoyant voler des éclats de granit rouge et noir. Komananov grimaça devant les dégâts infligés au mausolée historique, mais les monuments pouvaient être réparés ; la sûreté et la sécurité de l'avenir de la Russie passaient avant tout. Elle

aurait sacrifié presque n'importe quoi pour empêcher le sournois Américain et son complice indien de saboter l'opération. La Russie devait être débarrassée de Gorbatchev !

Repoussé par la grêle féroce de tirs des AK-74 déchaînés, le Sikh meurtrier se replia dans les ombres à l'arrière de la pyramide, plongeant derrière les blocs massifs de granit.

« Vous l'avez eu ? » lança durement Komananov, maudissant intérieurement l'obscurité qui dissimulait l'assassin à sa vue. Ses doigts se crispèrent sur la poignée de sa mallette ; elle était déterminée à ne plus s'en séparer. « Est-il mort ? » Elle fit signe aux soldats de se disperser autour du mausolée criblé de balles, tout en gardant un œil sur le prisonnier américain, qui restait sous la garde d'un unique soldat adolescent au visage marqué d'acné, lequel déglutit nerveusement en serrant son fusil et en regardant autour de lui avec prudence, craignant sans doute que la mort tournoyante ne surgisse de la nuit à tout instant pour le réclamer, tout comme elle avait réclamé les deux premières victimes des chakrams mortels du Sikh.

Komananov se laissa tomber à genoux sur le pavé et tenta d'arracher son propre fusil de sous le corps sans vie du commandant mort. Refusant de lâcher la mallette capitale, elle tira maladroitement et d'une seule main sur le canon de l'AK-74. Le clair de lune miroitait sur le chakram dépassant entre les épaules de l'homme, se moquant de ses efforts tandis que le sang sur les pavés tachait ses mains, son manteau et son pantalon. Le cadavre massif était littéralement un poids mort, difficile à déplacer.

Des coups de feu retentirent derrière le tombeau, et le colonel leva les yeux avec espoir, priant ardemment personne en particulier pour qu'un des soldats ait enfin réussi à mettre une balle dans le jeune Sikh exaspérément insaisissable. « Que se passe-t-il ? » cria-t-elle. « Vous l'avez eu ? Bon sang, que quelqu'un me dise qu'il est mort ! »

Un cri de guerre défiant, dans ce qui ressemblait à de l'hindi ou du pendjabi, répondit à la clameur stridente du colonel. Ses yeux suivirent le son jusqu'au sommet même du tombeau, où, après avoir pris de l'élan à travers le cube couronnant l'édifice, le jeune Indien bondit du sommet de la pyramide, atterrissant sur la Place en contrebas à mi-chemin entre Komananov et l'Américain capturé. Un chakram lancé atteignit le soldat qui gardait l'Américain à la gorge avant qu'il puisse tirer un seul coup, et le garde touché s'effondra sur le pavé, se déchiquetant le bout des doigts tandis qu'il tirait inutilement sur l'anneau d'acier aiguisé coincé sous son menton.

Un cri étouffé vint de l'Américain bâillonné, presque comme s'il protestait contre la brutalité des méthodes du Sikh. À la stupéfaction du colonel, le faux Lénine brisa soudain la chaîne reliant ses menottes et se pencha pour vérifier le pouls du soldat massacré avant de se relever et d'arracher son bâillon d'un geste furieux. « Ça suffit, Noon ! » cria-t-il en anglais au jeune Indien. « Plus de morts ! »

Les choses se produisaient si vite que Komananov pouvait à peine suivre les événements. Où l'Américain vaincu avait-il trouvé la force de briser ses entraves en deux, et pourquoi réprimandait-il son sauveteur déterminé ? Elle regarda avec inquiétude l'homme plus âgé s'armer du fusil du soldat massacré.

« Par ici ! Sur la Place ! » hurla Komananov d'une voix rauque aux gardes qu'elle avait envoyés contourner le tombeau. Ses jointures blanchirent sous ses gants tandis qu'elle resserrait sa prise sur la mallette et son contenu incriminant. « Ne les laissez pas s'échapper ! »

Frustrée au point de la folie, elle continua de tirer sur le fusil coincé sous le commandant mort, mais le cadavre inerte refusait de bouger. Répondant à ses cris, les trois gardes restants accoururent depuis les côtés opposés du tombeau, mais l'Américain cloua au sol le soldat qui arrivait par l'angle droit du mausolée en déversant un flot impitoyable de tirs automatiques qui força le garde assiégé à se replier derrière le niveau inférieur de la pyramide. Il ne restait donc que deux soldats pour converger sur le jeune Indien, qui chargeait simultanément vers Komananov, une joie sauvage brillant dans ses yeux.

Regardant directement le visage du Sikh en pleine course, elle fut stupéfaite de voir que ce « Noon » était tout aussi jeune qu'elle l'avait d'abord supposé, sa barbe noire broussailleuse semblant avoir moins d'un an. Ce n'est qu'un garçon, s'émerveilla-t-elle. Un garçon qui avait déjà tué trois soldats russes entraînés. En regardant au-delà de son visage d'adolescent choquant, elle constata avec contrariété que le jeune Sikh portait encore trois chakrams enfilés sur son bras, plus une dague d'argent recourbée passée à sa ceinture. Il est mieux armé que moi, réalisa-t-elle. Maudit soit-il !

Mais au lieu de recourir une fois encore à ses redoutables disques, Noon détacha un autre dispositif de son dos : ce qui ressemblait à une roue de chariot, avec de lourds poids rayonnant depuis le centre de la roue de bois. Alors que les deux derniers gardes poursuivaient le jeune homme, incapables de tirer aussitôt sur lui de peur de toucher le colonel par erreur, le Sikh musclé leva l'engin peu maniable au-dessus de sa tête et, saisissant les rayons autour du moyeu central, commença à faire tourner la roue à une vitesse énorme. Les poids extérieurs orbitaient autour du jeune homme, formant un cordon défensif autour de lui, tandis qu'il chargeait vers l'un des deux gardes, qui essayait de contourner la scène pour se placer entre le terroriste et le colonel. Le garde malchanceux, peut-être hypnotisé par le spectacle bizarre que présentait Noon, ne s'écarta pas assez vite, et les poids tournoyants le frappèrent à la tête, l'envoyant voler. Assommé, le soldat heurta violemment les pavés et ne se releva pas.

Contrairement au garde fatalement perplexe, Komananov reconnut l'instrument exotique employé par l'adolescent indien, bien qu'elle ne l'eût jamais réellement vu utilisé au combat auparavant. C'était un chakar, une autre arme traditionnelle sikhe. Les briefings de renseignement sur les techniques d'arts martiaux obscures, toutefois, ne l'avaient guère préparée au spectacle d'un soldat vétéran abattu par une roue tournoyante. Qui est ce garçon ? se demanda-t-elle, horrifiée. Et pour qui travaille-t-il ?

Tandis que le garde restant ralentissait sa poursuite, prudent à l'idée de recevoir un coup à la tête comme son camarade, le Sikh se tourna vers lui, prenant soin de se maintenir, lui et le colonel, dans la ligne de tir du soldat. Ses bras musclés ondulèrent lorsqu'il cambra le dos et lança tout le chakar sur le dernier garde. La roue

massive fendit l'air comme une soucoupe volante, ou un chakram, ses poids menaçants fouettant autour du moyeu en rotation. Pris pour cible, le garde tira en l'air, essayant vainement d'abattre le chakar en plein vol, seulement pour plonger précipitamment de côté lorsque le projectile tourbillonnant s'écrasa exactement à l'endroit où il se tenait quelques secondes auparavant.

Souriant comme un loup, le jeune Indien s'arrêta le temps d'un battement de cœur pour savourer le chaos qu'il avait semé, puis se jeta de nouveau sur Komananov avec une vitesse inhumaine. Abandonnant sa lutte avec le cadavre récalcitrant et son fusil exaspérément inaccessible, le colonel affolé tendit précipitamment la main vers le stylo argenté glissé dans sa botte. Peut-être restait-il encore le temps de comprendre son mécanisme de tir… !

Elle eut cependant à peine le temps de se remettre debout que Noon était derrière elle, son couteau contre sa gorge. « Je vais prendre ça », déclara-t-il avec une autorité désinvolte, arrachant l'arme déguisée de ses doigts maladroits. « Restez en arrière ! » ordonna-t-il au garde survivant, qui était seulement en train de se relever après avoir esquivé le chakar lancé. « Lâchez votre arme ou elle meurt ! »

« Non ! » cria désespérément Komananov. Sa vie importait peu, tant que l'opération survivait. Le Sikh et l'Américain ne pouvaient plus être autorisés à mettre en danger le plan directeur. Elle déposa doucement la mallette sur le pavé, espérant que Noon la laisserait derrière lui s'il la prenait en otage dans sa fuite. « Abattez-le ! Abattez-le maintenant ! » hurla-t-elle.

Le soldat hésita, sans doute peu désireux d'assumer la responsabilité de la mort d'une officier de haut rang du KGB. Le Sikh profita de son indécision pour jeter Komananov par-dessus son épaule, aussi aisément que si elle avait été une enfant, et foncer vers l'entrée non gardée du tombeau. « Seven ! » cria-t-il en anglais à l'Américain, qui couvrait encore Noon en tirant avec le fusil d'assaut volé sur le soldat coincé derrière l'angle droit de la pyramide. « Suivez-moi ! »

Sa voix vibrante avait un ton péremptoire, poussant le colonel confuse à se demander qui commandait réellement, l'adolescent indien ou l'Américain plus âgé ? Elle eut toutefois peu de temps pour méditer de telles énigmes, car le Sikh lancé à toute allure grimpa les marches à l'avant du tombeau plusieurs à la fois, son rythme éperdu nullement entravé, semblait-il, par le poids de l'agente adulte du KGB jetée sur son épaule. Komananov se débattit follement, luttant pour se libérer, mais ne parvint pas à rompre la poigne de fer du Sikh. Chaque foulée la secouait et lui coupait le souffle, et elle serra les dents pour éviter de se mordre accidentellement la langue.

« Reste tranquille », ordonna-t-il sèchement dans la propre langue de Komananov, « ou je te brise la colonne ! » Atteignant le haut des marches, il se retourna sous l'entrée carrée du tombeau. « Vite ! » cria-t-il à son allié américain, repassant une fois encore à l'anglais. « Nous devons quitter cet endroit immédiatement ! »

Mais l'imposteur sacrilège de Lénine, dont le numéro de code était apparemment « Seven », n'était pas encore prêt à quitter la place Rouge. Dans une démonstration stupéfiante de vitesse et d'adresse au tir, il arracha d'un coup de feu le fusil des

mains du soldat qui jetait un coup d'œil depuis l'angle du tombeau, puis pivota rapidement et fit de même avec le garde qui avait esquivé le chakar. Des étincelles bleues jaillirent le long de la crosse rainurée de l'AK-74 de ce dernier soldat lorsque les balles de l'Américain arrachèrent le fusil de sa prise. Se retrouvant soudain les mains vides, le soldat courut se mettre à l'abri, laissant Numéro Sept momentanément maître de la Place. Les espoirs désespérés de Komananov furent anéantis lorsque l'Américain ramassa la mallette qu'elle lui avait déjà reprise une fois auparavant. Non ! Pas encore ! ragea-t-elle silencieusement, tandis que le Sikh impatient pressait son camarade terroriste d'aller plus vite. « Plus vite ! » lança Noon depuis l'entrée du tombeau. « Dépêchez-vous ! Avant que les renforts arrivent ! »

À présent, en effet, l'agitation sur la Place avait attiré l'attention des sentinelles postées le long des murs du Kremlin. Des projecteurs éclairèrent la scène chaotique depuis les tours le long du mur nord-est de la forteresse vieille de plusieurs siècles, révélant un spectacle effroyable de sang et de corps. Des tireurs d'élite firent feu depuis les tours sur l'Américain tandis qu'il sprintait vers le mausolée tout proche. Des nuages de poussière et de roche pulvérisée, soulevés par l'impact tonitruant des balles frappant les pavés, traînaient dans le sillage de Numéro Sept, lui mordant les talons, et pourtant l'Américain effronté parvint à atteindre l'abri du tombeau, passant en trombe devant Noon, qui s'écarta juste à temps pour laisser l'homme plus âgé plonger par-dessus le seuil du mausolée violé.

L'adolescent indien reposa Komananov sans ménagement sur ses pieds, puis agita sa dague d'argent recourbée sous son menton. « Surveillez-la », ordonna-t-il sèchement à Numéro Sept. Le colonel kidnappé ne put s'empêcher de remarquer que, chose assez horrifiante, Noon ne semblait pas du tout essoufflé, malgré ses efforts intenses pendant la bataille et après. Il referma d'une seule poussée aisée la lourde porte de fer du tombeau, puis verrouilla le portail de l'intérieur. Pour plus de sûreté, il retira deux chakrams de son bras et les utilisa pour bloquer la porte, les coinçant entre la porte et son cadre, puis repliant les anneaux métalliques sur le bord du chambranle à mains nues.

Une telle force ! observa Komananov, impressionnée même au milieu de circonstances aussi graves. Nos entraîneurs et préparateurs olympiques donneraient beaucoup pour savoir quel genre de régime et d'entraînement produisait une puissance et une endurance aussi exceptionnelles !

« Voilà ! » déclara Noon avec assurance en reculant de la porte. Un seul chakram restait enfilé sur son biceps musclé. « Cela suffira pour l'instant. » Gardant sa dague prête, il s'approcha de son partenaire américain. Komananov nota avec un certain soulagement que Numéro Sept, au moins, montrait des signes de fatigue. Sous les derniers restes graisseux de son déguisement, le visage meurtri de l'Américain était luisant de sueur, et sa poitrine se soulevait et s'abaissait lourdement tandis qu'il luttait pour reprendre son souffle. Bon à savoir, pensa amèrement le colonel, qu'au moins l'un de mes ravisseurs est mortel.

« Merci, Noon », déclara l'homme plus âgé en anglais, montant la garde sur le colonel avec son fusil emprunté, la mallette volée reposant à ses pieds. L'effet

aveuglant de la bombe éclair était depuis longtemps passé, si bien que la vision de l'Américain était revenue. « Je vous suis reconnaissant, quoique, je l'avoue, surpris par votre intervention. » Il arqua un sourcil d'un air interrogateur. « Je ne savais pas que vous étiez à Moscou. »

« Le nom est Khan », le corrigea brusquement l'Indien. Il semblait qu'il y eût peu d'affection entre les deux étrangers. « Je vous ai sauvé exactement comme vous m'avez sauvé autrefois. » Un air renfrogné gâcha les traits autrement séduisants du jeune homme tandis qu'il se rappelait quelque rencontre antérieure avec l'Américain. Son langage corporel était raide et agressivement formel. « Maintenant, nous sommes quittes. »

Numéro Sept hocha sombrement la tête, reconnaissant l'évaluation froide de l'autre quant à la dette annulée. Puis il désigna Komananov. « Méfiez-vous de sa boucle d'oreille. Elle peut contenir une charge explosive ou un autre mécanisme. » Il frotta avec précaution sa lèvre fendue et sa mâchoire violacée, grimaçant en palpant ses dents brisées avec un doigt prudent. « Croyez-moi, je sais de quoi je parle. »

Komananov esquissa un sourire narquois, tirant quelque réconfort et satisfaction des blessures qu'elle avait infligées à l'Américain. Elle fixa froidement le jeune homme qui se faisait appeler Khan lorsqu'il tendit la main et exigea sa seule boucle d'oreille restante. « Doucement », ajouta-t-il d'un ton menaçant, pressant le plat de sa lame contre sa joue. L'officière captive retira à contrecœur la bombe éclair camouflée de son oreille et la remit à Khan. Bien, résolut-elle. Elle devrait trouver un autre moyen de regagner sa liberté — et de contrecarrer ses ennemis.

Des pas multiples martelèrent les marches de l'autre côté de la porte coincée. « Ouvrez ! » exigea une voix forte et furieuse que Komananov reconnut comme appartenant au colonel Rublev des forces de sécurité du Kremlin. Des crosses de fusil frappèrent la porte de fer depuis l'extérieur, mais la porte sabotée résista à l'assaut, du moins pour l'instant. « Ouvrez au nom de l'État ! »

« Cette porte ne tiendra pas éternellement », prédit Numéro Sept. Passant la sangle de son fusil par-dessus son épaule, il tendit une main ouverte vers Khan. « Rendez-moi mon servo, et je nous sortirai d'ici. »

Servo ? Komananov devina que l'Américain parlait de son ingénieux appareil en forme de stylo. Elle n'était pas surprise qu'il veuille le récupérer, peut-être même autant qu'elle désirait reprendre la mallette posée sur le sol.

Fronçant les sourcils, Khan secoua la tête. « Non », déclara-t-il sans équivoque. « Je ne serai pas de nouveau placé en dette envers vous. » Poussant Komananov devant lui, il indiqua avec son couteau le couloir menant à la chambre intérieure du tombeau. « Par ici », insista-t-il.

Apparemment, l'homme plus âgé savait qu'il valait mieux ne pas discuter avec l'insolent jeune Sikh, surtout lorsqu'une escouade de soldats russes martelait la porte. « Très bien », accepta-t-il, ramassant la mallette de cuir avant de suivre Khan et le colonel dans le couloir obscur. « J'avoue que je suis curieux de voir comment vous comptez vous tirer de cette situation. »

« Je vous assure, Seven, que je suis venu préparé à toute éventualité, répliqua Khan, y compris votre propre faible tentative de découvrir exactement ce que le colonel et ses co-conspirateurs prévoient pour ce soir. »

Est-ce que tout le monde est au courant de notre opération ? pensa Komananov, serrant les poings de rage et de frustration. « Vous ne pouvez pas nous arrêter ! » cracha-t-elle avec défi. « Les vrais patriotes de Russie y veilleront. Les heures de Gorbatchev sont comptées ! »

« Ne vous occupez pas de votre dirigeant célébré », l'avertit Khan, la menace dans le ton. Il s'adressa à elle dans un russe fluide, contrairement à l'anglais qu'il utilisait en parlant à Numéro Sept. « C'est de votre propre avenir que vous devriez vous inquiéter maintenant. »

Ils atteignirent le cœur de la crypte, avec son brancard vide et son sarcophage de verre relevé. Komananov aperçut son bonnet de fourrure posé sur le sol du tombeau, exactement là où elle l'avait laissé tomber moins d'une demi-heure auparavant. Les lourds coups et les cris furieux du colonel Rublev et de ses hommes pénétraient à peine le silence du tombeau, sonnant étouffés et beaucoup trop lointains. Étant donné la solidité monumentale du mausolée, il ne serait pas facile d'y pénétrer de force, Komananov le savait, mais où pouvaient aller les terroristes en fuite maintenant qu'ils étaient arrivés dans la crypte profanée ? Nous sommes dans une impasse, réalisa-t-elle. Il n'y a pas d'échappatoire.

Après avoir ordonné à Numéro Sept de garder un œil sur leur captive, Khan s'avança vers le brancard vacant et saisit l'une des lances décoratives ornant la crypte. Il tourna la lance à tête de faucille dans le sens des aiguilles d'une montre, puis la poussa vers l'avant d'environ quarante-cinq degrés. À sa surprise, Komananov entendit le ronronnement soudain d'une machinerie cachée prenant vie. Des engrenages longtemps endormis crissèrent en signe de protestation tandis que le lourd catafalque de fer glissait vers l'arrière dans les ombres, révélant une série de larges marches de béton descendant vers un autre niveau sous la chambre funéraire. Les yeux bleu ciel du colonel s'écarquillèrent ; durant toutes ses années de service envers l'État et ses secrets, elle n'avait jamais entendu le moindre murmure au sujet d'un passage secret sous le tombeau de Lénine. À en juger par l'expression amusée sur le visage de Numéro Sept, elle devina que cette révélation surprenait également l'Américain.

« Alekseï Chtchoussev, l'architecte du tombeau, a inclus cette porte dérobée dissimulée à la demande de Staline », expliqua rapidement Khan. Il adressait ses commentaires aussi à Komananov, apparemment bien conscient qu'elle comprenait l'anglais. « Tous les plans et documents pertinents étaient censés avoir été détruits, mais j'ai déchiffré un mémorandum codé caché dans le journal intime d'un des ouvriers de la construction, qui fit plus tard défection à l'Ouest pendant les purges des années 1930. »

« Excellent travail », commenta Numéro Sept, sincèrement semblait-il. Il prit le bras de Komananov et la conduisit vers les marches qui les attendaient, où Khan s'attardait pour s'assurer qu'ils venaient. « L'existence de cette voie d'évasion avait

échappé même à mes fichiers de données. » Ses yeux gris pensifs considéraient le jeune Sikh avec ce qui frappa Komananov comme un mélange authentique de fierté et de regret. « J'ai toujours su que vous aviez un potentiel énorme, Khan. »

« Oui », acquiesça sèchement le jeune homme. Il remit sa dague d'argent dans sa ceinture. « Et, plus important encore, la volonté de l'utiliser. »

Komananov avait l'impression d'être tombée au milieu d'une vieille dispute entre les deux hommes, qui partageaient clairement une sorte de passé difficile. Une relation maître-élève qui a mal tourné ? Cela semble le scénario le plus probable, supposa-t-elle, observant attentivement ses ravisseurs à la recherche de tout autre signe de faille qu'elle pourrait exploiter à son avantage. Khan a l'attitude d'un ancien apprenti déterminé à surpasser son mentor d'autrefois.

À moins, bien sûr, que tout cela ne soit qu'une routine élaborée de bon flic/mauvais flic destinée à l'amollir avant l'interrogatoire. Komananov avait elle-même joué à de tels jeux, souvent avec grand effet, aussi résolut-elle de ne rien tenir pour acquis et de garder jalousement ses secrets, quelles que fussent les tactiques néfastes employées par Seven et Khan.

Ses soupçons furent interrompus par le bruit brutal de plusieurs kilogrammes de fer s'écrasant au sol. La porte d'entrée, comprit-elle, alors même qu'on la traînait à contrecœur dans l'escalier souterrain. Le colonel Rublev avait enfin pénétré dans le tombeau, mais était-il déjà trop tard ?

« Par ici ! Vite ! » cria-t-elle, enfonçant ses talons sur les marches de béton, dans une tentative peut-être désespérée de gagner assez de temps pour que les soldats de Rublev les rattrapent. « À l'aide ! Pomogite ! »

Grognant, Khan lui saisit le bras et la lança aisément dans l'escalier, l'étonnant une fois encore par sa force physique pure. Puis il sauta au bas des marches d'un seul bond et tira précipitamment sur un levier métallique rouillé fixé au mur. L'interrupteur manuel semblait ne pas avoir été touché depuis des décennies, mais la poigne redoutable de Khan libéra facilement le levier de son logement corrodé, inversant les anciens engrenages. Komananov regarda avec désespoir le lourd catafalque glisser de nouveau en place, les coupant de la crypte au-dessus. Une unique ampoule, nue et couverte de poussière, vacillait au-dessus du levier sur le mur, fournissant seulement un strict minimum d'éclairage pour remplacer la lumière du tombeau.

Quand Rublev et ses hommes atteindraient la chambre intérieure, comprit-elle, il n'y aurait plus le moindre indice indiquant où les terroristes meurtriers et leur otage avaient disparu, sinon peut-être une chapka abandonnée sur le sol de pierre froid. Elle imaginait sans peine la consternation sur le visage bajoué de Rublev lorsqu'il découvrirait que les fugitifs assassins, qui avaient jonché la place Rouge des corps de soldats russes morts, avaient échappé à une capture et à une rétribution immédiates. Malgré sa propre situation précaire, elle n'enviait pas Rublev pour la position dans laquelle il se retrouvait. Quelqu'un devrait porter la responsabilité de cette tragique faille de sécurité.

« Tout va bien, colonel ? » demanda Numéro Sept, tendant la main pour l'aider à se relever. Il parlait russe, sans doute par courtoisie. Ah oui, pensa-t-elle avec mépris, le bon flic. Rejetant ostensiblement son offre d'assistance, elle se releva du sol. Son corps était douloureux et couvert de bleus à cause de la chute, mais, à son soulagement, rien ne semblait cassé. Rendons grâce à la providence pour les petites faveurs, pensa-t-elle en brossant la poussière et les gravillons de ses mains et de ses genoux.

L'ampoule crachotante sur le mur révélait peu de choses de leur nouvel environnement, mais Komananov eut l'impression d'un caveau souterrain moisi ou d'une catacombe, peu utilisé et oublié depuis longtemps. L'air était humide et sentait le moisi et les crottes de rat. Des vermines détalaient hors de la maigre tache de lumière projetée par l'unique ampoule, tandis que de l'eau gouttait comme un métronome quelque part dans l'obscurité. Des toiles d'araignée enveloppaient les murs de pierre croulants, et elle tressaillit lorsqu'une araignée traversa le bout de sa botte.

Khan attendit que l'arachnide retombe sur le sol, puis l'écrasa sous son talon. « Il existe tout un réseau de tunnels ici », expliqua-t-il d'un ton condescendant, « remontant à l'époque des tsars. Des générations successives de dirigeants russes ont ajouté encore plus d'entrées et de sorties cachées, y compris une célèbre sous la prétendue Tour secrète du mur sud du Kremlin. » Komananov hocha sombrement la tête ; elle connaissait au moins ce passage clandestin, tout comme tous les guides touristiques de Moscou. « J'ai un bateau rapide qui attend près de la rivière, non loin d'ici », ajouta Khan.

Il s'agenouilla au bas des marches, où le colonel remarqua maintenant un sac de toile bombé appuyé contre le mur. Le jeune Sikh fouilla dans le sac et en sortit une lampe torche portable, que Komananov supposa que Khan avait dissimulée ici plus tôt. Bien sûr, comprit-elle. Cela explique la manière dont il est soudainement apparu là-haut. Il a dû utiliser l'escalier souterrain pour entrer dans le tombeau pendant qu'elle et les gardes étaient occupés avec Seven. Elle grimaça à l'idée de l'assassin juvénile allant et venant à sa guise dans l'ombre même du Kremlin. Si je survis à cela, jura-t-elle, je veillerai à ce que chaque centimètre de ces maudits tunnels soit cartographié et placé sous la garde la plus stricte !

Khan avait un programme plus immédiat. Il lança la lampe torche à Numéro Sept, qui l'alluma docilement. Un brillant faisceau blanc, plus puissant et plus stable que l'ampoule défaillante, balaya le sol pierreux du caveau, surprenant un gros rat noir qui poussa un cri aigu et détala hors de vue. « Venez », ordonna Khan aux autres, pointant vers l'obscurité stygienne devant eux. Il jeta brièvement un regard vers le haut. « Je doute que nos poursuivants découvrent tout de suite notre moyen de fuite, mais il serait sage de mettre un peu plus de distance entre nous et nos ennemis… avant de nous occuper de l'affaire en cours. » Un regard féroce vers Komananov indiqua clairement qu'elle était « l'affaire » dont il parlait.

« Je suis d'accord », dit Numéro Sept, éclairant avec la lampe torche dans la direction indiquée par Khan. Le faisceau incandescent révéla l'entrée voûtée d'un couloir souterrain décrépit qui s'étirait vers les ombres au-delà de la portée de la

lumière. Des flaques stagnantes d'eau pelliculée créaient des reflets irisés de la lumière émanant de la lampe de l'Américain.

« Je ne demandais pas », affirma Khan. Levant le pommeau de sa dague, il brisa l'ampoule crasseuse au pied des marches. « Pour gêner ceux qui suivraient. » Des fragments de verre brisé craquèrent sous les semelles de ses bottes tandis qu'il menait le groupe dans le tunnel sombre et usé par le temps. Sa lame brillante tailladait les toiles d'araignée en travers de leur chemin comme une machette coupant à travers un sous-bois dense, mais des lambeaux déchiquetés de toile restaient malgré tout collés au visage et aux cheveux de Komananov tandis qu'elle avançait sombrement dans le tunnel, quelques mètres devant Numéro Sept et sa torche électrique.

Après avoir marché plusieurs minutes, un silence tendu et inquiet planant sur le groupe, ils arrivèrent à une intersection où deux tunnels déserts se croisaient à angle droit, sous une voûte d'arêtes dépouillée dont les parties supérieures étaient enveloppées d'ombres. Un mince filet d'eau coulait le long du mur de briques le plus proche, irriguant des couches visqueuses de moisissure et d'algues. Des souris et des insectes creusaient dans les niches entre les briques décrépites, là où tout ou partie du mortier s'était effrité avec le temps. Au milieu du carrefour, un puits de pierre trapu, couvert d'un couvercle métallique rouillé, alimentait des tuyaux de plomb corrodés courant le long du bas des murs du tunnel. De la boue s'échappait des tuyaux, s'accumulant dans les fissures entre les pierres du sol.

« Cela fera l'affaire », déclara Khan en levant la main pour arrêter la procession muette. Le chakram sur son bras supérieur capta la lumière de la torche de Numéro Sept, tout comme le bracelet d'acier gravé à son poignet droit. Il se retourna vers Komananov et avança vers elle, couteau en main, la faisant reculer contre un mur humide incrusté de suintement, dont le froid inhospitalier s'insinuait jusque dans ses os malgré les épaisses couches de laine de son grand manteau. Khan continua d'avancer, jusqu'à ce que son visage ciselé, à la barbe clairsemée, ne soit plus qu'à une largeur de doigt du sien. « Maintenant, colonel Anastasia Natalya Komananov, du Comité pour la sécurité de l'État, Troisième Direction principale, je veux que vous me disiez tout ce que vous savez du complot visant à perturber la conférence au sommet qui se tient actuellement à Reykjavik. » Il appuya la pointe de la lame contre le creux de sa gorge. « Le refus n'est pas une option. »

En temps ordinaire, elle aurait ri à l'idée qu'elle, membre de haut rang de l'agence de renseignement la plus redoutée au monde, puisse être intimidée par un adolescent à peine sorti de la puberté. Mais Khan, c'était évident, n'était pas un jeune homme ordinaire. Ses yeux brun foncé contenaient une intensité et une fermeté de dessein bien au-delà de son âge. Elle ne sentait pas non plus qu'il bluffait ; cette détermination glaciale laissait peu de place à la pitié ou aux scrupules. « Je ne sais pas de quoi vous parlez », dit-elle en avalant péniblement sa salive, ce qui fit gratter imperceptiblement la pointe aiguisée de la dague contre la chair tendue de sa gorge. « Je ne connais aucun plan de ce genre. »

L'expression de Khan s'assombrit. « Ne jouez pas avec moi, femme », siffla-t-il en dévoilant des dents blanches parfaites. « Je sais que vous et vos confédérés avez un projet pour faire dérailler la réunion au sommet entre Gorbatchev et Reagan, mettant en danger la sécurité du monde entier simplement pour maintenir en vie votre précieuse guerre froide. » Sa main gauche se referma sur son poignet, le serrant assez fort pour qu'elle craigne que ses os se brisent. « Ce que je ne sais pas, ce sont les détails exacts de votre complot, mais vous allez me les dire… maintenant. »

Khan lui tordit le poignet et Komananov grimaça de douleur. Dans son désespoir, elle regarda par-dessus l'épaule de Khan vers Numéro Sept, qui se tenait à quelques pas, son AK-74 volé toujours passé sur son épaule. Son front plissé et son froncement de sourcils désapprobateur lui donnèrent l'espoir qu'il pourrait mettre fin à son interrogatoire brutal. « Khan », dit-il sévèrement, faisant un pas vers Khan et le colonel.

Le jeune homme ne daigna pas regarder en arrière vers son allié américain. « Vous pouvez détourner les yeux si vous le souhaitez, vieil homme. Je sais que faire ce qui est nécessaire est parfois trop pour vos sensibilités humaines et oh combien civilisées. »

Mordant sa lèvre inférieure pour ne pas donner voix à sa douleur, Komananov pria pour que Numéro Sept ne se laisse pas repousser aussi facilement. Elle aurait bien besoin d'un bon flic maintenant, quel que fût le programme ultime de l'Américain.

« Je suis déçu, Khan », dit l'homme plus âgé en secouant la tête. Sa voix avait le ton d'un aîné réprimandant un enfant présomptueux. « Votre intellect est aussi impressionnant que jamais, mais vous êtes encore trop prompt à recourir à la violence, trop facilement emporté par la soif de sang adolescente du conflit et du combat. » Il tapota la mallette de cuir dans sa main, attirant l'attention de Khan sur l'objet crucial. « Cette mallette, que vous avez négligée dans votre empressement à mener une guerre solitaire contre toute l'Armée soviétique, pourrait nous dire tout ce que nous voulons tous les deux savoir sur la conspiration contre Gorbatchev — et sans sombrer dans la sauvagerie. »

Pendant un instant interminable, Khan resta aussi silencieux et immobile qu'une statue, la pointe de son couteau toujours à la gorge de sa captive. Komananov retint son souffle tandis que le jeune homme ruminait sombrement les paroles de Numéro Sept, trop fier pour admettre une erreur, mais trop intelligent pour ne pas reconnaître la rationalité de la suggestion de l'homme plus âgé. Le cœur de Komananov battait à tout rompre ; elle craignait que le jeune Sikh militant ne préfère la réduire en lambeaux plutôt que de perdre la face devant Numéro Sept.

Au lieu de cela, il retira sa lame et la remit à sa ceinture. Puis il défit maussadement son turban et utilisa la bande solide de tissu couleur safran pour lier les mains de l'officière du KGB derrière son dos. « Ainsi soit-il », déclara-t-il d'un ton aigre, ses épais cheveux noirs attachés en queue-de-cheval à l'arrière de son cou. Laissant Komananov contre le mur couvert de champignons, il se tourna et hocha la tête vers Numéro Sept. « Voyons donc ce que vous avez. »

Komananov fut tentée de s'enfuir pendant que l'attention de Khan était momentanément ailleurs. Réalistiquement, toutefois, elle savait qu'elle avait peu de chances de distancer le jeune homme incroyablement athlétique, surtout une fois qu'elle serait sortie de l'indispensable rayonnement de la lampe torche. La perspective de courir à l'aveugle dans une obscurité totale, les mains liées derrière le dos, trébuchant peut-être sans aucun moyen d'amortir sa chute ni même de se relever, n'avait rien d'attrayant. Mieux valait peut-être attendre une autre occasion plus prometteuse. D'ailleurs, se rappela-t-elle, je ne peux pas partir sans la mallette et ses papiers.

Numéro Sept posa la mince mallette sur le moignon scellé du puits abandonné, s'abstenant sagement de provoquer davantage Khan. « J'ai entrevu le contenu plus tôt », informa-t-il son allié adolescent. « Ce que j'ai vu était des plus troublants. Je crois que le colonel Komananov et ses collègues ont l'intention de faire bien plus que simplement faire dérailler les négociations de Reykjavik. »

Il tâtonna brièvement avec le fermoir de la mallette, que Komananov avait soigneusement reverrouillée après l'avoir récupérée sur Numéro Sept la première fois. « Cela pourrait prendre un instant ou deux, commenta-t-il à Khan, à moins que vous ne teniez à me rendre mon servo maintenant.

— Ce ne sera pas nécessaire », répondit Khan sombrement. S'emparant de la mallette avant que l'homme plus âgé puisse protester, il arracha le couvercle à mains nues. « Voilà », annonça-t-il, jetant le couvercle arraché sur les pierres moisies à ses pieds. Il reposa avec suffisance le fond de la mallette sur le dessus du puits. « J'espère que ce n'était pas une solution trop violente.

— Non », concéda Numéro Sept, avec une pointe d'ironie. « Parfois, l'approche directe peut être très efficace. » Il souleva un dossier de l'intérieur de la mallette éventrée et commença à feuilleter plusieurs pages de documents classifiés. « Souvenez-vous seulement, Khan, que certains nœuds gordiens demandent davantage d'efforts pour être démêlés. »

Khan grogna avec scepticisme, choisissant d'ignorer le conseil non sollicité de l'Américain. « Faites-moi voir ça », dit-il simplement en tendant la main vers d'autres papiers privés de Komananov. L'officière du KGB grimaça de voir ses secrets soigneusement gardés manipulés avec tant de désinvolture. Si seulement je ne m'étais pas arrêtée au tombeau de Lénine, se tourmenta-t-elle, au lieu d'aller directement au Présidium !

Numéro Sept tendit le dossier à Khan, tout en ramassant une autre liasse de documents dans la mallette. « Vous lisez le russe ? » demanda-t-il à l'assassin adolescent.

« N'insultez pas mon intelligence », répondit Khan avec indignation.

Apparemment nullement découragés par l'alphabet cyrillique, les deux hommes parcoururent rapidement les notes, mémos et calendriers que Komananov avait autrefois jugés assez sûrs pour les transporter en personne. Échangeant les papiers entre eux, leur rivalité latente momentanément mise entre parenthèses par l'énormité

de ce qu'ils découvraient dans les documents acquis illicitement, Khan et Numéro Sept hochèrent la tête à l'unisson en saisissant les véritables dimensions de l'opération.

« Vous voyez ce que je voulais dire, Khan ? » dit finalement l'Américain en levant les yeux d'un fax confidentiel. « Nous parlons ici de rien de moins que de l'assassinat délibéré de Mikhaïl Gorbatchev — à un moment donné ce soir, suivi d'un coup d'État militaire immédiat, imposant la loi martiale sur la nation en réponse à la mort du secrétaire général. » Il lança un regard réprobateur à Komananov. « Selon le plan, le colonel ici présent devait prendre le contrôle des bureaux exécutifs du Soviet suprême, avant que le gouvernement civil ait une chance de se rallier contre le coup d'État. »

Khan posa une poignée de papiers, puis joignit doucement les mains. « Un projet des plus ambitieux, madame », l'applaudit-il, avec une nuance d'admiration dans la voix. « Je vous félicite pour votre audace, sinon pour votre mépris téméraire de la paix mondiale. » Il inclina la tête dans une révérence ironique. « Mais à moins que je ne manque quelque chose, ce dont je doute sincèrement, il manque un détail crucial à vos dossiers et rapports méticuleux. Comment, exactement, Gorbatchev doit-il être tué ce soir ? Quel est le moyen d'assassinat ? »

Numéro Sept continua de trier les documents, une inquiétude croissante creusant les lignes de son visage buriné. « Je ne trouve aucun détail précis concernant le meurtre non plus », avoua-t-il. « Seulement des références répétées à quelque chose dont le nom de code est Pobeditel Velikanov. En gros, "Tueur de Géants", traduisit-il. Peut-être cette désignation contient-elle un indice sur ce qui est prévu pour ce soir. »

« Nous n'avons pas le temps pour des énigmes ! » déclara Khan, ricanant à l'adresse de l'Américain. Il caressa le couteau à son côté et lança un regard malveillant à Komananov, qui, frissonnante, vit son bref répit lui échapper. « Heureusement, je connais un moyen plus facile de découvrir la vérité. »

« Attendez, Khan ! » s'exclama Numéro Sept. Sa main reposait sur la crosse du fusil d'assaut passé sur son épaule, mais il se retint de dégainer réellement l'arme. « Ne faites rien d'irréfléchi.

— Irréfléchi ? » Khan éclata de rire. « Êtes-vous fou, Seven ? L'avenir du monde est en jeu et vous conseillez la retenue ? » À la vitesse de l'éclair, il arracha son dernier chakram de son bras et le fit tourner vivement sur un index levé. De son autre main, il tira de nouveau sa dague recourbée. Une expression d'un sérieux mortel envahit son visage d'adolescent. « Ne tentez pas votre chance, vieil homme », défia-t-il l'Américain, qui n'avait pas encore retiré l'AK-74 de son épaule. « Je suis plus jeune, plus rapide et génétiquement supérieur… comme vous le savez fort bien. » Tournoyant de plus en plus vite, prêt à être lancé, le chakram de Khan n'était plus qu'un flou argenté hypnotisant. « Posez ce fusil, lentement. »

Le cœur du colonel se serra lorsque Numéro Sept abandonna soigneusement son arme comme demandé. « Écoutez-moi, Khan, l'exhorta son présumé protégé avec urgence, semblant déterminé à raisonner le jeune rebelle. Je sais que vos intentions ultimes sont bonnes, que vous avez à cœur les meilleurs intérêts de la planète, mais,

croyez-moi, des moyens aussi barbares corrompent inévitablement leur finalité. Vous ne pouvez pas construire l'utopie sur une fondation de sang et de torture. »

Tristement, Komananov savait que l'Américain perdait son souffle. En Khan, elle reconnaissait une impitoyabilité pragmatique qui n'était pas sans rappeler la sienne, et elle savait que l'adolescent à la volonté de fer ne s'abstiendrait pas de lui arracher la vérité sous la torture, car c'était exactement ce qu'elle ferait si leurs positions étaient inversées. Dommage que nous n'ayons pas pu le recruter en premier, songea-t-elle.

« C'est là que vous vous trompez, Seven », déclara Khan avec assurance, confirmant l'évaluation impitoyable que le colonel avait faite de son caractère. « Des sermons sur la morale ne sauveront pas Gorbatchev à temps, ni ne mettront fin au chaos insensé qui accable l'humanité. » Sa dague dégainée fendit furieusement l'air. « Seule l'action, rapide et décisive ! »

Il est impossible de l'arrêter, comprit enfin Komananov, réalisant qu'elle manquait de temps et d'options. Ayant supervisé plus d'un interrogatoire rigoureux dans les cellules insonorisées sous le siège du KGB, elle ne se faisait aucune illusion sur la capacité de l'animal humain à résister à la torture — ni sur la volonté de Khan de faire tout ce qui serait nécessaire pour lui arracher la vérité. Tôt ou tard, il obtiendrait les réponses qu'il cherchait, même s'il devait d'abord éliminer Numéro Sept.

« Niet », murmura-t-elle en se préparant à ce qui allait suivre. Il ne lui restait plus qu'une seule voie, si l'opération — et l'État — devaient survivre. « Ordure contre-révolutionnaire ! » hurla-t-elle soudain. « Aventuriers étrangers ! » Criant comme un cavalier cosaque lancé à l'assaut, elle se jeta sur Khan, qui tendit instinctivement sa dague pour se défendre. Le colonel se précipita droit sur la lame qui l'attendait, s'empalant délibérément sur l'acier glacé.

« Non ! » s'écria Khan avec colère, retirant trop tard son couteau désormais rouge de sang.

Da ! pensa Anastasia Komananov avec triomphe, sentant sa force vitale jaillir de son cœur transpercé. Alors que ses jambes se dérobaient sous elle et que les ténèbres éternelles submergeaient l'éclat de la lampe vacillante de Numéro Sept, elle n'adressa plus qu'une dernière prière au destin.

S'il vous plaît, implora-t-elle dans son dernier souffle, faites que l'on se souvienne de moi dans le panthéon des héros historiques soviétiques, et pas seulement comme d'une séductrice fatale dans ce vulgaire roman d'espionnage… !

* * * * *

Le visage sombre, Khan se releva du corps sans vie de l'officière dévouée du KGB.

« Elle avait un grand courage », reconnut-il, rendant à la morte l'hommage qui lui était dû. Contrairement à Evergreen, ce scientifique de l'Antarctique, elle ne se releva pas après avoir rendu son dernier souffle. Khan ne s'y attendait d'ailleurs pas ;

au cours des deux dernières années, il s'était beaucoup plus familiarisé avec la mort violente et ses conséquences.

« Quel dommage qu'une femme aussi remarquable ait dû gaspiller sa vie pour une cause aussi ignoble. »

« Cette affaire a été coûteuse, Khan », dit Gary Seven en contemplant le colonel tombé avec une expression de profond regret. Il paraissait plus âgé dans le souvenir de Khan, son visage plus hagard, marqué par la fatigue et l'inquiétude. « Peut-être plus qu'elle n'aurait dû l'être. »

« Épargnez-moi vos pieuses remontrances, vieil homme », grogna Khan avec impatience.

Si l'Américain importun ne l'avait pas retardé avec ses critiques incessantes et ses protestations continuelles, il aurait peut-être déjà arraché la vérité à la sorcière russe ! Néanmoins, il arrêta la rotation de son chakram et remit l'anneau d'acier à son bras. Komananov étant désormais hors d'état d'être interrogée davantage, il n'y avait plus aucune raison de tenir Seven à distance.

Il essuya sa dague sur le tissu de son pantalon puis la rengaina à sa ceinture.

« Gorbatchev demeure en danger de mort, et il reste beaucoup à faire avant que cette nuit ne soit terminée. »

Fouillant les poches de son pantalon, il retrouva le servo qu'il avait pris à Komananov devant le tombeau.

« Tenez », dit-il brusquement en renvoyant l'ingénieux appareil à Seven. « Appelez votre brume surnaturelle. Nous devons nous rendre en Islande immédiatement, et je ne connais aucun moyen plus rapide pour y parvenir. »

Cela l'irritait profondément de dépendre une fois de plus de Seven, mais des enjeux plus importants primaient sur son orgueil blessé. La course aux armements insensée entre les États-Unis et l'Union soviétique menaçait toute la planète d'apocalypse. Les conspirateurs de Komananov ne pouvaient être autorisés à compromettre l'offensive de paix de Mikhaïl Gorbatchev.

J'ai mes propres projets pour ce monde, rumina sombrement Khan, et ils n'incluent pas de régner sur une escarbille radioactive.

Si seulement il savait comment l'assassin anonyme de Gorbatchev comptait frapper !

« Alors ? » pressa-t-il Seven en lançant un regard noir à travers le carrefour souterrain humide vers l'homme dont la route croisait sans cesse la sienne aux moments les plus inopportuns. Khan ne s'était pas attendu à trouver Seven sur la piste de la conspiration de Komananov, pas plus que Seven n'avait prévu l'apparition opportune de Khan à Moscou.

« Qu'attendez-vous ? La mort attend Gorbatchev à Reykjavik, et nous n'avons pas une seconde à perdre ! »

Seven afficha un mince sourire exaspérant.

« Vous n'avez pas à vous inquiéter, Khan. »

Il activa le servo, qui émit un bip tandis qu'il le portait devant ses lèvres comme un microphone.

« J'ai déjà des agents sur place… »

CHAPITRE TRENTE-TROIS

MAISON HÖFÐI
REYKJAVIK
RÉPUBLIQUE D'ISLANDE
10 OCTOBRE 1986

« C'est un plaisir de vous revoir, Monsieur le Président », dit Mikhaïl Gorbatchev. « Permettez-moi de vous présenter mon interprète, Mlle Radhinka Lenin. »

« Merci, Monsieur le Secrétaire général », répondit chaleureusement le Président. « Et vous également, jeune demoiselle. »

Debout à côté de Gorbatchev, Roberta sourit poliment à Ronald Reagan et traduisit sa réponse en russe, discrètement aidée par le traducteur automatique intégré à ses boucles d'oreilles.

Elle n'arrivait toujours pas à croire que Gary Seven ait réellement réussi à lui obtenir ce poste.

Mon Dieu, il a dû faire jouer un nombre incroyable de relations, se rappela-t-elle, sans parler de fabriquer des références bidon particulièrement impressionnantes !

Cela en vaudrait la peine, cependant, si sa proximité avec le secrétaire général lui permettait de garder un œil sur l'assassin dont Seven l'avait avertie moins de vingt minutes plus tôt, juste avant le début de cette réception.

Selon Seven, qui l'avait contactée par servo depuis Moscou (où il avait également croisé Noon Singh, de tous les gens possibles !), le tueur inconnu frapperait ce soir, peut-être même d'une minute à l'autre.

Ce qui plaçait Roberta dans la position peu enviable d'être personnellement responsable de la sécurité de Mikhaïl Gorbatchev et, très probablement, de la paix mondiale.

Formidable, pensa-t-elle avec sarcasme.

Essayant de ne pas être trop évidente tout en poursuivant ses fonctions d'interprète de Gorby, elle observa la réception mondaine et influente dans laquelle elle jouait actuellement un rôle secondaire de premier plan.

La maison Höfði était une modeste salle de réception municipale aux murs blancs recouverts de planches et dotée d'une baie vitrée donnant sur le port. Ancienne résidence, à différentes époques, des consulats français et britannique, le

vénérable bâtiment était également réputé hanté, bien que Roberta ne sache pas exactement par qui.

Une verrière aménagée dans le plafond à pignon offrait une vue spectaculaire sur les aurores boréales qui scintillaient brillamment au-dessus d'eux, ainsi qu'un point d'accès potentiel pour, disons, un assassin ninja complètement dérangé.

Non, se reprit Roberta en laissant son regard redescendre du plafond, je dois partir du principe que les Services Secrets, ainsi que leur équivalent soviétique, surveillent étroitement toutes les entrées et sorties.

L'attaque contre Gorbatchev, si elle devait avoir lieu, ne viendrait pas d'un angle aussi évident.

Je dois me méfier de quelque chose de beaucoup plus subtil.

Bien que les négociations officielles ne devaient commencer que le lendemain matin, la réception de ce soir avait pour but de permettre aux délégations américaine et soviétique de faire brièvement connaissance et d'offrir à Reagan et Gorbatchev un premier contact personnel avant que tout le monde ne se mette sérieusement au travail sur la réduction des armements nucléaires.

À cet instant, la vaste salle, dont les murs de bois étaient décorés de peintures et de tapisseries illustrant le glorieux passé viking de l'Islande, était remplie d'un mélange de dignitaires américains, russes et islandais, ainsi que d'une petite armée d'assistants et d'interprètes.

Une table de buffet recouverte de mousseline blanche proposait divers mets locaux, notamment du requin, de l'églefin, du macareux et un pudding crémeux au yaourt.

Deux autres spécialités islandaises, la baleine fraîchement abattue et le phoque, étaient conspicuement absentes, probablement par égard pour les sensibilités internationales, la chasse à la baleine et l'abattage des phoques étant des sujets délicats ces temps-ci.

Près de l'extrémité du buffet, la présidente islandaise, Vigdis Finnbogadottir, recevait Nancy Reagan et Raïssa Gorbatchev.

Ça ne doit pas être amusant, pensa Roberta avec sympathie ; la rumeur disait que les deux Premières Dames se détestaient cordialement, contrairement à leurs maris respectifs, qui s'étaient bien entendus et avaient établi une bonne relation de travail lors de leur première rencontre à Genève un an auparavant.

Les espoirs étaient grands pour ce second sommet, ce qui expliquait probablement pourquoi les conservateurs du Kremlin étaient dans tous leurs états.

Opération : Tueur de Géants, réfléchit Roberta en repensant au nom de code désespérément cryptique du complot d'assassinat.

À quoi cela pouvait-il bien faire référence ?

David et Goliath ?

Son regard se tourna nerveusement vers la baie vitrée donnant sur le port, où le clair de lune scintillait sur les crêtes des vagues.

Les méchants ne prévoient quand même pas de tuer Gorbatchev avec une pierre lancée à la fronde ?

Mais alors que pouvait bien signifier « Tueur de Géants » ?

« Je suis heureux que nous ayons une nouvelle occasion de parler ainsi, face à face », déclara Reagan à Gorbatchev.

Roberta dut interrompre ses inquiétudes pour traduire les paroles du président âgé.

Plus grand d'une tête et de vingt-cinq ans plus âgé que son homologue soviétique, Reagan s'adressait à Gorbatchev avec sa cordialité habituelle, comme un oncle conseillant un neveu favori.

« J'ai beaucoup apprécié notre conversation au coin du feu à Genève l'automne dernier et je pense que nous avons ici une véritable occasion d'améliorer encore les relations entre nos deux pays. »

« Oui, exactement ! » approuva Gorbatchev avec enthousiasme.

Contrairement à ses prédécesseurs flegmatiques du Kremlin, le nouveau secrétaire général soviétique était un homme énergique et charismatique.

Il n'attendit même pas que l'interprète de Reagan, une séduisante blonde nommée Sommers, que Roberta croyait avoir été autrefois championne de tennis, traduise son accord avant de poursuivre :

« Il est de notre devoir de débarrasser le monde de la terrible menace des armes nucléaires. Comme vous l'avez vous-même dit avec sagesse : "Une guerre nucléaire ne peut jamais être gagnée et ne doit jamais être menée." »

Il frappa bruyamment sa cuisse pour souligner ses paroles.

« Voilà pourquoi nous sommes ici ! »

Manifestement, Gorbatchev n'avait aucune intention d'attendre le lendemain pour exposer son programme.

Roberta savait que l'idéalisme n'était pas la seule motivation de sa volonté d'obtenir de véritables réductions d'armements ; l'économie soviétique était sous assistance respiratoire et ne pouvait plus suivre les États-Unis dans une course aux armements toujours plus coûteuse, surtout avec Reagan qui parlait d'étendre cette course à l'espace grâce à son controversé programme d'Initiative de Défense Stratégique, plus connu sous le nom de « Guerre des Étoiles ».

« Doucement, Mikhaïl », dit le Président, ce qui amena Roberta à espérer que le traducteur automatique dans son oreille trouverait un équivalent russe approprié à cette expression.

Reagan leva les mains comme pour repousser les tactiques de persuasion agressives de Gorbatchev.

« Je veux éliminer la menace nucléaire autant que n'importe qui sur cette planète, mais nous devons avancer prudemment. Il reste encore des questions importantes à régler. »

« Comme votre soi-disant système de défense antimissile ? » rétorqua Gorbatchev, manifestement décidé à poursuivre.

« Ne mâchons pas nos mots. Je suis prêt à vous offrir des réductions significatives de notre arsenal nucléaire en échange de votre promesse de ne pas

tester ni déployer de systèmes d'armes militaires basés dans l'espace. Un tel accord est essentiel si nous voulons parvenir à une paix durable entre nos deux nations. »

La voix de Reagan prit un ton plus ferme.

« Ce programme est un système défensif, Monsieur Gorbatchev », déclara-t-il sévèrement.

Roberta reconnut immédiatement sa voix de « J'ai payé pour ce microphone ».

« Qui vous donnerait une capacité de première frappe contre nous ! » répliqua Gorbatchev.

Son visage rougit de colère, presque autant que la tache de naissance rouge vif sur son front qui ressemblait curieusement à la carte de l'Amérique du Sud.

« C'est totalement inacceptable. »

Pour être honnête, Roberta avait elle aussi des réserves à propos de l'Initiative de Défense Stratégique.

L'idée lui paraissait à peine moins inquiétante que cette plateforme nucléaire orbitale que Gary Seven avait sabotée en 1968 lors de son arrivée sur Terre.

Plus les choses changent, plus elles restent les mêmes, pensa-t-elle avec amertume.

Que disait déjà Seven lorsque Reagan avait annoncé son programme à la télévision ?

Ah oui.

Elle entendit sa voix exaspérée dans sa tête :

« Combien de fois vais-je devoir vous effrayer avant que vous cessiez d'étendre votre course aux armements dans l'espace… ? »

Ne me regardez pas, pensa-t-elle. J'ai voté Mondale.

* * * * *

La fatigue l'envahit tandis qu'elle attendait consciencieusement la réponse de Reagan, tout en essayant sans succès d'anticiper la stratégie de l'assassin sans nom.

Si seulement elle n'était pas aussi décalée par le voyage, après avoir traversé l'Atlantique jusqu'en Islande avec le reste de la délégation soviétique. Reykjavik constituait un lieu logique pour le sommet, étant à égale distance de Moscou et de New York, mais cela restait un long trajet à travers au moins trois fuseaux horaires.

Il est déjà plus de vingt heures, heure de Moscou, calcula-t-elle, se demandant si Seven et Noon s'étaient déjà séparés.

Dieu merci, au moins, Noon est apparu à Moscou et non ici ; j'ai déjà suffisamment de pression sans devoir en plus gérer ce prétentieux adolescent surhumain.

« Peut-être devrions-nous réserver cette discussion à la table des négociations », suggéra Reagan avec raison.

Retrouvant son ton d'oncle bienveillant, l'ancien acteur afficha son sourire le plus irrésistible.

« Je crois savoir exactement ce qu'il faut pour adoucir cette conversation », dit-il avec un sourire.

Le Président claqua des doigts et, comme prévu, un jeune assistant s'avança en portant un bocal en verre transparent rempli jusqu'au bord de bonbons Jelly Belly aux couleurs éclatantes.

Roberta résista à l'envie de lever les yeux au ciel.

Évidemment, pensa-t-elle ; le monde entier savait que Ronnie adorait les jelly beans.

Reagan prit le récipient des mains de l'assistant, qui semblait légèrement nerveux, et le tendit à Gorbatchev.

« Un cadeau, expliqua-t-il avec une lueur malicieuse dans le regard, d'un ami à un autre. »

Son offensive de charme produisit l'effet désiré, ou peut-être que le rusé Gorbatchev décida simplement qu'il ne valait pas la peine de pousser davantage sa chance.

Quoi qu'il en soit, le dirigeant soviétique répondit à son sourire et accepta gracieusement le présent.

« Spasibo, Monsieur le Président », dit-il avec enthousiasme en remettant le lourd bocal à Roberta pour qu'elle le tienne. « Ils ont l'air tout à fait délicieux ! »

Roberta dut admettre que les friandises brillantes aux couleurs de l'arc-en-ciel semblaient bien plus appétissantes que, par exemple, les morceaux de requin fortement odorants du buffet.

Elle ne fut pas surprise lorsque Gorbatchev, bon joueur, retira le couvercle du récipient qu'elle tenait puis saisit une poignée de Jelly Belly de luxe.

« Peut-être devrais-je conserver quelques-uns de ces "haricots" pour notre ministère de l'Agriculture », plaisanta-t-il en levant les bonbons vers sa bouche afin que le photographe officiel du sommet puisse immortaliser l'instant.

Reagan rit comme il se devait.

Des haricots, pensa Roberta.

Le mot s'accrocha dans son esprit tandis qu'elle commençait à se décaler pour laisser au photographe un meilleur angle de vue — et éviter que sa couverture ne soit compromise.

Quelque chose dans ce mot la dérangeait, et pas seulement parce que le traducteur automatique mettait un temps fou à trouver comment dire « jelly bean » en russe.

Des haricots, répéta-t-elle en laissant son esprit associer librement.

Jelly beans.

Haricots magiques.

Jack et le Haricot magique.

Jack le Tueur de Géants...

Oh mon Dieu ! réalisa-t-elle soudain.

Tueur de Géants... bien sûr !

Ce sont les bonbons !

Le KGB a empoisonné les jelly beans !

Elle regarda rapidement à travers la salle vers l'assistant anonyme et sans éclat qui avait remis le bocal à Reagan.

Le visage de l'homme luisait de sueur tandis qu'il observait Gorbatchev avec une expression de fascination horrifiée.

Il n'était pas seulement nerveux, conclut instantanément Roberta ; il avait l'air coupable comme jamais, comme un homme qui voyait sa propre âme être damnée sous ses yeux.

Ils l'ont forcé à faire ça, comprit-elle avec une certitude absolue.

Le KGB a mis la main sur le coursier du Gipper !

Un flash éclata pratiquement devant son visage.

Reagan et Gorbatchev souriaient pour la photo, et elle savait que Gorbatchev n'était plus qu'à quelques secondes de porter toute une poignée de jelly beans empoisonnés à sa bouche.

Ses ennemis du Kremlin essaieront sûrement de faire porter la responsabilité aux États-Unis, supposa-t-elle, peut-être même à Reagan lui-même.

Quelle catastrophe diplomatique !

Je dois faire quelque chose immédiatement, pensa-t-elle frénétiquement, de préférence sans provoquer un incident international majeur...

« Attention au chat ! » cria-t-elle aussi aiguëment qu'elle le put.

Gorbatchev sursauta et Isis surgit en trombe de sous la table du buffet, un morceau d'églefin séché entre les mâchoires.

Le félin fonça à travers la salle et grimpa le long de la jambe de Gorby, lui faisant lâcher ses jelly beans de surprise et donnant à Roberta l'excuse dont elle avait besoin pour « accidentellement » laisser tomber tout le bocal sur le parquet.

Celui-ci explosa dans une pluie de verre et de friandises contaminées.

« Oups ! » dit-elle en russe, même si personne ne l'écoutait, à l'exception peut-être de l'interprète américaine, Sommers, qui tendit rapidement la main pour la retenir.

Waouh, pensa Roberta avec surprise, étonnée par la force de l'ancienne championne de tennis, quelle poigne !

Lâchant la jambe de Gorbatchev, Isis effectua une torsion en plein air et retomba sur ses pattes au milieu de la réception bondée.

Des diplomates paniqués s'écartèrent du chat noir démoniaque tandis que les agents des Services Secrets et leurs homologues soviétiques rivalisaient pour capturer l'intrus félin.

Ils plongèrent au sol et se gênèrent mutuellement pendant qu'Isis filait sous un canapé viking du XIIe siècle.

« Le voilà ! » lança utilement Nancy Reagan en désignant l'espace entre le canapé et le sol avec une fourchette chargée de macareux grillé.

« Ne le laissez pas s'échapper ! »

Ivre de soulagement à l'idée que la catastrophe avait été évitée, Roberta se retint difficilement de rire en observant les pitreries de la Première Dame.

Nancy était notoirement superstitieuse lorsqu'il s'agissait d'astrologie.

Je me demande ce qu'elle pense des chats noirs, songea Roberta.

Profitant de la confusion, elle manipula discrètement le servo dans la poche de son tailleur gris, verrouillant un signal exceiver sur les circuits complexes du collier argenté étincelant d'Isis.

Ainsi, lorsque les gardes du corps furieux réussirent enfin à déplacer le lourd canapé en os de baleine, il n'y avait plus aucune trace du chat.

Seulement quelques filaments d'une brume bleue légèrement ectoplasmique.

« Grand Dieu », s'exclama Roberta à voix haute. « Cet endroit est vraiment hanté ! »

Elle baissa les yeux vers le sol où les jelly beans mortels étaient désormais éparpillés parmi les éclats de verre.

« Je suis vraiment désolée, Monsieur le Président, Monsieur le Secrétaire général », dit-elle innocemment en haussant les épaules avec embarras. « Cet animal est apparu de nulle part ! »

« Aucun mal n'est fait, jeune demoiselle », l'assura Reagan.

Lui comme Gorbatchev semblaient impatients d'oublier cet incident étrange.

Je doute fortement que cela figure dans le communiqué officiel, pensa Roberta, estimant que toutes les personnes concernées étaient à peu près également embarrassées.

« Alors, Mikhaïl », reprit Reagan avec entrain en prenant Gorbatchev par le bras pour le guider vers le buffet, « que diriez-vous de goûter à la délicieuse cuisine de nos hôtes ? »

Traduisant à la volée, Roberta se hâta de suivre les deux dirigeants bavards. Elle ne s'autorisa qu'un bref regard en arrière vers l'assistant suspect, qui semblait sur le point de s'évanouir, peut-être de soulagement à l'idée qu'il n'avait finalement pas assassiné le dirigeant d'une grande superpuissance mondiale.

Je vais devoir signaler ce type à notre contact à la CIA, réalisa-t-elle en prenant mentalement note de le faire dès que possible.

Ou peut-être que Seven voudra que son ami McCall « rétablisse l'équilibre » avec le coupable ?

En attendant, elle se félicita discrètement (et, d'accord, Isis aussi) pour le travail accompli, même si elle soupçonnait qu'il faudrait davantage que quelques hors-d'œuvre salés pour combler le fossé entre les positions de Reagan et de Gorbatchev sur l'IDS.

C'était le problème des négociateurs, pas le sien.

Elle avait réussi la tâche absolument essentielle : maintenir Gorby en vie.

Pas mal comme nouvelle variante de l'espionnage, pensa-t-elle tandis qu'un sourire malicieux apparaissait sur son visage.

C'est probablement la première fois qu'un agent infiltré sauve la situation... en renversant les bonbons !

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

811 EAST 68TH STREET, APPARTEMENT 12-B
NEW YORK CITY
ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE
9 NOVEMBRE 1989

LE MUR DE BERLIN ÉTAIT EN TRAIN DE TOMBER, et Roberta était coincée à le regarder à la télévision.

CNN, pour être précise, qu'elle suivait via le Beta 5.

Sur l'écran circulaire du superordinateur, des hordes d'Allemands en liesse, venus aussi bien de l'Est que de l'Ouest, célébraient la fin du Mur désormais obsolète, tandis que d'autres s'acharnaient sur la barrière couverte de graffitis à coups de pioches et de marteaux.

Klaxons, cloches et cris de joie se mêlaient à la musique techno assourdissante crachée par des dizaines de radiocassettes, noyant efficacement les efforts des journalistes présents sur place pour fournir un contexte historique aux festivités déchaînées.

Les larmes coulaient et les bouteilles de champagne sautaient tandis que la ville, divisée depuis près de trois décennies, se réunissait enfin.

Ça a l'air d'être une sacrée fête, pensa Roberta, fortement tentée d'aller participer à l'événement.

Adossée au fauteuil en daim usé de Seven, les pieds posés sur le bureau en noyer désormais grinçant, elle observa d'un air songeur la chambre de transmission de matière vide, puis soupira en secouant la tête.

Aussi envie qu'elle ait de prendre le Blue Smoke Express jusqu'à Berlin, Seven comptait sur elle pour garder la maison pendant qu'Isis et lui terminaient leur mission en Bulgarie, où ils travaillaient actuellement dans l'ombre afin de garantir que l'effondrement du gouvernement communiste, au pouvoir depuis trente-cinq ans, se déroule pacifiquement.

Seven et le chat étaient partis depuis plusieurs heures sans donner de nouvelles, mais Roberta ne s'inquiétait pas encore.

Jusqu'ici, le rideau de fer semblait fondre avec étonnamment peu de sang et de fracas.

Qui aurait pu imaginer cela ? pensa Roberta, stupéfaite par les changements fulgurants qui transformaient l'Europe de l'Est.

Elle et Seven travaillaient sans relâche depuis des semaines, essayant de garder une longueur d'avance sur ce qui ressemblait à l'effondrement complet du Pacte de Varsovie.

Non pas qu'elle s'en plaigne, bien sûr.

Elle gardait encore des souvenirs très nets de la fois où elle avait été poursuivie vers le mur de Berlin par des chiens de garde aboyeurs et des soldats est-allemands à la gâchette facile, lorsqu'elle et Seven avaient subtilisé ces dossiers à l'ambassade soviétique.

Bon sang, pensa-t-elle, avec toutes ses excuses à Charlie Brown.

C'était vraiment il y a quinze ans ?

Roberta se sentit soudain très vieille.

Elle avait eu quarante ans quelques mois plus tôt et, même si ses cheveux blonds couleur miel lui arrivaient toujours aux épaules, cette couleur sortait désormais d'une bouteille.

Elle aimait penser qu'elle avait conservé sa silhouette ; après tout, sauver le monde presque chaque semaine constituait un excellent exercice physique.

Cela a certainement été deux décennies intéressantes, réfléchit-elle philosophiquement.

Elle avait parcouru le monde — et plusieurs endroits au-delà —, visité le passé comme le futur, risqué sa vie plusieurs milliards de fois et, surtout, contribué à rendre le monde meilleur.

Après un début difficile, entre le sida et la crise des otages en Iran, les années quatre-vingt semblaient se terminer dans une explosion de paix, de démocratie et d'ondes positives, comme si la planète entière venait d'avaler un Prozac.

Voilà donc la fin de la guerre froide, songea-t-elle en croquant dans une part de pizza à l'ananas tout en essayant de ne pas faire tomber de fromage fondu sur son col roulé et son vieux pantalon pattes d'éléphant.

Je me demande si cela signifie que Seven et moi sommes enfin au chômage ?

Comme pour répondre à sa question silencieuse, la porte du bureau de Seven s'ouvrit brusquement dans un grand fracas.

Un seul coup de pied puissant suffit à arracher de ses gonds la porte en bois que Roberta avait consciencieusement verrouillée avant de faire pivoter le Beta 5 hors de sa cachette derrière la bibliothèque.

Surprise, les pieds toujours maladroitement posés sur le bureau, elle s'étrangla avec sa pizza lorsqu'un trio d'intrus fit irruption dans le bureau, mené par un jeune homme barbu portant un turban d'un blanc immaculé et une veste Nehru rouge.

Roberta reconnut immédiatement l'envahisseur, même si elle ne l'avait pas vu depuis au moins cinq ans.

« Khan ! »

Elle se précipita vers son servo, posé sur le bureau où elle l'utilisait effectivement comme stylo pour griffonner des notes sur un bloc-mémo.

Mais un unique coup de feu éclata.

La balle pulvérisa la surface d'obsidienne polie du bureau juste entre elle et le servo, la forçant à retirer brusquement sa main.

Relevant la tête avec inquiétude, elle aperçut un pistolet automatique Glock équipé d'un silencieux dans la main du jeune surhomme.

On dirait qu'il a abandonné les frisbees meurtriers, nota-t-elle avec acidité, se rappelant la description que Seven avait faite des mortels chakrams utilisés par Khan à Moscou quelques années auparavant.

« Pas de tours ni d'héroïsme mal inspiré, je vous prie », l'avertit-il calmement en avançant vers elle avec assurance.

Il rangea le servo dans sa poche tout en gardant le Glock pointé droit sur son cœur.

« Bonsoir, Mademoiselle Lincoln. »

Il la détailla ouvertement du regard, sans la moindre trace de gêne ou de discrétion.

Roberta fut soudain heureuse d'avoir choisi son pantalon pattes d'éléphant plutôt qu'une minijupe ce jour-là.

« Les années vous ont été favorables. »

« Merci », répondit-elle froidement.

Repoussant sa chaise loin du bureau, elle abaissa prudemment ses pieds sur la moquette.

« Vous avez plutôt bonne mine vous aussi, j'imagine. À l'exception de cet horrible pistolet noir. »

Khan devait approcher la vingtaine à présent, calcula-t-elle.

Ce n'était plus le jeune adolescent aux yeux grands ouverts que Seven avait sauvé à Delhi des années auparavant, encore moins le bambin étrangement charismatique qu'elle avait rencontré pour la première fois à Chrysalis en 1974.

Il n'avait fait que devenir plus impressionnant — et plus dangereux — au fil des années.

Des yeux bruns magnétiques observaient le monde avec une confiance absolue, tandis que sa voix grave et son attitude assurée étaient celles d'un chef né.

Sous sa barbe noire réglementaire, tradition sikhe oblige, ses traits autrefois juvéniles étaient devenus ceux d'un jeune homme remarquablement séduisant.

Roberta estima qu'il aurait pu être mannequin ou vedette de cinéma si son ADN conçu en laboratoire et son arrogance démesurée ne l'avaient poussé vers des ambitions bien plus grandioses et inquiétantes.

Bien que Khan se soit fait discret depuis qu'il avait tué tous ces soldats soviétiques devant le tombeau de Lénine en 1986, Seven avait essayé, avec des résultats mitigés, de suivre ses activités durant les années suivantes.

Des rumeurs et rapports non confirmés le situaient partout en Asie et sur le sous-continent indien : incitant au soulèvement démocratique de 1987 en Corée du Sud, combattant aux côtés des rebelles afghans contre l'Union soviétique et, plus inquiétant encore, organisant personnellement le mystérieux crash aérien de 1988 qui

coûta la vie au général Zia ul-Haq, dirigeant du gouvernement militaire pakistanais, ouvrant ainsi la voie au retour de la démocratie chez le voisin et rival de l'Inde.

Certes, tous ces rapports ne s'étaient pas révélés exacts.

À un moment donné, environ quatre mois auparavant, elle et Seven avaient même cru que Khan avait péri lors de la répression sanglante de la place Tian'anmen.

Jusqu'à ce que d'autres rapports tout aussi invérifiables lui attribuent la mort prétendument « naturelle » de l'ayatollah Khomeiny exactement le même jour.

Malgré tout, même si seulement la moitié de ce qu'ils avaient entendu était vrai, Khan avait certainement été très occupé depuis 1986, quoique d'une manière discrète et clandestine.

Sarina Kaur serait très fière de son fils, pensa Roberta, ce qui n'est pas forcément une bonne nouvelle pour le reste d'entre nous.

Son regard glissa discrètement vers le cube translucide vert posé sur le bureau comme un élégant presse-papiers en cristal.

Le cube était en réalité une interface portable d'intelligence artificielle reliée au Beta 5.

Si seulement je pouvais mettre la main sur ce cube pendant quelques instants, je pourrais envoyer un signal de détresse à Seven — ou même à Isis !

« Alors, qui sont tes nouveaux copains ? » demanda-t-elle à Khan, gagnant du temps.

Elle inclina la tête vers les deux inconnus qui l'encadraient.

Ils lui faisaient penser à des gros bras engagés pour l'occasion, avec leurs physiques massifs et leurs expressions renfrognées et silencieuses.

L'un avait l'apparence d'un Arabe, l'autre d'un Africain, mais ils étaient tous deux trop quelconques et brutaux pour être génétiquement améliorés, ce qui apporta à Roberta un léger soulagement.

Un seul surhomme nouvelle génération était déjà largement suffisant.

« Voici simplement deux de mes nombreux partisans », déclara Khan avec grandiloquence en présentant le duo d'un geste ample.

« Ils partagent ma vision du nouvel ordre mondial à venir, dans lequel les masses souffrantes de l'humanité seront enfin gouvernées par ceux qui, comme moi, sont les mieux qualifiés pour administrer les affaires du monde. »

Il jeta un regard vers le Beta 5, qui continuait à diffuser les images télévisées d'Allemands en fête dansant sur le Mur qui se désagrégeait, puis acquiesça avec satisfaction.

« C'est mon heure, Mademoiselle Lincoln. Dans l'effondrement imminent de l'Union soviétique autrefois toute-puissante, je vois un vide de pouvoir qui réclame d'être comblé par une nouvelle génération d'hommes et de femmes supérieurs. Le moment approche où moi-même, ainsi que d'autres semblables à moi, pourrons sortir de l'ombre afin de revendiquer la place qui nous revient de droit comme futurs dirigeants de l'humanité. »

Et ce qui est vraiment effrayant, pensa Roberta avec un frisson, c'est qu'il pourrait bien réussir.

Mais de quoi parlait Khan lorsqu'il évoquait « d'autres » comme lui ? Cela voulait-il dire qu'il savait où tous les autres Enfants de Chrysalis étaient cachés, dispersés à travers le monde ?

Pourvu que non, mon Dieu ! pria-t-elle.

La toute dernière chose dont le monde avait besoin était que Khan réunisse ses frères et sœurs surhumains dans un effort commun pour prendre le contrôle de la planète !

Si Seven était là, devina-t-elle, il ferait probablement comprendre à Khan, sans la moindre ambiguïté, à quel point c'était une mauvaise idée de placer le pouvoir mondial absolu entre les mains d'une petite élite génétique.

Il aurait raison, d'ailleurs, reconnut-elle, mais je ne crois pas que Khan soit d'humeur à écouter qui que ce soit d'autre que lui-même.

« Que veux-tu ici ? » demanda-t-elle à Khan avec défi.

Dissimulant son appréhension derrière son meilleur visage de poker, elle tenta d'opposer à la bravade intrépide de Khan une attitude bien à elle.

« Je ferais mieux de te prévenir. Gary Seven et toute une équipe de nouvelles recrues doivent revenir ici d'une minute à l'autre. »

Khan rit de son bluff désespéré.

« Ne soyez pas ridicule, Mademoiselle Lincoln. Seven est en Bulgarie ; mes espions l'y ont repéré il y a moins de vingt minutes, avec ce chat à la longévité remarquable. »

Son regard se porta vers la chambre de transmission de matière vide.

« Néanmoins, nous sommes tout à fait préparés au cas où il tenterait un retour soudain par cet appareil tout à fait miraculeux. »

Il traversa la pièce jusqu'à la porte ouverte de la chambre, où il se mit à arracher physiquement les interrupteurs et les boutons contrôlant le transporteur.

D'une seule main, il déchira l'épais blindage d'acier massif, exposant les circuits cristallins clignotants en dessous.

Puis il recula et tira directement avec son arme dans le mécanisme mis à nu.

Des étincelles rouges jaillirent lorsque le délicat appareil fut endommagé par une cartouche de 9 mm.

Le cœur de Roberta se serra.

Plus personne ne se téléporterait nulle part, comprit-elle, pas avant de sérieuses réparations.

On dirait que je n'irai pas à Berlin ce soir.

« D'accord, et maintenant ? » demanda-t-elle à Khan d'un ton sombre.

« Maintenant, vous restez tranquillement assise, l'informa-t-il, pendant que je me sers de quelques informations clés que votre employeur moralisateur, je le soupçonne, n'avait aucune intention de partager avec moi. »

Il regarda ses sbires imposants, puis désigna d'un signe de tête la femme désarmée derrière le bureau.

« Surveillez-la », ordonna-t-il sèchement en rangeant son arme.

Il tourna le dos à Roberta et se dirigea vers le Beta 5.

Le grand Arabe contourna lourdement le bureau afin de se placer juste derrière l'otage inquiète.

Des mains charnues s'abattirent lourdement sur ses épaules, l'enfonçant davantage dans le fauteuil de daim noir.

« Hé, attention aux mains, Brutus ! » protesta-t-elle avec indignation, ne récoltant qu'un grognement en réponse.

L'autre homme de main de Khan se tenait, les bras croisés d'un air belliqueux, dans l'espace vide où la porte défoncée s'était autrefois trouvée, bloquant la seule sortie du bureau maintenant que le transporteur était hors service.

Ce n'est pas bon, pensa Roberta, évaluant sa situation de plus en plus précaire.

Le cube vert la narguait, brillant sur le bureau à quelques centimètres d'elle, non loin du réseau arachnéen de fissures irradiant depuis le trou de balle que l'arme automatique de Khan avait laissé dans la surface d'obsidienne noire du bureau.

Le cube était facilement à portée de main, si seulement le géant arabe ne la surveillait pas comme un faucon.

Si près et pourtant si difficile à atteindre… !

Khan faisait face au Beta 5.

Il caressa son épaisse barbe noire tout en examinant le panneau de contrôle saillant.

Roberta avait du mal à imaginer qu'il puisse réellement comprendre comment faire fonctionner le superordinateur alien, mais, après tout, qui savait de quoi son intellect génétiquement amélioré était capable ?

« Ordinateur ! » commanda-t-il impérieusement. « Cessez la transmission. »

Des bandes lumineuses multicolores clignotèrent au-dessus du pupitre de contrôle.

« Modèle vocal inconnu », annonça le Beta 5. « Veuillez vous identifier. »

Roberta sentit l'espoir monter en elle.

S'il existait quelque chose sur Terre capable de résister à la volonté indomptable de Khan Noonien Singh, c'était bien ce superordinateur snob.

Elle n'avait toujours aucune idée de ce que Khan voulait exactement au Beta 5, mais elle croisa les doigts et pria pour que l'ordinateur garde ses précieux fichiers comme une maman Horta protégeant ses œufs.

Khan fronça les sourcils, peu habitué à ce qu'on lui désobéisse, puis sortit de sa poche un petit patch électronique qu'il plaça contre sa gorge.

Lorsqu'il parla de nouveau, sa voix reproduisait parfaitement les intonations graves de Gary Seven.

Hé, protesta silencieusement Roberta, je croyais que seul Seven pouvait faire ce truc !

« Ordinateur », recommença-t-il, avec une voix beaucoup trop semblable à celle de Seven. « Cessez la transmission. »

Au grand désarroi de Roberta, la tromperie sembla fonctionner.

« Modèle vocal reconnu. Identité confirmée, 194. »

Une série de bips électroniques accompagna les lumières clignotantes.

« Cessation de la transmission. »

CNN disparut du moniteur, laissant l'écran circulaire blanc vide.

Khan hocha la tête avec satisfaction, souriant froidement.

« Ordinateur, rassemblez toutes les données concernant le statut et la localisation actuelle des enfants génétiquement modifiés conçus en Inde au début des années 1970. Vérifiez les références à Chrysalis, Rajasthan… et au docteur Sarina Kaur. »

« Non ! » s'écria Roberta, comprenant ce que Khan préparait.

Il veut retrouver les autres super-enfants !

« Ordinateur, annulez l'ordre précédent ! Sécurité maximale ! »

L'Arabe massif gronda et plaqua une immense main sur sa bouche.

L'autre clone de Terminator s'avança vers Roberta avec colère, levant la main comme pour la gifler.

Ces types me rappellent beaucoup trop mon ancien partenaire d'entraînement, Carlos, décida-t-elle en grimaçant par anticipation du coup.

« Halte ! » aboya Khan en touchant le patch à sa gorge, retrouvant pour l'instant sa propre voix.

Il agita la main, et l'homme de main africain recula vers la porte.

« Il n'est pas nécessaire de blesser une femme sans défense. Pas encore. »

Le soupir de soulagement de Roberta fut étouffé par la paume intrusive qui recouvrait la moitié inférieure de son visage.

Content de savoir que Khan a encore quelques scrupules, pensa-t-elle, tout en se demandant combien de temps sa retenue durerait s'il n'obtenait pas ce qu'il voulait.

Il ne tirera rien de moi sans combat, jura-t-elle.

« Veillez à ce qu'elle reste silencieuse », ajouta Khan, reportant son attention sur le Beta 5.

Il prit une profonde inspiration pour se préparer, puis parla de nouveau avec la voix de Gary Seven.

« Ordinateur, reprenez la recherche des données concernant le Projet Chrysalis et tous les descendants survivants conçus pendant ses années d'activité. »

L'ordinateur émit un bip irrité.

« Impossible d'obtempérer. Toutes les données relatives au Projet Chrysalis ont été classifiées Hautement Confidentielles. Protocoles de sécurité niveau Zêta requis pour accéder aux données. »

Khan fronça les sourcils et lança à Roberta un regard meurtrier qui lui fit sentir son espérance de vie diminuer d'autant.

« Ordinateur, insista-t-il fermement. Ici Gary Seven, 194. Ignorez l'ordre précédent de la subordonnée Roberta Lincoln. Accédez immédiatement aux données. »

« Ordre précédent sans pertinence, déclara obstinément le Beta 5, ne rendant pas du tout les choses faciles pour Khan, bénis soient ses algorithmes obstructionnistes ! Toutes les informations relatives à Chrysalis ont été classifiées Hautement Confidentielles par le superviseur 194 à la date terrienne du 4 décembre 1984. Protocoles niveau Zêta requis. »

Grognant, Khan serra les poings de frustration tandis que Roberta savourait sa défaite apparente.

Alors comme ça ? pensa-t-elle, impressionnée par la prévoyance évidente de Seven.

Décembre 84… voyons, cela devait être juste après cette grosse crise en Antarctique — et cette horrible catastrophe à Bhopal.

Seven a dû verrouiller les fichiers Chrysalis dès qu'il a compris que Khan risquait de devenir un problème.

Sous la main plaquée sur son visage, un sourire insolent apparut.

Malgré tout le génie de Khan et son ego de la taille du Taj Mahal, Seven avait déjà une sacrée longueur d'avance !

Mais le prodige déterminé refusa d'abandonner.

Concentré avec une intensité féroce sur le panneau de contrôle du Beta 5, il commença à manipuler l'instrument.

Lentement d'abord, puis avec une vitesse et une confiance croissantes, ses doigts dansèrent sur les commandes, actionnant interrupteurs et entrant des ordres à un rythme terrifiant.

En réponse, les lumières colorées clignotantes se mirent à pulser de plus en plus vite, tandis que la voix électronique aiguë du Beta 5 prenait un ton presque hystérique.

« Erreur ! Erreur ! » pépia l'ordinateur. « Paramètres système attaqués. Stop ! Cessez immédiatement les opérations illégales. Erreur ! Signalement d'une violation non autorisée des critères analytiques autonomes. Arrêtez ! Halte ! Erreur ! Protocoles de sécurité en dégradation. Erreur ! Erreur ! Erreur… »

Je n'y crois pas ! pensa Roberta, horrifiée.

Il pirate le Beta 5 !

Elle n'aurait jamais cru cela possible, mais en quelques minutes les protestations paniquées de l'ordinateur tombèrent dans le silence tandis que Khan continuait de manipuler les commandes du Beta 5 comme un cowboy informatique cyberpunk sorti tout droit d'un roman de William Gibson.

« Accès à tous les fichiers pertinents sur le Projet Chrysalis », rapporta mécaniquement le Beta 5.

Roberta s'attendait presque à ce que l'ordinateur lobotomisé se mette à chanter « Daisy » d'un instant à l'autre.

« Préparation du support de stockage demandé. »

Une radiation verdâtre clignota brièvement et un disque compact haute densité se matérialisa dans le plateau réplicateur à côté des commandes.

Khan prit le CD sur le plateau et le leva vers la lumière, rayonnant de triomphe.

« Excellent », déclara-t-il en donnant une tape affectueuse au panneau de contrôle du Beta 5.

Pendant un instant, Roberta crut qu'il en avait fini de piller les fichiers confidentiels de l'ordinateur, mais Khan revint alors au clavier du pupitre de contrôle.

« Encore une chose », ajouta-t-il, presque après coup, tout en contournant manuellement le meilleur jugement et les inhibitions de l'ordinateur. « Accédez à tous les fichiers concernant la technologie de manipulation de l'ozone, développée par le docteur Wilson Evergreen, vers 1984. Incluez toutes les spécifications techniques et les diagrammes pertinents. »

Roberta gémit intérieurement.

Ça ne cesse d'empirer, se lamenta-t-elle.

Non content de piller le Beta 5 pour obtenir les adresses actuelles de tous ses frères et sœurs génétiquement dopés, il voulait maintenant le savoir-faire permettant de contrôler la couche d'ozone terrestre s'il en avait envie.

Et il n'y a rien que je puisse faire pour l'arrêter !

L'ordinateur lobotomisé émit un bip docile, et un autre CD apparut dans un éclat vert lumineux.

Khan glissa les deux disques piratés à l'intérieur de sa veste et hocha la tête avec satisfaction.

« Cela fera l'affaire… pour le moment », déclara-t-il en retirant le patch adhésif de sa gorge et en sortant de nouveau son Glock.

Comprenant ce qu'il avait l'intention de faire, Roberta tenta de bondir de son siège, mais l'énorme homme de main arabe la repoussa brutalement.

« Non ! Attendez ! » cria-t-elle, mais ses supplications terrifiées furent étouffées par la paume immuable du colosse.

Elle ne put qu'assister avec horreur à la scène tandis que Khan ouvrait le feu sur le Beta 5.

L'écran vierge explosa en éclats de Plexiglas blanc, la jauge prismatique de radiation au-dessus du moniteur fut réduite en pièces, et des fumées grises et âcres s'élevèrent de l'écran noir criblé de balles contre lequel les lumières colorées avaient auparavant clignoté au rythme de chaque impulsion des synapses cybernétiques du Beta 5.

Roberta eut l'impression qu'un vieil ami, certes un peu grincheux, était assassiné sous ses yeux.

Khan vida son chargeur dans l'ordinateur, puis s'éloigna froidement de la machine massacrée.

Il fit signe à l'Arabe, qui retira enfin son énorme main des lèvres de Roberta.

« Monstre ! » s'emporta-t-elle contre Khan, des larmes de colère coulant de ses yeux.

« Qu'est-il arrivé au petit garçon précoce que j'ai rencontré en Inde il y a tant d'années ? »

Khan accueillit calmement sa fureur.

« Il accomplit son destin, Mademoiselle Lincoln. Rien de plus. »

Sur une petite table près du canapé, le télécopieur se mit à claquer bruyamment.

Intrigué, Khan s'approcha du nouvel appareil et arracha le message fraîchement imprimé.

Ses yeux sombres parcoururent rapidement la communication, puis il gloussa doucement avant de revenir vers Roberta, le fax froissé dans son poing.

« Ceci semble être le texte d'un discours de démission destiné au président Todor Jivkov de Bulgarie. Rédigé par Gary Seven, bien entendu. Il souhaite votre avis éditorial, Mademoiselle Lincoln, avant de remettre la version finale du discours à ses contacts au sein du gouvernement bulgare. »

Khan secoua la tête et poussa un soupir théâtral.

« Seven a toujours été doué pour les discours, je lui accorde cela. Quel dommage qu'il soit si pusillanime lorsqu'une épée est nécessaire. »

Khan jeta le fax froissé sur le sol.

« J'ai également un message, Mademoiselle Lincoln, que vous pourrez transmettre à votre employeur lorsqu'il reviendra en Amérique. Dites-lui que je n'ai aucune objection à ce qu'il continue à accomplir de bonnes actions ici et là à travers le monde, griffonnant insignifiamment dans les marges de l'Histoire. »

Roberta ne savait pas s'il essayait d'être conciliant ou simplement condescendant.

Probablement la seconde option, supposa-t-elle.

« Après tout, nos objectifs ultimes sont en grande partie les mêmes. »

« Je n'en serais pas si sûre », répondit Roberta avec acidité.

Khan ignora sa pique.

« Néanmoins », poursuivit-il d'une voix devenue plus menaçante, « avertissez l'infatigable Monsieur Seven qu'il ne doit en aucune façon interférer avec mes opérations et mes activités dans les mois et les années à venir. »

« Je m'apprête à entrer sur une scène bien plus vaste, Mademoiselle Lincoln, et je ne tolérerai ni que vous ni que votre employeur vous mettiez en travers de mon ascension inévitable. »

Une vive lueur verte émana soudain du cube immobile posé sur le bureau, qui se mit également à biper avec insistance.

C'est Seven, devina Roberta, sans doute en réaction à sa découverte que le transporteur ne répondait plus à son signal.

Il doit essayer d'activer le transporteur par l'interface distante, sans se rendre compte que Khan a pratiquement détruit les commandes principales.

Malheureusement, elle ne pouvait rien faire pour aider Seven pour le moment.

Khan lui avait même pris son servo.

Intrigué, Khan ramassa le cube lumineux et l'examina avec curiosité, le retournant dans sa main.

« Encore un des jouets étonnants de Seven ? » demanda-t-il.

Comme Roberta refusait de répondre, il se contenta de hausser les épaules et leva le cube devant lui.

« Peu importe », déclara-t-il. « Mon message reste le même. »

Il serra fortement le cube cristallin dans son poing jusqu'à ce que le dispositif alien implose sous la pression.

Relâchant lentement sa prise, il laissa les restes pulvérisés du cube retomber doucement sur la moquette.

« J'espère m'être fait parfaitement comprendre ? »

Comme du cristal, pensa Roberta en hochant tristement la tête.

Ou ce qu'il en reste.

« Alors mes affaires ici sont terminées. »

Khan frappa dans ses mains et ses hommes de main intimidants quittèrent le bureau.

« Adieu, Mademoiselle Lincoln », dit-il en s'inclinant poliment tandis qu'il s'attardait dans l'embrasure de la porte.

« Espérons que nous n'aurons pas à nous revoir. »

Elle attendit d'entendre la porte extérieure claquer avant de se lever péniblement du fauteuil de Seven.

Pâle et chancelante, elle promena son regard abasourdi sur le bureau dévasté, qui semblait partout porter les traces de la colère destructrice de Khan : la porte brisée gisant à plat sur le sol, la carcasse fumante du Beta 5 criblé de balles, les commandes du transporteur réduites en miettes, et les résidus pulvérisés de ce qui avait autrefois été le petit cube vert si bavard.

Et dire qu'il y a moins d'une heure, je pensais que tout allait pour le mieux dans le monde.

Un frisson sans rapport avec la température la parcourut, et elle s'enlaça comme si elle se trouvait dehors sous un vent glacial soufflant tout droit depuis une caverne souterraine enfouie sous les déserts de l'ouest de l'Inde.

La Guerre froide était peut-être terminée, mais, debout au milieu des ruines du bureau profané qui avait été son second foyer pendant plus de vingt ans, Roberta Lincoln savait que le pire restait encore à venir.

CHAPITRE TRENTE-CINQ

LA COLONIE PARAGON
SYCORAX
DATE STELLAIRE 7004.1

« Grand Dieu, Jim, c'est une planète de Spock. »

McCoy rejoignit Kirk à la table, arrivant avec quelques minutes de retard à un banquet organisé en l'honneur des distingués invités de la colonie Paragon.

Le festin se déroulait sur une vaste place extérieure située sous le grand dôme vert protégeant la colonie contre l'environnement impitoyable de la planète.

Des séquoias stratégiquement plantés s'élevaient comme des colonnes doriques autour du périmètre d'une cour rectangulaire, reproduisant l'apparence d'un ancien temple grec.

Des dalles de basalte poli, sans doute extraites des plaines volcaniques situées au-delà du dôme, donnaient au sol un éclat noir lustré, tandis que la Régente Clarke et ses invités d'honneur, parmi lesquels Kirk et McCoy, dînaient à une table surélevée en pin entourée d'une douzaine de tables satellites plus petites.

McCoy s'assit à la place libre située à droite de Kirk, son tricordeur médical toujours suspendu à une sangle passée sur son épaule.

« Je suis sérieux, Jim ! Je viens de passer plusieurs heures à examiner les dossiers médicaux de la colonie, et tu n'as jamais vu une telle accumulation effrayante de santé physique et mentale. Densité musculaire, force cardiaque, respiration, tout ce que tu veux… tout le monde ici se situerait dans le percentile supérieur, côté santé, sur n'importe quelle autre planète de la Fédération. Ils possèdent également une mémoire et des fonctions cognitives supérieures. Tu devrais voir le genre d'énormes calculs que ces gens peuvent effectuer mentalement sans le moindre effort. »

Son expression se rembrunit.

« Comme je l'ai dit, Spock se sentirait ici parfaitement chez lui. »

« Bonjour, Bones. Heureux que tu aies pu venir », répondit Kirk avec ironie.

Il connaissait suffisamment le médecin pour savoir qu'« une planète de Spock » n'était pas exactement un compliment retentissant dans l'esprit de McCoy.

Mieux vaut un monde de Spock qu'une planète de Khan, songea le capitaine, se promettant d'examiner plus attentivement les conclusions médicales de McCoy plus tard.

Il était curieux de connaître l'évaluation du médecin concernant la stabilité psychologique générale des colons, même s'il pouvait difficilement interroger Bones à ce sujet devant leurs hôtes.

McCoy adressa un signe de tête respectueux à la régente en prenant place.

« Veuillez excuser mon retard, madame, » dit-il avec son accent traînant.

Comme Kirk, il portait son uniforme de cérémonie complet, des passepoils dorés métalliques rehaussant sa tunique médicale bleue.

« Les risques du métier, j'en ai peur. »

« Je comprends, Docteur, » répondit gracieusement Masako Clarke, « bien que, fort heureusement, nous ayons peu besoin de médecins ici, ayant pratiquement éradiqué les maladies et les handicaps, à l'exception des personnes extrêmement âgées. Nous avons également accompli des progrès considérables en médecine gériatrique, dont nos chercheurs médicaux seront certainement ravis de discuter avec vous plus tard. »

« Merci, Madame la Régente, » dit Kirk, assis entre Clarke et McCoy.

Des assiettes et des couverts en os poli reposaient sur la nappe de soie immaculée.

« C'est très généreux de votre part. »

« Masako, s'il vous plaît, » insista une fois encore la régente.

« Et mes motivations ne sont pas entièrement altruistes, je le crains. J'ai également une faveur à vous demander. Nos scientifiques aimeraient beaucoup obtenir des échantillons d'ADN de vous et de votre équipage, Capitaine, au cas où d'intéressantes mutations se seraient développées dans l'espèce humaine depuis que nos ancêtres ont quitté la Fédération. »

Assis à la gauche de Clarke, Koloth eut un rire méprisant.

« Vous pourriez être déçue par ce que vous découvrirez, » remarqua le commandant klingon avec sarcasme.

Pour cette occasion officielle, il portait une écharpe argentée ornée de décorations scintillantes sur la poitrine de son uniforme militaire.

« L'opinion incontestable des plus brillants esprits klingons est que le génome humain s'est en réalité dégradé sous le régime décadent de la Fédération.

La survie du plus apte, principe fondamental de l'évolution, a malheureusement été remplacée par une doctrine paralysante de "survie du médiocre", dans laquelle les faibles et les infirmes sont choyés par un système refusant d'éliminer même les spécimens les moins dignes de son patrimoine génétique collectif.

Contrairement à l'Empire klingon, bien sûr, dont les lignées demeurent fortes et vigoureuses grâce aux exigences stimulantes du combat honorable. »

McCoy se hérissa à cette attaque sournoise contre la santé génétique de l'humanité.

« Incontestable, mon œil ! Ce n'est que de la propagande klingonne, et de la mauvaise science par-dessus le marché !

Le progrès évolutif d'une espèce intelligente se mesure à bien davantage qu'à la capacité de manier un bat'leth ou de tirer avec un disrupteur.

Certaines des plus grandes avancées de la pensée et de la civilisation humaines ont été accomplies par des individus qui auraient été considérés comme génétiquement inaptes par des esprits moins éclairés.

Stephen Hawking, par exemple, ou plus récemment le docteur Miranda Jones, une femme aveugle qui fut le premier être humain à établir un lien télépathique avec un Médusan. »

« Quelques cas exceptionnels, » insista Koloth en balayant les arguments de McCoy d'un geste aérien.

« Les exceptions qui confirment la règle. Une expression humaine, je crois. »

Kirk ne put résister à l'envie de se joindre à la dispute.

« Si l'évolution klingonne progresse déjà à une telle vitesse, alors vous n'avez manifestement aucun besoin des techniques avancées d'ingénierie génétique de la colonie Paragon. »

Il changea rapidement de sujet dans une tentative d'avoir le dernier mot.

« À propos, je ne peux m'empêcher de remarquer que votre second, le toujours charmant lieutenant Korax, ne nous honore pas de sa présence ce soir. »

En effet, un siège vide se trouvait à côté de Koloth, créant un espace entre le capitaine klingon et le dignitaire local assis à sa gauche.

« Ah, oui, » reconnut Koloth. « Je regrette de dire que Korax est momentanément indisposé. »

Non loin de là, son garde du corps — le guerrier chauve au visage balafré — partageait une table séparée avec le lieutenant Lerner et quelques membres des forces de sécurité de la colonie.

Les soldats humains et klingons se lançaient des regards hostiles en silence tout en grignotant les hors-d'œuvre servis.

Cela doit être une table particulièrement tendue, soupçonna Kirk, éprouvant de la compassion pour Lerner ainsi que pour les colons malchanceux coincés au milieu de cette miniature de guerre froide.

« Quel dommage, » commenta Kirk avec sarcasme au sujet de l'absence de Korax.

« Mais bien sûr, nous comprenons, étant donné à quel point sa santé doit être délicate. J'espère sincèrement que son fragile organisme se remettra un jour de cette malheureuse "indisposition". »

Koloth fronça les sourcils, irrité par cette pique.

« Je n'ai jamais rien dit concernant sa santé, » commença-t-il avec indignation, avant d'être interrompu par l'arrivée, sur plusieurs plateaux d'ivoire, du premier service du banquet.

Une procession de serveurs vêtus d'élégants uniformes blancs apporta les mets de la colonie jusqu'à la table tandis que Koloth fulminait en silence.

Les hors-d'œuvre consistaient en une soupe et une salade pour les humains, et en une brochette de tranches de viande presque crue pour les Klingons.

Ayant ouvert l'appétit en étudiant les Guerres Eugéniques, Kirk goûta volontiers les plats, avant de découvrir que la soupe à l'oignon comme la sauce de la salade uranienne étaient étonnamment fades.

Presque sans goût, pour être honnête.

La soupe était claire et aqueuse, tandis que les légumes composant la salade avaient l'air d'avoir été volontairement privés de toute saveur.

Ils sont peut-être des génies de l'ingénierie génétique, pensa Kirk en s'efforçant de masquer son manque d'enthousiasme pour cette bouillie pâlotte, mais les arts culinaires de Sycorax laissent franchement à désirer.

« J'espère que ce repas n'est pas trop riche ou trop épicé pour vous, » demanda Masako Clarke avec sollicitude, ce qui était pour le moins surréaliste.

« J'ai expressément demandé à nos chefs de ne rien préparer qui puisse fatiguer vos palais peu raffinés ou vos métabolismes moins efficaces, mais n'hésitez pas à me dire si vous préférez une cuisine plus simple et moins stimulante. »

Moins stimulante que ça ? pensa Kirk, abasourdi.

Les chefs de la colonie avaient clairement trop compensé, tout comme il devenait évident que la régente, et peut-être tous ses concitoyens génétiquement améliorés, avaient une opinion exagérée des déficiences intrinsèques de leurs ancêtres humains.

Tout comme Khan, songea-t-il sombrement.

Lui aussi nous a finalement sous-estimés.

« C'est tout à fait acceptable, merci, » répondit diplomatiquement Kirk.

McCoy, lui, souriait avec amusement.

Plus loin sur la table, Kirk remarqua que Koloth manipulait sans enthousiasme sa brochette.

À en juger par son expression dubitative, le Klingon trouvait son propre repas tout aussi peu appétissant que Kirk.

Voilà probablement la seule chose sur laquelle nous pouvons être d'accord, pensa le capitaine humain en avalant consciencieusement une autre cuillerée de soupe tiède.

* * * * *

« Oui, un repas excellent, » mentit effrontément Koloth, « digne d'un gourmet. Vos chefs méritent tous nos compliments. »

Il frappa impérativement dans ses mains, et son garde du corps se leva de la table voisine, portant un paquet enveloppé dans un étui protecteur de cuir noir.

Immédiatement sur ses gardes, le lieutenant Lerner se déplaça pour barrer la route au soldat klingon à la peau sombre, mais, sur un signe de Kirk, il recula et laissa le guerrier chauve s'approcher de la table surélevée.

Kirk ne pouvait imaginer que Koloth tenterait quoi que ce soit d'ouvertement menaçant lors d'une occasion aussi officielle ; néanmoins, il observa avec prudence le moment où Koloth accepta le colis de son subordonné et en retira une bouteille de verre effilée.

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, Madame la Régente, j'ai pris la liberté d'apporter une libation digne d'un festin aussi exquis. »

Un liquide bleu limpide ondulait à l'intérieur de la bouteille.

Kirk fronça les sourcils.

Manifestement, la récente alliance entre les Klingons et l'Empire Stellaire Romulien avait produit davantage qu'un simple échange de technologies militaires.

Il se reprocha mentalement d'avoir laissé Koloth prendre momentanément l'avantage.

Dommage que Scotty ne puisse pas me téléporter une bouteille de son meilleur whisky, avec ce champ de force entourant le dôme.

« Merci, Capitaine, » dit Clarke en acceptant le précieux breuvage.

La bouteille circula autour de la table afin que chacun puisse remplir son verre du mousseux alcool bleu.

Portant la coupe à ses lèvres, Kirk dut reconnaître que ce puissant nectar était bien plus satisfaisant que tout ce qui avait été servi jusqu'ici durant le banquet.

L'ale romulienne piquante obtint également l'approbation de McCoy.

« Voilà ce que j'appelle une boisson, » admit-il en se léchant les lèvres.

« Difficile de croire qu'un breuvage aussi enivrant ait été concocté par de lointains cousins des Vulcains. »

« Les Romuliens, malgré tous leurs défauts, ne sauraient être comparés à leurs ancêtres trop ascétiques et au sang-froid excessif, Docteur, » observa Koloth, et Kirk se demanda si les oreilles de Spock ne devaient pas brûler quelque part à bord de l'Enterprise.

« Comme mon propre peuple, ils comprennent que l'existence est un combat sans fin pour la suprématie et la survie. Au vainqueur reviennent les dépouilles — y compris cet admirable millésime. »

Il leva sa coupe en signe de toast.

« À nos hôtes, et à leur propre et louable quête de force et de ruse supérieures. »

Se sentant une fois encore pris de vitesse, Kirk n'eut d'autre choix que de se joindre au Klingon calculateur en levant sa coupe à la santé de la Régente Clarke et de son peuple.

Il répliqua toutefois par son propre toast.

« À un avenir nouveau, fondé sur une meilleure compréhension et une coopération accrue entre nos peuples respectifs. »

Et à éviter les erreurs du passé, ajouta-t-il silencieusement pour lui-même.

Les enseignements qu'il avait tirés de son immersion continue dans l'histoire du vingtième siècle hantaient ses pensées, projetant une lumière inquiétante jusque sur l'orgueil discutable que la régente semblait éprouver pour la cuisine de son personnel.

Il ressortait clairement de ses études que des surhommes tels que Khan et Gary Seven avaient été capables d'accomplir un bien immense dans un passé lointain, et pourtant les graines de l'ambition impitoyable de Khan Singh avaient germé très

tôt, malgré les efforts délibérés de Gary Seven pour orienter les talents remarquables du jeune Khan vers le bien de l'humanité.

Qu'avait dit Spock autrefois à propos de Khan et de ses semblables ?

Kirk chercha à s'en souvenir.

La puissante ale romulienne ne l'aidait guère à retrouver sa mémoire, mais il finit par se rappeler l'affirmation prophétique de Spock :

« Une capacité supérieure engendre une ambition supérieure. »

Comme l'histoire le savait trop bien, la Terre avait payé un terrible prix pour cette ambition.

En serait-il de même pour la colonie Paragon ou pour les futurs surhumains créés grâce à leurs techniques de génie génétique ?

Combien de temps les descendants spirituels de Khan se contenteraient-ils de faire simplement partie de la Fédération avant d'aspirer à prendre le contrôle des nombreux mondes et cultures placés sous la protection de Starfleet ?

Masako Clarke et son peuple semblaient suffisamment affables, mais comment pouvait-il être certain que, si leur influence s'étendait au-delà des frontières de Sycorax, la philosophie et l'influence de la colonie Paragon ne représenteraient pas une menace plus grave pour la paix galactique que les Klingons et les Romuliens réunis ?

Je ne peux pas, réalisa Kirk avec gravité. Pas encore.

Un tumulte à l'extrémité opposée de la place interrompit les sombres réflexions de Kirk.

Avec les autres convives du banquet, y compris la régente elle-même, il regarda avec surprise deux imposants membres de la colonie, manifestement conçus pour leur stature intimidante, marcher vers la table principale en traînant derrière eux une silhouette qui se débattait.

Kirk identifia aussitôt Korax.

« Lâchez-moi, bandes de targs dégénérés ! » grogna le lieutenant klingon furieux, les poignets menottés.

Un œil au beurre noir et une lèvre fendue indiquaient que Korax ne s'était pas rendu aux officiers de la colonie sans combattre.

« Vous le regretterez, rejetons de la Terre ! Je jure au nom de Kahless que j'aurai ma revanche ! »

Masako Clarke se leva de son siège avec une expression consternée.

« Que signifie ceci ? » exigea-t-elle.

Par contraste, remarqua Kirk, Koloth paraissait moins surpris qu'agacé par la capture de son premier officier.

« Nous avons surpris cet étranger à l'intérieur du générateur principal de champ de force alors qu'il tentait de télécharger des informations classifiées concernant les défenses de la colonie, » annonça l'un des gardes ayant arrêté Korax.

Comme l'espion accusé, l'agent de sécurité portait lui aussi les traces visibles d'une lutte violente.

Kirk fut quelque peu soulagé de constater que les surhommes génétiquement améliorés étaient manifestement tout aussi capables de recevoir un nez ensanglanté que n'importe qui d'autre.

Le visage de Clarke se durcit tandis qu'elle se tournait sévèrement vers le Klingon assis à côté d'elle.

« Est-ce vrai, Capitaine Koloth ? » demanda-t-elle avec indignation.

Le commandant klingon incarnait à la perfection l'innocence offensée.

« Madame la Régente, vous devez me croire ! Je suis absolument horrifié à la seule idée qu'un de mes hommes ait pu être assez malavisé pour abuser de votre généreuse hospitalité. »

Il se leva de sa chaise et secoua la tête d'un air théâtral en direction de Korax, qui supporta la réprimande dans un silence renfrogné.

« Je vous assure, Régente, que, si ces accusations s'avèrent exactes, le lieutenant Korax sera sévèrement puni. »

Kirk soupçonnait Koloth de ne dire que la moitié de la vérité.

Si Korax était puni, supposa-t-il, ce serait pour s'être fait prendre plutôt que pour l'espionnage lui-même.

Kirk n'avait pas oublié le rôle joué par Koloth dans le complot visant à empoisonner les réserves de grain vitales à la survie de la colonie de la Fédération sur Sherman.

Comparé à cela, qu'était un peu d'espionnage clandestin ?

Clarke n'était pas davantage dupe de la comédie de Koloth.

« Je crois qu'il serait préférable, » déclara-t-elle d'un ton glacial en s'adressant au commandant klingon, « que vous et vos hommes quittiez immédiatement Sycorax. »

Elle reboucha la bouteille d'ale romulienne et la rendit à Koloth.

« Et vous pouvez reprendre votre cadeau avec vous. »

« Avec tout le respect que je vous dois, Régente, » avertit Koloth en laissant apparaître un soupçon d'acier derrière la façade veloutée de son impeccable courtoisie, « je vous exhorte à reconsidérer cette décision. L'Empire klingon ne permettra pas qu'un simple… malentendu… compromette ses intérêts à long terme concernant votre colonie. »

À son honneur, Clarke refusa de se laisser intimider par cette menace à peine voilée.

« Ces agents de sécurité vont vous escorter jusqu'à votre navette, Capitaine, » déclara-t-elle fermement.

« Je crois que nos négociations sont terminées. »

Koloth hocha la tête, acceptant l'inévitable… pour le moment.

« Très bien, » concéda-t-il en remettant la bouteille refusée dans son étui.

« Vous pourriez regretter vos actes de ce soir, » informa-t-il sombrement la régente avant d'incliner la tête vers Kirk et McCoy.

« Adieu, Capitaine. Docteur. Nul doute que nous nous reverrons. »

Encadrés par toute une équipe d'agents de sécurité armés, arrivés sur place quelques secondes après la décision de la régente, Koloth et ses hommes furent conduits hors de la place.

« Je n'aime pas du tout cette histoire, » marmonna McCoy à voix basse à Kirk.

« Ce n'est pas le genre des Klingons d'abandonner aussi facilement. »

« Ils n'ont pas abandonné, » répondit Kirk avec une certitude absolue.

Même s'il demeurait indécis concernant la colonie Paragon elle-même, il était sûr d'une chose.

Ils n'avaient pas entendu parler de Koloth et de ses forces pour la dernière fois.

* * * * *

« Votre ingénieur en chef a téléporté quoi à bord du vaisseau de guerre de Koloth, Capitaine ? »

« Des tribules, » répéta Kirk avec un sourire au souvenir de l'incident.

Il divertissait la régente et les autres convives en leur racontant sa précédente rencontre avec le capitaine Koloth à K-7. Au moins quarante-cinq minutes s'étaient écoulées depuis l'expulsion sommaire des Klingons de la colonie, et le banquet approchait de sa conclusion.

Devant Kirk reposait un bol de crème glacée — à la vanille, bien sûr — tandis qu'il cherchait la meilleure façon de décrire l'adorable caractère nuisible des hordes de tribules ronronnants.

Soudain, une explosion secoua le sol de la place.

Assiettes et verres vibrèrent sur toutes les tables et, à travers les branches des séquoias entourant l'aire de réception, une énorme boule de feu orange pouvait être aperçue s'élevant au-dessus des arbres, à peut-être un peu plus d'un kilomètre de distance.

Kirk bondit sur ses pieds, portant instinctivement la main à son phaseur, avant de se rappeler qu'il était venu désarmé à ce dîner d'État officiel.

Parmi les trois officiers de Starfleet présents au banquet, seul le lieutenant Lerner était prêt à repousser une attaque immédiate.

Kirk fut fier de constater que l'officier de sécurité avait déjà dégainé son arme et pris position devant la table de la régente.

Pour l'instant, cependant, rien n'indiquait une attaque en cours, hormis l'explosion initiale.

D'épais nuages de fumée noire continuaient de s'élever derrière les arbres, et Kirk pouvait sentir l'odeur de l'incendie depuis l'endroit où il se trouvait.

Des klaxons d'alarme stridents retentirent au loin, audibles même au-dessus du brouhaha des voix inquiètes et excitées qui résonnaient dans toute la place extérieure, tandis que les pompiers de la colonie et les autres services d'urgence entraient en action avec une rapidité admirable.

Mais Kirk était absolument convaincu qu'il ne s'agissait pas d'un simple accident.

C'est l'œuvre des Klingons, pensa-t-il en serrant les poings. J'en suis certain.

Un aide au visage pâle accourut auprès de la régente et lui murmura précipitamment quelque chose à l'oreille.

Le visage de Clarke blanchit à son tour à l'annonce de la terrible nouvelle qu'elle venait manifestement de recevoir.

« Oh non ! » murmura-t-elle, les yeux rivés sur la fumée et les flammes qui continuaient de croître à l'horizon. « Je n'aurais jamais cru... »

« Qu'y a-t-il, Madame la Régente ? » demanda Kirk, déterminé à comprendre ce qui l'avait tant bouleversée. « S'il existe une aide quelconque que nous pouvons fournir... »

« Oui, » ajouta McCoy avec insistance.

Comme toujours, il restait médecin avant tout.

« Laissez-moi aider à soigner les blessés. »

« Merci, Docteur, » répondit sincèrement Clarke, « mais je crains que la situation soit encore plus grave qu'elle n'en a l'air. »

Elle baissa la voix afin d'éviter de déclencher un mouvement de panique.

« L'explosion s'est produite au niveau de notre réseau principal de déflecteurs. Selon les premiers rapports, toute une batterie de projecteurs de champ de force a été détruite, menaçant l'intégrité structurelle même du dôme. »

Son regard se leva malgré elle vers l'immense voûte bio-organique qui s'élevait au-dessus de leurs têtes, principale ligne de défense de la colonie contre l'atmosphère mortelle du monde extérieur.

Le réseau de déflecteurs, reconnut Kirk.

Exactement l'endroit où Korax avait été capturé moins d'une heure auparavant.

Pour lui, cela constituait une preuve irréfutable du sabotage klingon.

Manifestement, Korax ne se livrait pas à un simple espionnage.

Probablement une grenade à photons, supposa-t-il, déclenchée à distance une fois la navette de Koloth suffisamment éloignée du dôme.

« Regardez ! »

Gregor Lozin pointait le sommet de la structure, une peur véritable remplaçant enfin son éternelle expression soupçonneuse.

Des éclairs bleus de rayonnement Tcherenkov crépitaient le long d'une importante section de l'immense hémisphère vert chartreuse, preuve spectaculaire que le champ de force vital de la colonie était déjà en train de faiblir par endroits.

Soudain, le dôme translucide parut dangereusement mince et fragile, surtout face à la chaleur infernale et à la pression colossale qui cherchaient à percer cette barrière protectrice.

« Combien de temps, » demanda doucement Kirk à Clarke, « votre dôme peut-il résister à la pression sans la protection supplémentaire du champ de force ? »

La régente avait désormais l'expression résignée mais déterminée d'un capitaine prêt à sombrer avec son navire.

« Des heures, » répondit-elle avec désespoir.

« Tout au plus. »

À suivre…